



D. JONES and J. A. BRALICE

Généré par A. L. VITELLE

ARTHUR

JOURNAL D'UN INCONNU

PRÉFACE

„Sartout le bon g'nac...“
A. B. P. C. S. I. B. T.

Vers le milieu de l'année 1837, l'obscur galette d'un département du midi de la France raconte la mort tragique d'une femme, d'un homme et d'un enfant.

l'imparfaitement reconnu, cette froule donne à plusieurs versions du « fatal » événement, tour à tour attribué à l'imprudence, au suicide et à la vengeance; mais, par l'intervention d'une famille puissante qui avait un grave intérêt à étouffer le retentissement de cette déplorable aventure, ce journal dément ces faits, en les donnant pour une fable qu'on oublie bientôt.

Celui qui écrit ces lignes est néanmoins à de certaines circonstances d'être instruit des véritables détails de cette légende, qui sert à la fois d'exposition et de dénoûment au livre que nous lisons. Le personnage d'Arthur n'est donc pas une fiction, son caractère,

une invention d'écrivain: les principaux événements de sa vie sont racontés naïvement; presque toutes les particularités en sont vraies.

Attire vers lui par un attrait aussi incalculable qu'irrésistible, mais souvent forcé de l'abandonner, tantôt avec une sorte d'horreur, tantôt avec un sentiment de pitié douloureuse, j'ai longtemps connu, quel quefois consolé, mais toujours profondément pleuré, cet homme sanglier et malheureux.

Si, au lieu de rassembler ces souvenirs d'hier, et presque stéréotypés dans ma mémoire, j'ai choisi ce cadre : — *aujourd'hui* — *aujourd'hui* — c'est que j'ai cru que ce mode d'affirmation pour ainsi dire personnelle donnerait encore plus d'autorité, d'individualité au caractère neuf et bizarre d'Arthur, dont ces pages sont le plus intime, le plus fidèle reflet.

En effet, une puissance rare, L'ATTRACTION : — il intervient de double pivot à son originalité de la com-



DECLARATION

La homogeneidad — race 15



hâillon étroit, et pourtant anormale, de ces deux contrastes. En d'autres termes : qu'un homme doué d'un très-grand attrait soit si ou si peu présomptueux, du moins coulant en lui, rien de plus simple ; qu'un homme sans intelligence ou sans échoirs soit défiant de lui, rien de plus naturel.

Qu'on contraigne, un homme réunissant par hasard les dons de l'esprit, de la nature et de la fortune plaise, s'écarter, mais qu'il ne croie pas en claquer qu'il inspire, et cela, parce qu'ayant la conscience de sa misère il ne se signale, et ne se jette, jettant les autres d'après lui, si on doit le punir, parce qu'il donne de sa propre coupe; que, dans la mesure de possible, élève, élève, et élève, jusqu'à ce qu'il saisisse parfois, bien sûr, qu'il réjouisse impudiquement en lui, de crainte d'en être dupé, parce qu'il juge ainsi le monde; qu'il les croit ainsi ridicules, les molus fustes, à celui qui s'y livre; en contraste, ne semblent-ils pas un curieux sujet d'étude?

Qu'en juge-t-on à ces deux basses primordiales du rare-ierre, des instruments charnents de tendresse, de confiance, d'amour et de dévouement, sans cesse contrariés par une délicate incurable, ou plutôt dans l'empêchement par une connaissance fatale et précise des plaisirs normaux de l'espérance humaine : un esprit souvent accablé, inquiet, chagrin, analytique, mais d'autres fois, ironique et brillant : une fertilité, ou plutôt une surabondance à la fois si irritante, si ombreuse que si délicate, qu'elle s'étale jusqu'à une ironie et à une implication méchante si elle se croit blessée. Elle explore les suggestions du monde, elle se réveille lorsqu'elle a reconnu l'insignifiance de ses soupçons ; et on aura les principaux traits de cette organisation.

Quant aux accrois-soires de la figure principale de ce récit, quant aux scènes de la vie du monde parmi lesquelles on la voit agir, l'auteur de ce livre en reconnaît d'avance la pauvreté stérile; mais il pense que les moeurs et la société d'aujourd'hui n'en présentent pas d'autres, ou du moins il avoue n'en avoir pas su les découvrir.

Ceci dit à propos de cet ouvrage, ou plutôt de cette longue, trop longue peut-être, étude biographique, 1288-025.

Un écrivain n'ayant guère d'autre moyen de répondre à la critique d'une œuvre que dans la préface d'une autre, je dirai donc deux mots sur une question soulevée par mon dernier ouvrage (1), et posée à travers une flatterie bienveillante par ceux-ci, avec une haine et grave sévérité par ceux-là : ici avec amertume, là avec ironie, ailleurs avec dédain.

Cette question est de savoir si je renonce à cette conviction, taxée, selon chacun, de paradoxe, de calomnie sociale, de triste vérité, de misérable raillerie, ou de tirée infernale; cette question est de savoir, dis-je, si je renonce à cette conviction: que « la vertu est malheureuse et le vice heureux ici-bas. »

Et d'abord, bien que rien ne lui semble plus pénible que de parler de soi, l'auteur de ce livre ne peut se lasser de répéter qu'il n'a pas la moindre des prétentions philosophiques qu'on lui accorde, qu'il n'a supposé qu'on lui en fasse reproche : que dans ses ouvrages sérieux ou frivoles, qu'il s'agisse d'histoire, de comédie ou de romans, il n'a jamais voulu former de système, qu'il a toujours écrit enfin selon ce qu'il a ressenti, ce qu'il a vu, ce qu'il a lu, sans vouloir imposer sa foi à personne.

Surtout, ce qui autrefois avait été pour lui plutôt la prévision de l'instinct que le résultat de l'expérience, a pris à ses yeux l'impérieuse autorité d'un fait.

Que si, enfin, il semble remonter non pas à sa triste croyance, mais à signaler, même dans ses propres ouvrages, les observations ou les preuves irrécusables qu'il pourrait citer à l'appui de sa conviction, c'est qu'à cette heure, plus avancée dans la vie, il sait que une intelligence ordinaire suffit pour faire triompher une erreur... mais que le saint privilège de concorder, d'accréditer les VÉRITES ÉTERNELLES, est réservé au génie ou à la Divinité...

En un mot, ne voulant pas hasarder ici un rapprochement facile et superficiel entre la vie sublime et la mort infamante du divin Sauveur (véritable symbole de sa pensée), il reconnut lucidement que Galbée seul pouvait dire du fond de son calicot : *En sur ai merve!*

EDGHESE, SUE

Chileno, 12 octubre 1978.

[1] *to arrive* (transitive)

INTRODUCTION.

COUNTRY PREMIER.

La route de route.

Un hasard d'écriture me fit ce journal en une pose seule. Evident d'un quel-
ques mots dans une ville centrale d'un de nos départements du Midi,
dont le littoral est loigné par la Méditerranée, je choisis à acquies-
cer propitieux dans ce pays, merveilleusement pittoresque et acciden-
té, j'avais déjà entrevu plusieurs terres, lorsqu'un jour le notaire
qui me donnait les renseignements nécessaires à cette exploration me
dit : — Je viens de recevoir avis qu'à huit lieues d'ici, dans la plus belle
position du monde, n'est trop près ni trop loin de la mer, il y a une très
bonne et saine terre, de bons sols pays que c'est ; mais si vous désirez le
voir, il vous faut aller à la fin de la semaine, car ce sujet a été le
cœur du village de " " que vous auez à traiter.

— Comment ! lui dis-je, avec le curé ? Mais ce n'est pas sans doute un presbytère qui est à vendre, l'imagine ?

— Et, n'eu sans rien, me dit l'homme de loi; mais, d'après le pris
asser élevé qu'on demande, je ne pense pas que ce soit un prestyler...
De surte, ajouta-t'il d'un air fin et entendu, il paraît qu'il y aorn mille
moyens de s'arranger à l'aisable et avantageusement: car c'est une
voute par suite de départ précipité ou de mari solitaire, je ne sais pas au-
jourd'hui, d'autant plus qu'il a connu des bruits si absurdes et si bêtes à
ce sujet, que je craindrais de toubler dans un roman ridicule en vous en-
tretienn de ces balivernes; mais ce qu'il y a de sûr, monsieur, c'est
qu'il n'est point mort longtemps, les inefficaces, d'autant plus qu'on a
fait, me dit-il non couramment, des folies... ou véritables folies d'un
certain genre.

— Un départ précipité? une mort subite!... Et qui donc hâtaît ce lieu? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, absolument rien... Mon correspondant ne m'en a pas appris plus long... et c'est par le plus grand hasard du monde qu'il a eu vent de cette bonne affaire; car sur cent personnes du département, il n'y en a pas dix qui connaissent le village de...

Je ne sais pourquoi ces renseignements, bien que fort vagues, piquèrent ma curiosité ! Je me décidai à partir sur-le-champ, et j'envoyai commander des chevaux.

— Oh ! me dit le notaire, je ne vous conseille pas de vous engager en voiture dans ces chemins-là... En poste y mène bien, mais le relais le plus proche de ^{ici} en est à quatre cloignées de cinq lieues, et, pour y arriver, on dit que ce sont de vraies sabbatoires de traverse, dont vous aurez mille peines à vous arracher ; si vous n'en croyez, monsieur, venez lire là à cheval.

Je crus le garçonnole; je fis mettre un portemanteau sur une selle de courrier, et, précédé d'un pousillon, je partis pour le village de "... distant de huit lieues de la ville où je me trouvais.

Je fis mes trois premières lèves en une heure, je changeai de chevaux au relais, et j'entrai en pleine traversée.

C'était vers le milieu du mois de mai, par une matinée d'été, fraîche par une faible brise du nord, ces routes montantes, remplies d'un sable jaune comme de l'ocre, quoique détestables pour les vœtures, qui s'y enfilèrent jusqu'aux moyeux, étaient assez bonnes pour les chevaux. Plus je m'avancerais dans l'intérieur de ce pays inculte et sauvage, plus la nature se développait large et majestueuse, bien qu'un peu monotone : devant moi, d'immenses plaines de bruyères roses ; à l'horizon, de hautes montagnes bleues ; à gauche, de nombreuses collines couvertes de bois ; et à droite, un continué ridon de verdure, formé par les sables et les peupliers qui bordaient une rivière très-basse et peu profonde, partout égale, mais fort rapide, et qui se faisait plus large et plus sinueuse, à mesure qu'elle avançait, tant qu'elle n'était entravée par de faibles escarpements couverts d'aubépine, de mûriers et de riers sauvages ; et bientôt, au contraire, sortait de ces cavités, pour remonter en ligne, droit et uni comme un jeu de mail.

— Ça te déjà allé à ??? ? demandai-je à mon guide, dont la figure mâle, la tenue nette et propre, la démarche aisée sentaient fort leur cavalier libéré du service militaire; j'avais d'ailleurs entendu ses camarades de la poste l'appeler le *husard*, et tout dans cet homme contrastait avec l'air négligé et la bruyante familiarité des autres Méridionaux.

— Ça-tu déjà allé à *** demandé-je donc à mon guide.
— Oui, monsieur, deux fois dans ma vie, me répondit-il en arrêtant son cheval et se plaçant un peu en arrière de moi; une fois il y a deux ans, et l'autre fois il y a trois mois; mais, dame! les deux fois ne se ressemblent guère!!!

— Que veux-tu dire?

— Oh! la première fois, ajouta-t-il encore exalté sans doute par un souvenir d'admiration et de gratitude, c'est ça qui était crâne! cent sous de guides! un courrier! six chevaux de berline!

Et pour péroraison imitative, sans doute, mon guide fit claquer son poist de façon à m'étonner.

Ne me contentant pas de cette manière d'apprécier et de désigner la qualité des voyageurs, je lui demandai :

— Mais qui était dans cette voiture? à qui appartenait ce courrier?

— Je ne sais pas, monsieur, les stores de la berline étaient baissés; sur le siège de derrière, il y avait un homme et une femme âgés qui avaient l'air de domestiques de confiance.

— Et le courrier, n'a-t-il rien dit?

— Le courrier? ah! ben oui! un vrai moût, et l'air d'un féroce! Tout ce que j'ai entendu, c'a été quand il est venu commander les chevaux : « N'a pas été bon, aller, monsieur! Il est descendu de cheval, a mis deux jolis d'or dans la main du maître de poste, en disant : « Six chevaux de berline et un bidet, les guides à cent sous, quarante sous de payés, » et Et puis il est reparti au galop.

— Et il n'a pas dit le nom de son maître?

— Non, monsieur.

— Et quelle livrée portait ce courrier?

— Attendez donc, monsieur, que je me souviens... Oui... une veste verte, galonnée d'argent sur toutes les coutures, une casquette pareille, couture de soie rouge, plaque armoriée, couteau de chasse... des montres... enfin, tout le trébuchement... un fameux genre!... mais l'air trop féroce, parole d'honneur!

— Et depuis... tu n'as pas su qui tu avais conduit à ***?

— Non, monsieur.

— Et cette même voiture, quand a-t-elle donc repassé?

— Mais elle n'a pas repassé, monsieur.

— Comment! dis-je fort étonné, mais il y a donc plusieurs maisons de campagne à ***?

— Non, monsieur : on dit qu'il n'y en a qu'une en tout : le reste, c'est tout des vases cassées à paysans.

— Il y a donc une autre route pour venir de *** que celle-ci?

— Oh! non, monsieur ; le fait absolument revenir par ici.

— Et personne n'est revenu par ici?

— Non, monsieur.

— C'est extraordinaire! Et il y a longtemps que cette berline est passée?

— Deux ans bientôt, monsieur.

— Et ton autre voiture à ***? dis-je à mon guide, espérant trouver l'explication de ce mystère.

— Oh! quant à cette conduite-là, je m'en souviendrai longtemps, monsieur! Ah! le vieux scélérat! le vieux brigand! le vieux roué!

— Voyons, conte-moi cela, mon garçon; tu as de la rancune, ce me semble?

— De la rancune! ça crois bien que j'en ai... et si y a de quoi en avoir. Ce n'est pas pour la chose, mais c'est pour la roserie... et puis parce qu'il m'a appelé son bonami, le vieux monstre! son bon ami!!! D'ailleurs vous allez voir, monsieur. Ce voyage-là, c'était donc il y a trois mois : ça se trouvait à mon tour de marcher, je me classais dans l'écurie, entre mes chevaux, car le froid piquait encore dur; sur les onze heures du matin, j'entends claquer, claquer, mais claquer comme à cent sous de guides, et puis la voix essouffée de Jean-Pierre qui crie : « Deux chevaux de calèche! — Bon! je me dis, c'est du cheu, et ça me revient. Je sors pour voir le voyageur : c'était une mauvaise calèche à rideaux de cuir, une espèce de berlingot dont on ne voyait pas la couleur, tant il était couvert de boue. Je me dis en moi-même : Bon! c'est sans doute un médecin qui vient voir un malade qui se meurt. Mais, sarpelotte! voilà que j'entends une voix qui avait tout l'air d'orner un mourant lui-même, et qui criait du fond du berlingot, autant qu'elle pouvait crier, moitié tressant, moitié renâclant :

— Ah! guez de postillon! ah! misérable! In vexes donc me tuer en me faisant aller ce train-là?

Le fait est que Jean-Pierre vous avait dit ça que les moyens en fumant.

En voilà pour votre argent, l'exécrable, moi! bourgeois, dit Jean-Pierre d'un air féroce au berlingot.

— C'est au moins à quatre francs de (à) s, n'est-ce pas? que je dis à Jean-Pierre, qui débâit en jurant contre un païen.

— A quatre francs! qu'il me dit; et... (à) s! il me montre payé à vingt-cinq sous!

— A vingt-cinq sous! an tarif? et tu le mènes ce train-là, un train de prince?

— Oui, et tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pu le mener encore plus vite.

— T'es joliment bête, que je dis à Jean-Pierre.

— Tu verras que tu vas faire comme moi.

— Le plus souvent! que je réponds à Jean-Pierre. Enfin on m'amène mon porteur, que j'avais appelé *Délinquant*, parce qu'il faisait continuellement des délis-sur la peau des autres : c'était son idée, à cette bête... hommes on chevaux, ça lui était égal, pourvu qu'il morde un qu'il frappe du devant, du derrière, de partout enfin. Le pauvre *Délinquant*! ajouta mon guide avec un douloureux soupir. Puis il reprit : — On m'amène donc mon porteur, et, avant de monter à cheval, je vois une grande main sèche, décharnée et couleur de bois qui sort du rideau de cuir du berlingot, et paye Jean-Pierre à vingt-cinq sous. Voyant payer Jean-Pierre à vingt-cinq sous... je frémis... et je me dis à moi-même : Bon! viell époumou, tu vas faire une fausse promesse au pas pour tes vingt-cinq sous : — Oh! allons-nous, monsieur? demandai-je au berlingot; car je ne voyais personne, et la grande main sèche et jaune s'était retirée.

— Nous allons à *** me dit une voix, mais si faible, mais si éteinte, qu'elle avait l'air d'une agouie; et puis la voix ajouta, toujours moitié tressant, moitié renâclant : — Mais je te prévins d'une chose, mon bon ami... son bon ami! répéta mon guide avec rage... je te prévins que le moindre cabot me fait un mal affreux : je suis à moitié mort des horribles soubresauts que ton misérable camarade m'a fait faire. Je veux aller très-toucement, très-toucement, au tout petit trot, catinade-tu!... car... Et il tomba comme s'il allait rendre l'âme, car la plus petite secousse me tuera... et je ne paye que le tarif... vingt-cinq sous de guides, mon bon ami. Et là-dessus il retourna comme s'il allait expirer, le vieux pousse!

— Ah! tu ne payes que vingt-cinq sous! et tu m'appelles ton bon ami! ah! ça te fait du mal d'aller vite! Attends! attends! viens fesse-castibou, que je dis en enroulant *Délinquant*; je vais t'en donner, moi, du tout petit trot! Et vain... je vous pars à triple mort, et je vous trimbalais le berlingot à tout briser, mais d'un train, mais d'un train, que le vieux roué m'aurait payé à mille francs de guides, comme on dit que payait le grand Napoléon, qu'il n'aurait pas été plus vite; sans compter que, pour mieux avoir ma course, je ne coupais pas un ruisseau, sans une saignée... J'arrivais là-dessus au galop... et vain! il fallait voir les sauts de côté que faisait le berlingot en fringant! seulement, on doit être juste pour tout le monde, mais faut qu'il ait été fameusement solide, le berlingot, pour se s'être pas rompu mille fois!

— Mais, malheureux, dis-je à mon guide, tu risques de tuer ce malade!

— Le tuer! ah! ben oui... le tuer! le vieux brigand! je n'ai pas eu assez de bonheur pour ça. Enfin, nous avons été un tel train, monsieur, que, malgré les sables où nous sommes, avec seulement un cheval de renfort, je l'ai mené à *** et il y a deux postes et trois bons quarts, en une heure et demie!

— Diable! lui dis-je, en effet, c'est bien aller.

— Mais attendez la fin, monsieur. La voix du berlingot m'avait dit de ne pas entrer dans le village; nous arrivons à une hauteur qui est à deux cents pas de ***. Je débâit... pour la dernière fois *Délinquant*, car il en a été fourché et en est mort, monsieur, de cette course-là! et si mort, que mon maître m'en a mis à pied pour quinze jours, de façon que cette équipée-là m'a coûté plus de cent écus, a moi, pauvre diable! Mais vous avouerez sans, monsieur, que quand on se voit payé à vingt-cinq sous et qu'on s'entend appeler son bon ami par un pareil scélérat, c'est à son plus se connaître.

— Continue, lui dis-je.

— Enfin, monsieur, je débâit et j'ouvre la portière, croyant trouver mon homme évanoui, ou au moins mort; car, depuis une heure, il ne soufflait pas mot; mais, mille tonnerres! qu'est-ce que je vois? un gaillard qui faisait claquer sa large croupe sur son palais, comme un coup de fouet, en rebouchant une botte de rhum, et qui me dit alors, d'une grosse voix de poitrine, mais d'un creux qui aurait fait envie à un chanteur de cathédrale : — Non fiston, voilà le moyen d'aller au train de prince et à bon marché! Depuis Paris, j'ai toujours fait trois lieues et demie à l'heure, sans courrier, et je n'ai jamais payé qu'à vingt-cinq sous. Et il sauta de la calèche, leste et dégourdi comme un cerf, le monstre qu'il était.

Je ne pus m'empêcher de rire de ce singulier moyen d'aller vite et à bon marché, et mon guide exaspéré continua :

— Vous comprenez, n'est-ce pas, monsieur, comme on était furieux de n'être payé qu'à vingt-cinq sous, et d'être appelé son bon ami! Tant plus le vieux roué reconnaissait d'aller doucement, tant plus, pour se venger et le faire souffrir, on allait en train d'arrêt; mais, au contraire, tant plus on allait vite, tant plus il jossait, le vieux misérable! Hein! monsieur, en voilà une vraie blague! Faut-il être sans peur, pour faire ainsi un malade, quand on est vigoureux, *mon cogné* comme un vieux

billet de poste!... Mais en n'est pas toute l'histoire; je lui demande où il va, il me répond :

— Attends-moi là : si je ne suis pas revenu dans une heure, va-t'en.

— Et la voiture ? lui dis-je.

— Si je ne reviens pas, tu la ramèneras à la poste, on ira la reprendre.

— Et votre bagage ?

— Jo l'ai.

Et il me montra une boîte longue, plate, carrée et assez lourde qu'il tenait sous son bras, et puis il disparut à travers le bois, qui est assez épais à cet endroit-là.

Dans ce maudit village, il n'y a pas d'auberge. Je donne l'avoine à mes chevaux, et j'attends; mais ce pauvre délinquant était si épuisé qu'il ne mangeait pas; moi, je fais le contraire, je mange un morceau, et au bout d'une heure mon vieux rond a été plus encore revenu; au bout de deux heures, pas davantage... Alors, je m'en vais au village qui est dans le fond... pensant qu'il ne pourrait être que dans la maison de campagne des personnes des six chevaux de berline et du cocher. Je salue à une petite porte, puis à une grande, car on ne pouvait voir la maison du dehors : personne... Je frappe à tout briser : personne. Enfin je me lasse, et je m'en reviens; j'attends encore une demi-heure : personne. Ma foi ! alors je m'en retourne à la poste : on place le berlingot sans une remise, et depuis ce temps-là on n'est pas encore venu le réclamer. Or, probablement ce vieux brigand se trouve bien là où il est, et où vous allez aussi, monsieur. Mais c'est tout de même un drôle de village que " " : on y va... mais on n'en revient pas !

Comme mon guide, je fus frappé de cette étrange, et ma curiosité augmenta de plus en plus.

— Mais cet homme, lui dis-je, le dernier que tu as mené, était-il bien vieux ?

— Comme ça... dans les cinquante ans, se comme du bois; les chevaux tout blancs, mais les yeux et les sourcils noirs comme du charbon. Et puis je me rappelle que quand je lui ai demandé son bagage, et qu'il m'a montré la grande boîte, il a ri, mais tout de même d'un rire de rire, car il avait comme de l'humour aux lèvres; et puis j'ai remarqué qu'il avait les dents très-pointues et très-durcies, et où il y avait le signe de morchénat... ce qui ne m'étonnerait pas, vu qu'il a l'habitude de payer ça à vingt-cinq sous, et encore d'appeler les autres son bon ami ! — Et comment était-il vêtu ? demandai-je, malgré moi de plus en plus intéressé à ce récit.

— Oh ! bien couvert : une grande redingote foncée, une cravate noire et la cravate d'honneur ; avec ça le visage couleur de cuivre et une taille démesurée, dans les modèles de celle de feu le commandant Calabrese, mon ancien chef d'escadron du neuvième hussards... un grand dur à cuire, tout nerfs et tout os.

— Et tu n'en as pas entendu parler depuis ?

— Non, monsieur... Ah ! j'oubliais de vous dire que, pendant que j'étais à l'attendre, j'ai entendu comme deux ou trois coups de fusil. Voilà tout ; probablement qu'un s'amusait par là à tirer des grives dans les vignes...

Cette boîte lourde et carrée me revint à l'esprit, et je frissonnai, pensant que peut-être un duel sans témoins et éclairé avait ensanguiné cette solitude ; mais l'espace de rose bouffonne employée par ce personnage pour aller vite et à bon marché me semblait enlaidir cette pensée de combat : une telle combinaison me paraissait peu naturelle dans un moment aussi sérieux. Ce qui me frappait pourtant extrêmement, c'est que personne n'était revenu de ce singulier village, « où on allait, comme dit naïvement mon guide, et dont on ne revenait pas. » Pourrait le noirceur n'avait assuré que la seule hésitation convenable qu'il y eût dans cet endroit était à vendre... Qu'étaient donc devenus les voyageurs de la première voiture ? et celui de la seconde ? Ma tête s'y perdait, et je brûlais d'arriver à " ", pour éclaircir ce singulier mystère.

Lorsque mon guide m'avait parlé de cette voiture à stores baissés, j'avais aussitôt pensé à un calessement ; mais ce cocher, ce traîné, s'accrochant avec peu avec le mystère pour ces sortes d'entreprises, l'entraînant ce pauvre village, qui arrive deux ans après que les premiers voyageurs sont passés, son air étrange, ces coups de pistolet, et puis la subite disparition de tout ce monde... encore une fois, tant de circonstances extraordinaires portaient ma curiosité à son comble.

— Enfin nous voici à " ", monsieur, me dit mon guide. J'espère que voilà une fausseté vue ? Mais, pour, monsieur, c'est ici, près de ce plateau mort, que j'ai dépensé le vieux rond du berlingot.

En effet, nous étions arrivés sur les hauteurs qui dominaient le village de " ".

CHAPITRE II.

Le cottage.

Vu de cette hauteur, le petit village de " " offrait un délicieux coup d'œil : le peu de maisons qui le composaient, presque toutes situées à mi-côte, étaient bâties de pierres jaunâtres sur lesquelles grimpaient des ceps de vigne ; quelques-unes de ces habitations étaient recouvertes de tuiles rouges chaudement colorées ; d'autres n'avaient que de simples toits de chaume, sur lesquels semblaient s'épanouir, par compensation, une multitude de mousses vertes et veloutées, mêlées de touffes de janthorbe à fleurs rouges ; puis, toute cette pittoresque rusticité se perdait parmi de grands massifs de platanes, de chênes verts et de peupliers d'Italie, au milieu desquels s'élevait un modeste clocher à aiguille de pierre grise.

Je descendis une rampe sinueuse assez rapide, et bientôt j'arrivai sur la petite place du village : à gauche, je vis la porte du cimetière ; à droite, le porche de l'église, et arasant tout près une maison un peu plus grande que les autres, et remarquée seulement par une certaine recherche de propreté, je crus reconnaître le presbytère ; je descendis de cheval et je frappai... Je ne m'étais pas trompé.

Une femme, jeune encore, vêtue de noir, horriblement contrainte, et d'une grande laideur, mais dont la figure me parut avoir une grande expression de bonté, vint m'ouvrir, et me demanda, avec un accent méridional très-prononcé, ce que je désirais.

— Je viens, madame, lui dis-je, voir la propriété qui est à vendre dans le village. M. V., notaire, m'a engagé à voir M. le curé, qui, m'a-t-il dit, est chargé de cette vente.

— Mon frère va revenir tout à l'heure, me répondit cette femme en soupirant ; et si vous voulez vous reposer en l'attendant, monsieur, veuillez me suivre dans le presbytère.

J'acceptai cette offre, et, laissant mon guide et ses chevaux, j'entrai dans la maison.

Bien de plus simple, de plus propre, et pourtant de plus pauvre, que l'intérieur de cette humble habitation : mais partout on y retrouvait les traces d'une prévoyance attentive pour son hôte principal. J'accrochai la soule du cuir dans une salle basse, dans les deux fenêtres à rideaux blancs s'ouvraient sur un petit jardin tout verdoyant ; les meubles modestes de cette chambre reluisaient de propreté ; un seul fauteuil de vieille tapisserie, placé près d'une petite table surmontée d'une tablette de bois noir et d'un Christ en ivoire, semblait la place habituelle du prêtre ; la chaise de sa sœur et son rouet étaient proches de l'autre fenêtre : cette femme s'y assit et se mit à filer sans mot dire.

Craignant qu'elle ne gardât le silence par réserve ou par mesure, et voulant d'ailleurs satisfaire ma curiosité, vivement excitée par le récit de mon guide, je demandai à cette femme s'il y avait longtemps que la propriété était à vendre.

La sœur du prêtre me répondit avec un nouveau soupir : — Elle est à vendre depuis trois mois, monsieur.

— Mais, madame, les propriétaires ne l'habitent plus ?

— Les propriétaires, me dit-elle avec une grande expression de tristesse ; non, monsieur, ils ne l'habitent plus. Et voyant sans doute que j'allais lui adresser une autre question, elle ajouta, les larmes aux yeux : — Excusez-moi, monsieur ; mais mon frère vous contredirait à ce sujet.

De plus en plus étonné, mais n'osant pas insister, je me rejetai sur quelques banalités, sur la vue, la beauté des sites, etc., etc.

Au bout d'une demi-heure on frappa : c'était le curé, sa sœur alla lui ouvrir, et l'informa sans doute du sujet de ma visite.

Ce prêtre, qui paraissait avoir trente ans, portait le costume sévère de sa condition ; il n'était pas contrainte, mais il ressemblait extrêmement à sa sœur : même laideur, même expression de douceur et de bonté, même à une apparence chétive et souffrante, car il était petit, frêle et très-pâle : il avait un accent méridional beaucoup moins prononcé que sa sœur, et ses formes étaient réservées mais polies.

L'abbé m'accueillit avec une sorte de froideur, que j'attribuai à sa crainte de ne trouver en moi qu'un importun, attiré seulement par une indiscrète curiosité ; car, d'après le peu de mots dits par sa sœur, je comprenais qu'il s'était passé quelque fatal événement dans cette maison, et le curé pouvait supposer que, vaguement instruit à ce sujet, je venais seulement chercher des détails plus circonstanciés.

En attendant le mettre en confiance avec moi, je lui dis franchement que je désirais trouver une propriété très-solide, très-calme, très-solaire ; qu'on m'avait parlé de celle qu'on voulait vendre comme remplissant presque toutes ces conditions, et que je venais à lui pour en être sérieusement informé.

La froideur glaciale de l'abbé ne fondit pas à cette ouverture, et, après l'échange de quelques mots insignifiants, il me demanda si je voulais voir la maison.

Je lui répondis que j'étais absolument à ses ordres, et nous nous levâmes pour sortir.

Alors sa sœur prit un paquet de clefs dans une armoire, et les lui remit en disant les paroles suivantes :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Joseph... cela va vous faire bien du mal, car vous n'y êtes pas entré depuis...

Le jeune prêtre lui serra tendrement la main, et répondit avec résignation :

— Que voulez-vous, Jeanne !... Il fallait bien que cela arrivât un jour ou l'autre.

Mes sœurs.

Le silence opiniâtre que semblait vouloir garder le curé à propos d'événements qui irritaient de plus en plus ma curiosité me fut fort désagréable ; mais, sentant que la moindre question sur un sujet qui paraissait affecter si profondément ces deux pauvres créatures serait peut-être cruelle et probablement inutile, je me décidai à demeurer dans toute la rigueur de mon rôle de visiteur et de témoin.

Nous sortîmes du presbytère, et, gravissant une rue assez escarpée, nous arrivâmes devant une petite porte, de chaque côté de laquelle s'étendaient un long mur très-élevé.

Cette apparence était plus que simple : cette muraille de pierres brutes, seulement jointes par un ciment très-solide, il est vrai, paraissait ruinée ; la porte semblait vermouluë ; mais lorsque, l'abbé l'ayant ouverte, j'enrai dans le paradis caché par ce grand mur, ou, plutôt, je le remarquai et admirai plus que jamais le goût si sage, si épuré et si bien entendu des Orientaux, qui tâchent à rendre les dehors de leurs habitations les plus insignifiants, et souvent même les plus délabrés du monde, tandis qu'à l'intérieur ils en ornent l'intérieur avec le luxe le plus éblouissant et le plus recherché.

Cette habitude m'a toujours semblé charmante, comme contraste d'abord, et puis parce que j'avoue n'avoir jamais bien pénétré le but de ce dégoût extérieur de peintures et de sculptures si généralement réprouvés pour les païens, qui répondent d'ordinaire à cette situation délicate en couvrant d'innombrables ces beautés architecturales et monumentales, comme on dit. C'est bien un contraste, si l'on veut ; mais celui-là ne me plait pas. En un mot, n'est-il pas de meilleur goût de cacher au contraire une délicieuse retraite, et de jouir ainsi d'un bonheur ignoré, au lieu de s'en vanter pompeusement aux yeux de chacun, pour exciter l'envie ou la haine de tous ?

Mais, pour en revenir au paradis dont j'ai parlé, une fois la petite porte ouverte, j'enrai avec le curé, il la referma soigneusement et dit :

— Ceci, monsieur, est la maison.

Puis, sans doute, absorbé dans ses souvenirs et voulant me donner le loisir de tout examiner, il croisa ses bras sur sa poitrine et il demeura silencieux.

Je l'ai dit, je restai frappé d'étonnement, et le spectacle que j'avais devant les yeux était si ravissant, qu'il me fit oublier toute autre préoccupation.

On ne voyait plus une pierre de la muraille de clôture dont j'ai parlé ; elle était à l'intérieur absolument cachée par une charnille touffue et par une haute futaie de chênes immenses.

Ensuite qu'on se figure, située au centre d'une vaste pelouse de gazon, fin, ras, épais et miroité comme un tapis de velours vert, une maison de médiocre grandeur et de la construction la plus irrégulière : au milieu, un corps de logis composé d'un seul rez-de-chaussée ; à droite, une galerie de bois rustique, formant serre-chaude, et aboutissant à une espèce de pavillon qui ne paraissait recevoir du jour que par le haut ; à gauche, en retour du corps de logis de milieu, et plus élevée que lui, une galerie à quatre ogives garnies de vitraux colorés, et aboutissant à une tourelle très-haute, qui dominait de beaucoup le reste de l'habitation.

Rien de plus simple apparemment que l'ordonnance de ce cottage ; mais ces bâtiments n'en étaient pour ainsi dire que la charpente, que le corps ; car tout son luxe, toute son indéfinie élégance, tout son éclat, venait de l'innombrable quantité de plantes grimpantes qui, à part l'ouverture des fenêtres, qu'elles envahissaient encore çà et là par une bruyante invasion de jasmins et de chèvrefeuilles, couvraient d'un manteau de verdure et de fleurs de mille nuances toutes les murailles treillagées de cette délicieuse demeure, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet de la tourelle, qui semblait un immense tronc d'arbre revêtu de lianes.

Puis une épaisse et large corbeille de géraniums rouges, d'héliotropes d'un lilas tendre et de laurier-roses, régnait autour de la base des murs, et cachait sous ses grosses feuilles de verdure, émaillées de vives couleurs, les tiges toujours grêles des plantes grimpantes qui épanouissent plus haut leurs trésors déguisés.

Le lierre d'Ecosse, les rosiers, la vigne vierge, les gécobas à clochettes bleues, la clématite à étoiles blanches, entouraient de leurs épais ré-

seaux les piliers de bois rustique qui formaient les montants de la serre chaude, et les supports de l'auvent d'un perron, aussi de bois, à dix marches recouvertes d'une fine natte de Lina ; sur chacune de ces marches était un immense vase de porcelaine de Japon, blanc, rouge et or, rempli de ces grands cactus à larges pétales pourpres, et un calice d'astur ; puis, comme le pied de ces plantes est nu et rugueux, des charbons petits convolvulus de Smyrne, à campanules oranges, les ca-

chaient sous leur broderie verte et or ; enfin ce perron aboutissait à une porte de chêne fort simple, de chaque côté de laquelle étaient deux larges et profonds dormants de Chine, faits de joncs et de bambous. Tel était de ce côté l'aspect véritablement enchanteur de ce cottage, de cette oasis fraîche et parfumée, qui s'épanouissait comme une fleur magnifique et ignorée au fond des solitudes de cette province. Il est impossible d'exprimer par la froide ressource des mots toute la splendeur de ce tableau, qui embrasait à la seule nature son indicible songe assis. Qui peindrait les mille caprices de l'ardente lumière du midi se jouant sur le vil émail de tant de couleurs ? Qui rendra le bruissement harmonique de la brise qui semblait haïre onduler sous ses bœufs caressants toutes ces corolles épanouies ? et ce parfum sans nom, mélange frais et embaumé de toutes ces senteurs, et cette bonne odeur de mousse et de verdure jointe à l'arôme pénétrant et aromatique du laurier, du thym et des arbres verts, qui pourra l'exprimer ?...

Mais ce qui est peut-être plus difficile encore, c'est de retracer les mille pensées diverses et accablantes qui me vinrent à l'esprit en contemplant la plus adorable retraite que l'homme assés des joies du monde ait jamais pu rêver ; car je songeais que, malgré tant de soleil, de verdure et de fleurs, ce délicieux séjour était à cette heure triste, désert, abandonné ; qu'un affreux malheur avait sans doute surpris et écrasé ceux qui s'étaient si doucement reposés dans l'avenir. Le choix même d'un endroit si écarté, si loin de toute grande ville, en luxe, cette recherche du bon goût, témoignaient assez que l'habitant de cette demeure espérait y passer peut-être de longues et paisibles années, dans la sérénité méditative de la solitude, seulement écarté aux esprits malheureux, désabusés ou pensifs.

Ces idées m'avaient attristé et longtemps absorbé : sortant de cette rêverie, je regardai le curé ; il me parut encore plus pâle que de costume, et semblait profondément réfléchi.

— Rien de plus charmant que cette maison, monsieur, lui dis-je.

Il tressaillit brusquement, et me répondit avec politesse, mais toujours avec froideur :

— Cela est charmant, en effet, monsieur.

Et posant un narratif soupir :

— Voulez-vous à cette heure visiter l'intérieur de la maison ? ajouta-t-il.

— La maison est-elle meublée, monsieur ?

— Oui, monsieur, elle est à rendre ainsi que vous l'allez voir, à part quelques portraits qui seront retirés.

Et il soupira de nouveau.

Nous entrâmes par le perron de verdure dont j'ai parlé.

Cette première pièce était un salon d'attente, éclairé par le haut et rempli de tableaux qui paraissaient d'excellentes copies des meilleurs maîtres italiens ; quelques bas-reliefs et quelques statues de marbre d'un goût pur et antique paraissaient les angles de cette salle, et quatre admirables vases grecs étaient remplis de fleurs, belles ; desorchées, car il y avait des fleurs partout, et là elles avaient dû se mêler merveilleusement à ces trésors de l'art.

— Ceci est l'antichambre, monsieur, me dit le curé.

Nous passâmes et entrâmes dans une pièce garnie de meubles en bois de noyer, merveilleusement sculptés, dans le goût de la renaissance ; quatre grands tableaux de l'école espagnole cachaient la tenture, et des fleurs avaient dû remplir de vases jardinières placées devant les fenêtres.

Toutes ces pièces étaient petites, mais leurs accessoires étaient du goût le plus élégant.

— Ceci est la salle à manger, me dit le curé en continuant sa nomenclature glaciale ; puis nous arrivâmes par une porte ouverte, et seulement garnie de portières, dans un salon dont les trois fenêtres s'ouvraient sur la partie du parc que je n'avais pas vue. Le salon, à frises dorées, était tendu de damas ; « neces ; les meubles, qui paraissaient être de la belle époque du siècle de Louis XIV, étaient aussi dorés ; et plusieurs consoles de marqueterie, comblées de magnifiques porcelaines de toutes sortes, complétaient l'ornement de cette pièce. Mais ce qui me plut surtout, c'est que la splendeur de ce luxe, ordinaire dans une ville, contrastait la délicatesse avec la solitude presque sauvage de l'habitation, et surtout avec la nature rustique et grandiose qu'on découvrait des fenêtres du salon.

C'était une immense prairie de gazon si frais et si vert que j'avais tant admiré ; à travers cette pelouse serpentait sans doute la rivière limpide et courante que j'avais plusieurs fois traversée en arrivant à ; de chaque côté de cette plaine de verdure s'étendait un grand rideau de chênes et de tilleuls branchus jusqu'à leurs pieds, et deux ou trois bou-

quets de boureaux à écorce d'argent étaient jetés çà et là dans cette caornie prairie où passaient plusieurs vaches suisses de la plus grande beauté; enfin, à l'horizon, dominant plusieurs collines étagées, on voyait se découper hardiment la crête brumeuse et bleue des dernières montagnes qui terminent la chaîne des Pyrénées orientales.

Cette vue était d'une haute magnificence, et, je le répète, cette nature si grandiose, encadrée dans l'or et la soie de ce joli salon, avait un singulier caractère.

— C'est ici le salon, me dit le curé; et nous entrâmes alors dans la serre chaude bâtie en bois rustique. On y voyait un grand nombre de belles plantes exotiques, profondément encaissées, de sorte que l'hiver cette serre devait avoir l'aspect d'une délicieuse allée de jardin. Derrière une porte qui la terminait le curé s'arrêta, et au lieu de l'ouvrir il revint sur ses pas.

Mais, lui montrant cette porte de bois d'un charmant travail gothique, flamant sans doute et léger comme une dentelle, je dis à l'abbé : — Où même cette porte, monsieur ? ne peut-on pas voir et appartenir ?

— On peut le voir, monsieur, si... vous le désirez absolument, me dit le curé avec une sorte d'impatience douloureuse.

— Sans doute, monsieur, répondis-je; car, plus j'avancé dans l'examen de cette demeure, plus mon intérêt augmentait. Tout jusqu'alors me révélait, non-seulement l'élégance la plus choisie, mais de nobles habitudes d'art et de poésie, je pensais que jamais un esprit vulgaire n'aurait pu choisir ni embellir sa résidence de la sorte.

— Veuillez donc, monsieur, entrer là sans moi, me dit l'abbé en me montrant une clef. C'était son... Puis il reprit : C'est un salon de travail.

J'y entrai.

Cette pièce, évidemment occupée d'ordinaire par une femme, était demeurée absolument dans l'état où celle qui l'habitait l'avait laissée : sur un métier à tapisserie on voyait une broderie commencée; plus loin, une harpe devant un pupitre chargé de musique; sur une table, un flacon et un mouchoir dépliés; le livre ouvert était près d'un panier à ouvrage; je regardai, c'était le deuxième volume d'*Übermann*.

Profondément ému en songeant qu'un malheureux affreux et subtil avait trahi sans doute une existence qui semblait si poétique et si héroïque, occupée, je continuai d'observer avec une dévorante attention tout ce qui m'entourait... Je vis encore une assez grande bibliothèque remplie des meilleurs poètes français, allemands et italiens; à côté, un chevalet sur lequel était la plus délicieuse ébauche de portrait d'enfant qui se pût voir, une adorable petite figure d'ange de trois ou quatre ans, aux yeux bleus et aux longs cheveux bruns. Je ne sais pourquoi il me sembla follement qu'une mère seule pouvait ainsi peindre... et qu'elle ne pouvait ainsi peindre que son enfant. Toutes ces découvertes, en m'attristant, irritaient de plus en plus mon intérêt et ma curiosité; ainsi je me résolus à tout employer pour pénétrer le secret si opiniâtrement gardé par le curé.

Ce portrait d'enfant, dont j'ai parlé, était placé près d'une des fenêtres qui éclairaient cette pièce; machinalement j'en écartai le rideau. Que vis-je ? A une lieue au plus... la mer !... la Méditerranée !... qui étincelait comme un immense miroir d'azur dans lequel le soleil se mirait ardemment reflété... la mer qu'on voyait entre le versant de deux collines qui s'abaissaient doucement...

Cette vue était magnifique, et je pensais qu'elle devait surtout se révéler dans toutes ses splendeurs à l'âme poétique qui avait baigné dans cette demeure tant de traces touchantes de sa nature noble et élevée.

Un instant je détournai ma vue de ce majestueux spectacle pour la reporter un moment et l'y attacher encore : j'aperçus alors un objet que je n'avais pas encore remarqué : c'était un portrait d'homme posé sur un chevalet recouvert de velours bleu. Dans l'espèce d'ovale que formaient à leur sommet les deux branches de chevalet en se recourbant, je vis un chiffre composé d'un A et d'un B, surmonté d'une couronne de comte. Ce portrait était dessiné au pastel... Ayant quelques connaissances en peinture, j'y reconnus facilement la même main qui avait ébauché la figure d'enfant.

La tête, attachée à un col svelte et élégant, se détachait pâle et éblouissante d'un fond rouge-brun très-sombre, et des vêtements entièrement noirs, coupés, par l'antique sans doute, à la mode de Van-Dyck.

Cette figure, jeune et hardie, avait, au caractère frappant de haute intelligence, de résolution et de grâce; on eût oublié de lui voir l'ovale en était allongé, le front haut, proéminent, très-découvert, très-uni, sauf un pli extrêmement prononcé qui séparait les sourcils, dont l'arc, non plus que celui des orbites, semblait presque insaisissable, tant il était droit; les cheveux châtains clairs, rares, bas et soyeux, et rejetés en arrière, onduloyant légèrement sur les tempes; les yeux fort grands, fort beaux, d'un brun de velours, à l'iris orangé, semblaient peut-être trop ronds; mais leur regard fier, profond, méchant, chargé de pensées, semblait annoncer un esprit de premier ordre; enfin un nez aquilin et un menton fuyant, saillant et bien carraqué dessinés, auraient donné à cette physionomie une expression hautaine et presque dure, si, entourant des lèvres minces et purpurines, un fin et imperceptible sourire, rempli

de charme, n'eût adouci, éclairé pour ainsi dire, en quo quelques parties du visage avaient de trop énergique et de trop secoué.

Depuis quelques minutes, je contemplais cette tête si belle et si expressive, en me demandant si cet homme était le héros de la mystérieuse aventure que je cherchais à pénétrer... Puis je remarquai, à la différence extrême des yeux, qui, chez l'enfant, étaient bleus et longuement fendus, beaucoup de points de ressemblance entre le portrait de cet homme et la délicieuse ébauche de figure d'ange qui était auprès.

Mais bientôt j'entendis la voix émue de l'abbé qui, sans entrer, me demandait si j'avais tout vu et assez vu...

Je le rejoignis, il ferma la porte, et nous traversâmes de nouveau la galerie. J'y aperçus une chose poétique peut-être, mais qui me sembla cruellement le cœur : en un mot, près du salon, était une volière à grillages dorés, dans laquelle je vis morts... plusieurs pauvres petits bengalis et bourreils.

Douloureusement oppressé, et de plus en plus intéressé, je voulus mettre le prêtre en confiance, en lui exprimant combien j'étais touché de ce que je voyais, moi qui ne connaissais même pas ceux qui avaient habité ce séjour; mais, soit qu'il ne pût surmonter son émotion, soit qu'il craignît de profaner son chagrin en me confiant la cause à la légèreté d'un étranger, il ébaucha de nouveau toute ouverture à ce sujet, et me dit avec effroi :

— Il ne reste maintenant à voir, monsieur, que la galerie et la tour qui forme un autre cabinet d'étude.

Nous repassâmes dans le salon d'entrée, nous traversâmes une bibliothèque, une longue galerie à vitraux colorés, remplie de tableaux, de sculptures, de curiosités de toute espèce, et nous arrivâmes à la tour qui communiquait à cette galerie par quelques marches.

J'entrai; cette fois l'abbé m'accompagna résolument, bien que je m'aperçusse que de temps à autre il essayait de sa main ses yeux humides de larmes.

Dans cette vaste salle ronde, tout révélait des goûts studieux et réfléchis : c'était un aménagement sévère, beaucoup d'armes de prix, quatre grands portraits de famille, qui paraissaient embrasser un intervalle de cinq siècles, bien que séparés par une lacune de près de cent cinquante ans; car le plus ancien des portraits rappelait le costume de guerre de la fin du quatorzième siècle, tandis que les costumes des autres appartenaient seulement aux dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles; le portrait le plus récent représentait un homme qui parlait l'habit d'officier général du temps de l'Empire et un cordon rouge en sautoir.

Je remarquai encore beaucoup de cartes et de plans topographiques, chargés de notes abrégées et pour ainsi dire hiéroglyphiques; mais ce qui me frappa vivement, ce fut un portrait de femme, posé sur un chevalet tout pareil à celui que j'avais déjà remarqué; seulement il ne portait pas de couronne à son sommet, on n'y voyait qu'un chiffre composé d'un M et d'un V entrelacés.

Par une savante combinaison du peltre, ce portrait, peint sur un fond d'or, rappelait, par son caractère magnifiquement naïf, quelques-unes de ces adorables figures de Vierges de l'école italienne, du fin du seizième siècle; joignez à cela que tout ce que Raphaël a jamais rêvé de plus candide, de plus pur et de plus suave, dans l'expression de ses madones, rayonnait doucement sur cette divine physionomie : ses cheveux bruns, lisses et brillants se collaient sur son front charnu, ceint d'une petite fibronnière d'or... puis, suivant la ligne des tempes d'un bleu noir si éblouissant qu'on semblait y voir le réseau bleu des veines, descendant jusqu'au bas de ses joues, délicatement rosées; ses grands yeux bleus, d'une sérénité pensive et presque mélancolique, semblaient me suivre de leur long regard, à la fois calme, noble et bon; ses lèvres, d'un pâle incarnat, ne souriaient pas, mais elles avaient une expression de grâce sérieuse, réfléchie, impossible à rendre; et leur coupe, ainsi que celle du nez droit et mince, était d'une beauté exacte et d'une pureté antique; enfin, une sorte de tunique d'un bleu très-foncé, qui, laissant à peine voir la neige des épaules, se nouait autour d'une taille de la plus rare élégance par un cercle d'or brun, complétait ce portrait, ou le répète, d'une naïveté pleine d'élévation, de charme et de poésie.

A force d'examiner curieusement ces traits d'une perfection si idéale, je trouvais dans le regard une expression qui me rappelait la figure d'enfant; car je me souviens que les yeux de cet ange étaient aussi très-grands et d'un bleu limpide et profond, mais que le bas de son visage et son vaste front rappelaient davantage le portrait d'homme qui m'avait tant frappé.

Je me suis pourquoi je m'imaginai que cet enfant appartenait à ces deux personnes; mais où était-il ? ou était-il à cette heure son père et sa mère : son père d'un beau et si fier et si résolu; sa mère d'une beauté si douce et si pure ?

Était-il lui ? Était-elle ? Était-ce tous deux, tous trois, qu'un épouvantable malheur avait frappés ?

« Oh ! me disais-je, si les douleurs tant expressives de la physionomie ne trompent pas, dans quel Eden enivrant devaient vivre ces deux nobles créatures ! Pouvoir vivre ainsi avec un enfant adoré, au milieu de

cette défiance et profonde solitude, embellie par les trésors de la nature et du l'art !

« Avoir avec la conscience du bonheur et du beau pour s'isoler au milieu d'un monde de génies de toutes sortes ! Pouvait, quand la voix du cœur se tait, joindre en silence de cette extase recueillie, et se distraire de ces délices par d'autres délices ; se parler encore d'amour par la voix même des divins poètes de tous les âges, ou par l'harmonie céleste des grands maîtres, mélodie ravissante qu'une main chérie fait vibrer à votre oreille ; comparer enfin l'exquise beauté qu'on idolâtre, l'expression inimitable de ses traits, à tous les prodiges de l'art, et se dire avec orgueil : elle est plus belle ! pouvoir en moi puiser sans cesse à cette triple source de poésie, et voir son amour, fécondé par cette divine note, fleurir chaque jour plus radieux et plus épais ! glorifier enfin le Créateur de toutes choses, dans la félicité que nous sentons, dans la femme que nous aimons ! dans les magnificences dont nos yeux et notre âme sont éblouis, oh ! voilà sans doute, me disais-je, voilà la magnificence que menaient ces deux êtres ! »

Mais la voix brève et triste de l'abbé me rappela de ces idéalités.

tu transillais, et je le savais, bien décidé à pénétrer au secret.

Mentit le soleil d'obscurité ; la main, qui avait été fort belle, s'assombrissait ; le ciel se chargea de nuages, quelques gouttes d'eau tombèrent.

« Il n'y a pas d'enfer ici, me dit le curé ; vous êtes à cheval, monsieur, le temps menace d'un orage de montagnes, et si l'ouragan est fort, la petite rivière que vous avez trouvée guéable deviendra, pendant quelques heures, un torrent rapide ; veuillez donc accepter une pauvre hospitalité dans le presbytère jusqu'à ce que la tourmente soit apaisée : vous guidé et ses chevaux trouveront place dans la grange.

« J'acceptai, ravi de cette offre qui pouvait servir ma curiosité : nous partîmes.

« Eh bien, Joseph ? dit Jeanne au curé d'un air profondément étonné.

« Hélas ! Jeanne, que la volonté de Dieu soit faite ! mais j'ai bien souffert, et je n'ai pas eu le courage d'entrer chez elle...

Jeanne essaya une larme, et alla s'occuper des moyens de me recevoir mais bien que possible dans cette modeste demeure.

« Mentit l'orage échauffé avec tant de violence, que je me décidai à passer la nuit au presbytère de... »

CHAPITRE III.

Le récit.

Après trois jours passés au presbytère de..., j'avais fait assez de progrès dans la confiance du curé pour qu'il m'eût ouvert entièrement à moi sur ce qu'il savait de l'histoire des bêtes qui m'intéressaient si singulièrement ; je tâche de rendre ici son grave et simple langage.

« Il y avait quatre ans, monsieur, me dit-il, que je desservais cette petite paroisse, lorsque l'habitation que nous avons visitée fut achetée par procuration de M. le comte Arthur de..., dont vous avez vu le portrait ; quant à son nom de famille, je l'ignore ; tout ce que je puis présumer, c'est que le comte était d'une noble et ancienne maison, à en juger, du moins, par son titre, et le culte presque religieux que je lui si souvent vu professer pour les antiques portraits qui garnissaient son cabinet.

« Avant que le comte Arthur (car je ne l'ai jamais entendu nommer autrement) n'arrivât dans ce village, il fut précédé par un homme de confiance, accompagné d'un architecte et de plusieurs ouvriers de Paris, qui firent de la demeure commune et sans élégance qui existait le charmante habitation que vous avez admirée. Ces travaux terminés, les ouvriers partirent, et l'homme de confiance resta seul en attendant son maître. Bien que fort éloigné, par position et par caractère, du malin-fort des gens qui voulaient demeurer dans ce pauvre village, je ne pus empêcher certaines rumeurs, répandues sans doute par les ouvriers du dehors, d'arriver jusqu'à moi ; selon ces bruits, le comte, qui était fort riche, venait habiter parmi nous avec une femme... qui n'était pas la sienne... D'ailleurs, l'existence de ce gentilhomme avait été, disait-on, d'une immoralité si scandaleuse et si effrénée, que, sous être positivement obligé de se séquestrer du monde, la sorte de répulsion qu'il inspirait, à cause de certaines aventures, avait été telle qu'il s'était cru obligé de vivre désormais dans la solitude.

Vous concevez sans doute, monsieur, que ma première impression fut être, sinon hostile, du moins extrêmement défavorable à cet étranger, que je ne connaissais pas. Il est vrai, mais qui allait, dans la supposition où ces bruits avaient quelques fondements, qui allait, dis-je, donner ici un exemple funeste, parce qu'aux yeux de nos pauvres mou-

lards, le rang et la fortune de ces nouveaux venus devaient sembler autoriser leur conduite coupable.

Ces pensées me mirent donc en grande défiance contre le comte, et je me promis bien, si, par un hasard peu probable, ce dernier me faisait quelques avances personnelles, de protester du moins, par une sévère et inexorable froideur, contre l'immoralité d'une existence aussi condamnable.

Ce fut donc il y a deux ans passés que le comte s'établit ici, avec une jeune femme et un enfant dont vous avez vu les portraits. Quelques jours après, je reçus un billet de lui, dans lequel il me demandait la grâce d'un moment d'entretien. Je ne pouvais refuser, et le comte se présenta chez moi. Bien que ma résolution, mes habitudes, mon caractère, mes principes, et une sorte de façon d'envisager certaines choses et certains hommes, dusent me prévenir ostensiblement contre ce dernier, je ne pus m'empêcher d'être frappé d'abord de son extérieur remarquable, car c'est son portrait que vous avez vu, monsieur ; puis aussi de ses manières graves, polies et élevées, et surtout de l'éclat et de la noblesse de son esprit, qui se révélait dans la longue conversation que nous eûmes ensemble ce premier jour.

Il commença par me dire que, venant habiter le village de..., il considérait comme un devoir et un plaisir pour lui de venir visiter, et qu'il m'aurait la plus grande obligation de vouloir bien régler l'emploi d'une somme de vingt-cinq sous par mois qu'il mettait à ma disposition pour subvenir, soit à l'assistance des pauvres de cette paroisse, soit aux améliorations que je pourrais juger nécessaires, me priant aussi de m'entendre avec le médecin du village, qui souvent, ajouta-t-il, connaissait des misères et des souffrances que nous autres, ministres ignorants, il me suppliait, enfin, de croire que toute demeure destinée à alléger quelques peines ou à prévenir quelque malheur serait accueillie et accordée par lui avec le plus vif empressement.

Que vous dirai-je, monsieur ! Le comte montra une philanthropie si sage, si haute, si profondément éclairée, que malgré mes préventions je ne pus m'empêcher d'être frappé d'étonnement et presque d'admiration en voyant qu'un homme si jeune encore, et qui avait, disait-on, cruellement abusé de toutes les voluptés des riches et des heureux de la terre, eût une connaissance si triste et si vraie des douleurs et des misères obscures, et de ce qu'on devait faire ou tenter pour les soulager ou les consoler sagement.

Mais, hélas ! à la fin de cette conversation qui m'avait tenu sous un charme inexplicable et contre lequel, je l'avoue, j'avais longtemps lutté, mes préventions revinrent plus fortes que jamais ; et je ne sais à cette heure si je dois m'en glorifier ou en rougir, car le comte m'avait sans doute, comme sans pitié, imploré, qu'il n'était pas de nos mécontents ; mais qu'il les respectait néanmoins trop pour s'en jouer, et que c'est à cette raison seule que je devais attribuer le motif qui l'empêchait de se rendre jamais à l'église.

Que voulais dire le comte par ces mots, qu'il n'était pas de nos mécontents ? Je l'ignore encore. Voulait-il parler des religions d'Europe ? Entendait-il par là qu'il était ni catholique, ni protestant, ni d'aucune des autres sectes dissidentes qui, dirigeant du catholicisme, y tiennent toujours par une racine chrétienne ? Je l'ignore encore à cette heure, bien que, hélas ! j'aie vu le comte à une étonnante épreuve !...

Mais, ainsi que je vous le disais, monsieur, cette résolution de ne jamais assister ni prendre part à nos saints mystères m'indigna ; je n'y vis d'abord qu'un dédaigneux prétexte, destiné à voiler une indifférence ou un éloignement coupable ; comme aussi je ne vis plus qu'un mépris, presque sans mérite, dans la fastueuse attitude que sa brillante position de fortune le mettait à même de faire sans s'imposer de privations.

J'eus tort, car il ne s'était pas borné à me donner sèchement de l'or : il m'avait longuement entretenu des misères du pauvre, et cherché avec moi le meilleur moyen de lui être utile ; mais, je vous le répète, son manque de foi à notre religion me rendit injuste... eh ! bien injuste, comme vous l'avez vu, car je fis retomber le coup de ma sainte indignation sur une personne complètement innocente.

Le dimanche qui suivit mon entretien avec le comte, je vis agenouillé dans l'église la jeune femme qui habitait avec lui, et qui ne portait pas, disait-on, son nom. Ceci était vrai ; d'ailleurs, je l'ai su depuis. Cette liaison était coupable aux yeux de Dieu et des hommes ; mais, hélas ! si le crime de ces infortunés fut grand, leur châtiment fut terrible !

Pardonnez-moi si je m'attends à ce souvenir. Je vous disais donc, reprit l'abbé en essuyant ses larmes, que je vis, un dimanche, cette dame agenouillée dans l'église : je montai en chaire, et j'allai jusqu'à faire des allusions directes, cruelles même, dans le sermon que je prononçai, contre la détestable immoralité des grands et des riches de la terre, qui pensaient, ajoutai-je, atténuer leurs fautes en jetant aux pauvres une dédaigneuse aumône ; j'exaltai le malheureux qui prie, croit, et partage le pain dont il se fait avec un plus misérable que lui ; et je trouvai à peine un froid écho à donner au riche, pour qui la bienfaisance n'est qu'une superfluité facile. Je fis plus, j'exaltai de nouveau la paisible et vertueuse existence du pauvre qui cherche l'oubli de ses maux dans la douceur d'un bon bétail par Dieu, et je m'élevai violemment

ment contre les riches qui semblent louer aux pieds toute morale reçue, et trouver une sorte de méchant plaisir à braver ainsi les devoirs qu'ils regardent, dans leur orgueil insipide, comme indignes d'eux, et bons, diant-dieu, pour les misérables !...

Ah ! monsieur, je ne puis me reprocher l'amertume de ces paroles, car elles expriment mon horreur contre une conduite que je trouve à cette heure aussi criminelle qu'alors ; et pourtant, depuis, j'ai en la faiblesse de m'en repentir... Enfin ce jour-là, en entendant ces mots, auxquels mon indignation prêtait une grande énergie, tous les yeux de nos montagnards se tournèrent aussitôt vers cette malheureuse femme, humblement agacillée par un cux : sa tête se coubla d'autant ; elle ramena les plus de son voile sur son visage, et il me parut, à quelques mouvements saccadés de ses épaules, qu'elle pleurait beaucoup... Je triomphai, car je pouvais avoir éveillé le remords, peut-être éternel jusqu'ici, dans une âme coupable. Le service divin terminé, je rentrais au presbytère.

Sans rien redouter de la colère du comte, qui pourrait se croire offensé de ces allusions, j'étais néanmoins préoccupé malgré moi de ce qu'il en pourrait penser. Le lendemain, il me vint voir. Quand ma sœur m'annonça sa visite, je ne pus me défendre d'une certaine émotion ; mais je trouvai son accueil aussi bruyant que de l'indifférence : il ne me dit pas un mot du sermon de la veille, causa longuement avec moi des besoins de nos pauvres, et me parla d'un projet qu'il avait d'établir une école pour les enfants sous ma direction, me communiqua ses idées à ce sujet, établit une sage et remarquable distinction entre l'éducation qu'on doit donner aux gens voués aux travaux physiques et celle qui doivent recevoir les gens destinés aux professions libérales ; et déphuyant, dans cette conversation qui me tint de nouveau sous le charme, les vœux les plus hautes et les plus étendues, il monta l'esprit le plus pur et le plus droit, puis me quitta.

Hélas ! monsieur, les misères et les faiblesses de notre nature sont tellement incalculables, que je fus presque blessé de l'indifférence apparente du comte au sujet de mon sermon, au lieu de voir dans sa conduite une stricte et respectueuse soumission aux devoirs que m'imposaient mes convictions et mon caractère.

Peu de temps après, une des grandes fêtes de l'église approchait ; je m'y rendis un jour pour y entendre la confession de nos montagnards, lorsque, en allant à mon confessionnal, je vis parmi les paysans cette même femme, humblement agacillée comme eux sur la pierre humide et dure : elle attendit là longtemps, et vint à son tour au tribunal de la pénitence, j'étais loin d'être indulgent pour nos paysans, mais je ne suis pourquoi je me sentis disposé à être plus sévère encore pour une personne que son rang paraissait mettre au-dessus d'elle. La voix de cette dame était tremblante, émue, son accent timide et doux ; et sans trahir le ton de nos plus grands, un de nos plus sacrés mystères, puisque, hélas ! monsieur, je ne vous apprends que des faits malconnus publics et mis en évidence par un effroyable événement, je reconnus, dès ce jour et dans la suite des temps, l'âme la plus noble et la plus repentante, mais aussi la plus faible et la plus criminelle sous le rapport de son attachement coupable pour le comte... attachement qui me parut tenir d'une exaltation que j'aurais appelé sainte et religieuse, si je ne craignais de profaner ces mots.

Que vous dire de plus, monsieur ! Au bout de six mois de séjour dans nos contrées, le comte et cette dame, que nos montagnards appelaient bien-aimé, dans la nuit de leur reconnaissance, l'Ange Marie (car personne ne l'aurait jamais appelé autrement que Marie) ; le comte et cette dame avaient été si charitables que nous ne comptons plus un misérablement dans cette paroisse ; et bien plus, tous étaient étrangers confiants que la bienfaisance inépuisable et éclairée de cette âme si belle avait donnée à nos montagnards, que si quelquefois je leur reprochais la dangereuse témérité de leurs classes pénétrées, en leur rappelant quel serait le triste avenir de leur famille s'ils venaient à périr, ils me répondaient : *Monsieur, l'Ange Marie y pourvoira !* En un mot, cette dame était devenue la Providence de ce village, et l'on y comptait comme sur elle de Dieu. Au bout d'un an, cette personne si aimée, si bonne, tomba gravement malade ; à cette nouvelle, je ne vous dirai pas, monsieur, les cris, les larmes, le désespoir de nos paysans, les prières, les ex-voto qu'ils firent pour elle, la désolation qui régna dans ce village.

Craignant du compromettre la rigoureuse sévérité de mon caractère, bien que le comte fût venu presque chaque jour me voir, je n'étais jamais allé chez lui ; mais lorsque cette dame fut très-malade, elle me demanda, et le comte vint me supplier de me rendre auprès d'elle : je ne pus m'en dispenser. Je la trouvai presque mourante...

Ce fut un moment terrible : jamais sa piété ne se révéla plus fervente et plus profonde à mon âme attendrie. Je la consolai, je l'édifiai, pendant huit jours elle donna les plus cruelles inquiétudes ; enfin sa jeunesse la sauva.

Je ne vous parle pas non plus, monsieur, de l'affreuse anxiété du comte pendant cette maladie. Elle nuit surtout, quand désespéré de cette dame, il m'écrivait... car, par quelques mots qui lui échappaient... je compris que cette mort qu'il redoutait aurait pu le précipiter de nouveau de la sphère des plus généreux sentiments... dans l'abîme de la plus grande perversité, et dans ce moment je crus à la réalité de tous les bruits qui avaient couru sur le comte.

Enfin, l'Ange Marie revint à la santé ; peu à peu la beauté refluait sur ce noble et charmant visage, où luttait sans cesse le remords d'une grande faute et la conscience d'un bonheur assez grand pour lutter incessamment contre ce remords... Hélas ! monsieur, j'aurais pris la résolution de ne pas retourner dans cette maison, craignant, je vous l'ai dit, de compromettre la gravité de mon caractère ; et pourtant j'y retournai. Sans doute, je fus coupable, mais peut-être trouverai-je une excuse aux yeux de Dieu, car cette femme et le comte étaient si charitables aux malheureux ! Grâce à lui, grâce à elle, je pouvais secourir tant de misères, que Dieu me pardonna, je l'espère, de n'avoir pas repoussé la main qui repoussait ses amonnes avec tant de discernement et de bonté ! Et puis encore, moi, pauvre prêtre, j'allais la science, l'érudite, et il y avait personnel dans ce village avec qui je pouvais m'entretenir, tandis que je trouvais dans le comte et dans plus hautes intelligences que j'ai, je ne dirai pas connues, car j'ai bien peu exprimé les hommes et la vie, mais que j'aie, si cela se peut dire, rencontrées dans les livres. Ses connaissances étaient vastes, profondes, presque universelles : il paraissait avoir beaucoup vu et voyagé, et ne pas être demeuré étranger aux affaires publiques, car il résolvait les rares questions politiques que le hasard amenait dans nos conversations avec une puissance et d'énergie que je ne puis juger d'être clair, perçant, allant droit au fond des choses, mais étrange et singulier en cela, qu'il paraissait dégoûté, soit par réflexion, soit par indifférence, soit par mépris, de tout préjugé, de toute sympathie de cause ou de caste : cela était quelquefois bien effrayant d'impartialité, je vous l'assure, monsieur... Mais ce qui m'impressionnait toujours pour le comte, c'est que jamais je ne lui entendis prononcer un seul mot qui annonçât la moindre foi religieuse. Bien qu'il fût comme facilement convenu entre nous de ne jamais aborder ces formidables questions, si dans le cours de l'entretien il lui échappait quelques paroles à ce sujet, elles semblaient si froidement désintéressées, que j'eusse peut-être préféré, pour son salut, une attaque ou une négation à propos de ces éternelles vérités ; car sa conversion à des principes religieux m'eût peut-être semblé possible un jour, tandis que cette indifférence de glace semblait ne laisser aucun espoir.

Et pourtant sa conduite pratique était la plus ample et la plus magnifique application des principes du christianisme : c'en était l'esprit sans la lettre. Jamais non plus je n'entendis entre lui et l'Ange Marie aucune conversation religieuse, bien que leur enfant fût pieusement élevé par sa mère dans notre croyance. Souvent, néanmoins, j'ai vu le comte les yeux mouillés de larmes, lorsque celle qu'il aimait, joignant les mains de ce petit ange, lui faisait prier Dieu : mais le comte était, je pense, monsieur, plus touché de la délicieuse figure de cet enfant, et des accents ingénus de sa voix, que des pensées religieuses qu'elle exprimait.

Cette dame avait aussi une instruction solide et variée, un esprit remarquable, et surtout une sorte d'ineffable indulgence qui s'étendait à tous. Si le comte, avec sa parole souvent acerbe et mordante, attaquait quelque caractère ou quelque fait historique ou contemporain, elle cherchait toujours à trouver dans le caractère le plus noble, dans le fait le plus triste, un bon motif ou un sentiment généreux qui les excusât un peu... Alors les larmes me venaient aux yeux, en songeant que c'était sans doute un cruel retour sur elle-même, un remords incessant, qui rendait cette pauvre femme si bienveillante à tous, comme si elle était, hélas ! sentant qu'elle était bien coupable elle-même, il ne lui était permis d'accuser personne...

Et le comte, monsieur, si vous saviez avec quelle profonde et presque respectueuse tendresse il lui parlait comme il l'écritait, avec quelle délicatesse fieril il voulait l'apprécier et faire ressortir tout ce qu'il y avait de noble et de grand dans l'esprit et dans le cœur de celle qu'il aimait tant ! combien son visage devenait radieux en la contemplant ! Que de fois je l'ai vu la regarder ainsi longtemps en silence, et puis tout à coup, comme si les yeux lui eussent manqué pour peindre ce qu'il ressentait, lever les yeux au ciel en joignant les mains avec un geste, avec une expression de bonheur et d'admiration impossible à rendre.

Ah ! monsieur, que de larmes et de douces soirées j'ai ainsi passées dans l'intimité de ces deux personnes à la fois si coupables et si vertueuses ! Que de fois ce fatal et bizarre contraste a confondu ma raison ! Que de fois, l'été, le soir, en les quittant, au lieu de rentrer au presbytère, j'allais me promener sur nos montagnes, pour méditer plus en silence, plus sous l'œil de Dieu, si cela se peut dire : O Seigneur !... m'écriais-je, les vœux sont impardonnables !... Cette femme est adultère et criminelle ; elle a la conscience de sa faute, puisqu'elle pleure incessamment si faiblement : elle est bien coupable sans doute à ses yeux et à ceux des hommes ; et pourtant quelle vie plus exemplaire, plus bienveillante, plus pratiquement touchante et vertueuse que la sienne ? Combien de fois aussi l'ai-je entendu chanter des hymnes en son honneur : sa voix annonçait une foi si profonde, et si religieuse que cette loi ne pouvait être fautive !... O mon Dieu ! qu'est-ce donc que le vice et le crime, quand ils revêtent ces dangereuses apparences ! Faut-il le braver davantage ? Faut-il les pleurer ? Faut-il plutôt leur pardonner ? Ici lui, cet homme étrange, qui, dit-on, n'est pas de nos religieux ! qu'il est donc la sienne, à lui ! quelle est donc cette religion ignorée qui lui impose une vie si généreuse et si bienveillante ? qui le rend si bon, qui le fait chrétien et béat de tous ? A quelle source inconnue a-t-il donc puisé ces principes d'une charité si intelligente et si élevée ? Et pourtant on dit qu'il n'a rien respecté de ce

qui était saint et sacré aux yeux des hommes, qu'il l'a foulée aux pieds et méprisée... La robe est... par son amour d'aujourd'hui est criminel... et autrefois il a dû être plus terriblement coupable encore, je le crois; car de même que la haine de la foudre fait quelquefois retentir toute l'immensité d'un abîme, de même aussi, à ce moment terrible où il tremblait de perdre cette femme... j'ai un instant pu pénétrer les profondeurs de son âme, et j'ai pâli de terreur. Et pourtant la noblesse de ses sentiments ne s'est jamais démentie. O mon Dieu! que tes vœux sont impitoyables: répétais-je plus indécis que jamais, en m'illuminais toujours devant les mystérieux desseins de la Divinité, car bientôt je devais avoir une terrible preuve que sa formidable justice sait atteindre infailliblement les coupables.

Hélas! monseigneur, mon récit approche de sa fin, et cette fin est épouvantable. C'était, il y a trois mois, un soir; je causais avec ma sœur d'un fait qui me semblait très-inquietant: deux paysans assuraient avoir vu un vieillard à cheveux blancs et à sourcils noirs, au teint cuivré mais d'une vigueur rare pour son âge, escalader le mur du porc de la maison du comte; puis, que peu de temps après ils avaient entendu deux coups de feu. Je me disposais à aller m'informer moi-même de ce qui en était, lorsque on vint me chercher à la hâte pour me rendre chez le comte. Ah! monseigneur, jugez de ma terreur... je trouvais là et elle, chuchotant parée d'une halle... Un des deux coups de feu avait aussi atteint leur pauvre petit enfant, qui était mort et paraissait endormi dans son berceau.

Le comte n'avait pas deux minutes à vivre: ses derniers mots furent ceux-ci: « Marie vous dira tout... Dormez-vous soigneusement... » Puis, il se retourna vers elle et dit: « Adieu... Marie... hélas!... c'est pour toujours... Ah! c'est ma faute! si je vous avais eue... FORSTEN!!! » Et il mourut.

Elle lui survécut à peine d'un quart d'heure; et avant d'expirer elle me confia le secret de cette terrible aventure, afin d'éclaircir la justice et d'empêcher d'accuser ou d'inquiéter des innocents.

En un mot, ainsi que vous l'avez peut-être déjà pénétré, monseigneur, le vieillard était le mari de cette infortunée: usant du terrible droit que lui donne la loi, trouvant sa femme et le comte assis près du berceau de leur fils, il les avait tirés tous deux à bout portant: une balle avait au même coup tué la mère et le malheureux enfant...

— Mais ce vieillard, qu'est-il devenu? demandai-je au curé, dont la narration m'avait si douloureusement impressionné.

— Je l'ignore, monseigneur; tout ce que j'ai su, c'est qu'un petit bâtiment gotho, moellé depuis huit jours proche de la côte, à une lieue d'ici, avait, le jour même de ce triple meurtre, mis à la voile...

On conçoit l'intérêt que fit naître en moi cette narration, et on comprendra peut-être aussi qu'instruit de ce terrible événement, je ne pus me résoudre à acquiescer cette demeure, où devaient toujours vivre d'aussi vieux souvenirs, et qui alors me sembla maudite.

Je restai au presbytère jusqu'au moment où, le délai de la vente à l'amiable étant passé, cette habitation fatale fut adjugée à un négociant riche, qui, trouvant le mobilier gothique, le vendit à l'encan.

Pour souvenir de cette triste aventure, j'achetai à cette vente la harpe de Marie, un meuble en marqueterie, provenant du cabinet du comte, et quelques objets de peu de valeur, que je priai le curé d'accepter; car, selon la volonté du comte, on n'avait consigné dans son testament, à l'exception de tous les portraits, qui furent brûlés, le prix de la maison et de ses dépendances devant appartenir à la commune de... et être employé à secourir les pauvres.

Je quittai ce village, bien préoccupé de ce récit; j'avais enviyé chez moi le meuble de marqueterie que j'avais acheté à...

— Un jour que je l'examinais avec une triste curiosité, j'y découvris un double foudre, dans ce secret, je trouvai une assez volumineuse manuscrite: c'était le journal du comte...

Ces fragments m'ont paru remarquables par leur esprit d'analyse et par une succession d'aventures d'une donnée fort simple, fort naturelle, et digne peut-être d'intérêt et d'étude, en cela qu'elles retracent des faits communs à la vie de presque tous les hommes.

— Ce sont ces fragments qui vont suivre et que je donne dans toute la simplicité de l'étrange scepticisme qu'ils dévoilent.

Ces sortes de mémoires embrassent une période de douze années.

Bien qu'ils racontent la vie de cet inconnu depuis l'âge de vingt ans, et qu'ils semblent par la date se continuer jusqu'à aujourd'hui qui précède sa fin, on voit par une note que le récit des sept premières années fut écrit par le comte, seulement environ cinq ans avant sa mort, tandis que les cinq dernières années sont en conséquence écrites comme un journal, presque jour par jour, et selon les événements.

L'écriture de ce journal était fine, correcte, souvent courante et bâtie, comme si la main et la pensée eussent été souvent emportées par l'entraînement des souvenirs. D'autres fois elle était sur pour ainsi dire calme et sereine, comme si une main de fer eût traqué. Sur les marges de ce manuscrit on voyait une infinité de portraits, de silhouettes, esquissées à la plume avec autant de facilité que de grâce, et qui devaient être d'une ressemblance frappante; enfin, intercalées dans le récit, on trouve çà

et par un assez grand nombre de lettres d'écritures différentes qui étaient pour ainsi dire les pièces justificatives de ce singulier manuscrit.

JOURNAL D'UN INCONNU.

HÉLÈNE.

CHAPITRE IV.

Le Jeûne.

J'avais vingt ans; je revenais d'un long voyage en Espagne et en Angleterre, entrepris sous la direction de mon précepteur, homme sage, modeste, ferme et éclairé. A mon retour à Servat, terre dans laquelle mon père s'était retiré depuis longues années, je trouvai ce dernier gravement malade; je n'oublierai de ma vie le spectacle qui me frappa lors de mon arrivée.

Ce château, extrêmement retiré et dominant un chef-lieu village, s'élevait solitairement sur la lisière d'une grande forêt; c'était un vaste et gothique édifice de briques noircies par le temps; son intérieur se composait de grands appartements sombres, et peu éclairés par leurs longues fenêtres à petits carreaux; nos gens portaient le deuil de ma mère, que j'avais perdue pendant mon voyage; presque tous étaient de vieux domestiques de la maison, et rien de plus lugubre que de les voir vêtus de noir, marchant silencieusement dans ces pièces sombres et immenses, se détacher à peine de leur fond rouge ou vert foncé, couleur de toutes les tentures de cette antique habitation.

En descendant de voiture, je fis sur par le valet de chambre de mon père; il ne me dit pas un mot, mais ses yeux étaient baissés de larmes. Je le suivis; je traversai une longue galerie, la terreur de mes nuits d'enfance, comme elle en était la jour durant le jour. Je trouvai mon père dans son cabinet: il voulait se lever pour m'embrasser; mais, ses forces lui manquant, il ne put que me tendre les bras.

Il me parut affreusement changé; je l'avais quitté encore alerte et vigoureux; je le trouvai faible et abattu; sa grande taille s'était voûtée, son embonpoint avait disparu; il était pâle, défilé, et une sorte de sourire convulsif et nerveux, causé par la continuité de ses douleurs, donnait à sa physionomie haute et sévère une indicible expression de souffrance habituelle.

J'avais toujours beaucoup redouté mon père. Son esprit était vaste, sérieux, réfléchi, concentré, et çà et là, par accès, froidement ironique; son savoir prodigieux en toutes sortes de matières, son caractère absolu, ses habitudes graves, pensives et taciturnes, son abord glacial, ses principes d'une rare solidité, sa bonté pour moi extrême en fait, mais nullement démonstrative; aussi m'inspirait-il plutôt une vénération profonde et craintive, une gratitude respectueuse, qu'une affection confiante et expansive, comme celle que je ressentais pour ma mère.

Avant qu'il eût le service de bonnet de nuit, malgré les instances de Naples, qui aimait sa volonté de fer et son infatigable activité, mon père avait presque toujours vécu dans ses terres; mais, chose étrange! sans jamais y recevoir personne. La terreur de 93 avait tellement diminué notre famille, qu'excepté une sœur de mon père, nous n'avions plus de parents, mais seulement des alliés fort éloignés, que nous ne voyions pas.

Maintenant que l'âge et l'expérience me permettent d'apprécier et de comparer mes souvenirs, mon père reste à mes yeux le seul homme véritablement misanthrope que j'aie jamais rencontré; car il n'était pas de ces misanthropes qui recherchent les hommes pour leur dire chaque jour qu'ils les détestent et qu'ils veulent les fuir, mais un misanthrope qui avait rompu absolument avec eux. Aussi, j'ai bien interrogé mes souvenirs d'enfance et de jeunesse, je ne me souviens pas d'avoir vu à mon père un air, ou même ce qu'on appelle une simple connaissance. Ma mère, ma tante et ma cousine Hélène, plus jeune que moi de trois années, étaient les seules personnes qui, de temps à autre, venaient visiter: celle-ci n'est pas une exagération, ma mère me l'a dit; pendant près de trente années que mon père vécut à Servat, pas un étranger n'y vint.

Mon père chassait beaucoup, mais seul; il aimait passionnément les chevaux et aussi la grande agriculture. Ces occupations et celles de mon éducation, qu'il fit lui-même, jusqu'à ce qu'il m'eût mis entre les mains d'un précepteur pour voyager, employaient presque tous ses instants; puis ses biens étant considérables, et n'ayant jamais voulu d'intendant, secondé par ma mère, dont l'esprit d'ordre était extrême, il s'occupait d'administrer sa fortune lui-même; enfin la lecture, des expériences scientifiques, et surtout de longues promenes solitaires, complétaient ses journées.

Lorsque je parlais pour ce funeste voyage pendant lequel je devais le perdre, ma mère ayant eu un songe comme au pressentiment de cette fatalité, me le dit, mais nous le chahutâmes à mon père; mon qu'elle le craignait, mais il lui avait toujours imposé beaucoup par la gravité de son esprit, et elle redoutait surtout son ironie sévère, qui n'épargnait jamais les sentiments poétiques, exagérés ou romanesques.

Je ne pus donc embrasser ma mère une dernière fois; je ne parle pas de mes regrets; c'était la seule personne au monde à laquelle j'osasse tout dire et tout confier. Ma tante et sa fille Hélène étaient venues habiter Serval depuis la mort de ma mère, et cela presque malgré mon père; car, bien que sa santé parût s'altérer de plus en plus, son besoin habituel de solitude et de silence avait encore augmenté.

Je menais alors une vie bien triste et bien décolorée pour mon cœur; le matin, mon père me faisait venir auprès de son lit: son valet de chambre lui apportait un grand coffre, on était renfermé les registres qui contenaient l'administration de nos biens, et chaque jour il me mettait au courant de toutes ses affaires avec une clarté froide qui me glaçait; plus tard, il me fit lire son testament avec la même apparence d'insensibilité: les sanglots me suffoquaient, il ne semblait pas s'en apercevoir; il terminait d'ordinaire cette sorte d'initiation au gouvernement futur de la fortune qu'il me laissait, par quelques enseignements fairs d'une voix brève et interrompue par de longs silences.

Ces enseignements révélaient le jugement le plus droit, le plus sûr, et aussi la connaissance la plus réelle et la plus approfondie des misères, ou plutôt de ce qu'il appelait les nécessités morales de la condition humaine; car un trait bien frappant du caractère de mon père était une manière de voir étrangement calme et désintéressée à propos des faiblesses inhérentes à notre espèce, selon lui, puisqu'il était obligé d'admettre, comme conséquences à notre organisation morale, certains faits, certains instincts bas ou égoïstes, auxquels les nobles caractères ne pouvaient échapper: il trouvait aussi inutile de cacher ou de nier cette plaie que de blâmer les hommes d'en être atteints.

Ainsi, lui demandai-on un service, il déclinait à soi ou à son obligé les raisons qui généralement amènent l'ingratitude, puis néanmoins rendait le service avec une bienveillance toute parfaite.

En résumé, le sens moral des entretiens que j'avais avec lui, et qui de sa part se composaient de phrases courtes, concises et nerveuses, affirmait: — que ce pivot de tout était l'homme, puisque les plus beaux caractères, une fois aux prises avec le besoin, s'avilissaient quelquefois jusqu'à l'infamie, il fallait rester riche, pour être sûr de rester bonnet homme; — que tout dépendait avant son arrière-pensée: — que tout homme était corrompible, mais que le taux, le moment ou la monnaie de la corruption de chacun variaient selon les caractères individuels; — que toute amitié devant absolument avoir son heure négative, il était inutile de compter sur un sentiment qui, un jour, vous manquera; — enfin je devais, selon ces terribles maximes, m'estimer heureux de n'avoir ni frère ni sœur, et d'être ainsi pur de tout fratricide véniel: l'homme étant fait de la sorte, qu'il ne voit presque toujours dans la fraternité qu'une diminution d'héritage: car, — ajoutait mon père, — bien peu, parmi les plus purs, peuvent rien avoir partagé au moins une fois dans leur vie en supportant la fortune qu'ils partageaient: — Si j'étais seul!

Je ne saurais dire combien ces axiomes, d'un sens peut-être rigoureusement vrai, mais d'une affirmation si désolante et si étayée, ainsi froidement énoncés par mon père morose, m'impressionnaient!

Mon précepteur, homme d'un sens droit, mais d'un esprit médiocre, n'avait, de sa vie, soulevé devant moi aucune question philosophique. Sur ces matières, mon intelligence était demeurée jusque-là comme inerte et endormie; mais mon esprit, heureusement préparé par une éducation féconde et par une précoce habitude de réflexion, due à ma vie solitaire et à l'expérience des voyages, était prêt à recevoir le germe de toutes pensées, bonnes ou fautes, que l'auteur de mon imagination devait rapidement développer.

Aussi, ces tristes et amers enseignements demeurèrent-ils l'unique et profond racine de toutes mes pensées! Plus tard je pus les modifier, y ajouter pour ainsi dire d'autres idées; mais elles participèrent toujours de l'aigreur de la première sève.

Après ces tristes entretiens avec mon père, qui duraient ordinairement deux heures, on l'habitait ou plutôt on l'entretenait de conversations chaudes et légères; car, ses anciennes blessures s'étant rouvertes, il souffrait si cruellement qu'il ne pouvait rien supporter de lourd; puis on l'asseyait dans un fauteuil roulant, et on le promenait au soleil dans le parc.

Par une étrange singularité, mon père, qui avait toujours mis à grand bruit et à grand plaisir de tenir merveilleusement ce parc, du moment

qu'il se sentait sérieusement malade, défendit absolument d'y faire les travaux mêmes les plus ordinaires et les plus indispensables.

On ne pourrait dire l'aspect désolé de ces immenses allées, qui restaient envahies par l'herbe et par les ronces, de ces charnières autrefois symétriquement taillées, mais alors abandonnées et poussant au hasard: de ces massifs de fleurs mortes de l'été, qu'on arrache à l'automne (car nous étions à la fin de cette saison), et qui élaient partout sur tiges noires et blâmes. Le répit, rien de plus lugubre que ce spectacle d'incurie et de ruine dans une maison habitée; car mon père avait étendu les mêmes défenses à propos des moindres réparations journalières: un volet décroché, une cheminée abîmée par un ouragan étaient ainsi que le vent les avait dégrados.

Après cette promenade que mon père faisait en silence la tête baissée sur sa poitrine, ayant ordinairement à côté de lui moi, Hélène ou ma tante, on le rentrait au château, dans son cabinet, que je vois encore, éclairé par trois fenêtres qui donnaient sur le parc, encombré de portraits de famille, de tableaux et de curiosités de prix. Une grande bibliothèque noire occupait tout un côté; au plafond, pendait un grand lustre de cristal de roche. Mais ce qui donnait aussi à cet appartement un caractère d'indéfinissable tristesse, c'était en même temps qu'il déshabillait le parc: car les tableaux, les meubles, étaient couverts de poussière; un valet de chambre ayant une fois, malgré ses ordres, épuisé un peu, mon père se mit dans un tel emportement que depuis on laissa la poussière s'accumuler et les toiles d'araignées tout envahir.

Mon père voulait rester ainsi seul pendant deux ou trois heures, après lesquelles on le revenait chercher pour une seconde promenade, qui seule semblait le sortir un peu de sa morne apathie.

Le but était d'aller voir dans un vaste parc des chevaux en liberté: il y en avait, je crois, sept ou huit, dont trois chevaux de chasse, que mon père avait moins de préférence pendant fort longtemps; les autres étaient des chevaux de harnais, aussi fort vieux. Des que mon père s'était vu dans l'impossibilité de monter à cheval ou de sortir en voiture, il avait fait mettre ses chevaux en liberté dans cette enclosure; une clause de son testament ordonnait expressément que ces animaux demeurassent là sans travailler jusqu'à leur mort.

Je le répète, à cette heure seulement, mon père disait quelques rares paroles, rappelait brièvement une chasse où tel cheval avait brillé, une route parcourue par un autre avec une vitesse surprenante; puis, en suite de cette promenade, on le rentrait pour dîner.

Bien que depuis longtemps il ne se souvint plus que par des substantifs très-légers, il voulait que sa table, à laquelle il avait toujours tenu, fût servie avec la même recherche que lorsqu'il était en santé, bien qu'il ne mangât pas. Ma tante et l'élève prenaient part à ces repas silencieux, servis par de vieux domestiques en noir et à cheveux blancs. Mon père ne disait pas un mot, et, comme nous avions remarqué que le bruit lui était insupportable, c'est à peine si nous échangeons à voix basse quelques rares paroles.

Après le dîner, qui durait peu, nous rentrions au salon; on approchait un échiquier, et je m'y asseyais avec mon père: je rangais les pièces, et nous commençons le simulacre d'une partie: car mon père, toujours profondément absorbé, ne jouait pas; seulement, à de longs intervalles, il poussait au hasard une des pièces sur le damier, j'en avançais une autre, pour la former... et le silence continuait: car c'était une sorte de contenance machinale, bien plus qu'une distraction, que mon père cherchait dans cette apparence de jeu.

Durant ce temps-là, ma tante Lisli, et Hélène se mettaient au piano pendant environ une heure.

Cette heure de musique était, avec sa promenade au parc des chevaux, les deux seuls accidents de la journée qui pussent faire quelque impression sur mon père; car, tout en continuant de mouroir au hasard les échecs, il disait à Hélène, de sa voix grave et pénétrante: — Jouez tel air, je vous prie, Hélène.

Quelques fois, mais bien rarement, il lui faisait répéter deux ou trois fois le même morceau; alors il s'accoudait sur l'échiquier, cachait sa tête dans ses deux mains, et semblait profondément recueilli...

Un jour seulement, après avoir redemandé le même chant, je vis ses yeux baignés de larmes, lorsqu'il leva son visage vésiculaire, si cruellement creusé par les souffrances.

Les airs qu'il faisait ainsi répéter à Hélène étaient en très-petit nombre et fort anciens: il y avait entre autres *Pauvre Jacques*, la cavatine de *Don Juan*, de Mozart; une symphonie de liechours et deux ou trois romances de *Parlelli*; une surtoute, intitulée *la Mort d'Étère*, mélodie simple, douce et triste, semblait l'affecter plus profondément que les autres: aussi quelquefois, poussant un profond soupir, il disait: *Amex... Hélène... Je vous remercie, mon enfant... Assésit le piano se taisait, et tout retombait dans un profond silence.*

Je ne saurais dire quelle indéfinissable mélancolie étreignait en moi cette scène qui se passait ainsi presque chaque jour, avec quelle sorte d'extase recueillie j'écoutais ces anciens airs d'un rythme si naïf, chantés à demi-voix par Hélène, dont le timbre était d'une fraîcheur et d'une pureté remarquables.

Le salon où nous nous rassemblions le soir s'appelait le *salon d'au*

Crois, parce qu'on de nos ancêtres, portant la croix sainte, s'y trouvait représenté au-dessus d'une immense cheminée de pierre sculptée; cette pièce était vaste, toute tendue de damas rouge sombre. Comme la vue de mon père était très-affaiblie, on posait sur le piano deux lampes recouvertes d'abat-jour de soie verte, relevés seulement du côté du pupitre; aussi toute la pièce restait presque dans l'obscurité, tandis qu'Hélène, assise au piano, était seule vivement éclairée.

Je vois encore ses beaux cheveux blonds, si bien attachés à son joli col, qui se détachait si blanche de sa large pèlerine noire. Puis, mon père, assis devant notre ébéniste, la tête baissée sur la poitrine, dans l'attitude de la méditation, seulement relevé, ainsi que moi, par la lueur rouge et vacillante du foyer.

Environ sur les dix heures mon père sonnait; ses gens le transportaient dans son appartement, où je l'accompagnais, et un le mettait au lit.

Je couchais dans une chambre voisine de la sienne, et bien souvent, la nuit, inquiet et agité, me relevant pour écouter sa respiration, je m'avangais doucement jusqu'au-dessus de lui, mais je rencontrais toujours son regard fixe, clair et perçant, car il ne dormait jamais.

Cette épouvantable insomnie, que les médecins attribuaient aux suites de l'abus de l'opium, et qu'ils avaient vainement combattue de tous leurs moyens, cette insomnie continue était ce qui le faisait le plus souffrir; les larmes me venaient encore aux yeux quand je me rappelle l'accent calme et résigné avec lequel il me disait: Je ne dors pas, je n'ai besoin de rien... allez vous reposer, mon enfant...

J'ai quelquefois frissonné en songeant que, pendant plus de sept mois, mon père n'a pas dormi une minute! Chaque jour et chaque nuit il pensait à sa fin prochaine, qu'il voyait et sentait lentement venir. J'ai dit que son instruction était véritablement encyclopédique; aussi, sans avoir des connaissances pratiques en médecine, il en avait malheureusement d'assez grandes pour connaître et juger sûrement de son état...

Enfin moi avant de mourir, il stupéfia ses médecins par l'assurance rassurée avec laquelle il leur développa les conséquences inévitables morales de sa maladie, et le temps probable qu'il avait encore à vivre! Et pourtant, avec cette conviction terrible que chaque jour l'approbait de sa lombe, jamais un mot de faiblesse ou de regret apparent! Jamais une plainte! Jamais un mot qui fit allusion à ce sort fatal! En silence, toujours du silence! et sa vie de chaque jour, jusqu'à celui de sa mort, fut celle que j'ai retracée.

La veille de cet affreux événement, il me fit, avec une lucidité remarquable, parler pour ainsi dire un examen approfondi sur la façon dont je devais régir ma fortune; il parut satisfait et me dit:

— J'ai donné les biens que mon père m'avait laissés, ces améliorations ont été le but constant de ma vie, parce qu'ils avaient votre avantage pour objet. Une sage gestion de ces biens si vous le pouvez, Rappela-t-il, mon enfant, ce que tout est dans l'or: bonheur et bonheur, à l'œuvre surtout de pouvoir vivre seul: c'est la grande science de la vie... Si vous trouvez une femme qui ressemble à votre mère, épousez-la... Mais défiez-vous des adorations que vous suscitera votre fortune: en un mot, ne croyez à aucune apparence avant d'en avoir sondé toutes les profondeurs... Puis, me montrant un vaste secrétaire, il ajouta: — Vous lirez brûler ce meuble tel qu'il est, avec tout ce qu'il contient: j'en ai retiré nos papiers de famille: le reste vous doit être indifférent. Adieu, mon enfant: j'ai toujours été satisfait de vous.

Et comme, à travers mes pleurs, je lui parlais de l'éternité de mes regrets si j'avais l'affreux malheur de le perdre, il sourit faiblement, et me dit de sa voix toujours calme et poète: — Mon enfant... pourquoi me dire à moi de ces vanités?... Il n'y a rien d'éternel, ni même de durable dans les sentiments humains... la joie, le bonheur, ne le sont pas... la douleur et la tristesse le sont encore moins... Rappela-t-il, mon enfant, mon pauvre enfant. Vous êtes généreux et bon... vous m'aimez tendrement... vous êtes à cette heure affreusement avéré à la seule pensée de le perdre... Votre douleur actuelle est véritablement si intense qu'elle semble vous voler l'avenir d'un instant... et pourtant cet organisme si précieuse ne peut, ne peut pas durer: plus ou moins de temps après ma mort... vous en viendrez à me moins regretter... puis à chercher des distractions, puis à vous consoler... puis à m'oublier!...

— Jamais, dis-je à mon père, en me jetant au pied de son lit, en inondant sa main de larmes...

Il appuyait tendrement sa main déjà froide sur mon front, et continuait: — Pauvre cher enfant! pourquoi nier l'évidence... pourquoi vouloir échapper à l'incertable loi de notre espèce?... Il n'y a, voyez-vous, dans ce refroidissement successif des regrets qui se termine par l'oubli, rien d'odieux ni de méchant... Rien de plus naturel, rien de plus humain... Bien plus, on jour, en jouissant des biens que je vous aurai laissés, vous m'éprouverez aucune tristesse; vous penserez, je le veux, et là, quelquefois à moi, mais rarement... et sans angoisse... Mon souvenir ne sera jamais compté dans vos joies, dans vos plaisirs, dans vos projets de chaque jour; enfin je ne paraîtrai pas plus dans votre vie florissante et virace que la poussière de l'air qui a vécu son temps et sert d'engrais à ses rejetons... Rien de plus simple, de plus humain, de plus naturel, je vous le répète.

— Ah! ne croyez pas cela, m'écriai-je éperdue... ces biens sur lesquels vous êtes odieux... ma douleur sera incurable... Mais mon père ajouta:

— Encore une promesse faite, mon enfant; quatre-vingt mille livres de rentes ne sont jamais odieuses, et la plus grande douleur se console toujours. Ne le saluez pas par moi-même? n'avez-vous éprouvé ainsi à la mort de mon père: à éprouver-vous pas ainsi après moi?... Et si vous avez vu fils, n'éprouverait-il pas de même après vous? Croyez-moi, mon enfant, la véritable sagesse consiste, je crois, à pouvoir envisager ainsi la réalité inévitable de l'espèce, et à ne se point laisser de vaines espérances. Une fois là... une fois que le vrai a dissipé les fantômes du faux... on n'en vient pas à l'autre pour cela les hommes... parce qu'on se sent homme comme eux; mais on les plaint profondément, on a pitié, on les console, parce qu'on se sent souvent soi-même bien malheureux! s'ils sont ingrats... hélas! on cherche bien en soi, et souvent on trouve une ingratitude à se reprocher qui vous fait craindre la leur...

Car, voyez-vous, mon pauvre enfant, tout posséder, c'est tout comprendre. Enfin il vint un jour, un moment, où le tableau de leurs misères, qu'ils ignoraient un jour, se défilait, vous eurent si douloureusement on vous répétait si fort qu'on fait comme j'ai fait... on les quitte, et on vit seul... Alors, mon enfant, au lieu d'avoir sous les yeux le continué et navrant spectacle des infirmités morales du monde, on a vu que les siennes propres... et encore les splendides contemplations de la nature, les méditations de l'esprit, les impossibles et matérielles douceurs de l'étude, peuvent souvent nous ravir à notre incompréhension et pauvre humanité.

Le lendemain de cette conversation, mon père n'était plus...

CHAPITRE V.

MÈRE.

Je n'ai d'autre but, en rappelant ces souvenirs d'autrefois, que de me considérer inévitablement de dehors en dedans, si cela se peut dire; d'assister, en spectateur froid et désintéressé, aux scènes de ma propre intimité, ainsi qu'à la lutte de mes instincts, bons ou mauvais, et de m'en répéter avec, tel bas et misérable qu'il soit.

Je crois n'être ni meilleur ni plus méchant que le commun des autres hommes; et ce qui me donne l'espèce de courage de tout m'avancer à moi-même, est la conviction que je sais que, si le plus grand nombre se posait les mêmes questions que je me suis posées, et y répondait franchement, leurs solutions seraient très-souvent les mêmes.

Je reviens à la mort de mon père: ma douleur fut profonde, mais se sécréta ne fut pas celui qui prédominait en moi: ce fut d'abord une terreur stupéfiante de me voir, à vingt-sept ans, absolument libre, et maître d'une fortune considérable. J'étais éprouvé aussi un sentiment d'angoisse insupportable en songeant que je restais dépourvu de tout appui naturel; erreur ou supposition, vice ou vertu, gloire ou obscurité, ma vie ne devait plus étonner personne; d'ailleurs, l'existence excentrique de mon père l'avait depuis si longtemps isolé de toute société, que j'avais même à entrer presque en étranger dans la société, que une position m'appela à voir; l'avenir me semblait alors un décor immense, sillonné de mille sentiers divers: mais aucun souvenir, aucun intérêt, aucun patronage de famille ou de caste ne me désignait une route.

Comme toujours, grâce à la marche du temps, cette impression devait se modifier, puis se contraindre radicalement; mais la transition fut longue.

Puis, très, cette sorte de terreur se mola d'une anxiété d'orgueil, ainsi que je songeai que les grands domaines de notre famille m'appartenaient; et, si le fardeau de les régir me paraissait lourd, cet embarras avait en lui-même sa compensation.

Tres-ironie, j'avais déjà machinalement l'habitude de me regarder pour ainsi dire penser; aussi, lorsque je vis ma sombre douleur et mon profond chagrin se colorer de ces premiers heurs de personnalité, je frémis et je me rappelai ces mots terribles de mon père mourant: « Vous êtes généreux et bon, vous m'aimez tendrement, et cependant, plus ou moins de temps après ma mort, vous en viendrez à me moins regretter, puis à vous consoler absolument, et à m'oublier tout à fait. »

Un raconté plusieurs exemples de gens auxquels on avait prêté une fin tragique et présumée, et qui, poussés par une invincible fatalité, se chargeaient eux-mêmes de réaliser ces fatales prédictions. Il en est, je crois, de même de certaines idées que vous présentez quoiqu'elles vous soient odieuses, contre lesquelles vous vous débâtiez en vain, et auxquelles vous finissez pourtant par obéir; il en fut ainsi de la prédiction de mon père: je le combattis longtemps et j'y céda.

Mais cette lutte fut certainement un des plus douloureux instants de

ma vie; reconnaître peu à peu l'effroyable vanité de nos regrets, se cruellement convaincre de cette formidable vulgarité : — que les sentiments les plus profondément enracinés dans le cœur par la nature s'éteignent, se flétrissent, meurent et s'effacent sous le souffle glacé du temps : — de, telles pensées enfin ne doivent-elles pas déchirer l'âme ? aussi je m'indignais, mais en vain, mon ingratitude.

C'était pendant le mois de janvier, car j'avais passé l'hiver à Servat avec ma tante et Hélène. Tous les matins je montais à cheval, et j'allais me promener dans le forêt pendant trois ou quatre heures, et temps gris, sombre et brumeux me plaisait; ces immenses allées, couvertes de neige ou semées de feuilles mortes que le vent enlevait en tourbillons rapides, avaient un aspect triste qui cadrait avec mes pensées. Laisant flotter les rênes sur le cou de mon cheval, j'allais ainsi machinalement, songeant à peine à l'avenir, à la direction que je voulais suivre, ne fixant aucun projet, car j'étais encore trop étourdi de la position où je me trouvais. J'avais si longtemps vécu sous l'entière dépendance de mon père, n'ayant de volonté que la sienne; en voyage même, cette volonté, représentée par celle de mon précepteur, m'avait toujours si incessamment suivi, que l'absolue et entière liberté où je me trouvais, m'accablait, je le répète, et m'effrayait à la fois.



L'homme à la boîte — page 4.

Après mes longues promenades, je rentrais, je trouvais Hélène et sa mère qui m'attendaient; non contents de mon père, et ma tante m'engageait à surmonter la répuissance que j'avais à m'occuper de mes affaires; mais ces détails me rappelaient trop cruellement les contraires que j'avais eus avec mon père à ce sujet : je ne pus m'y résoudre encore, et je chargeai mon précepteur de ces soins.

Trois mois après, mes angoisses avaient beaucoup perdu de leur amertume; je commençai pour ainsi dire à me reconnaître et à regarder autour de moi; mes idées devinrent plus nettes, plus arrêtées sur la ma-

nière dont je devais user de ma liberté. Cette liberté m'inquiétait encore, mais ne m'épouvantait plus.

La direction de la pensée s'échauffa pas toujours aux influences extérieures et purement physiques : je l'éprouvai alors. Le printemps approchait, et on eût dit qu'avec le soir hiver devait passer la première ardeur de ma douleur, et que mes vagues projets, mes douces espérances d'avenir, devaient naître avec la rianta feuillaison de mai.

Nous étions vers le milieu d'avril; depuis la mort de mon père, je n'avais pu me résoudre à aller au cimetière du village, où s'élevait le monument funéraire de notre famille, tant je redoutais la cruelle impression que je devais ressentir; un jour je m'indignais ma faiblesse, lorsque Hélène me dit : — Ayez donc plus de courage, Arthur; venez, je vous accompagnerais.

La mère d'Hélène, étant souffrante, ne put venir avec nous; nous y allâmes seuls.

Mon émotion était si violente, que je tremblais; je pouvais à peine me soutenir. Hélène, peut-être aussi émue que moi, le paraissait moins; aussi, en arrivant sous le porche du tombeau, je m'évanouis...

Quand je repris mes sens, je vis Hélène agenouillée près de moi; je sentis ses larmes m'inonder les joues; car de ses deux mains elle soutenait ma tête. Pour la première fois enfin, chose étrange! malgré la sainteté du lieu, malgré les déchirantes pensées qui me devaient accabler, pour la première fois je fus frappé de la beauté d'Hélène... Puis cette sensation passa rapide comme un songe; je revins à des idées d'une profonde tristesse, je pleurai beaucoup, et nous revînmes au château.

Depuis, j'allais avec Hélène presque chaque jour au cimetière; au lieu d'une douleur âcre et aigüe, je ressentis peu à peu une mélancolie douce qui n'était pas sans une sorte de charme... Je me reconnus d'abord avec joie une ineffable gratitude pour la mémoire de mon père, et je le bénissais pieusement et avec admiration de m'avoir pu toujours témoigner une affection aussi profonde, et surtout aussi prévoyante, malgré les terribles convictions qu'il avait sur l'oubli où on laissait ceux qui n'étaient plus.

Sortant de ma première stupeur, je commençai enfin à apprécier la grande position qu'il m'avait faite : c'était pour lui en avoir sans doute une éternelle reconnaissance; mais, enfin, en comprenant cette position dans toute sa splendeur, je frémisais quelquefois, tremblant qu'un fond de ce vieil sentiment il n'y eût de ma part une affreuse réaction de satisfaction égoïste.

J'ai dit que j'étais demeuré longtemps sans remarquer la beauté d'Hélène; bien que cela doive sembler singulier, on le concevra, en songeant que jusqu'à ce moment elle avait été pour moi non sentie; lorsque je la quittai pour voyager, elle était au couvent, et presque enfant; j'ins, pendant les derniers mois de la vie de mon père, j'avais été si cruellement préoccupé de ses douleurs, et Hélène s'était montrée pour moi d'une affection si dévouée, si filiale, que cette espèce de sentiment tout fraternel n'avait pu changer.

Hélène avait trois ans de moins que moi; elle était blonde et pâle; son abord était bienveillant, mais froid, et ses grands yeux bleus, et son nez aquilin, son large et beau front, souvent penché, lui donnaient à la fois un air imposant et mélancolique; enfant, elle avait toujours été pensive; c'était un caractère silencieux et concentré, indifférent aux joies et aux plaisirs de son âge, toujours très-séduite, très-nouchelette; elle florissait peu et rêvait souvent; ses sourcils, d'un blond cendré plus foncé que ses moustiques cheveux, étaient abondants et peut-être trop accablés; son pied charmant, et sa main un peu longue, d'une beauté antique; sa taille élevée, souple et mince, était d'une perfection remarquable; mais elle se tenait très-mal, et par indolence combait presque toujours ses hanches et rondes épaules, malgré les continuels remontrances de sa mère.

Quant à son esprit, il ne m'avait jusqu'alors jamais frappé; elle s'était montrée remuante de prévenances et de délicatesse dans l'affection qu'elle avait témoignée à mon père, et, je l'ai dit, elle demeurait avec moi sur un pied tout fraternel.

C'était enfin une affectueuse et tendre nature, charitable et bienveillante à tous, mais devenant d'une fierté ombrageuse et d'une susceptibilité extrême dès qu'elle pouvait soupçonner qu'on pensait à faire la moindre allusion à sa pauvreté.

Je me souviens toujours qu'avant la mort de mon père, Hélène m'avait bien longtemps et très-sérieusement boudé, parce que j'avais dour-diment et sottement dit devant elle : que les jeunes personnes sans fortune étaient presque toujours malheureusement dévotées des leur naissance à de vieux gentils qui, las du monde, cherchaient une pauvre jeune fille bien née qui voulût se résigner à partager leur hargneuse solitude.

La mère d'Hélène, sœur de mon père, était une femme faible, insouciante, mais parfaitement bonne, spirituelle et remarquablement distinguée. — Son mari, longtemps chargé de hautes fonctions diplomatiques, très-prodigue, très-jouisseur, aimant le faste, le grand luxe, représentant sa cour le plus noblement et le plus souverainement du monde, avait presque entièrement dissipé sa fortune et celle de sa femme; aussi cette dernière demeurait-elle, siuon sans biens, du moins dans une aisance honorable, mais modeste.

De ma vie je n'avais songé à la disproportion de fortune qui existait entre lui-même et moi ; lorsque sa beauté me frappa, je n'y pensai pas davantage, car je crois qu'un des traits saillants de la jeunesse, qui se moue riche sans labeur, est de colorer pour ainsi dire tout et tous des reflets de son prime d'or.

Du moment où j'avais remarqué qu'Idéine était belle, sans me rendre compte des sentiments que j'éprouvais peut-être déjà à mon insu, je devins tout autre : j'abrégeai mes promenades à cheval, je mis plus de recherche dans ma toilette, et je fus souvent honteux en me rappelant mes négligés trop fraternels d'autrefois.

aspect de cette antique demeure me sembloit entièrement changé ; tout à mes yeux était épanoui, frais, rayonnant... J'aimais Idéine !

Théodore de ses voisines de terres, jusqu'à lors repoussés par la sombre misanthropie de mon père, s'élevaient quelques années au-dessus de moi ; je me sentais si heureux, qu'avec cette facilité bienveillante que donne le bonheur, et qui n'est que de l'indifférence pour tout ce qui n'est pas notre amour, j'acceptai ces relations de vulgaires ; et bientôt Serval, sans être très-bruyant, fut du moins beaucoup plus aimé qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps.

J'étais tellement absorbé par mon amour, que je ne réfléchissais que rarement, et presque malgré moi, au changement qui s'était opéré dans ma douleur. Il y avait environ neuf mois que j'avais perdu mon père, et pourtant ce souvenir, d'abord d'une amertume si incessante, s'affaiblissait peu à peu : j'avais commencé par aller chaque matin au cimetière, puis j'y allai moins ; plus tard enfin, je remplaçai cette triste et pieuse visite par quelques heures passées chaque jour à méditer devant le portrait de mon père.

J'avais fait mettre ce portrait dans un cadre fermé par deux battants, pensant que c'est prolonger l'image de ceux qui nous sont chers que de les laisser exposés aux yeux des insoucians, et aussi, qu'une telle contemplation, à laquelle on vient demander de hautes et sérieuses pensées, devant être préméditée, et non due au hasard qui permettrait de porter ses regards ; le cadre qui contenait ce portrait était donc pour moi une sorte de tabernacle, que je n'ouvrais jamais qu'avec un douloureux et saint recueillement.



Le père d'Arthur. — page 10.

Ma tante avait une femme de ses amies, veuve aussi, et mère d'une fille de l'âge d'Idéine, qui lui donnait les plus cruelles inquiétudes, sa poitrine étant gravement atteinte. J'entendis ma tante parler de cette amie, et, devenant par instinct qu'il est plus facile de s'isoler au milieu du monde que dans la solitude, j'engageai ma tante à prier cette amie de venir avec sa fille habiter quelque temps à Serval, dont l'air était d'une excellente pureté ; ma tante accepta avec joie, et bientôt madame de Verteuil et sa fille, pauvre enfant de dix-huit ans, peu jolie, mais ayant un air de souffrance si résignée qu'elle intéressait profondément, arrivèrent au château.

CHAPITRE VI.

L'aveu.

Deux mois après l'arrivée de madame de Verteuil à Serval, le triste



Le portrait. —

Mais, hélas ! ces méditations, d'abord journalières, devinrent aussi moins fréquentes, et par cela même que mes vœux se pouvaient habituer à voir avec indifférence cette image sacrée, que je contemplais de plus en plus rarement, je ne saurais dire mon impression pré-cognitive quand j'ouvrais ce cadre : le cœur me battait horriblement en regardant la sévère et pâle figure de mon père, qui semblerait sœur de la

toile avec son imposant caractère de calme et de tristesse, et venir frudemment contester mon ingratitude et mon oubli de sa mémoire, qu'il m'avait, hélas ! prédits.

Alors, épuisé, je fermais brusquement le cadre, et je pleurais, m'abandonnant mon indifférence ; mais ces regrets déchirants duraient peu, et je sentais une indicible angoisse en moi disant : *l'éprouve à cette heure une sensation cruelle, et pourtant, demain, ce soir peut-être, je l'aurai oubliée, et je serai souriant et heureux auprès d'Idélie !*

Non ! rien ne pourrait exprimer le pénible ressentiment de cette pensée, qui, venant insulter à ma douleur, m'en démontrait la vanité prochaine, au milieu même du désespoir le plus navrant et le plus vif.

Enfin, je l'avoue, elle était demeurée près d'un mois sans ouvrir le cadre, sous l'incroyable lâcheté de ne plus oser y jeter les yeux, tant je craignais cette sorte d'apparition redoublée... ce fut plus tard que je la bravai... et un verra combien ce fut insignifiant en soi réagit sur ma destinée tout entière.

Ces impressions, qui me frappent maintenant que je les analyse à froid, m'agitaient sans doute plus confusément alors ; mais, bien qu'abandonné dans l'enivrement d'un premier amour, je sentais néanmoins leur réaction sourde et cruelle.

J'ai dit que j'étais Idélie : les phases de cet amour furent bien étranges, et me révélèrent de misérables instincts d'égoïsme, d'orgueil et d'incertitude jusqu'à l'endormir en moi.

Jamais, hélas ! je n'osais blâmer mon père de m'avoir donné les terribles enseignements que j'ai dits ; mon bonheur était son vœu le plus ardent ; mais de même que certaines plantes sauvages et vigoureuses, transportées dans un sol trop faible pour les nourrir, le devaient vite, et s'éteignaient sans fleurs et sans fruits, évidemment ma nature morale n'était pas assez forte pour profiter d'aussi formidables préceptes ; chez mon père, ces rudes et sombres convictions s'épanouissaient au moins en bienveillance et en pardon pour tous ; chez moi cette sève généreuse et puissante manquait, la sève devait déteindre dans toute la triste médiocrité de sa sève écorcée, et ne fleurir jamais.

Revenons à Idélie, bien qu'à cette heure quelques-uns de ces souvenirs me fassent encore rougir de honte.

C'était mon premier amour de cœur, et, comme tout premier amour, il fut d'abord naïf, impressionnant, éblouissant, se laissant aller en aveugle au flot risant et pur de la passion, se bécotant aux premières harmonies du cœur qui s'éveille, et cela, selon le vil emblème mythologique, les yeux fermés pour ne pas voir l'horizon.

Ces trois mois d'insouciance de tout avenir furent néanmoins délicieux, et j'ai toujours plaisir à me rappeler les moindres détails de ces heureux moments.

Peu de temps après l'arrivée de madame de Verteuil et de sa fille à Serval, je demandai un jour à Idélie de monter à cheval, comme son amie, qui, pour sa santé, se livrait à cet exercice. J'avais fait venir d'Angleterre deux poneys fort doux, car Idélie était extrêmement peureuse. Avant que de la laisser à tenter avec mademoiselle de Verteuil et moi quelques excursions hors du parc, il me fallut, pour habituer ma cousine à vaincre ses premières frayeurs, la promener longuement au pas, moi à pied auprès d'elle.

rien de plus charmant que ces petites circonvolutions de chaque minute qui viennent colorer la douce pâleur de son beau visage, dont la partie supérieure, abritée du soleil par un large chapeau de paille, demeurait dans le clair-obscur le plus transparent et le plus doux, tandis que sa bouche purpurine et son joli menton brillaient vivement éclairés. Elle était toujours vêtue de robes blanches, avec de larges ceintures de moire grise, qui marquaient sa taille si flexible et si mince, qu'elle oubliait courbée, comme un roseau sous la brise, à chaque pas de son poney d'Écosse tout noir, dont la longue crinière et la longue queue flottaient au vent.

Je tenais la bride, et Idélie, au moindre mouvement du petit filak, se laissait d'appuyer avec crainte à main sur mon épaule ; terreux qui évitait les mauvaises railleries de mademoiselle de Verteuil, qui, beaucoup plus intrépide que son amie, nous laissait souvent seuls, en partant rapidement pour encourager Idélie.

Ces promenades se faisaient habituellement dans une immense allée de châtaigniers et partant garnie. Tant que mademoiselle de Verteuil restait avec nous, j'étais gai, causant, et Idélie, toujours rêveuse, semblait néanmoins s'animer un peu ; mais dès que Sophie nous abandonnait, nous tombions dans d'interminables silences dont j'avais bien honte, et qui pourtant me semblaient délicieux.

Déjà quelques temps j'avais écrit à Lédoux à un de mes amis de m'envoyer des chevaux choisis, quelques gens d'attelage et plusieurs voitures, mon deuil était près de finir.

L'arrivée de ces équipages fit une sorte de petite fête à Serval ; je l'avais tenue secrète, et je me souciais de la joie enfantine et naïve d'Idélie, lorsqu'un beau soir d'août, ayant désiré se promener dans la forêt, où, lieu de voir arriver devant le perron une de nos voitures ordinaires, elle vit une charmante calèche à quatre chevaux noirs, menée en d'Amour par deux petits postillons anglais, vêtus de vestes de stof gris perle.

Elle y monta avec sa mère et son oncle. Je les accompagnai à cheval

dans cette magnifique forêt, et nous revînmes au pas au château par un beau clair de lune, qui rayonnait de la manière la plus pittoresque dans les sombres et lumineuses allées de nos grands bois.

À propos de cette promenade, je dirai que je n'ai jamais rencontré de femme à qui la lune allât mieux qu'à Idélie, ou plutôt qui donnât meilleur air au luxe ; il y avait en elle une grandeur, une grâce si involontaire et si enchanteresse, qu'elle était impossible de ne pas se la représenter toujours entourée des miracles du goût le plus pur et le plus parfait.

Aussi, sans être remarquablement belle, Idélie eût été sans doute de ce très-petit nombre de femmes dont on ne saurait jamais à admirer la toilette, la voiture ou l'hôtel, de quelque exquise et supérieure élégance que tout cela soit ; leur seule présence harmonisant et s'assimilant, pour ainsi dire, toutes ces merveilles. Tant de gens sont les enseignes, les accessoires ou les contrastes de leur luxe ; et si peu savent lui donner ce rare et adorable relief, peut-être comparable aux rayons du soleil, qui seul peut embellir encore les plus hautes magnificences !

Un jour, au retour de cette promenade et en attendant le thé, Idélie demanda de rester dans le salon sous cette lumière et de faire ouvrir les fenêtres, afin que la lune pût y jeter sa douce clarté ; sa mère y consentit.

Rien n'était plus inéluctable que cette vaste pièce alors éclairée ; aussi la conversation, d'abord assez animée, tomba peu à peu.

Ma tante avait parlé de mon père ; ce souvenir nous attrista tout différemment à cela, il rappela un frère aimé ; à madame de Verteuil, le sort funeste qui peut-être menaçait sa fille ; et à moi, de nouveau, mon coupable oubli.

Bientôt nous gardâmes tout le silence ; j'étais assis à côté d'Idélie, ma tête dans mes mains. Je ne sais pourquoi je me reprochai presque ce luxe que j'éprouvais déjà ; j'éprouvais un remords pueril en songeant qu'au lieu de faire notre promenade habituelle dans la voiture sombre et ancienne qui avait appartenu à mon père, et mené par des gens qui avaient été à lui, je m'étais servi d'une voiture lente, élégante, conduite par des domestiques étrangers. Encore une fois, rien de plus puéril sans doute ; aussi, je ne comprends pas pourquoi cela m'affecta péniblement.

Après quelque temps de réflexions, je laissai retomber ma main sur l'appui de mon fauteuil ; j'y trouvai la main d'Idélie, je rougis beaucoup, et mon cœur se senta étrangement, lorsque Idélie sentit ma main, la sienne devint froide presque solennement, comme si tout son sang eût refléchi vers son cœur ; je n'osai ni retirer ma main, ni presser la sienne ; aussi je la sentis peu à peu se réchauffer, et bientôt devenir brûlante...

Aux treillisements nerveux de son bras charmant j'aurais pu comparer les battements précipités de son sein... Je me sentais faible, et j'éprouvais une impression à la fois ineffable et triste.

O sérénité candide des premières émotions, qui vous remplacera jamais ! O source si pure à sa naissance ! que sa fraîcheur est délicate, presque murmurée paisible, craintive et ignorée, nous quelques touffes de verdure ; mais, hélas ! combien elle perd de son charme le plus attrayant alors qu'elle traîne et retient indifféremment toutes les rives, dont les débris souillent à jamais le courant de ses eaux troublées !

J'aimais Idélie avec passion, avec idolâtrie, et pourtant je n'avais pas encore osé lui faire l'aveu de ma tendresse.

Un jour, nous nous promenions avec mademoiselle de Verteuil, qui avait été au convent avec Idélie. Je ne sais à quel propos on vint à parler de fêtes et d'anniversaires ; tout à coup mademoiselle de Verteuil se mit à dire étonnée à son amie, en me regardant : — Te souviens-tu, Idélie, de nos tresses de petites filles quand tu étais sa sœur ?

Idélie rougit beaucoup, fit un mouvement de dépit, et répondit brusquement à son amie : Je ne vous comprends pas. — La pauvre enfant se tut, et nous restâmes trois fois bristés.

Le lendemain, rencontrant mademoiselle de Verteuil dans la bibliothèque, je voulus savoir d'elle le sens de ces mots qui, la veille, avaient paru faire tout d'impression sur Idélie. Après de longues hésitations, elle finit par m'avouer qu'au convent, chaque année, Idélie célébrait ma fête avec une solennité enfantine : les préparatifs se bornaient à acheter un gros bouquet de fleurs qu'elle ornait avec un bon ruban, sur lequel elle avait mystérieusement brodé les initiales de mon nom ; et puis elle allait poser ce bouquet sur un vase de marbre qui était mité dans un coin retiré du jardin du convent, et passait ses heures de récréations en prières devant ce bouquet, demandant à Dieu un heureux voyage pour moi.

Mademoiselle de Verteuil ne tarissait pas sur les terribles d'Idélie, alors qu'elle craignait d'être surprise en brochant le ruban, et de ses mille tentatives souvent inutiles pour se procurer un bon bouquet.

Que sais-je ? tous ces enfantillages ne furent connus si naïvement par mademoiselle de Verteuil, que je fus dans de surprise et touché par ses larmes ; car avant de partir pour mon voyage, pendant quelques jours qu'Idélie était venue faire à Serval, je ne l'avais jamais considérée que comme un enfant.

Déjà le soir où j'avais par hasard rencontré sa main sous la table, Idélie semblait m'éviter ; sa tactique habituelle commençait ;

son caractère, jusque-là doux et égal, devenait brusque; elle restait souvent des heures enfermée chez elle, ses volets fermés, dans l'obscurité la plus complète.

Je souffrais moi-même beaucoup; j'étais inquiet, préoccupé; il me semblait qu'un aveu de ma part aurait dû rendre Hélène au calme et au bonheur; mais une invincible timidité retenait cet aveu sur mes lèvres.

Un soir pourtant, qu'Hélène était moins abattue et moins triste que de coutume, je l'accompagnai dans sa promenade à cheval; je me permis d'avoir le courage de lui avouer mon amour, mais seulement lorsque nous serions dans l'immense allée de chênes dont j'ai parlé..... Nous y arrivâmes..... Mon cœur battait horriblement..... mais je n'osai pas.....

Bonteux et dépit, je pris une résolution nouvelle, et je me désignai à moi-même un temple de marbre qui divisait l'allée, comme le point où je devais tenter un nouvel effort. Arrivé là, ma vue se troubla, mon cœur se serra, je ne sus que dire d'une voix étouffée : Hélène !... puis je restai muet.

Elle tourna vers moi ses grands yeux humides et brillants à la fois; elle me parut plus pâle que d'habitude; son sein était agité; elle sembla me demander du son regard pénétrant, et vouloir lire au fond de mon cœur.....

— O Hélène ! repris-je encore, et je ne sais quel stupide et insurmontable timide m'empêcha de dire un mot de plus.....

Alors elle, avec une expression de douleur et presque de désespoir que je n'oublierai de ma vie, s'écria : — Allons ! vous n'aimerez jamais rien..... Vous serez toujours malheureux !.....

Puis, comme épuisée de ces paroles, donnant un coup de boussole à son poney, elle partit au galop. Immobilité ! je la regardai s'en aller, lorsque je n'aperçus qu'elle arrivait avec rapidité sur une barrière qui fermait l'entrée de l'allée ; je freinai; mais elle, si peu étonnée ordinairement, laissa franchir cet obstacle à son cheval, et je la perdis bientôt de vue dans la profondeur des bois.

Resté seul, ces mots d'Hélène, dits avec tant d'amertume : — Allons ! vous n'aimerez jamais rien. Vous serez toujours malheureux ! me causèrent une sensation étrange; je compris que c'était presque un aveu que mon silence.

Puis enfin, pensant à son tronc, à ses réticences, je me doutai plus qu'elle ne m'aimait; et cette espèce d'aveu de sa part me ravit si profondément, que je restai longtemps libre de joie à me promener çà et là comme un insensé, sans pensées fixes, sans projets, mais heureux..... Oh ! profondément..... heureux d'un bonheur ineffable mêlé d'un radieux orgueil.

Enfin, la nuit vint, et je retournai au château. En entrant dans le salon, j'y vis Hélène : son teint était animé, ses yeux brillaient d'un singulier éclat; assise au piano, elle jouait lentement, et de la manière la plus expressive, la dernière pensée de Weber, cette phrase musicale d'une mélodie si suave et si mélancolique.

Lorsque Hélène me vit, elle me dit : — Avancez que je vous ai fait bien peur, n'est-ce pas ? Et, sans attendre ma réponse, quittant le morceau qu'elle jouait, comme s'il avait dû trahir la tristesse des pensées de son cœur, elle se mit à exécuter une valse très-rapide et très-gaie qu'elle accompagna çà et là de sa voix, qui me parut vibrer d'une façon extraordinaire.....

Sa mère et mademoiselle de Verteuil se regardèrent et semblaient aussi stupéfaites que moi de ce brusque accès de gaieté, si opposé au caractère habituel d'Hélène, qui continuait de jouer valse sur valse avec la joie d'un enfant.

Je ne sais pourquoi cette allégresse si peu naturelle me fit mal, tout elle paraissait nerveuse et folle. En effet, au bout d'une demi-heure de cette sorte de spasme, Hélène pâlit tout à coup et s'évanouit.....

Huit jours après cette scène, Hélène savait mon amour et m'avait avoué le sien.

CHAPITRE VII.

La lettre.

Les trois mois qui suivirent nos vœux passèrent comme un songe. Ces instants furent certainement des plus beaux et des plus heureux de ma vie; tout avait paru s'harmoniser avec ce jeune et candide amour; la maison avait été magnifique, notre résidence était somptueuse et pittoresque; tous les accessoires de notre vie étaient enfin remplis de luxe et d'éclat, sorte de poésie en action, toujours d'un prix inestimable; cadre d'or qui ajoute encore à l'éclat des plus savées peintures !

Au milieu du parc était un immense étang; j'avais fait construire une large gondole garnie de tentes, de rideaux, de tapis, de moellens coussins et d'une table à thé; aussi, bien souvent le soir, par de belles nuits, Hélène, sa mère, Sophie et moi, nous faisions de longues promenades sur ce petit lac. Au milieu s'élevait une tour touffue avec un pavillon de musique, et quelquefois je faisais venir de la ville voisine, qui tenait garnison, trois excellents musiciens allemands, qui, placés dans ce pavillon, exécutaient à ravir de charmants trios d'alto, de flûte et de harpe.

Alors d'être seuls dans cette gondole et de ne pas ressentir la secousse des rames, je la faisais remorquer au bout d'une longue corde par un balais conduit par deux de mes gens.

Que de fois, ainsi bercés sur l'onde, plongés dans une molle et délicieuse rêverie, au bruit léger de l'urne frémissante, aspirant le doux parfum du thé, ou rafraîchissant nos lèvres dans la neige des sorbets, nous écoutions avec ravissement ces harmonies lointaines qui nous venaient de l'île..... pendant que la lune inondait de clarté les grands prés et les grands bois du parc !

Que de longues soirées j'ai ainsi passées à côté d'Hélène ! avec quelle sympathie nous nous sentions enivrés de ces brises de mélodie qui tantôt chantaient si suaves et si sonores, et tantôt se taisaient soudainement !... Je me souviens que ces brusques silences nous causaient surtout une tristesse à la fois douce et grande. L'oreille se blesse, à la fin, de sons, tels harmonieux qu'ils soient, mais un chant ainsi empêché çà et là d'intensités qui permettent de rêver à ce qui vient de vous charmer, de sentir au fond de votre cœur comme l'écho affaibli de ces plaintives et dernières vibrations : un chant ainsi coupé vous entraîne davantage, et se fait désirer plus vivement encore.

Pendant ces délicieux moments, j'étais toujours assis auprès d'Hélène, j'avais sa main dans les miennes, et leurs douces pressions étaient pour nous un muet langage, grâce auquel nos échanges nos sensations, si profondes et si variées; quelques fois même, évanouie et chassée par l'ivresse d'un moment d'obscurité pour appuyer ma tête sur la blanche épaule d'Hélène, dont la taille semblait alors s'assouplir plus langoureusement.....

Mais, hélas ! ces beaux songes devaient avoir leur réveil..... réveil amer et décevant !

C'était à la fin d'une journée de novembre; je revenais au château, à pied avec Hélène, mademoiselle de Verteuil et mon précepteur, dont j'avais fait mon intendan.

Le temps était sombre et couvert, le soleil à son déclin; nous suivions la lisière de la forêt déjà dépourvue des nuances de l'automne. Les boulevards à écorce argentée semblaient secouer des feuilles d'or; les rennes, les lièvres et les mûriers sauvages se coloraient d'un rouge ardent. A droite, s'étendait une colline de terres labourées dont les tous bruns tranchaient vivement sur une large zone de lumière orange, que projetait le soleil couchant; au-dessus, de grandes masses de nuages, d'un gris bleuâtre et foncé, s'entassaient lourdement comme autant de montagnes sérieuses. Quelques fœtes de chaumes élançaient çà et là, silencieuses sur le versant de ces terres, volées par le brume du soir, et les légères spirales de leur fumée blanche se fondaient peu à peu dans ces vapeurs amoncelées. Enfin, sur la crête de cette colline, passait lentement, au bruit monotone de leurs clochettes, un troupeau de grands bœufs, qui, se détachant en noir sur l'horizon empourpré des dernières heures du jour, semblaient énormes par cet incertain crépuscule.....

Je ne saurais dire pourquoi l'aspect de cette soirée, pourtant si calme et si mélancolique, m'affecta péniblement; Hélène, aussi pensive, s'appuyait sur mon bras.

Après un long silence, elle me dit : — Je ne saurais rendre ce que je ressens, mais il me semble que j'ai froid au cœur.

Etant moi-même absorbé par d'insupportables et chagrins préoccupations que je cachais à Hélène, cette communauté d'impression me frappa vivement. — C'est sans doute une émotion nerveuse, lui dis-je, causée par ce temps sombre et morne. Nous nous retournâmes dans le silence.

En vérité, j'ai honte d'avouer la cause de ma tristesse; elle était puérile, haineuse pour un pas dire folle : ce fut le premier accès de cet insurmontable besoin d'indépendance et de solitude dont, par la suite, je ressentis souvent l'influence, même au milieu de la vie la plus étourdissante et la plus dissipée.

J'aimais Hélène à l'adoration; chaque moment passé loin d'elle était un supplice, et cependant ce jour-là, sans aucune raison, sans motif, Hélène ayant été pour moi bonne et affectueuse, ainsi qu'elle était toujours, par un contraste inexplicable, je me trouvais malheureux, recroquant malheureux d'être obligé de paraître le soir au salon, d'en faire les honneurs, et de répondre aux amicales tendresses d'Hélène.

Après cette journée d'un aspect si mélancolique, il m'eût été doux de rentrer seul, de pouvoir passer ma soirée à rêver, à méditer, à lire au milieu d'un profond silence un de mes livres favoris : mais, avant tout, j'avais désiré être seul.....

Bien ne m'empêchait sans doute de me retirer chez moi, mais je savais qu'il y aurait du monde là; je serais obligé de donner des motifs, ou d'être on butte à des questions, inconvenientes sans doute, sur ma santé, mais qui n'eussent été insupportables; en un mot, je le repète, dans ce moment, je me trouvais véritablement malheureux de ne pouvoir être seul.

Je ne cito ce fait peut-être que parce que ce capricieux besoin de solitude si étrange au milieu des émotions que j'éprouvais, et si peu ordinaire à l'âge que j'avais alors, me semble une sorte de singularité héréditaire.

A ce propos, je me souviens que ma mère me disait toujours qu'au lieu de se retirer à Serval, et par nécessité de position, mon père était obligé de voir beaucoup de monde, à Paris, sa mort et sa misanthropie habituelles, lors de ses jours de réception, s'exaltaient à un point extraordinaire; et pourtant, une fois à l'œuvre, si cela se peut dire, il était impossible de recevoir avec une grâce, une amabilité, une délicatesse de tact plus parfaite et plus exquise: aussi était-ce, me disait ma mère, ce mensonge forcé de trois ou quatre heures qui d'habitude le mettait hors de lui; et pourtant, en voyant son visage si gracieux et si noble, ses manières d'une dignité si affable et si charmante, les étrangers ne pouvaient pas qu'il pût vivre et se plaire ailleurs que dans ce monde où il paraissait avec tant de rares et d'excellentes avantages.

Mais je reviens à cette triste journée de novembre, où je ressentis pour la première fois un si incroyable besoin d'isolement.

Nous arrivâmes donc au château...

Comme je montais chez moi pour m'habiller, une des femmes de ma tante me pria, de sa part, de vouloir bien passer à l'instant chez elle. Je n'avais aucune raison de craindre cette entrevue: pourtant, j'éprouvai un grand serrement de cœur... Je me rendis chez ma tante; elle était assise près de sa table à ouvrage, sur laquelle je vis une lettre ouverte; je m'aperçus aussitôt qu'elle avait beaucoup pleuré.

— Mon ami, me dit-elle, il y a des gens bien méchants et bien infâmes... Lisez ceci. Puis elle me donna une lettre et remit son mouchoir sur ses yeux.

Je lus: c'était un avertissement amical par lequel on prévenait charitablement la mère d'Hélène que mon intimité si familière avec sa fille avait porté une irréparable atteinte à sa réputation; en un mot on lui faisait entendre clairement, à travers la phraseologie confuse usitée en pareil cas, qu'Hélène passait pour être « ma maîtresse », et que, par son impardonnable faiblesse et son insouciance, ma tante avait entaché ces bruits odieux.

Cela était faux, absolument faux; c'était une odieuse calomnie; mais je demeurai atterré, car je vis à l'instant que toutes les apparences devaient malheureusement donner une terrible créance à cette accusation.

Je crus m'éveiller d'un songe; je l'ai dit, je m'étais laissé aller aux charmes de ce pur et chaste amour, sans calcul, sans réflexion, avec toute l'innocente imprévoyance du bonheur. Cette lettre me mit la réalité sous les yeux, j'en demeurai ébahi.

Mon premier mouvement fut noble et généreux; je déclinai cette lettre en disant à ma tante: — Croyez bien que la réputation de ma cousine Hélène sera vengée ainsi qu'elle le doit être.

Ma tante sourit tristement et me dit: — Mon ami, vous sentez bien qu'après de tels bruits il faut nous séparer; un séjour plus prolongé à Serval serait injustifié ces infamies. Je connais ma fille, je connais la hauteur de vos sentiments, c'est tout dire. Mais, mon enfant, les apparences sont contre nous, ma confiance, si légitime et si honorablement placée en vous, sera taxée de faiblesse et d'imprévoyance. Je n'ai pas songé, hélas! que la vie la plus pure en soi a toujours des témoins disposés à la flétrir... Vous le savez, Hélène est pauvre, elle n'a au monde que sa réputation... Que Dieu fasse maintenant que ces effroyables calomnies n'aient pas en dépit d'un irréparable et fatal retentissement!

— Hélène est-elle instruite de ceci? demandai-je à ma tante.

— Non, mon ami; mais son caractère est assez ferme pour que je ne lui cache rien.

— Eh bien, ma tante, faites-moi la grâce et la promesse de ne lui rien dire jusqu'à demain.

Ma tante y consentit, et je rentrai chez moi.

On pense bien que le vague et le passage beson d'isolement que j'avais éprouvé était devant de si réelles préoccupations.

Le dîner fut triste: après, nous revînmes au salon. Hélène aimait trop sa mère et si m'aimait trop aussi pour ne pas s'apercevoir que nous avions quelques chagrins: je n'étais pas d'ailleurs, alors, assez dissimulé pour pouvoir cacher mon ressentiment.

Mille idées confuses se bécotaient dans ma tête; je ne m'arrêtais à aucune d'elles; je me rappelais nos longs entretiens avec Hélène, nos promenades souvent solitaires, mais autorisées par une familiarité de parenté qui datait de l'enfance; je me rappelais nos jolies causeries, la préférence presque involontaire que je lui accordais constamment: à la promenade, j'avais toujours son bras; à cheval, j'étais toujours à ses côtés; en un mot, je ne la quittais jamais. Je m'aperçus alors qu'àux

yeux les moins prévenus, une distinction ainsi persistante avait dû gravement compromettre Hélène. Puis, comme, je me rappelais mille regards, mille signes tacites, convenus et échappés entre nous, muets et amoureux langage qui devait ne pas avoir échappé à la clairvoyance jalouse des gens que nous recevions; comme j'ai dû de premier amour qui nous absorbait assez pour que nous ne songassions pas au dehors; atmosphère envivante au milieu de laquelle nous vivions si heureux et si insoucients de tous, et que nous avions crue impénétrable aux yeux des indifférents!

A mesure que le voile qui m'avait jusqu'à caché ma conduite se levait, je comprenais mon inconcevable légèreté; et, selon tout caractère jeune, j'en vins à m'en exagérer encore l'imprudence... Je vis l'avenir d'Hélène perdu; car, se trouvant sans bien, l'irréparable parait de sa conduite lui dé-rentait destination précieuse. Puis, c'est avec transport que je me rappelais son amour, son affection si pure et si dévouée, qui datait de l'enfance, ses qualités hautes et sérieuses, sa douceur, sa beauté, son éloquence exquise... En un mot, j'en vins à penser qu'Hélène, bien que innocente, pouvait paraître coupable aux yeux du monde, et que, puisque j'avais peut-être porté une irréparable atteinte à sa réputation, la seule réparation qui fût digne d'elle et de moi était de lui offrir ma main.

Ah! je me voyais heureux et paisible dans ce château, y vivant auprès d'elle, ainsi que j'y avais jusqu'alors vécu: c'était un horizon merveilleusement calme et radieux; à mesure que je pensais ainsi, mon âme s'épanouissait et semblait s'agrandir. Je ne sais quelle voix intime et subtilement me disait: « Tu es sur le seuil de la vie: deux voies te sont ouvertes: l'une mystérieuse, vague, imprévue; l'autre lue et assurée: dans celle-ci, le passé le répond presque de l'avenir; c'est un bonheur commencé qu'il dépend de toi de poursuivre: vois quelle existence douce et riante; la sérénité des champs, les souvenirs de famille, la paix intérieure. Tu as assez de richesses pour vivre au milieu de tous les prestiges de luxe et de bénéfices de ceux que tu secourras: Hélène l'aime depuis l'enfance, ta sœur... Va, le bonheur est là, sais-les... Si tu laisses échapper cette occasion suprême, ta vie sera livrée à tous les orages des passions. »

C'est avec ravissement que j'écoutais cette sorte de révélation; dans ce moment, le bonheur me paraissait certain, si je me décidais à passer ainsi ma vie avec Hélène.

Ces convictions étaient si douces, que mon front s'éclaircissait, mes traits respiraient la félicité la plus pure; j'étais enfin si transporté d'allégresse, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en répondant à ces pensées intérieures:

— Oh! oui, Hélène!... cela sera... c'est le destin de ma vie!

On pensa à l'étonnement de ma tante, de madame de Verteuil, de Sophie et d'Hélène, à cette exclamation si soudaine et si intelligible pour elles.

— Arthur, vous êtes fou, me dit ma tante.

— Non, ma bonne tante, de ma vie je n'ai été plus sage... Puis j'ajoutai: — Rappelez-vous votre promesse. Eh, baisant la main d'Hélène, je lui dis comme chaque soir: — Bonsoir, Hélène. Puis, sortant du salon, je rentrai chez moi.

J'ai dit que depuis bien longtemps je n'avais ouvert le cadre qui renfermait le portrait de mon père; je me sentais alors si fort de mon bonheur, que j'y trouvais le courage de braver l'impression que je redoutais.

Et puis, il me sembla que, dans un moment aussi solennel, je devais pour ainsi dire demander conseil à son souvenir; et, tremblant malgré ma résolution, j'ouvris le cadre.

CLAPNETTE VIII.

Le portrait.

Il était nuit; la lumière des bougies éclairait entièrement le portrait. Je ne sais pourquoi, malgré la joie que la décision que je venais de prendre au sujet d'Hélène faisait rayonner en moi; je ne sais pourquoi je me sentis soudainement attiré en contemplant l'autre figure de mon père: jamais son caractère triste et sévère ne m'avait paru plus imposant... Le front vaste et déformé était profondément, l'orbite profonde, et les yeux, arides par des souvenirs épris et gris, semblaient m'interroger avec une fixité perçante; les pommettes étaient saillantes, les joues creuses, le becché sévère et hanté; enfin, le coloré sombre des vêtements se confondait avec le fond du tableau, je ne voyais que cette pâle figure qui, seule, éclairait de lumière dans l'obscurité.

Je m'agenouillai, et je restai longtemps.

Lorsque je relevai la tête une chose bien naturelle en soi m'épouvanta

si fort, que je frissonnais involontairement : il me sembla voir, ou plutôt je vis comme une larme brillante roller sur les joues du portrait, puis elle tomba froide sur ma main, que j'appuyais au cadre...

Je ne puis exprimer ma première épouvante, car je restai quelques minutes presque sans réflexion.

Puis, surmontant cette terreur puérile, je m'approchai, et je vis alors que l'humidité et la chaleur combinées avaient, seules, produit ce ruissellement sur la toile, refroidie depuis longtemps. Je souris tristement de ma frayeur; mais l'impression avait été vive et forte, et je ne pus échapper à mon ressentiment.

Puis calme, je m'assis devant ce portrait.

Peu à peu, mes longues conversations avec mon père me revinrent à la pensée, ainsi que ses maximes désolantes, ses doutes sur la vérité ou la durée des affections. Autant j'avais senti mon cœur se dilater naguère, autant il se resserrait alors avec angoisse : le souvenir de mon indifférence, de mon oubli pour sa mémoire, m'indignait contre moi-même; mais, voulant sortir de ce cercle de pensées amères, je me mis pour ainsi dire à consulter mentalement mon père sur la résolution que je venais de prendre d'épouser Hélène.

Tout en songeant à cet avenir qui me semblait riant et beau, j'attachais mes yeux sur ce pâle et muet visage, jusqu'à que demandais follement d'approuver les pensées qui m'agitaient; mais son impossible et triste demi-sourire de dédain me glaçait...

J'ai une Hélène du plus profond amour, disais-je en étendant les mains vers lui. Cette impression ne me trompe pas?... La résolution noble et généreuse que j'ai prise doit assurer mon bonheur et celui d'Hélène... n'est-ce pas, mon père?...
Et, avide, j'épiais ces traits immobiles... car, je le répète, dans ce moment d'hallucination, il me semblait qu'ils auraient dû faire un signe d'adhésion.

Mais le front blanc et ridé de sourcil pas; puis il me sembla entendre au fond des replis les plus cachés de mon cœur la voix brève de mon père qui me répondait : — Vous m'aimez aussi du plus profond amour; j'ai fait pour vous plus qu'Hélène, je vous ai donné la vie et la fortune... et c'est un milieu des jouissances de cette fortune que vous m'avez oublié! Pauvre enfant!

Epouvanté, je continuai : — Mais Hélène m'aime profondément, n'est-ce pas, mon père?

Et, regardant la figure toujours immobile dont le silence me faisait peur, je repris avec angoisse : — Mais elle ne m'aime donc pas, ou bien je me trompe sur le sentiment que je crois éprouver pour elle, puisque vous me regardez ainsi, ô mon père!

« Ne vous ai-je pas dit de vous délier des adorations que vous suscitez à votre fortune, et de souder profondément les apparences? »

Mais, Dieu du ciel! quelle arrière-pensée peut-elle avoir! elle, jeune fille si noble et si candide! elle qui vous aimait comme un père, et moi comme un frère? Ne s'est-elle pas livrée confiante à mon amour, jouaillonnée de tout le reste et absorbée par lui? N'a-t-elle pas exposé ostensiblement ses calomnies du monde sa réputation, son unique trésor?

Hélas! pardon, ô mon père! car c'est peut-être un misérable et sordide instinct qui m'a répondu à votre place; sans doute, rougissant de ma bassesse, j'ai voulu attribuer à votre influence cette infernale pensée, le premier doute qui soit venu pour jamais troubler le fil riant et pur de mes croyances; pardon, mon père, encore une fois pardon, si dans le moment où, dévêtu d'angoisse, je vous demandais « quelle arrière-pensée il pouvait y avoir à l'amour d'Hélène », mon egoïsme brutal m'a répondu : « VOTRE FORTUNE, CAR HÉLÈNE EST PAUVRE!... »

Depuis ce jour fatal, incessamment sous le coup d'une ardeur fixe et dévorante, incessamment torturé par le sort; cette année à dix-sept ans, qui blesse aussi cruellement celui qui frappe que celui qui est frappé, j'ai opiniâtement cherché, et, pour mon malheur, cru trouver bien souvent les arrière-pensées les plus infâmes sous l'apparence des plus naïves inspirations, les projets les plus odieux sous les plus sains et les plus généreux dévouements; j'ai bien souvent enfin, avec une sécheresse désolante, vu d'un mot les plus tendres et les plus saines élans; mais jamais, mon Dieu, jamais je n'oublierai le douloureux brisement qui me déchira, lorsque le scepticisme arracha de mon cœur cette sainte et première croyance.

De ce moment, on eût dit qu'un crêpe funèbre enveloppait tout à mes yeux; la figure d'Hélène si candide et si pure ne me parut plus que fumeuse et cupide... La trame la plus noire sembla se dévoiler à ma vue : l'insouciance de ma tante ne parut basement calculée; cette lettre enfin qui l'avertissait des bruits qui couraient dans le monde me sembla répondre, alors, avec un orgueil cruel, que je m'applaudissais d'avoir deviné et de pouvoir déjouer cette ligne bonteuse faite contre moi, qu'on prenait pour dupe.

L'air une inexplicable et subite réaction, tout mon amour se changea en haine et en mépris; les autres tendres épanchements me parurent igno-

blement simulés. O honte! ô misère! jusqu'à quel souvenir de cette affection enfantine qu'Hélène m'avait dit éprouver un couvent, mon doute exécrable le flétrit; j'osai accuser en moi madame de Verueil et sa fille d'être complices d'Hélène et de sa mère, et d'avoir imaginé cet épisode pour m'avengler plus sûrement.

Sans doute, la supposition d'une si basse tromperie était odieuse et stupide; il était aussi affreux qu'incroyable de douter ainsi, à vingt-trois ans à peine... quand dans la vie rien d'innocent n'est exempt jusqu'à la fin, quand aucune déception passée n'avait pu autoriser un pareil scepticisme!...

Triste avantage, hélas! car on ne peut nier du moins que, couronné d'un doute si incertain, et armé d'une déiance si agaçante, on ne puisse impuissamment braver les faux-semblants et les tromperies du monde... Mais de même que le corslet d'acier qui vous défend de l'épée ennemie vous rend aussi imprévisible à la douce chaleur d'une main amie; de même le scepticisme, cette armure de fer, froide et polie, vous garantit des pertes du furbe, mais vous rend, hélas! impénétrable à l'incalifiable croyance d'une affection véritable.

Puisque maintenant l'analyse et je creuse les influences, les instincts, ou l'organisation naturelle, qui fient germer et développer en moi le doute, qui sera désormais le centre autour duquel graviteront toutes mes pensées, dans quelle position, apparemment inadmissible, que je me trouve, je ne sursais que mon père me disait parfois : « C'est avec contentement que je vous vois déclinant de vous-même... quand on se défie de soi, on se défie des autres, et c'est là une grande sagesse. »

Puis, par un singulier et étrange contraste, ma mère, aveuglée par l'orgueil intérieur, sorte d'égoïsme sublimé, qui est chez les femmes ce que la personnalité est chez les hommes, me mène après avoir souvent et vainement tenté de m'exalter à mes propres yeux, me disait tristement : « Mon pauvre et cher enfant, je suis désespérée de la voir si déclinant de toi ; à force de ne pas croire en toi, tu ne croiras jamais aux autres, et c'est là un terrible malheur. »

Or, je sais certain que cette décliné inarrêtable de moi-même fut pour beaucoup dans les doutes qui m'accablèrent; ne pensant pas inspirer les sentiments qu'on me disait éprouver pour moi, ils me scabellèrent alors faux et exagérés; et, n'y croyant pas, je leur cherchais nécessairement un motif d'intérêt ou de duplicité.

Ce qui me confirme assez dans cette opinion, c'est que je n'ai jamais rencontré de plus indolents, de plus importunables croyeurs (si ce neologisme peut s'employer) que parmi les sots et les fats... le manque d'intelligence des sots les empêche de pouvoir observer, réfléchir et comparer; le suprême et excessif amour-propre des fats ne leur permettant pas d'admettre le moindre doute sur leur mérite et les certains et prodigieux effets qu'il doit produire.

Pour revenir à mes projets d'union avec Hélène, ils furent, de ce jour et de ce doute, à jamais renversés.

Je passai une longue et douloureuse nuit.

Le lendemain, j'eus la faiblesse d'éviter ma tante et Hélène; je montai à cheval de grand matin, et j'allai passer ma journée dans une de mes fermes.

Le soir, je revins fort tard, et, prétextant une excessive fatigue, je ne parus pas au salon.

En rentrant chez moi, je vis sur la table de mon cabinet ces mots au crayon, écrits de la main d'Hélène, dans un livre qu'elle m'avait renvoyé sous enveloppe : « Ma mère m'a tout dit... Je serai demain matin à neuf heures dans le pavillon de la pyramide... Venez y viendrez-vous... Ah! que vous avez dû souffrir! »

Une que cette entrevue me fût pénible et odieuse dans les dispositions où je me trouvais, ne pouvant l'éviter, je n'y résolus doute.

CHAPITRE IX.

Le pavillon.

Le pavillon dans lequel je devais rencontrer Hélène était situé au fond du parc; pour y arriver, il fallait traverser de longues et tristes allées semées de feuilles mortes. Le brouillard du matin tombait si lourd et si épais qu'à peine on voyait à dix pas, bien qu'il fût neuf heures. Les réflexions de la nuit m'avaient encore affermi dans mon doute et d'après ma décision; une fois cet odieux point de départ admis, qu'Hélène était guidée par une arrière-pensée cupide, il ne me devenait ni désagréable, ni que trop facile d'interpréter misérablement toutes ses démarches; ainsi cette sorte d'aveu, presque involontaire, qu'elle m'avait fait, et ce chaste cri d'amour sorti d'un cœur depuis longtemps après peut-être, ne fut plus à mes yeux qu'une amorce honteusement calculée.

Que dirai-je ! en me redoutant à ce pavillon, mes idées étaient un affreux mélange d'égoïsme, d'amour-propre froissé, de résolution cruelle, et aussi de regrets déchirants d'avoir déjà perdu cette illusion si chère, de n'avoir pas même un jour pour me consoler et rassurer ma pensée... le souvenir d'un premier amour, pur et désintéressé...

Une chose à la fois horrible et ridicule à avouer, c'est qu'il ne me vint pas une minute à la pensée que je pouvais me tromper grossièrement ; qu'en admettant même la possibilité des apparences du mal, il fallait aussi admettre la possibilité du bien ; qu'après tout, à part même le caractère et la noblesse des sentiments que j'avais reconnus à Hélène, mille circonstances, mille particularités pouvaient faire que son amour fût candide et vrai ; et puis enfin, ma fortune était inhérente à moi, Hélène n'était-elle pas obligée de m'aimer riche, puisque je me trouvais riche ?

Mais non, cette idée fixe et d'une brutalité presque féroce me dominait tellement, que je ne songeais pas à chercher une seule excuse en faveur de celle dont je doutais si cruellement.

De longues années se sont passées depuis, et aujourd'hui que l'examen me conduisit d'abord avec désintéressement, j'ai du moins la triste consolation de m'assurer que je ne tûchais pas à m'autoriser de cette foi aveugle au mal que je supposais, afin d'éviter l'accomplissement d'un devoir ; car, bien que les bruits que j'ai dits fussent de tous points calomnieux, aux yeux du monde ils avaient les dehors absolus de la réalité, et la dangereuse imprudence de ma conduite les avait malheureusement accrédités : je devais donc à Hélène la réparation que mon premier mouvement m'avait portée à lui offrir ; elle était ma parente, elle avait été une seconde fille pour mon père, je lui avais reconnu les plus excellentes qualités, et j'avais eu la conviction de devenir le plus heureux des hommes en l'épousant. Mais, je le répète, ma conduite cruelle envers elle ne fut pas dictée par un de ces instincts sordides qu'on ne s'avoue pas, mais qui vous font agir presque à votre insu... Plus tard, peut-être, je me fusse ainsi trompé moi-même à dessein ; mais alors j'étais pour cela trop jeune, trop confiant dans mon incroyable... et je me rappelle parfaitement que ce qui me causait l'angoisse la plus cuisante, même avant le dépit de me croire dupé, était le regret désespérant de n'avoir pu inspirer à Hélène un amour véritable.

Enfin, j'arrivai dans le pavillon. Lorsque j'y entrai, Hélène m'attendait, assise près de la porte ; elle était enveloppée dans un manteau noir et tremblait de froid. Quand elle me vit, elle se leva, et s'écria avec un indéchiffrable accent de douleur en me tendant les mains : — Enfin, vous voilà ! Ah ! que nous avons souffert depuis deux jours !

Puis, sans doute frappée de l'expression dure et sèche de mes traits, elle ajouta : — Mon Dieu ! qu'avez-vous, Arthur ? vous m'effrayez !

Aiors, avec cette exquise sotte et railleuse qui est le fait des enfants ou des gens heureux et égoïstes qui n'ont jamais souffert, prenant un air insouciant et léger, et lui baisant la main, je répondis : — Comment, je vous effraye ! Ce n'est pourtant pas là l'impression que je comptais vous faire éprouver dans un aussi charmant rendez-vous !

L'air ironique avec lequel je prononçai ces mots était si éloigné de mes façons habituelles qu'Hélène, ouvrant ses grands yeux étonnés, ou me comprit pas ; aussi, après un moment de silence, elle ajouta en soupirant : — Arthur, ma mère m'a tout dit.

— Eh bien ! lui répondis-je avec indifférence... Puis, fermant le collet de son manteau, j'ajoutai : — Prenez garde, le brouillard est humide et pénétrant... vous pourriez avoir froid.

La pauvre enfant croyait rêver ! — Comment ! Eh bien ! reprit-elle en joignant les mains avec stupefaction, vous ne trouvez pas cela horrible, infâme ?

— Qu'importe ? puisque cela est fait, repren-je sans sourciller.

— Qu'importe !... Comment ! il n'importe pas que celle qui portera votre nom soit déshonorée avant d'être votre femme ?

A ces mots d'Hélène, qui me parurent le comble de l'effronterie et la preuve flagrante de la vérité de mes soupçons, un incroyable besoin de vengeance me souleva le cœur, tous mes scrupules disparurent, et aujourd'hui je bénis le hasard qui a retenu sur mes lèvres les horribles mots qui me firent à l'esprit, heureusement pour moi, je voulais être ironique, et je me contins.

— Hélène, lui dis-je, notre conversation doit être grave et sérieuse : veuillez m'écouter. Vous qui êtes la candeur, la franchise et le désintéressement personnels, ajoutez-je avec un accent de méprisante insolence que je n'ai pu le frapper, tout sa conscience la mettait au-dessus de tout soupçon, répondez-moi, je vous prie, avec une entière loyauté : notre amour à tous deux en dépend.

Selon cet instinct du cœur qui trompe rarement, Hélène pressentait quelque perfide, car elle s'écria avec angoisse : — Tenez, Arthur, il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire ; je ne vous ai jamais vu cet aspect glacial et dur ; vous me faites peur ! Au nom du ciel, que vous n'avez fait ?

— Vous ne m'avez rien fait ; mais puisque vous porterez mon nom, puisque vous serez ma femme, et je vous sais un gref infini de cette confiance dans l'avenir, qui nous fait honneur à tous deux, continuai-je avec un sourire qui l'effrayait, il faut que vous répondiez à mes demandes.

— Ici quel air, mon Dieu, vous me dites cela, Arthur ! Je ne comprends pas... qu'est-ce que cela signifie ?... à quoi faut-il que je réponde ?

— Hélène, lorsque la première fois ma présence non mon avenir vous a impressionnée, lorsqu'enfin vous m'avez aimé, quel a été votre but ?

— Mon but !... quel but ? encore une fois je ne vous comprends pas, dit-elle en secouant la tête ; puis elle ajouta, confondue d'étonnement : — Tenez, Arthur, vous me torturez à coups d'épingle ; au nom de votre mère, expliquez-vous franchement ; que voulez-vous de moi ? que signifient toutes ces questions ?

— Eh bien ! tenez, je vous vais égarer en franchise, en grandeur et en pureté de vœux ; je vais, comme vous, me laisser aller à toute la soudaineté de mes impressions, sans la moindre arrière-pensée, sans le moindre calcul ; et comme il est hors de doute que vous serez ma femme, et qu'à cette heure charmante nous pourrions nous devons tout nous confier, je vous dirai comment et pourquoi je vous ai aimée, mais avant l'excuse de vous la même confiance... Cela va être un moment échange d'aveux généreux et tendres dont mon pauvre cœur se fait une joie extrême, ne trouvez-vous pas ? dis-je avec cet air ironique, froid et cruel qui faisait un mal horrible à la malheureuse enfant, bien qu'elle ne pût deviner les misérables allusions dont je bêtisais son pur et noble amour.

Maintenant que j'ai réfléchi de sang-froid à cette scène, j'ai peur d'avoir songé à ce que devait souffrir Hélène en m'entendant ainsi lui parler pour la première fois ; je la vois encore pâle, tremblante de froid et d'inquiétude au milieu de ce pavillon recouvert de bois rustique dont les fenêtres ouvertes laissaient voir un brouillard épais ; je rougis de honte en songeant que c'était pour ainsi dire devant un cadavre prévenu, défiant et décidé à tout interpréter méchamment, qu'elle allait, au milieu des larmes, me dévoiler ces tendres et chastes pensées qui précèdent l'aveu ; ces trésors ignorés de l'amant qui lui révélaient des joies, des terreurs, des angoisses qu'il ne soupçonnait pas, et qu'il a pourtant causées.

Enfin, Hélène, surmontant son agitation, me dit : — Arthur, je ne comprends rien à ce qui se passe en vous ; vous voulez que je vous dise comment je vous ai aimée, ajouta-t-elle les yeux haïs de larmes... cela est bien simple... Mon Dieu ! étant enfant, j'entendais ma mère sans cesse parler de vous, de la solitude dans laquelle votre père vous faisait vivre, loin des distractions de votre âge, sans amis, presque tous les jours occupé d'études sérieuses, et presque privé des distractions et des plaisirs de votre âge. La première impression que j'éprouvai, en songeant à vous, fut donc de vous croire malheureux, et de vous plaindre... car je jugeais de ce qui devait vous manquer par ce que je possédais : j'avais des compagnes que j'aimais ; ma mère, toujours bonne et tendre, allait au-devant de mes joies enfantines. Enfin, sans savoir pourquoi, j'avais quelquefois honte de me trouver si heureuse tandis que vous meiez une vie qui me paraissait si malheureuse et si isolée : c'est de là, je crois, que naquit chez moi une espèce d'oisiveté pour les joies de mon enfance ; je me les reprochais, parce que je vous en avais privé en un mot, je vous le répète, Arthur, c'est parce que vous me sembliez trop à plaindre qu'enfant je m'intéressais tant à vous. Plus tard, quand vous partîtes pour vos premiers voyages, ce furent vos dangers, que je m'imaginais sans doute, qui, me faisant trembler pour vous, redoublèrent mon affection... Ce fut alors, comme Sophie vous l'a dit, qu'au concert j'avais l'enfantillage de fêter votre fête, et que chaque jour je priais Dieu pour votre santé... Plus tard encore, lorsque votre pauvre mère mourut... il me sembla que les derniers liens qui restaient à ser- rer entre nous le fussent par cette horrible perte ; car de ce moment vous me parûtes entièrement isolé, malheureux, et privé de la seule personne en qui vous eussiez jamais eu confiance... Ce fut à cette époque que vous vîmes ici... habiter avec votre père. Ma mère me disait sou- vent : « que bien que très-bien pour moi... votre père était froid et sé- rieux... à l'effet... me paraissait si grave, si triste... vous me sembliez toujours si enclin à sa présence et si chagrin... si soucieux... » Nos conversations que vous aviez avec lui me laissaient, que je vous plainais plus amèrement encore, et que mon amour pour vous s'augmentait de toutes les amères souffrances que je vous supposais. Pourtant, tout en redoutant beaucoup votre père, je ne pouvais m'empêcher de l'aimer ; il souffrait tant !... et puis, en me montrant toujours attentif et prévenant pour lui, je sentais encore vous prouver mon amour... Enfin, Arthur, quand vous eûtes la douleur de le perdre, vous voyant seul au monde, il m'a semblé que désormais mon sort était lié au vôtre, que le destin de toute ma vie avait été et devrait être de vous aimer, de vous rendre heureux, que vous n'aviez plus d'autre culte que dans mon cœur. Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez, mais il me semblait que cela devait être... que cela ne pouvait être autrement, que ma vocation était de vous consacrer ma vie ; aussi... chaque jour j'attendais, confiante, un aveu de votre part ; et lorsque, désespérée de ne pas obtenir cet aveu, je vous dis malgré moi : « Allez, vous n'aimez rien... vous ne serez jamais heureux !... » c'est qu'il me semblait en effet que vous deviez être toujours malheureux... si vous ne m'aimiez pas... moi qui vous aimais tant ! moi qui me croyais si utile à votre bonheur !... Depuis ce jour, vous m'avez avoué que vous m'aimiez ; j'en ai été bien heureuse... bien profondément heureuse ; mais cela ne m'a pas étouffée, lier, ma mère m'a causé un violent chagrin en me disant toutes ces affreuses calomnies. Ne vous voyant pas, j'ai cru que vous partagiez ma peine à

et infel... Voilà tout ce que j'avais à vous dire, Arthur, voilà comme je vous ai aimé, voilà comme je vous aime; mais, par pitié, ne me tourmentez pas ainsi, redevenez ce que vous étiez pour moi!... Pourquoi ce changement? encore une fois, que vous ai-je fait?

Pendant qu'Helène s'exprimait avec une simplicité si naïve, et sans voile si vraie, je ne l'avais pas quittée du regard; au lieu d'être tendrement ému, je l'observais avec la méchante et attentive défiance d'un jape honteux et prévenu; pourtant, quand elle soulevait ses beaux yeux doux et limpides sous leurs longues paupières, elle les attachait sur les miens avec une assurance si candide et si serene, qu'il me fallait être mal aveuglé que je l'étais, pour n'y pas lire l'amour le plus noble et le plus profond.

Mais, hélas! quand on est possédé par un doute opiniâtre, tout ce que tend à le détruire dans votre esprit vous irrite, comme dicté par la perfidie et la fausseté: vous persistez d'autant plus dans votre conviction, que vous vous croiriez dupe en l'abandonnant; les plus incurables vérités vous semblent alors d'adroits mensonges, et les plus nobles et plus soudaines inspirations autant de pièges froidement tendus. J'agis ainsi, et continuai le triste rôle que je m'étais imposé.

— Cela est parfaitement et très-ardemment calculé, répondis-je: les comas et les effluents s'échouent et se défont à merveille... la fable est trop vraie vraisemblable... et un plus sot s'y laisserait prendre.

— La fable!... quelle fable? dit Hélène, qui ne pouvait concevoir mes soupçons.

Mais, sans lui répondre, je continuai: — Puisque vous raisonnez si sagement, comment d'avez-vous pas réfléchi qu'en me permettant de vous témoigner une préférence aussi assidue, vous vous compromettiez gravement?

Je n'ai songé à rien, je n'ai réfléchi à rien, puisque je vous aimais; et pourrais-je d'ailleurs penser que ce que vous faisiez fut mal, puisque j'étais sûr de votre affection?

— Ainsi, vous songiez dès lors à m'épouser?

Hélène au parol m'avait entendu, et reprit: — Que dites-vous, Arthur?

— Ainsi, repris-je avec impatience, vous vous croyiez alors assurée que je vous épouserais?

Mais, me répondit Hélène du plus en plus étonnée, je ne conçois pas les questions que vous me faites, Arthur... réfléchissez donc à ce que vous me dites là... Vous du ciel! après nos aveux? notre amour... Ah! je dois pas douter de vous...? Puis, s'interrompant, elle s'écria: — N'ai-je pas colonnais pas ainsi?

Cette assurance en elle, ou plutôt cette confiance excessive dans ma loyauté, choqua tellement mon stupide orgueil que j'eus l'horrible comme d'ajouter, il est vrai lentement et avec une angoisse si douloureuse, que mes lèvres devinrent sèches et aigres en prononçant ces mots:

— Et dans ces beaux projets d'union, qui ne seront probablement que des projets... vous n'avez sans doute jamais songé à ma fortune?

Quand ces terribles paroles furent dites... j'avais donné ma vie pour les étouffer: car tant que je les avais seulement pensées, elles n'avaient pas retenti à mon esprit dans toute leur ignoble signification; mais lorsque je m'entendis répondre ainsi tout bout à ces aveux si innocents, si nobles et si touchants, qu'Hélène venait de me faire, elle qui, tout enfant, ne m'avait aimé que parce qu'elle me croyait malheureux... mais lorsque je pensai à la profonde et incurable blessure que je venais de faire à cette âme généreuse, d'une fierté si farouche et si outrée, je fus saisi d'un effrayant et vain remords.

Hélas! j'eus tout loisir de savourer l'amertume de mes regrets désespérés, car Hélène fut longtemps à me comprendre... et longtemps à revenir de sa stupeur quand elle m'eut compris.

Mais, lorsque je vis poindre sur ce beau visage l'expression de douleur, d'indignation et de mépris égarant, qui le rendit d'un caractère repoussant et presque méchant, je ressentis un cœur un choc si violent que, joignant les mains, je tombai aux genoux d'Hélène en lui criant: — Pardon!

Mais elle, toujours assise, les joues empourprées, les yeux étincelants, se pencha vers moi, puis, tenant mes deux mains qu'elle secoua presque avec violence, et attachant sur moi un regard dont je n'oublierai jamais l'implacable dédain, elle répéta lentement:

— J'avais songé à votre fortune... moi!!! non Hélène!!!

Il y eut dans ces deux mots: non Hélène!!! un accent de noblesse et de fierté si éclatant qu'éperdu de honte je courbai la tête en sanglotant.

Alors elle, sans ajouter un mot, se leva brusquement, et sortit du pavillon d'un pas ferme et sûr.

Je restai anéanti. Il me sembla que désormais ma destinée était irrévocablement vouée au mal et au malheur.

Pourtant je résolus de revoir Hélène.

CHAPITRE X.

Le contrat.

Pendant quatre jours qui suivirent la scène du pavillon, il me fut impossible de voir Hélène ou ma tante; je sus seulement par leurs femmes qu'elle était toutes deux très-souffrantes.

Ces jours furent affreux pour moi. Depuis ce fatal moment où j'avais si brutalement et à jamais brisé la tendre et délicate affection d'Hélène, mes yeux s'étaient ouverts; j'avais retenu chaque mot pour mot ce naïf et candide récit dans lequel elle m'avait raconté sa vie, c'est-à-dire son amour pour moi; j'ai analysé chaque phrase, chaque expression, plus je demeurais convaincu de l'exquise pureté de ses sentiments, car mille occasions où son ombreuse délicatesse s'était manifestée me revinrent à la pensée.

Puis, ainsi que cela arrive toujours quand tout espoir est à jamais ruiné, ses précieuses paroles m'apparaissent plus complètes et plus éclatantes encore; je vis, j'appréhendis avec une à une toutes les chances du bonheur que j'avais perdues, où devais-je jamais trouver tant de conditions de félicité réunies: beauté, tendresse, grâce, dignité? Que dirai-je alors l'avenir sans Hélène m'épouvantait, je ne me sentais ni assez fort pour mener une vie solitaire et retirée, ni assez sûr pour traverser peut-être sans faillir les mille aspérités d'une existence aventureuse et sans but; je présentais d'ardentes passions, j'avais tout pour moi livrer avec excès, indépendance, fortune et jeunesse; et pourtant cet avenir, désirable pour d'autres, m'affligait; c'était un torrent que je voyais bondir, mais dont je ne prévoyais pas l'issue: devais-je s'abîmer dans un gouffre sans fond? ou plus tard, calmant l'impétuosité de ses eaux, se changer en un courant paisible?

Puis, défilant et dur comme je venais du l'être, presque malgré moi, avec Hélène, si noble et si douce, à quel amour, désormais, pourrais-je jamais croire? Ainsi, je ne jouirais pas même de ces rares moments de confiance et d'apaisement que l'instinct porte au milieu des orages des passions! En un mot, je le répète, l'incertitude m'épouvantait; car il m'eût effrayé de son poids énorme et glacé... et, sans me rendre compte de cette terreur, la vie du monde m'effrayait... Comme un malheureux que le vertige saisit, je contemplais l'abîme dans toute son horreur, et cependant une attraction fatale et irrésistible m'y entraînait...

Pénétré de ces craintes, de ces pensées, je me décidai à tout tenter pour détruire dans le cœur d'Hélène l'affreuse impression que j'avais dû y laisser.

Le cinquième jour après cette scène fatale, je pus me présenter chez ma tante; je la trouvai très-pâle, très-changée. Dans notre longue conversation, je lui avouai tout, mes doutes affreux et ce qui les avait causés, ma dureté avec Hélène, son dédain effrayant quand mes sordides et malheureux soupçons s'étaient révélés. Mais je lui dis à quelle influence de souvenir j'avais obéi en agissant si cruellement; je lui rappelai les maximes déplorables de mon père, je cherchai une excuse dans l'impression ineffable qu'elles avaient dû laisser en moi; je lui peignis la malheureuse position d'Hélène aux yeux du monde si elle s'opiniât à dans son épuisement pour moi. Car ces lettres étaient colonnais sans doute, mais enfin ils étaient, et maintenant, c'était à genoux, au nom de l'avenir d'Hélène et du mien, que je suppliais sa mère d'intercéder pour moi.

Ma tante, bonne et généreuse, fit attendre: car ma douleur était profonde et vraie: elle me promit de parler à sa fille, de tâcher de détruire ses préventions, et de l'inciter à accepter ma main.

Hélène continuait à refuser de me voir.

Enfin, deux jours après, ma tante vint m'apprendre qu'ayant longuement combattu les puissantes préventions d'Hélène contre moi, elle l'avait décidée à me recevoir, mais qu'elle ignorait encore sa résolution.

J'allai donc chez elle avec ma mère, j'étais dans un état d'angoisse impossible à rendre. Quand l'un d'eux, je fus douloureusement frappé de la physionomie d'Hélène; elle paraissait avoir cruellement souffert: mais son aspect était froid, calme et digne.

— J'ai voulu vous voir, monsieur, me dit-elle d'une voix ferme et pénétrante, pour vous faire part d'une décision que j'ai prise, après y avoir longuement pensé: il m'est pénible maintenant d'avoir à vous rappeler des aveux... qui ont été si cruellement accueillis, mais je me le dois et je le dois à ma mère... Je vous aime... et, me croyant sûr de la noblesse et de la vérité des sentiments que vous m'avez témoignés, comptant sur l'élévation de votre caractère, beaucoup plus sans doute par instinct que par réflexion, j'avais mis dans l'habitude de mes relations avec vous une confiance aveugle qui a malheureusement porté aux yeux

du monde pour la preuve d'une affection cordiale; aussi, à cette heure, monsieur, ma réputation est-elle indignement atteinte...

— Croyez, Hélène, m'écriai-je, que ma vie !...

Mais, me faisant un signe impératif, elle continua : — Je n'ai plus au monde que ma mère pour me défendre... et d'ailleurs, si la calomnie la plus insensée laisse toujours des traces indélébiles... la calomnie, basée sur de graves apparences, tue et flétrit à jamais l'avenir... Je me trouve donc, monsieur, placée entre le désespoir, si je n'exige pas de vous la seule réparation qui puisse imposer à l'opinion publique, ou la vie la plus effroyable pour moi, si j'accepte de vous cette réparation ; car le diable que vous avez exprimé, les mots que vous avez prononcés retentiront à toute heure et à tout jamais dans ma pensée.

— Non, Hélène, m'écriai-je, les paroles de la tendresse la plus vraie, du repentir le plus sincère, les classeront de votre pensée, ces mots affreux, si vous êtes aussi généreuse pour suivre une inspiration qui vous vient du ciel ! Et je me jetai à ses genoux.

Elle me fit relever, et continua avec un sang-froid glacial qui me navrait : — Vous comprenez, monsieur, que profondément indifférente à l'opinion d'un homme que je n'estime plus, et forte de ma conscience, j'aime mieux encore passer à vos yeux pour cupide...

— Hélène ! Hélène !... par pitié !

— Que de passer aux yeux du monde pour infâme, ajouta-t-elle. Aussi, cette réparation que vous m'avez offerte, je l'accepte...

— Hélène... mon enfant ! dit sa mère en se jetant dans ses bras : Arthur aussi est généreux et bon, il a été égaré, aie donc pitié de lui...

— Hélène, dis-je avec une exaltation radiante, je vous connais... vous auriez pu dire le contraire... à cette vie de misère pour moi... si votre instinct ne vous avait pas que, malgré un moment d'affreux erreur, j'étais toujours digne de vous !

Hélène secoua la tête et ajouta, rougissant encore d'un souvenir d'indignation : — Ne croyez pas cela... Dans une circonstance aussi solennelle je ne dois ni me vexer vous tromper... la blessure est incurable : jamais... jamais je n'oublierai qu'un jour vous m'avez soupçonnée d'être vaine.

— Si ! si ! vous l'oublierez, Hélène ! et pour moi, qui entends les prévisions de mon cœur, l'avenir me répond du passé.

— Jamais je ne l'oublierai, je vous le répète, dit Hélène avec sa fermeté habituelle. Ainsi, songez-y bien, il en est temps, rien ne vous lie... que l'honneur. Vous pouvez me refuser ce que je vous demande à cette heure ; mais ne croyez pas que je change jamais... Je vous le répète, pour l'éternité de cette vie... mon cœur sera séparé du vôtre par un abîme.

— Croyez-le, croyez-le, dis-je à Hélène ; car je me sentais rassuré par toutes les présumptions de ma tendresse. Croyez cela : que m'importe ! mais votre moi, mais le droit de vous faire oublier les chagrins que je vous ai causés, voilà ce que je veux, voilà ce que j'accepte, voilà ce que je vous demande à genoux...

— Vous le voulez ? me dit Hélène en attachant sur moi un regard pénétrant, et semblant éprouver un moment d'indécision.

— Je l'implore de vous comme mon boulier d'or, comme l'heureux destin de ma vie. Enfin, lui dis-je les yeux baignés de larmes : Je l'implore de vous avec autant de religion ardente que si je demandais à Dieu... la vie de ma mère.

— Ce sera donc, je vous accorde ma main, dit Hélène en détournant les yeux afin de cacher l'émotion qui la surprit pour la première fois depuis notre entretien.

J'étais le plus heureux des hommes. Je connaissais trop l'embrasure susceptible d'Hélène pour ne m'être pas attendu à ces reproches : son cœur avait été si cruellement frappé, que la joie devait être encore longtemps vive et soignée ; je sentais qu'il fallait peut-être des jours... des années de soins tendres et délicats pour cicatriser cette blessure ; mais je me sentais si certain de mon amour, si heureux de l'avenir, que je ne doutais pas de réussir. Noble et loyal comme je connaissais Hélène, sa promesse même me prouvait qu'elle ressentait sans doute encore de la colère, mais qu'elle m'estimait toujours : qu'elle avait lu dans mon cœur, et qu'elle était persuadée, à son insu, qu'en exprimant l'affreux pensée qui l'avait si affreusement blessée, je n'avais été que l'écho involontaire des maximes désolantes de mon père.

Nous partîmes bientôt pour la ville de **, où habitait Hélène et sa mère.

Notre mariage, annoncé avec une sorte de solennité, fut fixé pour une époque très-rapprochée, car j'avais supplié Hélène de me permettre de hâter cet heureux moment, autant que le permettait l'exigence des actes publics.

Mon cœur bondissait d'espoir et d'amour. Jamais Hélène ne me parut plus belle : son visage, ordinairement d'une expression douce et tendre, avait alors un air de fiercé grave et mélancolique qui donnait à ses traits un caractère plein d'élévation : je trouvais de la grandeur et une noble

estime de soi dans cette détermination qui lui faisait alors braver, de toute la conscience de son indolente pitié, mes doutes offensants, si loquaces d'ailleurs d'être un instant complotés par cette âme loyale. Ainsi je me laissais entraîner aux projets de bonheur les plus rians. Je me trouvais presque heureux de la froideur qu'Hélène continuait de me témoigner, car je voyais encore la des instincts des esprits généreux, qui souffrent d'autant plus vivement d'une injure, qu'ils sont d'une sensibilité plus ou moins.

La cruelle indécision qui m'avait effrayé sur mon avenir s'était changée en une sorte de certitude paisible et sereine : tout à l'horizon me paraissait radieux : c'était cette vie intérieure que j'avais d'abord rêvée, et pour ainsi dire exprimée à Serval : une existence calme et contentée ; et puis, le dirai-je ? chaque compte que je devais faire sur les tristes ressentiments d'Hélène me rassurait : je pensais avec une ivresse habituelle qu'il fallait pour ainsi dire recommencer à me faire aimer d'Hélène. Avec quelle joie je pensais à fermer peu à peu cette plaie funeste ! Je me sentais si riche de tendresse, de dévouement et d'amour, que j'étais sûr de ramener peu à peu sur cet adorable visage sa première expression de bonté confiante et ingénue, de fixer à jamais sur ses lèvres charmantes leur ineffable sourire d'autrefois, au lieu du sérieux mépris qui les plissait encore... de voir ce regard dur et dédaigneux s'adoucir peu à peu... de mépris devenir sévère, puis triste, puis mélancolique, bienveillant, tendre, et de lire enfin dans son regard azur ce mot béni : Pardon !

Jusqu'aux moindres détails matériels des préparatifs du notre union, tout me rassurait : je n'en occupais avec une joie d'enfant. Ne voulant pas quitter Hélène, j'avais prié une amie de ma mère, femme d'un goût parfait, de m'envoyer de Paris tout ce qu'on peut imaginer d'élégant, de recherché, de magnifique, pour la corbeille d'Hélène.

Je me souvins que ce fut dans deux de mes voitures, que j'avais fait venir de Serval, que ces présents furent portés à Hélène, et offerts par moi-même ; j'avais mis un grand faste dans cette sorte de cérémonie : les deux voitures, gens et chevaux, en grand équipage de gala, allèrent ainsi respectivement au pas jusqu'à la demeure d'Hélène, à la grande admiration de la ville de **.

Lorsque ces merveilles de goût et de spontanéité furent déposées dans le salon de ma tante et qu'Hélène y parut, le cœur me battait de joie et d'angoisse en épiant son premier regard à la vue de ces présents.

Ce regard fut indifférent, distrait et presque ironique.

Cela me fit d'abord un mal horrible, une larme me vint aux yeux : j'avais mis, hélas ! tant d'amour, tant de soins à ces préparatifs... Puis bientôt je vins à penser que rien n'était plus naturel et plus conséquent au caractère d'Hélène : que sa froideur dédaigneuse pour ce luxe, l'arrière-pensée que je lui avais si indignement prêtée, pouvait-elle me savoir gré de ce luxe dédaigné ?

Vint enfin le jour de signer le contrat. En province c'est une solennité, et un assez grand nombre de personnes se rendirent chez ma tante pour assister à cet acte.

Hélène était à sa toilette, on l'attendit quelque temps dans le salon de ma tante ; pendant que je supportais l'ennui des plus sottes félicitations, le notaire vint me demander si rien n'était changé dans mes intentions au sujet du contrat, tant sa réclusion semblait étrange au garde-note : je répondis assez impatiemment que non.

Dans cet acte, dont je m'étais réservé le secret, je reconnaissais à Hélène la totalité de ma fortune. Ce qui seulement me surprit, ce fut la facilité d'Hélène à m'accorder le droit de faire à ma guise ces dispositions ; puis je l'attribuai, avec raison, à l'extrême répugnance qu'elle devait avoir à s'occuper de toute affaire d'intérêt.

Enfin Hélène parut dans le salon : elle était un peu pâle, paraissait légèrement émue. Je la vis encore entrer, vêtue d'une robe blanche toute simple, avec une ceinture de soie bleue ; ses magnifiques cheveux, tombant de chaque côté de ses joues en grosses boucles blanches, étaient simplement tordus derrière sa tête. Rien de plus enchanteur, de plus frais, de plus charmant que cette apparition, qui sembla changer tout à coup l'aspect de ce salon.

Hélène s'assit à côté de sa mère, et je m'assis à côté d'Hélène.

Le notaire, placé près de nous, fit un geste pour recommander le silence, et commença la lecture du contrat.

Lorsqu'il eut fini l'article qui assurait et reconnaissait à Hélène tous mes biens, le cœur me battait horriblement, et confus, presque honteux, je baissais les yeux, craignant de rencontrer son regard.

Enfin cet article fut lu.

Un commissaire la méfiance de la fortune de ma tante, aussi moi dédaigneusement fut-il accueilli avec un murmure approbateur.

Alors je me hasardai de lever les yeux sur Hélène : je rencontrai son regard ; mais ce regard me fit frissonner, tant il me parut froid, dédaigneux, presque méchant.

On acheva la lecture du contrat.

Au moment où le notaire se levait pour présenter la plume à Hélène

sûn de le signer, Hélène se leva droite et imposante, et d'une voix ferme dit ces mots :

— Maintenant, je dois déclarer que, pour une cause qui m'attaque en l'honneur de M. le comte Arthur, mon cousin, il m'est impossible de lui accorder ma main.

Puis, s'adressant à moi, elle me remit une lettre en me disant : — Cette lettre vous expliquera le motif de ma conduite, monsieur, car nous ne devons jamais nous revoir.

Et, saluant avec une assurance modeste, elle se retira accompagnée de sa mère, qui partageait la stupeur générale.

Tout le monde sortit...

On peute l'éclat et le bruit que fit cette aventure dans la ville et dans la province.

Je me trouvai seul dans le salon... j'étais anéanti.

Ce ne fut que quelques moments après que je me décidai à lire la lettre d'Hélène.

Cette lettre, que j'ai toujours conservée depuis, la voici.

Huit ans se sont écoulés : j'ai passé par des émotions bien diverses et bien saisissantes ; mais j'éprouve encore un sentiment douloureux, une sorte d'ardente vindicte, en lisant ces lignes si empreintes d'un inoubliable et éternel mépris :

« Après les bruits colossaux qui avaient entaché ma réputation, et que vous aviez provoqués par la légèreté de votre conduite envers moi, à me faire une réparation publique, éblouante, je l'ai obtenue... Je suis satisfait. En me voyant renouer de mon propre gré à cette union aussi avantageuse pour vous sous le rapport de la fortune, le monde croira sans peine que ce mariage n'était pas nécessaire à ma réhabilitation, puisque je l'ai hantement repoussé.

« Vous avez été bien aveugle, bien présomptueux ou bien étranger aux généraux ressentiments, puisque vous avez pu croire moi l'usurier que je ne vous ai pas à tout jamais et profondément méprisé, du moment où vous m'êtes apparu sous un jour aussi sordide, du moment où vous m'avez dit, à moi... Hélène !... qui vous aviez aimé dès l'enfance, et qui venais de vous faire l'aveu le plus constant et le plus loyal : « Hélène, vous avez tout calculé ; vous avez, votre tendresse, vos souvenirs, tout cela est fictif et menteur : c'est un infâme artifice, car vous ne me songez qu'à ma fortune. » Un pareil soupçon tue l'affection la plus outrée. Je vous aurais tout pardonné, perfidie, inconstance, abandon, parce que tout coupable ou criminel que soit l'entraînement des passions, ce mot passion peut lui servir d'excuse ; mais cette défection hostile, hostile et hideusement égoïste, qui, couvrant des yeux son trésor, suppose les plus généreux sentiments d'y vouloir puiser, ce peut être excusé que par la cupidité la plus basse ou la personnalité la plus hantée. Vous blasphemiez et vous mentiez en invoquant le souvenir de votre père... Votre père était assez malheureux pour croire au mal, mais il était assez généreux pour faire le bien. Ne me parlez pas de repentir... chez vous l'instinct d'abord a parlé ; votre première impression a été infâme... le reste est venu par réflexion, par honte de cette indignité ; cela ne me paraît que plus méprisable, car vous n'avez pas même l'énergie persistante du mal : vous en avez la honte, et non pas le remords. »

Jamais... je ne pourrai rendre la confusion, la rage, la haine, le désespoir qui m'extasieront après avoir lu cette lettre, ou me voyant joué si froidement et si injustement acculé ; car, après tout, ce doute avait été dû à une influence suprême, et je ne me sentais aucunement coupable. Mon regret, ma résolution d'épouser Hélène mélangés ses dédains, l'abandon que je lui avais fait de mes biens, me faisaient assez ressentir que j'avais mis en mal de nobles et généreuses inspirations.

Néanmoins, en me rappelant combien j'avais été tendrement aimé, et en voyant alors si profondément méprisé, je compris tellement que tout espoir était perdu que je sentis, ainsi que je l'avais déjà éprouvé, une sorte de vertige s'emparer de moi en voyant l'avenir de ma vie chager si soudainement ; il me sembla que, de ce moment, je me voyais résolu à ma perte, et c'est avec un regret déchirant que je m'écriai : — Hélène, vous m'avez été impitoyable ; vous auriez peut-être pu jour à répondre d'un avenir bien fatal !

Le soir même je partis pour Paris, désireux d'arriver au milieu de l'hiver, pour m'y trouver au cœur de la saison, et chercher à m'étourdir par les distractions de cette vie ardente et agitée.

MADAME LA MARQUISE DE PENAFIEL.

CHAPITRE XI.

Portrait

Un an après mon arrivée à Paris, les poissides jours que j'avais passés à Servat avec Hélène me semblaient au songe, soûge frais et fleur, qui contrastait trop tristement avec mes impressions nouvelles pour que j'y reportasse souvent ma pensée. De ce moment aussi, j'acquis cette conviction : que la prétendue douceur des souvenirs est un mensonge ; dès qu'un regret le passé, les souvenirs sont pleins d'amertume, et, par cette comparaison même, le présent devient plus odieux encore.

L'éclatant refus d'Hélène m'avait profondément blessé dans mon amour et dans ma vanité ; je me disais de l'orgueil à ne pas me trouver malheureux, et je reniais du moins à m'étourdir. Je parvins d'abord à être ravi de me voir libre, et à faire mille rêves d'or sur l'emploi de cette liberté. Puis je touchai d'exister à mes propres vœux l'ingrat outill où je bûissais la mémoire de mon père ; je me dis que, par compensation, j'avais au moins personnellement dû à l'une de ses dernières inspirations en échantonnant aux projets intéressés d'Hélène. — Car quelquefois je cherchais encore ma misérable consolation, ou plutôt une infame excuse à ma conduite, dans de nouveaux et indignes soupçons sur cette noble fille, qui d'ailleurs avait quitté sa province pour faire un voyage en Allemagne avec sa mère.

Pourtant, malgré l'amertume de mes regrets, comme toujours, je passai se volla peu à peu, s'obscurcit et s'effaça presque tout à fait.

Je ne sais si ce fut l'impénétrable évanescence de la vie de Paris qui devait me causer plus tard cette indifférence à propos de jours antérieurs si chers à mon cœur.

Je n'avais pourtant pas apporté à Paris un étonnement de provincial ; j'étais resté à Londres pendant deux brillantes saisons, et, grâce aux anciennes et intimes relations de mon oncle et de notre ambassadeur, relations que mon père et ma tante lui avaient rappelées, en me recommandant à lui lors de mon voyage, je m'étais trouvé placé dans le meilleur et le plus grand monde d'Angleterre. Or, l'aristocratie anglaise, fière, absolue et justement vain de son incontestable supériorité de richesse et d'influence sur toutes les aristocraties européennes ; la haute société anglaise, dis-je, est d'un abord si glorieusement réservé pour les étrangers qu'elle admet dans son cercle restreint, qu'une fois qu'on a subi ou brava son accueil d'un cérémonial aussi imposant, on peut pour ainsi dire respirer partout à l'aise.

Et néanmoins, dans la vie de Paris, qui ne peut en rien se comparer à la splendeur colossale de l'existence qu'on mène à Londres, il y a ce qu'on ne trouve ni à Londres ni ailleurs ; il y a je ne sais quel charme enivrant, inexprimable, auquel les esprits les plus calmes et les plus prévenus ne peuvent souvent résister.

Quant à la vie de Paris, selon son acception véritable, et si on veut en considérer la fleur la plus brillante, elle se borne à l'existence élégante et raffinée que mène l'élite de cinq ou six salons, dans un ou deux quartiers de cette ville, où sont accumulés des plaisirs de toute sorte.

En arrivant à Paris, je n'eus heureusement pas à faire cet apprentissage de la vie matérielle, qui coûte souvent aux étrangers tant d'argent et de désappointement. Mon père avait si longtemps habité cette ville, que, grâce à ses traditions de famille sur le confort de l'existence, j'évitai des faiblesses une foule d'ennuis. Ainsi, au lieu de me caser très-écherement et très à l'étroit dans une de ces espèces de richesses fumillantes et bruyantes, à cinq ou six étages, qui commencent aux étonnantes hauteurs des magasins et finissent à la misère des mansardes, je trouvai un petit hôtel près des Champs-Élysées, en si vue de Servat mes gens et mes chevaux, et je me fis ma maison sur un pied honorable.

J'allai voir quelques amis ou parents éloignés de ma famille. Ils me reçurent à merveille ; ce n'est pas respect pour le nom de mon père, eux-là parce qu'ils avaient des filles à marier, et que j'étais sans doute à leurs yeux ce qu'on appelle un bon parti ; d'autres enfin parce qu'ils étaient toujours précieux pour les seuls d'avoir une visite de plus à faire dans la journée, et de pouvoir ainsi de temps à autre placer une de leurs heures inoccupées.

Parmi ces derniers se trouvait M. le comte Alfred de Cernay : un de mes amis de Londres, qui le connaissait parfaitement, m'avait donné

pour lui des lettres, et sur lui des renoncements très-dignes de créance, et dont je reconnus moi-même toute l'exactitude.

Je le rapporte ici parce que, sans être un homme éminemment distingué, M. de Cernay était le type d'un homme à la mode dans la plus large et la plus vulgaire acception de ces mots : or l'honnête à la mode de nos jours a une physionomie toute particulière.

M. de Cernay avait environ trente ans, une figure charmante, et ne manquait pas d'un certain esprit courtois et complaisant ; il était assez fin, assez moqueur, tout en affectant une sorte de bonhomie distinguée qui lui donnait la réputation de bon compagnon, bien qu'il eût à se rapprocher, m'avait-on dit, quelques peripeties et d'assez méchantes médisances ; très-élegant, quoique visant un peu à l'originalité, il s'était fait, à sa façon, mais du reste à tort ; il était très-connaisseur et amateur de chevaux, avait les plus jolis équipages qu'on pût voir, et se souciait de plus aussi grand sportman qu'un homme du monde.

M. de Cernay était fort riche, fort intéressé, et singulièrement entêté sur ses affaires, trait de mœurs particulier à notre époque, et qui semble (à tort pourtant) exclure toute idée de grâce et d'éclat. M. de Cernay ne se refusait rien, son luxe était extrême ; mais il composait lui-même très-exactement avec ses gens, était inexorable pour toute dépense qui ne rapportait pas au moins un intérêt d'évidence, spécialement à propos, ne se faisant aucun scrupule d'assigner ses fermiers en retard, et révoquait ses valets lui-même, car (sans l'avouer cette énormité) il avait fait dans le plus profond mystère une manière de cours de droit sous la direction d'un ancien procureur. Mais en doit dire qu'au dehors cette expérience procédurale ne se traduisait en rien chez le comte : ses manières étaient parfaites, de très-bonne et ancienne noblesse ; il devenait aussi grand seigneur qu'on peut l'être de notre temps ; enfin son esprit d'ordre dans le superflu et d'économie dans le luxe n'eût peut-être été absolument perceptible qu'aux gens qui auraient pu lui demander quelque service, et ceux-là sont toujours les derniers à parler des richesses qu'on leur fait.

Bien d'ailleurs de plus sage, de plus louable, que cette manière de vivre d'une prudence si prévoyante et si arrêtée. L'insulte dans son souvenir sur cette particularité très-significative, parce qu'elle devait être une conséquence de notre époque, d'un positif exact et rigoureux.

De nos jours on ne se ruine plus ; il est de plus mauvais goût d'avoir des devoirs, et rien ne paraît plus ridicule et plus bête que cette existence folle, désordonnée, et, au résumé, souvent fort peu délicate et honorable, qui a été longtemps tolérée comme type de la délicieuse éducation française, que la vie vagabonde enfin de ces charmants mauvais têtes et bons coeurs qui, ayant eu contraire d'excellentes têtes et de fort mauvais coeurs, étaient généralement les plus vilains gens du monde.

Rien au contraire aujourd'hui n'est de meilleure compagnie que de parler de ses biens, de ses terres, des améliorations qu'on y fait, et des essais agricoles, de l'aménagement de son bois et de la beauté des étiers de toute sorte qu'on nourrit dans ses prés ; on devient, en un mot, extrêmement régulier, et l'on a raison, car ces derniers jouissaient seuls et en malice du peu de magnifiques résidences qui restaient encore en France. Les jours qu'on fait dans les terres se prolongent de plus en plus, et il y a une réaction évidente vers la vie du château pendant huit mois de l'année, et vers la vie des études à Paris durant l'hiver.

Mais, pour revenir à M. de Cernay, il était aussi très-grand, très-noble et surtout très-savant joueur, ce qui semblait d'abord assez contredire les principes d'ordre dont on a parlé. Loin de là. Pour la plupart des gens du monde le jeu n'est plus un effrayant défi qu'on jette à la destinée, une source brûlante d'émotions terribles ; c'est beaucoup plus une affaire qu'un plaisir. On a sa bourse de jeu, somme qu'on ne dépense pas ; c'est encore un capital qu'on tâche de rendre le plus productif possible en le rognant, en ne le hasardant pas, en étudiant les règles et les combinaisons du jeu avec une ardeur incroyable, en se pénétrant bien de son essence, en s'exerçant constamment, en se livrant à ses essais avec une profonde et méditative attention ; de la sorte, souvent la bourse de jeu, dans les bonnes années, rapporte quinze et vingt pour cent aux joueurs froids, prudents et habiles. Du reste, le jeu était ainsi devenu une affaire de science exacte, d'intérêt, et généralement de haute probité, les forces des joueurs sont aussi également réparties pour qu'on puisse se permettre toute l'irritante anxiété d'un coup de douze ou quinze cents louis, parce qu'on sait bien qu'un bout des mauvaises années la balance du gain et de la perte est à peu près égale. Encore une fois, rien de plus curieux dans notre époque que cette lutte singulière entre une sage et froide prévoyance qui songe à l'avenir et les passions ardentes, naturelles à l'homme, auxquelles l'on trouve moyen de satisfaire à peu près par cette espèce d'assurance calculée contre leurs lâcheux résultats (1).

M. de Cernay avait eu, disait-on, assez de succès auprès des femmes : mais en vieillissant, comme il disait, il trouvait mieux, afin d'être plus libre, plus ordonné, et de satisfaire aussi à son goût pour l'évidence, qui était un des traits saillants de son caractère, il trouvait mieux, dit-il, d'avoir avec une bourse de cœur qu'il ne dépassait pas d'une obole, et qui lui mettait annuellement sans pitié d'un des beaux les plus en vogue d'un des trois grands théâtres.

J'avais vu déjà ma carte et les lettres de notre ami commun chez M. de Cernay. Le samedi matin il vint me voir, et on me trouva pas ; quelques jours après j'allai chez lui une fois. Il habitait seul une fort jolie maison qui me parut le triomphe du confortable joint à une élégance simplifiée.

Son valet de chambre me pria d'attendre un instant dans un salon où je remarquai quelques beaux tableaux de chasse par Gérard.

Cinq minutes après mon arrivée M. de Cernay entra. Il était grand, svelte, élégant : avait une figure des plus agréables et les manières de la meilleure compagnie.

Le comte m'accueillit à ravir, me parla beaucoup de notre ami commun, et se mit à mes ordres avec la plus aimable obligeance.

Je m'aperçus qu'il m'observait. L'arrivée de province, mais j'avais beaucoup voyagé, et j'étais resté longtemps en Angleterre ; ainsi ne savais-je pas sans doute s'il désirait me traiter en provincial ou en homme d'épée du monde. Pourtant je craignais que ce qui l'engageait à me considérer décidément sous ce dernier aspect, fut le léger dépit qu'il me sembla éprouver de ne pas me voir plus près du charme de sa renommée de grande élégance. Envis, inutile, dit-il, il trouvait peut-être ma politesse trop aisée et sans assez d'élégance.

Or, je l'avoue, cette nuance imperceptible, ce léger dépit de M. de Cernay me fit sourire.

Il me proposa de prendre une tasse de thé avec lui, deux de ses amis et un renégat italien au service de Ménémet-Ali, homme d'une grande bravoure et qui avait eu les aventures les plus romanesques, ayant été, me dit le comte sans s'expliquer davantage, obligé d'assassiner deux ou trois femmes et autant d'hommes pour sortir d'une position délicate.

Je ne m'étonnai que médiocrement de cette singulière compagnie, car on m'avait déjà dit que M. de Cernay était fort curieux de tous de toute espèce ; et dès qu'il arrivait à Paris un Arabe, un Persan, un Indien, un étranger de quelque distinction, M. de Cernay se le faisait aussitôt présenter. Était-ce pour attirer encore davantage l'attention par ces voyants et étranges acolytes ? Était-ce pour son propre plaisir à la mode parvenue même au delà des rives du liège et du né ? Je ne sais, mais cela était ainsi.

— Voulez-vous rester prendre le thé avec moi ? me dit M. de Cernay ; sans compter mon renégat, vous verrez un des hommes les plus excentriques et les plus spirituels que je sache, un des hommes les plus sots et les plus ridicules que je connaisse : le premier est lord Falmouth, le second est M. du Fluvier.

— J'ai fort entendu parler de lord Falmouth, lui dis-je, et ce serait pour moi une précieuse bonne fortune que de le rencontrer ; mais je le croyais encore aux Indes.

— Il est arrivé depuis un mois seulement, me dit M. de Cernay ; mais vous savez sans doute comme il s'est décidé à ce voyage ? Du reste, ainsi qu'il fait toujours, Falmouth se couche assez généralement à six ou sept heures du matin. Or un jour, il y a environ dix-huit mois de cela, il se leva sur les quatre heures du soir : il avait mal dormi, était inquiet, agité, nerveux ; il avait de plus énormément gagné au jeu, ce qui l'avait privé des émotions qui le sortent parfois de l'engourdissement de sa vie décolorée ; enfin il s'ennuyait un peu plus horriblement que d'habitude. Il sonna son valet de chambre, et demanda le temps qu'il fait. Le temps était gris, sombre, brumeux.

— Ah ! toujours du brouillard, jamais de soleil, dit Falmouth en bâillant affectueusement ; puis, du plus grand sang froid du monde, il s'écria : alors : Envoyez chercher des chevaux. Les chevaux arrivent, sa voiture de voyage est toujours prête ; on attelle, son valet de chambre, très-instruit des habitudes de son maître, fait faire ses malles, et deux heures après mildred descendit de chez lui disant à son concubine : — Si on me demande, vous direz que je suis allé... Et il bâilla un moment entre Constantinople et Calcutta ; enfin il se dérida pour Calcutta, et reprit avec un énergique et nouveau bâillement : — Que je suis allé à Calcutta.

Une chose que je ne concevais pas et qui paraît de nos jours à nos intérêts à braver (parlant du motif). Je commençai par vous dire que M. de Lully est à Saint-Germain, et que madame de Poix ne s'est que répondre à la question qu'il m'écrit ; on entendait tout en course, et s'il n'y avait pas de vous dire à dire à la suite de Paris — Le chevalier d'Alphonse m'écrit tout pour moi. Je vous conseille de prendre garde au sieur Lully, on m'avait dit qu'il allait déposer son bilan. (Je vous dirai que ce Lully est devenu un homme d'affaires depuis que je n'ai plus d'affaires.) Mais que faut-il conclure de cet avertissement de chevalier ? — Disons-nous, je vous prie, ce que signifie à déposer son bilan ? Madame de Poix suppose que c'est une sorte de malheur, et nous en sommes là.

(1) Comme trait de physiologie bien contrastant avec nos mœurs, on ne peut d'employer de citer ce billet de madame la princesse d'Hénin à madame de Créquy, rapporté dans les *Mémoires* et spirituelle Souveraine de madame de Créquy :

« Je ne vous dirai pas, vous qui avez tout, puisque vous êtes excédée de cette journal, mais vous qui ignorez de rien, ma chère, s'en la bonté de m'expliquer

— En effet il y va, y reste trois mois, et revient avec l'impossibilité la plus admissible, tout comme s'il eût été simplement question d'aller à la messe.

— Lord Falmouth est d'ailleurs un homme extrêmement distingué ? dit-je au comte.

— Il est influent d'esprit et du meilleur, me répondit-il, une instruction prodigieuse, et une non moins merveilleuse expérience pratique des hommes et des choses ; ayant voyagé dans les quatre parties du monde et surtout en ses principales cours de l'Europe, comme les peut visiter un pair d'Angleterre, fils aîné d'un des plus grands seigneurs des trois royaumes, et qui joint, en attendant mieux, de cinq à six cent mille livres de revenus ; et, avec tout cela, l'abbas est le seul homme véritablement blâmé et ennuyé que je connaisse ; il a tout éprouvé, rien ne l'a pu étonner.

— Et M. du Pluvier, dit-je à M. de Cernay, quel est-il ?

— Oh ! M. le baron Schœssen du Pluvier, me dit le comte d'un air dédaigneux et nauséabond ; M. du Pluvier est je ne sais pas qui, et il arrive je ne sais pas d'où ; ça m'a été une présentation forcée ; il débarque de quelque castel de Normandie, je crois, avec une misère de vingt ou trente mille francs mille livres de rente, qu'il va bêtement fouder dans l'enfer de Paris en deux ou trois hivers. Ce sera un de ces innombrables et piteux miliciens qui lèvent un moment sous le ciel enflammé de la grande ville, et disparaissent bientôt à jamais dans l'ombre et l'oubli parmi les lèues de ceux qui restent. Après cela, ajouta le comte, c'est une excellente trompette : le des que je veux m'amuser à répandre quelque bruit absurde ou quelque propos de l'antre monde, à l'instant j'enfourche, si cela se peut dire, M. du Pluvier, et il fait merveilles ; d'ailleurs, je m'en diverte à son profit, parce qu'il ne se contente pas d'être sot, et qu'il est encore fat et valet. Il faut, par exemple, voir l'air mystérieux avec lequel il vous montre des enveloppes de lettres à carreaux armées, toutes d'ailleurs à son adresse ; il faut l'entendre vous demander, en se remuant : — Connaissez-vous l'écriture de la comtesse de... ? de la marquise de... ? de la duchesse de... ? (Le mot de madame était de trop pour la compagnie pour lui). Et puis, le petit homme vous montre en riant de ces écritures-là, qui ne sont autre chose que des demandes sans fin pour des quittes, des bails, des loteries ; car toutes les femmes de ma connaissance, à qui je le désigne comme victime, l'en accablent sans scrupules et par douzaines... ce qui le rend bien le garçon le plus philosophiquement ridicule que je connaisse. Mais, dit M. de Cernay en interrompant, j'entends une voiture, je parie que c'est M. du Pluvier ; vous allez voir quelque chose qui mérite votre admiration.

En effet, nous allâmes à la fenêtre, et nous vîmes entrer dans la cour une calèche attelée d'assez beaux chevaux ; mais la voiture et les harnais étaient richement ornés de cuivre du plus mauvais goût ; ses roues, vêtues de livrés galonnés, avaient l'air de sautes d'église ; qu'on peut dire ridicule de tout et affreux et éblouissant gala, pour venir déjeuner chez un homme le matin !

Bientôt, M. du Pluvier entra bruyamment. C'était un petit homme gras, ragot, bouffi, trapu, rouge comme une cerise, blond, et, quoiqu'à peu près de vingt-cinq ans, déjà très-chaud, l'air vert et stupide, portait haut, avec un accent très-normand, vêtu avec la prétention et l'éclat le plus ridicule, portant des bijoux, un gilet de velours brodé d'argent ; que sais-je encore ?

M. de Cernay nous présenta l'un à l'autre, et, lorsqu'il m'eût nommé, M. du Pluvier s'écria cavalierement : — Ah ! parbleu ! je vous ai vu quelque part.

Cette impolitesse me choqua, et je lui répondis que je ne croyais pas avoir eu ce plaisir-là, car certes je ne l'aurais pas oublié.

Quelques minutes après, on annonça lord Falmouth.

Il était venu à pied et était vêtu avec la plus extrême simplicité. Je n'eus rien de sa vie l'impression singulière que me fit ce visage pâle, régulier, blanc et impassible comme du marbre, et pour ainsi dire illuminé par deux yeux bruns très-rapprochés du nez ; son sourire, grave, mordant, me frappa aussi, et, sans attacher la moindre signification à cette puérile remarque, je ne sais pourquoi l'histoire du vampire me revint à l'esprit, car je n'aurais pas donné un autre corps à cette créature fantastique.

M. de Cernay me présenta à lord Falmouth, et nous échangeâmes les politesses d'usage. Nous dîmes d'attendre mieux pour nous mettre à table, que le roi qu'il était, que le comte appelait familièrement son assassin.

Enfin le valet de chambre annonça M. Ismaël : c'était le roi qu'il était.

Il était de taille moyenne, brun, nerveux, magnifiquement vêtu à l'espagnole, et avait une fort belle figure, bien que d'un caractère sombre. Ismaël ne parlait pas un mot de français ; son langage se composait en partie d'italien vulgaire et de lambeaux de la langue française.

Bientôt le maître d'hôtel de M. de Cernay ouvrit les portes de la salle à manger. Le déjeuner fut parfaitement servi à l'anglaise ; l'argenterie était de Mortimer, les porcelaines de vieux Sévres, et la verrerie de Venise et de Bohême.

Ismaël mangea comme un ogre et ne dit mot ; seulement, comme il n'y avait sur la table que du thé, du café et du chocholet, il demanda bravement du vin et but largement.

M. de Cernay me parut assez contrarié du silence obstiné de son assassin, que M. du Pluvier agaçait d'ailleurs continuellement en lui débitant des phrases d'une manière grotesque, empruntées à la réception de M. Jourdain comme nonsensicoch. Mais, peu sensible à ces avances, de temps à temps Ismaël grognait comme un ours à la chaîne en jetant un regard de côté sur M. de Pluvier, qui semblait extrêmement l'importuner.

Dépendant je causais avec lord Falmouth, et je me souviens que notre entretien roula sur une observation qu'il m'avait faite et dont j'étais tombé d'accord ; il s'agissait de ce luxe recherché, vorace, non pas, presque féminin, que beaucoup de jeunes gens commencent à déployer alors dans l'art de leur appartement. Il avait beaucoup en songeant que toutes ces glaces si dorées, si entourées d'amours, de colombes et de guirlandes de fleurs, ne réfléchissent jamais que des visages masculins et barbus, qui s'y miraient ingénument au milieu des tourbillons de la fumée de cigare ; tandis que, par un contraste du goût le moins intelligent, au lieu de donner un but et un intérêt à toute cette magnificence, au lieu d'en doubler le charme en l'entourant de mystère, au lieu de n'éclairer ces splendides que pour des indifférents, si un de ces jeunes beaux avait à attendre avec une angoissante impatience quelque une de ces donnes et secrètes apparitions que toutes les nouvelles du luxe devaient éveiller, c'était généralement au fond d'un quartier ignoble et infect, dans quelque taudis sordide et obscur, que se déroulaient ces lectures si rares, si lieures, si enchanteresses, qui rayonnent seules plus tard par les pales souvenirs de la vie. Nous posâmes donc comme aphorisme avec lord Falmouth que, pour un homme de tact, de goût et d'expérience, le chez soi comme et apparent devait être le triomphe du confortable et de l'élégante simplicité ; et que le chez soi secret, ce disant casé de la vie, devait être le triomphe du luxe le plus éblouissant et le plus recherché.

Après dîner, nous allâmes dans la salie de M. de Cernay (l'usage si regardé du cigare nécessitant cette sorte de subdivision d'un appartement), garnie de profonds fauteuils, de larges divans, et ornée d'une admirable collection de pipes et de tabacs de toute sorte, depuis le bonk-tulien, jusqu'à l'or de et de perrieres, jusqu'au gardon de cette vulgarité), répondant à son populaire brûle-gueule ; depuis la faine douce et parfumée de l'Italie ou de la Havane, à la contée d'ambire, jusqu'au noir et âpre tabac de la rigie, quelques paillis étant assés dépravés pour rechercher son âcre et corrosive saveur.

Il y avait ce jour-là une course de gentlemen riders (1) au bois de Boulogne ; M. de Cernay en était juge et me proposa d'y aller ; il nous dit son bon lieu en phéon.

M. du Pluvier ne fit friction en m'offrant une place dans sa voiture de marchand d'orviétan ; mais j'échappai à ce gobe-pens, car j'avais heureusement dit à mon cavalier de m'attendre. Alors M. du Pluvier se rabattit sur lord Falmouth, qui lui répondit avec un imperturbable sang-froid :

— Je regrette bien sincèrement de ne pouvoir accepter, mon cher monsieur du Pluvier ; mais je vais de ce pas au Parlement.

— A la Chambre des pairs ? Eh bien ! je vous y mène. Qu'est-ce que ça me fait, moi ? mes chevaux sont-ils si pauvres ?

— Et si l'on acquiesce à merveille, répondit lord Falmouth. Mais c'est à Londres que je vais ; je désire parler sur la question de l'Inde, et comme la discussion s'ouvrira probablement demain soir, je veux y être à temps, car j'ai calculé le départ du piquebot, et je compte arriver à Londres après-déjeuner.

Je souris de cette singulière extrême, lorsque nous entendîmes les grognements des chevaux de poste, et bientôt le coupé de voyage de lord Falmouth entra dans la cour. Je regardai M. de Cernay avec étonnement, et, pendant que lord Falmouth était sorti pour donner quelques ordres, je demandai au comte si véritablement lord Falmouth partait pour Londres.

— Il part réellement, me dit M. de Cernay. Il lui prend souvent ainsi la fantaisie de parler sur une question politique qui lui plaît et qu'il traite toujours avec une incontestable supériorité ; mais il déteste si fort Londres et l'Angleterre qu'il descend de voiture à Westminster, siège, parle, remonte en voiture, et revient ici.

Lord Falmouth entra ; il me demanda de nous revoir avec les plus gracieuses instances ; son courrier partait, et il monta en voiture.

— La course est pour deux heures, me dit M. de Cernay ; le temps est magnifique ; j'ai envoyé mes chevaux à la porte d'Ample ; si vous voulez faire ensuite un tour au bois, j'ai un cheval à vos ordres.

— Mille grâces, lui dis-je, j'ai aussi envoyé les miens. Mais cette course est-elle intéressante ? demandai-je au comte.

— Elle ne l'est malheureusement que trop ; deux mille à courir, trois haies de quatre pieds et demi, et, pour bouquet, une barrière fixe de cinq pieds à franchir.

— C'est impossible, m'écriai-je ; pour d'autres obstacle une barrière fixe de cinq pieds ! Mais sur cent chevaux il n'y en a pas deux capables

(1) Course de chevaux montés par des gens de bonne compagnie.

de prendre sûrement un tel saut après une pareille course; et, si on le manque, c'est à se tuer sur la place.

— C'est justement cela, reprit le comte en soupirant; aussi je suis au désespoir d'être juge, au plutôt témoin de cette espèce de duel meurtrier, qui peut coûter la vie à l'un de ces deux braves gentlemen (1), si ce n'est à tous deux; mais je n'ai pu absolument refuser ces pénibles fonctions.

— Que voulez-vous dire? demandai-je à M. de Cernay.



Le péron. — page 19.

— Oh! repart-il, c'est tout un roman, et un secret aussi triste qu'infernable; je puis d'ailleurs vous le conter maintenant; car si, pour plusieurs motifs, personne au monde n'en est encore instruit, dans une heure d'ici, en voyant le dernier et terrible obstacle qui fut de cette course, engagée sous un prétexte frivole, une espèce de duel entre les deux jeunes gens qui la courent, tout le monde en deviendra facilement la cause et l'objet.

Je tâchai de lire dans les regards de M. de Cernay pour savoir s'il parlait sérieusement; mais, s'il plaisantait, ma pénétration fut en défaut, tant il semblait convaincu de ce qu'il disait.

— Enfin, reprit-il, voici le mot de cette aventure, véritablement extraordinaire. Une des plus jolies femmes de Paris, madame la marquise de Pénafiel, a, dans la foule de ses courtisans, deux adorateurs rivaux; leurs soins pour elle sont connus, ou plutôt devinés: ayant un jour

échangé entre eux quelques mots très-vifs, au sujet d'une rivalité d'honnêtes gens, qui insulaient à tous deux sans servir à aucun; de trop bonne compagnie pour se battre à propos d'une femme qu'ils aiment, et que l'écrit d'un duel aurait gravement compromise; pour éviter cet inconvénient, et arriver au même but, ils ont choisi ce duel meurtrier... dont les chances sont absolument égales, puisque tous deux montent à cheval à merveille, et que leurs chevaux sont excellents; quant au résultat malheureusement possible, il n'est pas douteux, car s'il est possible qu'un cheval, après une course de deux milles et trois boies franchies, passe encore une barrière fixe de cinq pieds, il est presque matériellement impossible que deux chevaux aient le même et prodigieux bonheur... Aussi, est-il hors de doute que cette course sera terminée par quelque terrible accident... sinon les deux rivaux doivent la recommencer plus tard, ainsi qu'on recommence un duel après avoir en vain échangé deux coups de feu.

Tout ceci me paraissait si étrange, si peu dans nos mœurs, bien qu'il y eût la rigueur cela ne fût pas absolument invraisemblable ni impossible, que j'en étais stupéfait. — Et madame de Pénafiel? demandai-je à M. de Cernay, est-elle instruite de cette lutte fatale dont elle est l'objet?

— Sans doute, et, pour vous donner une idée de son caractère, il est fort possible qu'elle vienne y assister.



Le combat. — page 21.

— Si elle y vient, dis-je cette fois avec un sourire d'incrédulité très-prononcé, madame de Pénafiel trouvera cela sans doute aussi simple que d'aller assister aux sanglants combats des torréadors de son pays; car, d'après son nom et son farouche mépris de nos usages, il faut que cette sauvage marquise soit quelque amazone espagnole de la vieille roche; une de ces brunes filles de Xéres ou de Vejer, qui portent encore un costume à leur juretière.

M. de Cernay ne put retenir un éclat de rire et me dit: « Vous n'y êtes pas le moins du monde: madame de Pénafiel est Française, de Paris,

(1) Le mot *gentleman* signifie pas *gentilhomme* dans une acception aristocratique, mais homme parfaitement bien élevé et de très-bonne compagnie, de quelque condition qu'il soit; on devrait peut-être l'importer dans la langue française comme tout d'autres expressions anglaises. Dans notre époque, où l'on met toute supériorité de naissance et de fortune pour n'accepter que la supériorité d'éducation et de position, il est singulier que le terme unique pour signifier la réunion de ces avantages

et Parisienne au delà de toute expression : de plus, très-grande dame et allée aux meilleures maisons de France ; elle est veuve, et son mari, le marquis de Penéfil, était Espagnol.

— Allons, dis-je au comte en riant à mon tour, il est bien à vous de jeter un intérêt aussi romantique, aussi fantastique sur une course dont vous êtes juge ; il y aurait de quoi y faire courir tout Paris...

— Mais je vous parle fort sérieusement, me dit-il d'un air en effet très-grave.

— Mais sérieusement, si je crois qu'une femme ne puisse empêcher, après tout, deux fous de faire d'ainsi dangereuses folies, je ne concevrai jamais qu'une femme du monde aille assister à un pareil défi, lorsqu'elle sait ce qu'elle s'expose au blâme, au mépris général.

— D'abord, madame de Penéfil s'inquiète souvent fort peu du qu'en dira-t-on, et puis elle seule sait être la cause de cette espèce de duel.

— Mais, en admettant qu'elle ne songe pas que ce secret peut être trahi par l'événement, elle fait toujours preuve d'une cruauté froide et abominable.

— Oh ! c'est bien aussi le cœur le plus sec et le plus dur qu'on puisse imaginer : avec cela vingt-cinq ans à peine et jolies comme un ange.

— Et pourquoi n'avez-vous pas insisté ces deux intrépides jeunes gens de ce dangereux défi ? car, si le but en est connu, ainsi que vous le présumez, toute leur délicate générosité sera doublement perdue.

— D'abord, me dit le comte, ils ne m'ont pas confié leur secret, c'est un très-singulier hasard qui m'en a rendu maître ; ainsi je ne pourrais me permettre de leur faire la moindre observation sur une particularité que j'en étais pas censé connaître ; quant à insister longtemps sur les dangers de la course, c'était presque mettre leur courage en doute, et je ne le pouvais pas, mais, s'ils m'avaient consulté, je leur aurais dit qu'ils agissaient comme deux fous ; car, en voyant une course aussi dangereuse, on ne pourra se l'expliquer par le pari de deux cents louis, qui en est l'objet apparent ; on ne risque pas presque assurément sa vie pour deux cents louis dans la position de l'homme qui se tient tout d'un côté, en recherchant le motif caché d'un pareil défi, pourrions-nous très-facilement arriver à découvrir la vérité... et cela causera un délit détestable pour madame de Penéfil.

— Et il est bien avéré que ces messieurs s'occupaient d'un pari ? demandai-je au comte. — Très-avéré, tout le monde le dit, et pour moi, qui connais depuis longtemps madame de Penéfil, ma plus grande certitude vient, à ce sujet, de l'indifférence affectée avec laquelle elle paraît les traiter ; car elle est pour certaines choses d'une rare et profonde dissimulation.

Il y avait, je le répète, dans tout ce que me disait M. de Cernay, un si singulier mélange de vraisemblance et d'étrangeté que je ne pouvais me résoudre à le croire un à ne pas le croire. — Il faut, lui dis-je, que vous m'affirmiez aussi sérieusement tout ce que vous venez de me dire la pour que je regarde madame de Penéfil comme étant du monde... mais qui voit-elle donc ?

— La meilleure et la plus haute compagnie où hommes et en femmes,

car elle a une des plus excellentes maisons de Paris, une fortune énorme, et elle reçoit d'une façon vraiment royale ; de plus, son salon fait loi en matière de bel esprit, ce qui n'empêche pas madame de Penéfil d'être généralement détestée selon ses mérites.

— Et quelle femme est-ce, à part cela ? elle est donc spirituelle ?

— Infinitement, mais son esprit est très-méchant, très-arrogant, et puis avec cela dédaigneuse, capricieuse, impérieuse à l'excès, habitude qu'elle est à voir tout fléchir devant elle : parce qu'après tout, certaines positions sont tellement hautes qu'elles s'imposent bon gré mal gré. Il est inutile de vous dire que madame de Penéfil est une excoquerie qui passe toutes les bornes du possible... et pour achever de la peindre, elle a les prétentions les plus incroyablement ridicules... Devinez à quoi ? aux sciences sérieuses et abstraites ? aux arts ? que savez-vous ?

— Oh ! c'est, je vous assure, une femme à la fois étrange, charmante et ridicule... comme je suis furtif de ses amis, je vous proposerais bien de vous présenter à elle, en vous prévenant toutefois qu'elle est aussi en-

traine que dangereuse à connaître ; mais elle est si bizarre, si fantasque, que je ne puis vous assurer d'être agréé, car elle refuse aujourd'hui ce qu'elle désirerait demain.

— Mais, dit le comte

en regardant le pendule, le temps nous presse, voici deux heures ; de-mandons nos voitures.

Et il sonna.

Nous sortîmes. — Le microbolique attelage de M. du Pluvier avança le premier, et le petit homme s'y précipita triomphalement en manquant le maréchalier.

Il me semblait remarquer depuis quelques minutes sur le visage de M. de Cernay une sorte de curiosité sans doute causée par son désir de voir si j'étais digne (par mes chevaux du moins) de graviter autour de sa brillante planète.

Quand mon cabriolet avança, M. de Cernay y jeta un coup d'œil de connaissance ; tout cela était fort simple, fort peu voyant, le harnais tout noir ; mais le cheval lui-même, de grande taille et d'un modèle parfait, avait des actions presque pareilles à celles du fameux Coventry (1).

— Diable ! mais cela est tenu à merveille, et vous avez certainement là le plus beau cheval de cabriolet de tout Paris !

— me dit M. de Cernay d'un ton approbateur et il me parut percer une nuance d'envie.

De ce moment je jugeai que le comte me plaçait décidément devant dans son esprit. Son phéon avança ; il y prit place avec humeur.

Il est impossible de décrire l'élégance, la légèreté de cette délicieuse voiture vert ébène, à rechamps blanc ; non plus que l'ensemble et le bouquet de son charmant attelage, composé d'un cheval gris et d'un cheval azeux de taille moyenne. Tout était à ravir, jusqu'aux deux petits grons abondamment du même corse et de la même taille, qui montèrent légèrement sur le siège le derrière ; ce fut ainsi la première fois que je vis des chevaux à crinière rasée, et cela convenait parfaitement à ceux de M. de Cernay, tout leur encolure, phéon de race, était plate, nerveuse et hardiment sortie. Nous partîmes pour le bois.

(1) Cheval de harnais acheté à Londres mille livres, je crois, par lord Chesterfield.

CHAPITRE XII.

Les gentlemen rieurs.

Faut-il dire, tout ce que M. de Cernay excitait si vivement ma curiosité que j'avais la plus grande hâte d'arriver sur le lieu de la course.

Nous nous rendîmes donc au bois de Boulogne par une belle journée de février. Le soleil brillait; l'air vif et pur, sans être trop froid, avait la figure des femmes qui passaient en voitures; découvertes pour se rendre au rond-point, terre de la course dont on a parlé.

Nous nous arrêlâmes à la porte Dauphine pour prendre nos chevaux de selle; les officiers suivirent, en sortant d'examen de la part de M. de Cernay, examinaient que le confiant sans doute dans la haute opinion qu'il avait déjà conçue de moi, et qui laissa, je l'avoue, ma vanité fort piquée.

Quant à ses chevaux, ils étaient, comme tout ce qu'il possédait, d'une perfection rare.

M. de l'Éclair me prouva ce dont j'étais déjà longtemps persuadé, c'est qu'il y a pour aussi dire des gens orgueilleux, vains à toutes sortes d'accidents ridicules; ainsi à peine fut-il à cheval, qu'il se laissa emporter par sa monture. Nous le croyions à quelques pas derrière nous; lorsque tout à coup il nous dépassa en partant comme un trait; nous le suivîmes assez longtemps des yeux, mais son cheval prenant tout à coup une allée transversale, la réaction de ce brusque mouvement fut si rude que M. de l'Éclair perdit son chapeau, et puis il disparut à nos yeux.

Nous arrivâmes paisiblement au rond-point avec Ismaël, en risant de cette mésaventure; car j'ai oublié de dire que, poussant l'attention pour son fils jusqu'à la plus gracieuse prévoyance, M. de Cernay, ayant par hasard dans son écurie un très-beau cheval arabe noir, avait offert à Ismaël de le monter - le remède avait été accepté, et sa figure mâle, caractéristique, son costume bizarre et éclatant, hissaient sans doute, selon les prévisions de M. de Cernay, remonter, valait et restait d'avantage encore l'élégance toute française de ce dernier.

Une fois arrivé au rond-point, je descendis de cheval et me mêlai aux habitants des courses, parmi lesquels je trouvai plusieurs personnes de ma connaissance.

Ce fut alors que je vis l'effroyable obstacle qui restait à franchir, après les deux mille courus et les trois haies passées.

On se figure un mât d'église à cinq pieds au-dessus du sol et scellé transversalement sur deux solives poutres perpendiculaires, comme une barrière d'allée.

Alors, je l'avoue, les renseignements que m'avait donnés M. de Cernay sur ce défi, tout en me paraissant étranges, tout en affirmant un fait si peu dans nos mœurs, me semblaient au moins expliquer pourquoi ces deux jeunes gens allaient affronter un aussi terrible danger.

Un assez grand nombre de personnes entouraient déjà cette fatale barrière, et comme moi ne pouvaient en croire leurs yeux.

On se demandait comment deux hommes riches, jeunes et du monde, risquaient ainsi témérairement leur vie. On s'interrogeait pour savoir si au moins l'ignorance du pari pouvait jusqu'à un certain point faire comprendre une aussi folle intrépidité; mais il était de deux cents fois seulement.

Enfin, après de nouvelles et vagues conjectures, plusieurs spectateurs, au fait des bruits du monde, arrivèrent, soit d'après leurs propres réflexions, soit qu'ils fussent mis sur la voie par quelques mots de M. de Cernay, arrivèrent, dis-je, à interpréter ce défi mortel ainsi que le conte l'avait déjà fait.

Cette hypothèse fut aussitôt généralement admise, car elle avait d'allure l'irrésistible attrait de la médiocrité; puis, à l'égard des choses les plus folles comme les plus graves, toute explication qui semble résoudre une énigme longtemps et vainement interrogée, est accueillie avec empressement.

Alors j'entendis çà et là les exclamations suivantes: Est-ce possible? — Au fait, maintenant tout s'explique. — Mais quelle folie! — quelle débauche! — quelle témérité! se condamnait ainsi pour une femme si distinguée, si coquette! — Il n'y a qu'elle pour inspirer de semblables actions. — Diabolique marquis! c'est révoltant! — à pas pas croire, etc., etc., etc.

Je n'avais pas eu le temps de demander à M. de Cernay des détails sur les actuels de cet événement extraordinaire; aussi, pendant qu'on s'indignait justement sans doute contre madame de Fénéclie, avançant à

l'heure, grand sportman (1) de ma connaissance, j'espérai pouvoir être complètement renseigné par lui.

— Eh bien! lui dis-je, voilà une course assez nerveuse, j'espère! pourriez-vous me dire quel est le favori (2)?

— On est tellement partagé, reprit-il, qu'à bien dire il n'y en a pas. Les chevaux sont tous deux parfaitement nés: l'un, *Breeley*, est par *Gustave* et *Cybèle*; l'autre, *Captain-Morace*, est par *Camel* et *Vengeur*; tous deux ont très-brillamment classés en Angleterre pendant deux saisons, et les gentlemen rieurs qui les montent, le baron de Merteuil et le marquis de Senneville, se sont acquis même parmi la fine fleur des habitués de Melton (3) la plus grande réputation, car ils égarent, dit-on, en intrépidité notre fameux capitaine *Becher* (4), qui s'est en fait son dernier bon membre (il avait bras gauche) au steeple-chase de Saint-Mabon, qui a eu lieu l'an dernier. J'ai vu bien des courses, j'ai assisté à des chasses et à des steeple-chases en Irlande, où les murs remplacent les haies; mais au moins les murailles n'ont que trois ou quatre pieds tout au plus; en un mot, de ma vie jamais je n'ai rien vu d'aussi effrayant que cette barrière! me dit-il sir Henry *** en se restaurant encore vers la terrible barrière.

À chaque instant de nouvelles voitures arrivaient, et la foule des spectateurs augmentait encore. Cette foule était séparée en deux parties bien distinctes: les uns, et c'était l'immense majorité, entièrement étrangers aux bruits du monde et aux conditions de la course, ne voyaient dans cette lutte qu'une distraction, une manière de spectacle dont ils ne s'occupaient pas le point.

Le plus petit oiseau, instruit du motif et du but, chacun qu'on prêtait à ce défi, tout en acceptant ou n'acceptant pas cette interprétation, comprenait du moins l'effroyable danger auquel allaient s'exposer les deux gentlemen rieurs.

Mais il faut dire que tous les spectateurs, et principalement les derniers dont on a parlé, attendaient l'heure de la course avec une impatience que je partageais moi-même, et dont j'avais presque honte.

Mais bientôt la foule se porta vers le centre du rond-point.

C'était M. de Senneville et de Merteuil qui venaient de descendre de voiture, et allaient monter à cheval pour se rendre à l'endroit du départ.

M. de Merteuil paraissait à peine âgé de vingt-cinq ans; sa taille était d'une élégance et d'une grâce extrême, sa figure charmante; il paraissait calme et souriant, quoique un peu pâle; il portait une casaque de soie, moitié noire et moitié blanche, et la toque paille; une culotte de drap d'un jaune très-clair, et des bottes à revers complétaient son costume. Il montait *Captain-Morace*.

Captain-Morace, admirable cheval bai, était dans une si excellente condition, qu'on croyait voir circuler le sang dans ses veines déjà gonflées sous sa peau fine, soyeuse et brillante de mille reflets dorés; enfin on pouvait compter chacun de ses muscles vigoureux, tant sa chair, débarrassée de tout embonpoint superflu, paraissait nerveuse et ferme.

M. de Merteuil s'arrêta un instant au poteau du bot pour causer avec M. de Cernay.

M. de Senneville, dont le cheval, plus froid sans doute, n'avait pas besoin du galop d'un quart de mille que M. de Merteuil allait donner au sien en gagnant le point de départ: M. de Senneville, pour aller rejoindre *Breeley*, montait un charmant petit haque pie, très-biennement marqué de noir et de blanc; sous la langue relingée de ce gentleman, on voyait sa casaque de soie pourpre; il était à peu près de la même taille que M. de Merteuil et avait d'une figure très-agréable. Il s'approcha de son rival le sourire aux lèvres et lui tendit la main, celui-ci la serra avec la plus grande ou du moins la plus apparente cordialité, ce qui me parut une dissimulation du meilleur goût, dans les termes où ils étaient, dit-on.

Ces deux charmants jeunes gens excitaient un intérêt pénible et général, tant était grave le péril qu'ils allaient affronter avec une témérité si insouciante. En effet, à quel que se vane l'intrépidité, elle se fait toujours admirer. Il me parut aussi qu'un homme à cheval blanc, de M. de Merteuil rempli de dignité, s'approchant de M. de Merteuil, et lui fit sans doute quelques observations pressantes sur le danger de cette course. Ces observations, accueillies avec la grâce la plus parfaite, descendirent pourtant sans effet; car, en présence de cette foule si attentive, M. de Merteuil et de Senneville, quel que fût le véritable intérêt de leur défi, ne pouvaient malheureusement paraître reculer devant le péril.

(1) A cette heure que le goût des chevaux, de courses, de la chasse et de tous les exercices du corps semble beaucoup s'accroître, on voit souvent se présenter d'un pas sûr sans inquiétude à la langue anglaise en cela qu'il signifie l'homme qui s'occupe de ces goûts, de même que l'espagnol parle d'homme de l'ensemble de ces goûts.

(2) On appelle ainsi le cheval qui semble réunir le plus de chances de gagner.

(3) Rendez-vous des plus habiles chasseurs d'Angleterre.

(4) Le capitaine *Becher* partage cette réputation avec M. le marquis de Glairac, lord Jersey, M. Oldmoor et autres honorables gentlemen.

Enfin il fallut se rendre au point du départ; un ami de M. de Cernay y alla avec MM. de Senneterre et de Merteuil pour assister à leur passage et donner le signal.

Ainsi la curiosité devint d'autant plus halestante qu'elle avait l'espoir d'être bientôt satisfaite.

A ce moment, entendit une grande rumeur, je me retournai, et je vis le malheureux M. du Pluvier, qui, sans chapeau, les cheveux au vent, le corps renversé en arrière, les jambes couramment tendues en avant, se roulaissait de toutes ses forces, continuant d'être emporté par son cheval, qui traversa le road-point comme une flèche et disparut bientôt dans une des allées cotées, au milieu des lucas des spectateurs.

A peine cet épisode bouffon était-il ainsi terminé, qu'un nouvel objet attira mon attention.

Je vis arriver lentement un très-beau coupé orange, au trot fier et cadencé de deux magnifiques chevaux noirs de la plus grande taille, et pourtant remplis de force et de ressort; les armoiries et les contours d'argent des harnais étincelaient au soleil, et sur l'ample draperie bleue du siège, de même couleur que les livrées à collet orange, je remarquai deux écus richement blasonnés en or de couleur, surmontés d'une couronne de marquis brodée en soie. Je jetai un regard curieux dans cette voiture, lorsque M. de Cernay, passait assez vite près de moi, me dit : — J'en étais sûr ! voilà madame de Pénafiel ; c'est infâme !

Et, sans me donner le temps de lui répondre, il s'avança à cheval vers la portière de cette voiture, après de laquelle se pressaient déjà plusieurs hommes de la connaissance de madame de Pénafiel. Elle me parut accueillir M. de Cernay avec une affabilité un peu insouciance, et lui donna le bout de ses doigts à serrer. Le comte me semblait fort causant et fort gai.

Je jetai un nouveau coup d'œil dans la voiture, et je pus parfaitement voir madame de Pénafiel.

A travers le demi-voile de blonde qui tombait de sa petite ceinture avec excès de simplicité, j'aperçus un visage très-pâle, d'un ovale fin et régulier, et d'une blancheur un peu mate; ses yeux très-grands, bien que à demi fermés, étaient d'un gris changeant, presque irisés, et ses sourcils prononcés se dessinaient aisément au-dessus de leur orbite; son front lisse, poli, assez saillant, était encadré de deux bandeaux de cheveux châtains très-clair, à reflets dorés, ainsi qu'en en voit dans quelques portraits de Titien; son nez, petit et bien fait, était peut-être trop droit; sa bouche, un peu grande, était vermeille; mais les lèvres étaient si minces et leurs coins si dénigrés par des plis, qu'elles donnaient à cette jolie figure une expression à la fois ennuyée, sardonique et méprisante; enfin la pose nonchalante de madame de Pénafiel, au fond de sa voiture, où elle semblait couchée, tout enveloppée dans un grand châle de cachemire noir, complétait cette apparence de langueur et d'insouciance.

Comme j'examinais la physionomie de madame de Pénafiel, qui, dans ce moment, semblait répondre à peine à ce que lui disait M. de Cernay, je la vis tourner sa tête, d'un air distrait, du côté opposé à celui où était le comte. Alors, son pâle visage semblait s'animer un peu, elle se pencha vers M. de Cernay, pour le saisir sans doute de lui donner quelque chose, qu'elle lui désigna du regard avec un assez vil mouvement de curiosité.

Je suivis la direction des yeux de madame de Pénafiel, et je vis Ismaël... son cheval se cabrait avec impatience, et le renégat, excellent cavalier d'ailleurs, le montait à merveille. Les longues manches de son vêtement rouge et or flottaient au vent, son turban blanc faisait ressortir sa figure brune et caractéristique; il frottait ses noirs sourcils en attaquant les flancs de son cheval du tranchant de ses éperons marseillais; en un mot, Ismaël était véritablement ainsi d'une beauté sauvage et puissante.

Je retournai la tête, et je vis madame de Pénafiel, jusque-là si nonchalante, suivre avec une sorte d'inquiétude les mouvements du renégat.

Tout à coup, le cheval de ce dernier se dressa si brusquement sur ses jarrets, qu'il fallut à son cavalier s'y soutenir et à se renverser.

Ansistôt madame de Pénafiel se rejeta dans le fond de sa voiture en mettant sa main sur ses yeux.

Pourtant, comme le cheval d'Ismaël ne se renversa pas, les traits de madame de Pénafiel, au instant émus par la crainte, se rassérénèrent et elle tomba dans son insouciance apparente.

Cette scène ne dura pas cinq minutes, et pourtant elle me frappa désagréablement; sans doute, dans une autre circonstance, rien ne m'eût semblé plus simple que l'espèce de curiosité que madame de Pénafiel avait d'abord témoignée en remarquant Ismaël, dont le costume pittoresque et éclatant devait attirer tous les regards sans doute rien de plus naturel aussi que la crainte qu'elle parut ressentir lorsque le cheval du renégat manqua de se renverser sur lui; mais ce qui me paraissait étrange, inexplicable, c'était ce témoignage de sensibilité envers un homme qu'elle ne connaissait pas, et cette sécheresse de cœur qui la faisait venir assister à une lutte meurtrière dont le résultat pouvait coûter la vie à un de ces deux jeunes gens qui l'attiraient.

Une fois le cheval d'Ismaël calmé, madame de Pénafiel avait, je l'ai dit, repris au fond de sa voiture son attitude nonchalante et ennuyée;

pois, sautant M. de Cernay d'un signe de tête, elle avait levé ses glaces, sans doute par crainte du froid, qui devenait assez piquant.

A ce moment, quelques cavaliers accoururent dans l'allée qui servait de terrain pour se dévêtir :

— Ils sont partis !

Ansistôt M. de Cernay se rendit à son poteau; un murmure d'ardente curiosité circula dans l'assemblée; on bista un libre espace devant la terrible barrière, qui se dressait sur un sol dur et caillouteux, tandis que deux chirurgiens, munis par précaution, se tinrent près de cette civière lugubre, où des accessoires obligés de toute course.

Si l'on a été agité soi-même par les mille vanités de la possession, par l'insouciance excessive qu'on porte à son cheval, par l'orgueil de le voir triompher, par la crainte ou par l'espoir de perdre ou de gagner une pari considérable, on comprendra facilement l'intérêt pour ainsi dire hantant qui attache toujours si vivement quelques spectateurs à une course de chevaux.

Mais dans cette circonstance tous les assistants semblaient avoir un intérêt immense et animé, tout le danger qu'allait affronter ces deux gentlemen préoccupait tous les esprits; je me souvins même que, par une nuance de tact qui distingue encore et distinguera toujours la bonne compagnie, aucun pari n'avait été engagé entre les gens bien élevés qui assistaient à cette course, car son issue pouvait être si fatale, qu'on eût craint de s'intéresser à autre chose qu'à son sort de ces deux intrépides jeunes gens, qui étaient connus de tous.

On s'attendait donc à chaque instant à les voir paraître; toutes les lunettes étaient braquées sur l'allée du milieu, car on ne pouvait encore rien distinguer clairement.

Enfin un cri général annonça qu'en voyait les deux jockeys.

Ils parurent au point culminant de l'allée, courbés sur leur selle, arrivèrent sur la première haie... et la franchirent ensemble.

Puis ils parcoururent d'une vitesse égale l'espace qui séparait la seconde haie de la première.

On vit de nouveau paraître les deux têtes des chevaux au-dessus de la deuxième haie, puis les deux cavaliers la passèrent royalement... encore ensemble.

C'était une course magnifique... les braves retentirent, pourtant on était douloureusement oppressé.

A la troisième haie, M. de Merteuil eut l'avantage d'une longueur; mais après le saut, M. de Senneterre, regagnant sa distance, revint tête à tête, et l'on put voir les deux jockeys s'approcher de la dernière et terrible barrière avec une incroyable rapidité.

Je m'étais placé dans la contre-allée, quelques pas avant le bot, afin de bien examiner les traits des deux rivaux.

Bientôt on entendit soudainement résonner le soi sous le brancard précipité du galop... Rapides, MM. de Senneterre et de Merteuil passèrent devant moi encore tête à tête; à peine si la monture traînait le vil reflet de la robe de leurs chevaux, qui, les muscles ouverts et frémissants, allongés, la queue basse, les oreilles couchées, rasaient le sol avec une vitesse merveilleuse.

MM. de Merteuil et de Senneterre, pâles, courbés sur l'encolure, leurs mains nues, collées au garrot, serraient leurs chevaux entre leurs genoux nerveux avec une énergie presque convulsive. Lorsque ils passèrent devant moi ils étaient passés à dix pas de la barrière; à ce moment je vis M. de Merteuil donner un vigoureux coup de cravache à son cheval, en l'attaquant en même temps de ses deux éperons, sans doute pour l'enlever plus assurément sur l'obstacle. Le brave cheval s'élança en effet avant son rival, qu'alors il dépassa d'une demi-longueur au plus; mais, soit que les forces lui manquaient, soit qu'il eût été imprudemment poussé à ce moment, au lieu d'avoir été un instant rassemblée, afin que son saut fut facilité par ce temps d'arrêt, Capitaine-Morave chargea si aveuglément la poutre que ses pieds de devant s'y engorgèrent...

Alors entendit toute cette foule pousser un seul et formidable cri, je vis le cheval et le cavalier culbuter et rouler dans l'allée au moment où M. de Senneterre, plus habile ou mieux monté, hâta son boud énorme à son cheval bécotier, franchissant l'obstacle qu'il laissa tout de lui, ne pouvant encore arrêter l'impétuosité élan de sa course.

Tout le monde se précipita autour du malheureux M. de Merteuil... N'osant pas en approcher, tant je redoutais cet affreux spectacle, je jetai les yeux du côté où j'avais vu madame de Pénafiel; sa voiture avait disparu.

Était-ce avant ou après cet horrible accident? je ne le sais point...

Bientôt ce mot terrible : — Il est mort ! circula dans la foule...

CHAPITRE XIII.

L'Opéra.

M. de Cernay m'ayant proposé de prendre une place alors vacante dans une loge qu'il avait à l'Opéra avec lord Falmouth, j'acceptai, et j'y allai le soir même de cette malheureuse course qui avait eu lieu un vendredi.

Comme je montais l'escalier, je fus joint par un certain M. de Pommerive, sur le bout de bouffon parodie de bonne compagnie âgé de cinquante à soixante ans, et l'homme le plus bavard, le plus curieux, le plus coquette, le plus menteur et le plus médisant qu'on puisse imaginer.

— Eh bien, me dit-il en m'abordant d'un air consterné, vous savez ? Ce malheureux M. de Merteuil est mort ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quel épouvantable événement ! Je viens de dîner chez le comte de ... je ne sais pas seulement ce que j'ai mangé tant j'étais bouleversé.

— C'est un événement affreux ! lui dis-je.

— Affreux, affreux, affreux ! Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est la cause du défilé... Vous savez ce qu'on dit ?

— Je sais ce qu'on dit, répondis-je, mais je ne sais pas ce qui est.

— C'est absolument la même chose, reprit M. de Pommerive ; mais ne trouvez-vous pas que de la part de madame de Pénafiel c'est le comble de l'insolence que d'oser venir assister à cette course ? Mais parce qu'elle a une des maisons de Paris les plus recherchées, parce qu'elle a assez d'esprit pour dire les plus sanglantes épiques, cette tière et impérieuse marquise se croit tout permis. C'est révoltant !... ma parole d'honneur ; aussi il faut une justice ! Et parce qu'après tout on va chez elle, parce qu'elle vous reçoit bien, parce qu'on y dine à merveille, il y aurait de l'indignité, il y aurait même de la bassesse, je ne craignais pas de le dire, il y aurait de la bassesse à se taire sur un pareil scandale ! On aurait l'air en vérité de s'être inféodé à ses caprices ; on serait de véritables flotes ! ajouta-t-il avec indignation.

— Vous avez bien raison, lui dis-je, voilà de l'indépendance, un noble dédain des services reçus : rien de plus courageux ! Mais est-il bien avéré que M. de Merteuil et de Senneville se soient occupés de madame de Pénafiel, et que ce motif que vous dites ait été celui de leur défilé ?

— Certainement ce n'est avéré, puisque tout le monde le croit, puisque tout le monde le répète, bien entendu qu'aux autres, c'est-à-dire celui qui reste, Senneville, n'en conviendrait jamais, car tantôt, en allant savoir des nouvelles de cet infortuné Merteuil qui n'a survécu que deux heures à sa chute, j'ai rencontré à sa porte M. de Senneville la figure altérée. J'ai voulu le tâter sur madame de Pénafiel ; eh bien, l'habonnable, le digne jeune homme a eu assez d'empire sur lui-même pour avoir l'air de ne pas comprendre un mot de ce que je voulais lui dire. D'ailleurs, je le crois bien, après le sot rôle que madame de Pénafiel leur a fait jouer à tous deux pendant cette course... Senneville ne peut plus maintenant avouer le vrai motif de cette lutte sans passer pour un méchant !

— Comment donc cela ? lui dis-je.

— Comment, vous ne savez pas l'excellente histoire du Turc et de la marquisette ? s'écria M. de Pommerive avec un élan de joie impossible à rendre.

— Comme je n'avais pas quitté un instant Isaïel de vous pendant la course, je fus curieux de savoir jusqu'à quel point l'histoire allait être vraie ; et je répondis à M. de Pommerive que j'ignorais ce qu'il voulait dire.

Alors cet infatigable bavard commença le récit suivant, en l'accompagnant d'une pantomime grotesque et de gestes bouffons qu'il joignait souvent à ses détestables médisances, afin de les rendre plus pénétrées à les rendre véritablement fort comiques.

— Figurez-vous donc, mon cher monsieur, me dit M. de Pommerive, qu'au moment même où ces deux malheureux jeunes gens, par excès de délicatesse, allaient risquer leur existence pour elle, madame de Pénafiel se prenait tout à coup de la passion la plus inconcevable et la plus désordonnée pour un Turc... oui, monsieur... pour un infatigable séléphar d'une assez belle figure, il est vrai, et de qui ce diable de Cernay s'est enquis on ne sait en vérité pas pourquoi. Mais enfin se passionner ainsi subitement, ainsi frénétiquement pour un Turc, concevez-vous cela ? Non, je le conçois, parce qu'on la dit si capricieuse, si bizarre, cette marquise ! que rien ne m'étonne plus d'elle... mais au moins on met du mystère ! mais elle pas du tout.

— Voilà qui est fort curieux, lui dis-je.

— La chose n'est pas douteuse, reprit-il. Cernay, qui était juge, m'a tout raconté, car c'est à lui que madame de Pénafiel a demandé avec un empressement... en vérité plus qu'indécent, quel était ce Turc ; car des qu'elle est remarqué cet original, elle n'a plus eu de pensée, de regards que pour son Turc. Ici M. de Pommerive prit une voix de fausset pour imiter les exclamations supposées de madame de Pénafiel : « Ah ! mon Dieu, qu'il est beau ! D'où est-il ? Ah ! quel beau costume ! Ah ! quelle différence avec vos affreux habits ! » (c'est bien d'elle ! toujours si méprisante !) « Mon Dieu, quelle admirable figure ! » (quel air noble, audacieux ! Voilà qui n'est pas vulgaire ! Quel air « intrépide ! Comme il monte bravement à cheval ! etc. ; » je suppose encore des et cetera, ajouta M. de Pommerive en reprenant sa voix naturelle, car il y en aurait jusqu'à demain à vous répéter ses exclamations aussi folles que passionnées. Mais croiriez-vous qu'elle ait poussé l'oubli des convenances les plus simples jusqu'à ordonner à ses gens d'approcher davantage sa voiture pour le voir de plus près, ce beau Turc, ce cher Turc !

— Mais vous avez raison, c'était une passion subite et d'une violence tout africaine, dis-je à M. de Pommerive, ne pouvant m'empêcher de sourire de ce début si véridique.

— Mais vous allez voir, ajouta-t-il, vous allez voir le merveilleux de l'histoire ! Voilà qu'un des chevaux de la voiture de madame de Pénafiel, grâce à cette masside curieuse, heurta la croupe du cheval du cher Turc ; et le cheval de ruer, de bondir, de sauter... alors, la marquise, éperdue, épouvantée pour son Turc, se met à pousser des cris affreux et lamentables.

— Prenez garde, s'écria M. de Pommerive, en reprenant sa voix de fausset pour imiter le cri d'effroi de madame de Pénafiel, prenez garde ! saisissez son cheval ! ah ! cielle ! le malheureux ! il va se tuer ! ! ! j'aurai cause sa mort ! Sarez-le !... au secours ! ! ! Sa mort ! ah ! ce serait le deuil de toute ma vie ! Isaïel ! Isaïel !... Enfin, dit M. de Pommerive en revenant à sa voix naturelle, la marquise perdit tellement la tête qu'elle avait le corps à moitié passé par la portière, toujours en étendant ses bras vers son cher Turc, mais avec des cris si étouffés, mais avec des sanglots si inarticulés, qu'on la croyait folle ou en délire ; joignez à cela qu'elle était pâle comme une morte, qu'elle avait les traits tout bouleversés, les yeux hors de la tête et remplis de larmes, et vous jugerez quelle drôle de scène ça a dû faire. Comme, après tout, ça pouvait passer pour de la sensibilité exagérée, ça aurait pu ne paraître qu'extraordinairement ridicule ; mais pour ceux qui savaient le fond des choses, c'était pis que ridicule, c'était odieux : car, puisque madame de Pénafiel avait déjà tant bravé les convenances, en venant assister à ce malheureux défilé dont elle se savait l'objet, au moins aurait-elle dû ne pas se donner si indécemment en spectacle... et pour qui, bon lieu ? pour un diable de Turc que, cinq minutes auparavant, elle ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam.

Tout ce que venait de me dire M. de Pommerive était sans doute d'une sottise et d'une fausseté révoltantes : vingt personnes pourraient comme moi le démentir, mais au point de dévergondage où on ne paraissait en être arrivé envers madame de Pénafiel, sans que j'en puisse encore pénétrer la raison, ces absurdités devaient trouver de l'écho même parmi les gens de la meilleure compagnie, la salomonie étant des plus accommodantes sur la plate que qu'on lui donne.

— Eh bien ! que dites-vous ? n'est-ce pas abominable ? reprit M. de Pommerive en soufflant d'indignation, ou plutôt des sottises de la faulx que ses gestes mimiques et les éclats de sa voix de tête avaient dû lui causer.

— Je vous dirai, mon cher monsieur, repris-je, que vous avez été très-mal renseigné, et que tout ce que vous venez de me conter là est positivement faux ; je m'étonne seulement qu'un homme d'esprit et d'expérience puisse ajouter foi à de telles sottises.

— Comment cela ?

— J'assistais à la course ; par hasard je me trouvais très-près de la voiture de madame de Pénafiel, et j'ai tout vu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! madame de Pénafiel a fait ce que tout le monde eût fait à sa place : elle a demandé indifféremment quel était un homme dont le costume bizarre devait nécessairement attirer l'attention, et lorsque le cheval égyptien, en pointant, faillit à se renverser sur lui et l'écraser, madame de Pénafiel a ressenti un mouvement de frayeur involontaire et naturel ; alors, mettant sa main sur ses yeux, elle s'est rejetée dans le fond de sa voiture, sans prononcer une parole : voilà tout simplement l'état de vérité.

Ici M. de Pommerive me regards d'un air mystérieux qu'il tâcha de rendre le plus fin qu'il lui fut possible, et me dit, en fermant à demi ses petits yeux fauves sous ses bécasses d'or :

— Allons, allons, vous êtes aussi sous le charme... vous voilà amoureux... le diable m'emporte si cette marquise en fait jamais d'autres : c'est une véritable sirène.

Cela était si sot, et j'avais parlé si sérieusement, que je rougis d'impu-

dence; mais, me contenant à cause de l'âge de M. de Pommerive, je lui dis très-sèchement :

— Monsieur, je ne vous comprends pas; ce que je vous ai dit au sujet de madame la marquise de Pénafiel, que je n'ai pas d'ailleurs l'honneur de connaître, est la vérité; elle est, quant à cela, victime d'une médisance, vous devez me savoir gré de vous débarrasser d'une calomnie aussi ridicule et...

A ce moment, M. de Pommerive, m'interrompant, me fit signes sur signes, et, salua tout à coup, à plusieurs reprises, et très-profondément, quelqu'un que je ne voyais pas; car nous causions dans un corridor, et j'avais le dos tourné à l'escalier.

Au même instant, une voix d'homme me dit très-poliment avec un accent étranger :

— Mille pardons, monsieur, mais madame voudrait passer.

Je me retournai vivement, c'était madame de Pénafiel accompagnée d'une autre femme, qui allaient entrer dans leur loge, et je gémis leur passage.

Je me rangeai en saluant; M. de Pommerive disparut, et je me rendis dans ma loge.

J'étais extrêmement contrarié, en songeant que peut-être madame de Pénafiel m'avait entendu, et comme, après tout, il ne pouvait que les autres bruits qui couraient sur elle fussent vrais, j'éprouvais malgré moi une sorte de honte d'avoir paru m'être ainsi établi le défenseur d'une femme que je ne connaissais pas; puis, prêtant aux autres mes habitudes de défiance et de calcul, il m'aurait été insupportable de penser que madame de Pénafiel eût pu croire que, l'ayant vue venir, je n'avais ainsi parlé que pour en être entendu et ne faire remarquer d'elle.

Une fois dans ma loge, et caché par son rideau, je cherchai dans la salle madame de Pénafiel; je la vis bientôt dans une loge des premières, tendue en soie bleue; elle était assise dans un fauteuil de bois doré, et avait encore sur ses épaules un long mantelet d'hermine. Une autre jeune femme était près d'elle, et l'homme âgé qui m'avait parlé se tenait au fond de la loge.

Bientôt madame de Pénafiel donna son mantelet à ce dernier; elle était vêtue d'une robe de crêpe pâle, fort simple, avec un gros bouquet de violettes de Parme au corsage; on voyait aussi garni de violettes, et très-pen élevé, laissant son beau front bien découvert, et encadrant ses cheveux châtains, séparés et retenus on bandeaux jusqu'au bas de ses tempes, d'où ils tombaient en longs et soyeux anneaux jusque sur son cou et sur ses blanches épaules; le soir, son teint pâle, rehaussé par un peu de rouge, paraissait éblouissant, et ses deux grands yeux gris brillant à demi fermés sous leurs longs cils noirs.

Caché derrière mon rideau, je regardais attentivement madame de Pénafiel à l'aide de ma lunette. L'expression d'a sa figure me parut, ainsi que le matin, inquiète, nerveuse, et surtout chagrine ou ennuyée; elle tenait sa tête penchée, et effleurait machinalement un très-gros bouquet de violettes qu'elle avait à la main.

La compagne de madame de Pénafiel formait avec elle un contraste frappant; elle semblait avoir dix-huit ans au plus, et la première fleur de la jeunesse s'épanouissait sur son visage frais, régulier et candide; elle était vêtue de blanc, et ses cheveux, noirs comme l'aile d'un corbeau, se collaient sur ses tempes; ses sourcils d'ébène se courbaient bien arqués, et ses yeux bleus, un peu étonnés, relevaient cette sorte de joie enfantine d'une jeune fille qui jouit avec une curiosité avide et heureuse de toutes les pompes du spectacle et des délices de l'harmonie.

De temps à autre, madame de Pénafiel lui adressait la parole presque sans toucher la tête vers elle, la jeune fille semblait lui répondre avec une déférence attentive, bien qu'un peu contrainte.

Quant à madame de Pénafiel, après avoir jeté deux ou trois regards distraits autour de la salle, elle paraît demeurer complètement insensible à la magnifique harmonie de Guillaume Tell, qu'on représentait ce jour-là.

Cette jeune femme avait l'air si désolée, si éterné par la solitude des plaisirs, son front pâle et son visage décoloré, malgré la jeunesse et l'harmonieux contour de ses formes, révélait une indifférence, un chagrin ou un ennui si profond, que je ne savais en vérité s'il ne fallait pas la plaindre.

C'était vers la fin du deuxième acte de Guillaume Tell, au moment du magnifique trio des trois Suisses; j'étais en morose, d'une puissance si magique, n'avait peut-être été exécuté avec plus d'ensemble, et ne causa plus d'étonnement; la jeune fille, assise à côté de madame de Pénafiel, la tête avidement penchée vers la scène, semblait en extase, puis son front, jusque-là baissé, se redressa tout à coup fier et résolu, comme si cette âme douce et timide eût éprouvé involontairement la réaction entraînée de cet air d'une bravoure si sublime.

Je ne sais si madame de Pénafiel fut jalouse de l'émotion profonde que ressentait sa compagne, mais comme celle-ci avait paru répondre à peine à une de ses questions, madame de Pénafiel sembla lui dire quelques mots, sans doute si durs, que je crus voir briller quelques larmes dans les grands yeux de la jeune fille, dont la figure s'obscurcit tout à coup; puis, quelque temps après, prenant son mantelet de soie, dont elle s'eut cleppa à la hâte, elle sortit avec l'homme âgé qui avait accom-

pagné madame de Pénafiel. Sans doute il la conduisit jusqu'à sa voiture, car il revint bientôt seul.

Je réfléchissais à la signification de cette scène muette, dont j'avais sans doute été le seul spectateur attentif, lorsque M. de Cernay entra dans notre loge et me dit vivement : — Eh bien, est-ce vrai? madame de Pénafiel est-elle là? Il paraît qu'elle est décidément folle de mon assassin; c'est charmant. On ne parle que de cela ce soir; le bruit s'en est répandu avec une rapidité toute télégraphique. Mais où est-elle? Je suis sûr qu'elle a l'air de ne pas se douter de ce qu'en dit.

— Il est impossible, en effet, de conserver un maintien aussi indifférent, répondit-je à M. de Cernay.

Le comte s'avança, la loggia, et me dit :

— C'est vrai, il n'y a qu'elle au monde pour braver aussi désigneusement le jeu en dira-t-on! Le soir même de la mort de ce pauvre Mercenil, après tous les propos qui coururent, car c'est l'estreille de tout Paris... oser... venir en grande loge à l'Opéra... ça passe en vérité toutes les bornes.

J'examinais attentivement M. de Cernay; sur son cher visage je crus lire une expression assez dépitée, pour ne pas dire haineuse, que j'avais déjà cru remarquer lorsqu'il parlait de madame de Pénafiel. J'eus envie de lui répondre qu'il savait mieux que pas un que tout ce qu'on racontait d'immoral était faux et stupide, et que d'ailleurs, de toute façon, madame de Pénafiel ne pouvait guère agir sciemment qu'elle n'agissait; car, si les bruits étaient fondés, elle devait à son-même de les démentir par l'extrême et parfaite indifférence qu'elle affectait; s'ils étaient faux, cette indifférence devenait toute naturelle. — Mais, n'ayant aucune raison pour ne déclarer une seconde fois le défenseur de madame de Pénafiel, je me bornai à faire quelques questions sur elle, après avoir laissé s'exhaler la singulière indignation du comte.

— Quelle est cette jeune femme brune et fort jolie qui accompagnait tout à l'heure madame de Pénafiel? lui demandai-je.

— Mademoiselle Cornélie, sans doute, sa demoiselle de compagnie! Bien sûr, à vie que même la pauvre fille; sa maltresse est pour elle d'une dureté, d'une tyrannie sans égale! et lui fait payer bien cher, dit-on, le pain qu'elle mange. Voilà tous les maux qu'elle endure avec madame de Pénafiel, et elle en a une si grande frayeur, sans doute, qu'elle n'ose pas la quitter.

Cette interprétation me fit sourire, et je continuai.

— Et cet homme âgé... à cheveux blancs?

— C'est le chevalier don Luis de Cabrera, un parent de son mari, qui pendant la vie du marquis habitait à l'hôtel de Pénafiel; il y habite encore, sert de chaperon à sa cousine, et surveille la tenue de sa maison et de ses équipages, bien qu'il ait le ridicule d'avoir un écuyer, absolument comme dans l'ancien régime; un vieux bouhonne qui ne mange pas à l'officié et qu'on sent chez lui... de vous dire que tous ses ridicules sont à ne pas les croire. — Mais, dit le comte en s'interrompant, qui entre dans sa loge? Ah! c'est madame la duchesse de X... elle vient sans doute lui faire des grâces pour lui amener quelqu'un à son concert, ou tout Paris voudrait être invité, car madame de Pénafiel a euorcelé Rossini, qui doit tenir le piano chez elle, et y faire exécuter un grand morceau inédit... Ah! continua M. de Cernay, qui s'écarter maintenant? C'est le gros Pommerive... Quel pique-assiette. C'est pourtant pour gausser des diners à l'hôtel de Pénafiel qu'il va faire mille platitudes auprès d'une femme dont il dit qu'il pende.

— Il est de ses amis? demandai-je à M. de Cernay.

— Il est de ses diners... voilà tout; car c'est bien la plus mauvaise langue qui existe au monde, perdue comme un serpent, ne ménageant personne. Mais quel donjon, n'est-ce pas, reprit le comte, que madame de Pénafiel, avec tant de charmes, une si jolie figure, beaucoup d'esprit, trop d'esprit, une fortune énorme, se fasse ainsi gémir/ment détester?... Mais avouez que quand on ose tout... c'est bien mérité.

— Mais il me semble, lui dis-je, que cette visite d'une femme comme madame la duchesse de X... prouve au moins qu'on ménage assez madame de Pénafiel pour ne la détester que tout bas.

— Que voulez-vous... le monde est si indulgent!... me répondit naïvement le comte.

— Pour ses plaisirs, lui dis-je, soit; mais une chose qui m'étonne, c'est, non pas de voir qu'on méprise généralement de madame de Pénafiel, elle me paraît, à tort, se débiter, bien entendu, réunir tout ce qu'il faut pour être fort enviable; mais comment, pour se donner au moins une apparence de maintien, ne se marie-t-elle pas?

Je ne sais quelle impression ces mots causèrent à M. de Cernay, mais il rougit légèrement, me paraît déconcerté, et me dit assez naïvement : — Pourriez-vous me demander-vous cela, à moi?

— Mais, lui dis-je en riant, parce que n'étant que deux dans cette loge, je ne puis guère le demander à d'autres...

Le comte s'aperçut du non-sens de sa réponse, se remit et me dit :

— C'est que je pensais que vous me croyiez beaucoup plus de l'infirmité sérieuse de madame de Pénafiel que je n'en suis réellement. Mais voyez donc, ajouta le comte; voilà donc le gros Pommerive sorti de sa loge; il est à cette heure dans cette des deux belles amies; Oreste et

Pylade en fesses. Ah ça, que leur conte-t-il donc, en regardant madame de Fénétil, avec tous ces gestes ridicules? Quels rires, elles font: mon Dieu que cet homme-là est pitoyablement bouffon! à son âge, c'est révoltant...

A la pantomime de M. de l'ombrage, je reconnais facilement l'histoire d'Ismaël, qui allait ainsi faire le tour de la salle.

— Ah ça, me dit M. de Cernay en souriant, bien que je ne sache pas du tout le pourquoi anti-matrimonial de madame de Fénétil, je suis assez de ses ans pour vous présenter à elle si vous le désirez, et si elle y consent, ce dont j'ose vous répondre... elle est si fantasque! mais comme je vais lui faire une visite... voulez-vous que je lui parle de vous?

Sougeant aussitôt à tout ce que cette demande aurait de souverainement ridicule, et du mauvais goût dont elle serait si madame de Fénétil m'avait entendu la défendre, et craignant que M. de Cernay ne fit cette démarche, je lui dis très-vivement et d'un air fort sérieux:

— Pour un motif que je désire garder secret, je vous prie, je vous supplie même très-positivement de ne pas prononcer mon nom à madame de Fénétil.

— Vraiment! dit le comte en me regardant attentivement, et pourquoi? quelle idée?

— Je vous prie encore une fois très-sérieusement de n'en rien faire, répétez en accentuant les mots de façon que M. de Cernay comprenne que je désirais véritablement qu'il nût pas question de moi.

— Soit, me dit-il, mais vous avez tort, car rien que ses coquetteries sont inappréciables à voir chez elle...

Il sortit, et j'allai faire aussi quelques visites dans la salle à plusieurs femmes de ma connaissance. — Le bruit du soir, et on ne parlait que de cela, était que madame de Fénétil avait connu la mort de M. de Merteuil, et qu'elle s'était éprise subitement d'Ismaël.

Aux femmes qui me racontèrent ceci avec de nombreuses variations et de grandes exaltations sur une si étonnante sécheresse de cœur et une conduite aussi légère, je répondis (presumant, ce qui était vrai, que ces belles indignes étaient fort assidues aux fêtes de madame de Fénétil), je répondis d'un air non moins éploré qu'en effet rien n'était plus odieux, plus épouvantable, mais qu'heureusement, grâce à ce haut respect que le monde conservait toujours pour sa propre dignité et pour les convenances, cette marquise ébouée, qui s'éprenait si furieusement des Turcs, allait être bien punie de sa conduite abominable, car de ce jour sans doute aucune femme n'oserait ni ne daignerait mettre les pieds à l'hôtel de Fénétil; puis je saurai, et je revins dans ma loge.

J'y trouvai M. de Cernay et M. du Pluvier, qui arrivaient le matin sa promenade involontaire par une chute sans danger.

— Ah! par exemple, voilà qui devient trop fort, me dit le comte.

— Encore quelque noirceur de madame de Fénétil.

— Vous croyez rire... J'arrive dans sa loge... devinez qui madame de Fénétil me prie de lui présenter?

— Je ne sais...

— Devinez?... Quelque chose de bizarre... d'hum... d'inconvenant... de prodigieux...

— Quelque chose d'hum... de bizarre... répéta M. du Pluvier en réfléchissant.

— Ce n'est pas vous, du Pluvier, lui dit le comte, soyez tranquille; puis s'adressant à moi: — Voyons, devinez?

— Je ne sais.

— Ismaël...

— Ismaël!

— I oï-même.

— Oh! la belle histoire! s'écria du Pluvier; ah! je vais joliment la raconter!

J'avoue que ce que me dit le comte me surprit tellement, qu'à mon tour je demandai à M. de Cernay si ce n'était pas non plaisanterie: il me répondit très-sérieusement, et même comme s'il eût été singulièrement piqué de la demande de madame de Fénétil:

— Ah! mon Dieu, non: elle n'a pas fait tant de façons; elle m'a dit d'un air très-dégradé, pour cacher sans doute, et par le ton et par l'expression, l'importance qu'elle mettait à sa demande: — Monsieur de Cernay, votre Turc est assez original, il faut que vous me l'amenez...

— Elle vous a dit cela sérieusement?

— Très-sérieusement... je vous en donne ma parole.

Cette affirmation me fut faite d'une manière si grave par le comte que je crus.

M. du Pluvier partit comme une flèche pour raconter cet autre trait de folie de madame de Fénétil, et à la sortie de l'Opéra ce nouveau détail complet de reste toute cette belle médiane.

J'allai boire une visite d'ambassade, et je rentrai chez moi.

— Dès que je pus réfléchir en silence, je sentis que cette journée m'avait douloureusement attristé. Je connaissais le monde; j'avais cet air de faméistes, de vôttes, de médianses, ce dénigrement acharné contre une femme qui d'ailleurs semblait l'autoriser par deux ou trois actions que je ne pouvais ni expliquer, et qui décelaient du moins une inconcevable légèreté de conduite, ces hommes qui en disaient mille merveilles odieuses et allaient à l'instant même se confondre auprès d'elle en hommages serviles, tout cela, en un mot, pour être d'une turpitude vile comme l'humanité, n'en était pas moins méprisable et repoussant.

Pourtant, par une contradiction étrange, malgré moi je m'intéressais à madame de Fénétil, par cela même qu'elle était dans une position beaucoup trop élevée pour que tous ces bruits odieux arrivassent jusqu'à elle. Car ce qu'il y a d'affreux dans les colonies du monde, qui s'exerce sur les gens dont la grande existence commande le respect ou plutôt une basse flatterie, c'est qu'ils vivent au milieu des médisances les plus haïssables, c'est que l'air qu'ils respirent en est imprégné, saturé, et qu'ils ne s'en doutent pas.

Ainsi ce soir-là il était impossible, en voyant les sourires gracieux des femmes, les salutations empressées des hommes qui accueillaient madame de Fénétil à la sortie de l'Opéra, il était impossible qu'elle pût supposer la multitude des odieux propos dont elle était l'objet.

Je le répète, tout cela était méprisable et me laissa dans un état de tristesse navrant.

Je venais cependant de passer une journée de cette vie de délices, comme on dit, de cette existence de luxe, que le plus petit nombre des gens même du monde peuvent mener, et je me trouvais toujours avec un vide effrayant dans le cœur!

Puis, suivant le cours de mes pensées, je comparai cette vie médisante, creuse, stérile et fade, à l'existence vivifiante, épanouie, généreuse, que je menais à Serval: Pauvre vieux château paternel! Horizon paisible et souriant, vers lequel mon âme se tournait toujours lorsque elle était chagrinée ou mécontente!

Oh! quels remords désespérants j'éprouvais en songeant à Béatrice, que j'avais perdue par un doute infâme! à cette noble fille si adorable sous son air de candeur, et si chaste ment bercée dans son atmosphère d'angélique pureté, que rien n'avait jamais ternie! mais qu'un matin... hélas!... un seul matin, son amour pour moi avait doucement décoloré... hélas! Béatrice! une de ces natures divines qui naissent et meurent, comme le cygne dans la solitude d'un lac transparent, ignorées et sans laches!

Et puis, descendant de cette sphère de pensées qui rayonnaient d'un éclat si pur et si virginal, je voulais échapper aux poignants souvenirs qu'elles soulevaient en moi? Je cherchais quelque espoir vague et lointain d'en distraire un jour mon cœur, et je songeai à l'intérêt involontaire que déjà je portais à madame de Fénétil. Mais je sentis aussi que pour cette femme horriblement calomniée sans doute, mais à jamais souillée par tant d'outrages, il me serait toujours impossible d'éprouver cet amour ardent, profond et saint, dont on est fier comme d'une noble action!

Le monde, en portant une atteinte fangeuse à la réputation d'une femme, ce voile irréparable, pudique et sacré, qui se déchire d'un soufflet, cette première fleur de la vie si délicate et si éthérée: le monde, par ses accusations infâmes, flétrit non-seulement la vertu de cette femme, mais il détruit pour toujours l'avenir de son cœur; il la prive même désormais de la triste consolation d'inspirer un amour dévoué, sincère et durable! Il la livre presque malgré elle aux dégradations capricieuses des liaisons changeantes, sans respect et sans loi! Car quel est celui qui verrait en elle, si honteusement soupçonnée, autre chose qu'une charmante fantaisie, le désir de la vie, le plaisir du jour, et l'oubli du lendemain? Quel est celui qui, près d'elle, oserait se livrer à ces élans de passion et de confiance entraînant, dans lesquels on dit à la seule femme digne de ces secrets les joies, les tristesses, les délices, les mystères, les ravissements de l'âme qui s'empêche, et que Dieu seul pourrait pénétrer? Quel est celui qui ne craindrait pas, au milieu de l'ivresse de ces épanchements, d'entendre l'écho railleur et dédaigneux de tant de sordides calomnies, prodigées à cette femme aux pieds de laquelle il lui faut se mettre, lui, si pieusement à genoux?

Quelle religion peut-on avoir eue pour l'idole qu'on a vue tant de fois et si indignement outragée?

CHAPITRE XIV.

Un an.

Cinq ou six jours après cette soirée où j'avais vu madame de Pénéfai à l'Opéra, M. de Cernay entra chez moi un matin de l'air du monde le plus rayonnant.

— Eh bien, me dit-il, elle est partie ! Elle a quitté Paris hier ! au cœur de l'hiver : cela vous paraît singulier, n'est-ce pas ? Mais il n'en pouvait être autrement ; le scandale avait ainsi semblé trop prodigieux. Le monde s'est lève qu'on ne brave pas impunément.

— Comment cela ? lui dis-je. Pourquoi madame de Pénéfai a-t-elle ainsi quitté Paris ?

— Il est probable, reprit-il, que quelques-uns de ses parents, par respect et condescendance de famille, l'auront charitablement avertie qu'en attendant que la mauvaise impression émise par sa ridicule et subite passion pour Ismaël et par la mort de Merteuil fut apaisée, il serait convenable qu'elle attendît pendant quelque temps dans une de ses terres ; contre son habitude, elle aura cédé à ces conseils pour se guérir sans doute de son amour dans la solitude...

— Vous ne lui avez donc pas présenté Ismaël, ainsi qu'elle vous en avait prié ?

— Impossible, reprit le comte, il est sauvage comme un ours, capricieux comme une femme et très comme une amie. Je n'ai jamais pu le décider à m'accompagner à l'hôtel de Pénéfai ; aussi, comme je vous le disais, je crois que c'est bien plutôt le dépit que le respect humain qui aura dicté son voyage de madame de Pénéfai.

J'avoue que ce départ si subit, dans une pareille saison, me paraissait tout aussi étrange que la demande de madame de Pénéfai à M. de Cernay de lui présenter Ismaël. Aussi, voulant, tout en continuant un sujet d'entretien qui m'intéressait, couper court à des propos qui devenaient sans inconvénients que révoltants, je dis au comte :

— Quel homme était-ce donc que M. le marquis de Pénéfai ?

— Un très-illustre et très-puissant seigneur d'Aragon, grand d'Espagne et ambassadeur à Rome ; c'est là qu'il vit, pour la première fois, mademoiselle de Blémur, aujourd'hui madame de Pénéfai ; elle faisait un voyage d'Italie, avec son oncle et sa tante.

— Et le marquis était-il jeune ?

— Trente ou trente-cinq ans au plus, me dit le comte ; avec cela, fort beau, fort agréable, très-grand seigneur en toutes choses ; et, pourtant, ce ne fut pas un mariage d'inclination, mais seulement de convenance. M. de Pénéfai avait une fortune colossale, mademoiselle de Blémur était aussi prodigieusement riche, orpheline et maîtresse de son choix ; pourqu'il se décida-t-elle à ce mariage sans amour ? On l'ignora. Le marquis avait toujours eu le désir de s'établir en France ; une fois les paroles échangées, il se rendit à Madrid pour remettre son ambassade dans les mains du roi, quitta pour jamais l'Espagne, et vint à Paris, où il épousa mademoiselle de Blémur. Mais, après deux ans de mariage, il mourut d'une assez longue maladie en se doutant le nom diabolique m'est échappé.

— Et avant son mariage, que disait-on de mademoiselle de Blémur ?

— Bien qu'elle fût jolie comme les amours, elle commença déjà à paraître insupportable à cause de sa coquetterie, de ses manières affectées, et surtout de ses prétentions à la science... dignes des femmes savantes, car elle avait forcé son oncle, qui était son tuteur et n'avait de volonté que celle de sa nièce, de lui donner des maîtres d'astronomie, de chimie, de mathématiques, que sais-je ? Aussi, grâce à cette belle éducation, mademoiselle de Blémur se crut le droit de se montrer très-méprisante et très-moqueuse envers les hommes qui ignoreraient de ses savanteries-là. Or, vous jugez des amis que ces impertinentes railleries devaient lui faire ; ce qu'on ne l'éprouvait pas d'être adulée, entourée, flatterée, car, après tout, on suppose bien des choses de la part d'une héritière de quatre cent mille livres de rentes, qu'on sait d'un caractère à ne suivre que son goût ou son caprice pour se marier : aussi son union avec un étranger commença-t-elle déjà à lui faire autant d'ennemis qu'il y avait d'aspirants à sa main...

— Je le conçois, tant de patience et de soupçons perdus ! Mais d'ailleurs rien n'était plus patriotique que cette inimitié, répondis-je au comte en souriant, ce mariage n'eût d'ailleurs absolument que de convenance, m'avez-vous dit, bien que M. de Pénéfai fût fort agréable.

— Il semblait du moins, reprit M. de Cernay, avoir très-en froid l'un avec l'autre ; seulement, lors de la maladie du marquis, madame de Pénéfai se montra très-assidue près de lui ; mais, entre nous, qu'est-ce que cela prouve ?

— Tout au plus qu'elle aurait été très-assidue, ou plutôt fort hypo-

critie, car, avant comme après son veuvage, en lui a reconnu sans doute beaucoup d'adorateurs heureux ?

— On lui en suppose beaucoup du moins, et il est clair qu'en ne se trompe pas, dit le comte ; mais elle est si fine, si adroite ! à l'égard de ces billets du matin très-insignifiants. Quant à Ismaël, c'est une folie inconcevable qui sort de ses habitudes et qui ne s'explique que par la violence d'un caprice insurmontable ; on parle aussi de dégoûtement, d'une petite maison qu'elle aurait dans le ne sais quel quartier perdu. En un mot, il est bien évident pour tous les gens sensés que, si madame de Pénéfai n'avait qu'une seule et honorable affection, elle ne la cachait pas ; tandis qu'au contraire, à l'abri de ces mille bruits contradictoires qui promettent de l'un à l'autre les soupçons du monde, il est hors de doute qu'elle se livre sourdement à toutes ses fantaisies. Et puis enfin pourquoi est-elle si coquette ? pourquoi chercher autant à plaire ? Si vous aimez chez elle, vous le verrez, Or, quand on a un tel besoin, une telle rage de paraître charmante, on ne se contente pas d'admiration désintéressée.

— Mais, dis-je à M. de Cernay, le vainqueur de cette lutte, quel par son retentissement a dû déranger fort les habitudes mystérieuses de madame de Pénéfai, M. de Senneterre, que devient-il ?

— Oh ! dit le comte, Senneterre est sacrifié, indigne sacrifié ; car, à part sa folle passion pour Ismaël, par esprit de contradiction, madame de Pénéfai est capable de pleurer la mort et de détester le survivant ; ce qui le prouve du reste, c'est que maintenant Senneterre a le bon goût et le tact de soutenir qu'il n'est jamais occupé de madame de Pénéfai, et qu'elle est absolument étrangère à ce côté ; un, il répète maintenant à qui veut l'entendre qu'il n'est engagé en malheurs par avec Merteuil que par entraînement d'amour-propre. Ils avaient, dit Senneterre, tous deux été déjennés chez lord... et en sortant de chez lui chacun se prit à vanter les rares qualités de son cheval ; l'exaltation s'en mêla, et enfin ce fatal dût lui la conclusion de leur entretien. Le lendemain, étant plus de sang-froid, dit-il encore, ils reconnurent le danger : mais alors ils craignirent de paraître reculer devant le péril, et par la bravade maintinrent leur pari... Tout cela est bel et bon ; mais, outre que ce n'est pas vrai, pour moi du moins, qui ai vu la véritable cause de ce côté, vous m'avez vu que ce n'est guère probable. Après tout, Senneterre, instruit des bruits fâcheux qui couraient sur madame de Pénéfai, agit en galant homme en niant tout à cette heure.

Bien des années ont passé sur ces souvenirs, et je me demande comment de pareilles pénétrations ont pu me rester ainsi présentes à la mémoire. C'est que, tout en se rattachant à un cruel événement de ma vie, elles m'avaient aussi frappé par leur pauvreté même, comme le type le plus exact et le plus vrai d'un certain ordre de sujets de conversation, d'examen, de discussion, de louanges, d'attaques et de médisances, qui tout à tour occupent absolument et très-vivement les esprits du monde. Que, si cette affirmation semble exagérée, qu'on se rappelle l'entretien d'hier ou celui d'aujourd'hui, et en reconnaissant la vérité de ce que j'avance.

Mais, pour revenir à M. de Cernay, comme après tout il y avait dans les propos absurdes dont il se faisait le bruit et l'écho une apparence de logique plus que suffisante pour mettre en paix la conscience de la salonnière, je ne tentai pas de défendre madame de Pénéfai auprès du comte. D'ailleurs je croyais pénétrer le but et la cause de son dégoûtement si ardent contre elle ; car ces bruits, qui tenaient en émoi la bonne compagnie de Paris depuis cinq ou six jours, n'avaient pas évidemment d'autre auteur que lui.

Quant à ce nouvel et long entretien sur les antécédents et le caractère de madame de Pénéfai, je ne le répète que parce qu'il eût parfaitement avec tout ce que j'en avais entendu dire, et qu'il résolvait à merveille ce que le monde pensait de cette femme singulière.

— Il faut espérer, dis-je au comte, que Paris ne sera pas longtemps privé d'une femme aussi précieuse pour les sujets de conversation que semble l'être madame de Pénéfai ; car, depuis cinq ou six jours, on n'ait au moins lui rendre cette justice qu'elle en a fait elle seule tous les frais.

— Vous désirez son retour, je parle ? me dit M. de Cernay en m'interrogeant d'un regard curieux et pénétrant.

— Sans le désirer très-vivement, je ne vous cache pas que madame de Pénéfai inspire, sinon l'antipathie, du moins la curiosité.

— Alors, de la curiosité à l'intérêt il n'y a qu'un pas, de l'intérêt à l'amour un autre pas ; en un mot, je suis sûr que vous serez amoureux pour de madame de Pénéfai. Mais prenez bien garde ! me dit le comte.

— Malgré tous les dangers qu'il peut y avoir, je désirerais vivement, lui dis-je, réaliser votre prédiction, car je ne sais rien de plus heureux au monde qu'un homme amoureux, même lorsqu'il aime sans espoir.

— C'est justement pour cela que j'ai voulu vous mettre bien en contact du véritable caractère de madame de Pénéfai, afin que vous sachiez au moins à quoi vous en tenir si vous lui êtes prochainement : vrai, je ne voudrais pas vous voir rendre malheureux par elle, me dit le comte avec une expression de si parfaite bonhomie que je ne sais en vérité si elle était feinte ou réelle. — Entre gentils hommes, ajouta-t-il, ce sont de ces services qu'on se doit rendre ; mais, tenez, franchement, il faut l'intérêt inexplicable que vous m'inspirez, il faut tout le désir que j'ai d'être utile

pour vous avoir prévus : car en vérité... et le comte hésita un moment, puis il reprit d'un air presque solennel, où il paraissait se joindre une nuance d'intérêt affectueux : — Tenez, voulez-vous savoir toute ma pensée ?

— Sans doute, dit-il fort surpris de cette brusque transition.

— Eh bien, vous savez qu'entre hommes il n'y a rien de plus sot que les compliments : pourtant je ne puis vous cacher qu'il y a en vous quelque chose qui attire au premier abord ; mais bientôt on reconnaît dans votre manière d'être je ne sais quoi de contrainct, de froid, de réservé, qui glace ; vous êtes jeune, et vous n'avez ni l'entrain ni la confiance de notre âge. Il y a surtout en vous un contraste que je ne puis parvenir à m'expliquer. Quand vous parlez, part à une conversation de jeunes gens, conversation folle, joyeuse, étourdie, souvent votre figure s'anime, vous dites alors des choses beaucoup plus libres, beaucoup plus gaies que les plus gais et les plus fous, et puis, la dernière parole prononcée, vos traits reprennent aussitôt une expression indéfinissable, ou plutôt définissable, de froideur et de fatigue ; vous avez l'air de vous enrouer à la mort, de façon qu'on ne sait que penser d'une gaieté que se trouve si voisine d'une tristesse si morne. Aussi je vous jure qu'il est d'ordinaire difficile de se mettre en confiance avec vous, quelque envie qu'on en puisse avoir...

Il est bien évident que je ne crains pas un mot de ce que me dit le comte au sujet de ma puissance attractive ; et, sans pouvoir encore démêler le but de cette flatterie, qui ne me paraît que ridicule et grossière ; je vois bien me montrer à lui sous un tel jour qu'il m'épargne désormais de telles confidences.

— Vous avez raison, dit-il au comte, je sais qu'il ne doit pas être facile de se mettre en confiance avec moi, car étant par nature extrêmement dissimulé, et comptant peu sur les autres parce qu'ils pourraient fort peu compter sur moi, il doit m'être aussi difficile qu'il m'est indifférent d'inspirer le moindre sentiment d'attraction.

Le comte me regarda d'abord d'un air très-sérieusement étonné, puis il me dit d'un air assez piqué :

— Cette dissimulation n'est du moins pas dangereuse, puisque vous l'avouez.

— Mais je n'ai jamais songé à être dangereux, lui dis-je en souriant.

— Ah ça, réprit-il, et où donc croyez-vous trouver des amis avec de pareils vices ?

— Des amis ? demandai-je à M. de Cernay, et pourquoi faire ?

Il y eut sans doute dans l'expression de mes traits, dans l'accent de ma voix, une apparence de vérité telle, que le comte me regarda avec surprise.

— Parlez-vous sérieusement ? me dit-il.

— Très-sérieusement, je vous jure ; qu'y a-t-il d'étonnant dans ce que je vous dis là ?

— Et vous ne craignez pas d'avouer sans aucun complice indifférence ?

— Pourquoi craindrais-je ?

— Pourquoi ? réprit-il d'un air de plus en plus stupéfait. Puis bientôt il me dit : Allons, c'est un paradoxe que vous vous amusez à soutenir ; c'est fort original, sans doute ; mais au fond je suis sûr que vous ne pensez pas un mot de cela.

— Soit, parlons d'autre chose, dit-il au comte.

— Mais voyons, sérieusement, réprit-il, pouvez-vous demander : A quoi bon les amis ?

— Sérieusement, lui dis-je, à quoi vous suis-je bon ? à quoi m'êtes-vous bon ? Que demain nous ne nous voyions plus, qu'y perdriez-vous ? qu'y perdrais-je ? Vous n'avez pas plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous ; et en disant vous et moi, je personnelise, je généralise, quant à moi du moins, ces banales affections du monde auxquelles on donne le nom d'amitié.

— Je vous accorde qu'on puisse se passer de ces relations-là, ou plutôt qu'elles soient si faciles à rencontrer, que, sûr de les trouver toujours, on ne s'inquiète guère de les chercher, me dit M. de Cernay ; mais l'amitié vraie, profonde, dévouée ?

— Nissin et Euryale, Castor et Pollux ? lui dis-je.

— Oui, direz-vous encore : Pourquoi faire, à propos de ces amitiés-là, si vous êtes assez heureux pour les rencontrer ?

— Je dirais certainement : Pourquoi faire ? toujours quant à moi... Car, si je trouvais un Nissin, je ne me sens véritablement pas la force généreuse d'être Euryale, et je suis trop honnête homme pour accepter ce que je ne puis pas rendre. Enfin cette amitié si vive, si profonde que vous dites, alors même que je la trouverais, ne serait fort inutile et même très-pesante au moment du boucher, car je suis les confidences heureuses ; elle ne pourrait donc m'être utile qu'un jour du malheur. Or il est mathématiquement impossible que je sois jamais malheureux.

— Comment cela ? dit le comte de plus en plus ébahi.

— Par une raison fort simple. Ma santé est parfaite, mon nom et mes relations me mettent au niveau de vous, ma fortune est en terres, j'ai

toujours deux années de revenus d'avance, je ne suis ni joueur ni prêteur : comment voulez-vous donc que je sois jamais malheureux ?

— Mais alors il n'y a donc pas à vos yeux d'autres malheurs que les douleurs physiques ou les embarras matériels... Et les peines du cœur ? me dit le comte d'un air véritablement aliéné.

A cela je répondis par un éclat de rire si franc, que M. de Cernay en demeura tout étourdi ; je lui répliquai :

— Avec une telle façon de voir, il est évident qu'on n'a jamais besoin de personne... et tout ce que je jo vous puis dire, c'est que je vous plains fort. Mais pourtant, ajouta-t-il presque impatiemment, avouez que si jamais je venais vous demander un service vous ne me le refuserez pas, quand ça ne serait que par respect humain ; eh bien, le monde n'en vent pas davantage !

— Mais, en admettant que je vous rende un service, que prouverait cela ? que vous auriez eu besoin de moi, mais non pas que moi j'aurais eu besoin de vous.

— Ainsi vous vous croyez sûr de n'avoir jamais besoin de personne ?

— Oui, c'est mon principal luxe, et j'y tiens.

— Soit, votre fortune est en terres, elle est sûre. Votre position est égale à celle de tous, vous ne croyez pas aux peines du cœur ou vous les souffrez seuls ; mais, par exemple, ayez un duel, il vous faudra bien aller demander à quelqu'un du monde de vous servir de témoin ; voilà une grave obligation. Vous pouvez donc avoir besoin des autres dans le monde.

— Quand j'ai un duel, je m'en vais à la première caserne venue, je prends les deux premiers sous-officiers ou soldats qui me tombent sous la main, et voilà des témoins excellents et qu'aucun homme d'honneur ne peut refuser.

— Quel diable d'homme vous faites ! me dit le comte ; mais, si vous êtes blessé, qui viendra vous voir ?

— Personne, bien merci ! dans les souffrances physiques je suis un peu comme les bêtes fauves, il me faut une solitude et une nuit profonde.

— Mais enfin dans le monde, pour essuyer, pour vivre, en un mot, de la vie du monde, il vous faut les autres.

— Oh ! les autres pour cela ne peuvent jamais me manquer, pas plus que je ne leur manquerai ; c'est un concert où les plus misérables musiciens sont admis sur le même pied que les meilleurs artistes, et où chacun fait sa note obligée ; mais ces relations-là ne sont plus de l'amitié ; ces liaisons-là sont comme ces plantes robustes et vivaces qui n'ont ni doux parfum ni couleur éclatante, mais qui sont vertes en tout temps, et qu'on ne craint jamais de froisser ; la preuve de ceci, c'est qu'après tout ce que nous venons de dire là nous resterons dans les mêmes et excellents termes où nous sommes ; demain nous nous serrons la main dans le monde, nous causerons des adorateurs du madame de Penélope ou de tout ce que vous voudrez ; et dans six mois nous nous dirons mon éber ; mais dans dix mois et au jour, vous ou moi disparaîtrons de cette bachelonne terre, que vous ou moi serions parfaitement indifférents à cette disparition. Et c'est tout simple, pourquoi en serait-il autrement ? De quel droit exigerais-je un autre sentiment de vous ? de quel droit l'exigiez-vous de moi ?

— Mais ce que vous dites là est exceptionnel, tout le monde ne pense pas comme vous.

— Je l'espère bien pour tout le monde ; car je erois ne ressembler à personne, par cela même que je ressemble à tous.

— Et sans doute avec ces principes-là vous méprisez aussi singulièrement les hommes et les femmes ? me dit le comte.

— D'abord je ne méprise pas les hommes, lui dis-je, par une raison très-simple, c'est que moi, qui ne suis ni pire ni meilleur qu'un autre, je me suis mis souvent par la pensée aux prises avec quelqu'un de ces questions qui décident à tout jamais si on est un honnête homme ou un misérable.

— Eh bien ? fit le comte.

— Eh bien ! comme j'ai toujours été très-franc avec moi-même, j'ai souvent beaucoup douté de moi ; que j'ai encore douté des autres ; je ne puis donc mépriser les hommes. Quant aux femmes, comme je ne les connais pas plus que vous ne les connaissez, il m'est aussi impossible d'en parler d'une manière abusive.

— Comment, pas plus que moi ? me dit le comte de Cernay d'un air évidemment choqué. Je ne connais pas les femmes ?

— Je crois que ni vous ni personne ne connaissez les femmes d'une manière abusive, lui dis-je en souriant. Quel est l'homme au monde qui se connaît ? Quel est celui qui pourrait répondre affirmativement de soi dans toute condition possible ? A plus forte raison qui peut se piquer de connaître, non pas les femmes, mais une seule femme, lors même qu'elle serait sa mère, sa maîtresse ou sa sœur ? Il est évident que je ne parle pas de ces notions à vous venant, sorte de catéchisme banal et traditionnel, aussi facile que stupide, et qui est d'une application tout aussi raisonnable que le serait le secours d'un manuel du beau langage pour répondre à toutes les questions supposables.

— Sans ce rapport vous avez raison, me dit le comte; mais tenez, je suis ravi de vous mettre dans votre tort et en contradiction avec vous-même, parce qu'il s'agit d'une espèce de service que je puis vous rendre : vous désirez connaître madame de Fénétil ? Il faut donc que vous veniez à moi ou à quelque autre votre présentation chez elle.]

— Il est impossible d'être plus aimable, dis-je au comte; et, tel parvirent que je sois en amitié, je trouverais certainement de quoi payer votre offre si gracieuse; madame de Fénétil est charmante; je crois à tous les merveilleux récits que vous m'en avez faits; je sais que son salon est des plus recherchés et des plus complus; mais, très-franchement et très-vivement, je vous supplie, comme je suppliais tout autre, de ne faire point moi auprès d'elle aucune demande de présentation.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que le plaisir que je trouverais sans doute à connaître madame de Fénétil ne compenserait jamais l'humiliante impression que me causerait un refus de sa part.

— Quel enfantillage ! me dit le comte. Encore tout dernièrement, Fal-south a voulu lui présenter le jeune duc de —, allié de la famille royale d'Angleterre. Eh bien ! madame de Fénétil s'y refusait net.

— Vous avez trop de monde, mon cher comte, pour ne pas comprendre que ma position ne me mettant ni au-dessus ni au-dessous d'un certain niveau social, je ne dois, ni ne veux, ni ne puis m'exposer à un refus. C'est fort ridicule, soit, mais cela est ainsi, n'en parlons plus.

— Un mot encore, me dit le comte; voulez-vous pourtant parier avec moi deux cents louis que, lors de son retour, vous serez présenté et admis chez madame la marquise de Fénétil, au plus tard un mois après son arrivée ?

— D'après ma demande ?

— Non sans doute, au contraire.

— Comment, au contraire ? dis-je au comte.

— Certainement, je vous parie que madame de Fénétil vous rencontrera nécessairement dans le monde, et sachant que vous ne voulez faire aucun frais pour lui être présenté, s'arrangera, par esprit de contradiction, de façon que cela soit possible, et presque malgré vous.

— Ce serait sans doute un fort grand triomphe dont je serais en ne peut plus fier, répondis-je au comte; mais je n'y crois pas; et j'y crois si peu que je tiens votre pari, à savoir qu'après un mois, à dater de son retour, je n'aurai pas été présenté à madame de Fénétil.

— Mais, dit M. de Cernay, il est bien entendu que si la proposition vous est faite de sa part... vous ne refusez pas... et que...

— Il est bien entendu, dis-je au comte en l'interrompant, que je n'accepterai jamais une prévenance toujours honorable et flatteuse par une pitié; ainsi, je le répète, je tiens votre pari.

— Vous deux cents louis sont à moi, me dit le comte en me quittant; mûnente, ajouta-t-il en me tendant la main, merci de votre franchise.

— De quelle franchise ?

— Oui, de ce que vous m'avez dit si crûment... ce que vous prendez au sujet de l'amitié; c'est une probité rare.

— Avec la discrétion, ou plutôt la dissimulation, ce sont mes deux maux et uniques qualités, dis-je au comte en lui serrant assez cordialement la main.

Et nous nous séparâmes.

CHAPITRE XV.

Progrès.

Quand M. de Cernay fut parti, j'éprouvai une sorte de regret d'avoir répondu ainsi ses avances amicales. Mais ce qu'il m'avait dit de puissance d'attraction, me paraissant un mensonge supérieurement ridicule, me mit en défiance avec lui; puis l'espèce de haine acharnée avec laquelle il me semblait poursuivre madame de Fénétil me donnait une pauvre idée de la sûreté de ses relations. Pourtant peut-être m'étais-je trompé, car, aux yeux des hommes, les femmes sont tellement en dehors du droit commun, si cela se peut dire, et les duretés ou les mépris dont ils les accablent souvent en secret et dont ils se font quelquefois une brillante gloire, m'ont si peu à ce qu'on appelle une réputation de galant homme... d'homme d'honneur... qu'il se pouvait que M. de Cernay eût en effet toutes les qualités d'un ami solide et vrai. Mais il me fut impossible de ne pas l'accepter ainsi que j'avais fait.

Je me tins ainsi de lui avoir sué dissimulé mon véritable caractère pour lui en avoir donné une idée absolument fautive ou singulièrement fautive.

Il m'a toujours semblé odieux d'être connu ou pénétré par les insinuations, et dangereux de l'être par ses amis ou par ses ennemis. S'il y a dans l'organisation morale de chacun un point culminant qui soit le dépit et le trépas de toutes les passions, de tous les vœux, de tous les desirs; si enfin, noble ou honteux, il est une sorte d'édifice fixe que l'on sent pour ainsi dire battre en son à toute heure, car souvent on dirait que le cœur se déplace, c'est surtout ce point toujours polissant qu'il faut peut-être le plus habilement déguiser à la connaissance de chacun, le plus impitoyablement défendre contre toute surprise, et ordinairement là est la faiblesse, la plaie, l'endroit infiniment vulnérable de notre nature.

Si l'envie, l'orgueil, le cupidité, prédominent en vous, vous devez surtout vous attacher à paraître, et souvent vous paraître, sans faiblesse beaucoup, modeste, bienveillant et désintéressé. De même aussi qu'on voit souvent des gens d'une âme compatissante et généreuse causer ce trésor de commination et de bonté sous une écorce rude et sauvage; car on dirait que l'éducation vous donne l'instinct de dissimuler vos vices ou vos vertus, aussi que la nature donne à certains animaux les moyens de se protéger contre leur propre faiblesse.

Je m'étais donc montré aux yeux du comte d'un égoïsme outré et d'une insensibilité égyptienne, parce que je sentais encore en moi d'insupportables penchons à tous les sentiments généraux ! Mais, hélas ! ce n'était pas tout. Les penchons à tous les sentiments généraux de nos pères, en m'apprenant à douter, avaient aussi développé en moi jusqu'à se plus franche exaltation une impitoyable susceptibilité d'orgueil ! En sa mot, ce que je redoutais le plus au monde était d'être pris pour digne si je me livrais aux élan involontaires de mon âme, d'abord expansif et franc.

Mais si la méfiance et l'orgueil désolèrent chaque jour dans leurs germes ces nobles instincts, ainsi que l'homme déchu se rappelle l'Éden, il m'en était malheureusement resté le souvenir ! Je comprenais, sans pouvoir l'éprouver, tout ce qu'il devait y avoir, tout ce qu'il y avait d'énervant et de divin dans le dévouement et la confiance !

C'était de ma part une continuelle aspiration vers une sphère éthérée, radiante, au sein de laquelle j'évoquais les amitiés les plus admirables, les amours les plus passionnées ! Mais, hélas ! une défiance acharnée, implacable, honteuse, me faisait bientôt craindre qu'en application tous ces rêves adorables ne fussent plus que de mensongères apparences, son souffle glacé venait incessamment détruire tant de visions enchanteresses !

Je ne pouvais plus d'ailleurs m'abandonner ce qu'il y avait de bas, d'égoïste et de faible en moi l'emportait de beaucoup sur ce qu'il me restait de noble, de grand et d'élevé dans le cœur.

Ma conduite avec Helene me l'avait prouvé. L'homme qui calcule et pèse soigneusement les chances de ses impulsions, l'homme qui se retient d'éprouver une généreuse attraction de peur de la voir décevoir, celui-ci est dépourvu de force, de grandeur et de bonté.

La méfiance côtoie la lâcheté; de la lâcheté à une érudite froide, il n'y a qu'un nuage. Je devais, hélas ! l'éprouver misérablement pour moi et pour les autres !

Et pourtant je n'étais pas d'une organisation haineuse et méchante ! Je ressentais des émotions d'une douceur inexprimable lorsque oléacralement j'avais rendu quelque service ignoré, dont je ne craignais pas de rougir ! Puis, ce qui n'est jamais, je crois, le fait des âmes absolument mauvaises et perverses, j'aimais à contempler toutes les magnificences de la nature ! La vue d'un splendide coucher du soleil me causait une joie d'enfant ! J'étais heureux de trouver dans un livre la peinture consolante d'un sentiment généreux et bon ! et la sympathie profonde que cette lecture faisait délicieusement vibrer en moi me prouvait que toutes les nobles cordes de mon âme n'étaient pas brisées...

Aussi j'aimais, j'admirais passionnément Walter Scott... ce salubre bienfaiteur de la pensée souffrante, dont le génie adorable vous laisse, si on peut examiner cette vulgarité, la bouche toujours si fraîche et si ouverte... autant je fuyais, je méprisais Byron, dont le stérile et désolant scepticisme ne laisse aux lèvres que fiel et amertume...

Je comprenais si bien toutes les misères, toutes les afflictions, que je pouvais souvent la délicatesse et la crainte de blesser les gens malheureux ou d'une condition inférieure jusqu'à des scrupules presque ridicules; j'éprouvais sans raison des attendrissements involontaires et puerils; je sentais parfois un immense besoin d'aimer, de me dévouer; mon premier mouvement était toujours naïf, sincère et bon; mais la réflexion venait tout flétrir. C'était en moi une lutte perpétuelle entre mon cœur qui me disait : Crois, aime, espère... et mon esprit qui me disait : Doute, méprise et crains !

Aussi, en observant et ressentant le choc douloureux de ces deux impressions si diverses, il me semblait que j'éprouvais avec le cœur de ma mère et que j'analysais avec l'esprit de mon père; mais, comme toujours, l'esprit devait l'emporter sur le cœur.

Et puis j'avais encore une terrible faculté de comparaison de moi aux autres. À l'aide de laquelle je trouvais mille raisons évidentes pour que les autres ne m'aimassent pas, et conséquemment pour me délier de chacun.

Ainsi ma mère m'avait adoré, et j'avais oublié ma mère ! ou du moins j'y songeais seulement lors de mes ennuis désespérés ! Mais, si un éclair de joie, de vanité satisfaite, venait m'illuminer, ces pieuses pensées, un moment évoquées, retombaient aussitôt dans l'ombre du tombeau maternel.

Je devais tout à mon père, et je ne pensais plus à lui que pour maudire la précoce et fatale expérience qu'il m'avait donnée. Hélène m'avait aimé du plus chaste et du plus véritable amour, et j'avais répondu à cette sainte âme en l'outrageant par la méfiance la plus odieuse : Ainsi de pair toujours ingrat, soupçonneux et oublié ; de quel droit aurais-je donc voulu chez les autres amour et dévouement ?

En vain, me disais-je : Non père, ma mère, Hélène, m'ont aimé tel que j'étais. Mais mon père était mon père, ma mère était ma mère, Hélène était Hélène. (Car je rangerais avec raison l'amour d'Hélène pour moi parmi les sentiments innés, naturels, presque de famille.) Et pourtant, me disais-je, l'aveu que je lui ai inspiré a été telle, que cet amour d'enfance, si profondément enraciné dans son cœur, est mort en un jour !

Oh ! c'était en vérité un formidable et stérile châtiement que celui-là, dont je me faisais à la fois la victime et le bourreau, sans que ces tristes jugures me rendissent meilleur ni pour moi ni pour les autres.

Je reviens à madame de Pénafiel : j'avais aussi dû entièrement cacher à M. de Cernay quels étaient mes projets ; car l'intervention du comte pouvait m'être utile, et je n'ignorais pas que les meilleurs complices sont ceux qui le sont de bonne foi et sans le savoir.

J'éprouvais donc un vil désir de connaître cette femme dérangée, malgré, ou peut-être à cause de tout le mal qu'on en disait, et dont j'avais pu, dans une circonstance du moins, reconnaître la exagération : mais mon caractère défiant et orgueilleux voyait à ce désir un obstacle insurmontable.

Je le répète, le jour où j'avais pris de parti de madame de Pénafiel contre M. de l'ummeire à l'opéra, au sujet d'Ismaël, elle pouvait m'avoir entendu ; car, dans ce cas, je trouvais que ma prétention à lui être présentée eût été le comble du mauvais goût, ma discussion avec M. de l'ummeire ne semblant plus alors que le préjudice calculé de cette demande.

Mes scrupules étaient peut-être exagérés : mais je sentais ainsi, et j'étais absolument résolu de ne faire aucune démarche pour être admis chez madame de Pénafiel. Seulement, je pensais que, si elle savait que je l'avais défendue, avec le tact d'une femme de bonne compagnie, elle pourrait apprécier ma réserve : et que, devant me rencontrer très-souvent dans le monde, elle trouverait mille moyens convenables d'aller elle-même au-devant de cette présentation, et qu'alors mon orgueil serait satisfait.

Ce qui me donnait d'ailleurs la facilité de raisonner ainsi et d'attendre des événements, c'est qu'après tout ce désir de ma part n'était pas assez violent pour me préoccuper entièrement, et qu'une issue négative ne m'eût pas désespéré.

Je ne redoutais d'ailleurs que médiocrement (dans le cas où je serais devenu très-épris de madame de Pénafiel) ce danger dont m'avait menacé M. de Cernay ; je ne le croyais pas dangereuse pour moi, parce que j'étais sûr de mon impassibilité et orgueilleuse dissimulation pour cacher mes blessures de vanité, si j'en éprouvais, et que j'étais sûr aussi de la sévérité de ma délinquance pour démentir les faussetés ou le manège de madame de Pénafiel, si elle voulait être fautive.

Seulement, j'avais pressenti que, dans le cas où je voudrais me ranger au nombre de ses adorateurs, si inévitablement nombreux, disaient-ils, il serait bien qu'un retour de son voyage de Bretagne je fesse, ou du moins je semblasse occupé d'un autre intérêt, afin de me trouver en mesure de paraître sacrifier quelque chose à madame de Pénafiel, une femme étant beaucoup plus flûtée d'un homme, quand on peut y joindre et mettre à ses pieds l'oubli d'une affection déjà acquise. Alors, il y a non-seulement triomphe, mais avantage remporté par la comparaison.

Je résolus donc, avant le retour de madame de Pénafiel, de m'occuper d'une femme qui fût à la mode, et qui de plus possédât un courtois officiellement reconnu.

Je tenais à ces deux conditions, afin de rendre le bruit de mon intérêt supposé beaucoup plus rapide et plus retentissant. Le calcul était simple, en cela que, dès que le monde s'apercevrait de mes prétentions, il ne m'aurait pas aussitôt, avec sa charité et sa véracité habituelles, de se charger de proclamer à toute voix la déchéance de l'ancien courtois et mon exaltation récente.

Je me décidai donc à tâcher de faire agréer mes soins par une femme à la mode.

Ce qui m'attristait profondément, c'est qu'en faisant à froid ces calculs de mensonges et de tromperies basses et mesquines, j'en comprenais toute la pauvreté : je n'avais pas pour excuse l'entraînement des sens ou de la passion, pas même un vil désir de plaire à madame de Pénafiel. C'était je ne sais quel vague espoir de distraction, quel besoin impérieux d'occuper mon esprit inquiet et toujours mécontent, de cher-

cher enfin dans les hasards misérables de la vie du monde quelque secret impérial qui me pût sortir de cette morne et douloureuse apathie qu'il m'écrasait.

Chose étrange encore, une fois dans le monde et à l'œuvre, je retrouvais pour ainsi dire ma jeunesse, ma gaieté, quelques heures de joie et de vanité contante ; il me semblait alors, pour ainsi dire, que j'étais double, tant je m'étonnais de m'entendre parler ainsi follement... et puis, une fois seul avec mes réflexions, ma pensée recommençait d'être agitée par mille ennuis sans cause, mille incertitudes pénibles sur moi, sur tous et sur tout.

CHAPITRE XVI.

L'album vert.

A qui connaît le monde on peut dire, sans crainte de sembler glorieux, que, pour un homme convenablement placé, il n'est pas absolument impossible, s'il le veut fermement, d'être, ou du moins de paraître distingué par une femme à la mode.

Singulière existence d'ailleurs que la vie d'une femme à la mode, vite tout entière de charmant dévouement à la plus égoïste et la plus lucrative partie du genre humain ! une fois qu'elle est à la mode, qu'il est bien reconnu qu'elle s'habille à ravir et toujours du meilleur goût, qu'elle a du charme ou de l'esprit, la pauvre femme ne s'appartient plus ; il faut qu'elle soit un des brillants fleurons de cette couronne vivante que Paris porte au front chaque soir !

Pas une fête à laquelle il lui soit permis de manquer ; triste ou gaie, il lui faut être là, toujours là, avoir toujours la robe la plus élégante, la coiffure la plus fraîche, la figure la plus épanouie ; toujours être accessible, gracieuse, avenante ; le premier soit venu à son droit rigoureusement établi à son accueil encloué... Car il y a lutte entre les femmes à la mode... lutte passive, mais acharnée, dont les fleurs, les rubans, les perruques et les sourires sont les armes ; lutte muette et pourtant terrible, remplie d'angoisses cruelles, de larmes dévorées, de désespoirs inconnus... lutte dont les blessures sont profondes et douloureuses, car l'amour-propre sacrifié laisse des plaies incurables.

Mais qu'importe ! Si on veut un soir régner en souveraine sur cette élite de femmes coïssées, ne faut-il pas se montrer plus gracieuse encore que celle-ci, plus coquette que celle-là, plus prévenante que toutes ? Puis enfin, pour fixer la foule autour de soi, ne faut-il pas laisser voir quelques préférences, afin que chacun s'empresse... dans l'espérance de paraître à son tour préféré ?...

Mais il faut entendre le préféré, le dernier préféré, celui du jour, du soir, de la dernière valse, du dernier coïlion, le pris de cette lutte charmante et divine, dans laquelle les fleurs l'ont emporté sur les fleurs, les grâces sur les grâces ; vain, lui préféré, tout dévouement d'un franc air, il faut l'entendre, s'étaler à souper, raconter, si bouche pleine, à d'autres préférés qui le lui rendent bien, toutes les provocations agacées qu'on lui a faites, son embarras de jeter le mouchoir parait tout de belles et loquaces impressions, son joyeux mépris des rivalités qu'il cause. Aussi, en entendant ces mystères et surtout véritables confidences, c'est à se demander quelquefois de qui on parle et où on se trouve, et à se remettre à admirer avec plus de ferveur que jamais la sublime abnégation des femmes qui se voient corps et âme à la mode ; à cette brutale et cruelle divinité dont les hommes sont les prêtres, et qui paye en indifférence ou en dédain toutes ces belles et fraîches années, si vite ôtries et à jamais perdues à la servir.

Mais, comme je voulais néanmoins paraître aussi profiter de l'abandon d'une de ces charmantes victimes, parmi toutes les beautés qui rayonnaient alors, je m'attachai à une très-jeune femme, blonde, fraîche et rose, trop rose peut-être, mais qui avait de beaux grands yeux noirs, doux et brillants à la fois, des lèvres bien pourprées et de ravissantes dents blanches, véritables petites perles enchâssées dans du corail... qu'elle montrait toujours, et elle avait bien raison.

Seulement, ce qu'elle aurait dû cacher, c'était son adorateur, magnifique jeune homme on ne peut pas plus belâtre, et qu'aurait malheureusement pour lui (et pour elle, la pauvre femme ! car cela prouvait encore son bon goût), on appelait le beau Saintville. Cette épithète de beau est déjà un effroyable ridicule, et si malheureusement on semble prendre ce sobriquet pour soi et y répondre en le justifiant par des prétentions scientifiques, on est à tout jamais perdu.

Certes, si j'avais eu plus de choix et plus de loisir, je ne me serais pas résigné à une apparence de honte sous peu flétrissée ; mais les facilités et les convenances s'y trouvaient, le temps me pressait, et je fus obligé de paraître disputer un cœur au beau Saintville !

Ainsi ma vie l'avait prévu, ce dernier était très-sot ; et lorsqu'il me

vit présenté à la femme dont il s'efforçait l'innocent, M. de Sainville manifestait presque aussitôt toutes sortes de jalousies des plus sauvages. Vouloir prouver ce qu'il appelait sans doute ses droits, il se mit à m'écouter cette pauvre jeune femme des façons les plus dures et les plus compromettantes, ce dont j'étais navré; car elle ne désirait pas et je n'aurais pu d'ailleurs lui offrir une compensation. — Mais n'y tenant plus, et justement troussé des manières brutales de cet étrange adorateur, elle me fit, pour se venger, quelques conquêtes des plus innocentes. Bientôt M. de Sainville me servit au delà de mes souhaits; car, après deux ou trois seules variétés qui passaient de la dignité blessée à l'humour froissé, et enfin à l'insouciance évalière, il alla faire la cour de toutes ses forces à une autre pauvre jeune femme qui ne s'attendait à rien.

Enfin, quoique ce fût à peu près faux, j'en bécotaï sans vexer du monde la gloire d'avoir été préféré au bon Sainville, ce fut la peine la plus méritée de ma duplicité; je la saisis.

Quant aux preuves que le monde donnait à l'appui de mon bonheur, elles étaient d'ailleurs de la dernière évidence, ainsi que celles qui il donne toujours. D'abord j'avais un jour demandé les gens de cette jeune femme, parce qu'elle n'avait en personne pour la faire appeler; une autre fois elle m'avait donné une place dans sa loge à un petit spectacle, puis je lui avais offert assidûment mon bras pour faire quelques tours de salon d'ins; un raout où se trouvait tout Paris; enfin dernière et fugitive preuve!... un soir qu'elle était restée chez elle au lieu d'aller à un concert, on avait vu très-tard ma voiture à sa porte.

En présence de faits aussi convaincants, aussi positifs, il fut donc bien et dûment établi que j'étais le plus fortuné des mortels.

Un matin de ce bonheur, j'appris par M. de Cernay le retour de madame de Penafiel. Pour gagner son port, le comte, à son insu, me servit à merveille, soit que madame de Penafiel m'eût entendu la défendre, soit qu'elle ne m'eût pas entendu.

Ainsi, dès qu'elle fut arrivée à Paris, chaque fois qu'il la vit, M. de Cernay s'exclama sur cette singularité de ma part de n'avoir pas cherché à me faire présenter chez elle; chose d'autant plus étrange, ajoutait M. de Cernay, que je voyais absolument le même monde qu'elle, que je l'y rencontrais presque chaque soir, et que je le savais, lui, le comte, assez des amis de madame de Penafiel pour le prix de me procurer un bonheur dont tous se montraient si jaloux. Mais, reprenait M. de Cernay, il fallait dire aussi que j'étais fort sérieusement occupé d'une jeune femme charmante, et que sans doute on n'avait pas bien promis de ne jamais approcher de l'hôtel de Penafiel, sorte de péris d'Alcène dont on ne pouvait sortir qu'enchanté, qu'éperdument épris.

Enfin, M. de Cernay accusait tant de folie et de mensonges, et surtout revint si incessamment sur ce sujet, que par impatience, ou pour des raisons que je ne pus pénétrer, madame de Penafiel lui parut sembler sans puer, du moins par ce choc de mon insouciance apparente à lui être présentée. Dans sa fierté si habituellement flattée, elle en vint sans doute à considérer cette indifférence de ma part comme un manque d'usage et d'égards. Un jour enfin que M. de Cernay se récriait de nouveau sur ma bizarrerie, elle lui dit très-impérieusement et avec une insuccessable naïveté de hauteur: « Que tout en sortant qu'il était difficile d'être admis chez elle, c'était toujours été une preuve de différence respectueuse, et digne d'un bonhomme bien né qui voyait le monde comme qu'elle, de témoigner au moins le désir d'être présenté à l'hôtel de Penafiel. »

Je demeurai sourd à ces insinuations qui ravivaient le comte; et madame de Penafiel, ainsi que toute femme habituée à voir chacun aller au-devant de ses moindres caprices, finit par s'impatience tellement de ma réserve, qu'un jour, un matin d'un grand cercle où je causais avec une femme de ses amies, elle vint prendre part à la conversation, et fit ce qu'il fallait, du moins je le crus, pour la généraliser: je ne dis pas un mot à madame de Penafiel, et, des que je pus convenablement sortir de l'entretien, je saluai profondément et me retirai.

Quelques jours après elle se plaignit au comte, ou plaisantait à ce sujet, de mon manque de savoir-vivre. Il répondit qu'un contraire j'étais extrêmement formaliste, et que je ne trouvais sans doute un peu, ni convenable d'adresser la parole à une femme à laquelle on n'avait pas eu l'honneur d'être présenté.

Madame de Penafiel lui tourna le dos, et de quinze jours je n'en entendis plus parler.

Bien que ma curiosité fût extrême, je ne voulais, pour les causes que j'ai dites, m'avancer davantage. De m'en être donc à mon rôle, et je continuai de laisser croire au comte que je trouvais un grand charme dans l'affection que je portais, et que, par faiblesse ou par attachement, j'avais promis de ne faire une seule démarche pour être présenté à une femme aussi estimable et aussi dangereuse que madame de Penafiel, démarche qui d'ailleurs pouvait être couronnée d'un refus, que mon tardif empressément expliquerait du reste.

Environ quinze jours après ce dernier entretien avec M. de Cernay, d'un Lutz de Cabrera, le vieux parent de madame de Penafiel, que j'avais souvent rencontré chez le comte et dans le monde, et qui peu à peu s'était lié avec moi, m'écrivit pour m'avertir qu'une fort belle collection

de pierres gravées qu'il faisait venir de Naples, et dont il m'avait parlé, lui était arrivée, et que, si je voulais venir déjeuner avec lui un matin, nous pourrions examiner ces antiquités tout à notre aise.

Le chevalier don Lutz de Cabrera, ainsi que je l'ai dit, demeurait à l'hôtel de Penafiel; je ne sais pourquoi il me sembla voir dans cette circonstance, fort simple et fort naturelle d'ailleurs, une intention à laquelle madame de Penafiel n'était peut-être pas étrangère.

J'allai donc chez le chevalier. Don Lutz habitait un entresol de l'hôtel, où des occupations scientifiques le retenaient presque toujours, et il n'en sortait que pour accompagner quelquefois sa parente dans le monde lorsqu'elle le lui demandait.

Le chevalier de Cabrera me parut un vieillard fin, secret, sensuel, qui, ne possédant qu'une fortune médiocre, trouvait bon et convenable d'acheter toutes les frippes du luxe et de la vie matérielle la plus raffinée par une sorte de chaparrage, avec peu d'argent d'ailleurs, auquel il était venu en demeurant chez madame de Penafiel.

Il était inutile de dire que cet immense hôtel était au monde ce qu'on peut imaginer de plus somptueux et de plus élégant.

Le chevalier était très-grand, comais-seur en toutes sortes de curiosités dont son appartement était rempli. Il me montra sa collection de pierres gravées, qui, en effet, était fort remarquable, et nous causâmes tableaux et antiquités.

Il était environ une heure, lorsqu'on frappa légèrement à la porte, et un valet de chambre de madame de Penafiel vint de la part de sa maîtresse demander au vieux chevalier l'album vert.

Don Lutz ouvrit des yeux énormes, et dit qu'il n'avait pas l'album vert; qu'il l'avait rendu depuis un mois à madame la marquise. Le domestique sortit, et nous reprîmes notre causerie.

Bientôt, au bruit de nouveau, le valet de chambre vint répéter que madame la marquise demandait son album vert, celui qui était gâté d'ennui, et qu'elle assurait mousser le chevalier qu'il ne le lui avait pas rendu.

Don Lutz, n'y comprenant rien, se donna au double; il prit une plume, me demanda pardon, écrivit un mot pour sa cousine et le donna au laquais.

Nous nous remîmes à causer.

Mais de nouveau nous fûmes distraits de notre causerie par une troisième interruption, causée cette fois par le valet de chambre de madame Lutz, qui ouvrit la porte en annonçant: Madame la marquise!

Madame de Penafiel semblait habillée pour sortir; nous nous levâmes; je saluai profondément.

— En vérité, nous cherchait-elle au vieux chevalier, en répondant d'un air très-poli mais très-froid à mon salut; en vérité, il faut que je tienne autant à cet album pour avoir le courage de braver votre mépris d'Alcibiade; mais je sais très bien que vous devez avoir ces dessins; je sors, j'ai promis à madame de... de lui lui porter ce matin, et je désire remplir cet engagement.

Nouvelles protestations de don Lutz, qui assura avoir rendu l'album à nouvelles recherches qui n'amenèrent rien, sinon que le chevalier ne put s'empêcher de me présenter à madame de Penafiel.

Il me fut non moins impossible de ne pas lui dire qu'il y avait bien longtemps que je désirais cet honneur, ce à quoi elle me répondit d'un très-grand air par cette banalité, qu'elle recevait les samedis, mais qu'elle restait aussi chez elle tous les mercredis en *prima-sera*, et que je voulais bien ne pas l'oublier.

— A quoi je répondis par un nouveau salut, et cette autre banalité, que cette invitation m'était une trop précieuse faveur pour ne pas m'en souvenir.

Puis le chevalier lui offrit son bras jusqu'à sa voiture, qu'il attendait sous le péristyle, et elle partit.

Je n'ai jamais vu si le chevalier était emphatique involontaire de cette présentation ainsi brisée.

Je l'ai dit, le samedi était le grand jour de réception à l'hôtel de Penafiel; mais les mercredis n'étaient que la marquise appelait ses jours de *prima-sera*; ces soirs-là elle recevait jusqu'à dix ou onze heures un assez petit nombre de personnes qui venaient la voir avant d'aller dans le monde.

Le surlendemain était un de ces mercredis; j'attendis, je l'avoue, ce jour avec assez d'impatience.

J'aurais dû dire que j'envoyai ce jour-là à M. de Cernay les deux cents sous de notre pari qu'il avait ainsi gagné.

CHAPITRE XVII.

Prima-vea

Avant de me rendre à l'hôtel de Pénafiel, je comparais l'impression que j'éprouvais, impression chagrine, déçue, à l'abandon insouciant et au doux entraînement de la vie d'autrefois auprès d'Helene, sûr que j'étais, en entrant dans le vieux salon de Nerval, d'être toujours accueilli par un sourire bienveillant de tous.

Sans redouter cette entrevue avec madame de Pénafiel, je savais que, par une bizarre et pourtant fréquente contradiction des jugements du monde, bien qu'elle fût généralement déignée, calomniée, son salon était néanmoins fort considéré : il avait de plus une très-grande puissance, en cela que, fausse ou vraie, il imposait tout d'abord à chacun la valeur au taux de laquelle il était désormais irrévocablement reçu et compté dans le monde.



Le comte Alfred de Gerny. — page 22

Le nombre déjà restreint de ces sortes de nuisances, si souverainement influentes qu'elles déclenchent seules et sans appel de la place de chacun dans la très-bonne compagnie, diminue de jour en jour.

Cela se conçoit ; il n'y a plus guère d'hommes sur qui exercer cette omnipotence : la vie des clubs et des chambres représentatives, ces autres grands clubs politiques, a tout envahi. Entre le discours d'aujourd'hui ou celui de demain, entre une partie de whist ou une revanche de deux ou trois mille louis, parmi tous les calculs anxieux et absorbants d'un

parti de course, dans laquelle on a engagé un cheval pour une somme énorme, il reste bien peu de temps pour cette conversation douce, intime, fleurie, élégante, qui d'ailleurs a le pas d'écho dans le pays : comme disent les monomaniques de la tribune, et ne vous fait ni perdre ni gagner d'argent au whist ou sur le turf (1).

Et puis cette existence du monde est gênante ; il faut faire une toilette de soirée pour aller étouffer dans un rout et se geler ensuite en attendant sa voiture, tandis qu'il est si commode et si agréable de s'asseoir dans les moelleux fauteuils d'un club, d'y faire une possible sieste après son dîner, afin de se réveiller frais et dispos pour commencer quelque whist nerveux, sans autre distraction que la fumée de son cigare.

Mais au temps dont je parle, il y avait encore quelques maisons bien échantonnées, et l'hôtel de Pénafiel était de ce petit nombre d'excentricités.

Madame de Pénafiel, parmi tous ses travers, avait celui, non du blue-stocking (2), mais, ce qui est bien pis, celui de l'érudition, parlant d'ailleurs à merveille deux ou trois langues : ce qu'elle possédait des sciences les plus ardues était, disait-on, incroyable. Si ces renseignements m'eussent seulement été donnés par des savants de la force de M. de Gerny, je me serais permis de douter de toute leur exactitude ; mais le souvenir d'une circonstance bizarre vint me prouver cette singulière capacité de madame de Pénafiel.

Ayant été assez heureux pour rencontrer à Londres le célèbre Arthur Young, il m'avait parlé avec le plus grand enthousiasme du savoir extraordinaire d'une de mes compatriotes, très-jeune femme du plus grand monde et de la plus jolie figure, qui, me dit-il, « lui avait fait les éloges les mieux instruits et les plus savamment circonstanciés sur sa fameuse théorie optique des interférences, mais l'avait vivement attaqué sur la valeur syllabique ou diaphanique qu'il prétendait appliquer aux hiéroglyphes, au contraire du système de Champollion. »

Ce fait m'avait paru si singulier, et il acquiesçait une si grande autorité par l'admiration du savant remarquable qui me la racontait, que j'en avais pris note sur mon journal de voyage. Ce ne fut qu'à Paris, quelque temps après avoir vu et entendu nommer madame de Pénafiel, que me rappelant confusément l'anecdote d'Arthur Young, je feuilletai mon memento, et que j'y trouvai en effet ces détails et le nom de la marquise.

Encore une fois, tout ce que je savais de madame de Pénafiel : ses bizarreries impérieuses, sa coquetterie si artistement et si continuellement étudiée, disait-on, que de chacune de ses poses elle savait toujours faire le plus charmant tableau en se posant sans cesse en délicieux portrait : son humeur fantasque, ses connaissances scientifiques, prétentions toujours masquées pour la femme qui les affiche ; tout cela était loin de m'imposer.

Les femmes dont on parle beaucoup et très-différemment ont rarement ce pouvoir : elles recherchent trop les spectateurs pour ne les pas craindre ; une femme sérieuse, digne et calme, dont on ne dit et dont on ne sait rien, impose bien davantage.

Et puis, d'ailleurs, un homme d'un caractère froid et réservé, s'il ne peut prétendre à de grands succès, sera toujours sûr d'être parfaitement à l'aise de tout et de tous, les gens extrêmement agréables ou extrêmement ridicules étant les seuls qui se produisent absolument en dehors.

Je le répète, ce fut donc sans inquiétude, mais avec un sentiment prononcé de curiosité presque malveillante, que je me rendis à l'hôtel de Pénafiel, un mercredi, en sortant de l'Opéra.

La tenue ordinaire de cette maison était véritablement princière. Dans le vestibule fort élevé, orné de statues et d'immenses bassins de marbre remplis de fleurs, était une nombreuse livrée poudrée et vêtue d'habits bleus, portant gilets d'argent et à collets orange.

Dans une vaste antichambre, ornée de très-beaux tableaux et de magnifiques vases de Faenza, aussi pleins de fleurs, était une autre livrée, mais orange, à collet bleu, et garnie sur toutes les tailles de passements de soie, brulée aux armes de Pénafiel. Enfin, dans un salon d'attente se tenaient les valets de chambre, qui, au lieu d'être tristement vêtus de noir, portaient des habits français de velours épinglé couleur d'azur et doubles de soie orange avec de larges boutons armoriés en émail.

Quand on m'annonça, il y avait chez madame de Pénafiel cinq ou six femmes et deux ou trois hommes en prima-vea.

Madame de Pénafiel était vêtue de noir à propos de je ne sais plus quel deuil de cour ; ses beaux cheveux bruns étaient mêlés de gris ; elle me sembla charmante et d'un échat blouissant. Je m'abuai sans doute, mais il me parut (ce qui peut-être me la fit trouver si jolie), il me parut que, tout en m'accueillant avec une politesse froide et cérémonieuse, elle avait imperceptiblement rougi sous son rouge.

Après quelques mots que je lui adressai, la conversation, que mon arrivée avait interrompue, recommença.

Il s'agissait d'une aventure possiblement scandaleuse, où l'honneur

(1) Terrain de course, — dans cette acception, — endroit où s'engageait la partie.

(2) Blue-bird — prétentions littéraires.

d'une femme et la vie de deux hommes étaient en jeu, le tout d'ailleurs exprimé dans les meilleurs termes, et avec une réserve de détails si discrète et une réticence de particularités si transparente que les noms propres ensem- blés n'étaient pas significatifs.

Ainsi que cela arrive presque toujours, par un de ces à-propos que le destin se réserve, au moment où chacun disait son mot, sa remarque ou sa méditation sur cette aventure, l'on annonça le mari et la femme desquels il s'agissait.

l'air du plus grand intérêt, et sans doute pour ne pas laisser épuiser si vite un tel sujet de conversation, chose en vérité assez rare.

— J'avais oublié de vous dire, madame, que le titre de ce nouvel opéra est la *Norma*, me hâta-je de répondre en m'adressant à madame de Pénafiel: le sujet est, je crois, l'amour d'une prêtresse des Gaules.

Madame de Pénafiel, saisissant aussitôt ce thème, le broda à ravir, et, après avoir démontré toutes les ressources d'un sujet si dramatique, elle saisit immédiatement l'occasion de faire de l'éducation sur la religion des druides, sur les pierres celtiques; puis je pressentis qu'elle allait sans doute bientôt arriver, par une transition très-naturelle, à la discussion sur la valeur syllabique des hiéroglyphes, renouvelée d'Arthur Young.

M'étant, par hasard, assez occupé de ces études, parce que mon père, grand ami du célèbre orientaliste M. de Guignes, avait, dans sa retraite longtemps médité ces problèmes alphabétiques, j'aurais pu faire singulièrement briller madame de Pénafiel, et sans doute à mes dépens: mais sa prétention me choqua, et je répondis bientôt à une attaque hiéroglyphique cette fois des plus directes par l'aveu le plus net de ma profonde ignorance dans ces matières, dont la seule aridité m'épouvantait.

Cet aveu d'ignorance me parut soulager d'un poids énorme les autres hommes, car ils eussent rougi de rester en dehors d'une telle conversation, qui prouve toujours des connaissances au delà d'une éducation ordinaire.



M. du Puy. — Page 55.



Les gentlemen riders. — Page 57.

Cette entrée conjugale, exécutée et expliquée d'ailleurs par un récent retour à Paris, qui exigeait cette première visite faite de la sorte, n'eut lieu que médiocrement.

Pourtant, quoique les personnes qui remplissaient ce salon fussent habituées à ces sortes d'impruptions, il régna néanmoins une secousse de profond silence assez embarrassé et non moins embarrassant; aussitôt madame de Pénafiel, avec la plus naturelle et la plus parfaite aisance, afin de faire croire sans doute à une conversation commencée, et, s'adressant à moi, ce qui me sembla fort étrange, me dit :

— Vous croyez donc, monsieur, que la partition de ce nouveau maître annonce beaucoup d'avenir ?

— Un talent plein de charme et de mélancolie, madame, reprit-je sans me déconcerter. Non pas peut-être d'une très-grande vigueur, mais sa musique est empreinte d'une suavité, d'une grâce inexprimables.

— Et quel est ce nouvel astre musical? demanda avec une nuance de présentation à madame de Pénafiel la jeune femme qui venait d'entrer, et dont on venait de parler si légèrement.

— M. Bellini, madame... lui répondis-je en m'inclinant, afin d'éviter cette réponse à madame de Pénafiel.

— Et le titre de l'opéra, madame la marquise? demanda le mari de

Je ne sais si madame de Pénafiel fut piquée de ma réserve, qui venait de lui faire perdre une si belle occasion de montrer son savoir, ou si elle crut mon ignorance affectée; mais elle ne put dissimuler un mouvement de dépit; pourtant, avec un art et un tact infinis, elle revint aux druides; et passant des inscriptions celtiques au costume si pittoresque des prêtresses des Gaules, à leur robe traînante, au charmant effet que devait produire une coiffe de branches de houx dans les cheveux noirs

on bloods, elle fit très-naturellement descendre la conversation des hauteurs scientifiques où elle l'avait d'abord montée jusqu'aux vulgarités de la toilette du jour, et l'entraîna se généralisant.

J'avoue que ces différentes transitions furent menagées très-habilement par madame de Pénissel, et que tout autre qu'une femme d'un esprit fin, abondant, adroit et souple au monde y eût échoué.

J'étais bien d'être étonné, car je ne m'attendais pas à trouver chez elle de la candeur et de l'insouciance; aussi, déjà las de ce faux bavardage, et sentant bien que ce ne serait ni à moi ni à cette heure que je pourrais observer à mon aise ce caractère qui lui disait singulier, je me levai pour sortir inaperçu à la faveur d'une visite qui entraînait, lorsque madame de Pénissel, près de qui j'étais, me dit, au moment où l'on apportait l'orne et les plateaux dans un autre petit salon : — Monsieur, ne rendez-vous pas une tasse de thé ? Je m'inclinai et je restai.

Il y avait ce soir-là un grand bal chez un de ces étranges coiffeurs qui, sous la condition expresse qu'on voudra bien leur permettre de rester dans leurs salons pour regarder les fêtes qu'ils donnent, prêtent à la bonne compagnie, qui accepte fort cavalièrement, leur hôtel, leurs gens et leur souper.

Presque toutes les visites de préma-sera de madame de Pénissel s'y rendaient; j'étais assez incertain de savoir si j'y allais aussi, lorsque le plus heureux hasard voulut qu'on annonçât lord Falmouth.

Je ne l'avais pas revu depuis son départ si brusque pour aller parler à la chambre des lords sur une question de l'Inde qui lui semblait piquante. Il y avait une si grande différence entre son esprit original et celui de la plupart des gens que je voyais habituellement, que je me disais à rester plus longtemps que je n'avais d'abord voulu à l'hôtel de Pénissel.

Après le thé, nous nous trouvant seuls, madame de Pénissel, lord Falmouth et moi; j'oubliai, inaperçu derrière le fauteuil de la marquise, dans un coin écarté du salon, un jeûne étranger de distinction, le baron de Stroul, qui semblait très-limé, et, par conséquent, frouillait depuis une demi-heure le même album : le jeune baron était très-rouge, avait les yeux fixes et serait convulsivement chagrin entre ses genoux; lord Falmouth, me le montrant, me dit tout bas, de son air gravement moqueur, ces mots si connus du vizir Néréus au sultan Schah-Baham, qui regarde des poissons rouges : « — Soyez tranquille, il en a là au moins pour une bonne heure. »

Madame de Pénissel n'avait pas aperçu cet étranger, je le répétai, placé derrière le très-haut dossier de son fauteuil, près d'une table couverte d'objets : car elle faisait trop bien les honneurs de chez elle pour l'avoir ainsi laissé essouffé.

Madame de Pénissel commençait par adresser de très-gracieux reproches à lord Falmouth sur ce qu'elle le contraindrait si peu. A quoi il répondit modestement qu'il était par malheur si outrageusement bête et d'une misérable si terriblement commensurative, que, sur tout personnel avec lesquelles il voulait causer, une ou deux devaient à peine l'esprit assez robuste pour résister à la contagion de sa bêtise, et ne pas devenir soi-même stupides, qu'il en avait d'un quart d'heure d'entretien l'heure influence dont il se désolait avec l'humilité la plus comique, se reprochant d'avoir ainsi fait un nombre infini de victimes, dont il était les moins, comme preuves vivantes de la fatalité de son destin.

— Ah ! madame la marquise ! disait-il en secouant la tête d'un air désolé, j'ai fait, comme vous voyez, bien du mal par ma bêtise !

— Sans doute, et vous êtes surtout très-tris-limé de n'avoir fait le mal qu'à demi, puisque vos victimes ressuscitaient en ennuyés de toutes sortes, dit madame de Pénissel; et malheureusement l'espèce en est aussi variée qu'abondante et fâcheuse. C'est qu'en vérité je ne sais rien de plus physiquement douloureux que la présence d'un ennuyeux, repéchie; il y a dans la détestable influence qu'il vous fait subir malgré vous quelque chose de pénible... de douloureux attristant, comme serait le remords... d'une méchante action que qu'on n'aurait pas faite.

— Mais, dit lord Falmouth, je vous demande grâce pour l'épouvantable sottise de ma triviale comparaison; mais on n'est pas maître de ses impressions. Eh bien ! quand il m'arrive de subir un ennuyeux, j'éprouve absolument la même sensation que si j'étais dans scier un bouchon; oui, c'est une espèce de grincement sourd, ébréché, inarticulé, monotone, que je fais parfaitement comprendre la féroce de Tibère et de Néron... Ces tyrans-là avaient surtout dû être extrêmement ennuyés par leurs courtisans.

— Mais, j'avoue moi-même faible, dis-je; j'aime beaucoup... les ennuyeux, lui, quand vous causez avec une personne spirituelle, ce n'est jamais sans regret que vous voyez arriver la fin de l'entretien... tandis que dans une conversation avec un ennuyeux... oh ! il y a un moment rare, unique, précieux, qui vous paye bien au-delà de ce qu'il a pu vous faire souffrir : c'est le moment... où la Providence vous l'ôte !

— Le fait est, dit lord Falmouth, que, considéré comme discipline ou mortification, on en peut tirer parti... Mais d'importance, si on pouvait tous les soir d'un mot, d'un seul mot... arrêtez-vous la philanthropie de le dire, madame la marquise ?

— Les moutons ? dit madame de Pénissel, les ancêtres tout à fait ? physiquement ?

— Certes, pour les ancêtres spirituellement... il s'y faudrait pas songer... Je parle de les ancêtres bel et bien, en chair, en os et en cravate, dit lord Falmouth.

— Le fait est qu'ils ne sont guère que cela... mais... le moyen serait violent... D'un autre côté, si, en disant un... mot... c'est bien tentant ! repart la marquise.

— Un seul mot, lui dis-je en prononçant, je suppose, votre nom, madame, comme on se sert d'un nom bien pour chasser le diable.

— Mais ce serait un épouvantable massacre, dit-elle.

— Eh bien, madame, c'est ce qu'il n'est pas reconnu, avéré, que l'ennemi est du côté massacrant ! dit lord Falmouth. Ainsi, pas de scrupule; et après, vous verrez comme vous respirerez à votre aise, comme vous sentirez l'atmosphère rarifiée, dégagée de ses miasmes pesants qui provoquent des hailllements si douloureux, comme vous irez partout librement et sans crainte.

— Allons, je crois que je dirais : Plus d'ennuyeux ! repart la marquise; car, en vérité, c'est une iniquité perpétuelle ! lui tout toujours être à regarder où l'on met sa conversation, et c'est une préoccupation intolérable. Mais vous me faites songer avec ces folies à un très-singulier conte que j'ai lu dernièrement dans un vieux livre allemand, et qui pourrait servir de pierre de tombeau de l'humanité à l'épique humaine, si chacun voulait répondre avec franchise à la question posée dans ce conte. Il s'agit tout simplement d'un pauvre étudiant de Leipzig, qui, en désespoir de cause, invoque le mauvais esprit ! lui apparait, et voici le singulier marche qu'il lui propose : « — Chaque fois que tu feras sans succès, mais à cette condition, c'est que tu prononces tout haut ce mot : Satanhe ! et à chaque fois que tu prononceras ce mot, un de tes semblables, un homme en chair, mourra dans un pays lointain : « tu n'assisteras ni à son agonie ni à sa mort, et personne au monde « que toi ne saura que la réalisation d'un de tes desirs a coûté la vie à « un de tes pareils. » — Et je pourrais choisir le pays, la nation de ma victime ? dit l'étudiant. — Certes. — Toucher le maître, merci ! fait, dit-il au démon. — Or, ce fut aux dépens des Turcs, qui faisaient alors le siège de Belgrade, que l'étudiant sacrifia tous ses vœux, qui ne dépassèrent pas plus de cinquante à soixante mille Turcs. Le compte est vite fait, repart la marquise; mais je voudrais savoir si beaucoup d'hommes, après du secret, résisteraient à la tentation de prononcer le mot fatal, s'il s'agissait de réaliser ainsi un vœu bien ardemment désiré ?

— C'est tout honnêtement ce qu'on appelle, je crois, un homicide véniel, dit lord Falmouth; et quant à moi, repart-il, si le désir en valait la peine, c'est-à-dire s'il s'agissait de l'impossible... par exemple d'avoir le bonheur d'être distingué par vous, madame la marquise, certes, je ne regretterais pas à l'évidence de quelque obscur habitant... du Groenland, par exemple, d'un Lapon, parce que ça va plus petit, et que le péché serait tout aussi moins grand...

La marquise sourit en haussant les épaules, et me dit : — Et vous, monsieur, pensez-vous que le plus grand nombre bésillerait longtemps entre son désir et le mot fatal ?

— Je crois qu'il aurait vite pu d'indignation, madame, même de la part des gens les plus honorables, comme on dit, que si dans notre âge d'or le malin esprit proposait un tel marché, dans huit jours le monde deviendrait une solitude, et peut-être que vous-même, madame, vous, lord Falmouth et moi, nous serions innombrables bientôt à une expédition de nos amis intimes, qui, au lieu de se donner la peine d'aller penser jusqu'au Groenland, nous ferait la grâce de nous traiter en rois.

— Mais j'y songe, dit lord Falmouth; supposez qu'on effût les caprices et les desirs de l'humanité, à force de se satisfaire ainsi aux dépens d'elle-même, l'humanité résulterait de telle sorte qu'il ne resterait que deux personnes sur un coin de terre : un homme qui aimait passionnément une femme qui le détesterait ! et que Satan, suivant son système, lui dise : « — Mon mari est toujours le même ; promettez le non redouté, elle s'aimera, mais aussi elle mourra, et tu répondras à sa mort ; » — l'homme devrait-il dire le mot fatal, s'il est amoureux ?

— Prononcer le mot serait prouver qu'on aime bien éperdument, dis-je à lord Falmouth.

— Oui, si l'on est croyant enthousiaste, repart madame de Pénissel, parce que l'amour serait alors acheté au prix des peines éternelles; sans cela, c'est de l'égoïsme légal.

— Mais, madame, permettez-moi de vous faire observer que, puisqu'il s'agit de Satan, il est évident que tout se passerait entre catholiques.

— Monsieur a raison, repart lord Falmouth, et sa réflexion me rappelle l'exclamation d'espoir et de bonheur de ce malheureux managé qui, échappé de la noyade, s'écrie en voyant une potence dressée sur la terre où il aborde : « Bien soit loué ! je suis en moins dans un pays « civilisé ! » Mais, ajouta lord Falmouth, sérieusement, n'est-ce pas à se désespérer, quand on songe qu'il y a de nos jours des gens assez heureusement, avec magnifiquement doués pour passer encore trois ou quatre heures tous les matins à chercher à voir le diable... à faire des prières et des invocations... J'ai dernièrement trouvé un de ces bienheureux-là, rue de la Barillerie... Il est, je vous assure, plein de la conviction la plus profonde qu'il résistera un jour, et j'avoue que je

lui ai envié de toute ma fureur cette occupation-là, d'autant plus qu'elle ne t'use pas. Or, un désir qui, soutenu par l'espérance, dure toute la vie, sans être jamais satisfait, me paraît singulièrement approcher du bonheur.

— Mais votre grand poète, dit-il le lord Falmouth, Byron, n'a-t-il pas en quelque temps, dit-on, l'embarras de s'occuper de ces folies ?

— Byron ! Ah ! ne parlez pas de cet homme, s'écria la marquise avec une expression d'amertume et presque de haine.

— Ah ! prenez garde, me dit lord Falmouth en souriant. Sans y songer, vous venez, monsieur, d'évoquer pour moi-même une diabolique figure, que madame la marquise va conjurer de toute la force de ses exorcismes, car elle le déteste.

Je fis fort étonné, car j'étais loin de m'attendre à trouver madame de Fénalini antipathique. Tout ce qu'on racontait de son esprit fantasque et tardif me semblait au contraire fort en harmonie avec ce génie dédaigneux et pardoisai. Je restai donc très-attentif au reste de la conversation de madame de Fénalini, qui reprit avec un sourire amer :

— Byron ! Byron ! si cruel et si désespérant ! cœur méchant et dur ! Quand on songe pourtant que, par une inexplicable fatalité, tout esprit jeune et riche d'un trésor d'illusions inestimables s'en va justement le produire à ce démon méprisable et insatiable ! c'est à croire en vérité à la loi des contraires.

— Mais rien n'est plus évident que l'attraction des contraires, dit lord Falmouth. Je vous le demande, le charmant papillon, par exemple, marquée d'un point noir, l'intelligent petit être adroit qu'il est, des qu'il voit quelque part une flamme bleue vive et bien résistante, d'accourir tout de suite avec toutes ses grâces de folle de Zéphire et d'Aurore, afin de s'y faire délicieusement griller ?

— Ainsi, reprit madame de Fénalini avec une sorte d'exaltation qui la rendit très-belle, je ne puis penser sans amertume à tant d'âmes nobles et confiantes, à jamais désemparées par le génie naissant de Byron ! Oh ! qu'il s'est bien pointé dans *Manfred* ! l'enfer : le château de Manfred, si sombre et si désolé, c'est en vérité sa poésie ! c'est son terrible esprit ! Sans défiance vous entrez dans ce château, dret l'aspect sauvage et élevé vous a frappé ; mais une fois entré, une fois sous le charme de son hôte impitoyable, les regrets sont vains, il vous dépouille sans merci de ses croyances les plus pures, les plus chéries ; et puis, quand la dernière vertu est arrachée, quand la dernière étincelle de foi est éteinte en vous, le grand seigneur vous chassive avec un sourire insultant ; et, si vous lui demandez ce qu'il vous donne au moins en échange de ces richesses de votre âme, ainsi à jamais perdues et profondes...

— Eh bien, madame ! dit-je en me permettant d'interrompre la marquise, le seigneur Manfred répond à ce que vous m'avez dit, le doute... le doute !... la négative des sages. — Mais, ajoutai-je, curieux de voir si madame de Fénalini partageait mes adorations comme mes antipathies, si vous m'indisiez si fort Byron, madame, sa noble patrie ne vous offre-t-elle pas, si cela se peut dire, un antidote à ce poison si dangereux, Walter Scott ?

— Oh ! dit-elle en joignant les mains avec une grâce vraiment charmante et presque naïve, que je suis heureuse, monsieur, de vous entendre parler ainsi !... N'est-ce pas que le grand, le bon, le divin, l'adorable Scott est bien le contre-poison de Byron ? Ainsi, lorsque, l'âme toute meurtrie, vous fuyez avec désespoir le terrible château de Manfred, avec quelle reconnaissance vous vous trouvez dans la demeure riante et paisible de Scott, de ce riellard si doux, si grave et si cerein ! Comme il vous accueille avec tendresse ! comme sa pitié est touchante ! comme il vous apaise, comme il vous console ! comme il montre le monde sous un jour pur et radieux en exaltant tout ce qu'il y a de noble, de bon, de généreux dans le cœur humain ! comme il vous élève en lui faisant à vos propres yeux que Byron vous a dégradé ! s'il ne vous rend pas vos illusions à jamais perdues, chose, hélas ! impossible ; du moins, n'est-ce pas, qu'il herce et endort souvent votre douleur incurable à ses rêveries bienheureuses... ? Ah ! bien ! dites... dites, monsieur, n'est-ce pas la plus grande, une magnifique gloire, que la gloire de Walter Scott ? Quel est l'homme le plus véritablement grand et puis-ant, celui qui désespère ou celui qui console ? Car, hélas ! monsieur, faire croire au mal est si facile !... j'étais la marquise avec une expression d'amertume navrée.

Quelque temps ceci, fort bien dit et pensé d'ailleurs, m'eût paru peut-être trop théorétique une conversation, dans cet entretien de madame de Fénalini, ce ne fut pas ce qui me surprit davantage.

Il est sans doute arrivé à tout le monde d'éprouver cette sensation inexplicable, d'où il résulte que, pendant au plus la durée d'une seconde, on croit avoir déjà positivement vu ou entendu ce qu'on voit et ce qu'on entend, bien qu'on ait la certitude absolue de voir le site qu'on regarde, ou d'entendre la personne qui parle, pour la première fois ; or, ce que venait de dire madame de Fénalini à propos du génie de Byron ou de Scott me fit ressentir une impression analogue. Cela était tellement selon ma pensée intime, et en semblait si parfaitement l'écho, que je demeurai d'abord presque stupéfait ; puis, réfléchissant bientôt qu'après tout, ce que madame de Fénalini venait de dire là n'était qu'une appréciation fort simple et fort naturelle de deux esprits opposés, le constitutionnel très-froidement, sans laisser pénétrer ce que j'avais éprouvé ; car madame de

Fénalini m'avait semblé véritablement très-émue et très-naturelle en parlant ainsi :

— Sans doute, madame, le génie de Byron est très-désolant, et celui de Scott très-consolant, et l'un ou l'autre semble aussi avoir un très-grand avantage sur l'autre ; mais ces désolations et ces consolations me paraissent un peu supérieures à notre époque ; car aujourd'hui on ne s'afflige ni un peu ni se console de si peu.

— Comment cela ? me demanda madame de Fénalini.

— Mais d'une manière, madame, que nous n'en sommes plus au temps des malheurs et des félicités imaginaires ; on prend le sage parti de substituer le positif du bien-être matériel à toute l'idéalité rêvée et folle de la passion : il y a donc de nombreuses probabilités pour qu'on se trouve beaucoup plus près du bonheur qu'on ne s'en est jamais trouvé ! Car, même pour les plus complètement dénués, il n'y a rien de plus impossible à réaliser que l'idéal ; tandis qu'avec de la raison comme peut prétendre à s'arranger un petit bonheur matériel fort sortable.

— Ainsi, monsieur, me dit madame de Fénalini avec impatience, vous n'avez la passion ? vous dites que de nos jours elle n'existe plus ?

— Je me trompe, madame, il en est encore une, la seule qui reste, et celle-là concentrée en elle la violence de toutes les autres. L'influence de cette passion est immense : c'est la seule enfin qui, bien exploitée, pourrait réagir du nos jours sur toute la société... sur les mœurs, par exemple ! Et, bien que nous soyons, hélas ! à mille lieues du laisser-aller si gracieux des grandes époques du plaisir et de la galanterie, la passion dont je vous parle, madame, pourrait presque changer chaque salon de Paris en une assemblée de quakers ou de bourgeois américains.

— Comment cela ? dit madame de Fénalini.

— En un mot, madame, voulez-vous voir la prudence la plus sage régner dans tous les salons ? voulez-vous entendre des invocations sans fin de la part des hommes (qui ne sont pas mariés bien entendus) en faveur de la sainteté du mariage et des devoirs des femmes ? voulez-vous, en un mot, voir réaliser l'utopie rêvée par les moralistes les plus sévères ?

— C'est-à-dire pour moi, je voudrais bien voir cela, une fois par hasard... en passant, s'écria lord Falmouth feignant un air épouvanté : mais voilà tout ; je proteste... si cela doit durer plus longtemps !

— Mais le secret de cette passion, monsieur, dit madame de Fénalini, de cette passion qui peut opérer ces miracles, quel est-il ?

— L'égoïsme ou la passion du bien-être matériel, madame ; passion qui se traduit par un mot très-trivial et très-significatif, l'argent.

— Et comment appliquerez-vous l'amour excessif de l'argent au développement non moins excessif de cette mensonge vertu dont vous faites un talisman si effrayant que je n'en sois pas encore bien remis ? dit lord Falmouth.

— Ainsi qu'on fait dans votre pays, monsieur, en posant d'une amende exorbitante toute infraction aux devoirs. Vous voulez-vous ? dans notre époque toute positive, on ne redonne plus force que ce qui vous attient dans votre vie de chaque jour, dans votre bien-être ; et sans ce rapport l'amende appliquée au moindre des mœurs serait certainement le plus puissant levier social de l'époque. Ainsi, par exemple, supposons un moraliste profond, inexorable, décidé à rompre brutalement avec les faiblesses que le monde accepte ; un homme passionnément dépris du devoir... ou, si vous l'aimez mieux, figurez-vous un homme très-ridé, très-ennuyé, et conséquemment très-ennuyé de certaines fâcheuses charmes qu'il ne peut pas commettre, et décidé à les poursuivre à outrance ; que cet acharné moraliste soit législateur par-dessus le marché, et qu'un jour il vienne faire à la Chambre le tableau le plus sombre de l'état des mœurs ; enfin qu'il demande et qu'il obtienne d'une majorité que, sans trop d'efforts d'inspiration, vous supposez aussi composée de gens très-ridés et très-ennuyés qu'il obtienne, dis-je, le ne sois d'après quels considérants, l'organisation d'une police sociale destinée à surveiller, à déjouer tout attentat aux mœurs privées, et qu'enfin on promulgue une loi qui punisse, je suppose, d'une amende de cinquante mille francs ce tendre délit dont les tribunaux peinent sous tous les jours ; que cette amende soit doublée en cas de récidive, et non pas, ainsi que chez vous, monsieur, offerte comme un dédommagement honteux pour l'offense, qui conserverait tel tous les droits de venger son honneur ; mais employée, je suppose, à l'éducation des enfants trouvés, afin que le superflu alimente le nécessaire.

— Et vous croyez, monsieur, s'écria la marquise, que l'ignoble crainte de payer une somme d'argent considérable rendrait la majorité des hommes moins attentifs, moins empressés auprès des femmes ?

— Je le crois tellement, madame, que je puis vous tracer à merveille les deux aspects très-différents d'un salon rempli des mêmes personnes que la veille ou le lendemain du jour où une telle loi serait promulguée. La veille, vous verriez les hommes, comme toujours, souriants, épanouis, charmants, prenant leur vie la plus douce et la plus tendre pour développer bien bas, avec une grâce indicible dans le regard et dans l'accent, les principes amoureux de cette logique humaine : « — Ce qui plaît est bien. — La vertu est la discrétion. — Un n'a pas commis votre crime quand on vous a donné votre Byron. — Il est des sentiments que la sympathie rend inévitables. — Votre âme cherche sa sœur... son au-

tre moitié... prenez mon âme (ce morceau d'âme déparpillée à des moustaches ou des favoris d'homme). — Arrivé à un certain degré, l'homme coupable devient un devoir sacré, etc., etc. » Car, je vous fais grâce, madame, d'une foule d'autres excellents raisonnements qui généralement ne trompent pas plus celles qui les admettent que ceux qui les font. — Mais le lendemain de notre terrible loi, mais lorsqu'il s'agissait d'amende, quelle différence ! Comme, après tout, ces jolis paradoxes de la veille pourraient bien finir par une forte somme à débours, et que cette somme réduirait d'autant ce luxe et ce bien-être, qui sont le nécessaire d'une vie essentiellement positive dont l'amour a été le dernier superflu ; — vous verriez les hommes, tout à coup devenus sérieux, s'armes, dignes, s'efforçant du moindre entrelien avec une femme, si se trouvent un peu trop écartés du cercle ; enfin, prudes et sauvages comme des pensionnaires devant leur supérieure, vous les entendriez s'écrier tout à coup, pour qu'on les entende bien, et de leur voix la plus solennelle, de cette voix roque qu'ils réservent pour parler politique, refuser des services, et, plus tard, gronder leurs femmes et leurs enfants : « — Après tout, la société se vit que par les morts. — Il faut bien s'arrêter à quelque chose. — Il est des devoirs qu'un galant homme sait et doit respecter. — J'ai eu une mère ! — Je serai père un jour. — Il n'y a de véritables joies que dans la satisfaction de la conscience, etc. » Car je vous fais encore grâce, madame, d'une foule d'autres formules plus ou moins morales, qui, dès qu'il s'agit d'amende, pourraient très-facilement et très-brutalement se traduire par ceci : « — Madames, vous êtes sans doute ou ne peut pas plus charmantes ; mais j'aime beaucoup ainsi ma loge à l'Opéra, mon hôtel, ma table, mon écurie, mon jeu, mon voyage aux eaux ou en Italie tous les ans, mes tableaux, mes objets d'art ; or, risquer un peu de tout cela pour quelques moments d'une félicité... aussi rare... qu'elle est enviable... Nos ! »

— C'est infâme, dit la marquise ; sur cent hommes il n'y en a pas un qui pécuniaise ainsi !

— Permettez-moi, madame, d'être d'un avis absolument opposé : je crois, de nos jours, les hommes imployablement attachés au bien-être confortable et matériel, et pouvant, et sachant, et voulant lui sacrifier tout, et, bien plus que tout le reste, ce qu'on appelle une passion de cœur.

— Vous pensez cela ? me dit madame de Pénafiel avec un étonnement profond. Vous pensez cela ? Et quel âge avez-vous donc, monsieur ?

Cette question me parut si dérange, si peu convenable, et il était d'ailleurs si difficile d'y répondre sans être extrêmement ridicule, que, m'inclinant respectueusement, je dis à tout hasard :

— Mon étoile m'a assez favorisé, madame la marquise, pour me faire naître la veille du jour de votre naissance...

Madame de Pénafiel fit un mouvement de honte impatiente, et me dit d'un très-grand air : — Je vous parle sérieusement, monsieur !

— Et c'est aussi très-sérieusement, madame, que j'ai l'honneur de vous répondre ; la question que vous avez daigné m'adresser m'est une preuve d'intérêt trop hautement flatteur pour que je n'y réponde pas comme je dois.

— Mais comment savez-vous mon âge ? me demanda madame de Pénafiel avec une sorte de curiosité très-étonnée.

— D'ici à bien des années, madame, lui dis-je en souriant, ce secret ne devra pas vous inquiéter, et j'ose espérer vivre assez longtemps dans vos bonnes grâces pour l'avoir oublié lorsqu'il devra l'être...

A ce moment, un éternuement d'autant plus sonore qu'il avait été puissamment comprimé, éclata dans la région du jeune étranger, qui, selon la prédiction de lord Falmouth, n'avait pas cessé de feuilleter depuis une heure le même album dans le plus profond silence. Ce bruit fit faire un bond de surprise à madame de Pénafiel, qui détournant vivement la tête, et fit toute confusion d'apercevoir la M. de Stroil.

Mais elle lui fit des excuses si gracieuses sur l'oubli où elle avait paru le laisser, que le jeune baron trouva sa conduite toute naturelle, et parut même se savoir assez bon gré d'avoir éternué aussi fort.

Il était tard, je me retirai.

J'attendais ma voiture dans un des premiers salons, quand lord Falmouth et M. de Stroil vinrent aussi demander leurs gens.

— Eh bien ? me dit lord Falmouth, que pensez-vous de madame de Pénafiel ?

Si fausse bonte de sembler être déjà sans le charme, soit dissimulation, je lui répondis en souriant : « Mais madame de Pénafiel me semble avoir une extrême simplicité de moeurs, un esprit candide et dénué de toute prétention, un naturel enchanteur, et dire enfin tout naïvement ce qu'elle pense.

— Eh bien ! sur ma parole, me répondit lord Falmouth avec son ironie grave, vous avez bien jugé, aussi vrai que nous sommes en plein midi, au milieu d'une épaisse forêt, à entendre le ramage des oiseaux. Puis il ajouta sérieusement : — Ce qu'il y a d'infatigable chez elle, c'est la fausseté... Je suis sûr qu'elle ne pose pas un mot de tout ce qu'elle nous a dit à propos de Byron et de Scott... car elle a du cœur... comme cela, ajouta-t-il en frappant du bout de sa canne la base d'un colossal vase du Japon plein de fleurs situées près de lui, ou bien encore, tenez, dit-il en prenant dans le vase un beau camélia pourpre qu'il me

montra, elle ressemble encore à ceci : coquer et éclat, rien de plus ; pas plus d'âme que cette fleur n'a de parfum. Après tout, quand elle veut, elle cause à ravir. Mais où il faut l'entraîner, dit-on, c'est quand quelqueun sort de chez elle... comme elle le met en pièces ! Un de ces jours nous ferons cette partie-là ; vous sortirez, je resterais, et je vous dirai ce qu'elle aura dit de vous, à charge de revanche...

A ce moment nos voitures avancèrent, lord Falmouth allait emmener sa suite au salon ; après avoir hésité un instant à l'y accompagner, je restai chez moi.

Malgré le jugement de lord Falmouth et ce que je lui avais dit moi-même sur madame de Pénafiel, je l'avais trouvée fort naturelle, et sa façon de voir sur Byron m'avait surtout beaucoup et profondément frappé ; car il m'avait semblé pénétrer sous ce langage de sourds élan du cœur, quelques cris de douleur morale comprimés, qui me firent beaucoup réfléchir, parce qu'ils me paraurent vrais, et absolument opposés au caractère qu'on prêtait à madame de Pénafiel.

CHAPITRE XVIII.

Des bruits du monde et de la coquette.

Il n'est souvent rien de plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de défendre avec quelque succès dans le monde une pauvre jeune femme qui a le malheur de se trouver, non-seulement très-haut placée et par son nom et par sa fortune, mais encore d'avoir une figure charmante, un esprit remarquablement distingué, des talents et une instruction très-étendue.

Des que l'insolente réunion de ces rares avantages a déchaîné le monde contre elle, ses actions les meilleures comme les plus indifférentes, ses qualités, sa grâce, tout lui est opposé avec un art d'une incroyable perfidie, et on ne se montre un peu bienveillant que pour ses défauts.

Rien de plus triste à observer que les effets contradictoires de ce dénoûment acharné ; car si cette femme, contre laquelle on s'élève avec une haine si insinuante, à une maison hautement recherchée, où s'y presse, anonyme, anonyme en outre pour y être admis ; lui reproche-t-on des légèretés ? qu'on importe, toutes les femmes la reçoivent et lui amènent leurs filles, sans doute pour leur enseigner de bonne heure et édifiant oublié des ouvrages... qu'on a prodigés, et des cabotines... qu'on a repoussés soi-même.

Ces réflexions me viennent à propos de madame de Pénafiel ; car peu à peu je me mets à l'habit d'être à la voir souvent, et bientôt presque chaque jour.

Ainsi que cela arrive d'ordinaire, je l'avais trouvée absolument autre qu'on ne la jugeait. On la disait hautaine et impérieuse, je ne l'avais trouvée que digne ; ironique et méprisante, je ne l'avais jamais entendue adresser ses railleries ou ses dédains qu'à des sujets bas et méprisables ; méchante et haineuse, elle m'avait paru bonne et pitoyable ; fatiguée, bizarre et morose ; quelquefois seulement je l'avais vue triste.

Maintenant, cette différence si marquée entre ce que je voyais et ce que j'avais entendu dire devait être attribuée à la profonde dissimulation qu'on reprochait à madame de Pénafiel ? Je ne le sais.

L'ignorer si j'étais fort épris de madame de Pénafiel, mais je ressentais pour elle, à mesure que je la connaissais plus intimement, un très-vif intérêt, causé autant par son esprit, par son esprit, par ses qualités, par la naïveté même de certains défauts qu'elle ne contrariait pas, que par l'attachement avec lequel le monde l'attaquait sans cesse ; acharnement contre lequel je m'étais souvent et très-durement élevé.

Je n'est pas sans quelque fierté que je me rappelle cette circonstance, rien n'étant plus ordinaire que la liberté monotone avec laquelle on se joint aux incidents pour déchirer ses amis absents.

D'ailleurs, j'avais peu à peu découvert la fausseté de mille bruits absurdes auxquels, du reste, j'avais ajouté foi tous des premiers.

Ainsi, lorsque je pus causer un peu confidemment avec madame de Pénafiel, je lui avais très-franchement que sa présence à cette course faite où M. de Mercueil avait été tué m'avait semblé au moins étrange.

D'un air fort étonné elle me demanda pourquoi.

Je lui dis que M. de Mercueil et M. de Scannelier étant fort de ses amis, en un mot, extrêmement de ses adorateurs...

Mais, sans me laisser le temps d'achever, elle s'était écriée que c'était une insigne fausseté ; qu'elle recevait M. de Mercueil et M. de Scannelier sur leurs habitudes ; qu'elle ne les voyait presque jamais le matin ; qu'ils jouaient le danger de ce défi, elle était sûre à cette course comme à toute autre, et que, si elle n'était pas restée jusqu'à la fin, c'est qu'elle avait eu froid.

A cela je lui opposai le bruit, et conséquemment la conviction publi-

que que voici : « Elle savait être aimée par MM. de Merteuil et de Senneville, ayant, par une coquetterie inexhaustible, encouragé leurs soins rivaux ; elle se trouvait ainsi la première et seule cause de ce défilé amoureux ; aussi, son départ insouciant avait le fin de la lutte avait-il moins d'air d'un scandale que sa présence à cette course ; enfin, le soir, son apparition en grande loge à l'Opéra avait semé le comble de la sécheresse de cœur et du dédain. »

Madame de Pénafiel ne pouvait croire d'aussi misérables médisances ; quand j'eus été convaincue, elle me parut douloureusement peinée, et me demanda comment il se faisait que des gens du monde et surtout le monde fissent assez sots ou assez aveugles pour penser qu'une femme comme elle jouerait un tel rôle.

A cela je lui répondis que la bonne compagnie, avec une humilité toute chrétienne, ne résignait toujours à oublier sa haute et rare expérience du monde pour descendre jusqu'à la médiocrité la plus stupide et la plus bourgeoise, dès qu'il s'agissait d'ajouter foi à une calomnie.

Puis je lui citai l'histoire d'Ismaël. Elle me dit qu'elle avait en effet remarqué et assez admiré un artiste son costume rempli de caractère, et qu'un moment elle avait eu peur de voir ce malheureux homme renversé sous son cheval. Mais quand j'en vins à ces autres propos, et conséquemment à cette autre conviction publique, « qu'elle avait voulu se faire présenter Ismaël, elle éclata d'un rire fou, et me raconta qu'elle avait dit à l'Opéra à M. de Cernay, qui en fut d'ailleurs fort piqué : « Rien n'est maintenant plus vulgaire que les chasseurs et les lésquades ; quand vous serez bien mariée avec votre Ismaël, et que vous en aurez tiré tout le contraire possible, vous devriez me l'envoyer, je le ferais monter derrière ma voiture avec un valet de pied : ce serait fort original. »

— Eh bien, madame, lui dis-je en riant, voici ces autres médisances, ou plutôt cette autre conviction : « Pénafiel que MM. de Merteuil et de Senneville risquaient pour vous plaire leur existence, indifférente à cette haute légalité, dont vous saviez l'objet, vous n'aviez d'admiration que pour ce Turc, admiration qui avait éclaté par mille signes et mille transports presque frénétiques ; enfin le soir, paraissant à l'Opéra, malgré la mort d'un de vos plus dévoués admirateurs, votre première pensée fut de prier M. de Cernay de vous présenter Ismaël. Mais pourtant, éclairée par les conseils de vos amis, et voulant fuir la passion profonde que ce sauvage étranger vous avait inspirée, vous aviez pris le parti de vous aller brusquement mettre à l'abri tout au fond de la Bretagne. »

Madame de Pénafiel me demanda si ce n'était pas M. de Cernay qui faisait courir ces bruits si calomnieux et si mensongers. Comme je tâchais d'éclaircir cette question, bien que je n'eusse aucune espèce de raison de ménager le comte, elle parut réfléchir un instant et me dit :

« Confiance pour confiance. Monsieur de Cernay, après s'être assez longtemps occupé de moi, a fini par me faire une déclaration... de mariage, qui n'a pas plus été agréée que ne l'aurait été une déclaration d'amour ; car, ne songeant pas à commettre une faute, je ne pouvais sérieusement penser à faire une telle réponse irréparable. Mais, comme M. de Cernay n'avait pas plus à se vanter de mon refus que moi de ses offres, le secret avait été jusqu'ici scrupuleusement gardé entre nous deux, maintenant qu'il me calomnie, ce secret n'en est plus ni ; faites-en ce que vous voudrez au besoin, et citez vos sources, comme disait toujours mon vénérable ami Arthur Young. Maintenant, quant à ce voyage de Bretagne si précipité, avait ajouté madame de Pénafiel en riant beaucoup de ces ridicules interprétations, vous me rappelez que ce soir-là à l'Opéra j'ai été bien brusque envers cette pauvre Cornélie, ma demoiselle de compagnie. Je lui avais dit que le lendemain nous partions pour une terre ; mais elle se mit à me faire mille objections sur le temps, sur le froid, etc., qui faillirent par m'impatience beaucoup, puisque je voyais bien, moi, que ce n'était pas absolument pour fuir ce pauvre diable de Turc que je partais ainsi, mais pour aller tout simplement voir la femme qui m'avait ruinée ; elle était à la mort, et assurément si elle me voyait, elle reviendrait à la vie. Comme je me attachai à cette excellente réputation, j'y suis allée ; mais ce qu'il y a de très-curieux, c'est qu'aujourd'hui elle se porte à merveille ; aussi, n'ai-je pas vraiment eu le cœur de regretter ce rude voyage en plein hiver. »

A ce sujet je fus beaucoup rire madame de Pénafiel en lui disant combien j'avais moi-même profondément pitié sa femme de compagnie d'être exposée à sa tyrannie, etc., etc., en voyant la pauvre fille si chagrine à l'Opéra.

Je ne cite ces particularités, je le répète, que comme type très-vrai, le crois, de la plupart des bruits absurdes qui ont pourtant cours et créance absolue dans le monde, et dont la portée est souvent bien dangereuse.

Tout d'attachement contre cette jeune femme m'intéressait donc vivement ; d'ailleurs, plus je la voyais dans l'intimité, plus son caractère me semblait souvent inexplicable. Son esprit très-agréable, singulièrement orné, bien que souvent paradoxal et d'un tour scientifique prétentieux (n'était ni de ses dévances, avait rarement quelques saillies de gaieté cordiale ou d'entraînement.

Quant à ce qui touchait les sentiments intimes, elle paraissait contrainte, oppressée, comme si quelque douloureux secret lui eût pesé ; puis parfois élançait des traits de bonté et de considération profondément sentie et raisonnée ; bonté qui ne paraissait pas pour ainsi dire

naturelle, instinctive, mais plutôt naitre de la comparaison ou du souvenir d'une grande infortune, comme si madame de Pénafiel se fût dit : — J'ai tant souffert que je dois m'apitoyer.

C'étaient enfin d'autres fois des explosions du mépris le plus acerbé, à propos des curieux et des méchants, qui éclataient en ralleries mordantes, n'épargnant personne, et avaient malheureusement dû lui assurer beaucoup d'ennemis.

Une circonstance m'avait aussi singulièrement frappé, c'est que, malgré ce qu'on disait de sa légèreté, je n'avais vu chez madame de Pénafiel aucun homme sur un pied d'intimité tel qu'à cette époque on pût lui supposer, même dans le monde, aucun intérêt de cœur.

Si j'aimais madame de Pénafiel, ce n'était donc pas de cet amour pur, jeune et passionné dont j'avais aimé Lucile ; c'était d'un sentiment où il entraient au moins autant d'affection que de curiosité, et, le dirai-je, de médisance ; car, si je blâmais les absurdités et calomnies visées du monde, je n'étais souvent pas beaucoup plus juste ni beaucoup moins sot.

Quoique je visse très-assidûment madame de Pénafiel depuis à peu près trois mois, je ne lui avais pas encore dit un mot de galanterie, tant par calcul que par défiance. Je l'avais trouvée fort essentiellement différente du portrait qu'on en faisait dans le monde, pour n'avoir pas, malgré moi, souvent songé à cette excessive fausseté dont on l'accusait.

Ainsi je voulais l'étudier davantage avant de me laisser entraîner au courant très-incertain d'une liaison dont j'aurais redouté l'issue négative ; car, je l'avoue, madame de Pénafiel était on ne peut plus séduisante.

Entre autres défauts qui chez elle me ravissaient, il y avait surtout sa coquetterie, qui était fort singulière.

Elle n'existait pas dans de fausses prévenances, dans un accueil aussi flatteur que mensonger, aussi encourageant que trompeur ; non, son caractère était tout fier et tout justement dédaigneux pour qu'elle osât s'attirer ainsi des hommages.

Cette coquetterie était toute dans la grâce inextinguible que madame de Pénafiel voulait et savait donner à ses moindres mouvements, à ses poses les plus indifférentes en apparence. Sans doute cette grâce était calculée, harmonisée, si cela peut se dire ; mais l'habitude avait tellement ramouiné cet art enchanteur avec l'élégance native de ses manières, qu'il était impossible de regarder quelque chose de plus délicieux que madame de Pénafiel.

D'ailleurs, en fait d'exqu岸ition, le naturel seul ne peut supporter la comparaison avec la parure étudiée ; autant dire que la fleur pâle et sauvage de l'églantier se sent comparée à la rose pour l'abondance, l'éclat et le parfum.

Madame de Pénafiel, quant à cela, d'une sincérité charmante, avouait qu'elle avait un plaisir extrême à s'habiller avec le goût le plus parfait, afin de se trouver jolie ; qu'elle aimait beaucoup à voir son attitude gracieuse réfléchie dans une glace ; elle ne comprenait pas enfin qu'on rougît davantage de cultiver et d'orner sa beauté que son esprit ; qu'on ne s'étudiait pas autant à toujours prendre une pose élégante et choisie, qu'à ne jamais parler sans finesse et sans atticisme.

Elle avouait encore qu'elle se pliait à cette coquetterie beaucoup plus pour elle-même que pour les autres, qu'elle disait-elle dans ses jours de gaieté, ne la louait jamais comme elle la flatta, tandis qu'elle ne manquait pas le terme précis de la flatterie ; aussi préférait-elle de beaucoup ses propres admirations et s'y tenait-elle.

On ne saurait croire en effet jusqu'à quel point madame de Pénafiel avait possédé cet art d'être charmante à voir.

Ainsi, peignant à ravir, elle avait une sorte de parloir, à la fois salon, bibliothèque et atelier, arrangé avec un goût parfait, et où elle se tenait de préférence. Or, selon son air, sa toilette ou sa physionomie du jour, au moyen de stores et d'anciens vitraux très-légalement combinés, elle se trouvait plus ou moins éclairée, et cela avec la plus admirable, la plus poétique intelligence du coloris et des mille savantes ressources de l'ombre et de la lumière artistiquement opposées.

Par exemple, lorsque madame de Pénafiel était nerveuse et pâle, et que, toute vêtue de blanc, ses beaux cheveux bruns, brillant de redouble dorés, arrondis en bandeaux, elle était assise sous un dôme qui, tombant d'assez haut, projetait de grandes ombres dans l'appartement, il fallait voir comme cette faible clarté, en s'épanouissant seulement sur son beau front, sur ses joues à peine rosées et sur son cou d'ivoire, laissait tout le reste de son visage dans un merveilleux clair-obscur ! Rien enfin de plus délicieux à regarder que cette blanche et vaporeuse figure qui se dessinait, si doucement éclairée, sur un fond très-sombre.

Puis encore, cette lumière avarement ménagée, qui brillait seulement çà et là comme par étincelles, sur la sculpture dorée d'un fanteuil, sur le pilon moiré d'une étoffe, sur l'écaillé et la nacre d'un meuble, ou qui éclatait en points scintillants sur la surface arrondie des coupes de porcelaine recouvertes de fleurs ; cette lumière ainsi distribuée donnait non seulement une apparence de tableau, et de charmant tableau, à cette figure d'une élégance si achevée, si exquise, mais encore à tous les accessoires qui l'entouraient.

J'avoue d'ailleurs une grande naïveté, c'est que cette manière de

donner du jour à un appartement m'avait beaucoup plu, parce qu'elle était dans mes idées.

Une chose, à mon avis, des plus choquantes, était l'ignorance complète ou l'oubli déplorable des architectes à ce sujet. Ainsi, sans tenir compte du style, de l'époque, et principalement, s'il s'agit d'une femme, de son extérieur, du type de sa beauté, de sa physionomie, ils croient avoir tout fait, et parfaitement fait, lorsqu'ils l'ont aveuglée au moyen de deux ou trois fenêtres énormes, de dix pieds de hauteur, d'où se répand de tous côtés une nappe de clarté éblouissante. Or, cette lumière si maladroitement prodiguée se neutralise, se perd, on met en relief ni tableaux, ni étoffes, ni sculptures, parce que, se projetant indifféremment sur tout, elle ne donne de valeur à rien.

En un mot, pour résumer ma pensée, à moi semble qu'un appartement (non de réception, mais voué aux habitudes d'intimité) doit être éclairé avec la même étude, avec le même art, avec la même recherche qu'on mettrait à bien éclairer un tableau.

(Or, ainsi, beaucoup de choses doivent être sacrifiées dans l'ombre et dans la demi-teinte, afin de ménager des parties éclatantes.)

Alors l'œil et la pensée se reposent avec plaisir, avec amour, avec une espèce de douce rêverie, de poétique contemplation sur cet agencement intérieur...

Sorte de tableau réel, en action, qu'on admirerait déjà si on le voyait représenté sur une toile.

Mais il faut une certaine élévation d'esprit, un certain instinct d'identité pour être exagéré, pour se vouer à cette espèce de culte domestique, et y chercher des puissances méditatives de chaque minute, qui échappent ou semblent incompréhensibles à beaucoup de gens.

Si j'insistais sur cette particularité, c'est que cette espèce de sympathie entre ce goût de madame de Pénafiel et le mien me frappa, et qu'il faisait encore valoir sa coquetterie de manières que j'ai jamais à l'adoration.

A ce propos, je me souviens que je ne trouvais rien de plus sauvage (et je le disais hautement) que les cris furieux de tous les hommes de la connaissance de madame de Pénafiel, au sujet de ce qu'ils appelaient son intolérable et détestable coquetterie. « C'était, disaient-ils avec un emportement très-rare, c'était de la part de madame de Pénafiel des prétentions exorbitantes ! une espèce de pari avec elle-même d'être toujours gracieuse et charmante ! Jamais on ne pouvait la trouver cher elle que mise à ravier : tout y était calculé, équilibré, depuis le jour faible et incertain qui éclairait quelquefois, depuis la couleur de la tenture assortie à son teint comme si elle eût dû la habiller avec cette teinte, jusqu'à celle des fleurs naturelles posées dans un vase, sur sa table à écrire, qui étaient, le croit-on, d'un rouge ! ! qui étaient aussi associées à la couleur de ses cheveux, comme si elle eût dû se coiffer avec ces fleurs ! Mais ce n'était pas tout : elle avait un pied d'enfant, les plus beaux bras qu'on pût voir, et une main ravissante. Eh bien ! n'était-ce pas insupportable ? On ne pouvait s'empêcher de remarquer, d'admirer ce pied, ce bras, cette main, tant elle possédait d'habileté à mettre ces avantages en évidence. Encore une fois, c'était odieux, insupportable, scandaleux, etc. »

Or, tout cela fut-il vrai, ou plutôt par cela même que tout cela était vrai, y avait-il quelque chose au monde de plus grotesque et de plus saugrenu que d'entendre des hommes, vêtus avec cette espèce de négligence souvent sordide, acceptée je ne sais pourquoi de nos jours pour les visites du matin, et qui allaient ainsi en *Chemise* (vieux expression très-fénelonienne imaginée, qui devrait revivre) passer une heure chez une femme, de les entendre, dis-je, se plaindre outrageusement de ce que cette femme les recevait entourée de tout ce que le goût, l'art et l'éducation pouvaient ajouter à sa grâce naturelle ?

J'avoue qu'au contraire, je trouvais, moi, un plaisir extrême à jouer de toutes les délicieuses coquetteries de madame de Pénafiel, à contempler enfin, ne fût-ce même que comme un ravissant objet d'art, ce délicieux tableau vivant, quelquefois si animé, quelquefois si triste et si languissant.

.....
J'oubliais de dire que parmi les plus violents détracteurs de madame de Pénafiel étaient plusieurs jeunes chrétiens de ses amis.

Puisque ces mots sont venus à ma pensée, ils exigent quelques développements : car le jeune chrétien de salon, type à la fois prétentieux et grotesque, devant bientôt faire place à d'autres ridicules, mérite d'être assez longuement décrit, afin que son souvenir exultant ne soit pas à tout jamais perdu.

CHAPITRE XIX.

Du christianisme de salon.

Il existe deux sortes de jeunes chrétiens de salons, les uns prétentieux et grotesques, les autres respectables, parce qu'ils ont du moins des dehors, un langage et des habitudes qui ne font pas le contraste le plus saugrenu avec leur spécialité.

On peut d'ailleurs diviser en deux classes ces mondains apôtres : les jeunes chrétiens qui dansent et ceux qui ne dansent pas. — Cette distinction suffit pour les reconnaître tout d'abord.

Les premiers, les chrétiens danseurs, sont plus ou moins gros et gras, rosés, potelés, bouclés, frisés, cravatés, gourmés, guindés, parfumés. Ce sont les beaux, les cavaliers, les lions de ce christianisme de boudoir, de ce catholicisme de table à thé ; ceux-là boivent, mangent, rient, parlent, chantent, rient, dansent, valsent, galopent, pirouettent, cotillonent, mazourquent et font l'amour s'ils peuvent tout aussi éperdument que le dernier des luthériens ou le moindre païen indifférent en matière de religion. Quelques-uns même, se souvenant que David dansait devant l'arche, se sont ardemment livrés à la cachucha, afin de rendre sans doute un hommage tout chrétien à cette danse adorable qui florit en Espagne, terre catholique s'il en est ; d'autres, plus rigoureux, avant de consentir à rivaliser ainsi avec les Majos les plus débâchés, demandaient que la cachucha fût baptisée *l'Inquisition*. La question est encore pendante.

Toujours est-il qu'en voyant ces apôtres en gilet glacé et à chemise pyramidale, arriver tout essouffés d'un galop, s'abandonner au délire de la valse en dévissant des yeux leur danseuse, et aller ensuite oublier ou rêver tant de charmes dans la brûlante intimité des pierrettes du bal Musard, on ne les croirait pas d'abord beaucoup plus chrétiens qu'Abd-el-Kader.

Pourtant, grâce à quelques révélations indiscrètes sur la topographie des religions divines, à quelques confidences compromettantes sur l'espèce, la durée des peines éternelles, et surtout à leur air de fatuité triomphante, on devine, on pressent bientôt l'ange surnuméraire, sous l'envolope terrestre de ces jeunes chrétiens.

Leur seul tort est de ne pas assez dissimuler qu'ils sont du dernier mixte avec Jéhovah, en bonne fortune réglée avec la Providence, qu'ils ont tout plein de bonnes connaissances là-haut, et que les seraphins sont fort leurs serviteurs.

Mais en attendant l'heure de retourner après du roi des rois, qui, dans un moment de flegme, a bien voulu nous prêter ces gras chérubins pour égarer nos misères, les jeunes chrétiens danseurs pratiquent assidûment nos joies profanes, sans pour cela négliger les plaisirs sacrés.

En effet, le jeune chrétien danseur doit encore posséder sa chronique d'église et de sacristie, ainsi qu'un habit d'Opéra possède la chronique des coulisses.

Le chrétien danseur doit donc connaître les prédicateurs à la mode, leurs mœurs, leurs habitudes, leur vie privée, anecdotique : raconter comment l'abbé *** n'écrivait pas ses sermons, — comment l'abbé *** a supplanté l'abbé **, — comment l'abbé *** a bonne ou mauvaise grâce en prêchant, — comment un vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin a cavalièrement rembarqué son curé, — comment une lime pieuse a retrouvé sur le chapeau d'une bonne dame d'un âge mûr, mais encore leste et accorte, quelques ames de superbe dréchale qu'elle avait offertes au journal curé de *** pour servir de devant d'autel à son église, etc., etc.

Le chrétien danseur doit, en un mot, savoir quelles sont les meilleures places à l'église pour voir et entendre prêcher, ne jamais manquer la première audition d'un sermon ou d'une conférence, et venir au sortir du prêche en donner des nouvelles et dire s'il a réussi, toujours comme s'il s'agissait d'un nouvel opéra.

Grâce à cette pratique assidue de la chaire et de la sacristie, ainsi qu'à la vigueur de ses jarrets, le chrétien danseur, admis et posé comme tel, jouit alors des privilèges attachés à cette position excentrique.

Chrétiens partout, chrétiens toujours, au bal, au spectacle, à table, aux champs, à la ville, d'bout, assis, couché, en sonpe ou éveillé, il fait de l'intolérance, de l'inquisition, de l'indignation ; — il vous casse d'un mot, — au paradis, — ou en enfer ; — il fulmine d'éclatantes anathèmes sur la nouvelle Gomorrah en burnus du punch, ou prie Babylone ! Babylone ! en soupaant comme un ogre. Enfin, jettant un terrible cri de désolation, il annonce la prochaine et menaçante probabilité du jugement dernier en dansant le cotillon.

Après quoi, harassé, brisé par les fatigues du prêche et du bal, il se couche, et se trouve bientôt oppressé par un affreux cauchemar. Il rêve qu'il est confesseur, et que sa dernière ténue, avec laquelle il a pour-tant beaucoup admiré l'honnêteté modeste de Joseph Bryant Pufpaph,

riche! Il avouer qu'elle a commis toutes sortes de ravissants péchés avec un juif, deux calvinistes, cinq molinistes, onze déistes, et elle ne s'est pas ennuie d'écouter.

Lors des chrétiens danseurs qui s'épanouissent sous les bougies des lustres, florit modestement dans l'embrasure des portes le jeune chrétien qui ne danse pas. — Si les premiers sont les cavaliers de cette religion de salon, ceux-ci en sont les puritains. — Graves, sèches, pâles, maigres, sombres, négligés, plus profondément que saint Joseph, ils ont bien de la peine à ne pas se couvrir de cendres, mais ils s'en vont traînant ça et là leur mélancolie et leur vie religieuse pare et fâchée. — Distraits de nos joies profanes qui les traversent, sans s'y mêler, ils sont tout à leurs divines aspirations, à leurs vœux célestes; tolérants, doux et payables sur leurs erreurs humaines, ce sont les tendres fœdés de cette église moliniste, tandis que les chrétiens danseurs en sont les impitoyables fœdés, car le chrétien danseur est implacable, intraitable, inabordable. — Dès qu'il s'agit de faiblesse humaine, pour lui, c'est-à-dire pour les autres, il n'y a pas de milieu, de moyen terme, — l'enfer, le diable et ses cornes, — c'est net, c'est tranché.

Le chrétien qui ne danse pas use, au contraire, extrêmement du purgatoire, les partis extrêmes repoussent à son âme pieuse, délicate et charitable; il hésiterait bien longtemps, bien longtemps lui faudrait la preuve de bien terribles iniquités pour le décider à vous dire positivement : hélas ! mon pauvre cher frère, vous me paraissiez devoir apparaître un jour au grand diable d'enfer, si vous ne vous menez point !

Le chrétien danseur, au contraire, lui, vous y dévoue tout de suite, et tout jamais, sur la moindre pauvre petite présomption, avec une assurance effrayante.

Quant à l'avenir de l'espèce humaine, le chrétien qui ne danse pas semble espérer encore un peu pour le salut du monde, malgré les erreurs et les crimes des hommes; il présume, sans pourtant l'affirmer positivement, qu'un terrible jour du jugement dernier il se pourrait bien faire qu'une généreuse amnistie rende aux damnés la fin de leurs peines; le chrétien qui ne danse pas semble enfin compter beaucoup sur l'impitoyable mansuétude de Dieu, bon comme la force, dit-il; et, au résumé, en le croisant avec bien informé de la politique ecclésiastique, si le chrétien danseur, venant se mêler à la conversation en mangeant une glace, ne s'offrirait pas d'un mot ces bruyantes et dures espérances. Ce sont alors des menaces si épouvantables, si formidables, qui sentent si fort le souffre et le bitume, qui vous montrent si certainement un avenir de flammes éternelles, de fourches éternelles, de réservoirs éternelles, qu'il ne reste plus aux pâles humains qu'à crier désespoir et fatalité, et en attendant l'effet terrible des prédictions des chrétiens danseurs, qu'à se lever à un galop sans fin ou à une orgie des deux mondes, digne du bal de Balizazar.

CHAPITRE XX

La pastorale.

Mais j'arrive à un épisode à la fois bien doux et bien cruel pour mon souvenir, et dont la pensée me fait encore rougir de bonheur et de regrets.

Un jour, je ne sais pourquoi, je me trouvais dans une disposition d'esprit singulièrement haineuse et mélancolique; j'avais ressenti une impression rebelle contre madame de Pénafiel en m'apercevant de l'influence que sa pensée commençait d'exercer sur moi. Je m'en trouvais irrité, ne croyant pas assez reconnaître la réalité de ce qu'était madame de Pénafiel pour éprouver un tel sentiment sans le beaucoup redouter.

Ce jour-là j'allai chez elle : contre l'habitude de sa maison, toujours enroulée à merveille, lorsque les gens de livrée m'eurent ouvert la porte qui fermait le vestibule, je ne trouvai pas de valets de chambre dans le salon d'attente pour m'annoncer. Il fallut, avant d'arriver au parloir de madame de Pénafiel, traverser trois ou quatre autres pièces dans lesquelles il n'y avait pas de portes, mais seulement des portières. N'étant pas prévenue, il était difficile qu'elle m'entendît arriver, le bruit de mes pas étant absolument amorti par l'épaisseur des tapis.

Je me trouvai donc très-près de la portière qui fermait son parloir, et je pus contempler madame de Pénafiel avant qu'elle ne m'eût aperçu, à moins que la réflexion d'une glace n'eût trahi ma présence.

Annals je n'oublierai ma stupeur profonde à l'aspect de son visage pâle et désolé ! Il me parut alors révéler l'enfer, le chagrin, le malheur le plus incurable, ou plutôt révéler dans son expression ces trois sentiments arrivés à leur paroxysme le plus désespéré !

Je m'insurais encore. Elle se tenait habituellement sur une petite esquisse fort basse, en bois dur, recouverte de satin bleu semé de bouquets de rose, devant laquelle s'étendait un long coussin d'hermine qui lui servait à appuyer ses pieds; à côté de cette esquisse, et adossé au mur, était

un petit meuble de bois, dont la partie supérieure formait une armoire; les batants en étaient ouverts, et c'est avec le plus grand étonnement que j'y remarquai un crucifix d'ivoire...

Madame de Pénafiel avait sans doute glissé de sa esquisse, car elle était moitié agenouillée, moitié assise sur le tapis d'hermine, les deux mains jointes sur ses genoux; sa figure abattue, à demi tournée vers le Christ, était éclairée par un rayon de lumière qui, éclatant sur son front, y laissait lire une grande douleur.

Il était impossible de voir quelque chose à la fois de plus touchant, de plus beau, et aussi de plus attristant que cette jeune femme, entourée de tous les prestiges du luxe et de l'élégance, ainsi écrasée sous le poids de je ne sais quel chagrin terrible !

Après l'étonnement le plus vif, mon premier mouvement, je l'avoue, fut une contemplation douloureuse, mon cœur se serra, lorsque je me demandai à quel inexplicable malheur pouvait être en proie cette belle jeune femme, en apparence si heureuse ?

Mais, hélas ! presque aussitôt, par je ne sais quelle désespérante intuition, ma distance habituelle, jointe à la réaction involontaire de cette réputation de finesse qu'avait madame de Pénafiel, me fit que peut-être j'étais dupe d'un tableau, et que si le pouvait que madame de Pénafiel, m'ayant entendu venir, eût arrangé cette attitude si mélancoliquement affectée... Je dirai tout à l'heure dans quel but.

Je le répète, il était sans doute aussi pour moi quelque chose de roide à un calcul de coquetterie au milieu d'un chagrin qui semblait si écrasant; mais, soit que son habitude de toujours vouloir paraître gracieuse eût réagi, presque malgré elle, jusque dans cette attitude en apparence si abandonnée à la douleur; soit que le hasard l'eût sentie arrangée, il était impossible de voir quelque chose de plus admirable que l'expression de ses yeux levés au ciel, que son touchant et humide regard, brillant, ni éploré à travers le cristal liquide de ses larmes; que cette taille souple et mièvre, si délicieusement pléyée sur le tapis; enfin jusqu'à son cou-de-pied charmant, si élégamment cambré, qui, dans le désordre de la douleur, laissait voir sa cheville et le bas de sa jambe fine et ronde enlaccée du collier de ses soulers de satin noir; tout cela était d'un ensemble ravissant.

J'avoue qu'après mon premier étonnement et mes doutes sur la réalité de ce chagrin, mon sentiment le plus vif fut une vive admiration pour ces charmes aussi coupables...

J'hésitai un instant, soit à entrer brusquement, soit à retourner jusqu'à la porte du salon d'attente et à m'annoncer alors en toussant légèrement; je me décidai à ce dernier parti : aussitôt les batants du meuble où était le Christ se refermèrent brusquement, et d'une voix très-aiguë, madame de Pénafiel s'écria :

— Mais qui est donc là ?

J'avancai en m'excusant de n'avoir rencontré personne pour m'introduire. Madame de Pénafiel me répondit :

— Je vous demande pardon ; mais, me trouvant fort souffrante, j'avais fait déseoir ma porte, et je la croyais fermée.

Je lui réitérai mille excuses, et j'allai me retirer, lorsqu'elle me dit :

— Pourtant, si la compagnie d'une pauvre femme, horriblement triste et nerveuse, ne vous effraye pas trop, restez, vous me ferez plaisir.

Lorsque madame de Pénafiel m'invita de demeurer, et me dit qu'elle avait fait déseoir sa porte (ce qui expliquait l'absence de ses gens d'intérieur dans le salon d'attente), je n'hésitai plus un moment à croire que la scène de cruauté n'eût été jouée, et que ses gens n'eussent en l'ordre de ne la laisser entrer que moi.

Ce bon raisonnement était sans doute le comble de la folie et de l'impertinence, cela était parfaitement invraisemblable. Mais je préférais être assez sottement vain pour soupçonner une femme que j'aimais, une femme de la condition de madame de Pénafiel, de jouer pour me tromper une misérable comédie, que de croire cette femme capable de souffrir d'un de ces moments d'affreuse amertume contre lesquels on demande à Dieu aide et protection ?

Si j'avais un moment réfléchi que moi, jeune sué, et vivant seul de la vie du monde, je ressentais souvent plus qu'un autre de ces chagrins sans cause, l'état de tristesse dans lequel j'avais surpris madame de Pénafiel m'aurait paru concevable; mais non, la déliaison la plus incarnée, la crainte de passer pour dupe en éprouvant un sentiment de compassion pour une douleur qui pouvait être feinte, paralysa chez moi tout raisonnement, tout sentiment généreux.

Ainsi, au lieu de sympathiser avec une peine sans doute véritablement sentie, ne voyant là qu'une comédie, je fis à l'instant ces calculs sots et infimes sans doute, mais qui dans le moment me parurent vraisemblables, ce qui me les rendit, hélas ! si dangereux.

Par suite de son esprit fantasque, me dis-je, madame de Pénafiel est peut-être piquée de ce que je ne parais pas m'occuper d'elle, son que mon honnête soit le monde du monde à désirer, mais ses projets en sont peut-être dérangés. La voyant très-accablée, depuis trois mois ! Je ne lui ai pas même adressé un mot de galanterie, elle ne parait avoir aucune affection égoïste : selon le monde, cela ne peut être vertueux c'est donc mystère. Pourquoi ne voudrait-elle pas à la fin et m'offrir, et se venger de mon indifférence affectée, en me faisant servir de ma-

dites... Enfin!! Si vous allez chez les autres, des que vous touchez votre sein, vous dites encore... Enfin!!

— Bien merci, madame, répondez-le, sans vouloir comprendre madame de Pénafiel, qui commençait à être surprise de ma subite conversation aux bœufs du monde : je ne dis pas, je vous le jure, enfin! d'un air aussi désespéré, ni vous non plus, permettez-moi de le croire. Si je dis enfin! c'est en rentrant chez moi avec la lassitude du plaisir, dont, je le répète, le monde est seulement trop prodigue. (uant à ce que vous appelez sa fausseté, ses mensonges, mais il me semble qu'il a grand raison de ne pas changer ses dehors toujours rians, gracieux et faciles, pour d'autres dehors qui seraient horriblement ennuyeux. D'ailleurs il ne meut pas : il ne donne ses relations ni pour solides ni pour vraies; parlez-lui sa langue, il vous répondra. Ce n'est pas lui qui est égoïste et absolu, c'est vous. Pourquoi vouloir substituer à ses apparences toujours charmantes, et qui lui semblent de rose, vos prétentions à l'ambition romanesque? à ces amours sans fin, qui le rendraient maussade, et dont il n'a que faire? Coniez-vous à lui, entrez franchement dans son enivrant tourbillon, et il vous rendra la vie légère, éblouissante et rapide. S'il vous saouline aujourd'hui, qui importe! demain un autre bruit fera oublier sa médisance de la veille. Et d'ailleurs, voyez s'il croit lui-même aux colomnes qu'il répond? Vous est-il moins soumis? est-il moins à vos pieds? non. Alors, pourquoi donc attacher à ses folles paroles plus d'importance qu'il n'en attache lui-même? Jouir et laisser jouir, c'est à devise; elle est assez commode, je pense : que lui voulez-vous de plus?

Madame de Pénafiel continuait à me regarder avec un profond étonnement. Pourtant, essayant sans doute beaucoup plus aux mille conversations sérieuses que j'avais eues avec elle à ce sujet, qu'à la soudaine légèreté que j'affectais alors, elle ajouta :

— Mais, quand à l'étourdissement des plaisirs du monde a succédé le calme, la réflexion, et qu'analysant ses joies on en reconnaît enfin toute la dévolante vanité, que faire?

— Je suis désespéré, madame, de ne pouvoir vous le dire : je jouis, et j'espère jouir longtemps et mieux que pas un, de ces plaisirs que vous semblez dédaigner; aussi ne puis-je croire que jamais ils me semblent pesants : car c'est justement la fragilité, la fugacité, la légèreté des biens du monde qui me les rendent précieux! Pardon : ce de l'outrageuse bêtise de ma comparaison, comme dirait lord Falmouth, mais si jamais l'image si surannée de chaînes de fleurs a été justement appliquée, c'est bien à propos des relations du monde, aussi fleurs, aussi gais grêles sont peu durables et peu incommodes. Mais c'est surtout l'amour, ainsi que l'aurait le monde, qui me ravit, madame! Ne trouvez-vous pas que cet amour est l'histoire du phébus, qui sans cesse revient de lui-même, toujours plus doré, plus empoûrné, plus sûr? Tout, dans cet amour, n'est-il pas charmant? tout! jusqu'à ses cendres, pauvres débris de lettres saoulineuses qui sont encore un parfum? Ne trouvez-vous pas enfin délicieux que, dans ce monde adorable, l'amour suive chez chacun la loi d'une divine météorologie? Car, si l'on meurt aujourd'hui d'une vieillesse d'un mois, demain ne revit-il pas plus jeune, plus luxuriant que jamais, sous une autre forme, ou plutôt... pour une autre forme?

Madame de Pénafiel ne pouvait encore comprendre pourquoi j'affectais une pareille légèreté, alors qu'elle venait de me confier si tristement ses douleurs. Je saisis sur son visage les diverses et pénibles impressions que lui causaient mes insouciantes paroles. Elle crut d'abord que je railais; pourtant, je continuai de parler d'un air si dégrisé, si imperceptiblement égaré, que bientôt, ne sachant que penser, elle me dit en me regardant d'un air stupéfait et presque avec un accent de reproche :

— Ainsi, vous êtes heureux!

— Parfaitement heureux, madame, et jamais la vie mondaine ne m'appartient sous son fantôme plus radieux et plus séduisant.

Madame de Pénafiel attacha quelques moments sur moi ses grands yeux étonnés, et me dit ensuite d'un ton très-ferme et très-décidé :

— Cela n'est pas... vous n'êtes pas heureux... il est impossible que vous soyez heureux!... Je le sais... avouez-le... et alors je pourrai vous dire...

Puis elle s'arrêta, baissa les yeux comme si elle eût encore retenu un secret près de lui échapper.

— Si cela peut vous être le moins du monde agréable, madame, repren-je en souriant, je m'empresse de me déclarer à l'instant le plus infortuné, le plus mélancolique, le plus ténébreux, le plus désillusionné des mortels; et désormais je ne prononcerai plus que ces mots : anathème et fatalité!

Après m'avoir quelques moments regardé avec un étonnement inexprimable, madame de Pénafiel dit, comme si elle se fût parlée à elle-même :

— Me serais-je donc trompée?...

Puis elle reprit :

— Mais non, non, cela est impossible!... Est-ce que si vous étiez heureux et indifférent vous affectiez de le paraître, l'instinct ne m'en aurait pas avertie? Est-ce que je serais venue exposer ma douleur à peut-être mes confidences à être mécomunes, railées? Non, non,

mon cœur me l'a bien dit, c'est à un ami que je parle! à un ami qui aura pitié de moi, parce qu'il souffre aussi!

Cette singulière persistance de madame de Pénafiel à me vouloir faire avouer des chagrins ridicules, pour s'en moquer sans doute, m'étonna moins encore qu'elle ne m'irrita; pourtant, je me coulais.

— Mais encore une fois, madame, pourquoi vous opiniâtrer ainsi à me voir, ou plutôt à me croire si malheureux?

— Pourquoi?... pourquoi?... me dit-elle avec une sorte d'impatience douloureuse, parce qu'il est certaines confidences que l'on ne fait jamais aux gens heureux; parce que, pour comprendre l'ambition de certaines peines, il faut qu'il y ait une sorte d'harmonie entre l'âme de celui qui se plaint et l'âme de celui qui écoute la plainte : parce que si je vous avais cru insouciant, léger, heureux enfin de cette existence brève, dont vous vantiez tout à l'heure les charmes, jamais je n'aurais songé à vous dire... ce qui me rend si malheureux, à vous confier un secret qui vous expliquerait peut-être une vie qui doit vous avoir paru jusqu'ici bizarre, fantasque, incompréhensible; jamais enfin je n'aurais songé à vous confier, comme à l'ami le plus vrai, le plus dévoué, comme à un frère enfin, la cause de ce chagrin qui m'accable.

Au point de médiane où j'étais arrivé, ces mots d'ami, de frère, me firent tout à coup venir à l'esprit une autre idée. Ne rassembler alors les réticences de madame de Pénafiel et mille incidents qui, jusqu'à ce moment, ne m'avaient pas frappé; pensant que ce chagrin sans nom, ce dégoût de tout et de tous, cet ennui du monde, dont elle se plaignait si sincèrement, ressemblait fort à la désespérante réaction d'un amour malheureux; je crus que madame de Pénafiel aimait avec passion, que ses sentiments étaient méconnus ou délaissés, et que je lui paraissais assez sans conséquence pour devenir le discret confident de sa peine et de son délaissément.

Cette dernière hypothèse, en éveillant dans mon cœur la plus âpre, la plus mortelle jalousie, me révéla toute l'étendue de mon amour pour madame de Pénafiel, et aussi tout le ridicule du nouveau rôle que je jouerais auprès d'elle, si ce soupçon était fondé.

J'allais lui répondre lorsqu'elle fit un mouvement qui, dérangeant les plis de sa robe, découvrit à ses pieds, sur le tapis, un médaillon tombé probablement de l'armoire de Boule qu'elle avait si brusquement fermé à mon arrivée, pour cacher le crucifix et sans doute son médaillon. C'était un portrait d'homme; mais il me fut impossible d'en reconnaître les traits.

Je n'eus plus devant moi d'incertitude; toutes mes autres arrière-pensées s'évanouirent devant cette preuve si évidente de la fausseté de madame de Pénafiel; alors j'ai, torturé par les mille sentiments de jalousie, de colère, de haine, d'orgueil blessé, qui me transperçèrent, je me levai, et lui dis avec le plus grand sang-froid :

— Vous êtes mon amie, madame?

— Oh! la plus dévouée, la plus sincère, reprit-elle avec une expression de reconnaissance qui éclaira ses traits, jusqu'à alors assombrés par ma froideur.

— Je puis donc vous parler avec la plus entière franchise?...

— Parlez-moi comme à une sœur! me dit-elle en me tendant la main, souriante et heureuse sans doute de me voir enfin en confiance avec elle.

Je pris cette belle main que je baisai; puis je repris :

— Comme à une sœur?... comme à une sœur, oui; car, dans toute cette diversifiée comédie, vous me destinez le rôle d'un frère honnêtement naïf qui s'apitoie et se lamentait sur les amours méprisées de sa sœur.

Madame de Pénafiel me regarda stupéfaite; ses yeux étaient fixes; ses mains retombèrent sur ses genoux; elle ne trouva pas une parole. — Je continuai.

— Mais il ne s'agit pas encore de cela; je vais vous dire d'abord... en ami, les diverses convictions qui, grâce à la connaissance que je crois avoir de la franchise de votre caractère, se sont succédées dans mon esprit, depuis votre délicieuse prostration au pied du crucifix. Quant à cette charmante pantomime, je dois dire que vous avez posé à ravir et tout à fait en artiste... Vos yeux éplorés et levés au ciel, vos mains jointes, votre accablement, vos larmes retenues, tout cela était feint à merveille; aussi, ne croyant pas du tout à vos chagrins, mais croyant fort à votre talent pour la mystification, bientôt qui se révélait, à moi, si adroit et si complet... je voulais voir, madame, la comédie jusqu'au bout...

— Une comédie! répéta madame de Pénafiel, n'ayant pas l'air de comprendre mes paroles.

— Une mystification, madame, que je pensais devoir être l'objet ridicule, si j'avais été assez sot pour vous offrir des consolations de cœur, ou vous faire de douloureuses confidences, sur la mélancolie, la misanthropie, le désillusionnement de toutes choses, et autres douleurs grotesques qui, selon vous, devaient m'accabler.

— Tout cela est sans doute indigne, me dit madame de Pénafiel, comme étourdie par un coup imprévu; tout cela m'épouvante... et pourtant je ne comprends pas...

— Je vais donc parler plus clairement, madame ; en un mot, les confidences que vous me demandiez devaient, selon moi, servir à divertir vos amis, auxquels vous les eussiez racontées avec cette charmante naïveté qui vous a si bien réussi lorsque vous m'avez raconté à moi-même... la déclaration de mariage de M. de Cernay.

— Mais c'est affreux, ce que vous dites là ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec effroi ; vous pouvez croire ?...

— Oui, j'avais d'abord cru cela, mais depuis vos derniers aveux de dégoût du monde, de chagrins sans nom, qu'il m'est à cette heure très-facile de qualifier, j'ai reconnu, madame, que le second rôle que vous me destiniez était encore plus sot que le premier : car après tout, dans le premier, j'aurais une femme de votre condition à jour les semblerais destinés à moi mystifier, et puis tout cela était si amusant, si bien joué, que je me trouvais presque fier de servir au développement et à l'application de vos rares qualités pour la bouffonnerie scénique.

— Monsieur, s'écria madame de Fénénel en se levant droite et fière, songez-vous bien que c'est à moi que vous parlez ?

Mais changeant subitement d'accent et joignant les mains :

— C'est à en perdre la raison ! à mon supplice de m'expliquer ce que cela signifie, que voulez-vous dire ? Pourquoi aurais-je feint ? quel est le rôle que je voulais vous faire jouer ? Ah ! par pitié, ne méprisez pas ainsi le seul moment de confiance, d'entraînement involontaire que j'ai eu depuis bien longtemps... Si vous saviez !...

— Je sais, dis-je avec l'expression la plus dure et la plus insistante, tout en m'approchant avec de madame de Fénénel pour pouvoir appuyer mon pied sur le médaillon et le briser, je sais, madame, que si j'étais femme, et que mon amour fût méprisé par un homme, je mourrais plutôt de honte et de désespoir que de venir conter au premier venu, qui ne s'en soucie guère, des aveux aussi humiliaires, aussi barbares, de la part de celle qui les fait, que révoltants à force de ridicules pour celui qui est obligé de les écouter.

— Monsieur... quelle audace... qui peut vous faire croire ?...

— Ceci ! dis-je en lui montrant d'un regard de mépris le portrait toujours à ses pieds ; puis, appuyant le bout de ma botte sur le médaillon, je le pressai assez pour que le verre éclatât.

— Sacrilege !... s'écria madame de Fénénel en se haïssant avec vivacité pour s'empêcher du portrait qu'elle serrait dans ses deux mains jointes, en me regardant avec des yeux étincelants de courroux et d'indignation.

— Sacrilege soit, car je traite cette divinité-là absolument comme elle vous traite, madame !

Puis, sautant profondément, je sortis.

CHAPITRE XXII.

Contradictions.

Après cette entrevue, mon dépit et ma jalousie furent pendant quelques heures d'une si épouvantable violence, que je regrettais de ne m'être pas montré plus cruel et plus insolent encore envers madame de Fénénel.

Aux transports douloureux qui m'agitaient, je reconnus toute la vivacité de mon amour pour elle, amour dont je n'avais pas jusque-là mesuré la profondeur.

Ce médaillon que j'avais découvert était à mes yeux une preuve trop évidente de la probabilité de mes derniers soupçons, pour que je pense encore ajouter lui aux déclarations qui m'avaient d'abord agité. Ainsi je ne croyais plus que madame de Fénénel eût voulu m'amener à lui faire des confidences pour s'en moquer. Je pensais qu'un autre mépris, outrageant peut-être un sentiment qu'à cette heure j'aurais payé du sacrifice de ma vie.

Puis, le calme de la raison succédant aux émotions tumultueuses de l'âme, je réfléchis bientôt plus froidement à la réalité de ma position envers madame de Fénénel ; jamais je ne lui avais dit un mot de l'affection que je ressentais pour elle, pourquoi donc m'étonner de la confiance et du secret que je croyais avoir surpris ?

Pourquoi traiter si méchamment une femme qui, souffrant peut-être d'une peine et d'un amour incurables, ignorait d'ailleurs mes sentiments pour elle, et comptant sur la générosité de mon caractère, venait me demander, sinon des consolations, du moins de l'intérêt et de la pitié ?

Mais ces réflexions nobles et sages ne rendaient pas mon chagrin moins amer, ma jalousie moins inquiète. Quel était cet homme dont j'avais voulu briser l'image ? Depuis longtemps je venais assidûment

chez madame de Fénénel, et pourtant personne ne m'avait paru devoir être l'objet de cette passion avouée que je lui supposais.

Sa douleur, ses regrets dataient donc de plus loin ? Je m'expliquais alors mille singularités jusque-là incompréhensibles pour moi, et si diversement interprétées par le monde, ses brusques silences, son ennui, son dédain de tous et de tout, et parfois pourtant ses joies vives et soudaines qui semblaient éclater à un souvenir, puis s'éteindre tout à coup dans le regret ou le désespoir. Sa coquetterie de manières si gracieuse et si continuelle avait alors un but, mais quand ce mystérieux personnage paraissait joindre de la vue de tant de charmes ? En vain je cherchais le mot de cette énigme, en me rappelant les réminiscences de la dernière conversation, et son embarras dès qu'elle avait été sur le point sans doute de me dire le secret qui l'oppressait.

Mais quel était, et quel pouvait être l'objet de cette passion si fervente et si malheureuse ? de cet amour qui depuis quelques semaines sortait paraissait lui causer une peine plus profonde encore ?

Me sentant aimer madame de Fénénel ainsi que je l'aimais, devais-je essayer de lui offrir de tristes consolations ? Pouvais-je espérer d'adoucir un jour dans son cœur le souvenir déchirant de cette affection : ressemblerai-je l'oseraient-ils ? Torturé par des regrets désespérés, cette âme aussi noble que délicate devait être d'une susceptibilité de douleur si outragée, si farouche, que, de crainte de la blesser à jamais, je ne pouvais sans les ménagements les plus extrêmes lui parler d'un meilleur avenir.

Et pourtant, en venant me demander de m'apitoyer sur ses souffrances, n'avait-elle pas compris, avec un tact exquis et rare, qu'en vous frappant, certains adieux épouvantables vous retient pour ainsi dire d'une dignité si triste et si majestueuse, quelle impose aux plus déçus, aux plus sinistres, un respectueux silence... et que les victimes de cette royauté de la douleur sont, comme les rois prisonniers, obligés de parler les premières et de dire : Venez à moi, car mon infortune est grande ?

Mais quelle espérance pouvais-je concevoir, alors même que madame de Fénénel aurait été à un secret penchant en s'adressant à moi avec tant de confiance ? Mon langage avait été si brutal, si étrange, qu'il m'était impossible d'en prévoir les suites.

Cependant, quelques fois même de mon insouciance me rassurant. Evidemment mes réponses avaient été trop insolentes, trop folles ; elles contrastaient trop avec mes antécédents envers madame de Fénénel, pour ne pas lui sembler incompréhensibles. Ayant la conscience de ce qu'elle valait, entourée d'égards et de flatteries, elle devait se trouver plus stupéfiée encore que blessée de mes procédés, et chercher, sans y parvenir, le mot de cette énigme.

Aussi, je le savaissais si les regrets ou l'espoir me firent penser ainsi ; mais, bien que j'éprouvassent une grande honte de mon insouciance, je finis par me persuader que l'outrageux dreté de ma conduite, loin de me nuire, pourrait peut-être me servir, et que je l'aurais calculée, qu'elle n'eût pas été plus habilement résolue.

Dans toute affaire de cœur, l'important, je crois, est de frapper vivement et d'occuper l'imagination ; pour arriver à ce but, rien de plus puissant que les contrastes, aussi est-il surtout nécessaire que l'impression que vous causez diffère essentiellement des impressions jusque-là reçues, lors même qu'il vous faudrait plus tard, à force de charmes, de dévouement et d'amour, en faire oublier la réaction, si d'abord elle avait été douloureuse.

Une femme est-elle ordinairement peu entouée, peu flattée, les soins les plus extrêmes, les attentions les plus délicates, les plus recherchées, s'emparent généralement de son esprit, et peu à peu de son cœur, sa vanité jouissant avec délices de ces mille préférences respectueuses et tendres auxquelles jusqu'alors elle avait été si peu habituée. Ainsi s'expliquent souvent les succès merveilleux de quelques hommes d'un âge plus que mûr, mais d'une grande finesse et d'une rare persistance, qui finissent par dominer absolument quelques jeunes filles ou de très-jeunes femmes.

Une femme est-elle, au contraire, haut placée, confiante et bassement adulée ; des manières dures et dédaigneuses agissent quelquefois sur elle avec une singulière puissance. Peut-être enlaidi fut-il un peu traité de telles femmes, ainsi que les courtisanes habiles traitent souvent les princes : avec rudesse et brusquerie. Au moins ce nouveau et hardi langage, s'il ne leur plaît pas d'abord, les frappe, les domine et quelquefois les domine, car ce contraste heurté, tranchant avec les fada et banales redites de tous les jours et de tous les hommes, est souvent loin de nuire à celui qui l'ose.

Afin d'appliquer ces réflexions à ma position, je me disais : La durée, le dédaigne avec lesquels j'ai accueilli les confidences de madame de Fénénel, au colère à la vue du portrait qu'elle me cachait, s'expliquent par la vivacité de mon amour qu'elle a sans doute deviné ; or, après tout, les emportements causés par un tel motif sont toujours excusables, et surtout aux yeux de la femme qui en est l'objet, et puis, comme elle est noble et généreuse, elle comprendra ce que j'ai dû souffrir lorsque j'ai cru qu'elle allait m'entretenir de ses chagrins de cœur.

Souvent ainsi, par une contradiction bizarre, pensant que je portais malheur complètement en croyant madame de Fénétil sous l'influence d'un amour désigné, mes premiers soupçons ne revenaient à l'esprit; je me demandais alors ce qui avait pu les détruire. Ce portrait même ne pouvait-il pas être un des accessoires de cette comédie que je l'accusais de jouer?

Puis, je le répète, n'ayant qu'une méchante et triste opinion de mon mérite, encore aggravée par la conscience de mes dernières duretés, je ne pouvais croire avoir inspiré à madame de Fénétil ce sentiment d'attraction qui semblait l'entraîner vers moi, et je cherchais à m'expliquer son apparente confiance, en lui prêtant les arrière-pensées les plus misérables.

Alors, ma colère revenait plus haineuse, et je m'appliquais de mon mieux de mon insolence.

Au milieu de ces hostilités, de ces anxiétés, de cette fièvre d'inquiétude et d'angoisse, je reçus le billet suivant de madame de Fénétil :

E Je vous attends... venez... il le faut... venez à l'instant même...

A M. D.

Il était net heures, je me rendis aussitôt chez elle, presque fon de joie : elle demandait à me voir, je pouvais encore tout espérer.

CHAPITRE XXIII.

Marguerite.

Lorsque j'étais chez madame de Fénétil, une chose me frappa du plus profond étonnement : ce fut de la retrouver presque dans la même attitude où je l'avais laissée.

Son visage était d'une pâleur morte et unie, effrayante à voir : on eût dit un masque de marbre.

Cette blancheur maladive si vite répandue sur ses traits, cette expression de douleur à la fois vive et résignée, m'éclairèrent alors si profondément, que tous mes calculs, tous mes raisonnements, tous mes soupçons misérables s'évanouirent; il me sembla l'aimer pour la première fois du plus constant et du plus sincère amour. Je ne pensai pas même à lui demander grâce pour tout ce qu'il y avait eu d'odieux dans ma conduite.

A cette heure, je ne croyais pas à ce funeste passé; par je ne sais quel prestige, oubliant la triste scène du matin, il me sembla que je la devais consoler d'un affreux chagrin auquel j'étais étranger; j'allais même me mettre à ses genoux, lorsqu'elle me dit d'une voix qui me fit tressaillir, tant elle me parut doucement attirée, malgré l'accent de fermeté qu'elle tacha de lui donner : J'ai voulu vous voir une dernière fois... j'ai voulu, si vous pouvez vous les expliquer à vous-même, vous demander le sens des étranges paroles que vous m'avez dites ce matin, j'ai voulu vous apprendre...

Les ses pauvres lèvres, en se contractant, tremblaient agitées par ce léger mouvement involontaire, presque convulsif, qu'elles éprouvent lorsque les larmes venant aux yeux, on veut comprimer ses sanglots... J'ai voulu... répéta tout madame de Fénétil d'une voix étouffée. Puis, ne pouvant continuer, interrompue par ses pleurs, elle tacha sa tête dans ses mains, et je n'entendis plus que ces viles prononcées d'un accent déchirant et étouffé : — Ah !... pauvre malheureuse femme que je suis !

— Oh ! pardon... pardon, Marguerite ! m'écriai-je en tombant à ses pieds : mais vous ne savez pas que je vous aime... que je vous aime !...

— Vous m'aimez ?

— Avec délire, avec ivresse !

— Il m'aime ! Il ose me dire qu'il m'aime !... répéta-t-elle d'un air indigne.

— Ce matin, le secret de mon âme est venu vingt fois sur mes lèvres; mais, en vous voyant si malheureuse... en recevant vos confidences si désespérées...

— Eh bien !...

— Eh bien !... j'ai cru, eul, j'ai cru qu'un autre amour m'étonnait, désigné, outragé peut-être, causait seul ces chagrins que vous disiez sans cause.

— Vous avez pu croire cela... vous !... Et elle leva les yeux au ciel.

— Oui, j'ai cru cela... alors, je suis devenue fon de haine, de dévouement ; car chacune de vos confidences m'était une blessure, une insulte, un mépris... à moi ! à moi qui vous aimais tant !

— Vous avez pu croire cela... vous ! répéta Marguerite en me regardant.

dant avec une pénible émotion, tandis que deux larmes coulaient lentement sur ses joues pâles.

— Oui... et je le crois encore...

— Vous le croyez encore !... Mais !... vous me prenez donc pour une insensée ? Mais vous ne savez donc pas ?...

— Je sais, m'écriai-je en l'interrompant, je sais que je vous aime comme un insensé... je sais qu'un autre vous fait souffrir peut-être ce que moi-même je souffre pour vous !... Et bien ! cette pensée me désespère, me tue... et je pars...

— Vous partez ?...

— Ce soir... Je ne voulais plus vous voir... j'avais besoin de tout mon courage... je l'ai perdu...

— Vous partez !... Mais, mon Dieu !... mon Dieu... et moi ! acria Marguerite. Et elle joignit les mains avec un geste à la fois supplique et désespéré, en tombant à genoux sur une chaise placée devant elle.

Je ne saurais dire l'ivresse que me causèrent ces derniers mots de Marguerite... et moi !

Je crus entendre, non l'aveu de son amour, mais le cri de son âme de hirce qui n'avait plus d'espoir que dans mon affection, bien que je la crusse toujours sous l'influence d'une passion dédaignée, je n'eus pas le courage de renouveler la scène du matin ; pourtant, je ne pus m'empêcher de lui dire doucement :

— Et ce portrait ?...

— Le voir... reprit-elle en me présentant le médaillon sous son cristallin à moitié brisé.

Lorsque je fus ce portrait entre mes mains, j'éprouvai un moment d'angoisse insupportable ; j'avais peur de jeter les yeux sur cette figure que sans doute je connaissais ; pourtant, surmontant cette crainte puérile, je regardai... Ces traits si étaient absolument étrangers ; je vis un noble et beau visage, d'une expression douce et grave à la fois ; les cheveux étaient bruns, les yeux bleus, la physionomie ressemblait à Genevieve et de grâce, les vêtements fort simples, et seulement rehaussés par un grand cordon orange à bords blancs, et par une plaque d'or ciselée placée à gauche de l'habit.

— Et ce portrait ?... dit-je tristement à Marguerite.

— C'est celui de l'homme que j'ai le plus aimé, le plus respecté au monde ; c'est enfin celui... de M. de Fénétil.

Et elle fondit en larmes en mettant ses deux mains sur ses yeux.

Je compris tout alors... et je crus que j'allais mourir de honte... et de remords...

Ce seul mot me dévoilait le passé et toute l'affreuse injustice de mes soupçons : — Ah ! combien vous devez me mépriser, me haïr !... lui dis-je avec un accablement douloureux.

Elle ne me répondit rien, mais me donna sa main, que je baisai à genoux, peut-être avec plus de vénération encore que d'amour.

Marguerite se calma peu à peu. De ma vie je n'oublierai son premier regard lorsqu'elle leva sur moi ses yeux encore baignés de larmes, ce regard qui peignait à la fois le reproche, le pardon et la pitié.

— Vous avez été bien cruel, on plutôt bien insensé, me dit-elle après un long silence, mais je ne puis vous en vouloir... J'aurais dû tout vous dire ; j'aurais dû je l'ai voulu, mais une insupportable crainte, votre air ironique et froid, votre subite et incompréhensible conversion aux bonheurs du monde... tout cela m'a glacé...

— Ah ! le crois, je le crois ; aussi pourrez-vous me pardonner jamais ! Mais oui, vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Vous me pardonnerez quand vous penserez à ce que j'ai dû souffrir des odieux soupçons qui me désolaient. Ah ! si vous saviez comme la douleur rend haineux et haïssables ! Si vous saviez ce que c'est que de se dire... Moi, je l'aime avec idolâtrie ; il n'y a pas dans son esprit, dans son âme, dans sa personne un élan, une grâce, une nuance que je n'apprécie... que je n'admire qu'à genoux ; elle est pour moi au-dessus de tout et de toutes... et pourtant un autre !... Ah ! tenez, voyez-vous, cette idée-là est à mourir... Pensez-y... et vous aurez pitié, et vous comprendrez, vous excuserez mes emportements, dont j'aurais presque ne pas regretter... tant j'ai souffert !

— Ne vous ai-je pas pardonné, en vous disant : Revenez ! après cette affreuse malice ! me dit-elle avec une ineffable bonté...

— Oh ! ma vie, ma vie entière expiera ce moment de folie, de vertige. Marguerite, je le jure, vous aurez en moi l'ami le plus dévoué, le frère le plus tendre ; seulement, laissez-moi vous adorer, laissez-moi venir contempler chaque jour en vous ce trésor de noblesse, de candeur et de grâce, qu'un instant j'ai pu méconnaître... Vous verrez... si je suis digne de votre confiance...

— Oh ! maintenant, je le crois ; aussi, vous allez tout savoir ; oui, je me sens mieux, vous me rassurez sur moi et sur vous ; je vais enfin tout vous dire, vous dire ce que je n'ai osé vous confier à moi autre ; et pourtant n'allez pas croire, ajouta-t-elle avec un triste et doux sourire,

qu'il s'agit d'un secret bien extraordinaire... Bien de plus simple que ce que vous allez entrevoir, c'est seulement la preuve de cette vérité : — (Que si le monde pénètre presque toujours les sentiments faux et coupables, jamais il ne se doute un instant des sentiments naturels, vrais et généreux.

— Ah ! quelle honte... quels remords pour moi... d'avoir partagé tant de stupides et méchants préjugés ! Pourquoi n'ai-je pas toujours écouté l'instinct de mon cœur qui me disait : Crois en elle ! Avec quel orgueilleux bonheur, seul peut-être, j'aurais lu dans votre âme si noble et si pure !



Une loge à l'Opéra. — page 29

— Consolée-vous, mon ami, c'est moi qui vais vous y faire lire ; n'est-ce pas vous prouver que j'ai en vous plus de confiance que vous n'en avez vous-même ? Si je veux tout vous dire... n'est-ce pas vous montrer enfin que vous êtes peut-être la seule personne à l'estime de laquelle je tiens ? Aussi, en vous expliquant l'apparente singularité de ma vie, si déshonorée par la médisance, l'espère, je désire, je veux à l'avenir pouvoir penser tout haut devant vous. Mais cet aveu exige quelques mots sur le passé ; écoutez-moi donc, je serai brève parce que je serai vraie. Très-riche héritière, libre de mon choix, gâtée par les hommages qui s'adressaient autant à ma fortune qu'à ma personne, à dix-huit ans je n'avais rien aimé. Dans un voyage que je fis en Italie avec monsieur et madame de Blénar, M. de Fenafel me fut présenté. Quoique l'art jeune encore, il était ambassadeur d'Espagne à Naples, dans des circonstances politiques fort difficiles ; c'est vous dire assez la supériorité de son esprit. Joignez à cela ces traits, et elle me montra le médaillon, un charme d'encreux extraordinaire, une rare solidité de principes, une extrême noblesse de caractère, un goût parfait, des connaissances nombreuses, un tact exquis dans tous les arts, un nom illustre, une grande fortune, et vous le connaissez. Je le vis, je l'appréciai, je l'aimai. Rien de plus simple que les incidents de notre mariage ; car toutes les convenances se trouvaient réunies. Seulement, quelque temps

après notre première entrevue, il me supplia de lui dire si je l'aimerais à demander ma main, désirant, bien que je fusse absolument libre de mon choix, de m'éviter jusqu'à l'ennui d'une démarche inopportune de la part de mon oncle. Je lui dis tranquillement la joie que me causerait sa demande, mais qu'à mon tour j'avais une prière à lui faire, c'était de quitter une carrière qui devait toujours l'éloigner de la France, et de me promettre d'abandonner l'Espagne. Sa réponse fut noble et franche.

— Je puis, me dit-il, vous sacrifier avec bonheur mes rêves d'ambition, mais non les intérêts de mon pays. Une fois ma mission accomplie, je retournerai à Madrid remercier le roi de sa confiance, lui rendre compte, je l'espère, du succès de ma négociation, et puis je serai absolument à vous, à vos moindres desirs. Il agit ainsi qu'il me l'avait dit ; il obtint ce que voulait son gouvernement, alla faire à Madrid ses adieux au roi, revint, et nous fûmes mariés. Je ne vous parlerai qu'une fois de mon bonheur pour vous dire qu'il fut immense et partagé... Mais, comme aux yeux du monde les convenances de cette union étaient, je vous l'ai dit, aussi parfaites que possible, le monde ne voulut voir là qu'un mariage absolument de convenances.

— Cela est vrai, c'est de moins ce que j'ai toujours entendu dire ; on ajoutait même que, tout en restant dans les meilleurs termes avec M. de Fenafel, votre existence était, ainsi que cela arrive souvent, presque étrangère à la sienne.



Le soir. — page 43.

— Tel faux, hélas ! tel absurde que fût ce bruit, il devait avoir créance ; car notre bonheur était si simple et si naturel, que le monde, presque toujours étranger aux sentiments vrais, ne pouvait y croire ; puis, nous méissions naturellement, d'ailleurs, une sorte de mystère dans notre félicité ; aussi, comment la société, habituée à vivre de médisance ou de scandale, pouvait-elle un moment supposer qu'une jeune femme et un mari charmant, tous deux d'une position et d'une naissance égales, iraient s'isoler et vivre absolument l'un pour l'autre ? Hélas ! rien n'était plus vrai pourtant.

— Vous ne sauriez croire maintenant comment tout s'explique à ma pensée? Vous rappelez-vous cette interprétation si absurde et si méchante de votre course où assistait Ismaël?

— Sans doute.

— Eh bien! votre mariage fut interprété avec autant de perversité. Comme rien n'était plus évidemment irréprochable que votre conduite, la calomnie vous arrangea une vie mystérieuse, souterraine, profondément dissimulée; c'était, je vous l'assure, incroyablement à entendre. Il ne s'agissait rien moins que de déguisements, du petit maison, que sais-je?

— Si je n'étais pas si triste, je souriais avec vous, mon ami, de tout de folles méchancetés; mais j'arrive à un moment de mes souvenirs si cruel... si affreusement douloureux, — et elle me tendit la main, — que j'ai besoin de tout mon courage... Après trois années de la vie la plus complètement, la plus passionnément heureuse... après...

— Mais ne pouvant taire, Marguerite fondit en larmes, et fut quelques moments sans parler...

— Oui, oui, je sais, lui dis-je en me mettant à ses genoux, je sais combien vous vous êtes montrée admirable et dévouée dans cet affreux moment. Maintenant que je connais votre âme, maintenant que je connais celui qui la remplissait, qui la remplissait encore de tout son souvenir, je comprends ce qu'il dut y avoir, ce qu'il y a de terrible pour vous dans cette séparation éternelle!

Après quelques moments de silence, Marguerite reprit : — Oh! merci, merci à vous! de me comprendre ainsi!!! Mon Dieu! depuis ce moment épouvantable, voici la première fois que mes larmes ne me sont point amères, car je puis épancher mon cœur, dire au moins combien j'ai aimé, combien j'ai souffert... Hélas! tant que je lui baignais de ce bonheur sans nom, je n'avais besoin de le confier à personne, mais depuis... oh! depuis... cette contrainte, voyez-vous, fut affreuse. Si vous saviez ma vie! Être obligée de cacher ma douleur, mes regrets désespérés, comme j'avais caché mon bonheur! Car, à qui aurais-je pu dire: Je souffre? qui n'aurait cru? qui m'aurait plaint? qui m'aurait consolée?... Le monde a quelquefois pitié d'un sentiment coupable... mais pour un chagrin sacré comme le mien, il n'a que des railleries! car à ses yeux c'est un ridicule ou un mensonge... Fleurir son mari! le regretter avec amertume, vivre de souvenirs poignants, n'exister que par la pensée d'un être qui vous fut cher... qui croirait cela?... Et puis pourquoi le dire? À qui le dire? Mes parents en mes sœurs étaient trop du monde pour me comprendre; et puis, je l'avoue, j'avais été d'un égoïsme de bonheur tel, que tout qu'il dura je n'avais cherché à m'assurer aucun ami... Lui, lui, n'était-il pas tout pour moi?... À qui avais-je besoin de répéter combien j'étais heureuse, si ce n'est à lui?... D'ailleurs, avec l'imprévoyance d'une félicité sans bornes, je n'avais jamais pensé que le malheur pouvait m'atteindre... — Oh! vous avez dû être bien malheureuse! l'œuvre femme! les déchirements d'une douleur solitaire sont si affreux!

— Oh! oui! j'ai bien souffert, croyez-moi! Et puis, par je ne sais quelle faiblesse et dont maintenant j'ai honte, souvent la seconde m'écou-

frayait dans l'ombre et le silence, ma douleur grandissait... grandissait, et devenait quelquefois si menaçante, que j'avais des terribles affreses! aussi, presque éperdue, je me réfugiais dans ce monde que je détestais pourtant, mais c'est que j'avais alors besoin de son bruit, de son défilé, pour me distraire un moment de cette concentration de ma pensée qui m'aurait rendue folle. Puis, une fois rassurée, je me prenais à maudire les vaines joies qui avaient osé étourdir mes chagrins... Je pleurais sur ma lâcheté... et mes jours se passaient dans ces contradictions aussi terribles qu'impénétrables... Ce n'est pas tout, je n'ignorais pas que ma douleur était affreusement exaltée, et je ne pouvais pas, et je ne voulais pas me justifier... Oh! si vous saviez encore combien cela est cruel de n'avoir pour se défendre qu'une vérité... mais si sainte, mais si vénérée, qu'on n'ose la profaner en la disant à des indifférents ou à des incrédules!!

Marguerite pleura encore, et continua après un silence. — Mainte-

nant vous comprendrez, n'est-ce pas, mon mépris de tout et de tous? Agrie par le chagrin, mon humeur devint ombreuse et fantasque; personne n'en pouvant deviner la cause, je passai pour bizarre... Les gens qui m'entouraient me semblaient vulgaires, comparés à celui dont le souvenir sera toujours sacré pour moi; je passai pour dédaigneuse ou dissimulée. Enfin, cette coquetterie sans but apparent qu'on me reprochait, ou plutôt à laquelle on donnait les motifs les plus scandaleux, eh bien! c'était encore un hommage à son souvenir, de me parais ainsi, parce qu'il avait aimé à me voir ainsi parée; cet entourage, ces fleurs, ce demi-jour sous lequel il se plaisait à voir mes traits, hélas! tout cela était pour moi autant de souvenirs chers et précieux. Enfin, jusqu'à cette science que j'affichais comme une prétention, c'était encore un triste reflet du passé; car, très-savant lui-même, il avait souvent aimé à s'entretenir avec moi des connaissances les plus variées. Que vous dirai-je, mon ami? Vivant seule, l'état de ma maison paraît peut-être trop considérable; aussi je passe pour orgueilleuse et vaine; et pourtant c'est parce que cette maison était la sienne que je l'ai religieusement conservée... Maintenant, vous savez le secret de ma vie; savez de vous avoir connu, il m'importait peu de paraître l'usque, vaniteuse et co-

quette; les bruits les plus ridicules m'étaient indifférents... Mais depuis que j'ai apprécié ce qu'il y avait de précieux et d'élevé dans votre cœur, depuis surtout que j'ai vu combien la méfiance du monde, autorisée peut-être par une conduite dont il n'a pas le secret, pourrait avoir d'influence sur vous... à l'avenir, à l'avenir de qui je tiens tant... j'ai voulu que vous... un moins ne me jugerai pas comme les autres... Et puis, souvent, vous avez généreusement pris ma défense; j'ai voulu vous prouver que l'instinct de votre âme était aussi noble que juste... Et pourtant, il me reste un aveu... pénible à vous faire.

— Marguerite, je vous en supplie... — Eh bien, ajouta-t-elle en rougissant, j'ai combattu longtemps ce désir; ce matin encore, lorsque vous m'avez surpris si malheureuse, si éperdue, c'est que je demandais à Dieu la force de résister au besoin



Le tableau de Frank (Chaire et Egruot). — page 60.

que j'éprouvais de me réhabiliter à vos yeux. — Pourquoi?... n'hésitez pas à dire ce que vous en pensez.

— Si... si, vous en êtes... vous en êtes digne, je le crois... mais... je me reprochais avec amertume de n'être plus assez forte de la part de mes actions, de la sincérité de mes regrets pour rester à vos yeux... indifférentes aux calamités du monde... cela doit peut-être m'effrayer pour l'avenir...

(Il se penche et sonne grand nombre de pages du Journal d'un inconnu.)

CHAPITRE XXIV.

Jours de soleil.

Peu de personnes, je le crois, ne se sont pas créés une sorte de langage intime et à part qui leur sert à diviser, à classer pour ainsi dire dans leur pensée les différents phases, les divers événements de leur vie. Aussi j'appelle ces jours de soleil, ces beaux jours si rares que fortunés dont le souvenir respicuit plus tard si magnifiquement dans le cours de l'existence que son magique reflet peut colorer encore les plus pâles années.

Dans la plupart de ces jours, grâce à une de ces heureuses fatalités du destin qui se plaît quelquefois à élever l'homme jusqu'au comble du bonheur possible : dans ces jours de soleil, tout ce qui nous arrive est non seulement selon nos desirs, mais encore, si cela se peut dire, presque toujours merveilleusement cadré.

Et qui n'a pas eu dans sa vie son jour de soleil ? Un de ces jours où tout paraît heureux et splendide, où l'âme est inondée d'un bien-être inexplicable, où souvent la nature elle-même semble apporter son tribut éclatant à notre félicité ? Si une voix depuis longtemps chérie vous dit en tremblant : — A ce soir ! le soir-là, il se fait que le ciel est pur, les bois verts et touffus, les fleurs échevelées, l'air saturé de parfums ; enfin, par un hasard adorable, tout ce qui frappe votre vue est riant et paisible, rien de triste, de sombre, ne vient obscurcir votre lumineuse ardeur. Vous l'avez dit avec amour combien vous jouissez de cette rare et divine harmonie : les expressions naissent pleines de fraîcheur et de grâce ; votre esprit allègre et épanoui brille de mille saillies ; s'il se fait, alors vous vous écoutez parler et murmurer d'innocentes tendresses ; puis vous vous sentez si fier, si hardi, si complètement doué, qu'à vos yeux éblouis l'avenir est tout bon, les perspectives immensables, rayonnantes, et il vous semble enfin qu'aucun malheur ne vous peut atteindre sous l'égide du tutélaire et radieux génie qui vous couvre de ses ailes d'or !...

Depuis que Marguerite m'avait avoué son amour, amour si douloureusement, si loquacement combattu par les souvenirs de son bonheur passé, mon incurable défiance devait céder, pour quelque temps du moins, aux pressées de la tendresse la plus enivrante.

Jamais aussi j'en fus plus heureux et plus beaux que ceux qui suivirent cet aveu.

Presque tous les soirs, en rentrant chez moi, j'avais alors écrit avec délices le *memento* de ces journées charmantes.

Ainsi est-ce avec une sorte de tendre et respectueux recusement qu'en transcrivant ces lignes sur mon journal je relis ces fragments épars, écrits autrefois pendant une des plus douces périodes de ma vie.

§ 1.

Avril 18...

J'ai été assez heureux aujourd'hui pour éviter à Marguerite une minute de chagrin, mais ce pauvre Candid est mort...

Je viens d'assister à son agonie... Brave et digne cheval, pourtant je l'aimais bien !

Georges ne pleure pas, il est dans un désespoir stupide : Il m'a dit en anglais, avec une indéchiffrable expression, en me le murmurant à l'oreille : — Ah ! moussier ! mourir ainsi... et sans courir contre personne !

Pauvre Candid ! sa fin a été douce au moins : il a fermé ses yeux, puis il est tombé ; alors deux ou trois fils à la livrée se sont agenouillés, ont couronné sa tête de fleurs, puis, l'ayant fermé de deux, posant un profond soupir, il est mort.

Jamais peut-être je n'ai aimé ni aimé de la sorte un cheval ; mais il y avait chez celui-ci tant d'intelligence, tant de bonté, tant d'énergie, tant d'adresse, jointe à une intrépidité si franche ! Ne restait-il devant rien ; s'agissait-il d'obstacles à la vue desquels bien des chevaux auraient hésité, il arrivait, lui, fier, calme et hardi, et le passage en se jouant... Et puis, ayant toujours l'air si libre et si joyeux sous le frein, on eût dit que ce vaillant animal ne lui souffrait pas, mais l'acceptait comme une punition.

Pauvre Candid ! c'était mon courroux, mon orgueil ! Confiant dans sa force, j'affrontais sans crainte des dangers qui peut-être sans lui n'eussent fait peur.

Confiant dans sa vitesse et son opiniâtre énergie, j'acceptais tout pari. Pauvre Candid ! sa vitesse, son opiniâtre énergie, c'est ce qui l'a tué.

Seul parmi mes chevaux il pouvait faire ce qu'il a fait, ce que bien peu feraient ; il a vaillamment accompli sa tâche ; il m'a valu un sourire de Marguerite, et puis il est mort.

Pauvre Candid ! je l'ignorais pas à quoi je l'exposais, et maintenant... je ne sais si j'aurais encore le même courage du sacrifice.

Voici pourquoi Candid est mort.

Ce matin nous sommes allés avec Marguerite et don Luis voir le château de..., qu'elle a envie d'acquiescer ; ce château est situé à trois lieues et demie de Paris.

En visitant les appartements, je donnais le bras à Marguerite, nous précédions don Luis et le régisseur de cette terre.

Arrivés dans la bibliothèque, nous avons remarqué un très-beau portrait de femme du dix-septième siècle ; les mains surtout étaient d'une délicatesse et d'une forme adorable.

Si adorable que je trouvais qu'elle ressemblait à celles de Marguerite.

Elle a été ; je l'ai suppliée d'ôter son gilet et de comparer la ressemblance avec la mienne.

Voilà de si belles mains sans le tendrement baiser, je ne le pouvais.

Nous entendons les pas de don Luis, et nous continuons notre examen.

Le château visité, nous revînmes à Paris.

Se trouvant fatiguée de cette course, Marguerite m'avait prié de venir passer la soirée avec elle ; je le lui promis.

En arrivant je la trouvai triste, pâle, visiblement émue.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je.

— Vous allez vous moquer de moi ! elle avait les larmes aux yeux ; mais je n'ai pas retrouvé un bracelet qui me vient de ma mère : je le portais au bras ce matin ; vous savez le prix que j'y attache, jugez de mon chagrin ! j'ai fait chercher partout, rien... rien !...

À ces mots, je me rappelai presque confusément avoir vu tomber du gant de Marguerite quelque chose de brillant, lorsque je lui baisai la main dans la bibliothèque de..., mais tout au bonheur de ce baiser, cet incident n'avait pu m'en distraire.

L'attaché tant d'idées exagérées sans doute à la possession de ce bracelet, reprit Marguerite, que je serai affreusement malheureuse de ne le pas retrouver ; mais quel espoir ? en ai-je aucun ? Ah ! mon ami, pardonnez-moi de cette douleur de regrets dans laquelle vous m'êtes pour rien ; mais si vous saviez ce que ce bracelet est pour moi... Ah ! quel possible nuit je vais passer, dans quelle inquiétude je vais être !...

Il me vint alors à l'esprit une de ces pensées qu'on a lorsqu'on aime avec folie.

J'avais un cheval de course d'une grande vitesse, c'était Candid ; il y avait trois lieues et demie de Paris au château de... ; le soir était belle, la lune brillante, la route parfaite ; je voulais, pour éprouver à Marguerite non-seulement une nuit, mais une heure, mais quelques minutes de chagrin, savoir, dans le moins de temps possible, si le bracelet était resté ou non dans la bibliothèque de..., quitte à tuer mon cheval.

Pardon de mon égarement, dis-je à Marguerite, mais votre regret et la perte que vous avez faite me font souvenir que j'ai laissé étonnement une clef à un coffret qui contient des papiers importants : j'ai toute confiance dans mon valet de chambre, mais d'autres que lui peuvent entrer chez moi, permettez-moi donc d'écrire un mot, que je vais envoyer par ma valise, pour ordonner d'ôter cette clef et de me l'apporter.

J'écrivis aussitôt ces mots :

« Georges s'effraie à l'instant Candid, il ira au château de..., demandera au régisseur s'il n'a pas trouvé un bracelet d'or dans la bibliothèque. Quand Georges recevra cet ordre, il sera dix heures ; il faut qu'à onze heures le bracelet ou la réponse soit à l'hôtel de M. de... »

La lettre partit.

Il y avait un peu plus de trois lieues et demie de Paris au château de... ; c'était donc faire plus de sept lieues en une heure, chose possible pour un cheval de la vitesse et du sang de Candid, mais il y avait cent à parier contre un qu'il ne réussît pas à cette course.

Jusqu'à dix heures, j'eussais d'espérer sur moi pour distraire un peu Marguerite de ses regrets et j'y parvins.

Onze heures sonneront, Georges n'était pas de retour.

A onze heures cinq minutes, un valet de chambre entra portant sur un plateau un petit paquet qu'il me présenta.

C'était le bracelet de Marguerite.

Je ne saurais dire avec quelle ivresse je le pris.

— Me pardonneriez-vous, lui dis-je, la lenteur de mes gens ? ne sachant pas le prix que vous attachiez à ce bracelet, c'est moi qui vous l'avais volé ; mais, voyant votre chagrin, j'ai pris le prétexte d'un chef oublié pour écrire à mon valet de chambre de m'envoyer un petit paquet qu'il trouverait dans ma cassette.

— Je l'ai... oh ! je le retrouve... je vous pardonne ! s'écria Marguerite en baisant le bracelet avec transport ; puis, me tendant la main, elle ajouta : Ah ! que vous êtes bon d'avoir eu pitié de ma faiblesse, et que je vous salue d'avoir envoyé chez vous pour m'éviter quelques moments de chagrin.

D'instinct, malgré la joie et le bonheur de Marguerite, mon inquiétude fut grande jusqu'à onze heures et demie, que je quittai l'hôtel de l'ami.

A minuit je n'avais plus d'inquiétude.

Parce Caudil !... il vient de mourir.

J'ai dit à Georges, pour expliquer cette mort, que j'avais parié trois mois sous que Caudil irait à *** pendant la nuit, et reviendrait en une heure.

§ II.

Avril 18...

J'ai rencontré Marguerite aux Champs-Élysées.

En parlant de chevaux elle m'a dit : — Mais comment ne faites-vous pas plus souvent courir Caudil ? On le dit si vite, si beau, et vous l'avez tant... oh ! tant, que je n'y suis presque jalouse, ajouta-t-elle en riant.

A ce moment, M. de Cernay, qui était à cheval avec moi, s'approcha de la voiture de madame de Pénafiel, la salua et me dit :

— Oh bien, est-ce vrai ? Caudil est mort.

Marguerite me regarda avec étonnement.

— Il est mort, dis-je à M. de Cernay.

— C'est ce qu'on m'avait dit, mais cela ne m'étonne pas : faire plus de sept lieues la nuit, en une heure quatre minutes ! de tel sang que soit un cheval, il est bien difficile qu'il résiste à cette épreuve, surtout sans être en condition. Et votre pari était de trois cents louis, je crois ?

— De trois cents louis.

— Eh bien, entendez-vous, vous avez fait une folie : d'abord je vous en aurais refusé beaucoup plus que cela, et avec raison, car, pour cinq cents louis et plus, vous ne retrouveriez jamais un cheval pareil : je vous le dis maintenant qu'il est mort... ajouta-t-il très-naïvement.

— Il en est donc un peu de la réputation des chevaux comme de celle des grands hommes, lui dis-je en riant, la jalousie empêche de les apprécier de leur vivant.

Le regard de Marguerite me dédommagea presque de la mort du pauvre Caudil.

§ III.

Avril 18...

Quelle cuirassante journée ! Ce bonheur retentit encore si délicieusement dans mon cœur que je me plains à en éprouver les moindres effets.

Il faisait aujourd'hui un temps radieux. Ainsi que nous en étions contents hier avec Marguerite, je l'ai rencontrée au bon ; sa figure encore un peu pâle semblait s'épanouir et réminesce au soleil. Elle se promenait à pied ; avait le temps de la rejoindre, l'ai pendant quelque temps suivi Marguerite dans l'allée des acacias, lieu de plus élégant que sa démarche, que sa taille, dont un devinait la souplesse et la grâce sous le long chapeau qui l'enveloppait. Longtemps, bien angoissément aussi, j'ai regardé ses petits pieds soulever à chaque pas les plus onduleux de sa robe.

Je l'ai rejointe ; elle a beaucoup rougi en me voyant. — Plus que jamais je suis convaincu de la valeur charmante de ce symptôme. Des qu'on a, des que la vue de l'objet aimé ne fait plus affaiblir le sang au cœur et au visage, l'amour sif, ardent et jeune a posé ; — une débile et froide affection lui succède ; — l'indifférence ou l'oubli ne sont pas loin.

J'ai pris son bras. — Comme elle s'appuyait à peine sur le mien, je lui supplie d'y peser davantage.

L'air était doux et pur, le gazon commençait à verdoyer, la violette à

poindre, nous avons d'abord peu parlé. — De temps à autre elle tournait sa figure vers moi, et me regardait doucement avec ses grands yeux qui semblaient nager dans un cristal limpide ; puis bientôt, ses lèvres roses se dilatant, elle me dit avec une sorte d'avidité : qu'il est bon, n'est-ce pas, d'aspirer ainsi le printemps et le bonheur !

En voyant les hauteurs du Calvaire, nous avons beaucoup parlé campagne, grandes forêts, champs, belle et vaste nature. — Cette conversation a été ce et la contrepartie de longs silences. Après un de ces silences elle m'a dit : Je voudrais vous voir en litière ; nous fussions de longues, longues promenades, et je vous semerais dans nos bûches, pour faire plus tard, dans ma solitude, une riche moisson de tendres souvenirs.

J'ai répondu en riant que je ne trouvais rien à lui dire en échange de ces charmantes flatteries, et que je m'en savais presque gré, car rien ne me paraissait plus désespérant que ces gens qui vous remboursent immédiatement un compliment gracieux ou une attention délicate, comme s'ils voulaient se débarrasser à tout prix d'une dette insupportable.

Nous avons rencontré plusieurs hommes et plusieurs femmes de notre connaissance à pied comme nous. Après qu'ils eurent passé, et nos saluts échangés, nous nous sommes avancés en riant notre désir de savoir ce qu'on disait alors à notre sujet.

A propos de cette rencontre, Marguerite m'a dit que Paris lui devenait odieux ; qu'elle avait un beau projet, mais qu'elle ne voulait me le confier que le 1^{er} mai. — Impossible d'en savoir davantage.

A quatre heures, le vieux chevalier don Luis nous a rejoints ; nous avons tous trois continué notre promenade encore quelque temps. Madame de Pénafiel avait comme moi quelques visites à faire, je l'ai quittée ; elle allait le soir au bal ; nous sommes convenus que j'irais chez elle à dix heures pour avoir la première fleur de sa toilette, dont elle m'avait voulu faire un mystère.

En quittant Marguerite, j'ai été voir madame de ***.

Notre bonheur est décidément très-connu. Antériorité au parait souvent devant moi de madame de Pénafiel avec toute liberté ; maintenant on ne prononce presque jamais son nom en sa présence, on l'écrit ou l'accompagne des formules de louanges les plus exagérées. Cette réflexion m'est venue pendant le cours de ma visite à madame de ***.

Un homme de ses amis, tout récemment arrivé d'Italie, et ignorant encore les liaisons du monde, lui a dit, après s'être informé de plusieurs femmes de sa connaissance : A propos, et madame de Pénafiel ? J'espère que vous allez me raconter comme toujours quelque bonne histoire sur elle ? Vous, quel est l'homme qui le malheureux du moment ? Dites-moi donc cela ? Vous me le devez, à moi, qui, arrivant des antiques, ne suis au fait de rien, et qui sans ces renseignements pourrais faire quelque gaucherie.

— Mais vous êtes fin, a répondu madame de *** rougissant beaucoup, et jetant un regard presque imperceptible de mon côté ; vous savez, au contraire, que je débute les médisances, et surtout lorsqu'elles ont pour sujet me de mes meilleures amies ; car j'ai pour Marguerite une affection qui date de l'enfance, ajouta-t-elle en appuyant sur ces mots.

— Une de vos meilleures amies ! ah ! c'est charmant, par exemple ! repris-je d'un homme qui ne comprenait rien ; une de vos meilleures amies, soit ; mais alors en ce cas, celui qui aime bien, chérie bien ; car vous m'avez fait sur elle cent contes plus divertissants, plus mordants les uns que les autres.

L'embarras de madame de *** devenait extrême, j'en ai eu pitié.

— Je ne suis donc pas le seul, madame, à qui vous ayez tendu ce piège ? lui ai-je dit en riant.

— Un piège ? a repris le nouvel arrivant.

— Un piège, moussier, ai-je répondu : un piège rempli de malice, anémié mal-même, un des ans les plus sincèrement dévoués de madame de Pénafiel, j'ai failli me laisser prendre.

— Ah ! m'en croyez-vous capable ? m'a répondu madame de *** en souriant, sans comprendre encore ce que je voulais dire.

— Certes, madame, je vous en crois capable, car c'est un excellent moyen de connaître les véritables passions de nos amis ; on dit en apparence un mal affreux de son ami intime, et selon que les personnes de sa connaissance la défendent ou renchérisse encore sur la médisance, on juge ainsi des bienveillances et des malveillances ; ainsi, renseigné de la sorte, l'ami intime prend plus tard pour ce qu'elles valent les protestations qu'on lui fait.

— Ah ! vous êtes en vérité d'une indiscrétion insupportable, m'a dit madame de *** en m'insultant.

L'arrivant d'Italie était stupéfait. Une nouvelle visite entra, je sortis.

A dix heures, je suis allé chez Marguerite. J'espérais l'attendre ; car je trouve toujours délicieux d'être quelque temps seul à rêver dans un salon habillé par celle qu'on aime, puis de voir l'appartement tout à coup éclairé pour ainsi dire par sa présence. Je n'us pas ce plaisir : c'était elle qui m'attendait. Le triomphe que je remportais sur les langoures ordinaires et incommensurables de la toilette, cette attention délicate de l'air d'être prête pour me recevoir, me charmait.

Marguerite était adorable ainsi : elle portait une robe de moire verte, très-pâle, garnie de dentelles et de nœuds de rubans roses, d'un épanouissement de grosses roses roses; une de ces fleurs dans ses cheveux et une autre au corsage complétaient sa parure. Elle n'avait gracieusement réservé un de ses bracelets à attacher; je le fis, non sans baiser avec adoration ce bras charmant, si blanc, si frais et si rond.

J'ai voulu savoir les secrets du premier mal. Marguerite m'a dit qu'elle voulait me faire un mystère de ce printemps d'espérance.

Je lui ai raconté ma visite du matin à madame de ***; nous en avons beaucoup ri, et elle m'a dit être trop heureuse pour penser à la fausseté des autres. Puis, causant d'un très-belle étrangère qui avait produit une assez grande sensation dans le monde, Marguerite m'a remercié très-gaiement de me montrer fort assidu auprès de cette jolie personne. Et pourquoi ne remerciez de cela? lui ai-je demandé. Parce qu'un homme n'est jamais plus en coquetterie avec les autres femmes que lorsqu'il se sait bien absolument sûr du cœur où il règne. Aussi, je suis heureuse et fière de vous inspirer cette certitude et cette sécurité.

— A onze heures elle a demandé sa voiture. Comme je me félicitais de cette liberté qui nous permettait de nous voir si intimement, Marguerite m'a répondu : Cela n'est rien encore; vous verrez mon premier mal.

Je suis allé un instant à l'Opéra; il était fort brillant. J'ai trouvé M. de Cernay dans notre loge. Ce qu'il appelle mon bonheur continue toujours du lui être insupportable; car il ne cesse de me dire combien il est enclenché de la voir si sérieusement attachée; il fallait que cela finit ainsi un jour ou l'autre, et il ajouta. D'ailleurs elle devait enfin se lasser d'une existence si agitée. Son goût pour l'amour n'avait été qu'une folie; son penchant pour M. de Mercueil son caprice; ses autres aventures mystérieuses, mais pourtant dévies, des écarts d'imagination; tandis que l'affection qu'elle ressentait pour moi était toute autre, etc. Selon mon habitude, je me suis obstiné à nier mon bonheur; alors M. de Cernay s'est mis à m'accuser d'être dissimulé, de vouloir eschier ce que tout Paris savait, et a fini par me presser sérieusement que, si je persistais à demeurer ainsi secret, je n'aurais jamais d'amie intime. Prédiction que je me suis véritablement trouvé très-chagrin.

Je suis allé au bal de madame *** pour rejoindre Marguerite; en entrant dans les salons je ne l'ai pas longtemps cherchée. Qui expliquerait cet instinct, cette singulière faculté, grace à laquelle il suffit d'une minute et d'un seul regard jeté sur une foule de femmes et d'hommes pour trouver au milieu d'elle la personne qu'on désire vivement de rencontrer?

Marguerite causait avec madame de *** lorsque j'allai la saluer. Elle m'accueillit avec une grâce charmante et une préférence très-marquée, bien qu'elle fût tout entourée. Je cite cette particularité parce que beaucoup de femmes, dont on a deviné l'intérêt, croient faire une merveille de tout et de l'aise en accueillant avec une indifférence affectée, souvent même grossière, les prévenances de celui qu'elles aiment.

Madame de *** est fort vive, fort spirituelle, fort gaie, d'un caractère rompu de franchise et de solidité, indulgente pour le monde, mais autrement banale, et d'une mélancolie cruelle des qu'on attaque ses amis absents. Marguerite et moi étions en grande confiance avec elle. Toutes deux s'étant mises sur une causeuse, je me suis assis derrière elles, et nous avons fait mille folles remarques sur tout et sur tous. Je ne sais comment on vit à parler de tableaux. Madame de *** m'a dit :

— Jo suis que vous avez une charmante collection de tableaux et de dessins; donnez-nous donc un jour à souper, ainsi qu'à quelques femmes et à quelques hommes de notre connaissance, que nous allons admirer vos merveilles.

— Avec le plus grand bonheur, lui ai-je répondu; mais il est bien entendu que je n'invite pas les maris; cela dépare, c'est comme un dîner sans un ballet.

— Mais au contraire, m'a-t-elle dit, à la fadeur monotone, jalouse, enfin presque conjugale, qui règne dans la plupart des soirées, on serait très-piquant; beaucoup de maris très-amables n'ont coutume eux que d'être maris; or, puisque beaucoup ne le sont plus, ils ont mille chances de paraître charmants. Après avoir longuement et gaiement débattu cette question, nous sommes convenus de ce souper avec une proportion raisonnable de maris et d'amants.

Il était assez tard, Marguerite a prié son cousin don Luis de demander sa voiture; tandis qu'elle attendait et que je jetais son mantelet sur ses belles épaules, je lui ai dit à voix basse : A demain ma heureuse... n'est-ce pas?

Elle a beaucoup rougi, et m'a légèrement serré la main lorsque je lui ai rendu son éventail et son flacon...

— J'ai compris.

Don Luis lui a offert son bras, et elle est partie.

Peut-être chez moi, je viens d'écrire le détail de cette journée si vide en apparence, et pourtant si remplie de joies charmantes.

Je suis charmante qui sont tout et rien : rien si on les isole, tout si on les rassemble. Alors c'est un bonheur épanoui, radieux, enlaidi de mille

déliçieux souvenirs, aussi cultivés que le parfum sans nom d'un bouquet, aussi composé, lui, de mille suaves et fraîches odeurs.

A demain... onze heures.

§ IV.

Avril 18...

Je suis allé chez elle à trois heures.

Je l'ai retrouvée toujours tendre, affectueuse, mais recueillie, pensante et presque triste.

Cette tristesse n'était pas amère; elle était douce, remplie de charme et de mélancolie. Les idées qu'elle a émises ont été nobles, sérieuses, élevées.

Ce contraste m'a profondément frappé...

Il y a dans l'âme de certaines femmes d'incépissables trésors de délicatesse.

Chez celles-là, tout s'épure par le sacrifice, tout s'idéalise par l'ardeur presque religieuse dont elles aiment, par le sentiment des devoirs sacrés qu'elles trouvent dans l'amour, par une sorte de contemplation douloureuse où les plonge toute pensée d'aveir.

Chez nous, l'horizon est bien plus borné.

Une fois notre passion et notre vanité satisfaites par la possession, rien de plus net, de plus tranché que ce que nous éprouvons. Les mieux doués sont encore quelque peu cendres, recoussants; les autres se trouvent souvent rouscasses et matoisades.

Chez certaines femmes, au contraire, par cela que les impressions heureuses et tristes, plus tristes qu'heureuses, qui succèdent à l'ivresse des sens, se courtisent et se secourent; en elles la mélancolie prédomine, car chez elles l'éprouvé est indéfinissable. C'est à la fois bonheur et désespoir, regrets et espérance, souvenirs brûlants et bontés, amours plus vif, remords terrible et désir insatiable de se donner encore.

Je suis resté longtemps chez Marguerite. Notre conversation a été délicieuse d'intimité. Elle m'a beaucoup parlé de ma famille, de mon père...

Un moment ses pensées, dont j'étais, hélas! depuis si longtemps déshabitué, m'ont attristé; je lui ai tout conté : mon oubli, mon ingratitude, et l'indifférence compassée où me laissait sa mémoire...

Alors, Marguerite m'a pu s'empêcher de fondre en larmes, et m'a dit : — On croit à l'éternelle durée d'autres affections... puisqu'on ose s'y livrer...

J'étais si profondément heureux, que peu à peu je l'ai rassurée. Sa tristesse s'est en partie dissipée, et je ne saurais exprimer avec quelle tendresse ineffable et presque maternelle elle m'a parlé de l'avenir de mes projets, de son impatience de me voir abandonner la vie stérile et oisive que je menais, et dont le vide, m'a-t-elle dit, m'avait causé tant de chagrins.

Je lui ai répondu qu'à cette heure ces reproches n'étaient pas fondés, et qu'il ne fallait pas m'accuser d'être malheureux et inaccoutumé, puisque, passant ma vie à l'adorer, je me trouvais le plus heureux et le plus délicieusement occupé de tous les hommes.

Comme j'ajoutais mille folies à ce commentaire, Marguerite, me prenant par la main, m'a dit avec une inexprimable expression de bonté, d'amour et de doux reproche, en attachant sur moi ses grands yeux humides de larmes : — Vous êtes bien gai... Arthur!

— C'est que je suis si heureux, si complètement heureux !!!

— C'est stupide, m'a-t-elle dit; moi aussi je suis heureuse, complètement heureuse... et pourtant je pleure ! j'ai besoin de pleurer.

Puis, je ne sais pourquoi, nous avons parlé de présage, et enfin de divinations et de devins. Comme toujours, nous avons rebattu le thème usé : faut-il croire ou non à la prescience de l'avenir ? etc.

Enfin nous sommes convenus de tenter le destin, et de nous rencontrer demain rue de Tournon, chez mademoiselle Lénormand, afin de savoir notre avenir.

J'ai quitté Marguerite à six heures et demie...

Elle a fait défendre sa porte, et m'a dit qu'elle passerait sa soirée à m'écrire.

Retré chez moi, et soumis à la seule influence de mes pensées, j'ai été encore plus frappé de la différence profonde qui existait entre les impressions des hommes et celles des femmes.

Ainsi, après cette matinée d'ivresse des sens, autant Marguerite avait besoin de silence, de recueillement et de solitude, autant j'avais besoin,

moi, de bruit, d'éclat, d'animation! Quoique concentré, le bonheur rayonnait en moi. Je me sentais gai, caustique, aimable, tant le contentement nous prise; aussi le monde, avec toutes ses joies et toutes ses douleurs, me paraissait le monde idéal digne de sa félicité.

Avant de me rendre à une ou deux soirées, je suis allé aux bouffes pour entendre le deuxième acte d'*Otello*. J'ai vu madame de V* seule dans sa loge.

Elle était, comme toujours, charmante et mise à ravir.

Il en fut plus délicieux qu'une jolie figure de femme se détachant, ainsi lumineuse et surnaturelle, sur le fond toujours très-obscur de ces premières loges de face.

Dans l'entr'acte, j'ai été faire une visite à madame de V*. Elle m'a reçu à merveille; je dirais presque avec une coquetterie très-provoquante, si elle n'était pas, pour ainsi dire, née coquette et provoquante comme d'autres naissent blanches ou brunes. Rien d'ailleurs de plus brillant de plus original, de plus fou que son esprit; disant tout, mais avec une grâce si piquante, une malice en apparence si naïve, qu'elle se fait tout pardonner.

Elle a commencé par m'attaquer très-vivement sur mes assiduités constantes auprès de certaine belle marquise, disant que cette marquise avait l'estimer très-bonne d'être presque de ses ennemies, parce que, sans cela, elle, madame de V*, aurait peut-être jeté un grand trouble dans notre amour.

— Comment! parce que vous êtes son ennemie, vous vous abstenez de cette vengeance?

— Sans doute, on réserve ordinairement ces bonnes perditions-là pour ses amis intimes, et c'est très-dommage, voyez-vous en tant comme sa belle; car, si je l'avais bien voulu, je vous aurais rendu en vingt-quatre heures amoureux de moi, mais amoureux à lier.

— Mais c'est fait depuis longtemps, et sans que vous vous soyez donné la moindre peine pour cela, ai-je dit. Puis, à travers mille galanteries très-essouffées, je lui ai vanté le charme de ces amours éphémères, de ces rencontres de cœur, autrefois si communes et si ravissantes, moi de nos jours malheureusement si rares; rencontres charnantes, sans veiller ni lendemain, qui ne laissent dans la vie qu'un souvenir muet, mais divin.

— Je ne suis pas de votre avis, a-t-elle ajouté fort galement; en fait de perles... j'aime mieux un collier qu'une baguette.

— Oui, madame; mais toutes les perles d'un collier sont égales, d'une forme monotone, tandis que certaines perles insolites par leur singularité ont plus de valeur à elles seules que tout un collier.

— C'est par là sans doute, monsieur, que vous m'avez toujours paru si parfaitement précieux et singulier.

Grâce à mille autres folies, *Otello* passa; je le dis à ma honte, presque avoué. On commençait à quitter les loges: — Alors, dit madame de V*, mon mari va encore me laisser seule pour la soirée.

— Votre mari, cela se concevait presque... car il n'y a guère que les riches qui ignorent leurs trésors; mais, ce qui m'étonne, c'est que... Eh, comme j'hésitais, elle me dit très-délibérément: — C'est que... Je de... ne soit pas là pour me donner le bras et demander mes gens; si-ce cela que vous voulez dire?

— C'est justement cela que, par une féroce envie, une jalousie de l'âme, je ne voulais pas dire du tout.

— Je l'ai envoyé à la chasse pendant huit jours pour le remettre en pace avec moi, a repris négligemment madame de V*; car il a l'absence délicieuse.

— Délicieuse pour tous, car je lui devrai de jouir d'un charmant printemps; si vous acceptez mon bras pour sortir.

— Mais, certes, j'y comptais bien.

— Et mes privilèges ne se bornent-ils, hélas! qu'à cette faveur?

— Vous êtes un curieux et un indiscret.

— Soit, pourvu qu'après avoir été curieux comme le désir, je puisse être indiscret comme le bonheur.

— Mais, a-t-elle ajouté sans me répondre et me faisant remarquer une femme souverainement ridicule, voyez donc cette pauvre madame de V*. On dit qu'elle a les yeux bêtes... Quelle sottise! Je les trouve, moi, les plus spirituels du monde; car ils ont l'air de vouloir sortir de sa vitrine figure.

Tout à la fois une foule d'autres observations pleines de malice, le tout dit en riant très-haut, elle sur une marche de l'escalier, moi sur une autre.

Enfin, au moment de me quitter, elle m'a rappelé qu'il y avait bien longtemps que je n'étais venu voir ses dessins, qu'elle était fière de ses progrès, et qu'elle tenait à m'en faire juger.

— Mais je serai ravi, madame, d'aller critiquer ou admirer tant de merveilles; seulement, comme je suis très-éveillé, je me trouverais gêné par la présence d'un tiers pour dire franchement mon avis; aussi vous devriez bien, pour cela, faire fermer votre porte aux importuns.

— Mais c'est un tête-à-tête, un rendez-vous que vous me demandez là, monsieur.

— Absolument, madame.

— Et mes gens?

— Vous direz que vous n'y êtes que... pour votre notaire.

— Et vous coquetteriez à passer...

— Pour un notaire, pour un procureur, pour tout ce que vous voudrez; je prendrai, s'il le faut, un paquet de papiers, des bandes vertes, et nous causerons alors très-impromptuement et surtout très-longuement... d'affaires.

— De testament? par exemple.

— Certes, de celui de ce pauvre... dont je voudrais être si éperdument à cette heure le légataire universel.

— Ah ciel! que vous voilà bien dans l'esprit de votre rôle! s'est écriée ma...

On vint lui annoncer sa voiture.

— Eh bien! lui ai-je dit en l'accompagnant, attendez-vous votre notaire demain à trois heures?

— Qu'il vienne, il le verra.

— N'allez-vous pas ce soir au concert de madame T...?

— Non, je rentre chez moi.

— Comment, si tôt?

— Oui, pour mettre quelques affaires en ordre, ayant demain une grave entrevue avec le plus détestable et le plus importun des hommes de loi.

En disant ces mots, et toujours riant aux éclats, elle a monté en voiture.

Je suis revenu sous le péristyle attendre la mienne; là, j'ai été accosté par le gros Pommereux, qui, passant près de moi, m'a dit: — Déjà infidèle!... C'est bien tôt... ou bien tard...

Je haisai les épaules en souriant.

Je suis allé à ce concert. Trop de foule. Pour moi, la musique est sans charme si je ne l'entends pas commodément. En rentrant chez moi, je viens de trouver une longue et tendre lettre de Marguerite.

Dans notre conversation de ce matin, je lui avais avoué ma passion pour les violettes de l'âme. J'en trouve deux corbeilles véritablement colossales dans mon salon.

Ce souvenir, cette prévenance délicate m'a touché, m'a ravi, mais ne m'a pas fait véritablement rougir de mon empiètement auprès de madame de V*, que j'ai trouvée d'un éclat et d'une vivacité charnante.

Je les portais avec amour la lettre de Marguerite; elle est tendre et bonne, pleine d'une charnante mélancolie; elle se félicite de cette longue suite passée seule avec moi sans souvenir. En post-scriptum, elle me rappelle que demain à trois heures nous devons nous retrouver chez mademoiselle Lenormand pour savoir notre avenir.

C'est justement à trois heures que j'ai promis à madame de V* d'aller voir ses dessins; que faire? Je ne puis certainement pas mettre en balance mon affection profonde et vraie pour Marguerite avec le caprice très-vif, mais sans doute éphémère, que je ressens pour madame de V*, aussi jolie, aussi séduisante que légère et coquette.

Mais je suis assuré de l'affection de Marguerite; c'est un amour sincère et durable; le goût passager que j'échangerais peut-être avec madame de V* ne portera d'ailleurs aucune atteinte à cette inséparable tendresse et sérieuse.

Avec une femme aussi inconstante, aussi variable que madame de V*, une occasion perdue peut en plus se rencontrer, le hasard est son dieu. J'ai donc demain chez elle. Je vais trouver une excuse pour remettre notre partie d'avenir avec Marguerite chez mademoiselle Lenormand à après-demain. Que prétexte? une affaire... de nature? Non, ce serait une perdition perdue... Pourtant, que dire?

Enfin je m'y résigne; mais je vais par compensation écrire à Marguerite la lettre la plus passionnée.

J'ai relu cette lettre tout à l'heure écrite par moi à madame de V*. Elle est bien, pleine de cœur, de tendresse, de passion, et cela n'est pas feint, c'est vrai, profondément senti, éprouvé. Chose étrange! et je songe fermement à la tromper, et pourtant jamais peut-être mon amour pour elle n'a été plus vif et plus sincère. Je n'ai aucune raison de me mentir à moi-même, je m'écoute penser... Cela est vrai, j'aime Marguerite plus que je ne l'ai jamais aimée; naguère j'aurais reculé peut-être devant quelques sacrilèges; à cette heure j'irais au-devant de tout ce qu'elle me pourrait demander, et pourtant, je le répète, je songe à la tromper!

Cette idée me cause-t-elle honte, remords, regret? Non.

Bien! je suis un instant à la pensée que Marguerite peut être instruite de cette infidélité et en ressentir un profond chagrin! Non.

Est-ce que j'éprouve pour madame de V* aucun sentiment noble et élevé? Non. C'est un désir ardent, qui me semble devoir être assouvi; c'est qu'il a été promptement allumé.

Et pourtant, chose étrange! je me le redis encore, il me semble aimer davantage Marguerite. Pourquoi cette progression de sentiment? N'est-ce pas une illusion, un fatidique tromper évoqué par la cou-

science de ma perfidie? n'est-ce pas une excuse que je cherche en m'imposant à moi-même et peut-être à mon loup cette cruauté mensongère? Non, non, je m'écoute penser... il me semble assurément l'aimer davantage.

Singulière contradiction de l'âme! Serait-ce donc que mon amour pour Marguerite s'augmenterait en raison de la douleur que je pressens devoir lui causer?

§ V.

Avril 18..

Jours de soleil?... hélas! non: ce temps de radieux bonheur, qui avait duré plus de deux mois, devait s'obscurcir et devenir bientôt sombre et désolé...

Étrange journée que celle-ci!

Ce matin, à mon réveil, j'ai reçu un billet de Marguerite: elle est un peu contrariée de ce retard de bonne aventure. Ce jour étant celui de l'anniversaire de sa naissance, elle le croyait plus convenable comme étant le plus fatal.

Ayant à faire quelques emplettes de porcelaines de Sèvres et de Saxe, elle m'a prié de me trouver à deux heures et demi chez moi, torchard très-en vogue, afin de consulter mon goût.

Je m'y suis rendu.

En allant voir avec elle un meuble de marqueterie placé dans le magasin du fond, nous sommes restés un moment seuls. Marguerite m'a demandé de venir passer ma soirée chez elle, en promettant de me dire son secret du 1^{er} mai.

Je l'ai tendrement remerciée: elle m'a paru plus jolie encore que de coutume; elle portait une capote paille garnie de dentelles et de bécots qui lui allait à ravir.

A trois heures je l'ai quittée, et je me suis rendu chez madame de V^o.

Malgré nos folles conventions de la veille, d'après lesquelles je devais absolument passer pour un utairiste, si je voulais jouir du charme d'un tête-à-tête, je me fis annoncer sous mon nom, et je la trouvai seule.

Elle m'a montré ses aquarelles, qui étaient véritablement d'une excellente manière, car cette jeune femme est parfaitement douée. Néanmoins, pour sortir des banalités, j'ai prétendu les trouver mauvaises, le dessin incorrect, la couleur faussée et outrée, le faire sans assurance et sans adresse.

« Vous n'y connaissez rien du tout, m'a-t-elle dit en riant, j'ai un talent charmant; mais, comme vous desinez aussi, c'est jalousie de métier.

— Nous ne nous entendrons jamais à ce sujet, madame: vous trouvez vos aquarelles bonnes, je les trouve mauvaises, n'en parlons plus; parlons d'un sujet à propos duquel nous serons sans doute d'accord.

— Et ce sujet, monsieur?

— C'est la perfection de votre esprit et de votre beauté.

— Eh bien! vous vous trompez fort, monsieur: car, prenant à mon tour votre rôle de critique, tout à l'heure si injustement exercé sur des dépens de mes pauvres dessins, je vous répondrais que, si vous me trouvez charmante, moi je me trouve détestable, car j'ai mille vilaines qualités. Aussi, comme nous ne nous entendons jamais à ce sujet, parlons d'autre chose.

— Hélas! c'est est une prétention de votre part, madame; malheureusement pour moi, vous n'avez pas tous les ravissements défectifs que je vous souhaiterais, un surtout...

— Vous êtes fou; voulez-vous en attendait une preuve de mon odieux caractère?

— Je la désire ardemment, ce sera toujours cela.

— Écoutez-moi donc, et surtout ne m'interrompez pas. Une de mes amies intimes, très-méchante aussi, avait une vengeance à exercer contre une femme de sa connaissance: vous n'avez pas besoin de savoir le pourquoi de cette vengeance. Mon amie était belle, ou plutôt jolie, vive, coquette, légère, ce que je vous donne comme qualités, selon votre désir, et non pas du tout comme défauts; j'ajoute à cela un esprit assez amusant, du charme et beaucoup d'en train, pardon de cette vulgarité, et vous savez son portrait. La femme dont mon amie voulait se venger était belle aussi; mais prétentieuse, humaine et fine au dernier point, elle semblait pourtant s'occuper d'un homme... Pourquoi ne le dirai-je pas? oui, d'un homme fort agréable, assez excentrique, mais qui ne ressemblait pas à tout le monde: aujourd'hui gâté, amusant, aimable; demain bizarre, maussade, ennuieux et roué. Pourtant, dans un de ses beaux jours de raison, de bon sens, il s'était montré très-embarrassé auprès de mon amie, qui le trouvait, me dit-elle, fort bien, trop bien peut-être... Dans cette circonstance, mon amie vint me demander conseil.

— Eh bien! vous avez, l'espère, conseillé à votre amie ce que je lui aurais conseillé moi-même, de se venger de la femme prétentieuse, en faisant secrètement le bonheur de l'homme excentrique. Une pensionnaire aurait trouvé cela; les moyens les plus simples sont toujours les meilleurs.

— Ne m'interrompez donc pas. Mon amie attendait mon avis, j'ai voulu savoir le caractère de l'homme excentrique, s'il était sûr, sincère, et non pas indiscipliné et ébourré.

— Eh bien, madame?

— Eh bien, monsieur, c'était un de ces hommes assez rares, auxquels une femme peut tout confier, qui comprennent tout, apprécient tout, admettent tout, qu'elle ose à dire franchement ce qu'ils pensent, mais qui ensevelissent la confidence dans le secret le plus inajustifiable. S'il est zélé, dit-je à mon amie, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'être inconséquente, oisée, hardie, ou plutôt d'être oisée ce que nous ne sommes presque jamais, franche et vraie; en un mot, dites à l'homme excentrique: « Vous voulez me plaire, moi je vous suis: osez, si, non-sciencement me affection partagée ne peut me ravoir, mais, si j'agis de vos soins, je vous une preuve, un moyen sûr de rendre impossible pour l'avenir tout retour à la personne que vous m'auriez sacrifiée. En un mot, envoyez-moi toutes ses lettres, avec un billet significatif et très-empresé à ce sujet, etc... l'avenir est à moi, si non... » Eh bien! ne donnais-je pas là un affreux conseil à mon amie? n'ai-je madame de V^o en terminant.

— Je pourrais vous répondre, madame, grâce à la même allégorie, et me adresser à l'instant un ami intime qui se trouverait être justement l'homme excentrique de votre amie intime. Mais, tenez, pas de détours, parlons franchement: vous me connaissez assez pour savoir que je suis à secret. Est-ce une perfidie que vous me demandez? N'accablerez-vous mes soins par cette condition?

— Mais, monsieur, vous êtes fou...

— Pas du tout.

— Mais pourquoi supposer que ce que je vous dis de mon amie soit un prétexte pour vous parler de moi? et que je pense le mal du monde à accueillir vos soins?

— Eh bien, soit, supposez que l'homme excentrique ait ainsi parlé, et non pas moi.

— À la bonne heure, de la sorte on peut causer, nous restons dans le vrai. Vous auriez donc demandé à mon amie si elle expliquait véritablement de vous une perfidie? Et si elle l'eût exigée, qu'auriez-vous répondu?

— Que je me sentais capable, surtout avec elle, de faire toutes sortes d'infidélités... mais jamais de trahison.

— Et si mon amie avait pourtant mis ses bontés à ce prix?

— Cela ne se pouvait pas.

— Comment?

— J'aurais pris cela pour une plaisanterie, et refusé obstinément d'en être dupe.

— Pourquoi une plaisanterie?

— Parce qu'il n'y a pas une femme capable d'une telle pensée.

— C'est un peu fort!

— Je pense comme cela.

— Aucune femme?

— Aucune!

— Mais je vous dis que, moi, j'ai conseillé cela à mon amie.

— Permettez-moi de douter de ce que vous dites.

— C'est insupportable! j'en ai le poids de cette perfidie, et je la lui ai conseillée, vous le savez.

— Je ne puis vous croire: je sais trop la noblesse de votre caractère pour ajouter foi à ces calomnies; que vous fîtes contre vous-même.

— Enfin, supposez maintenant que je vous dise cela... à vous.

— A moi?

— A vous.

— Je ne puis supposer l'impossible.

— Mais je vous le dis à cette heure.

— Sérieusement vous me dites cela? vous me faites ces conditions!

— Très-sérieusement.

— Eh bien, sérieusement vous voulez vous moquer de moi.

— Vous êtes humble au moins.

— Très-hier, au contraire, de ne pas admettre que vous me croyiez capable d'une lâcheté. Mais, tenez, ne parlons plus des autres, parlons de vous et de moi; agréons nos soins, sous condition, ou plutôt à condition que vous me rendrez tout aussi-mi de cela que vous le voudrez.

— Et ces lettres?

— Encore cette folie! Croyez-vous donc que je ne voie pas que c'est un moyen fort adroit d'allumer de m'empêcher? de savoir si vous pouvez compter sur moi, sur un secret, un mi-projet en amour? aussi, entre nous, je ne puis m'empêcher d'ajouter fort bien pour mon bonheur à vous de cette précaution de votre part.

— La confiance ne vous manque pas, au moins.
— Est-ce donc être vain que de désirer, que d'espérer ardemment?...
— Ces lettres? ces lettres?

— Toujours cette phantasme? Quant à cette épreuve, je vous le répète, je la trouve parfaite, car quelle femme pourrait avoir l'ombre de confiance, d'estime ou de tendresse pour un homme capable d'une telle misère? Ne se rait-elle pas crainte qu'un jour aussi ses lettres?...
— Certes, elle pourrait craindre cela, si elle était assez sotte pour dire... ajouta madame de V' avec une assurance dégoûtée qui choqua.

.....
Par la fin de notre entretien, je m'assis qu'en effet madame de V' ne me donnait aucune espérance qu'il m'ait de cette perfidie.

Ce calcul me parut doublement odieux de sa part; mais doute parce qu'il blessait mon amour-propre, en cela que chez madame de V' le désir de ne voir de madame de l'ennemi (vengeance dont j'ignorais d'ailleurs le motif) passait avant le goût qu'elle prétendait ressentir pour moi.

Je suis sorti de chez madame de V' avec un désappointement. J'avais compté sur une entrevue siuon plus tendre, du moins beaucoup plus désistée; la réputation de légèreté de madame de V' étant telle que je croyais voir agréer sans soins mes conditions; or, celles qu'elle me faisait positivement étaient aussi exorbitantes qu'indéfinissables.

Chose étrange! instant hier, lorsque je songeais à tromper Marguerite, mon amour pour elle m'avait paru à acroître; autant aujourd'hui, après cette sorte d'échec à la liaison que je méditais, mon affection semble se refroidir.

Cette impression, peut-être exagérée, sera sans doute éphémère; mais je l'éprouve.

En pensant à la soirée que je vais passer près d'elle, je sens que je ne serais mourir beaucoup plus tendre, beaucoup plus amicale, si j'avais eu quelque turt réel à me reprocher et à lui cacher.

Sans doute j'avais bien eu en me refusant à ce que madame de V' espérait de moi, mais je ne pouvais trouver dans mon procédé, si injuste d'ailleurs, aucune satisfaction de conscience; car Marguerite me plaisait beaucoup plus que son ennemie; en n'hésitant pas entre elles deux, je n'avais fait aucun sacrifice.

Néanmoins il m'est presque impossible de ne pas ressentir une sorte de violent dépit contre madame de l'ennemi en pensant que, sans l'ennemi qu'elle a inspiré à madame de V', il m'eût sans doute été facile de lui faire une intelligence passagère, qui aurait eu pour moi beaucoup de charmes et de piquet.

Bien de plus égrotte, de plus injuste, de plus cruellement ridicule que mon aversion contre Marguerite, parce qu'elle m'a involontairement privé d'un plaisir dont l'éclat pouvait lui devenir une prise amère.

J'avoue ces misères; mais je pense ainsi, et c'est sous l'influence de ces idées que je vais me rendre chez madame de l'ennemi.

Quelle sera l'issue de cette soirée? Je ne sais, mais j'ai de tristes pressentiments.

CHAPITRE XIV.

Misère.

Fatale, fatale soirée que celle-ci (!!) Pourrai-je me la rappeler?... Oui, mes souvenirs sont encore si douloureux qu'ils ne me manquent pas. Je suis arrivé à neuf heures et demie à l'hôtel de l'ennemi, dans une disposition d'esprit aigre et morose.

— Comme vous venez tard! m'a dit Marguerite en souriant et d'un ton de reproche amical; mais j'ai tellement hâte de vous dire mon secret, mes projets du mois de mai, que je ne veux pas perdre de temps à vous grouder. Asseyez-vous là, près de moi, et soyez sùr.

Saisissais de cette recommandation, qui me permettait de cacher mon humeur chagrine, je baisai la main de Marguerite, et je lui dis d'un air sérieux, qu'elle crût feint : — Me voici d'une gravité, d'une attention complète; je vous écoute.

— Tout ce que j'espère, c'est que cet air grave, cette attention, seront tout à l'heure fort dérangés par l'étourdissamment imprévu de ce que j'ai à vous dire, ajouta en riant madame de l'ennemi, mais qu'importe! ne m'interrompez pas... Je venais aller ce matin chez mademoiselle Leornand, non-seulement à cause de mon jour de naissance, mais encore parce que j'étais curieuse de savoir si cette rare divinesse m'au-

rait su prédire que le plus grand bonheur que j'aie rêvé de ma vie eût été sur le point de se réaliser. Ce bonheur le voici : le 1^{er} mai je quitte Paris...

— Vous partez!...

— Silence, me dit Marguerite en mettant son doigt sur ses lèvres; vous voyez déjà tout cela, rien qu'à commentez-vous : que sera-ce donc tout à l'heure? Je repris : je pars le 1^{er} mai, m'emmenant avec moi qu'un homme de confiance et ma vieille femme de chambre, mademoiselle Vandoul. Le but apparent de mon voyage est un séjour de quelques mois dans une de mes terres, en Lorraine, que je n'ai pas visitée depuis longtemps...

— Je devine...

— Vous ne devinez pas du tout. A six heures de Paris je m'arrête; je laisse ma voiture chez le père de ma femme de chambre qui m'est sor; dévot, et je reviens à Paris, devinez où?

— En vérité, je ne sais...

— Dans une modeste mais charmante petite demeure, située au fond d'un quartier perdu, et où j'y installe sous le nom de madame Duval, jeune veuve arrivant de Bretagne à Paris pour s'occuper d'un procès... Eh bien! que vous disais-je? vous voyez, comme je m'y attendais, tout étouffé, tout stupéfait, dit Marguerite.

Je n'éprouvais ni étonnement, ni stupeur, mais un sentiment bien autre.

Soit par suite de la disposition chagrine de mon esprit irrité ou de ma déliaison naturelle, ces projets de retraite venaient de rappeler tout à coup à ma mémoire un de mille bruits odieux, qui avaient couru sur madame de l'ennemi, et entre autres les myriades d'aventures qu'on prétendait l'être possédée dans une petite maison ignorée qu'elle possédait. Voyez, Marguerite m'avait toujours dit ce fait comme tant d'autres cauchemars absurdes, qui ne pouvant s'attacher à aucune évidence, étaient réduites à supprimer mille incidents secrets. Ainsi, étouffé par le bonheur idéal que je goûtais depuis deux mois, on plait produisant cet air de raison et de félicité, j'avais eu l'esprit de ne pas songer un moment au passé. Près de cette femme charmante, j'avais aveuglément cru en qu'il est toujours si commode, et si bon, et si sage, de croire, que j'étais uniquement aimé. J'avais aveuglément cru à la noble explication qu'elle m'avait donnée de sa conduite; j'avais enfin oublié les larmes et misères défilées qui déjà m'avaient rendu si cruellement injuste à son égard. J'avais retombé de l'air, et à propos de ce projet de retraite, dans tous mes habitudes rêvant de malice? Je ne sais, mais, hélas! j'en suis la douloureuse obsession.

— Une fois établie dans ma mal-connue, continua madame de l'ennemi, je reçois chaque jour mon livre : ce livre... c'est vous, car vous restez ostensiblement à Paris; seulement, de temps à autre, vous venez m'embrasser à l'ennemi, dans le monde; puis, quittant bien vite tous ses brillants ornements de votre dignité habituelle, vous venez modestement ici, chaque jour, passer de longues heures auprès de votre sor bien-aimée, toutes les heures enfin que vous laissez vos apparitions mondaines. Eh bien! Arthur, que dites-vous de cette folie? n'est-elle pas charmante? Oh! mon ami, si vous saviez la joie d'enfant que je me procure de cette existence si infiniment partagée avec vous, de cette obscurité, de ce mystère, de ces longues promesses, de ces soirées passées loin d'un monde impertinent et jaloux, de ces journées toutes à vous et si diversément remplies! Car vous ne savez pas, Arthur, nous aurons là un salon où nous trouverons de quoi peindre et faire de la musique; là seront les livres que vous aimez, ceux que j'affectionne. L'habitation est petite, mais commode; le jardin très-grand, très-ombragé, très-esculé. Notre maison, ou vous megras pas trop de ces détails de ménage, notre maison se composera de ma femme de chambre, d'une seconde femme qu'elle prendra et d'un homme pour vous. L'avance je me suis une fête de reconnaître. J'en suis sûr, qu'un peut être parfaitement heureux de la vie la plus médiocre, et de juger par nous-mêmes de ces existences modestes dont nous autres riches ne soupçons pas même les conditions... en un mot, mon ami, tant que vous ne vous laissez pas de cette solitude, mon intention est d'y vivre; et puis, c'est peut-être un enfantillage, mais cet isolement complet de Paris au milieu de Paris m'enfantillerais au possible, si notre bonheur m'en laissait le temps. D'ailleurs, mon projet ne peut réussir qu'à Paris, car, disparaissant tous deux, le monde serait bien vite pénétré la vérité; tandis que, vous y restant, ses soupçons seraient dérangés. Mais ce qui sera charmant, ce seront les événements car mon amour, les menaces de toutes sortes, qu'on débitera, et surtout les pressions à leur sujet. Mon bien! quand je pense à tout ce que vous voudrez dire, j'en suis presque vite phé. Mais vous voyez que j'ai largement du droit que j'avais ré-élimé, de ne pas être interrompu; c'est qu'au moins on ne peut cesser de parler d'un bonheur qu'on attend, qu'on désire... ah! qu'un désir de toutes les forces de l'amour et de l'espérance, ajouta Marguerite en me tendant la main d'un air railleur et épanoui.

Je l'avais à peine écoutée. Ses projets, je le répète, venaient de réveiller en moi des soupçons infimes, si heureusement endormis pendant deux mois de souverain bonheur. Cette adoration pensive et profonde pour la mémoire de son mari, qui avait dû m'expliquer la vie de Marguerite, ne me parut plus alors qu'une fable grossière dont je m'ind-

(1) Le chapitre du Journal d'un inconnu semble avoir été écrit quelques temps après les événements qu'il raconte.

gnais d'avoir été un instant la dupe ridicule. Je crus de nouveau et plus opiniâtrement que jamais à toutes les odieuses calomnies d'autrefois. Ainsi, cruellement irrité d'avoir cédé à un élan de naïve confiance, et un moment coblié ce que j'appellais ma pénétration et ma sagacité, les ressentiments les plus détestables se soulevèrent dans mon cœur. Partant enfin de cette supposition, que ce que Marguerite me proposait avec une grâce si charmante, elle l'avait pareillement proposé à d'autres, sans doute dans les mêmes termes et en feignant la même naïveté et joyeuse espérance : ne trouvant alors rien de plus révoltant que cette fausseté gratuite, rien de plus sot que mon rôle, si je paraisais croire à ce désir soudain de bonheur ignora, que j'étais cessé d'être le cœur de Marguerite, concentrant mon dépit haineux en une ironie glaciale, je répondis :

— Sans doute ce projet est du dernier joli, et cette idée de retraite mystérieuse au milieu de Paris me paraît fort originale, si je ne savais que c'est une redite... Or, quant à moi, dans certaines circonstances, je les trouve insipides.



Lord Falkous.

— Mon Dieu, avec quelle froideur vous accueillez ma proposition ! me dit tristement Marguerite en s'apercevant enfin du changement de mes traits ; moi qui croyais vous voir partager ma joie !... moi si heureuse, si profondément heureuse de cet avenir de bonheur et de mystère !

— Cette joie imperturbable prouve du moins la fraîcheur toujours renaissante de vos sensations : sans cela, vous seriez, ce me semble, un peu blasée sur cette espèce de bonheur et de mystère-là...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que cette retraite ne sera pas témoin pour la première fois de ces amours secrets et passionnés dont je dois être le héros... à mon tour.

— En vérité, je ne vous comprends pas, Arthur ; expliquez-vous... Tenez, je ne sais pas pourquoi, mais vous me gênez...

— Vous voulez que je m'explique?... Eh bien ! soit. Se faire dire certaines choses qu'on sait à merveille est une fantaisie comme une autre, par exemple, comme celle d'éprouver successivement ses amants par la solitude... dernière épreuve après laquelle ils sont sans doute définitivement classés selon leurs mérites.

— Je vous dis que je ne vous comprends pas, Arthur ; et pourtant votre regard froid et ironique me fait mal, il me rappelle ce jour affreux où... Mais dites, qu'avez-vous ? Expliquez-vous, mon Dieu ! expliquez-vous ! que pouvez-vous me reprocher ? Ce projet vous déplaît-il ? J'y renonce, à Y j'en pense plus ; mais, au nom du ciel, dites-moi ce que vous avez ? D'où vient ce changement ? Hier encore, ce matin, vous étiez si bon, si aimant... votre dernière lettre... était si tendre !...

— Hier et ce matin encore, j'étais en sot et un aveugle ; je suis peut-être tout aussi sot à cette heure, mais au moins j'ai les yeux ouverts.

— Les yeux ouverts ! répéta Marguerite sans comprendre.

— Quant à ma dernière lettre, vous savez comme moi... mieux que moi, que, s'il est encore assez difficile de bien saisir la vérité dans la parole, dans le geste et dans l'accent, rien n'est plus facile et plus vulgaire que de mentir dans une phrase étudiée, réfléchie tout à l'aise... Ainsi, lorsque je vous ai écrit cette dernière lettre... si tendre comme vous dites, je venais d'obtenir un rendez-vous de madame de V...

— Arthur ! Arthur ! vous plaisantez cruellement, et, sans le vouloir, vous me faites bien du mal.

— Je ne plaisais pas, je vous jure ; je parle au contraire très-sérieusement, très en ami... afin que vous ne soyez pas plus dupe de ma fausseté... que je ne veux l'être de la vôtre.

— Dupe ?... dupe de ma fausseté ?

— Oui.

— Dupe de ma fausseté !... quelle expression étrange dans votre honneur ! Et pourquoi seriez-vous ma dupe ? (Qu'est-ce que cela signifie ? Mais c'est inexplicable... et à quel propos, mon Dieu ! me dites-vous cela ?)

— Je vous dis cela à propos de ce que vous savez mieux que moi : c'est que je ne suis pas le premier de vos amants à qui vous ayez proposé cette divertissante pastorale de faibourg.

Marguerite joignit ses mains et les laissa tomber sur ses genoux en me regardant avec des yeux fixes et arrondis par la stupeur et la douleur. Mais je continuai résolument, bien que le cœur me battît fort et vite, et que le souvenir du dernier entretien que j'avais eu autrefois avec Edouard me traversât la pensée, brûlant et douloureux comme un trait de feu.

— Vraiy-dieu, ma chère, au milieu des distractions du monde, on peut assez convenablement remplir son office d'amant, et ignorer de bonne grâce les antécédents de cœur de l'objet aimé. Rien de plus ridicule, d'ailleurs, que cette inquiétude du passé ; car vous appartient-il ? L'avenir reste, et le diable sait ce qu'il nous réserve. Mais, pour remplir avec quelque supériorité ce rôle d'amant sans âme... dans cette mystérieuse idylle qui a pour spectatrices habituelles vous et votre femme de chambre ; mais pour jouer au moins comme les autres à « une mal-aimée et son cœur » il faut être meilleur ou plus mauvais comédien que je ne le suis. D'honneur, ma chère Marguerite, je craindrais trop de paraître inférieur à mes nombreux devanciers, et je tiens à vous laisser la bonne opinion que vous avez de moi.

— Ah ! mon Dieu, je suis à un rêve affreux et je souffre beaucoup, dit-elle en portant ses mains tremlantes à son front.

Nes artères battaient à se rompre : j'avais par instant la conscience de causer un terrible chagrin à cette malheureuse femme, en flétrissant avec une ironie si grossière et si insolente l'avenir enchanteur qu'avait rêvé son amour. Je me figurais en frémissant ce qu'elle devait souffrir si véritablement j'avais été sa première affection depuis la mort de son mari. Mais un délice ombreux, encore exalté par les souvenirs de tant de bruits odieux répandus sur Marguerite, et surtout ma crainte d'être dupe, étouffant ces leçons de raison, je ne trouvais pas d'expression assez méprisante pour insulter à ce que j'appellais l'implacable fausseté de cette femme.

Bienôt elle fondit en larmes.

Elle ne s'indigna pas de mes soupçons ; elle supporta de pareilles brutalités ! La sincérité serait moins patiente, le mensonge seul est lâche. Elle m'a d'ailleurs cédé, pourquoi n'aurait-elle donc pas cédé à d'autres ?... Telles furent les seules pensées que fit naître en moi cette douleur silencieuse et éplorée.

Elle pleura longtemps.

Sans lui dire un seul mot de consolation, je la regardai d'un air sombre et haineux, irrité contre moi, et l'accusant pourtant des mille souffrances douloureuses qu'il m'agitait.

Tout à coup Marguerite redressa son visage pâle et marbré, regarda autour d'elle avec égarment, se leva droite et fit un pas ou deux en disant : — Non, non, ce n'est pas un rêve, c'est une réalité... c'est bien... Puis, les forces semblaient lui manquer, elle tomba sur son fauteuil.

Alors, essayant ses yeux, elle me dit d'une voix ferme : — Pardon de crête faiblesse ; c'est que, voyez-vous, depuis que je vous ai tout dit,

c'est la première fois que vous me traitez ainsi... Pourtant je vous crois beaucoup moins cruel que vous ne le paraîtrez. Il est impossible que de pitié de cœur vous ne fussiez au mal si effreux; non, cela est impossible: aussi je ne vous en veux pas, en vous a abusé, et vous avez cru à des calomnies. Eh bien, ni vous, ni moi, n'est-ce pas, mon ami, nous ne pouvons sacrifier notre bonheur à venir à de si misérables médiocrités? Vous allez donc me dire, me confier vos soupçons, les preuves que vous croyez avoir de ma fausseté, et je les détruirai d'un mot, entendez-vous, d'un seul mot, car la vérité a un langage auquel rien ne résiste... Encore une fois je ne vous en veux pas, Arthur! Pour traiter une femme ainsi que vous m'avez traitée, et cela dans un moment où, radieuse d'amour et d'espérance, elle venait à vous pour... Mais non, non, il ne s'agit plus de cela... encore une fois, pour traiter une femme avec ce mépris et cette dureté, il faut avoir de sérieuses preuves contre elle, n'est-ce pas? Eh bien, dites... dites... quelles sont-elles?

Ce calme et noble langage m'irrita, car il me fit songer de honte. Comment oser avouer qu'un méchant caprice d'insupportable débauche, que le vague souvenir d'une calomnie, que le dépit surtout de n'avoir pas réussi auprès de madame de V... aussitôt que je l'espérais, avaient seuls provoqué ma brutale et insolente réponse? Aussi, par orgueil, je ne voulais point avouer que j'avais agi comme un insensé, et je continuai d'être cruel, injuste, ou plutôt lui de méchanceté.



Le pardon. — page 47.

— Madame, dis-je avec hantise, je n'ai pas à expliquer mes convulsions; elles me suffisent et je n'y tiens.

— Mais elles ne me suffisent pas, à moi! J'ai été indignement calomniée à vos yeux, et je veux être justifiée.

— On ne vous a pas calomniée; je crois ce que je crois.

— Il croit! mon Dieu, il croit!... Et vous croyez sans honte que j'ai parlé à d'autres de ce rêve de bonheur!... et vous osez croire que je

sois assez vile, assez lâche, assez basse pour mentir ainsi chaque jour, et que l'infamie est chez moi une habitude?

— Il n'y a là ni infamie, ni lâcheté, ni bassesse, ni mensonge; vous avez fait beaucoup... beaucoup d'heureux... et je sais que leur bonheur doit être ravissant. Vous m'avez raconté une très-excellente histoire de fidélité conjugale, survivant même au deuil, tout à fait dans le goût de celle des veuves de Malabar. Ce souvenir d'un trépassé adoré, échoyé, fêté, caressé comme une réalité, était une traduction un peu libre, mais du moins assez originale de votre vie, au contraire, si amoureusement remplie; c'était de plus un bon procédé de votre part, pour me faire croire à mon iniquité; j'ai répondu à cela par un autre bon procédé en ne vous trahissant pas là-dessus, et feignant d'être votre dupe; d'ailleurs, j'étais censée avoir le premier triomphe du cher mort... hâtez, il est vrai, peu flatteuse, mais...



Le bracelet de Marguerite. — page 51.

— Malheureux! s'écria Marguerite en m'interrompant, et se levant droite, majestueuse, presque menaçante. Froid brillant, les joues enlées d'indignation. Puis, s'appuyant tout à coup sur un meuble, elle se dit à voix basse et comme écrasée par le remords: — J'ai mérité cela... j'ai mérité cela... Souffrez, malheureuse femme... à qui oserais-je te plaindre maintenant?

A travers les mille impressions tumultueuses qui luttèrent dans mon âme, je sentis un mouvement de pitié profonde et de terreur épouvantable: j'allais peut-être revenir à la raison, lorsque Marguerite, ayant essayé ses larmes, me dit d'une voix brève: — Pour la dernière fois, monsieur, croyez-vous à une seule de ces infimes calomnies? Songez-y bien... votre réponse fixera ma destinée et la vôtre!

Ce ton de menace me nît hors de moi, je devins fou ou plutôt le jouet de je ne sais quel vertige.

M'approchant de Marguerite, je lui dis en lui prenant la taille:

— D'honneur, ma chère, l'indignation vous sied au moins aussi bien

qu'un bonnet de madame Blandin; jamais vous ne m'avez semblé plus belle. Alors, sous un prétexte, mon don Juan féodal, viens trapper à la fois les amants d'hier et ceux de demain... et faire à ce pauvre marquis défunt une nouvelle infortunée posthume.

D'abord elle m'accusa stupidité, puis elle jeta un cri déclamatoire, me repoussa avec violence, et disparut dans sa chambre à coucher dont j'entendis brusquement fermer le verrou.

Je revins chez moi comme un homme ivre.

Je n'avais qu'une sorte de perception confuse de ce qui venait de se passer.

Le soir je fus pris d'un accès de fièvre très-violent; j'eus, je crois, le délire toute la nuit.

Le lendemain, mon valet de chambre me remit un paquet cacheté.

C'étaient mes lettres à Marguerite.

— Qui a apporté cela? lui dis-je.

— Mademoiselle Vandeuil, monsieur, à deux heures du matin.

— Et madame de Fénétil?

— Madame la marquise est partie cette nuit en poste; ses gens ignorèrent dans quelle direction.

CHAPITRE XXIV.

Rencontre.

Il est inutile de dire l'amertume de mes regrets et de mes remords après le départ de madame de Fénétil. Je me souviens, dans un autre ordre d'idées, les mêmes déchirements qu'autrefois, en suite de ma rupture avec Edmée. Seulement, avant de reconstruire absolument à cette noble fille, il m'était resté longtemps un doute et un espoir d'obtenir sa main; tandis que je ne pouvais plus penser à revoir Marguerite. Comme toujours, l'affection qu'elle m'avait témoignée m'apparut dans toute son envahissante douceur lorsque je l'eus perdue, et, par une contradiction fatale, je me sentais l'aimer plus passionnément que jamais.

Je m'appesantisais avec une sorte de jouissance cruelle sur tout ce que je venais de sacrifier à l'indignement, non pas à la défiance, mais à cette espèce de monomanie aussi méchante qu'ambitieuse. Je souffrais affreusement sans doute, mais qu'importait cela? Le feu furieux souffrait aussi; le mal qu'il lui fait est-il moins du mal?

Que dirai-je encore? l'image de cette femme séduisante m'apparaissait plus belle, plus voluptueuse que jamais. Râlin cette désolante vulgarité, qu'on ne connaît le prix du bonheur qu'alors qu'on l'a perdu, fut le thème douloureux que mon désespoir varia sous toutes les formes.

Accablé par un regret aussi écrasant, que pouvais-je faire?

Bien! lorsque l'homme est d'une nature si malheureuse que l'amour, l'ambition, l'étude ou les obligations ne lui offrent pas pour occuper son esprit et son cœur; lorsque surtout il dédaigne ou méconnaît cette bienfaisante nourriture spirituelle que la religion lui offre comme un salutaire et indispensable aliment; son âme, ainsi privée de tout principe générateur, réagit à la fois sur elle-même: alors les chagrins sans nom, les douleurs et peines ennues, les doutes rageurs, désespérants, funestes, naissent presque toujours de ces éblouissements ténébreux, solitaires et maladroits.

Si l'homme, au contraire, applique cette énergie qui s'auto et se dévore elle-même, à l'observation rigoureuse des lois que Dieu et l'humanité lui imposent; s'il parvient à jalonner, pour ainsi dire, sa carrière, par l'accomplissement de ses devoirs, à se tracer de la sorte une route nette et droite, qui aboutisse à une espérance d'immortalité après la mort; la vie de l'homme devient lumineuse et se déduit conséquemment du principe qui le fait agir et des fins auxquelles il tend. Alors tout s'enchâsse avec un admirable ensemble: chaque effet a sa cause et son résultat. Enfin, au lieu d'errer misérablement dans l'indécision, sans espoir et sans but, il marche vers un but. Fausse ou vraie, il suit du moins une voie... et si les magnifiques perspectives qui le couronnent, et sur lesquelles il s'attache si ardemment le regard, ne sont qu'un mirage éblouissant... qu'importe!... si ce consolant et divin mirage l'a conduit au terme de son existence, le cœur rempli de joie, d'espérance et d'amour!

Mais, hélas! ces nobles pensées avaient beau me venir à l'esprit, je ne me sentais ni le vouloir ni l'énergie de les suivre.

Aussé je retombais de tout le poids de mon abattement dans le vide de mon cœur. Je sentais mon mal, et je n'avais pas le courage de chercher sa guérison. J'agissais avec la faiblesse de ces gens qui s'opiniâ-

traient dans le douleur, préféraient une souffrance sourde et continue à l'action héroïque, mais brève, du fer ou du feu.

Je menais une vie misérable; le jour je finais déclinant ma porte aux rares visiteurs que ma réserve et mon isolement dans le bonheur m'avaient peu éloignés de moi. Quelquefois aussi je me livrais à des excentricités violentes, je montais à cheval, je faisais des amours avec fervor, aimé de me lier, de m'abandonner par la fatigue, croyant ainsi empoisonner la pensée dans l'épuisement du corps.

Puis, quand le soir arrivait, j'éprouvais ce saisis qui étreint et étrange plaisir à m'envelopper d'un manteau, et à errer ainsi seul à l'aventure dans Paris, sortant par des temps nombreux et orageux.

Je me ferraï alors à une sorte d'empoiement dédaigneux, aussi ridicule que puéril, en passant devant de somptueux hôtels, devant les théâtres éclairés, en voyant ces voitures rapides qui se croisaient en tout sens pour aller à ces fêtes. — Moi aussi, si je voulais, j'ai ma place dans ces soleils joyeux, dans ce monde si splendide et si envieux; si je voulais, à cette heure, mes chevaux impatients m'y transporteraient! Cette existence que je dédaignais ferait la joie et l'orgueil du grand nombre, et pourtant, par je ne sais quel bonheur caprice qui insouffrait au bonheur tout fait que le destin m'a donné, je préfère errer ainsi à pied, en promenant une tristesse incertaine à travers ces rues fangeuses. Une femme belle et jeune, noble et spirituelle, qui réunit tout ce qui peut flatter la vanité de l'homme, m'a enivré de l'amour le plus pur. Et après deux mois d'un bonheur idéal, sans raison et sans but, j'ai fondé, j'ai brutalement foulé aux pieds cet amour avec colère et mépris! Et je n'ai pas même le courage de cette colère et de ce mépris, car maintenant je rougis de ma conduite, je pleure, je suis le plus misérable des hommes; je vais me cachant comme un criminel; et ces créatures immenses et effrayantes qui errent çà et là dans la boue, me parlent... à moi... A moi qui, à cette heure, pourrais être aux genoux d'une femme dont tous admirent l'élégance, l'esprit et le charme! d'une femme qui m'avait offert de réaliser le rêve de la félicité la plus souveraine, et qui peut-être à cette heure tiendrait ma main dans la sienne, et me dirait à voix basse et tendrement les yeux humides de tendresse: — A vous men éme, à vous ma vie!...

En vérité, cela était affreux, et pourtant, par une bizarre fatalité de mon misérable esprit, je trouvais une sorte de jouissance aussi amère qu'insupportable dans le contraste de ce présent si sombre, si abject, et de ce passé si éblouissant.

C'était donc au noir, cinq ou six jours après le départ de Marguerite; je me trouvais alors dans le douloureux paroxysme de mes regrets. La nuit était sombre, la pluie tombait, fine et froide; je m'enveloppai dans un manteau, et je sortis.

Je ne m'étais jamais figuré l'effroyable tristesse des rues de Paris à cette heure; rien de plus lugubre que la pâle réflexion des réverbères sur ces pavés convertis d'une boue noire et fétide, et dans l'air stagnante des ruisseaux. En marchant ainsi au hasard, je pensais souvent à l'épouvantable sort d'un homme sans asile, sans pain, sans ressource, et errant ainsi que j'étais.

Je l'avoue, quand ces idées venaient m'assaillir, si je me reconstruisais sur mon chemin, par ces misères orageuses, quelque femme portait un enfant déjà flétri par la misère, ou un vieux mendiant tremblant et décharné, je lui faisais une riche aumône, et, quoique le vice eût sans doute plus de part à leur détresse que la destinée, j'éprouvais un moment de bien-être en voyant avec quelle stupéfaction ils touchaient une pièce d'or.

Et puis alors se déroulait à ma vue l'effroyable tableau de la misère! une pauvre de la misère holoée de l'homme qui, bûche une lutte de sa vie ou se blottissant dans le creux d'un rocher, pourrait au moins respirer un air vit et pur, et avoir pour consolation le soleil et la solitude; mais cette misère sordide et bruyante des grandes villes, qui se rassemble ou se presse dans de infects réduits pour avoir chaud.

J'avais alors des terreurs insurmontables, et ne supposant nullement que je ne saisis qu'une fatalité de vivre de la même vie, préle-moi avec ces malheureux que la pauvreté déprime autant que le crime.

Je palissais d'effroi; car la condition la plus laborieuse, mais exempte de la solitude et du grand air, ne m'était jamais épouvantée; mais quand je songeais encore à cette existence horriblement repoussée, à ce contact hideux et confiant des gens des prisons et des bagues, par exemple! il me prenait quelquefois des frissons si folles, que je ne pouvais dire avec quelle dilataction, avec quel bonheur je retournais, en rentrant, ma maison bien éclairée, mes gens attentifs, mes livres, mes tableaux, mes portraits, tout cet intérieur paisible et confortable enfin où je me précipitais comme dans un lieu de refuge.

Oh! c'est alors qu'à genoux, à deux genoux je remerciais mon père de la fortune que je lui dois! Triste reconnaissance que celle-là! qui a tant besoin d'une frayeur sordide pour monter au cœur et ramener au instant ces souvenirs déjà si lointains et si oubliés!

Mais je reviens à ma promenade nocturne.

Un soir, tout en suivant les rues presque miraculeusement, j'arrivai sur

le boulevard de la Bastille. La lune jetait une lueur indécise à travers les nuages rapides qui obscurcissaient son disque, car il voulait beaucoup, et une pluie fine et serrée tombait avec abondance. Il pouvait être environ neuf heures.

Près quelques maisons isolées, situées près de l'ancien jardin de Beaumarchais, je remarquai une fille, parce qu'elle me parut neuve et singulièrement propre; elle était très-petite, et une paille à hauteur d'appui défendait une espèce de carré de jardin, pareil à ceux qu'on voit devant les maisons en Angleterre. En dehors de ce jardin et à l'un des angles de la maison, était une porte verte à marteau de cuivre; il n'y avait qu'un étage, trois fenêtres au rez-de-chaussée et trois fenêtres au premier. A travers les volets fermés, je remarquai deux trous très-petits, sans doute destinés à laisser passer le jour à l'intérieur; une vive lumière s'échappait de ces ouvertures pratiquées à la hauteur de mes regards. Je restai à un moment d'inconsciente curiosité et je regardai.

On avait laissé les rideaux ouverts; je pus donc voir à travers les viles l'intérieur de cet appartement.

Mais que devins-je, grand Dieu! quand je reconnus Hélène! J'étais si pénétré, car je la croyais encore en Allemagne avec sa mère. Je détournai un instant ma vue; car mon émotion était saisissante, profonde.

Et mon cœur battait si violemment que ses pulsations m'étaient douloureuses; pourtant, dominé par une ardente curiosité, je regardai de nouveau.

— Oh! qu'Hélène me parut enflée! Elle n'était plus frêle et un peu courbée comme autrefois, ses épaules étaient élargies, ses formes plus développées, plus arrondies; mais sa taille charmante, toujours fine et svelte, l'un des jours fraîches et roses, son front calme et pur, tout son extérieur, enfin, révélait une apparence de fraîcheur et de sérénité qui, je l'avoue, ne lit ni mal horrible; car je me vis à tout jamais oublié... puisqu'elle ne semblait pas souffrir.

Hélène était vêtue d'une robe de soie noire, ses admirables cheveux blonds tombaient en grosses boucles sur son front et sur son cou, et, comme toujours, je remarquai qu'elle était chaussée à ravir.

A mesure que nous eûmes l'habitude à regarder par un si petit espace, l'horizon que je pensais enlaidir s'agrandissait; aussi, je ne puis exprimer ce que je ressentais, quand à travers une porte entrouverte je vis un bercail d'enfant...

Hélène, assise dans un profond fauteuil, ses jolis pieds croisés l'un sur l'autre, fixait à la lueur d'une lampe à abat-jour de soie verte qui me rappelait notre salon de Cerval. De temps à autre, elle posait son livre sur ses genoux, et par un mouvement qui me fit tressaillir à la fois de douleur et d'amour souvenir, elle appuyait son menton frêle et blanc sur le dos de sa main gauche, dont le petit doigt seul était relevé le long de sa joue, avec son ongle luisant et poli comme une coquille rose.

Hélène, de temps à autre, attachait au regard timide inquiet sur la pendule, l'endroit distrait sur le feu qui jetait une vive flamme; quelquefois aussi elle semblait écouter attentivement du côté du berceau, et reprenait sa lecture; puis, en finissant, elle allongeait machinalement un des doigts et étalait ses ongles sur sa belle chevelure, et le portait à ses lèvres; après quoi elle se levait et se précipitait à l'aise, sans que je pusse dire, et qui, hélas! me vint douloureusement encore rappeler ses beaux jours de Cerval!

L'intérieur de ce petit salon était de la dernière simplicité; à côté d'Hélène, sur une table couverte d'un tapis, je reconnus un vase de Saxe venant de sa mère, et contenant une de ses fleurs de prédilection; les murs de cet appartement, tendus de papier rouge, étaient couverts d'une foule de cadres de bois de chêne remplis d'aquarelles et de dessins. Enfin, des plates moulées sur des bas-reliefs antiques parfaitement exécutés, et quelques belles épreuves des eaux-fortes de Rembrandt, complétaient les modestes ornements de cette pièce.

Comme j'examinais tout cela avec un intérêt et une angoisse indicible, j'entendis le bruit d'une voiture, et je m'élançai précipitamment.

A peine étais-je sur le boulevard, qu'un flacra s'arrêta devant la maison d'Hélène, un homme de haute taille, mais dont je ne pus voir les traits, en descendant, passa près de moi, et ouvrit la petite porte verte, qui se referma sur lui.

Ansui, plus curieux que jamais, je revins aux volets, mais la lumière avait complètement disparu.

Après avoir remarqué le numéro de la maison, je rentrai chez moi... Dire ce que cette nouvelle complication de tristesse me fit éprouver, serait impossible.

Hélène était donc mariée; mais avec qui? où était sa mère? Comment, moi, son parent le plus proche, n'avais-je pas été instruit de cette union? Il fallait donc que l'exécution d'Hélène fût bien opiniâtre, puisqu'elle n'avait pas même raconté à mon égard un simple aveu de connaissance? Mais qui était son mari? D'après ce que j'avais pu voir, sa position de fortune était des plus médiocres; Hélène se trouvait-elle heureuse ainsi? — He! — son charmant visage, si placide et si calme, me le disait assez; car j'avais autrefois pu voir traces douloureuses et profondes de chagrin imprimées sur ses traits.

Elle se trouvait donc heureuse!... heureuse sans moi! heureuse... quoique pauvre peut-être! Si cela était en effet; si la richesse devait être de si peu pour son bonheur, quel odieux mépris j'avais je pas dû lui inspirer, lorsque je l'accusais si lâchement de cupidité?

Je passai une triste nuit. Heureusement mon insupportable curiosité d'être mieux instruit du sort d'Hélène, vint faire une diversion salutaire à mes chagrin en les variant, si cela se peut dire.

Voulant être absolument instruit de toutes les particularités qui regardaient ma cousine, je pensai à divers moyens.

J'avais un de mes gens qui en voyage me servait de courrier; c'était un garçon alerte, très-adroit et d'une rare intelligence. J'eus un moment envie de le charger d'espérer et d'aller aux renseignements; mais, pensant que ce serait peut-être gravement compromettre Hélène, je me décidai à agir moi-même.

Le succès me parut un peu difficile, car la maison était isolée; il n'y avait ni voisins, ni portier à interroger, et pour rien au monde je ne me serais présenté chez Hélène.

Je poursuivis néanmoins mon projet.

CHAPITRE XXVII.

Le matin.

Le moyen que j'employai, pour savoir qui était le mari d'Hélène, fut fort simple; et un hasard assez heureux me le fournit.

Le lendemain matin, je m'étais levé, dans un flacra à stores baissés, en face de la petite maison du jardin Beaumarchais, afin d'examiner si quelque circonstance imprévue ne faciliterait pas mes projets. Je m'attendais pas longtemps; car les neuf heures, un homme chargé d'un paquet de journaux frappa à la porte verte et remit son journal à une femme assez âgée, que je reconnus pour avoir apporté à ma tante.

J'attendais à mon flacra de suivre le porteur de journaux; et lorsque, après en avoir distribué trois ou quatre autres dans plusieurs maisons du boulevard, cet homme prit une rue adjacente, je descendis de voiture, et allant à lui :

— Dites-moi le nom des cinq personnes pour lesquelles vous venez de distribuer vos journaux? Il y a deux lieux à gagner.

Cet homme me regarda tout interdit.

— Je vous demande cela par suite d'un pari, lui dis-je. Ces renseignements, si vous ne les donnez, ne peuvent d'ailleurs vous compromettre en rien. Et si j'ai mis deux lieux dans la main.

— Ma foi, monsieur, volontiers; comme les bandes de mes journaux sont imprimées, il n'y a pas, je crois, grand mal à vous les montrer.

Je pris un crayon, et j'écrivis les noms qu'il me dicta; il m'en donna trois ou quatre fort insignifiants pour moi, et enfin, en arrivant au numéro de la maison d'Hélène, il me dit : — Monsieur Frank... peintre.

Je lui demandai, pour dérouter ses soupçons, s'il n'y avait pas, dans la liste de ses abonnés du boulevard, un amateur de Verneuil?

Il chercha, me répondit que non, me remercia, et je revins chez moi presque heureux.

Le nom de Frank me paraissait étranger; mais Hélène s'était sans doute mariée, pendant son voyage en Allemagne, à un artiste, selon toute apparence encore peu connu, car je ne l'avais jamais entendu nommer.

J'allai cependant ce jour même au Musée, espérant trouver peut-être dans le livre quelques indications sur le mari d'Hélène.

Je ne pus m'expliquer quel intérêt me faisait agir; presque certain du bonheur d'Hélène, mes découvertes ne pouvaient que m'être pénibles; mais, sentant que je ne visais dans ces tristes préoccupations qu'un moyen de distraire ma pensée du souvenir de Marguerite, soit que j'obéisais malgré moi à l'influence d'un sentiment mal éteint dans mon cœur, soit que j'étais obéi de j'enquerrais depuis quelques jours, je mis à ces investigations une activité qui m'étonna.

L'exposition était à sa fin; j'entrai dans la galerie; il n'y avait presque personne. J'ouvris le livre et je trouvai en effet le nom de monsieur Frank, boulevard Beaumarchais, n. 10. Un tableau et deux aquarelles étaient inscrits sous ce nom.

Un fragment d'une scène du Comte d'Egmont, de Goethe, indiquait le sujet du tableau.

Le peintre avait choisi la fin de la dernière entrevue du Clélie et du comte d'Egmont, qui, à la prière de sa jeune maîtresse, est venu dans le modeste auberge où elle habite avec sa mère, vêtue de ses splendides habits de cour. « Quelle magnificence! » s'écrie Clélie, en admirant avec une joie enfantine le costume éblouissant de celui qu'elle aime d'une passion si profonde et si candide. « Et ce velours reprend elle, et ce

broderies! on ne sait par où commencer; et le collier de la Tolson-d'Or! Vous me disiez un jour que c'était une distinction d'un grand prix! Je puis donc la comparer à votre amour pour moi... car je le porte de même... ici, su cœur.»

Voici d'ailleurs l'indication du tableau telle qu'elle était portée sur le vitre.

N. . . M. FRANK, peintre.

CLAIRE ET EGMONT.

CLAIRE. — « Ah! laisse-moi donc me faire! laisse-moi te tenir! laisse-moi fixer mes yeux sur les tiens! y trouver tout; consolation, espérance, joie, douleur. (Elle l'embrasse et le regarde fixement.) Dis-moi, s. je ne comprends pas? Es-tu bien Egmont? le cousin d'Egmont? ce grand d'Egmont qui fait tant de bruit, dont on parle dans les gazettes, dont les provinces attendent leur bonheur? »

EGMONT. — « Non, Claire, je ne suis pas cet Egmont-là »

CLAIRE. — « Comment? »

EGMONT. — « Ecoute, mon amie; que me disais-tu, Claire, ce matin à genoux devant toi sur un tabouret, appuyée sur deux coudes sur les genoux d'Egmont et tient ses yeux attachés sur les siens. L'Egmont dont tu parles est un Egmont chagrin, solennel, froid, contraint de s'abstenir sans cesse, de prendre l'air d'un masque, tantôt un autre; il est persécuté, méconnu, ennuyé, pendant que le monde le tient pour gai, libre et joyeux; il est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut; entouré d'amis auxquels il ne peut se confier; observé par des hommes qui ont à cœur de le pénétrer et de s'emparer de lui; travaillant et se fatigant souvent sans but, presque toujours sans fruit. Oh! fais-moi grâce de l'insomnie de tout ce que cet Egmont-là pense et éprouve!... Mais cet Egmont que voici, Claire, il est sincère, heureux, tranquille; il est aimé et connu du cœur le plus sensible que, de son côté, il connaît à fond, et qu'avec un amour, une confiance sans bornes il presse contre le sien. » Cet Egmont-là, enfin, Claire (il la serre dans ses bras), c'est ton Egmont!... »

CLAIRE. — « Que je meure donc! le monde n'a pas de joies comparables à celle-ci. »

(Cortège. — Egmont, acte II, scène 3.)

Le libre choix du sujet d'un tableau m'a toujours paru renforcer la juste portée de l'intelligence de l'artiste; là est sa pensée, sa poésie; or, je l'avoue, cette scène indiquée par le livret me semblait merveilleusement choisie.

Je cherchais néanmoins ce tableau avec le secret espoir de le trouver médiocre et peu digne de la haute inspiration que le peintre avait demandée à l'un des chefs-d'œuvre de Goethe.

Hélène m'avait semé trop heureuse... Si je l'avais trouvée triste, cette pensée mauvaise et envieuse ne me fût pas sans doute venue à l'esprit.

Je cherchais donc longuement ce tableau; enfin je le découvris dans l'exposition la plus défavorable, à moitié caché par la gigantesque et massive bordure d'un grand portrait.

La taille de Frank était ce qu'on appelle un tableau de cheval; il pouvait avoir trois pieds et demi de hauteur sur deux pieds et demi de largeur.

Je l'ai dit, j'étais, à ma honte, arrivé devant cette œuvre avec des dispositions multicauses; mais ce qui tint d'abord, sans les effacer, me fit oublier un instant, ce fut ma surprise et bientôt mon admiration involontaire, en reconnaissant la douce figure d'Hélène, qui avait sans doute posé pour le personnage de Claire!...

C'était Hélène! dont le charme et la grâce ineffables étaient encore poignés par la divine puissance de l'art, car lui seul peut donner aux traits qu'il reproduit, même fidèlement, ce caractère inexplicable, grandiose, presque surhumain, qui est peut-être aux traits vivants ce que la perspective historique est aux événements.

Plus j'examinais ce tableau, plus j'admirais malgré moi, et avec les augures d'une jeunesse heureuse, un talent plein de fraîcheur, de mélancolie et d'élévation, joint à une haute intelligence de la nature et des passions.

Quant à Egmont, on ne pouvait voir une physionomie plus mâle et plus expressive. Si quelques pins du front révélèrent la trace ineffaçable des soucis politiques, si sa palette trahissait la réaction dévorante et concentrée de cette émotion qu'Egmont caressait sous de frivoles dehors; on voyait qu'une fois du moins, près de Claire, libre de tous ennuis, oubliant ses projets hasardeux, il venait rafraîchir son front brûlant à la douce haleine de cet ange de dévouement et de candeur, qui, comme dit Goethe, « avait si souvent endormi ce grand enfant. » Le sourire du comte d'États pleins de calme et de sérénité, ses yeux rayonnants de confiance et d'amour; sa pose, si allègrement débarrassée de la roideur de l'élégance, était

d'un abandon plein de grâce, tandis que ses deux belles mains pressaient avec tendresse les deux mains de Claire, accoudées sur les genoux de son Egmont qui se contentait avec idolâtrie. Dans ce regard profond et admiratif de Claire ou dans enfin ces mots : « Moi, pauvre fille obscure... je suis amoureuse d'Egmont... du grand Egmont! » modestie naïve et enthousiasme qui rend l'amour de cette jeune fille à la fois si chaste, si timide et si passionnée!

Quant aux accessoires de ce tableau, leur extrême simplicité avait été habilement calculée, afin de faire ressortir davantage encore la splendeur du costume d'Egmont. C'était l'intérieur d'une pauvre maison flamande; le rouet de Claire, les meubles de noyer à pieds tortus et bien équilibrés; à gauche, une petite fenêtre garnie de vitreaux entourés de plomb et ombragés en dehors par les poutres vertes d'un balcon, qui paraissaient à demi la cage d'un oiseau. A cette fenêtre, pour la première fois sans doute, Claire avait vu Egmont, lorsque, passant sur son beau cheval de bataille à la tête de son armée, le comte, avec sa grâce sans pareille, l'avait saluée de son épée d'or, en baisant son poignet onduleux.

Enfin, au-dessus de la haute cheminée à manteau de serge, on voyait une naïve et grossière gravure populaire, représentant le grand Egmont! Informé d'ailleurs, que Claire avait souvent contemplant, rêvée, sans pourtant songer qu'un jour ce grand capitaine serait à ses genoux! ou plutôt qu'elle aurait aux genoux d'Egmont; car c'est avec une admirable sagacité que le peintre avait ainsi choisi l'attitude de Claire, véritable symbole de l'amour de cette admirable enfant, toujours si timidement agacée, si reconnaissante du bonheur qu'elle donne.

Une lumière douce et rare éclairait ce tableau presque entièrement voilé de clair-obscur, car le coloris, bien que large, puissant et vigoureux, était d'une harmonie, d'une suavité merveilleuses; dans les accessoires rien de vil, d'éclatant, de heurté, n'attirait les yeux. Claire était vêtue du costume noir et simple des jeunes Flamandes, et d'Egmont, de velours brun, brodé d'argent; si seulement l'intérêt du regard, si cela se peut dire, se concentrait aisément sur ces deux admirables figures.

Je l'avoue, malgré mes préventions contre Frank, depuis le *Charles-Quint* de M. Delacroix, la *Marguerite* et le *Faut de M. Scheffer*, les *Enfants d'Edouard* de M. Delacroix, je n'avais peut-être jamais été plus profondément remué par l'irrésistible puissance du génie.

Sous l'influence de ce charme entraînant, ne pensant qu'à jouir de ce que je voyais, je me laissais aller aux mille impressions que ce tableau éveillait en moi; mais cette première effervescence d'admiration involontaire une fois calmée, mon envie revint d'autant plus cuisante, que je sentais mieux tout ce qu'il y avait de grand et d'élevé dans le talent du mari d'Hélène.

Je regardai sur le livret : ce beau tableau était encore à vendre. Un pauvre cadre, dont, malgré moi, la nudité me fit mal, entourait ce chef-d'œuvre à peine visible, et relégué, à l'extrémité de la galerie, parmi toutes les misérables peintures qu'on cache de son œil.

Je jugeai d'après cela du peu de renom de Frank; sans doute arrivant d'Allemagne, sans appui et sans protection, il s'était abandonné son tableau à tous les hasards de l'exposition.

Quelques grands et vrais talents meurent, dit-on, ignorés ou restant méconnus; je ne le crois pas; une première chance peut n'être pas bruyante, mais le vrai mérite s'élève toujours indubitablement son niveau. Cette réflexion, que je crois juste, je la fis alors en songeant avec anxiété que tôt ou tard le remarquable talent de Frank serait révélé, et que son obscurité, dont j'aurais voulu me réjouir, ne devait être que passagère.

Je cherchai le numéro et les sujets des aquarelles, aussi indiquées sur le livret. Elles démontraient, comme le tableau, la poétique intelligence du peintre.

L'une était tirée du *Roi Lear* de Shakespeare; l'autre encore de Goethe, de son beau drame de *Götz de Berlichingen*.

Non loin du tableau de Frank, je trouvai ces deux dessins de grande dimension.

Le sujet du premier était cette triste et touchante scène dans laquelle la noble fille du bon vieux roi, Cordelia, épée le retour de la raison de son père, que la cruauté de ses autres filles ont rendu fou, et qui s'écrie : « Oh s'il y a! est-ce la belle lumière du jour? Je suis cruellement maltraité; je mourrais de pure pitié d'en voir un autre souffrir ainsi... » Oh! regardez-moi, seigneur! Ici répond la douce Cordelia. Etendez vos mains pour me béni... Non, seigneur, ce n'est pas à vous à vous mettre à genoux, s'écriait-elle en retenant les mains de son père qui, toujours tremblant et égaré, veut s'agenouiller devant sa fille en disant : « Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi; je suis un pauvre bon roturier de vieillesse; j'ai passé mes quatre-vingts ans, et, pour parler sérieusement, je crois de n'être pas dans mon bon sens... » Cordelia, c'est votre fille! Ici cria Cordelia en pleurant et montrant ses mains de larmes... Vos larmes mouillent-elles? dit le vieux roi. Oui, en vérité; prendrai-je; oh! je vous en prie, ne pleurez pas! si vous avez du poison pour moi, je le prendrai; je sais bien que vous ne m'aimez pas, car vos sourires, tant que je me le rappelle, ont, hélas! bien mal agi envers moi. »

Tout le triste et éminence du pauvre vieux roi, toute la tendresse con-

regarde de Cordelia, respirait dans ce bras desséché, profondément empressé du mélancolique et sombre génie de Shakespeare.

L'autre aquelle offrait une vigoureuse opposition avec la première; on y reconnaissait toute la rustique et sauvage énergie toulousaine. Le lieu de la scène était la vaste et antique cuisine du château du vieux Gritz, transformée en magasin et en hôpital pendant le siège de son habitation fidèle par les troupes de l'ennemi. Elisabeth, femme de Gritz, était occupée à panser la plaie d'un blessé. Tous les hommes sont aux remparts; et c'est des enfants et des servantes s'occupant à frotter des balles ou à préparer des viandes pour les assiégés, le vieux Gritz vient d'entrer, sa physionomie rude, ouverte et belliqueuse, respire la bravoure et l'opiniâtreté indomptable de ce caractère de fer; armé par-dessus son buile, il a porté un instant son casque et son archange sur une table massive de chêne, où est étalée la moitié d'un daim qu'on n'a pas eu le temps de dépecer. Gritz passe une de ses larges mains par son front, dont il essuie la sueur, et de l'autre, tenant un large videcorde d'étain, il va éteindre sa soif et prendre de nouvelles forces...

« Tu as bien du mal, pauvre femme ? dit-il à Elisabeth. — Je voudrais l'avoir longtemps, reprend-elle; mais nous tiendrons difficilement. — Ha charbon, madame ! demande une servante. — Pourquoi ? — Pour frotter des balles, nous n'en avons plus. — Comment êtes-vous pour la poudre ? — Nous méageons nos coups, madame. »

Pour donner une idée des bruits multiples et variés des principales figures de ce dessin, il suffira de dire qu'ils rendaient toute la sauvage énergie de ces paroles empruntées à Goethe.

En revenant chez moi, songeant à cet homme inconnu, sans renom, qui avait tenu sous le charme irrésistible de son talent, ma jeunesse, mon irritation brune se firent plus de tristesse plus calme, mais aussi plus douloureuse. Pour la première fois, le rom de mon existence, en comparant les émotions pures et élevées, les nobles ressources de cet homme que je détestais, que Frank devait trouver dans les arts, à la vie sans but que je traînais si obscurement, sans avoir même le premier bon sens de jour plaignement des plaisirs matériels qu'elle m'offrait.

Je ne pouvais néanmoins me le dissimuler, le regret et l'envie étaient les seuls maîtres de ces réflexions. Hélène eût épousé un homme riche, eût été bien née, dans une position analogue à la mienne, enfin, que je n'aurais pas ainsi pensé; aussi je soupirais avec rage que la renommée m'eût tiré de ma misère, et pour toujours, une distance éternelle et insurmontable entre Frank et moi ! Tout au tard il donnerait à Hélène, non-seulement la fortune que j'aurais pu lui offrir, mais un nom, au grand nom ! un nom à jamais illustre, peut-être un de ces noms glorieux et retentissants qui font resplendir d'orgueil la femme qui le porte !

Oh ! cela, je le répète, m'eût semblé affreux, parce qu'il n'y avait pour moi aucune consolation, aucune espérance possible.

Je trouvais pourtant, à force de remuer toutes les limitations misères de mon âme agitée par l'envie, de une figure, avec une joie cruelle, que Frank, malgré tout son talent, toute sa poésie, pouvait être d'un extérieur vulgaire et repoussant, qu'il n'avait pas sans doute reçu cette éducation raffinée dont l'éducation donne aux moindres relations un air d'élégance, femme d'une si exquise distinction, savait si bien apprécier. Me rappelant, avec une méchanceté poétique, combien peu j'avais rencontré d'hommes de talent ou de génie, qui ensemblaient de charme et de noblesse dans les dehors que d'éclat et de splendeur dans l'intelligence, j'espérais que Frank ne ferait pas partie de ce petit nombre de privilégiés.

Le dirai-je ? ce fut avec une incroyable et angoissante impatience que j'attendis la nuit, sans fuir avec me retirant devant les volets de la maison d'Hélène, et de voir si je m'étais trompé sur son sujet de Frank.

Prenant de plus loin, de plus indigne que cette sorte d'espionnage. Et d'ailleurs pourquoi tourner dans ce cercle fatal ? pourquoi vivre encore une plaie déjà si saignante ? Je ne sais, mais ma curiosité était insatiable.

Je ne pouvais aller trop tôt devant la maison d'Hélène, de peur d'attirer l'attention des passants. Il était donc dix heures lorsque j'arrivai sur ce boulevard solitaire.

La lumière jaillissait des petites ouvertures des volets, je m'en approchai doucement.

La maison était éclairée; mais d'abord je n'aperçus pas Hélène.

Près de la cheminée un homme descendait à la clarté d'une lampe. Cet homme ne pouvait être que Frank.

En le voyant je me sentis dévoré par la jalousie et la haine, car cet homme me paraît très-jeune et remarquablement beau.

La vive lumière de la lampe éclairant son profil, dont le noble contour offrait une ressemblance frappante et extraordinaire avec les traits du Raphaël à vingt-cinq ans; sa bouche souriait à la fois sérieuse et douce, et les cils de ses yeux d'azur bleus étaient si longs qu'ils projetaient une ombre sur ses joues d'une pâleur délicate; ses cheveux châtains, selon la mode des chevaliers allemands, tombaient en nombreux boucles sur son cou, dont on pouvait voir la gracieuse et l'éclatante; car Frank portait une sorte de robe de chambre de velours noir, sans collet, serrée

autour de sa taille par un cordon du soie pourpre; enfin, sa main blanche et allongée, qui, de temps à autre, agissait un plateau dans un vase de cristal, était d'une admirable forme.

Bien de plus misérable, sans doute, que mon espoir presque désespérée à l'aspect de la beauté de Frank. Mais les blessures secrètes et honteuses de l'orgueil, parce qu'elles atteignent les plus profonds replis du cœur, en sont-elles moins douloureuses ?

Pourtant, avec l'insatiable avidité du désespoir qui veut tarir sa coupe amère jusqu'à la lie, je regardai de nouveau dans ce salon, en appuyant mon front brûlant sur l'humide plume des volets.

Je jetai les yeux vers la porte qui communiquait à cette autre pièce où la veille j'avais aperçu le berceau. Cette fois, par cette porte, ostensiblement ouverte, j'eus au fond de cette chambre, Hélène dormant à côté de son enfant.

Frank descendait toujours en jetant de temps en temps un tendre regard sur ce groupe enchanteur.

Où ma vie je n'oublierai le spectacle sublime de ce noble jeune homme, travaillant ainsi dans le silence de la nuit, et le pieux recueillement du foyer domestique, pour assurer l'existence de sa femme et de son enfant, qui reposaient si paisibles sous son égide tutélaire.

Toute la noirceur du mon envie ne put résister à cette scène si simple et si grande; mon âme, jusqu'alors froide et insensible, se sentit peu à peu et doucement pénétrée par l'admiration. Je compris ce qu'il fallait d'espérance et de force à ce jeune homme, d'un talent aussi élevé qu'inconnu, pour lutter contre les jours mauvais malgré les terribles préoccupations d'un avenir incertain.

Qu'Hélène était belle aussi, que son sommeil paraissait heureux ! quel est-ce angélique sur ses paupières fermées, quelle sérénité sur son front pur et blanc, entouré de deux bandeaux de cheveux blancs ! avec quelle grâce maternelle elle abandonnait une de ses adorables mains à son enfant, qui tout en dormant la serrait entre ses petits doigts ! Hélène, si timide, la lui avait laissée sans doute de crainte de l'éveiller... Quel charme sérieux elle répandait sur tous ses traits ce mélancolique et doux sourire de la jeune femme heureuse et fière de sa dignité de mère !

Combien mes regrets furent désolés, avec quelle sèrmette je songeai de nouveau à tout ce que j'avais perdu en contemplant ce tableau candide et chaste, ce tableau si intérieur si pauvre, et qui paraissait pourtant si béni de Dieu !

Je ne sais combien de temps je restai absorbé dans ces pensées, mais il devint tard lorsque je regardai de nouveau dans le salon, car Frank s'était levé, et semblait contempler son ouvrage avec cette fugitive et inépuisable confiance de l'artiste, qui le ravit parfois d'un noble orgueil. Révélation rapide et éphémère, qui, d'un coup, ne dure qu'un instant, mais qui, dans ce moment, lui montre son œuvre resplendissante de beautés de toutes sortes : pais, phénomène étrange, cette fleur divine une fois disparue, ce cri de conscience du génie me fois éteint, l'artiste en garde à peine le souvenir. Cela n'est plus qu'un songe vague et lointain, dont le souvenir l'agite encore sans le rassurer sur lui-même, et il retombe alors dans ses doutes éternels sur la véritable valeur de son talent ; tortures éternelles des âmes d'élite, qui comprennent, avec acablement, les vanités de l'art à la désespérante grandeur de la nature.

Après avoir ainsi contemplé son dessin, Frank soupira tristement, le couvrit, et alla vers un petit bureau situé de l'autre côté de la cheminée, ouvrit un tiroir, y prit une bourse, et, ayant mis à part quelques pièces d'or, il partit soupirer en voyant le peu qui lui restait...

Presque en même temps, il jeta un rapide et douloureux regard sur sa femme et sur son enfant; puis, le front appuyé dans ses mains, il resta ainsi accablé sur le marbre de la cheminée.

Je compris tout.

Sans doute cette noble créature éprouvait alors une de ces épreuves affreuses, pendant lesquelles l'incroyable dénuement de son poids morne et glorieux ! Les ailes radieuses de son brillant génie, un moment déployées, venaient de se heurter à ce terrible et hideux fanatisme, toujours béant comme un sépulchre... Is amour ! Et il avait une femme, un enfant... et cette femme était Hélène !

Pourtant, après un moment de réflexion, Frank releva fièrement son beau visage; son regard, encore humide, brillait alors de courage et d'espoir. Je ne sais si ce fut par hasard, mais ce regard, à la fois si touchant et si énergique, s'arrêta sur la Descende de croix de Rembrandt, une des gravures qui ornaient ce salon.

Aussi, en contemplant ce symbole de la souffrance sur sa terre, les traits de Frank redevenaient peu à peu d'une sérénité grave; sans doute, il eut presque honte de sa faiblesse et de son découragement, en pensant aux immenses douleurs et à l'angélique patience de celui dont le calvaire avait été si haut et la croix si lourde !...

Je revins chez moi plus triste, mais moins malheureux; quelques bons instincts calmaient ainsi l'ardente cuisante de mes regrets, je n'eus plus l'odieuse force d'envisager Frank son bonheur et de me repaître de cette pauvreté si courageusement soufferte; l'amour que j'avais eu pour

Heine : le souvenir de ma mère, qui l'avait tant aidée, de mon père, pour qui elle avait été sa fille, tout me donna de meilleures pensées. Je voulais leur être utile à tous deux, sans pourtant voir Heine, et le lendemain, pour arriver à ce but, je me rendis chez lord Falmouth.

CHAPITRE XXVIII

Départ.

Mon intention était de prier lord Falmouth d'acheter pour moi, mais en son nom, le tableau et les deux aquarelles de Frank : puis de vouloir bien, toujours en son nom, commander à ce peintre une suite de grands dessins dont les sujets devaient être pris dans Schiller, Shakespeare, Goethe et Walter-Scott.

Mon but était d'assurer, par ce travail facile et commode, qui ne nécessiterait rien d'inspiration nécessaire à de plus grandes œuvres : d'assurer, dirai-je, pour assez longtemps, l'avenir de Frank et d'Heine, et de défrayer ainsi ce noble jeune homme des tristes et affligeantes préoccupations qui souvent résistent d'une manière fatale sur les plus beaux génies.

Je m'adressais de préférence à lord Falmouth, parce que, malgré sa réputation d'homme absolument blâsé, et son désagréable et profond scepticisme de tout et de tous, il était le seul, parmi les gens de ma connaissance, à qui je pusse faire cette confidence délicate. J'avais d'ailleurs quelquefois remarqué chez lui, sans doute en raison de ce vulgaire axiome « que les extrêmes se touchent », une grande pénétration, non pas à éprouver, mais du moins à contempler, si cela se peut dire, des émotions jeunes, naïves et heureuses.

Il était assez difficile de pénétrer chez lui avant quatre heures du soir, heure habituelle de son lever : pourtant je l'y introduis.

— Et d'où sortez-vous ? me dit-il : depuis huit jours on ne vous voit plus nulle part. Je sais bien que madame de Penfield est partie, mais vous n'êtes pas un homme inconsolable. d'autant plus qu'un départ est toujours flateur... quand on reste...

— J'avais très-sérieusement à vous parler, lui dis-je, éraillant que, si la conversation prenait ce ton de légèreté, l'interprétation du service que j'avais à lui demander ne s'en ressentait.

— Et qu'est-ce donc ? me dit-il.

— En deux mots, voici ce dont il s'agit : un jeune peintre, étranger, et d'un très-grand talent, mais jusqu'ici absolument inconnu, a épousé ma cousine germaine, une sœur pour moi, avec laquelle j'ai été élevée, c'est vous dire que je la vénère autant que je l'aime. Un malheureux procès contre ma tante, procès que, pendant un voyage, j'ai pour ainsi dire intenté et gagné malgré moi, par l'absence d'une procuration, dont mes gens d'affaires se sont servis sans me prévenir, a jeté beaucoup de froidure entre ma cousine et moi, du moins de sa part, car, un seigneur pas la vérité, elle a trouvé ma conduite d'une bonté expéditive. Le gain de ce procès est de peu pour moi : mais il serait d'un grand secours à ma cousine et à son mari, qui, je vous l'avois, sont pauvres ; d'un autre côté, me nous voyant plus, et connaissant l'ombrageux fierté de cette jeune femme, il me serait absolument impossible de lui restituer ce que j'ai gagné malgré moi. J'ai donc pensé à un moyen qui consisterait tout, si vous aviez l'extrême obligation de venir à mon aide. Ce jeune peintre a exposé un tableau et deux aquarelles qui révèlent un grand et incontestable talent : mais son nom est encore obscur, je désirerais donc que vous achetassiez ces ouvrages comme pour vous, et de plus, que vous lui commandassiez, sous le même prétexte, une suite de grands dessins sur différents sujets de Shakespeare, de Goethe, Schiller et Scott, jusqu'à la concurrence de 50,000 francs. C'est, vous le voyez, une manière indirecte, non pas de rendre l'argent que m'a fait gagner ce maudit procès, je ne le puis malheureusement pas, mais au moins d'être utile à ma cousine et à son mari, que de plus heureuses circonstances et un travail assuré peuvent placer bientôt à la hauteur qu'il mérite.

Selon son caractère impassible, lord Falmouth ne me témoigna pas la moindre surprise, ne me fit pas la moindre objection ; mais, avec la plus aimable obligeance, me promit de faire ce que je lui demandais et nous conviendrait d'aller le lendemain à Nèze voir les œuvres de Frank.

De plus, il m'offrit de recommander très-instrument cet artiste à cinq ou six très-grands connaisseurs de ses amis, qui devaient bientôt tirer à moi grand peintre a de l'obscurité, s'il avait véritablement le talent qu'il m'annonçait.

J'allai donc le lendemain au Musée avec lord Falmouth, il avait lui-même beaucoup aimé les tableaux : mais, s'ennuyant de tout, il y devenait alors très-indifférent. Pourtant il fut frappé de l'insupportable talent qui se révélait si soudainement dans les œuvres de Frank : il admira surtout le tableau de Claire et d'Égmont, l'apprécia avec une mer-

veilleuse sagacité, et m'avoira qu'il s'était un peu défilé de moi enthousiasme, mais qu'il était obligé de reconnaître la un très-grand peintre.

Lord Falmouth devait se rendre chez Frank le lendemain soir, lui ayant écrit un mot le matin pour savoir s'il pouvait le recevoir.

Sous prétexte de porter à lord Falmouth l'argent destiné à ces acquisitions, j'allai le trouver, pousse par le désir pueril de voir la réponse de Frank : elle était très-simple, mais très-digne, et non pas empreinte de cette prétentieuse modestie ou de cette obséquieuse humilité qui gâtent souvent les plus belles intelligences.

— Si vous voulez venir souper chez moi, dit-je en sortant du salon à lord Falmouth, et après votre visite à notre grand artiste, je vous attendrai... Mais pas plus tard que six heures du matin, ajoutai-je en souriant.

— Je serai chez vous avant minuit, me répondit-il, voici qui vous paraîtra étonnant. Le fait est que depuis cinq ou six jours, je ne jure plus : je suis en veine de gain, et cela m'ennuie. Puis, le jeu par lui-même ne paraît décidément stupide, je n'ai pas le courage de jouer assez pour me ruiner, et, comme distraction, la perte et le gain n'en valent pas la peine.

— Et à quelle heure irez-vous donc chez Frank ? lui dis-je.

— Mais à neuf heures, ainsi qu'il me le demande dans sa réponse. A propos de cela, vous me trouverez singulier, ridicule, ajouta lord Falmouth : mais je ne puis m'empêcher de remanier la façon matérielle dont une lettre est écrite, et jusqu'à la manière dont elle est pliée, car je tire toujours de ses remaniements sur ces certaines inductions sur le savoir-vivre d'un gens ; et du moins, sous ce rapport, notre jeune peintre me paraît un véritable gentleman.

Je quittai lord Falmouth.

Je ne puis cacher que cette dernière observation de sa part, à propos de ces riens, pourtant si significatifs, qui m'avaient aussi frappé dans la lettre de Frank, me fit éprouver, malgré ses généreuses intentions, un cruel et nouveau sentiment d'envie.

Alors, sans doute par suite de cette jalouse réaction, j'en vins pour la première fois à insulter à un noble comédien envers Frank et Heine : je me moquai de sa délicatesse avec une amertume ironique : je me trouvai ridicule et naïf d'insulter ainsi des gens qui se parlaient sans doute de moi qu'avec dédain : puis j'arrivai par cet enchaînement de pensées misérables à accuser encore Heine. Elle ne s'était si tôt consolie que parce qu'elle ne m'aimait pas ; malgré mon amour, mes regrets, mes remords, elle avait été sans pitié pour moi ; son refus de ma main n'était que la folle exaltation d'un faux point d'orgueil. Elle était encore plus fière qu'égoïste et intéressée, me disais-je. Mais heureusement qu'elle ignore la source d'où lui vient ce secours, et qu'excepté lord Falmouth, dont je courais la discrétion et auquel j'ai d'ailleurs cédé le véritable pacte de cette démarche, personne n'est instruit de ma sottise goguenarde. Et j'ai, après tout, ajoutai-je en venant à toute force trouver un mot solide à ma conduite, le tableau et les dessins me restent !... et lorsque Frank sera connu j'aurai fait une bonne affaire.

Heureux ! c'est ainsi que je trouvais encore moyen de flétrir et de dénigrer mon homme et noble action par cette aisée crainte de passer pour dupé d'un sentiment honorable et élevé.

Malgré ces pensées qui virent un moment obscurcie le seul rayon de bon sens dont la bienveillante influence m'eût un peu ravivé, je voulus voir Heine pour une dernière fois si je le pouvais, et aussi être témoin invisible de la façon dont elle et Frank accueilleraient lord Falmouth.

Je me rendis donc le soir à neuf heures sur le boulevard, ne voulant m'approcher de la maison qu'après l'entrée de lord Falmouth.

Je m'attendais pas longtemps : bientôt une voiture s'arrêta : c'était la sienne. J'appuyai du mouchoir mon front aux vitres.

Par une nuance de tact parfait qui me prouva qu'Heine était toujours la même, il n'y eut rien d'appareillé dans son modeste logis, rien en un mot qui signifiât l'attente d'un Néce. Elle était mise avec son goût et sa simplicité ordinaire.

Lorsque lord Falmouth entra, il salua profondément Heine, qui l'accueillit avec une réserve polie, pleine de charme et de dignité. Frank, par ses manières, me parut saisir avec une parfaite mesure le point précis où doit s'arrêter la fierté de l'artiste, pour faire place à l'affabilité de l'homme du monde : puis, sans doute, d'après la demande de lord Falmouth, il lui montra quelques cartons, et je vis sur la figure ordinairement si impossible de ce drame, se redresser presque de l'enthousiasme à propos de ce que je ne sais quel dessin, tandis qu'Heine rougissait d'orgueil et de plaisir en entendait ces louanges que Frank recevait avec une sorte de modestie siencieuse pleine de convenance.

Après une visite d'une demi-heure, lord Falmouth prit congé d'Heine, qui, sans se lever, lui rendit son salut de l'air du moule le plus affable ; Frank souleva, conduisit lord Falmouth jusqu'à la porte du salon et le salua.

Je me cachai quand lord Falmouth remonta en voiture, puis je revins aux vitres.

Frank et Heine n'étaient plus dans le salon : ils étaient allés, tous deux contempler leur enfant, et je les vis sourire près de son berceau

et le regardant avec amour, comme s'ils eussent rapporté à cette angélique petite créature ce bonheur inattendu qui leur arrivait.

Pour la dernière fois, je regardai cette maison avec une indolente tristesse, et je m'abandonnai au fatalisme d'un adieu à l'éternité.

Étreint chez moi, j'attendis impatiemment lord Falmouth, afin de savoir l'impression qu'il en avait faite sur lui.

On ne tarda pas à l'annoncer.

— Serez-vous, me dit-il en m'abordant, que votre cousine est une très-bonne dame ? qu'il est impossible d'avoir plus de grâce et de distinction ? quelle cause à ravir, et que je conçois à merveille votre colère contre vos gens d'affaires, qui vous ont fait gagner un procès contre une aussi charmante femme ?

— Et Frank ? lui demandai-je.

— Notre grand peintre ? Avant un an, cet homme-là sera placé à sa hauteur, j'en réponds, et sa place sera bien belle. C'est peut-être encore moins son admirable tableau qui me dit cela que sa conversation. N'en avons pourtant peu causé ; mais dans quelques esquisses qu'il m'a montrées, et dans cinq ou six pensées fort remarquables qu'il m'a développées tout naturellement, j'ai vu de véritables légendes de l'art le plus fin et le plus pur, qui n'attendent que la façon et l'empreinte ; or, je vous assure qu'elles seront des plus magnifiques. Avec cela les meilleurs formes, et, au milieu de cette modicité, je ne sais quel parfum d'élégance native qui m'a frappé ; enfin, ces deux beaux jeunes gens sont si réservés, si sobres, si dignes dans leur pauvreté, que j'en ai été saisi ; aussi vous devez me dire à plus fortes impressions que j'en ressens depuis bien des années. Votre commission est faite, les tableaux sont à vous, notre Frank va s'occuper des dessins ; quand au prix, il n'y a rien de plus simple. Je lui ai aussi demandé deux tableaux pour moi, car il m'a un peu remis en goût pour la peinture. Je lui offrirai de plus deux ou trois connaissances très-distinguées qui sauront le faire valoir. Enfin, avant six mois, il gagnera ce qu'il vaudra, et alors il perdra la seule chose qui, à mon avis, lui manquait, c'est-à-dire la réserve d'un peu libre de ses laçons : car la fortune détend les âmes élevées, tandis qu'elle guinde les âmes basses jusqu'au sublime du ridicule et de l'impudence.

Ces louanges données à Frank par un homme habituellement aussi froid que lord Falmouth, ces louanges ne firent nul, car elles correspondaient à mes yeux, d'une manière irréfutable, tout le bien que malgré moi je pensais du mari d'Idélie. Je remerciai lord Falmouth de son éloge ; mais j'appris sans doute de l'impression désagréable qu'il m'obéissait, il me dit :

— Vous parlez-vous sérieux ?

— Je le suis assez en effet ; et comme vous êtes de ce petit nombre de gens auxquels on ne parle pas que des lèvres, je vous l'avoue, lui dis-je.

— Franchement, j'aime mieux vous trouver dans cette disposition d'esprit, que très-gros, repêché ; je ne sais pourquoi, depuis quelques jours, je suis ennuyé plus que de costume.

Fuis après une pause assez longue :

— Est-ce que la vie qu'on mène ici vous amuse infiniment ? me dit-il.

— Grand Dieu, non ! m'écriai-je.

— Sérieusement ?

— Oh ! très-sérieusement.

A ce moment, on m'annonça que j'étais servi.

— Veuillez donc faire mettre ce qu'il nous faut sur des servantes, et renvoyez vos gens, nous causerons plus librement, me dit lord Falmouth en anglais, pendant que nous passions dans la salle à manger.

Nous restâmes seuls.

— Grâce à Dieu, me dit-il, je n'ai jamais plus d'appétit que lorsque je m'ennuie. On dirait qu'alors la bête a attiré la bête.

— Je suis aussi assez gourmand, mais par accoutumance, et j'arrive alors jusqu'au limite de l'impossible, et n'ai plus le faulx d'un génie créateur et inventif, je ne trouve plus qu'un cuisinier. Et puis, vous allez vous moquer de moi : mais il ne faut pas raison pour dîner avec conscience, si cela se peut dire : après une longue chasse, par exemple, bien commodément étendu dans un fauteuil ; j'y trouve une sensualité très-délicate. Mais faire de mon dîner une étude, réfléchir sérieusement à ce que je mange, c'est un plaisir très-bon ; car ça tombe aussitôt dans les réalités, et alors vient la satiété.

— Eh bien ! me dit lord Falmouth, j'ai eu, moi, un véritable Christophe Colomb en ce genre, qui m'a découvert des mondes inconnus. Malheureusement il est mort, non pas par son labeur suicide, comme votre Vatel, mais dans un bel et bon dîner (il avec le chef d'office de M. de Nostradamus, car mon pauvre liberti n'appréciait profondément l'utile ; il s'en occupait parfois pour se débarrasser... en se joignant... comme il disait. Aussi préférais-il que le pudding glisse à la Nostradamus était le fruit d'un de ses laçons, et que son rival n'était qu'un platier. Mais, triste sort des choses d'ici-bas, mon pauvre liberti fut doublement vic-

time, et le grand non-diplomate qui avait ennuie le pudding dans la légende des gourmands, s'ennuya seul.

— Chose singulière, dis-je alors à lord Falmouth, que le duel et le suicide descendent jusqu'à, et combien il est vrai que les passions seules changent de nom !...

— C'est que, pour mon pauvre liberti, la cuisine était une véritable passion. Assourir la faim n'était qu'un vil métier, disait-il ; mais faire manger quand on n'avait plus faim, était un grand art selon lui, et un art qu'il mettait au-dessus de beaucoup d'autres.

— Et il avait raison, dis-je à lord Falmouth : car si l'on était assez sage pour se tenir aux plaisirs sensuels, que la vie serait caïenne ! Ce qu'il y a d'admirable dans la jouissance des appétits physiques, c'est qu'ils peuvent toujours être rassasiés, et que leur satisfaction laisse une torpeur, un engourdissement qui est encore un charme, tandis que les productions d'esprit, même les plus splendides, ne laissent, dit-on, que regrets et atermoiement.

— Je suis de votre avis, dit lord Falmouth. Il est évident que toute pensée abstraite, longtemps poursuivie, ne laisse que doute et lassitude d'âme, parce qu'il n'a été pas donné à l'esprit de l'homme de connaître la vérité vraie, ni d'atteindre au vrai beau. Tandis qu'un appétit physique, largement satisfait, laisse l'organisation calme et doucement satisfaite, en cela que l'homme a complètement rempli une des vues précieuses de la nature.

— Cela est vrai : la pensée est et tue.

— Et avec tout cela, dit lord Falmouth en vidant lentement son verre, on vit, le temps se passe, chaque jour on s'ennuie : Quel ennui ! mais cela n'empêche pas. Dieu merci, les lettres de coudre !

— Et l'on arrive aussi, lui dis-je, au terme de la vie, jour sur jour, heure sur heure...

Lord Falmouth fit un geste de résignation, remplit son verre et me passa le flacon.

Nous restâmes quelques moments sans parler. Lord Falmouth rompit le premier le silence et me dit :

— Votre voiture de voyage est-elle prête ?

— Sans doute, lui dis-je fort surpris de cette brusque demande.

— Etonné, me dit-il comme s'il se fût agi de la chose la plus simple ; vous êtes, à cette heure, très-malheureux, vous ne m'avez pas dit pourquoi, par conséquent je figure : Paris vous amuse autant qu'il m'est odieux. J'ai quelquefois rêvé un projet étrange, moi, et qui pour cela m'a beaucoup amusé, mais j'en faisais un complot, qui se tenait l'énergie de vouloir acheter des étonnantes nouvelles, fortes et puissantes, peut-être au surplus de sa vie.

Je regardai lord Falmouth fixement.

Il continua en vidant son verre à petits coups :

— Il me fallait, pour mettre ce projet à exécution, trouver quelqu'un qui, pour s'associer avec moi, fût, comme disent les bons à gens, à tout prêt à se donner au diable, non par malice, mais au contraire par surabondance des joies et des biens de ce monde...

Je regardai de nouveau lord Falmouth, croyant qu'il plaisantait ; il était, comme toujours, fort calme et fort sérieux.

— Eh bien ! me dit-il lentement, voulez-vous être ce compagnon ?

— Mais de quel s'agit-il ? lui demandai-je en souriant.

— Je ne puis vous le dire encore : mais si vous acceptez mon offre, voici ce que vous aurez à faire : d'abord, compier sur un voyage d'un an au plus... ou sinon...

— Éternel... je comprends. Ensuite ?

— Ne prendre avec vous qu'un homme, sûr, vigoureux, déterminé.

— J'ai cela parmi mes gens.

— Bien. Emporter quinze ou vingt mille francs, pas plus.

— Ensuite ?

— Vous munir, vous et votre homme, d'excellentes armes.

Je regardai lord Falmouth en continuant de sourire.

— Cela devient grave, lui dis-je.

— Laissez-moi finir, vous agirez comme bon vous semblera.

Il reprit : — Il faut vous munir d'excellentes armes, de votre passeport, et envoyer chercher des chevaux à l'instant...

— Comment ! partir... cette nuit ?

— Cette nuit... à cette heure. Vous allez me donner de quel écrire un mot à mon valet de chambre ; mon valet de pied le lui portera, et reviendra lui avec ma voiture de voyage et tout ce qu'il me faut ; car il est important que vous ayez votre voiture et moi la mienne.

— Ah çà ! parlez-vous sérieusement ? lui dis-je.

— Donnez-moi de quel écrire, et vous en serez assuré.

En effet, lord Falmouth écrivit, et un de ses gens partit avec la lettre.

— Mais, lui dis-je, des habits... des habits ?

— Si vous m'en croyez, n'emportez que du linge et ce qu'il vous faut pour la route.

— Mais encore, cette route est-elle longue ? quelle est-elle ?

- Celle de Marseille.
- Nous allons donc à Marseille?
- Pas précisément, mais dans un petit port très-proche de cette ville.
- Et quoi faire?
- Nous y embarquer.
- Et pour quelle direction?
- Ceci est mon secret; confiez-vous à moi, et vous ne le regretterez pas... Pourtant je dois vous dire, ajouta-t-il d'un air qui, malgré moi, m'impressionna : je dois vous dire, sans faire de mauvaise plaisanterie, que vous n'auriez pas tort, en cas de non-retour, de faire les dispositions que vous pourriez avoir à faire.
- Mon testament! m'écriai-je en riant de toutes mes forces, cette fois.
- Comme vous voudrez, me dit lord Falmouth de son air impassible.
- Tout en prenant ce voyage pour une espèce de mystification, à laquelle je me prêtai d'ailleurs fort volontiers, tant j'avais hâte de quitter Paris, où trop de cruels souvenirs m'attachaient, je ne savais véritablement pas s'il ne serait pas prudent d'écrire quelques derniers mots. Pourtant, je dis à lord Falmouth :
- Allons! c'est un pari que vous avez fait de m'amener à écrire mon testament?
- Ne le faites donc pas, me dit-il sans sourciller.



Idéine. — page 59.

Je savais que plusieurs fois lord Falmouth était ainsi parti fort impromptu pour de très-longs voyages. Je pensais donc qu'il se pouvait, après tout, qu'il eût envie de s'absconder. Or, comme sa compagnie me plaisait fort, et que l'objet du voyage qu'il voulait me cacher, sans doute pour piquer ma curiosité par ces apparences mystérieuses, pouvait me convenir, et peut-être avoir des suites qu'il m'était impossible de prévoir, je crus bien d'écrire quelques mots, « en cas de non-retour, » comme il disait.

Cette détermination si prompte ne semble aujourd'hui au moins aussi bizarre que les résultats qu'elle amena; mais j'avais été si chagrin depuis qu'un long temps, j'étais tellement libre de toute affection, de tout devoir, que la brusquerie même de cette détermination ne plut, comme j'ai toujours une chose étrange à vingt-cinq ans.

Je fis venir mon ancien précepteur, et je lui laissai mes ordres et mes pouvoirs.



Frank. — page 61.

— Au bout d'une heure, mes préparatifs étaient terminés, la voiture de lord Falmouth nous attendait. J'y montai avec lui. Nos gens devaient nous suivre dans la maison.

Dix minutes après, nous avions quitté Paris.

LORD FALMOUTH.

CHAPITRE XXIX

Projet

J'étais parti de Paris avec lord Falmouth sous le poids d'une tristesse accablante. Bien qu'il me fût indifférent de quitter alors la vie du monde pour je ne sais quelle pérégrination dont j'ignorais encore le but mystérieux, le souvenir des affections si cruellement, si incomplètement

brisée, que je laissais derrière moi, devait me poursuivre et m'attendre au milieu des distractions de ce voyage.

Heure, Marguerite ! ? nous deux seuls que la fatigabilité me jetait chaque jour comme une raillerie cruelle, comme un remords ou comme un défi, je ne pouvais vous oublier, et ma conscience vous vengeait !

Car enfin, moi fais l'air, qui la coupe se brise... il n'importe ! Mais tellement la jeter pleine, curieux à ses pieds ! mais se sentir les lèvres desséchées alors qu'on aurait pu penser à une onde fraîche et pure !!! Cela était affreux !

En analysant mes impressions, j'y reconnaissais d'ailleurs mon instinct d'égoïsme habituel : jamais, jamais je ne songerais au seul que j'avais fait à Marguerite ou à Heine, mais je songais toujours à la facilité exaltée d'arriver à la perte ne dis-je pas.

J'aurais voulu, je n'aurais Paris, mais je tenais encore, pour ainsi dire, malgré moi, à ce centre de regrets amers, par mille liens invisibles ! Si quelques-uns ne l'avaient entraîné à l'espoir de recevoir, de retrouver un jour Marguerite, tout à coup la réalité du passé venait arrêter cet élan de mon cœur, par une de ces coïncidences soudaines, lues, pour ainsi dire, électriques, dont la communion va droit à l'âme et fait doucement, sans le vouloir, tout autre être.

J'étais aussi étonné en contemplant avec quelle indifférence je parvenais à mon père ; et ce n'était, si j'y pensais, c'était pour faire une comparaison sacrilège entre la douleur que m'avait autrefois causée sa mort, et le chagrin d'absence que je ressentais.

Faut-il, hélas ! l'avouer à ma honte ? En étudiant avec une exigence si maladroite, sans précaution ces différentes sortes de tristesses, ce dernier chagrin me semblait moins intense, mais plus aigre ; moins profond, mais plus agaçant ; moins accablant, mais plus poignant que le précédent.

C'est qu'il y a, je crois, deux ordres de souffrances : la souffrance du cœur... légèreté et volatilité.

La souffrance de l'âme, pesante et insurmontable.

La première, si délicate qu'elle soit, n'a pas d'immortalité ; elle est immortelle, mais on est fier de cette immortel de mourir, comme on le serait du religieux accomplissement de quelque grand et triste devoir !

Aussi, les larmes causées par cette souffrance coulent abondantes et sans peine ; l'âme est dépensée aux plus touchantes émotions de la pitié ; on est plein de compassion et d'amour ; enfin, toutes les infirmités sont les sœurs riches et respectées de votre infortune.

Au contraire, si vous souffrez pour une cause indigne, votre cœur est noyé de fiel ; votre douleur courroucée ressemble à une rage muette que la honte contient, à une morsure aigre que la vanité cache ; l'envie et la haine vous rongent, mais vos yeux sont secs, et le malheur d'autrui peut tout vous arracher quelque pâle et amère sourire.

Telles furent du moins les deux manières de chagrin bien tracées que je ressentais, l'une de la mort de mon père, et lors de ma rupture

avec Heine et Marguerite. Ce n'était pas tout : à peine avais-je quitté Paris avec lord Falkland, que, par un misérable caprice, je me repensais d'avoir entrepris ce voyage : non que j'en redoutasse l'issue, mais j'aurais préféré être seul, pour pouvoir bien envier mon chagrin, lutter avec lui corps à corps, et le triompher peut-être.

Je l'ai bien souvent éprouvé : quand on souffre, rien de plus funeste que de vouloir se distraire de sa douleur.

Si pendant quelques moments vous parvenez à engourdir vos maux, le réveil en est horrible.

Lorsque vous vous trouvez tout à coup précipité dans l'abîme de la souffrance morale, après le choc terrible qui ébranle, qui mettrait jusqu'aux laines les plus délicates de votre cœur, ce qu'il y a d'incertitude d'affreux, c'est cette nuit sombre, noire et profonde de l'âme, qui ne lui permet pas même de voir les mille plaies qui la déchirent. Affreusement brisé, vous gîtez anéanti au milieu d'un chaos de douleurs sans nom ; puis, peu à peu, la première saignée, au vertige ; ainsi que la vue s'habitue à distinguer les objets dans les ténébreuses, vous recommencez, si cela se peut dire, à vous reconnaître dans votre désespoir.

Alors, sinistres et décolorées comme des spectres, surgissent brusquement un à un autour de vous les regrets navrants du passé, les visions enchanteresses d'un avenir qui ne sera plus jamais ; alors vous apparaissez les fatimées des heures les plus fortunées, les plus radieuses, les plus dorées d'autrefois... car votre douleur a oublié rien... l'écho le plus lointain, le parfum le plus vague, le souvenir le plus antérieur, tout se reprochait impitoyablement à votre pensée ; mais ce mirage d'un bonheur perdu est étrange et sinistre... On croit voir un magnifique paysage baigné d'azur, de lumière et de soleil ; à travers la prunelle vitreuse d'un mourant, et tout semble voilé d'un voile gris et répugnant.

La souffrance est alors à son paroxysme, mais elle ne peut que des larmes ; elle est agitée et poignante, mais elle se peut analyser ; vos ennemis sont nombreux, sont innombrables, sont terribles, mais vous les voyez, mais vous les pouvez combattre.

Vous l'avez dit, moi, comme un coup blessé, qui, au fond de son âme, n'attend sa guérison que du temps, replié dans votre souffrance solitaire, vous pouvez, proche ou éloigné, assigner un terme à votre chagrin, et espérer un moins dans l'oubli... L'oubli... cette seule et inexorable réalité de la vie, l'oubli ! cet océan sans fond m'entraîne inégalement se perdait toute douleur, tout amour et tout serment.

Et encore, bizarre impuissance de ce qu'on appelle la philosophie humaine ! on sait qu'un jour, que bientôt peut-être, le temps doit effacer tant de peines, et cette conviction si certaine ne peut en rien calmer ou abréger vos tourments.

C'est pour cela, je le répète, qu'il m'a toujours semblé que se distraire de sa douleur, au lieu de l'affronter bien résolument, c'est recommencer chaque jour cette cruelle initiation à la souffrance, au lieu de l'éprouver par son propre excès.



L'homme en capuchon noir. — page 71.

On eût cru donc que, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, ce voyage aventureusement entrepris devait quelquefois me sembler pénible.

Nous avions marché toute la nuit. Nous nous trouvions éloignés de quarante lieues de Paris. Falmouth c'était la liberté, me sera la main et me dit : — La nuit porte conseil. Maintenant je réfléchis qu'après tout mon projet peut vous sembler fort stupide. Aussi, je veux vous dire tout secret pendant que nous sommes encore assez près de Paris pour que vous y puissiez être de retour cette nuit si ce que j'ai à vous proposer ne vous convient pas.

— Voyons, dites-moi ce projet mystérieux.

— Le voici donc, reprit Falmouth. Connaissez-vous le club des yachts ?

— Oui ; et vous en êtes, je crois, un des membres.

— Eh bien ! comme tel, je possède une charmante goélette maintenant mouillée aux îles d'Hyères près Marseille. Cette goélette est armée de huit raménades et munie de quarante hommes d'équipage.

— C'est donc une véritable campagne de mer que vous me proposez ?

— A peu près ; mais vous savez d'abord que l'équipage de mon yacht, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, me sont dévoués jusqu'à la potence inclusive.

— Je le crois sans peine.

— Vous saurez de plus que mon yacht, qui s'appelle la *Gazelle*, est digne de son nom : il ne marche pas, il bondit sur les vagues. Trois fois, aux courses de l'île de Wight, il a battu le brick de lord Warburton, notre président, et a gagné le prix du yacht-club : en un mot, il n'y a pas un navire de guerre de la marine royale de France ou d'Angleterre que mon yacht ne puisse distancer ainsi facilement qu'un cheval de course décanterait un cheval de charrette.

— Je sais que presque tous ces bâtiments de plaisance de votre aristocratie marchent comme des poissons. Mais encore ?

— La vie maintenant vous semble fade et monotone, n'est-ce pas ? Eh bien ! voulez-vous lui donner quelque peu de savoir ?

— Sans doute.

— Mais d'abord, me dit Falmouth de son air gravement amoureux, je dois vous déclarer sur l'honneur que je ne suis pas le moins du monde philhellène, car j'ai au contraire un penchant et une prédilection très marqués pour les Turcs.

— Comment ! lui dit-je avec étonnement ; et quel rapport y a-t-il entre notre voyage et les Turcs ou les philhellènes ?

— Un rapport tout simple : je veux vous proposer d'aller en Grèce.

— Pour faire ?

— Avez-vous entendu parler de Canaris ? me dit Falmouth.

— De cet intrépide corsaire qui a déjà incendié avec ses brûlots tant de vaisseaux turcs ? Certainement.

— Eh bien ! est-ce que vous n'avez jamais été tenté d'aller voir ce ?

— Mais d'aller voir quoi ?

— D'aller voir Canaris incendier un vaisseau turc, me dit Falmouth de l'air du monde le plus indifférent, et comme s'il eût été question d'assister à une course ou de visiter une manufacture.

— Je vous avoue, lui dis-je en ne pouvant m'empêcher de sourire, que je n'ai jamais eu jusqu'à présent cette curiosité-là.

— C'est étonnant, reprit Falmouth ; moi, depuis six mois je ne rêve que de Canaris et de ses brûlots et je n'ai fait voir mon yacht de l'île de Wight à Marseille que dans l'intention de me passer cette fantaisie de sorte que, si vous y consentez, nous partirons de Marseille pour Malle à bord de ma goélette. Une fois arrivés à Malle, je me charge d'obtenir du gouverneur, lord Punsbury, l'autorisation de servir avec mon yacht comme auxiliaire des forces, quoique je ne sois pas philhellène, je vous le répète, et d'aller augmenter l'escadrière de lord Osborne, Or si vous le voulez, pendant quelques mois nous mènerons ainsi à bord une vie qui tiendrait un peu de la vie des chevaliers errants ou... des pirates : nous trouverions la des dangers, des combats, des tempêtes, que sait-on ? enfin toutes sortes de choses nouvelles et un peu aventureuses qui nous distrairaient de cette vie monotone que nous menons, et nous aurions peut-être le bonheur de voir réaliser mon idée, c'est-à-dire de voir Canaris brûler un vaisseau turc, car je ne mourrai content que lorsque j'aurai vu cela, qu'en dites-vous ?

Tout en trouvant singulier le goût de Falmouth pour l'expédition des brûlots, je ne vis aucune objection sérieuse à sa proposition. Je ne connaissais pas l'Épire ; bien souvent ma pensée s'était égarée avec amour sur son beau ciel. Cette vie incertaine et si nouvelle qui avait toujours défilé, et qui, quoique ayant déjà beaucoup voyagé, je n'avais pas idée de ce que pouvait être une navigation un peu sérieuse, et j'éprouvais une sorte de curiosité de savoir comment j'envisagerais quelque grand danger.

A part même les risques qu'on pouvait courir en s'associant à une des expéditions de Canaris, je savais que depuis l'insurrection grecque l'Archipel était infesté de pirates, soit turcs, soit roumains, soit algériens, et qu'un bâtiment aussi faible que celui de Falmouth avait d'assez nombreuses chances d'être attaqué. Comme tout, l'ensemble de cette proposition ne me déplut pas ; et je répondis, après un assez long silence, d'un Falmouth semblait attendre l'issue avec impatience : — Quoi qu'il en soit, toute la curiosité de voir Canaris brûler un vaisseau turc ne me suit pas nécessairement ce que me décide, j'adhère complètement

à votre projet, et vous pouvez me regarder comme un des passagers de votre goélette.

— Nous voilà donc réunis pour longtemps ! me dit Falmouth. Tant mieux, car j'ai à vous délivrer de bien des peines.

Le regardait avec étonnement, je le priai de s'expliquer ; il éluda.

Le but de notre navigation arrêté, il fut convenu que nous partirions des îles d'Hyères, pour Malle aussitôt notre arrivée à Marseille.

Puis à peu près de tous les objets extérieurs, le mouvement du voyage, comment on phédo, nous souvenances ; mais c'était avec inquiétude que je me laissais aller à cette sorte de bien-être passager. Je savais que mes chagrins reviendraient bientôt plus vifs. Ce moment bifurcal devait avoir un cruel réveil. Il faut dire aussi que Falmouth se montrait de la curiosité la plus affectueuse, de l'enthousiasme le plus aimable, du caractère le plus égal.

Sa conversation et son esprit me plaisaient d'ailleurs beaucoup. J'avais sincèrement apprécié sa délicatesse et son indulgence gracieuses lors de ses relations avec le mari d'Irène.

Malgré ma froideur apparente et mes éternelles sarcasmes contre l'amitié, ce sentiment que je prétendais m'être si indifférent, je me sentais quelquefois attiré vers Falmouth par une vive sympathie.

Ah ! je le répète, ce voyage m'apparaissait sous un aspect charmant ; au lieu de le regarder comme une distraction fâcheuse et importune, je faisais des rêves d'or en songeant à tout ce qu'il pouvait avoir d'agréable si je voyais, si je rencontrais dans Falmouth un tel frère et dévoué.

L'aspect des loges et intimes causeries de la traversée, heures si favorables aux épanchements et aux confidences ; et étaient des courses, des fatigues, des périls même à partager en freres, à travers des pays inconnus... confidences, courses, fatigues, périls, qu'il serait si bon de nous rappeler plus tard en nous disant : — Vous souvenez-vous ?... — Toutes paroles, dont élan du passé qui fait travailler le cœur... Sans doute, me disais-je, la sainteté des plaisirs est monotone, mais du moins heureusement blâmes sont ceux-là qui, rassasiés de toutes les délices de l'existence la plus raffinée, ont le valetier capri et d'aller retremper leur âme au feu du brûlot de Canaris.

Interprété de la sorte, ce voyage n'était pas nul et grand ? o y avait il pas quelque chose de touchant, de chevaleresque, dans cette étonnante de dangers si fraternellement partagés ?

Lorsque je me laissais naivement aller à ces impressions, leur bifurcalante influence annihilait mon âme douloureusement tendue ; un homme précieux se regardait sur mes blessures, je me sentais malade ; je cherchais encore tristement le passé, mais je ne le trouvais plus, et la fin générale que j'avais en moi pour l'avenir calquait l'attente de mes regrets.

Enfin, pendant les pures et religieuses aspirations de mon cœur vers une amitié consolante, je ne saurais dire le bonheur qui me transportait, ainsi que Dieu embrasse d'un seul regard tous les âges de l'éternité, un soudain rayonnement de ma jeune espérance, d'une vaine découverte tout à coup l'horizon de la félicité que je rêvais, mille ravissements nouveaux, me levoient enchanteresses : à ces mots, à ces amitiés, je sentais s'éveiller en moi les instincts les plus nobles, l'enthousiasme le plus généreux. J'étais alors sans doute le bien-être d'un frère et de partager ce sentiment si grand et si magnifique, car j'en ressentais toutes les sympathies, j'en comprenais tous les religieux devoirs, et j'en éprouvais tous les bonheurs.

Mais, hélas ! cette extase durait peu, et de cette sphère radieuse je retombais souvent dans le noir sillon du doute le plus déstable, du scepticisme le plus humiliant.

Ma déliaison de moi et ma crainte d'être dupe des sentiments que j'éprouvais s'exaltaient jusqu'à la monomanie la plus odieuse.

Au lieu de croire Falmouth attiré vers moi par une sympathie égale à celle que je ressentais pour lui, je cherchais à pénétrer quel intérêt il pouvait avoir en m'offrant de l'accompagner. Je savais sa fortune si énorme que je ne pouvais voir dans son offre le désir de diminuer de moitié les frais du voyage qu'il voulait faire en me proposant de l'entreprendre avec lui... Néanmoins, en songeant aux conditions si extrêmes et si inapplicables de la nature humaine et à la plus que modeste simplicité que Falmouth affectait parfois, je ne regardais pas cette misérable arrière pensée comme absolument inadmissible.

Sans remonter à cette honteuse supposition, je vis encore dans sa position l'insouciance dédaigneuse d'un homme blasé, qui prendrait au hasard et indifféremment le bras du premier venu pour faire une longue promenade, pourvu que ce premier venu suivît la même direction que lui...

Telles étaient les arrière-pensées qui venaient bien souvent malgre moi briser un avenir que quelquefois je rêvais si beau.

— O mon père ! mon père !... bien fatal est le terrible don que vous m'avez fait en me permettant à douter !... Votre armure de guerre, je l'ai revêtue ; mais je n'ai pu m'en servir pour combattre ; elle m'est crasse sous son poids. Hélas ! repêché sur moi-même, je suis ma faiblesse, ma misère, et je l'exagère encore.

Nous arrivâmes à Marseille et bientôt aux îles d'Hyères sans aucun événement remarquable.

CHAPITRE XXX.

Le yacht.

Nous étions seulement arrêtés à Marseille pour changer de chevaux, nous arrivâmes bientôt aux îles d'Hyères. Le yacht de Falmouth se trouvait mouillé dans la baie de Fraï-Port, en rade de Porquerolles.

La Gaselle était merveilleuse de luxe et d'élégance; rien de plus joli, de plus coquet que ce petit navire. Toute sa capacité intérieure avait été réservée à l'habitation de Falmouth. Ce logement, fort commode, consistait en un salon commun et deux chambres à coucher, ayant chacune une salle de bains. À l'avant étaient les cabines du capitaine et du lieutenant du yacht. Quarante matelots composaient l'équipage; ils portaient des vestes bleues à boutons armés aux armes de Falmouth; une ceinture de laine rouge serrait leurs pantalons blancs, et un large ruban noir fluttait à leur chapeau de paille.

Sur le pont de la goélette, d'une éblouissante propreté, on voyait huit carousses de bronze sur leurs affûts d'acier soigneusement cirés; enfin quelques pierres de cuivre, une salle d'armes syndiquement remplie de fusils, de pistolets, de sabres, de piques et de haches, complétaient l'armement de ce joli navire.

Le capitaine du yacht que Falmouth me présenta, et qu'il appelait Williams, grand et robuste jeune homme de vingt-cinq ans environ, avait une figure douce et candide. Il était, me dit Falmouth, fils d'un de ses fermiers de Suffolk. La plupart des marins de la goélette appartenaient aussi à ce comté, où le lord possédait de nombreuses propriétés rivérales de la mer. Le lieutenant du yacht, frère cadet de Williams, s'appelait Geordy. Plus jeune que lui de cinq ou six années, il lui ressemblait extrêmement: même apparence de force, de calme et de douceur.

Les rapports de ces deux jeunes officiers avec Falmouth étaient profondément respectueux: ils l'appelaient monseigneur (mildord), et lui les tutoyait avec une familiarité bienveillante et presque paternelle.

Nous entrâmes dans les premiers jours du mois de juin; le temps était magnifique: le vent, assez vil et très-favorable à notre voyage, soufflait du nord. Après avoir consulté Williams sur l'opportunité du départ, Falmouth décida que nous mettrions à la voile le lendemain matin.

Pour faire route vers le sud, il nous fallait aller reconnaître les côtes occidentales de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, et relâcher à Rhé; puis, après avoir vu le gouverneur et pris dans cette île le signal, nous devions nous diriger au nord-est, et entrer dans l'Archipel grec, afin de nous rendre à Ilyria, où Falmouth espérait rencontrer Canaris.

La baie de Fraï-Port, lieu de mouillage de la Gaselle, était située au sud de Porquerolles, et seulement fréquentée par des bateaux de pêche ou quelques petits navires sardes, niçards et catalans, qui faisaient le cabotage de ces côtes.

Lorsque nous arrivâmes sur cette rade, nous n'y trouvâmes qu'un grand mystère sous le pavillon sardé qui était à l'ancre aussi loin de la Gaselle.

La nuit venue, la lune parut dans tout son éblouissant éclat au milieu d'un ciel magnifiquement étoilé; l'air était parfumé par la senteur des oranges des jardins d'Hyères.

Falmouth me proposa une promenade sur la côte; nous partîmes. Nous suivions une rampe de rochers fort à pic, élevée de vingt-cinq ou trente pieds au-dessus du rivage qu'elle contourrait, et sur lequel venaient paisiblement mourir les lourdes lames méditerranéennes.

Du haut de cette sorte de terrasse naturelle nous découvrions au loin, devant nous, une mer immense, dont le sombre azur était sillonné par une zone de lumière argentée; car la lune s'élevait toujours brillante et radieuse. À l'ouest on distinguait l'entrée de la baie de Fraï-Port, où était mouillé le yacht, et à l'est la pointe montagneuse du cap d'Armes, dont les falaises blanches se découpaient hardiment sur le bleu foncé du firmament.

Ce tableau calme et majestueux nous frappa: aucun bruit ne troublait le profond silence de la nuit; seulement, de temps à autre, nous entendions le murmure faible et monotone des flots endormis qui se déroulaient sur la grève.

J'étais tombé dans une profonde rêverie, lorsque Falmouth me fit remarquer, à la clarté de la lune, le mystère dont on se parlait qui s'avancait hors de la baie renforcé par sa chaloupe; quelques minutes après il jeta l'ancre à l'extrême pointe et en dehors du port, comme s'il eût voulu se tenir prêt à mettre à la voile au premier signal.

Notre yacht passa sans la nuit dans la baie, me dit Falmouth, car le mystère parait se disposer à partir.

Kastro nous, votre Gaselle n'aura guère à regretter cette compa-

gnie, lui dis-je, car j'ai vu au jour ce bâtiment, et il est impossible de rencontrer un navire d'une plus sordide apparence: comparé à votre goélette, si élégante et si coquette, il a l'air d'un hideux mendiant auprès d'une jeune femme...

— Soit, me dit Falmouth, mais le mendiant doit avoir de bonnes jambes; je vous en réponds. J'ai aussi remarqué ce bâtiment, il est affreux; et cependant je suis sûr qu'il marche comme un dauphin.... Tenez, regardez l'immense envergure de ses sautes, qu'il vient de hisser.

J'interrompis Falmouth pour lui montrer, à trente pieds au-dessous, son lieutenant Geordy, qui, s'avancant avec précaution le long du rivage, semblait craindre d'être vu. Avait-il à traverser une partie de la grève éclairée par la lune, au lieu de marcher directement, il faisait un détour pour se tapir derrière quelques gros blocs de rochers qui bordaient la côte en cet endroit, et se traînait en rampant.

— Que diable fait donc là Geordy? dit Falmouth en me regardant avec étonnement.

Nous continuâmes à suivre Geordy des yeux, lorsque nous le vîmes s'arrêter brusquement, se jeter dans l'effacement d'un rocher et s'y blottir.

Par un mouvement d'imitation machinale, Falmouth et moi nous nous arrêtâmes en même temps. Entendant alors un bruit de voix, nous avançâmes la tête avec précaution, et nous vîmes aborder la chaloupe qui avait ramené le mystère à la pointe du baie.

Une douzaine de matelots, portés de longs bonnets catalans en laine rouge et des vestes brunes à carreaux, montaient cette embarcation. Un marin assis à l'arrière le gouvernait; il était vêtu d'un caban noir, et son capuchon rabattu ne permettait pas de bien distinguer ses traits; pourtant je ne sais pourquoi l'ensemble de sa figure me laissa une impression désagréable.

Lorsque la chaloupe eut abordé, l'homme au caban resta seul, et jeta aux marins une corde qu'ils amarrèrent à un rocher.

Ces hommes regardèrent d'abord autour d'eux avec inquiétude et circonspection, puis se dirigèrent rapidement vers le gros bloc de rocher qui cachait Geordy.

À leur approche, celui-ci tira de sa poche une paire de pistolets.

Nous nous regardâmes. Falmouth et moi, très-indécis sur ce que nous devions faire: le rocher était à pic, sa rampe se continuait ainsi fort loin; en cas d'attaque, il nous devenait impossible de soutenir Geordy autrement que par nos cris, et encore, lorsque nous eûmes mis en fuite ces marins, en dix minutes leur chaloupe pouvait rejoindre le mystère et l'appareiller avec lui.

Nous écartâmes dans cette perplexité, lorsque les matelots s'arrêtèrent devant le roc qui servait de retraite à Geordy; au moyen de pinces de fer, ils soulevèrent péniblement une large pierre, qui fermait une ouverture sans doute très-spacieuse, car ils en tirèrent à la hâte plusieurs caisses et quelques barils fort pesants, qu'ils transportèrent dans la chaloupe.

Au risque de nous faire découvrir, Falmouth partit d'un bruyant éclat de rire, et me dit:

Ce sont tout simplement de braves Smoggers qui ont caché là leur contrebande, de peur de la visite des douaniers ou des gardes-côtes français, et qui s'apprêtent à remettre en mer cette nuit avec ce fruit défendu. Cela m'explique pourquoi ils ont un navire qui doit si bien marcher.

— Mais, lui dis-je, si cela était, pourquoi le lieutenant de votre brick, qui n'est ni garde-côte ni douanier, viendrait-il les épier ainsi?

— Vous avez raison, reprit Falmouth, je m'y perds: voyons donc la fin de tout ceci.

Dix minutes après l'embarquement des caisses, la chaloupe, si chargée qu'elle enfonçait presque au niveau de l'eau, regagna péniblement le mystère qui venait de hisser ses dernières voiles.

À peine l'embarcation avait-elle pris le large que Geordy s'élança de sa cachette, et courut de toutes ses forces dans la direction de la baie où était mouillé le yacht; mais cette fois le lieutenant, au lieu de se glisser derrière les rochers, suivit le bord de la grève, et les marins de la chaloupe l'aperçurent à la clarté de la lune.

Aussitôt Falmouth au caban noir, piqué à la pompe, se leva, abandonnant son gouvernail, prit un fusil, et ajusta vivement Geordy.

La lune brilla dans l'obscurité, le coup partit...

Quelques secondes après de feu eût été le premier, Geordy ne nous parut pas blessé, car il continua de courir jusqu'à un détour de la côte où nous le perdîmes de vue.

— Regagnons le mouillage de la goélette, dis-je à Falmouth, il sera peut-être temps encore de nous rendre à bord de ce mystère, et d'y entrer justice de son attaque.

Tout en courant précipitamment le long de la rampe des rochers, nous voyions toujours la chaloupe forcer de rames pour rejoindre le mystère.

En peu d'instants elle l'eût atteint, fut hissée à bord, et le bâtiment, entraîné au vent du nord ses grandes sautes, comme deux ailes immenses, disparut bientôt dans les sombres profondeurs de l'horizon.

— Il est trop tard, dit Falmouth, les voiliers partis.

Nous arrivâmes en toute hâte à une misérable auberge, située près de

l'embarcadere du Frals-Port; nous y trouvâmes Geordy... Il n'était pas blessé.

— Mais explique-moi donc, lui dit Falmouth, ce que tu as été faire sur la côte, et pourquoi ces misérables viennent de te tirer deux coups de fusil?

Geordy, fort étonné de voir Falmouth instruit de cette circonstance, lui donna les détails suivants.

Le mystère sarda, mouillé dans la baie lors de l'arrivée du yacht, devait appareiller très-prochainement. Quoiqu'il eût prélevé être sur son lest, et retourner sans chargement de Barcelonne à Nice, la présence de la goélette anglaise sembla changer les dispositions du capitaine de ce bâtiment.

Son séjour à Perquerolles se prolongeant de plus en plus, Williams et Geordy s'occupèrent avec raison de voir au pavé bâtiment de commerce perdre ainsi un temps précieux; car son équipage se montait à vingt hommes, nombre de matelots d'jà singulièrement considérable pour un navire de cette force, qui, demeurant sans emploi, ne pouvait couvrir la dépense considérable de ses frais d'armement. Les deux Anglais, désireux de juger par eux-mêmes de ce que pouvait être ce bâtiment, s'y étaient rendus sous le prétexte de demander au capitaine un certain capitaine. Ils avaient pu examiner l'intérieur du mystère, qui leur sembla beaucoup plus disposé pour la course que pour le commerce; mais ils n'y virent ni armes ni munitions de guerre, car tout était couvert, depuis la cale jusqu'au pont; en vain ils avaient tâché de rencontrer le capitaine, qui n'était autre que l'homme au cabon noir. Ce dernier avait toujours éludé cette entrevue.

Enfin, dans leur troisième visite à bord de ce mystérieux bâtiment, ainsi que d'avis leur inspection des papiers du capitaine, les deux amis français n'avaient rien trouvé de suspect.

Au dire de Geordy, parmi les vingt hommes qui formaient l'équipage, on comptait cinq ou six Italiens; le reste se composait d'Espagnols et d'Américains, qui semblaient un ramassis de forbans à la physionomie sinistre et patibulaire. Ce qui avait surtout contribué à exciter les graves soupçons des Anglais, c'est que presque chaque jour, depuis une certaine absence du capitaine sarda, l'équipage de son bâtiment s'était peu à peu augmenté, et le mystère venait de mettre à la voile avec près de cinquante marins, nombre de matelots exorbitant pour un si petit navire.

— Mais, dit Falmouth à Geordy, pourquoi les amis ainsi éludés ce soir?

— Comme ces gens, que je crois pirates, s'appartenaient à mettre à la voile en même temps que le yacht de Votre Grâce, ou peut-être avant, lui dit Geordy, je me doutais qu'au moment de partir ils iraient peut-être à terre chercher des armes cachées, puisque nous n'en avions pas vu à leur bord; aussi, dès que je les ai vu à l'heure du départ du mystère avec leur chaloupe, et se diriger vers les rochers du nord, je me suis glissé le long de la côte, et je suis arrivé à temps pour avoir la certitude de ce que nous pensions, mon frère Williams et moi.

— C'est-à-dire que ces gens-là sont réellement des pirates? dit Falmouth.

— Sans aucun doute, murmura les vais-ils sont remplis d'armes, les barils de poudre; ils avaient trouvé moyen de les déposer là avant la première visite des douaniers français.

— Et les as-tu entendus parler?

— Oui, murmura; j'ai entendu un matelot américain dire à son camarade en montrant les barils de poudre : — « Voilà de la glu pour prendre la mouche anglaise... » c'est-à-dire la goélette de Votre Grâce.

— C'est à me réveiller, dis-je en souriant à Falmouth; nous sommes encore au port, et voilà les dangers qui commencent! Vous êtes vraiment gâté par le destin...

— Je comprends parfaitement leur projet, reprit Falmouth; ils comptent sans doute enlever leur prochain mystère par une jolie Golette. Ce serait pour eux une excellente acquisition; car, une fois propriétaires de mon yacht, aucun navire de guerre ne pourrait les attendre, et aucun bâtiment marchand ne pourrait leur échapper.

— Et il est superflu d'ajouter, dis-je à Falmouth, que, comme notre présence les gênerait beaucoup, ils nous jetteront sans doute à la mer le jour des hostilités.

— C'est une des conditions habituelles de ces sortes d'échanges; mais nous y mettrons, j'espère, quelques empêchements, dit Falmouth; puis il ajouta :

— Je n'ai pas besoin, Geordy, une fois en mer, de te recommander de toujours bien exposer l'horizon pour que nous ne soyons pas surpris par ces drôles. Tu es d'ailleurs au vigilant et brave marin, le digne frère de ton frère. Vous êtes tous deux hérités depuis votre enfance sur l'eau salée; aussi je suis sûr sans inquiétude des que le yacht est entre vos mains. Je vous ai vus tous deux face à face avec bien des dangers, un autre bâtiment marchant lui effrayerais... Eh bien, croiriez-vous, ajouta Falmouth en se retournant vers moi et en me montrant Geordy, croiriez-vous qu'avec cet air doux et timide, lui et son frère sont des gens dans le danger?... A cet égard, Geordy sourit modestement, mais les yeux, rougis comme une jeune fille, et alla rejoindre son frère Williams pour tout préparer, car nous devions mettre à la voile de la baie de Perquerolles le lendemain matin ou le soir le lendemain.

CHAPITRE XXXI.

La traversée.

Nous étions partis de France depuis trois jours; le vent, jusqu'alors favorable, nous devint contraire à la hauteur de la Sardaigne.

Sans être positivement sûr d'être attaqué par le mystérieux bâtiment, dont le départ avait été si brusque et si hostile, Falmouth avait recommandé un capitaine de son yacht de se tenir continuellement sur ses gardes. Les carouades de la Golette furent donc chargées à mitraille, les armes préparées dans le faux-pont, et la nuit au matelot resta continuellement en vigie, afin d'éviter toute surprise.

Je ne pouvais me lasser d'admirer le calme et la douceur des deux jeunes officiers de la goélette, leur activité silencieuse et le sentiment plein de tendresse qui semblait les attacher l'un à l'autre, et moi-même, si cela peut se dire, leurs actions les plus indifférentes à un touchant union.

Je remarquai aussi que, lorsque la manœuvre exigeait que Williams ou Geordy fussent devant Falmouth quelque commandement, leur voix savait conserver un accent respectueux pour le lord jusque dans les ordres qu'ils donnaient en sa présence. Cette nuance me parut d'un tact exquis, ou plutôt l'expression d'une nature très-édifiée.

Geordy obéissait à Williams, son aîné, avec une soumission joyeuse; rien enfin n'était plus charmant à observer que la mutuelle affection de ces deux frères, qui à chaque instant s'interrogeaient et se répondaient du regard, s'entendant ainsi au sujet de mille détails de leur service, avec une rare sagacité, ou plutôt avec une sympathie merveilleuse.

J'avais eu la curiosité de connaître la cabine qu'ils occupaient à l'avant.

J'y vis deux hommes d'un blanc d'origine, non petite table et une commode de noyer luisante comme un miroir; deux portraits grossièrement mais naïvement peints, dont l'un représentait leur mère, figure grave et douce (ils lui ressemblaient extrêmement tous deux), l'autre leur père, dont les traits mâles et ouverts respiraient la bonne humeur et la loyauté. Entre ces deux portraits, et pour tout ornement, les armes des deux frères se détachaient des lambris de chêne de leur petite chambre.

Souvent, lorsque la goélette bien en route ouvrait son sillon de blanche écume à travers les eaux paisibles de la Méditerranée, Williams et Geordy voulaient s'asseoir côte à côte sur un canot, et là, les bras entrelacés, le visage sérieux et pensif, ils lisaient pieusement une vieille Bible à l'un des versets, posée sur leurs genoux, à interrompant leur lecture pour jeter quelquefois un regard mélancolique sur l'horizon immense et solitaire... distraction qui était encore un hommage à la grandeur de Dieu!

D'autres fois, cette religieuse lecture terminée, les deux frères se livraient à de longues causeries.

Un jour j'eus la curiosité de surprendre une de leurs conversations; je vins m'asseoir près du canot où ils se tenaient d'habitude, et, après quelques mots échangés avec eux, je feignis de m'endormir...

Je les entendis alors se faire de vaines confidences sur leurs espérances, se rappeler les doux souvenirs de leur pays, s'encourager réciproquement à bien servir Falmouth, ce noble protecteur de leur famille, pour lequel ils témoignaient cet attachement respectueux, dévoué, presque filial, que conservaient antérieurement chez nous pendant plusieurs générations successives les familles domestiques (dans l'acceptation féodale du mot) (1) pour les grandes maisons qui les patronnaient.

Quand les deux frères parlèrent du lord, c'était toujours sans irrévérence, sans envie, et surtout sans aucun retour amer et jaloux sur leur obscure et pauvre condition.

Une fois, entre autres, ils racontèrent quelques particularités de la vie de Falmouth qui me frappèrent d'étonnement. Cet homme, que j'avais cru si basé sur tous les sentiments humains, avait mille fois témoigné de la bonté la plus généreuse, de la délicatesse la plus exquise. Williams et Geordy en parlaient avec admiration.

A mesure que je vivais dans l'intimité d'Ibéri, ma surprise augmentait.

Chaque jour je découvrais en lui les qualités les plus éminentes et les plus opposées au caractère factice ou réel sous lequel je l'avais connu jusqu'alors. Son humeur était d'une sérénité sans égale, sa finesse, sa pénétration prodigieuses, son esprit d'une élévation rare.

Bientôt, dans nos longues entretiens, je remarquai que son ironie devenait moins acérée, son observation moins caustique, son scepticisme moins implacable; on eût dit que peu à peu il déposait les pièces d'une armure dont il reconnaissait l'inutilité.

C'était alors avec bonheur que je voyais le caractère de Falmouth se transformer ainsi complètement.

(1) C'est-à-dire, faisant partie de la maison; il ne s'attachait à ce titre aucune idée de noblesse; les pages, les écuyers et les gentilshommes étaient dénommés dans cette acception.

Je me sentais s'échapper par l'insistance cordiale et touchante avec laquelle il me demandait mon intérêt. Je jouissais avidement de ce sentiment si fi et sincère, dont j'éprouvais pour la première fois les douceurs consolantes ; aucun sacrifice ne m'eût coûté pour assurer l'avenir de cette affection si précieuse pour moi ; et, comme je l'éprouvais généralement, vaillamment, je me sentais digne de l'inspiration.

Heureux de ma confiance, c'était avec l'accent de la gratitude la plus profonde que Falmouth me remerciait d'avoir cru à son amitié. Mais tout d'un coup ainsi dans la vie, bien appuyés l'un contre l'autre, me disant, et toutes ses peines seraient brisées : car les déceptions de l'amour, de l'orgueil, de l'ambition, toujours si douloureuses, parce qu'elles sont encouragées, devaient perdre toute leur acuité en s'évanouissant dans un cœur ami.

L'accent de sa voix était si vrai, ses traits avaient une expression de sincérité telle, que j'avais complètement oublié ma défiance ; je me livrais avec bonheur à tout l'entraînement d'une affection que je ne connaissais pas encore.

Puis venaient des causeries sans fin dont je ne saurais dire l'attrait. L'imagination de Falmouth était vive et brillante ; son esprit était inventif. Nous possédions tous deux des connaissances assez vastes, assez étendues ; aussi n'écrâmes-nous jamais un moment d'ennui, malgré les longues heures de la traversée.

A mesure que notre intimité augmentait, ma croyance en moi et en Falmouth devenait plus grande. Je me sentais heureux et meilleur, un nouvel avenir s'offrait à moi ; j'avais assez de courage pour ne pas souscrire cette futilité si frivole et si fautive à une desolante analyse. Je me baignais naïvement aller à des impressions que je trouvais si pures et si bienveillantes.

..... Nous étions en mer depuis cinq jours.

Un soir, assez tard, sur les onze heures, ayant bûssé Falmouth dans le salon, je montai sur le pont pour jouir de la fraîcheur de la nuit, et j'allai à un tour dans une yole s'enfoncer à l'arrière de la goélette.

J'étais depuis quelque temps absorbé dans mes rêveries, lorsque le matelot placé en vigie below un navire qui s'approchait.

Je me levai.

La vigie était une seconde fois.

Je vis alors presque aussitôt passer silencieusement à contre-bord, et à une très-petite distance de nous, un bâtiment qu'à ses auternes lumineuses je reconnus pour le mystère sombre de la baie de Porquerolles.

La nuit était claire, la marche du mystic peu rapide ; sur le pont de ce long et étroit navire, un grand nombre d'hommes se pressaient les uns contre les autres.

Un mat était suspendu au final. Éclairé par sa lumière rougeâtre et incertaine, je distinguai à l'arrière, et tenant le gouvernail, l'homme au capuchon noir que j'avais déjà remarqué lors de la descente de la chaloupe.

Étrange rencontre dont les suites devaient être bien plus étranges encore !

..... Le mystère s'éloigna ; le bruit de son sillage s'affaiblit.

Produit quelques minutes, je pus encore le suivre des yeux, grâce à la lueur de ses voiles ; puis elles devinrent moins distinctes, s'éclaircèrent tout à fait, et je ne vis plus, au loin, dans les ténèbres, qu'un point lumineux, qui de temps à autre disparaissait sous le jeu des voiles du mystic, comme une étoile sous un nuage.

A l'apparition de ce bâtiment si suspect, Williams avait ordonné à son frère d'aller cher-her Falmouth.

— Eh bien ! Williams, dit celui-ci en montant sur le pont, nous retrouvons donc notre mauvaise connaissance de Porquerolles ?

— Le mystic veut de passer à contre-bord de nous, murmura-t-il.

— Et quel est son avis ?

Sur l'ordre de Votre Grâce, mon avis serait de nous mettre à l'instant en défense, car je pense que ce pirate, retenu comme nous dans ces parages par les vents contraires, va nous attaquer, ne nous croyant pas prêts à le recevoir, et comptant d'ailleurs sur le nombre de son équipage.

— Prouvons donc à ces forlans qu'ils se trompent, mon brave Williams, et que quarante jolins-bulls valent mieux que ce ramassis de drôles, que cet échamillon co-mopolite du gibier de potence. Eh bien ! ajouta Falmouth en m'apercevant, voilà, mon cher, ce qui se colore à merveille : cette aventure in cachante... C'est une excellente introduction à notre fantasia de Canaris... c'est l'ouverture de notre opéra !

— En vain d'ailleurs, lui dis-je, mettons-nous donc en mesure de faire notre partie, et allons chercher nos armes.

Je descendis dans ma chambre.

Falmouth y entra presque aussitôt que moi.

Autant, sur le pont, il m'avait paru joyeux et résolu, autant je lui trouvais l'air triste et avachi.

Il me prit les mains avec émotion et me dit :

— Arthur... je suis incontinent au désespoir de cette folie !

— De quelle folie voulez-vous parler ?

— Si vous étiez blessé, dangereusement blessé ! me dit-il en attachant sur moi un regard attendri, je ne me le pardonnerais de ma vie !

— Et ne courez-vous pas les mêmes risques ?

— Sans doute... mais que vous subissez, vous, les conséquences de ma bizarre fantasia !... c'est ce que je trouve odieux !

— Quelle idée ! ne faisons-nous pas ce voyage « à frais communs » ? Ne devons-nous pas tout partager ?... Eh bien ! voilà est un accident de la route, rien de plus. Néanmoins nous nous en sommes de chercher les aventures en vrais chevaliers errants ? Enfin, vous-même, tout à l'heure, n'aviez-vous pas l'air très-satisfait de cette rencontre ?

— Tout à l'heure j'étais devant mes gus, et je ne voulais pas leur laisser deviner ma pensée... mais à vous, je puis tout dire... Eh bien ! maintenant je suis au désespoir de tout cela, et, au lieu de nous amuser à faire les farfouilles, j'ai bien envie de profiter de la vitesse de ma goélette pour...

— Y pensez-vous ? m'écriai-je : et que dirais-je au yacht-club ? qu'un de ses membres a pris plaisir devant un écumeur de mer ! Et puis, mon cher fleur, lui dis-je en riant, réfléchissez donc que vos craintes sont peu flatteuses pour mon amour-propre.

— Ah ! tenez... cela est affreux ! Pour la première fois de ma vie... je trouve un ami... selon mon rêve... et par ma faute je risque de le perdre ! s'écria Falmouth. Et si je laisse tomber sur une chaise en cachant sa tête dans ses deux mains.

— Mon cher fleur, lui répondis-je, profondément touché de son accent, remerciez au contraire le hasard qui nous fournit cette épreuve. L'émotion que nous ressentons tous les deux ne nous montre-t-elle pas que cette amitié n'est déjà bien avant dans le cœur ? Aurions-nous trouvé une révélation pareille dans une pale uniformité de la vie du monde ? Croyez-moi, voyons donc ceci une bonne fortune ; béneisons-la et profitons-en. C'est au lieu que se reconnait l'or pur...

Un piloton descendant précipitamment vint prier Falmouth de monter sur le pont.

Cet enfant sorti, fleur se jeta dans mes bras avec effusion et me dit :

— Vous êtes un zélé cœur... mon instinct ne m'a pas trompé.

Je restai seul.

Si Falmouth craignait pour moi les épreuves de ce combat, je les craignais aussi vivement pour lui.

Cette inquiétude me révélait toute l'étendue de l'affection que je lui portais.

Par quel miracle cette amitié s'était-elle si promptement développée ? Comment ses racines étaient-elles déjà si profondes, malgré mes doutes, malgré ma défiance, malgré mon incrédulité insatiable ?

Je ne sais, mais cela était ainsi, et pourtant depuis un mois à peine nous voyageons ensemble.

L'extériorité de ces progrès si rapides étonnerait les moins si l'on songe au secret instinct qui nous attirait déjà l'un vers l'autre dès avant notre départ.

..... Je pris mes armes.

J'eus alors un moment d'effroyables angoisses...

En pressant su péril que nous allions courir, je craignais d'être lâche... en plioit que mon courage ne fût pas à la hauteur d'un noble dévouement ; je me demandais si, dans un danger suprême, je saurais sacrifier ma vie pour sauver celle de Falmouth, et, je l'avoue à ma honte, je n'osai pas me répondre avec certitude...

Je me savais, il est vrai, brave, d'une bravoure froide, assez opiniâtre. J'avais en un duel, dans lequel mon énergie calme m'avait fait honneur ; mais était-ce là du vrai courage ? Un homme bien ne peut-il relâcher un duel ? peut-il ne pas s'y comporter décemment ? ne fût-ce que par savoir-vivre ou par orgueil ?

Je ne savais donc pas si j'aurais le courage prime-sautier, fulgurant, qui court au danger comme le fer à l'aimant, qui s'exalte encore dans une mêlée sanglante, et qui, plaçant au-dessus des dangers, dirige ses coups d'une main sûre et choisit ses victimes.

Je me croyais, je me sentais être la bravoure froide et inerte de l'artilleur qui attend sans pâlir un boulet près de sa batterie, mais non l'entraîneur impétueux du partisan qui, le sabre au poing, se précipite avec une ardente fureur au milieu du carnage.

Et pourtant c'était sans doute dans un combat corps à corps, dans un abordage, que nous allions avoir à défendre notre vie... Et si j'allais faillir !... Et si devant ces étrangers... si devant Falmouth, j'étais paraître lâche ! ou faible !... si mon instinct de conservation allait me trahir de stupeur !

Non, je ne saurais dire ce qu'il y eût d'épouvantable dans ce moment d'hésitation et d'incertitude sur moi-même...

Mais, je l'avoue, ce que je redoutais le plus, c'était dans le cas où la vie de Falmouth eût absolument dépendu de mon courage, c'était de me trouver au-dessous de ce noble devoir.

CHAPITRE XXXI.

Le combat.

Je remontai sur le pont.

J'avais pris une carabine à deux coups et une pesante hache turque

damaquinée, jadis achetée comme objet de curiosité, et qui, dans cette circonstance, devenait une arme excellente, car, en outre de son lourd tranchant, elle se terminait par un fer de lance très-aigu.

Je tâchai de découvrir le mystic ; mais, soit que ce bâtiment eût éteint son feu, soit qu'il eût beaucoup prolongé sa bordée, je ne le revis plus.

L'équipage du yacht avait été promptement armé.

A la hauteur des mâches de quelques boute-lev, fixés par leur point de ferre dans des sens remplis d'eau, on voyait les marins chargés du service de l'artillerie, debout auprès des canonnades ; d'autres matelots, placés de chaque bord de la poétée, chargeaient leurs armes, tandis qu'un vieux contre-maître à cheveux gris vint prendre le gouvernail des mains d'un de ses camarades beaucoup plus jeune, et dont l'expérience n'était pas sans doute assez consommée pour remplir ce poste important pendant le combat.

Tout ceci se passait dans le plus profond silence, on n'entendait que le bruit sourd des baguettes sur les bourees ou le retentissement des croasses de fusil sur le pont.

Williams à l'arrière, debout sur son banc de quart, donnait les derniers ordres. Geordy, chargé de la direction de l'artillerie, surveillait cette partie du service.

Falmouth monta sur le pont. Il avait repris son masque d'innocence habituelle.

Milord, tout est prêt, lui dit Williams. Votre Grâce veut-elle connaître ce pirate à la voile ou à l'abordage ?

— Qu'est-ce que vous aimez le mieux, du combat à l'abordage ou du combat sous voile ? me demanda Falmouth, comme a-t-il se fit agi de choisir entre du vin de Bordeaux ou du vin de Madère.

— Cela m'est absolument indifférent, lui dis-je en souriant ; géissons sans cérémonie : confiez-vous au goût de Williams, c'est le plus sûr.

— Que pensez-vous, Williams ? demanda Falmouth.

— Que, sous tant de voiles, avec l'artillerie du yacht du Votre Grâce, nous pourrions écraser ce mystic sans qu'il nous puisse empêcher... ni nous faire grand mal ; car je ne suppose pas qu'il ait emporté d'artillerie...

Et l'abordage ? demanda Falmouth.

Je crus, milord, assez connaître l'équipage du yacht pour être certain qu'après une bonne mêlée, les pirates seront repoussés, ou peut-être même que leur mystic restera en notre pouvoir. Mais, s'écria tout à coup Williams en indiquant un point blanc du bout de sa lunette, le mystic a viré de bord ; voici qu'il revient sur nous, milord.

En effet, je vis bientôt apparaître dans l'obscurité les voiles blanches du mystic, qui s'approchait rapidement.

J'arrai ma carabine, je mis ma lèche près de moi, et j'attendis.

Je me rappelle parfaitement ce que je vis dans mon rayon d'action, n'ayant pas eu, je l'avoue, le courage de m'isoler assez de mes préoccupations personnelles pour embrasser l'ensemble de cette scène meurtrière.

J'étais debout à l'arrière et à l'hélice du yacht.

A quelques pas devant moi, au pied du mât d'artimon, me tournant le dos, un vieux matelot surveillait le gouvernail. Williams, sur son banc de quart, donnait quelques ordres à un contre-maître qui l'éclairait le chapeau à la main. Falmouth, monté sur un canon, tenant d'une main les barbauds, de l'autre son fusil, regardait dans la direction du mystic.

Le plus profond silence régnait à bord du yacht : ce fut un moment d'attente grave et solennel...

Quant à moi, ce que j'éprouvai me rappela beaucoup, qu'on excuse cette comparaison puérile, l'émotion inquiète que je ressentais dans mon enfance lorsque je m'attendais de minute en minute à ce qu'un coup de fusil fût tiré dans le courant d'une pièce de spectacle.

Unis, tantôt à avouer une autre pauvreté de mon caractère ? jamais je n'avais affronté aucun péril sans m'en être à l'inslant représenté toutes les chances fustigées. Ainsi, dans le duel dont j'ai parlé, dont qui fut, au surplus... bien acharné, je songeais, non pas à la mort, mais aux mutilations hideuses qui suivent une blessure : au moment de cet abordage, j'avais les mêmes préoccupations... Je n'avais voyagé avec bonheur, privé d'un bras ou d'une jambe, devenu ainsi pour tous un objet de pitié repulsive.

Un léger coup sur l'épaule me tira de ces réflexions.

Je me retournai ; Falmouth, sans interrompre le *Rifle Britannia* qui stillait entre ses dents, me montra du bout de son fusil quelque chose de blanc à l'horizon, qui s'approchait de plus en plus...

Je commençai à distinguer parfaitement le mystic.

Tout à coup je fus ébloui par une saignée de lumière qui au moment éclaira l'horizon, la mer et tout ce que je voyais du yacht... En même temps j'entendis la détonation successive de plusieurs armes à feu et le gémissement des balles qui passèrent près de moi.

Au bruit sec, à l'aspect de pétillément dans la détonation fut suivie, à quelques états de bois qui tombèrent à mes pieds, je m'aperçus que les balles à l'éclat loyées soit dans la mâture, soit dans la muraille du navire.

Mon premier mouvement avait été de me reculer, mon second fut d'ajuster et de tirer dans la direction du mystic... mais la réflexion me retint.

Mon impatience, mes ennuis devinrent alors extrêmes : je dis curiosité, parce que ce mot seul me semble bien exprimer l'impatience avide qui m'agitait.

Je sentais mes artères battre violemment, le sang m'affluer au cœur et mon front rougir.

A peine la détonation avait-elle loquement retenti... que le mystic sortit d'un épais nuage de fumée, ayant une de ses voiles à demi-carguée.

C'était un spectacle étrange.

A l'incertitude clarie de la lune, le corps de ce navire et ses cordages se dessinaient en noir sur le nuage blanchâtre que le vent poussait vers nous.

Un instant après, le mystic prolongea la golette de l'arrière à l'avant, presque à la loche.

Éclairé par le fanal, l'homme au capuchon noir tenait toujours le gouvernail ; d'une main il manœuvrait le timon, de l'autre il montrait le yacht, et je l'entendis crier en italien aux pirates qui se pressaient tumultueusement à son bord : — Ne tirez plus... à l'abordage ! à l'abordage !

D'après la manœuvre des pirates, l'abordage devant sans doute avoir lieu à droite, tout l'équipage du yacht se précipita de ce bord.

Les canonniers saisirent les cordes qui répondaient aux batteries des canonnades.

J'arrai l'homme au capuchon noir que j'avais parfaitement bien au bout de ma carabine.

Au moment où je pressais la détente, Williams s'écria : — Feu partout !

Je tirai, mais je ne pus voir l'effet de ma balle.

Une forte explosion ébranla le yacht. C'étaient les quatre canonnades de tribord chargées à mitraille qui venaient de faire feu presque à bout portant sur le mystic pirate, au moment sans doute où il abordait le yacht, car celui-ci reçut un choc si violent que je fus presque renversé.

Plusieurs balles sifflèrent autour de ma tête.

Un corps lourd tomba derrière moi, et j'entendis Falmouth me dire d'une voix affaiblie :

— Prenez garde à vous !

Je me redressai vers lui avec inquiétude, lorsqu'un homme portant le bonnet catalan sauta sur le pont, me prit d'une main à ma cravate et de l'autre me tira un coup de pistolet de si près que l'insanable me brûla les cheveux et la barbe.

Un mouvement brusque que je fis en me rejetant en arrière dérangea le coup, qui partit per-dessus mon épaule. Je tenais ma carabine à la main, encore chargée d'un coup ; au moment où le pirate, voyant qu'il m'avait manqué, me frappa à la tête avec la crosse de son pistolet, je lui appliquai le canon de ma carabine en pleine poitrine, et je tirai.

La commotion fut si forte que j'en eus le bras engourdi.

Le pirate tomba violemment sur lui-même, trebuché sur moi et tomba sur le dos en faisant quelques bonds convulsifs.

Je me reculai, et je marchai sur quelqu'un ; c'était Falmouth, qui gisait au pied du grand mât.

— Vous êtes blessé ? m'écriai-je en me précipitant sur lui.

— Je crois que j'ai quelque chose comme la ruisse cassée ; mais ne vous occupez pas de moi, s'écria-t-il. Prenez garde ! voilà un autre de ces brigands qui monte, je vois sa tête. Faites-lui face, ou vous êtes perdu.

A l'aspect de Falmouth étendu sur le pont, j'eus le cœur brisé.

Je ne songeai pas au moment au danger que je pouvais courir : je voulais avant tout arracher l'ennemi à une mort certaine, car, se trouvant ainsi sans défense, il devait être infailliblement massacré.

Involontairement j'avais le panneau de l'arrière, qui n'avait pas été refermé (c'était une ouverture de trois pieds carrés qui communiquait dans le salon commun). Je pris aussitôt Falmouth par-dessous les bras, et je le retai jusqu'à cette ouverture malgré sa résistance, car il ne se décollait en criant :

— Voilà ce brigand monté. Il va sauter sur vous !

Sans répondre à Falmouth, et usant de ma force, je l'assis sur le bord du panneau, ses jambes pendantes dans l'intérieur, et je lui dis : — Maintenez bien vos genoux fléchis, vous serez du moins en sûreté.

— Le voilà ! il est trop tard. Vous vous perdez en me sauvant ! s'écria Falmouth avec un accent déchirant.

Comme il disait ces mots, je le fis, par un dernier effort, glisser dans l'intérieur de la chambre, où il n'avait plus rien à craindre.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. J'étais encore basé, au genou à terre, lorsque une main de fer me saisit au cou, un genou vigoureux s'appuya sur ma reins, et en même temps on me porta un coup violent à l'épaule. Ce coup fut suivi d'une fraîcheur aiguë.

Ma tête était sur le pont, à ma portée : je la saisis, et, tout en insistant sur l'effort désespéré pour me relever, je la tenez derrière moi, et au hasard, un coup furieux qui atteignit sans doute mon adversaire, car ma lèche s'arrêta sur un corps dur, et la main qui m'étreignait me lâcha tout à coup.

Je pus alors me redresser.

A peine étais-je debout que l'homme au capuchon noir, qui m'avait

ataqué pendant que Je descendais Henri dans la chambre du yacht, se précipita sur moi.

J'étais sans armes. Ayant laissé tomber ma hache, nous nous prîmes corps à corps.

Une lutte acharnée commença.

Mon caban à capuchon rabattu l'enveloppait presque entièrement, et cachait son visage. Il esquivait une de ses jambes nerveuses autour des miennes pour me faire perdre l'équilibre; puis, me serrant à m'étouffer, il voulait m'enlever du pont et me jeter par-dessus le bord de la goélette.

S'il était vigoureux, je ne l'étais pas moins.

Le désir ardent de venger Falmouth, la colère, et, dirai-je, cette patriotie, le dégoût de sentir le souffle de ce brigand sur ma joue, me donnaient de nouvelles forces.

Libagéant une de mes mains de ses mains nerveuses, je pus heureusement prendre le pirate à la gorge. J'y sentis le cordon d'un scapulaire, je le tordis autour de mon poing, et je donnai brusquement deux ou trois tours.

Je commençais probablement à étrangler mon adversaire, car je m'aperçus que son étroite faillissait.

Par un hasard heureux, un mouvement du bâtiment nous fit trébucher tous deux.

Béni qu'il fut, le pirate tomba les reins cambrés sur le plat-bord du yacht; un dernier effort, et je le jetais à la mer. J'allais y parvenir en me précipitant sur lui de tout mon poids, lorsqu'il me mordit au visage avec fureur.

Quoique plusieurs coups de feu projetaient à ce moment une vive lueur, et que le capuchon du pirate fût à moitié relevé, je ne pus distinguer ses traits, car sa figure était toute couverte de sang.

Seulement, en me jetant en arrière, je remarquai que ses dents étaient singulièrement blanches, aiguës et séparées.

N'étant de nouveau rud sur lui, je parvins à l'enlever du pont, à le mettre presque en long sur le plat-bord, et enfin à le précipiter par-dessus la bordure du yacht.

Mais, lorsque il se vit ainsi suspendu au-dessus de la mer, le pirate fit un dernier effort, s'acrocha d'une main à mon collet, de l'autre à mes cheveux, et me tint saisi de la sorte, lui en dehors du bâtiment, moi en dedans.

Je cherchais à me dégager lorsque j'eus un coup violent sur la tête. Les mains de l'homme au capuchon s'ouvrirent, et je m'évanouis.

CHAPITRE XXXIII.

Le docteur.

Bien pénible est la tâche que je me suis imposée.

Voici venir encore une des phases de ma vie que je voudrais pouvoir à jamais effacer de ma mémoire... un de ces moments de terrible vertige, pendant lesquels...

Mais l'heure de cette fatale révélation n'arrivera que trop tôt.

Etourdi du coup violent que j'avais reçu, je m'étais évanoui au moment où le capitaine des pirates tombait à la mer.

Lorsque je revins à moi, je me trouvais couché dans ma chambre, la tête et l'épaulle enveloppées de linges.

Le médecin de Falmouth, dont j'ai oublié de parler, homme grave et fort instruit, était près de moi.

Ma première pensée fut pour Henri.

— Comment va lord Falmouth? dit-il au docteur.

— Mieux va très-bien, monsieur; sa blessure n'est heureusement pas dangereuse.

— N'a-t-il pas la cuisse cassée?

— Une très-forte contusion, plus douloureuse peut-être qu'une fracture, mais peu grave...

— Et les pirates?

— Ils ont pu échapper et remettre à la voile, après avoir perdu cinq des leurs dans cette attaque, mais sans doute ils emportent un grand nombre de blessés...

— Et nous, avons-nous perdu beaucoup de monde?

— Trois matelots et un contre-maître ont été tués... de plus, neuf de nos marins sont blessés plus ou moins grièvement.

— Il faut donc, ce me semble? Quelle heure est-il donc, docteur?

— Onze heures, monsieur.

— En vérité, je crois rêver... tout ceci s'est donc passé...

— Cette nuit...

— Et mes blessures, que sont-elles?

— Une blessure à la tête et un coup de poignard à l'épaulle gauche...

Ab! monsieur, une ligne plus bas... et cette dernière atteinte était mortelle... Mais comment vous sentez-vous ce matin?

— Bien; j'éprouve un peu de cuisson à l'épaulle gauche, voilà tout; mais Falmouth, Falmouth?

— Mieux ou pourra pas marcher d'ici à quelques jours, monsieur. Malgré sa blessure, il a voulu m'aider à vous donner les premiers soins

et vous veiller cette nuit; mais, depuis une heure, ses forces l'ont abandonné, et je l'ai fait transporter chez lui: il repose paisiblement. Sûr qu'il sera réveillé, il viendra de nouveau près de vous, car il a bien hâte de vous exprimer toute sa reconnaissance, monsieur.

— Ne parlons pas de cela, docteur.

— Comment ne pas parler de cela, monsieur? s'écria le docteur. N'avez-vous pas, au milieu de ce combat acharné, oublié votre propre salut pour refuser secours du plus grand péril? N'avez-vous pas été blessé en accomplissant ce trait de courageux amitié? Ah! monsieur, mieux publiera-t-il jamais que c'est à vous qu'il doit la vie?... Et nous-mêmes, oublierons-nous jamais que c'est à vous que nous devons la conservation de nos jours?

— L'attaque a donc été bien vigoureuse, docteur?

— Partout elle a été terrible... mais nos marins, quoique inférieurs en nombre, l'ont intrépidement repoussée... Ils ont enfin rivalisé d'audace avec vous, monsieur; car vous sang-froid, votre lutte corps à corps avec le capitaine de ces furieux ont fait l'admiration de tout notre équipage.

— Et vous m'assurez que la blessure de Falmouth n'est pas dangereuse?

— Non, monsieur... mais, si vous le permettez, je vais aller voir s'il n'a pas besoin de moi.

— Allez, allez, docteur et revenez m'avertir quand je pourrai le voir.

Je restai seul.

CHAPITRE XXXIV.

L'amitié.

Henri me devait la vie.

Je ne saurais dire avec quel orgueilleux bonheur mon cœur répétait, commentait ces paroles!

Combien je bénissais le hasard qui m'avait mis à même de prouver à Falmouth que mon amitié était vive et vraie.

Jusqu'alors, tout en me livrant à l'entraînement de cette affection, j'avais senti qu'il lui manquait la consécration solennelle de quelque grand événement.

Si j'attachais quelque prix à mon acte de courage, c'est qu'en m'élevant à mes yeux, c'est qu'en me montrant que j'étais capable d'une résolution généreuse, cet acte me rassurait sur la solidité de mon attachement pour Falmouth.

Or, avec mon caractère, croire en moi, c'était croire en lui; je me croyais ami vrai, ardent, dévoué, c'était me croire digne d'inspirer une amitié vraie, ardente et dévouée.

Je ressentais cette confiance intrépidité du soldat qui, sûr désormais de se comporter hardiment au feu, attend avec impatience et sécurité une occasion nouvelle de prouver ce qu'il vaut.

La réaction de cette confiance fut telle qu'elle influença même sur mes sentiments passés.

Fier de ma conduite envers Falmouth, je compris alors qu'Edmé, que Marguerite avaient pu m'injurier pour des qualités que leur cœur devinait sans doute, et qui venaient de se révéler à moi.

Pour la première fois enfin je compris, bonheur ineffable!... tout l'amour que ces deux nobles créatures avaient en pour moi.

Une heure après que le docteur m'eût quitté, la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer Falmouth, porté par deux de ses gens.

A peine son frontil fut-il approché de mon lit que Henri se jeta dans mes bras.

Beaucoup muet embrassement, il appuyait avec force sa tête sur mon épaulé; je sentis ses larmes couler, ses mains trembler d'émotion; il ne put me dire que ces mots: Arthur... Arthur... mon ami!

Bien des années se sont écoulées depuis ce beau jour: bien des noirs chagrins ont passé sur cette joie si radieuse, et rien n'en a pu altérer le souvenir, car maintenant encore mon cœur bat délicieusement à ces pensées!

Il est impossible de dire avec quelle délicatesse, avec quelle effusion Falmouth me témoignait sa reconnaissance. Les termes me manquent pour peindre ce que l'accent, ce que l'expression des traits, des regards, de la voix peuvent seuls traduire.

Les vents contraires durèrent plusieurs jours et nous empêchèrent d'atteindre l'île aussi tôt que nous l'avions espéré.

La blessure de Falmouth marchait rapidement vers sa guérison; mais la mienne fut un cure plus lente.

Henri, pendant cette période, me prodigua les soins du frère le plus tendre.

Avec quelle anxiété douloureuse chaque matin il épiait le regard du docteur, lorsque celui-ci levait l'appareil de ma blessure! Que de minutieuses questions sur l'époque probable de ma guérison! Quelles étaient enfin son impatience ou sa joie, lorsque les prévisions du docteur en éloignaient ou en approchaient le terme!

Parlerai-je encore de mille riens, de mille attentions charmantes, qui

révélaient sa sollicitude exquise, et dont je me sentais profondément heureux ?

Falmouth me dit toute sa vie ; je ne lui cachai rien de la mienne. Il avait donc ses devoirs plus que moi : sa parole convaincue, éloquent, nourri de l'expérience des hommes et des choses, prenait peu à peu sur moi esprit une autorité singulière.

Rien de plus élevé, de plus grandiose que ses convictions morales et politiques.

Je restais confondu d'étonnement et d'admiration en découvrant ainsi chaque jour de nouveaux trésors de sensibilité exquise, de haute raison et de savoir éminent, sous les dehors rouillés et froids que Falmouth affectait habituellement.

Que dirai-je ? sous le masque sceptique et railleur du don Juan byronien, c'était le chaleureux et vaillant cœur du *Père de Schiller*, c'était son ardent et saint amour de l'humanité, c'était sa foi sincère dans le bien, c'était ses croyances généreuses, ses magnifiques théories pour le bonheur de tous.

Si Falmouth m'avait apparu sous ce nouvel aspect, c'est que pendant nos longs jours de navigation nous avions effleuré, traité, approfondi bien des sujets d'entretien.

Ainsi, j'étais jusqu'alors resté profondément indifférent aux questions politiques ; et pourtant je sentis vibrer en moi de nouvelles cordes, lorsque Fleury, encore transporté d'indignation, me raconta les combats acharnés que lui, pair d'Angleterre, avait soutenus dans le parlement contre le parti ultra-tory, qu'il me peignait comme la honte de son pays !

Je ne pouvais rester froid devant l'émotion douloureuse, devant les regrets poignants de Falmouth, qui dépêchait la vanité de ses efforts, et se jetait dans la faiblesse coupable avec laquelle il avait abandonné la lutte, alors que la victoire n'était pas désespérée.

J'ignore donc ces détails, parce qu'ils amenèrent un des événements les plus pénibles de ma vie.

Depuis deux jours Falmouth me semblait profondément absorbé.

Plusieurs fois je l'avais pressé de me confier le sujet de ses préoccupations ; il m'avait toujours répondu, en souriant, de ne pas m'inquiéter, qu'il travaillait pour nous deux, et que bientôt je verrais le fruit de ses élaborations.

En effet, un matin Henri entra chez moi d'un air grave, me remit une lettre cachetée et me dit avec émotion : — Lisez ceci... mon ami, il s'agit de notre avenir...

Puis il me serra la main et sortit.

Voilà cette lettre...

Voilà ces simples et nobles pages, où la grande âme de Falmouth se révèle tout entière.

Quelle fut ma réponse !

Ab !... ce souvenir est abominable...

CHAPITRE XXXV.

La lettre.

LORD FALMOUTH A ARTHUR.

A bord du yacht le *Garth*, 13 juin 18...

« J'aurais pu vous dire tout ce que je vous écris, mon ami ; mais je désire que vous conserviez cette lettre.

« Si les projets dont je vous entretenais se réalisent... un jour nous retournerons avec vous, en songeant que tel aura été le point de départ de la glorieuse carrière que je rêve pour nous deux.

« Si, au contraire, le sort nous sépare, ces pages vous resteront comme un récit simple et vrai des circonstances qui m'ont inspiré l'attachement que j'ai pour vous.

« Lorsque je vous rencontrai pour la première fois, ce fut à un déjeuner chez M. de Vernay ; l'agréable de votre conversation me frappa ; puis, à quelques traits de votre esprit, je vis qu'avec tous les dehors de la bienveillance et de la cordialité, vous deviez pourtant rester à tout jamais séparé des autres hommes par une barrière infranchissable.

« Dès lors, je m'intéressai vivement à vous.

« Je savais par expérience que les caractères excentriques tels que le vôtre souffrent cruellement de l'isolement qu'ils s'imposent ; car ces natures libres, délicates et ombageuses ne peuvent se fonder dans la masse du monde... se sentant toujours meurtries ou blessées, leur instinct les porte à se créer une triste solitude au milieu des hommes.

« Je partis pour l'Angleterre sous l'empire de ces idées.

« A Londres, je rencontrai plusieurs personnes qui me parlèrent de vous d'une façon qui me confirma dans ma opinion à votre égard.

« Je vous retrouvai quelques mois après chez madame de Pénafiel, dont vous étiez très-occupé.

« Comme je partageais alors les préventions du monde contre elle, et que vous m'avez pas encore appris tout ce qu'elle valait, je m'étonnai de vous voir, vous, chercher le bonheur dans une liaison avec une femme d'une légèreté si reconnue ; l'équité, sa supériorité que je vous supposais devant être à chaque instant cruellement froissée dans vos relations avec madame de Pénafiel.

« Les hommes comme vous, mon ami, sont dotés d'un tact, d'une finesse, d'une sûreté extraordinaire qui les empêchent généralement de se laisser surprendre sur les affirmations qu'ils choisissent ; est-ce vrai ? Hélène, Marguerite, n'étaient-elles pas en tout dignes de votre amour ? Ainsi, croyez-moi, coulez-vous toujours en orage à vos premières impressions.

« Je vous dis cela, parce que je sens combien je vous aime, et qu'il doit être dans votre instinct de m'écouter aussi.

« Enfin de cette parenté, je reviens à la marquise.

« Tant que je vous vis heureux, vous ne m'intéressiez que par le mal que j'entrevois dire de vous.

« Mais bientôt le décalage du monde entre votre bonheur devint si général et si acharné, les cabalins devinrent si furieux, que je commençai à croire que madame de Pénafiel méritait votre amour, comme vous méritiez le sien. Plus tard, vous m'avez tout dit, et je reconnus ma première erreur : j'ai vu cette cruelle rature.

« Vous avez bien douloureusement expié vos doutes ! qu'ils vous soient pardonnés.

« Lorsque vous m'avez demandé de vous aider à rendre service au mari de votre cousine Hélène, la délicate de vos procédés à son égard fut si touchante, que vos grandités de beaucoup dans mon opinion ; je ressentis pour vous une estime, une admiration profonde... Oh ! mon ami, j'admire plus encore votre dé-intérêt que votre mansuétude d'agir... parce que je pénétrais que, par une juste disposition de votre caractère, vous trouviez moyen de bécoter à vos propres yeux le malice de cette action, et que vous ne seriez pas même récompensé par votre conscience.

« Depuis longtemps je méditais, par désespoir d'aller en Grèce ; je vous vis si malheureux, que je crus le moment favorable pour vous proposer d'entreprendre ce voyage avec moi. Je l'eus mal de mystère pour piquer votre curiosité, et lorsque je vous vis décidé à m'accompagner, je fus bien heureux.

« Pourquoi si heureux, mon ami ? parce que, sans vous ressembler en tout, le hasard ou les hautes exigences de mon cœur m'avaient fait jusqu'alors méconnaître les douceurs de l'amitié, et que je me sentais attiré vers vous par de grandes conformités de caractère et d'esprit ; parce que je croyais que ce voyage vous serait une utile distraction ; parce qu'enfin je trouvais une précieuse occasion de souer avec vous des rapports solides et durables.

« Je vis que j'aurais auprès de vous de grandes délices à vaincre, des doutes bien caracités à combattre... mais je ne me résistai pas, je me livrai à la persévérance de mon attachement et à la capacité de votre cœur ; il vous avait choisi l'amour d'Hélène, de Marguerite ; il devait me choisir, moi, pour votre ami.

« Pourtant, m'apercevant de la lenteur de mes progrès dans votre affection, je craignais quelquefois que vous ne vous fussiez mépris sans dehors de froideur et d'insouciance que j'affectais habituellement. Pourtant, peu à peu la confiance vous vint, et, quelques jours après notre départ de France, nous étions frères...

« Le développement rapide de notre amitié ne me surprit pas : il y avait entre nous, je crois, une telle affinité, nos deux âmes étaient pour ainsi dire si vivement oimantées par la sympathie, qu'au premier contact elles devaient se fier à tout jamais.

« Une fois certain de votre affection, j'examinai mon trésor à loisir. Je fis comme ces antiquaires qui, mystères enfin de la rareté qu'ils conviennent, se détachent dans l'existence, dans l'admiration de ses beautés. Ce fut ainsi que j'appréciai votre savoir, votre sens profond. Ce fut alors que je cherchai à éveiller les grands instincts que je croyais exister en vous.

« Je ne m'étais pas trompé... depuis ces découvertes, vous ne fûtes plus à mes yeux un pauvre enfant nerveux et irritable que l'on aime parce qu'il est faible et parce qu'il souffre, mais un jeune homme fier et hardi, à la forte pensée, à la vaste intelligence, à l'esprit flexible, qui avait tous les défauts de ses qualités éminentes.

« Le mystère sarda nous attaqua ; j'eus un horrible pressentiment... je voulais éviter le combat. Cela fut impossible, et je remercie maintenant le destin... car vous êtes presque guéri, et je vous dois la vie.

« Oui, Arthur, je vous dois la vie du corps, car j'existe ; je vous dois la vie de l'âme, car vous êtes mon ami.

« Savez-vous que si je ne connaissais pas la puissance de ma gratitude, je serais effrayé ?

« Depuis longtemps je cherchais le moyen de faire aussi, moi, quelque chose pour votre bonheur, à vous qui avez tant fait pour le mien.

« Ma tâche était difficile... vous aviez tout ; jeunesse, intelligence, non, fortune, générosité et noble caractère... Mais je m'aperçus qu'une tâche tendante à l'ambition de si rares avantages !

« Là était la source de vos malheurs. C'est à cette source que je vous luis remonter pour la détourner. Que je le délivre à jamais de ses doutes

affreux, me dis-je... ne me devra-t-il pas les avantages dont ce doute l'empêche de jouir ?

« Vous m'avez souvent dit que vous rêviez de défiance et de misanthropie égarée sont les seuls véritables malheurs de votre vie... Mais savez-vous ce qui les cause, ces accès?... l'incertitude morale dans laquelle vous vivez ! »

« Votre imagination est vive, ardente ; n'ayant pas d'aliment, elle vous prend pour victime ! »

« De cette réaction continuelle de votre esprit sur votre cœur, de ce besoin insatiable d'occuper votre pensée, nait cette funeste habitude d'analyse que vous vous imposez à de horribles études, qui vous conduisent à de si décevantes découvertes chez vous et chez les autres ! »

« Croyez-moi, mon ami : car j'ai vu bien des misérables j'ai profondément réfléchi aux conditions de votre caractère, et je crois dire vrai : croyez-moi, du moment où vous aurez donné une glorieuse pâture à l'activité dévorante qui vous obsède, ce sera avec délices, ce sera avec une confiance inébranlable que vous vous indulgerez dans l'impression des sentiments tendres. Vous y croirez aveuglément, car vous n'aurez plus le temps de douter. »

« Avant de savoir ce que vous valiez, ce voyage de Grèce m'avait semblé pour vous une occupation anodine ; mais maintenant que je vous connais mieux, je le sens, ce voyage n'est plus en proportion avec la puissance de conception que j'ai reconnue en vous. Maintenant, enfin, que je compte sur vous comme je compte sur moi, de nouveaux horizons se vous ouvrent à ma vue. Ce n'est plus à des entreprises stériles que je voudrais employer votre courage et votre intelligence... J'ai un plus noble but... peut-être le repêchage de vous comme une charrue ; mais réfléchissez, et vous reconnaîtrez qu'il y a de nombreuses chances de succès. »

« Le problème que j'avais à résoudre était donc celui-ci : vous rendre heureux sans me nuire, c'est-à-dire sans vous quitter ; occuper assez magnifiquement votre esprit pour qu'il ne me disputât plus votre amitié ; appliquer enfin à quelque grand intérêt toutes vos précieuses qualités, qui, laissées sans emploi, se désolent et deviennent fatales, comme ces substances généreuses que la fermentation rend détestables. »

« Quand je vous ai parlé de l'Angleterre, de son avenir, de la part que je prenais dans les lotes où se désolent des destinées, je vous ai vu attentif, curieux, ému... de nobles, d'éloquentes paroles vous sont échappées : vous avez senti, avec toute la naïveté de l'inspiration, des idées neuves, hardies. J'ai bien étudié vos mouvements, vos traits, votre accent ; tout m'a convaincu que si vous le voulez, mon ami, vous serez apte à agir puissamment sur les hommes. Votre savoir est vaste, vos études sont profondes, votre caractère est ardent et fier, votre position indépendante, votre nom recommandable... écoutez mon projet. »

« Nous allons d'abord à Malte, pour laisser arriver le terme de votre guérison, et prendre le repos dont vous avez besoin. Nous renouons au brail de Canaris, et nous retournons en Angleterre. »

« Lors de vos voyages dans mon pays, vous ne vous étiez guère occupé d'études sérieuses ; cette fois, guidé par moi, qui partage vos travaux, vous étudiez le mécanisme du gouvernement anglais, ses intérêts, son économie, etc. ; puis nous allons demander les mêmes renseignements à l'Allemagne, à la Russie, aux États-Unis, afin de compléter votre éducation politique. »

« Si je ne savais la maturité précoce de votre esprit, mon ami, je vous dirais de ne pas trop vous effrayer de ce grave itinéraire. Tous deux jeunes, riches, gais, intelligents, forts et hardis, comme le sont deux frères qui comptent l'un sur l'autre, nous marchons à notre but en nous reposant de l'étude dans les plaisirs, et des plaisirs dans l'étude. »

« Notre position dans le monde et l'espace même de nos études, nous obligent à parcourir tous les degrés de l'échelle sociale, nous mettent dans chaque pays en rapport avec toutes les supériorités de nom, d'intelligence ou de fortune. Savez-vous, enfin, que c'est l'horizon lointain de cette existence si brillante, du cette ambition qui met en jeu toutes nos facultés, des plus folles jusqu'aux plus élevées ? Savez-vous, enfin, quelle est pour vous la récompense de ces occupations attachantes, mêlées des joies du monde et partagées par l'amitié la plus constante ? Je savez-vous ?... Peut-être le soir de la destinée d'un grand peuple, car vous pouvez un jour devenir ministre... premier ministre. »

« Quant aux moyens à employer pour atteindre ce terme, qui va vous paraître inconcevable, nous en sommes, et vous verrez que votre savoir, que votre nom, que votre fortune, que vos longues études politiques, que l'expérience des hommes et des choses que nous aurons acquise pendant nos voyages vous ouvriront les portes du pouvoir, soit que vous vous présentiez à la Chambre des députés, soit que vous entriez dans la carrière diplomatique par quelque emploi important. »

« En tout cas, mon ami, votre direction devient la mienne : si vous restez à Paris comme membre du gouvernement, j'accepte près de la cour de France une mission que j'ai longtemps refusée ; si vous êtes appelé près de quelque cabinet étranger, je puis assez compter sur mon influence pour être sûr d'être votre directeur. »

« Sans doute, votre position est telle que si vous n'avez pas besoin de ces places pour nous retrouver, et continuer les rapports dont nous sommes si heureux ; mais, je vous l'ai dit, il nous faut avant tout combattre votre ennemi mortel... le désespoir, et le combattre d'une manière grande, élevée, en tout digne de votre intelligence. Or, mon

ami, aurons-nous jamais une plus noble ambition ? nous occuper de la destinée de nos deux pays ? votre amitié servir de lien à leurs intérêts, les unir, les confondre... comme elle a uni et confondu nos cœurs ! »

« Et ne me dites pas que ceci soit un rêve, une chimère... Des gens d'un talent médiocre sont arrivés au terme que je vous propose. Et d'ailleurs, lors même que le succès du voyage serait incertain, la route n'est-elle pas admirable ? De quelle fécondité pour l'avenir ne seront pas nos tentatives, en admettant même qu'elles soient folles ? »

« Alors, alors, Arthur, du courage ; usez fermement, grandement des dons que le destin vous a prodigués, et surtout, mon ami, échappez à cette incertitude si funeste à votre repos et à votre cœur. »

« Un! échappez-lui, car, je vous l'avoue, maintenant votre amitié m'est si chère, votre bonheur m'est si précieux, que je ferais tout au monde pour les voir l'un et l'autre abriter par quelque noble et légitime ambition. »

« Voilà mes projets... voici mes espérances... Qu'en pensez-vous, mon ami ? Je vous ai écrit tout ceci, par ce que, malgré moi, j'ai craint qu'en vous parlant une raillerie, au point de votre part ne vint glacer mon élan ; et comme, avant toute chose, je tenais à vous convaincre, j'ai pris le parti de parler seul. »

« Afin de pousser la bizarrerie jusqu'en bout, je vous demande une réponse écrite. »

« Selon que vous accepterez ou non ces offres d'une amitié sincère, votre lettre datera un des jours les plus heureux ou les plus malheureux de ma vie. »

« H. P. »

CHAPITRE XXXVI.

D'ENFER.

Avant de recevoir cette lettre... j'étais profondément heureux... j'étais plein de confiance et de sérénité dans l'affection de Falmouth pour moi, j'étais plein de foi dans celle que je ressentais pour lui ; pourquoi ces pages si simples et si touchantes échangeront-elles tout à coup ce jour brillant en une nuit profonde ?

Deux fois je relus cette lettre. Ce qui me frappa d'abord fut le sublime, l'impensable dévouement de Falmouth, qui, pour m'arracher au désespoir que j'avais senti comme si fatal à mon bonheur, m'offrait de partager mes voyages, mes études et jusqu'à la carrière que le succès pouvait m'ouvrir.

Ce qui me donna beaucoup aussi... ce qui me blessa presque... fut l'exagération nécessairement moqueuse avec laquelle Falmouth parlait de mon mérite ; mérité qui, selon lui, n'allait pas moins qu'à faire de moi un premier ministre... ou un ambassadeur.

Malheureusement, sans doute, je ne suis pas né pour comprendre les magnifiques exaltations du l'ami ; car la résolution de Falmouth me sembla si exorbitante, si en dehors de toutes proportions humaines, si au-dessus des preuves que j'avais pu lui donner de mon affection, que je me demandai plusieurs fois si c'était bien à moi qu'il faisait cette offre... et comment j'avais pu mériter qu'il me la fit.

Si ce que j'avais fait pour lui n'était pas digne de ce dévouement de sa part... quel était donc le motif qui l'avait engagé à m'offrir tant... pour si peu ?

Je ne mis pas sans lutte l'influence de ces malheureuses pensées, car je prévoyais quelque prochain et terrible accès de défiance.

Plusieurs fois je voulais détourner mon esprit de la pente fatale où je le voyais s'engager, mais je me sentais entraîné malgré moi vers les noirs abîmes du doute.

Epouvanté, je fus sur le point d'aller trouver Henri et de le supplier de me sauver de moi-même... de m'expliquer pour ainsi dire tout ce qui me semblait incompréhensible dans son admirable dévouement, de lui mettre à la portée de mon esprit, encore peu fait à ces amitiés passionnées et radieuses dont il était si digne qu'il ne pouvait les contempler sans vertige. Mais une fausse, mais une si misérable honte me retint ; je vis une Élisabeth, une Lilius, un humilant aveu d'infériorité dans ce qui était été de ma part une preuve touchante de confiance et d'abandon.

Malgré moi, je sentis avec terreur qu'il allait en être de mon amitié pour Falmouth comme des autres sentiments que j'avais éprouvés. Cette amitié était à son paroxysme, elle devait nécessairement occuper ma vie, agrandir mon avenir... il me fallait la briser.

J'éprouvais une sensation étrange ; il me semblait que mon esprit descendait rapidement d'une sphère idéale, peuplée des figures les plus exaltées, vers un désert sombre et sans bornes.

Une comparaison physique expliquera cette impression toute morale. Les ailes qui m'avaient quelque temps soulevées dans la région des plus divines croyances me manquant tout à coup, je retombai sur le sol aride et désolé de l'analyse, au milieu des ruines de mes premières espérances !

Ma foi, jusque-là si sincère et si pure à l'amitié, à la sainte amitié, devait, hélas ! augmenter encore ces tristes débris.

Plus je songeais à l'admirable proposition de Falmouth, plus j'appréciais la sollicitude exquise, presque paternelle, qui lui lui avait dictée... moins je m'en sentais digne.

Je ne pouvais comprendre, je ne pouvais croire que le service que je lui avais rendu en le mettant à l'abri du danger valût une telle abnégation de lui-même. Cet ordre de pensées m'amena bientôt à rabaisser tout ce qu'il y avait eu de véritablement généreux dans ma conduite envers Henri.

Momment étrange! Au contraire de ces hommes qui, faisant des bassesses par nature, emploient toutes les ressources de leur intelligence à prouver que leur conduite est honorable, je parvins à force de sophismes à avoir à mes yeux que noble action dont je devais être fier.

Après tout, me disais-je, quel service si énorme ai-je donc rendu à Falmouth pour qu'il me fasse des offres si magnifiques? Je lui ai sauvé la vie... soit; mais Williams, mais le dernier matelot de son yacht se serait trouvé dans une position semblable que je l'aurais également secouru...

C'était donc de ma part un premier mouvement instinctif, et non le fruit de la réflexion.

Et puis, cette action m'avait-elle coûté? Non, je n'avais pas hésité un instant; le mérite en était donc médiocre, car la valeur d'une action ne saurait être jugée qu'en raison des sacrifices qu'elle impose.

Un millionnaire donnant un louis à un pauvre m'a toujours peu touché; ce pauvre, partagé et loisé avec un plus malheureux que lui, me paraissait aulme.

Ces fous sous l'obsession de ces paradoxes, aussi tristes qu'insensés, je ne m'arrêtais plus.

Ma bravoure ne fut pas moins rabaisée à mes propres yeux.

En me montrant si intrépide dans ma lutte contre ces parasites, me disais-je, avais-je un moment pensé à l'honneur de soutenir dignement le nom français aux yeux des Anglais, à délivrer la mer des brigands qui l'infestaient, à prouver à Falmouth que, malgré la faiblesse maladroite de mon caractère, je possédais au moins le courage d'action; avais-je au moins été emporté par la soif du danger, par une fureur aveugle, mais pleine d'audace: non... J'avais sans doute obéi à un instinct machinal de conservation; j'avais rendu coup pour coup: j'avais voulu tuer pour n'être pas tué. Il n'y avait donc pas plus de grandeur et de noblesse dans mon action que dans la rage désespérée de l'animal aux abois qui se ne avec féroce sur l'ennemi qui l'attaque.

Puis, pour dernier argument contre moi-même, je me demandais pourquoi mon cœur se remplissait ainsi de tristesse et d'amertume. Il fallait que mon action ne fût pas complètement grande, puisque les sentiments élevés qu'elle avait éveillés dans mon âme s'étaient déjà pour faire place aux doutes les plus odieux sur moi et sur Falmouth.

Illus! la terrible conclusion de toutes ces imaginations maudites ne devait pas se faire attendre.

Maintenant que je réfléchis de sang-froid à ce cruel aveuglement, je songe que j'étais peut-être poussé à cette impitoyable analyse par une jalouse mesquinerie que je ne m'avais pas.

N'étant pas capable d'un dévouement semblable à celui de Falmouth, sans doute je voulais le flétrir en lui trouvant une arrière-pensée misérable.

Peut-être encore voulais-je me soustraire à une influence que je redoutais...

Je fis donc une sorte d'inventaire placid de ce que je devais Falmouth et de ce qu'il m'offrait... On est dit l'émancipation funèbre des dépouilles d'un mort.

Ceci me parut évident, irrécusable, à savoir: que le prix que Falmouth mettait au service que je lui avais rendu était exorbitant.

Pourquoi m'aurait-il ce prix exorbitant?

Je venais de trop me rabaisser à mes yeux, je me sentais trop stérile, même par ces doutes, par ces calculs ignobles, pour croire un instant que la sympathie qu'il disait éprouver pour moi fût réelle: ne m'avait-il pas avoué qu'un bœuf très-délicat lui indiquait toujours les âmes d'élite pour lesquelles il devait ressusciter quelque affinité?

Consentait alors un caractère si gracieux pouvait-il éprouver de l'attrait pour moi, si indigne, si incapable d'en inspirer?

Quel intérêt n'ai-je donc à flétrir cette exagération?

Son nom est beaucoup plus illustre que le mien, sa fortune est énorme, sa position est des plus éminentes; ce n'est donc pas la vanité qui peut le rapprocher de moi...

Son courage est connu, ce n'est donc pas un défenseur qu'il peut vouloir en moi.

Son esprit est vif, brillant, original; et pendant longues années il a vécu seul, je ne puis donc être à ses yeux une sorte de bouffon...

Je fus longtemps, je l'avoue, à trouver quel était l'intérêt qui faisait agir Falmouth...

Tout à coup, à force de creuser l'abîme fangeux des plus hideux instincts, une idée infernale me vint à l'esprit.

J'eus un moment d'esclandre triomphale: j'avais deviné...

Je crus tout comprendre, tout expliquer par cette étrange, par cette abominable interprétation.

Un horrible vertige me saisit...

CHAPITRE XXXVII.

Le duel

J'écrivis à la hâte les lignes suivantes en réponse à l'admirable lettre de Falmouth.

Je sonnai et je lui envoyai le billet.

..... (1).

Comme toujours, une fois cette lettre partie, lorsque je revins à moi, lorsque je réfléchis à cet outrage infâme... je fus épouvanté.

Si je m'étais trompé!!!

J'aurais donné ma vie pour ne pas avoir écrit ces lignes terribles. Il n'était plus temps.

Ma chambre était séparée de celle de Falmouth par une cloison. Dans une épouvantable anxiété, j'écoutais...

Lorsque le valet qui avait apporté ma lettre à Falmouth eut refermé la porte, il se fit un profond silence.

Puis tout à coup un mouvement impétueux renversa une chaise... Et j'entendis Falmouth se précipiter à la porte d'un pas lourd et incertain, car il paraissait à peine marcher.

Il allait voir.

Mon cœur battait à se rompre.

Ses pas approchèrent.

Je me sentis mouillé d'une sueur froide... j'eus peur.

Ma porte s'ouvrit brusquement. Il entra se traînant sur sa canne.

Il me vit... non, de ma vie je n'oublierai l'expression de colère fulgurante qui défilait sur son visage; ou eût dit un masque de marbre illuminé par deux yeux flamboyants.

— Vos armes! s'écria-t-il d'une voix vibrante d'indignation en me montrant la lettre qu'il tenait à la main. Vos armes!!!

Un remords affreux me saisit, il fut si violent qu'il m'inspira une lâche rétraction de mon infamie.

— Henri! lui dis-je en lui montrant cette lettre d'un air désespéré, pardonnez-moi.

Pardon!... Vous ne voulez donc pas vous battre? s'écria Falmouth avec rage.

Le rouge me vint au front, la honte de me voir soupçonné de faiblesse m'exaspéra, et je lui répondis: — Monsieur... mes armes seront les vôtres.

— Je vous fais grâce de ces délicatesses. Quelles sont vos armes? finissons-en... répétez-le durement.

J'allais déclater; mais, me souvenant que Falmouth était chez lui, je me contins.

— Vous et moi, lui dis-je, nous sommes trop blessés, je crois, pour pouvoir nous servir de nos épées... le pistolet sera donc l'arme la plus convenable.

— C'est juste, dit Falmouth en se laissant tomber sur un fauteuil.

Il souleva.

Un de ses gens entra.

— Friez M. Williams de descendre, dit Falmouth.

Le valet sortit.

— Williams et Geordy nous serviront de témoins, me dit impérieusement Falmouth.

Je lia un signe de consentement machinal... j'étais anéanti.

Williams descendit.

— Où sommes-nous, Williams? Quelle est la terre la plus proche?

— Le vent ayant soufflé du nord-est ce matin, m'indiqua, il nous met en bonne route pour Malte. S'il continuait, nous pourrions y arriver demain soir.

— Tâche donc, mon brave Williams, de nous y conduire le plus tôt possible... Mais donne-moi ton bras pour rentrer chez moi.

Je restai seul.

Je n'ai pas besoin de dire l'amertume de mon désespoir.

Bavée par une fièvre ardente qui se développa, ma blessure me fit de nouveau beaucoup souffrir.

Plongé à chaque instant dans les vagues soulevées par le vent, dont la violence augmentait d'heure en heure, la goélette recevait de rudes secousses. Ce langage me causait un ébranlement si douloureux, que parfois je ne pouvais retenir un cri aigu.

Le docteur vint à m'informer de mes nouvelles et me demanda comment je me trouvais; par une sorte d'obstination poétique, je lui cachai mes souffrances.

Cet homme appartenait à Falmouth. Un scrupule exagéré m'empêchait d'accepter désormais ses soins.

Quelques heures je passai, mon Dieu! Cette crise fut épouvantable.

Les émotions que je venais de ressentir, jointes à l'ardeur de la fièvre...

(1) Toute cette lettre se trouve soigneusement notée dans le manuscrit du Journal d'un Inconnu.

vre, exaltèrent à ce point sa sensibilité nerveuse, que, réprimé dans mon lit, je ne pouvais supporter l'état du jour : je cachai ma figure dans mes mains, et je pleurai amèrement.

D'habitude, les larmes me soulageaient, mais celles-ci étaient âpres et cuisantes.

Puis, lorsque mon désespoir eut atteint son paroxysme, par un triste besoin de contraste qui m'était familier, je comparai ce qui était à ce qui avait été... surtout à ce qui aurait été... si je n'avais pas volontairement fêtré, brisé, soufflé tant de nouvelles chaînes de bonheur !

Un lieu de chercher à enlever la honte dans la solitude et dans les ténérances, au lieu de me plonger dans les larmes plus tristes, au lieu de subir cet isolement que je venais de provoquer si outrageusement, je me serais senti le cœur alléger, épanoui !

Cet homme, qui alors me haïssait, qui me méprisait, qui m'attendait plus que l'heure de laver son injure dans mon sang, eût, comme toujours, été là, près de moi, affectueux et reconnaissant. Ces plaintes que m'arrachait la douleur physique, et que j'étais si péniblement, eussent été adoucies par la touchante sollicitude d'un frère !

Et penser... mon lieu ! m'eût-il, que cette réalité que moi-même j'avais si souvent rêvée, en songeant à l'amitié, était là près de moi ?

Et penser que cette fois encore, par le plus étonnant concours de circonstances, je n'avais qu'à me laisser aller au bonheur qui m'était offert !

Et penser que cette fois encore, une monnaie d'état, française, m'avait fait abandonner toutes les chances de facilité possibles pour les souvenirs les plus affreux !

Alors, me voyant si incurablement malheureux, des idées de suicide me virent à l'esprit.

Je me reprochai d'être odieusement à charge à moi et aux autres. Je me demandai à quoi j'étais bon : ce que je faisais, des avantages que le hasard avait accumulés sur moi : jeunesse, santé, richesse, force, intelligence et courage.

Jusqu'ici à quoi avais-je employé ces dons précieux ? À faire le malheur de tous ceux qui m'avaient aimé !

Ainsi je me résolus, dans ce duel avec l'Éternel, d'exposer aveuglément ma vie et de respecter la sienne.

En faisant les sur lui... j'aurais cru commettre un fratricide.

Par un douloureux caprice, je voulais écrire sa lettre.

Impensable fatalité !... pour la première fois j'en compris toute la grandeur... toute l'importance glorieuse.

Ce fut alors que je pus embrasser d'un regard désespéré la perte immense, irréparable, que je venais de faire ! Mais, hélas ! il n'était plus temps, tout était fini !

CHAPITRE XXXVIII.

Le pilote.

Depuis quelques moments, les mouvements de la goélette devenaient de plus en plus durs. L'entrain des hommes un magistrement continu : quelquefois augmentant progressivement de violence, il finissait par tonner comme la foudre... puis à ces éclats soudains succédait un grondement sourd et lointain.

Tout à la fois, les coups des matelots faisaient résonner le pont au-dessus de ma tête, tandis ce bruit se suivait brusquement, on était dominé par la voix retentissante de Williams, qui d'un seul des ordres.

Je ne pouvais en douter, nous étions assaillis par une tempête. Il me fut impossible de rester dans l'inaction.

Quoi que fût, je voulais me lever, pesant que peut-être le grand air me ferait du bien. Je sonnai, et à l'aide de mon valet de chambre je parvins à m'habiller.

J'avais presque complètement perdu l'usage du bras gauche.

Je montai sur le pont ; l'Éternel ne s'y trouvait pas.

Les vagues étaient furieuses.

Quand il fut à peine quatre heures, le jour était si bas qu'on se voyait à peine.

À l'horizon, la mer dessinait les sombres ondulations de sa courbe immense sur une ceinture de lumière ardente comme du bronze rouge au feu.

Au-dessus de cette mer enroulée s'élevaient posément de hautes masses de nuirs noirs et orreux ; la voûte du firmament reflétait dans les flots ces ténérances opaques, et les vagues, pendant leur transparence d'azur ou d'émeraude, ressemblaient à des montagnes de vase marbrée d'émeraude.

La tempête sifflait dans les cordages par à-coups furieux et retentissants. Quoique impétueux, le vent était échauffé ; les vagues qu'il soulevait, et dont les lourdes arêtes venaient souvent déferler sur le pont du yacht, semblaient presque tièdes.

Bienôt le médecin monta. — Vous êtes imprudent, me dit-il, de quitter ainsi votre chambre.

— J'étais en bas, docteur ; le mouvement du navire me faisait beaucoup souffrir ; il me semble qu'à je n'ai pu me lever.

— Quel horrible tour ! dit le docteur ; pourquoi que nous puissions à terre à Malte avant la nuit !

— Nous ne sommes donc pas éloignés de cette île ?

— Nous en sommes très-près, seulement cette brume épaisse nous empêche d'apercevoir les terres. Avant une heure, la goélette va mettre en panne pour demander un pilote... pour nous faire voir, par un temps pareil, on puisse entendre ses coups de canon et voir nos signaux.

Une heure après survint une légère éclaircie dans le ciel.

Nous aperçûmes devant nous, à l'horizon, de hautes terres encore voilées de brouillard ; c'était, à ce que me dit Williams, le cap de Mar-rach, pointe septentrionale de l'île de Malte, au haut duquel s'élevait la tour de l'Église seigneuriale de la ville.

Williams mit alors la goélette en panne, et fit tirer plusieurs coups de canon pour demander un pilote.

Le vent est si fort, me dit le docteur, que les pilotes de Mar-rach n'osent peut-être pas s'aventurer en mer.

Néanmoins, après les salves du yacht, nous vîmes plusieurs fois apparaître au sommet des lames et disparaître dans leurs vagues profondes une petite voile blanche hardiment manœuvrée.

Il fut que ces Maltais savaient de bien intrépides marins, me dit le docteur, car ils venaient, malgré cette mer épouvantable, presque droit dans le vent.

Le bateau-pilote s'approcha de plus en plus ; mais comme, en s'approchant, il demeurait quelquefois caché par la hauteur des flots, et ne reparaitait ainsi qu'à de longs intervalles, à chacune de ses apparitions progressives sur la crête des lames il semblait tout à coup s'émousser grand.

Je ne sais pourquoi cet effet, fort naturel d'ailleurs, me semblait étrange.

Enfin ce bateau parut à une portée de fusil de la goélette.

Par ordre de Williams on lui jeta une ancre. Je m'approchai pour mieux voir ces hardis marins.

Il était cinq à quatre occupés à la manœuvre des voiles, l'autre au gouvernail.

Après avoir fait habilement cloquer le yacht, pour recevoir le cordage qu'on lui jeta, l'homme qui était au timon profita du moment où la lune élevait le bateau qu'il montait, presque au niveau du pont de la goélette, pour y sauter adroitement en s'accrochant aux bords.

Une fois cet homme à bord de yacht, les autres matelots allèrent mettre leur embarcation à la remorque de la goélette.

Le pilote, après avoir salué Williams, commença de marcher sur le pont, malgré le brusque tanguage de la goélette, avec une sûreté de pied qui prouvait une longue pratique de la navigation.

Bienôt il s'arrêta, leva la tête et jeta un coup d'œil de reconnaissance sur le grément du yacht, dont il fut sans doute satisfait, car il fit un signe d'approbation muette.

Malgré la tempête et les dangers que la goélette pouvait courir, car la nuit avançait et la violence du vent ne diminuait pas, cet homme avait une apparence de sécurité telle que la physionomie de l'équipage, jusqu'alors quelque peu assombrie, se rassérénait tout à coup... Un d'eux dit que le pilote apportait avec lui cette confiance subite qu'inspire souvent l'arrivée d'un médecin impatientement attendu par une famille inquiète.

N'étant rien près du gouvernail où je m'appuyais, afin de ne pas être emporté par les secousses du navire, je n'avais encore pu bien voir le pilote ; mais bientôt il s'approcha près de moi.

Cet homme pouvait avoir quarante ans. Il était d'une stature élevée, maigre, osseux : ses traits étaient bons, ses yeux creux, ses lèvres fines, ses dents noires. Il portait un bonnet de laine à carreaux dessinés rouges et bleus, qui lui cachait exactement le front jusqu'aux oreilles. Un gros capot de drap brun, richement d'or de mer et cachant le haut de ses grandes bottes de pêcheur, complétait son costume.

Je ne sais pourquoi il me sembla que cet homme ne m'était pas inconnu. J'avais un souvenir vague de sa physionomie sinistre, qui m'avait fait impossible de me rappeler les circonstances de cette rencontre ; mais j'étais sûr de reconnaître une impression désagréable que j'attribuais au malin et à la fièvre.

— Pourrions-nous mouiller à Malte ce soir, pilote ? lui demanda Williams.

Après s'être approché des bouvoies et avoir assez longtemps interrogé l'état du ciel, de la mer et du vent, le pilote répondit en très-bon anglais : — Nous pourrions peut-être aborder dans l'île ce soir... mais nous n'en sommes pas sûrs.

— Non !... s'écria Williams, et pourquoi ?

— Parce que ça n'est pas possible, dit le pilote avec assurance.

— Mais, reprit Williams, quoique le vent soit très-fort et qu'il soufflette du nord, il n'est pas assez violent pour nous jeter à la côte. La goélette manœuvre à merveille, elle saura bien s'élever...

— Li saura-t-elle résister à la rapidité des courants qui filent de sept à huit nœuds à l'heure, mon-sieur, et qui, comme le vent, portent en pleine tête ?

— Je vous dis, pilote, reprit Williams, qu'il y a deux ans je suis entré à Malte par un temps encore plus féroce que celui-ci...

— Mais non pas plus forcé que celui qui menace pour cette nuit, dit le pilote.

— Pour cette nuit ? reprit Williams d'un air incrédule.

— Pour cette nuit, repart le pilote avec fermeté.

— Quels indices avez-vous du temps qu'il fera cette nuit, pilote ?

— La pointe Tumen et les précipices de Kamich sont à cette heure submergés... et c'est toujours le signe précurseur d'une grande tempête.

— Ce sont là des terreurs et des superstitions de bonne femme ! s'écria Williams.

Le pilote attacha sur lui ses yeux verts et perçants, haussa légèrement les épaules et sourit.

Lorsque cet homme se prit à sourire, je me crus sous l'obsession d'un rêve ; il me sembla reconnaître les dents blanches, séparées, aiguës du pirate avec lequel j'avais buté corps à corps lors de l'attaque de la goélette.



Le capitaine du yacht. — Page 67

Mon étonnement fut si grand, que je fis tout à coup deux pas en avant en attachant sur le pilote des yeux stupéfaits ; mais celui-ci supporta mon regard avec la plus parfaite impassibilité, et, je l'avoue, je fus obligé de baisser la tête devant son coup d'œil calme et indifférent.

Williams, impatient du silence du pilote, lui dit sans s'apercevoir de ma préoccupation : Mais enfin, que proposez-vous ?

— Si le temps devient trop forcé, comme je n'en doute pas, monsieur, au lieu de risquer de voir le yacht jeté à la côte par la tempête et par les courants, avant qu'il n'ait pu s'écarter de l'entrée du port de Malte, mon avis est de doubler la pointe de Barrach, et, au lieu d'aborder du côté nord de l'île, d'aborder à la côte sud... au petit port de Marsa-Sirocco, où vous trouverez un très-bon mouillage. Si, comme vous le dites, votre goélette s'élève bien au vent, alors rien ne gênera sa manœuvre, une fois sous le vent de l'île... mais si moins, en cas de tempête, elle ne risquera pas d'être jetée à la côte, puisqu'elle aura derrière elle, pour fuir devant le temps, les cent lieues qui séparent l'île de Malte de la côte nord d'Afrique.

— Cette proposition sent trop la timidité, pilote ! s'écria Williams ; une course hasardeuse aurait plus de hardiesse. D'ailleurs, même vent absolument mouiller ce soir dans le port de Malte, et moi je maintiens la chose praticable.

— Alors, il faut l'exécuter vous-même, monsieur, repart le pilote d'un air impossible ; puis, allant à l'arrière, il dit en anglais aux matelots qui restaient dans sa cabotage : *Ho! ho!... préparez-vous à larguer l'amarre, nous allons retourner à Barrach...*

Cette fois encore, en entendant la voix claire et perçante du pilote, sans la défiance d'habitude, il me sembla reconnaître l'accent de l'homme au capuchon noir, qui, un moment avant l'abordage du yacht, avait crié à ses pirates : *Ne tirez pas ! à l'abordage !*

Williams, voyant que le pilote s'apprêtait sérieusement à partir, lui dit d'attendre un instant, qu'il allait prendre les derniers ordres de lord, et il le disparut en effet.

Je restai sur le pont dans une perplexité de plus en plus grande. Il est vrai que j'étais bien certain de reconnaître la voix et la bizarre disposition de dents de cet homme, mais ceci ne pouvait-il pas être un jeu du hasard ? (Quelle apparence qu'un homme blessé et jeté à la mer, il y avait huit jours, fût ce même pilote maltais que je retrouvais vigoureux et dispos ?)

Je regardais toujours fixement le pilote ; il ne détournait pas la vue. Sans doute fatigué de cette inutile observation, il s'en vint vers moi, et me dit résolument : — Que me voulez-vous donc, monsieur ?

— Vous êtes depuis longtemps pilote à Malte ? lui demandai-je.

— Depuis sept ans, monsieur. Et il me jeta une large plaque d'argent qu'une longue chaîne du même métal tenait attachée sous son capot.

Sur cette plaque je vis, d'un côté, les armes d'Angleterre et, de l'autre, le nom de Joseph Belmont, pilote royal, n° 48.

Mais vous êtes Français ? lui demandai-je en français.

— Oui, monsieur, me répondit-il.

Mon étonnement était à son comble.

Williams repart sur le pont, et s'adressant au pilote :

— Allons, faites comme vous l'entendrez... milord y consent.

— La mer devient si grosse, dit le pilote à Williams, que je vais donner l'ordre à mes matelots de quitter leur amare et de nous suivre à peu de distance.

En effet, l'embarcation, abandonnant le cordage qui la remorquait, navigua de conserve avec le yacht.

La nuit vint...

Selon l'usage, Williams remit au pilote le porte-vois, insigne du commandement.

Les prédictions de cet homme au sujet du temps se réalisèrent bientôt : car, quoique cette nouvelle direction nous eût mis en quelques bordées sous le vent de l'île, et conséquemment nous eût beaucoup abrités, la tempête augmentait de violence.

Le pilote, de tout près du gouvernail, donnait ses ordres avec une eslime parfaite, et, au dire de Williams, il manœuvrait avec une adresse et une habileté rares.

En attendant le lever de la lune, qui devait faciliter notre mouillage, nous louvoyions alors parallèlement à la côte méridionale de l'île de Malte.

La nuit était profonde.

Les lampes des lanternes, renfermées dans leurs boîtes de cuir, formaient une pale auréole au pied du grand mât. Cette lumière éclairait seulement le timonier et le pilote, tandis que le reste du yacht et de l'équipage demeurait plongé dans une obscurité que le contraste de la lumière faisait paraître plus épaisse encore.

Ainsi relégués en dessous par cette clarté, à peu près comme le sont les acteurs par la rampe de la scène d'un théâtre, les traits du pilote me parurent avoir un caractère étrange d'audace, de ruse et de méchanceté.

Quoique le temps fût affreux, quoique la proue du yacht fût à chaque instant couverte par les lames furieuses, de temps à autre je vis le pilote se frotter les mains avec une sorte de satisfaction frénétique en souriant d'un triomphisme qui montrait ses dents blanches, niques et séparées.

Enfin un sentiment tout contraire, je ne sais, mais dans ce moment il me semblait parfaitement reconnaître le pirate contre lequel j'avais buté. Cette préoccupation devint telle que, malgré ma résolution de me taire à ce sujet, je ne pus m'empêcher de demander à Williams s'il était bien sûr de cet homme.

— Aussi sûr qu'un pent l'être ! Notre conseil de marine du port de Malte n'accorde jamais de commissions de pilotes qu'à des gens éprouvés... Celui-ci m'a montré sa patente ; elle est fort en règle. Tout en lui révèle, d'ailleurs, un excellent marin... et je commence à croire qu'il avait tort.

Quoique nous soyons abrités par la terre, vous le voyez, nous ressentons encore si rudement la violence du vent, que cette tempête, renforcée des courants très-rapides qui portent à la côte, aurait bien pu jeter notre yacht.

— Vous allez trouver une idée bien étrange, dit-il en haussant Williams, mais quelquefois il me semble reconnaître dans ce pilote...

— Qui donc, non-jur ?

— Le capitaine des pirates contre lequel je me suis battu et que je croyais tombé à la mer.

— Il fait si noir que je ne puis voir l'expression de vos traits, monsieur, répondit Williams, mais je suis sûr que vous riez en me disant cela.

— Je vous parle très-sérieusement, je vous jure.

— Mais, monsieur, songez donc que cela est impossible : encore une fois, les fonctions de pilote ne sont confiées qu'à des gens très-connus ; ils ne peuvent quitter leur poste que pour venir piloter les bâtiments qui entrent dans l'île. Songez donc encore que ce mystic pirate était déjà mouillé à Porpoerolles depuis plus d'un mois, lors de l'arrivée du yacht de milord aux îles d'Ilyres... Songez donc que... Mais, dit Williams en s'interrompant et en me quittant, voici la lune qui se lève et se dégage des nuages ; sa clarté va nous servir pour atteindre le mouillage... Excusez-moi, monsieur, mais il me faut faire préparer les ancres.



Le combat. — page 71

Les raisons que m'avait données Williams, quoique solides en apparence, ne parurent tout à fait me convaincre.

Pourtant, voyant que l'heure du départ approchait, et qu'en effet, au dire de gens expérimentés, la manœuvre du pilote avait été aussi prudente qu'habile, je fus forcé de moins de suspendre mon jugement, car jusqu'alors on ne pouvait faire aucun reproche à l'homme que je soupçonnais.

Le docteur monta sur le pont, me donna des nouvelles de Falmouth et me demanda des miennes.

— Le grand air me fait du bien, lui dis-je, et ma blessure me semble moins douloureuse.

— Dieu merci, dit-il, n'importe se trouve mieux ainsi ; cette contusion aura été violente, mais ses suites de peu de durée. Tout à l'heure il vint de marcher seul. Le pilote avait raison, ajouta le docteur en me montrant les vagues ; voyez comme la mer semble se calmer à mesure que nous approchons des terres de l'île...

En effet, garanties de la violence du vent par la hauteur de la ceinture des rochers à pic qui forment la côte méridionale de Malte, les vagues s'aplanissaient de plus en plus.

Bientôt la lune, se dégageant tout à fait des nuages qui l'avaient jusqu'alors obscurcie, éclaira parfaitement une immense muraille de ro-

chers qui s'étendait devant nous, et dont le pied était baigné par la mer. La goëlette était alors à une portée de canon du rivage que nous prolongions ; à peu de distance de nous se levait le bateau-pilote.

— Nous allons bientôt attendre le port de Marsa-Simro? lui demanda Williams, qui consultait les différents mouillages de l'île.

— Nous y serons bientôt. Mais comme nous devons passer entre les pierres noires et la pointe de la Wardi, et que ce chemin est très-dangereux à cause des brisants, je vais, monsieur, si vous le voulez, prendre le gouvernail, dit le pilote à Williams.

D'après un signe de ce dernier, le timonier quitta la barre.

Je me rappelle cette scène comme si elle s'était passée hier.

J'étais assis sur le coussin.

Devant moi, Williams, très-pres du pilote qui prit le timon, interrogeait comme lui tout à tour la boussole, la rose et la voiture du yacht.

Le docteur, penché sur la linse, regardait le sillage du navire... À très-pen de distance de nous, on voyait le bateau-pilote, qui me sembla ne plus faire la même route que le yacht ; cela me parut singulier...

Devant et très-pres de nous s'élevait une énorme masse de rochers perpendiculaires.

Quoique la mer fût devenue plus calme, elle était encore sourdement soulevée par une forte houle dont les ondulations immenses allaient se briser sur le rivage avec un bruit formidable.

Le pilote venait de faire déployer une nouvelle voile, sans doute pour augmenter la vitesse du yacht, lorsqu'un cri d'effroi retentit à l'avant, et j'entendis ces mots :



Le duel. — page 74.

— Toute la horre à l'abord!... nous sommes sur des brisants!...

Je ne sais de quelle manière le pilote obéit à cet ordre et comment il gouverna la goëlette, mais au moment où ce cri venait d'être proféré, un choc épouvantable, suivi d'un long craquement, arrêta subitement la marche du yacht.

La commotion fut si violente que moi, Williams et deux matelots, nous roulâmes sur le pont.

— Le yacht a touché! s'écria Williams en se relevant. Maudite soit sa pilote!...

Ma blessure m'empêchait de me redresser avec la même agilité. J'étais encore à terre lorsque quelque un passa rapidement près de moi ; un corps lourd tomba à la mer, et je ne vis plus le pilote, ni au timon ni sur le pont.

Songeant à mes pressentiments, nublant le danger que nous courions, je me relevai, et, à une portée de fusil du yacht, j'aperçus le bateau-pilote : ses matelots ramant vigoureusement vers un point noir entouré d'éclairs, que je distinguais parfois à la clarté de la lune.

C'était le pilote qui saignait pour rejoindre son embarcation.

— Un fusil !... un fusil !... m'écriai-je. J'étais sûr que c'était lui.

A ce moment, un second choc du yacht sur les brisants fit tomber le grand mat avec un fracas horrible.

Pendant le moment de stupeur et de silence qui suivit cette chute, j'entendis des mots en français : « Sauverez-vous du mystère de l'urquelles ! »

C'était le pirate. Le yacht était perdu...

La dernière scène de ce terrible drame fut si rapide, si confuse, que c'est à peine si mes souvenirs peuvent la retracer, à travers le chaos d'émotions précipitées, effrayantes, qui se succédèrent comme les éclats de la foudre pendant un orage.

A un troisième et dernier choc, le yacht, soulevé par une immense lame sonore, retomba de tout son poids sur un banc de rochers aigus.

Régé crevée, la cale se déforma presque entièrement, l'intérieur, dans l'intérieur du navire, l'eau qui s'y précipitait en bouillonnant comme dans un gouffre.

La mer l'avait totalement envahi !

Malgré ma blessure, qui me tenait un bras fixé contre ma poitrine, j'allais me jeter à la mer, lorsque je vis paraître Falmouth sur le pont : il s'appuyait sur Williams.

A ce moment une autre lame énorme, prenant le yacht par son travers, le chavira complètement.

Je me sentis rouler jusqu'au bord du navire, puis enlevé, étourdi, ébranlé par une pesante masse d'eau qui passa sur moi en tourbillonnant comme la foudre.

De ce moment, je perdis à peu près toute perception des événements.

Je disais que je me souviens seulement, c'est que je ressentis longtemps une oppression effrayante : j'étouffais quand j'ouvrais la bouche pour respirer ; j'aurais des gorgées d'eau amère et tiède aux oreilles tintaient douloirement, un poids énorme me pesait sur les yeux ; je me sentais défailir...

Néanmoins je fis des efforts désespérés pour nager.

Il me parut encore que tout à coup je respirai plus librement, que je vis le ciel, et plus près de moi un amas de rochers rugueux...

Je crus enfin avoir une main vigoureuse me soulever par les cheveux, et entendre la voix de Falmouth qui me disait : « Nous sommes quittes ! »

Je ne me rappelle rien de plus ; car bientôt je tombai dans un engourdissement douloureux, auquel succéda l'insensibilité la plus profonde.

La pensée ! cette royauté de l'homme, dit-on... Véritable royauté, en effet, car elle est facile comme toutes les royautés !

La pensée ! cette courtoisie ardente qui brille et consume le tout ou rien !

Suivant mon habitude de classer mes souvenirs heureux, j'avais intitulé ce fragment : *Jeus ne sois.*

Le ton monotone, le pr et moquer qui règne parfois dans cet écrit, me semble offrir un singulier contraste avec le caractère sombre et désolé des événements dont je viens d'évoquer la mémoire.

JOURNÉE DE JOKEL.

De la Khios, 20 juin 18....

Je ne sais ce que l'avenir me réserve ; mais, ainsi que je disais autrefois dans mes jours de tristesse et de désolation, il faut plus se délier de soi que de sa destinée, « je veux au moins un jour, et refaisant ces pages, revoir les riants tableaux au milieu desquels je vis maintenant à l'étranger ».

J'écris ceci le 20 juin 18..., dans le palais Carina, situé sur un des côtés de l'île de Khios, environ un an après la perte du yacht.

Lors de ce grand péril, ce pauvre Ilari m'a sauvé la vie. Malgré sa blessure, il navigait vigoureusement vers le rivage. Me voyant sur le point de me noyer, car je pouvais à peine me servir de mon bras gauche, Falmouth m'a saisi d'une main, et de l'autre lutta contre la houle, il m'a déposé mourant sur la grève.

Mes forces s'étaient sans doute épuisées par les émotions du combat, par ma blessure, par mes efforts désespérés lors du naufrage : car je suis resté longtemps en proie au délire d'une fièvre ardente dont j'ai été guéri par les soins excellents du médecin que Falmouth m'avait amené.

J'étais si gravement malade qu'on fut obligé de me transporter à Maraschou, petit hameau voisin de la côte où avait péri la golette ; je restai dans ce village jusqu'à ma parfaite convalescence. Lorsque le délire me quitta et que je pus parler, le docteur m'apprit les circonstances dont je viens de parler, et me remit une lettre de Falmouth que je lus à ce jour-là.

Après tout, j'aime encore mieux, mon cher comte, vous avoir sauvé de la noyade que de vous avoir logé une balle dans la tête, ou d'avoir reçu de vous un semblable souvenir d'amitié.

J'espère que la générosité dont je vous avez reçu pendant ce naufrage sera d'un effet salutaire pour l'avenir, et qu'elle vous aura délivré de vos accès de folie.

Mes projets sont changés, ou plutôt redressés car ils étaient d'abord ; plus que jamais je tiens à me passer ma fantasia du brésil de Canaris ; mais comme la méchanceté diabolique de ce pirate-pilote, que la pitié réclame, a perdu mon pauvre yacht, j'ai créé un bâtiment à Malté et je pars pour Hydra.

Au revoir. Si nous nous retrouvons un jour, nous rirons fort. Je l'espère, de tout ceci.

« H. FALMOUTH.

DAPHNÉ. — NOËMI. — ANATHASIA.

CHAPITRE XXXI.

L'île de Khios.

Je retrouve ce fragment de journal, écrit un an après le naufrage du yacht de lord Falmouth sur la côte de Malté.

Si j'avais la moindre prétention littéraire, je n'aurais dire que ces pages, traversées sous l'impression du moment, peignent très-malheureusement la nature caractéristique au milieu de laquelle je venais de vivre, durant une année, dans le plus doux *paradis* du cœur.

En effet, ce paradis que je m'étais créé vient de ressembler, pour ainsi dire, à mes yeux, avec son luxe de beauté antique, avec son pavé de marbre blanc doré par le soleil, avec son ciel d'azur, avec sa verdure d'orangers aux parfums envoiés, avec ses buissons venaux qui encadraient si magnifiquement les eaux bleues de la cote de l'Asie d'Europe...

Cette année aura peut-être été l'année la plus heureuse de ma vie... car ses jours rapides et fleuris me l'ont pas rousé la moindre souffrance morale.

Je n'ai pas une seule fois, si cela se peut dire, senti mon cœur... Mais, hélas ! pourquoi les sens n'ont-ils pas tué l'âme dans cette lutte ? pourquoi le plaisir n'a-t-il pas tué la peur ?

P. S. Je vous laisse le docteur, car on dit les médecins malades de testables. Il vous remettra une lettre de recommandation pour le lord gouverneur de l'île.

« Je vous recommande le docteur à Hydra par la première occasion quand vous n'en aurez plus besoin. »

Je suis maintenant si cugardai par le bouclier, que c'est à peine si je me souviens des regrets poignants que dut me laisser cette lettre si complètement rassurée.

Une fois à Malté, je vis lord P., qui fut pour moi d'une obligeance portée. — Il fit faire les recherches les plus actives pour découvrir le pilote du yacht. — Il fut étonné d'avoir en effet appartenu à la marine anglaise, mais depuis deux ans il avait quitté les fonctions de pilotage de l'île de Malté.

Son signalement fut envoyé dans tout l'Archipel, où on le soupçonnait d'exercer la piraterie.

Je vis chez lord P., un certain marquis Justiniani, descendant de cette ancienne et illustre maison de Justiniani de Gènes, qui donna du « à Venise et des souverains à quelques-uns de la Grèce ».

« Je n'ai jamais possédé d'assez grandes propriétés dans l'île de Khios, qui m'était d'ailleurs récemment ravagée par les Turcs ».

Il me parla d'un palais appelé le palais Carina, bâti vers la fin du seizième siècle par le cardinal Ange Justiniani, le marquis avait longtemps habité ce palais à un âge. La description qu'il me fit de cet édifice et du climat me séduisit. Je lui proposai de partir pour Khios, de visiter l'habitation et le parc qui en dépendait, et de lui louer un de lui acheter le tout si cela se trouvait à ma convenance.

Mes papiers.

Après trois jours de traversée nous débarquâmes ici.

Partant les Turcs avaient laissé à leurs satellites de leur passage ; ils avaient par conséquent, le château de Khios — le château de France et l'habitation ferme et digne de notre nature et de nos goûts dans le

l'enfant m'assurait une sécurité parfaite dans le cas où je serais accablé à habiter Khios.

Je visitai le palais, il me convint; bientôt le marché fut conclu. Le lendemain mon interprète me présenta un juif renégat qui me proposait d'acheter une douzaine de belles esclaves grecques, provenant de la dernière descente des Turcs dans les îles de Samos et de Lesbos; sur ces deux îles, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, trois seulement étaient, disait-il, d'une nature délicate et toute d'agrément.

Les neuf autres, grandes et robustes, très-belles, pouvaient travailler soit au jardinage, soit dans l'intérieur de la maison. Il ne me demandait que deux mille piastres par tête (environ 500 fr. de notre monnaie).

Sans doute afin de me décider à l'empter, le renégat me confia qu'il était en marché avec un reis tunisien, pourvoyeur du sérail du bey; mais quant à voir ses esclaves bien traitées, il me donnait la préférence sur le reis, sachant que ces pauvres créatures auraient fort à souffrir pendant leur traversée sur le chebek barbaresque qui devait les conduire à Tunis.

Je vultus voir les esclaves.

Le type merveilleux de la beauté grecque s'est, depuis l'antiquité, conservé si pur dans ce pays privilégié, que sur ces deux femmes de conditions et de nature si diverses, non-seulement il n'y en avait pas une qui ne fût agréable ou jolie, mais trois d'entre elles étaient de la beauté la plus rare et la plus parfaite.

Le marché conclu, j'achetai les deux femmes; de plus, le renégat me céda, comme contraste, deux naïfs nègres d'une monstruosité assez pittoresque, et j'envoyai le tout au palais Carina sous la direction de mon interprète et d'une vieille Cypriste que le juif me recommanda comme excellente femme de charge.

Cette résolution subite d'habiter l'île de Khios et d'y vivre paisiblement dans l'oubli de tout et de tous, m'a été suggérée il y a un an par le souvenir cuisant des chagrins affreux que je venais de ressentir.

Après ma rupture avec Falmouth, si indignement provoquée par moi, me reconnaissant incapable ou indigne de toute affection généreuse, j'y cherchais toujours les arrière-pensées les plus misérables, je crus que la vie nuptiale ne m'offrirait ni les mêmes épreuves ni les mêmes douleurs...

Qui savait! jusqu'alors rendu si malheureux! N'était-ce pas la peur de pouvoir porter dupe des sentiments que j'éprouvais? la crainte d'aimer à faux? Aussi, en concentrant à l'avenir ma vie dans l'adoration des réalités, que pouvais-je risquer?

La nature est si riche, si féconde, si inépuisable, que mon admiration devait encore être au-dessous des merveilles que la création prodigue.

Sur quoi désormais ma défiance pouvait-elle d'ailleurs s'exercer?

Le parfum d'une belle fleur ne trompe pas, les splendeurs d'un magnifique paysage ne trompent pas... la beauté exquise des formes ne trompe pas; et puis quel intérêt, quelle arrière-pensée supposer à la fleur qui enlève l'air? à l'oiseau qui chante? au vent qui murmure dans les feuilles? à la mer qui baigne le rivage? à la nature enfin qui déploie tant de trésors, tant de couleurs, tant de mélodies et tant de parfums?

Sans doute je resterais seul pour jouir de ces merveilles, me suis-je dit; mais, je l'avoue, la solitude me plaît, j'ai en moi un profond sentiment du beau matériel qui pourra suppléer peut-être à la croyance du beau moral, dont je n'ai pas sans doute l'intelligence.

La vue d'une riche nature, d'un beau cheval, d'un beau chien, d'une belle fleur, d'une belle femme, d'un beau ciel, m'a toujours plongé dans une sorte d'extase; et quoique la foi religieuse me manque malheureusement, l'aspect des magnificences de la création je me suis toujours senti des élans de gratitude ineffable et profonde envers la puissance immense qui nous comble de ses trésors.

Tout en regrettant les facultés dont je suis privé, disais-je, je veux au moins profiter de celles qui me restent, et puisque je ne saurais être heureux par l'âme, que je le sois au moins par les yeux et par les sens.

Je ne me trompais pas, car je n'ai jamais joui d'une félicité plus parfaite.

Falmouth était le meilleur, le plus noble des hommes, je le sais... Jo serais toujours désolé de me conduire à son égard. Mais quand je compare ma vie, maintenant si complètement heureuse, à l'avenir stérile et poignante qu'il m'en paraissait sous de si brillantes couleurs; en vérité, puis-je regretter autre chose que l'amitié que j'ai si follement perdue par mes soupçons affreux?

Il d'ailleurs, fleur avait raison, le désœuvrement m'était fatal; aussi me suis-je délicieusement occupé à peindre les tableaux vivants, sur lesquels je repose à chaque instant mes regards; il m'a fallu du temps, des soins, des études même, pour parvenir à m'écouter, ainsi que je le suis, de toutes les merveilles de la création, pour rassembler toutes les richesses éparées que j'ai concentrées dans cet Eden.

Les sages disent que ces bonheurs sont des enfantillages, et c'est justement pour cela que ce sont des bonheurs.

Les bonheurs sérieux lumineux, comme ils les appellent, ont toujours un lendemain, ils sont périssables; mais les mille petites joies que l'on trouve dans ses rêveries ont un caractère toujours jeune, quoique ra-

pides, légères et mobiles, sont toujours renaissantes, car l'imagination qui les prodigue est inépuisable.

Et puis à cette heure que je me suis fait d'adorables habitudes d'indépendance, la vie du monde avec ses dures exigences me semble une sorte de cauchemar dont les rigues me paraissent d'une observance aussi rigoureuse que celles de l'ordre des trappistes.

Car je ne sais si je n'aimerais pas mieux être à mon aise dans l'ampleur d'une bare grossière, qu'emprionné dans des habits élégants; respirer l'air pur et frais du jardin que je cultiverais, que l'air étouffant des ruelles; me tenir sur mes genoux à matines, que sur mes jambes pendant une nuit de fête; je ne sais enfin si je ne préférerais pas le silence méditatif du cloître au caquetage des salons, et si je ne dirais pas avec le même désintéressement le « Frère, il faut mourir, si de l'ordre religieux, que le « Frère, il faut se divertir, si de l'ordre mondain.

Une chose seulement m'étonne, c'est d'être resté si longtemps sans savoir où se trouvait le bonheur véritable.

C'est d'être seul à en jouir dans cette lie enchantée.

Quand je songe à la vie onéreuse et pourtant étroite, obscure et misérable que le plus grand nombre s'impose par routine, dans des villes infectes, sous un climat pluvieux, presque sans soleil, sans fleurs, sans parfums, au milieu d'une race abâtardie, laide et chétive, lorsque il pourrait comme moi vivre sans gêne et en maîtrise absolue parmi les opulentes délices de la création, dans un climat merveilleux... j'ai quelquefois peur que mon paradis soit tout à coup envahi.

Aussi chaque jour je me réjouis de ma détermination; la plénitude du bonheur me déborde, mes souvenirs les plus cruels s'effacent, mon âme est engourdie dans une félicité si envahissante, que le passé même, autrefois si douloureux, me devient indifférent.

Bénon, Marguerite, Falmouth... votre souvenir ne m'apparaît plus que poète, lointain... voilé.

Je me demande comment j'ai pu tant souffrir pour vous et pour vous.

Mais j'entends-je vous me faites... C'est le son de la lyre allégorique de l'hyacinthe qui invite Noémis et Anathème à danser la romanesque...

Que la description de tout ce qui m'environne que le riant tableau que j'ai sous les yeux peulente que j'écris ces lignes, ici à Khios, dans le palais Carina, reste sur ces feuilles inconnues, comme l'image fidèle d'une réalité charmante...

Sans doute ces détails paraîtraient puérils à tout autre qu'à moi; mais c'est un portrait que je veux, et un portrait d'Alfred, qu'il ne peut, vu et peint à la loupe avec une fidélité scrupuleuse; car si jamais je vins à regretter cet heureux temps de ma vie, chaque trait, chaque indication de ce tableau deviendrait pour moi d'un prix inestimable.

CHAPITRE XL.

Jours de soleil. — Le palais.

Khios, palais Carina, 30 juin 18...

Comme presque tous les palais de l'Italie moderne, le palais Carina, bâti par les Génois, lorsque l'île de Khios était une de leurs possessions, le palais Carina est immense et désert; les appartements sont splendides, mais délaissés. Le musulman qui l'occupait avant moi avait fait disposer à l'orientisme une des ailes de ce vaste édifice.

C'est là que je me retire pendant l'ardente chaleur du jour; car ses fenêtres s'ouvrent au nord, et il y règne une fraîcheur délicieuse.

Des stores d'un jonc odorant, à demi baissés, permettent à la fois de jouir de la vue extérieure, et de rester dans une douce obscurité.

Les murailles, revêtues d'un stuc argenté qui ressemble à une tenture de satin blanc, sont rayées de larges bandes, alternativement lilas et vertes, où se lisent écrits en lettres d'or plusieurs versets du Coran.

Le plafond, richement peint, est divisé en caissons sans lils et vertes, rehaussés d'une légère dorure en arabesques. Un épais tapis de Perse couvre le plancher.

À l'extrémité de cette pièce une gerbe d'eau limpide jaillit d'un bassin revêtu de jaspé oriental, et y retombe en cascade avec un doux murmure; de grands vases de Chine bleu et or, remplis de fleurs, sur lesquels viennent se percher délicatement quelques colombes privées, entourent cette fontaine, et les bougies aromatiques qui émanent de ces immenses bouquets m'arrivent comme un parfum humide.

Puis, faut-il avouer cette inépuisable sensibilité du poète me sont chères, et je m'occupe délicieusement à les satisfaire ou à les prévenir.

Ainsi près de moi, sur une table recouverte d'une épaisse nappe turque, fond paillo, brodée de fleurs bleues rehaussées de fils d'argent, sont des sorbets à l'orange et à la menthe dans leurs vases poreux qui sentent la neige... des tranches d'ananas couleur d'or, des pastèques et des melons d'eau, à la pulpe rouge et à la pulpe verte, paraissent presque sous la glace brillante qui remplit de grandes jattes de porcelaine; sur un plat du Japon s'élève une pyramide d'autres fruits exotiques que l'éclaircie la brune a entremêlés de fleurs.

Tout à l'heure, la folle Noëmi va me verser dans une coupe de cristal les vins généreux de Chypre, de Seyros ou du Madère, soigneusement baignés à une tiède température dans leurs carafes de Venise aux long cols émaillés.

Si je veux chercher une douce exaltation à la rêverie, alimenter ma paresse et mouir pour venir, Anathasia la blonde m'offrira en souriant mon margleth rempli d'un de jasmim, ou ma longue pipe à bout d'ambre dont le fourneau sera rempli par ses mains délicates du tabac parfumé de Latakia.

Enfin si, abandonnant mes songes éveillés, je me livre esprit et âme aux pensées des autres, j'ai là près de moi les œuvres des poètes que j'aime : Shakespeare, Goethe, Schiller, Scott, le grand, le divin Scott ! le moderne Beaumont... Byron !... dont je vis hier à l'horizon passer le noir vaisseau.

Quoque un peu frais, l'air est saturé de parfums. Les vapeurs de l'aloès, de la myrrhe et du baume du sérail, brûlant dans des cassioles de vermeil, mêlent leurs vapeurs aux dunes exhalaisons des fleurs ; car, vivant pour les sens, je n'ai pas oublié d'olaction.

Je me suis livré avec idolâtrie à moi-même pour les odeurs, goût malheureusement si dédaigné, si locompris ou si attaqué. J'ai réalisé non rêvé d'une sorte de gamme de senteurs, qui s'élevait des plus basses jusqu'aux plus élevées, et dont l'aspiration cause une sorte d'ivresse, d'extase, qui ajoute à toutes les voluptés une volupté nouvelle et enchanteresse.

Et d'ailleurs comment ne pas vivre pour ainsi dire de parfums lorsqu'on habite Khios ! Il le des parfums ! Ille privilège des sultanes, qui seule fournit au sérail les essences de rose, de jasmim et de tubérose.

Khios, qui seule produit le précieux lentisque, dont l'odalisque rêveuse et ennoyée pécia machinalement la gomme odorante entre ses dents d'ivoire ! Khios, dont le commerce même a un caractère d'élegance charmante, car elle trafique de tissus de soie, de icintures éclatantes, de fleurs, de fruits, d'oiseaux, de miel... Et ce sont de jeunes femmes et de jeunes filles, presque toujours belles d'une beauté antique et pure, qui recueillent les trésors de cette île fortunée entre toutes les îles de la douce et féconde Ionie.

Des fenêtres de l'appartement que j'occupe, s'étend dans une des ailes de cette immense habitation, j'aperçois un admirable tableau.

Que ce souvenir me soit un remords éternel, si jamais je quitte cette adorable retraite pour quelque ville bruyante et somnolente, aux horizons de murailles, au sol fangeux, à l'air épais !

A gauche, c'est la façade du palais, dont les portiques décomposés à jour, les arcades et les immenses escaliers de marbre blanc filent à perte de vue.

Depuis sa base incrustée de porphyre jusqu'à sa corniche à balustrades, ornée de statues et de grands vases remplis de myrtes et de laurier-roses, tout l'édifice est inondé par le soleil, et desine sa silhouette chaude et dorée comme du marbre jaune antique sur un ciel de ce bleu de saphir particulier à l'Égée.

Au loin, l'azur de la mer se jointrait à l'azur du ciel, sans une ligne monotone d'un pourpre violacé. Ce sont les montagnes de la Rhénie, dont les éminences harlées sont baignées d'une vapeur flamboyante.

A ma droite, en opposition merveilleuse avec cette masse éblouissante de marbre et de lumière, je vois, séparé de la façade par une pelouse de tulle tendre qui paillette plusieurs gros moutons de Syrie, à la queue ardoise, et quelques gazelles au pelage ardent, je vois s'étendre, parallèlement au palais, un bois profond, humide et ombreux.

Les têtes gigantesques des chênes, des cèdres et des platanes séculaires forment un océan de sombre verdure ; le soleil communique à déclinier, et enivre ces flots de feuillage de ses ardents reflets.

Sur ce rideau mouvant, d'un vert opaque et foncé, se découpent mille autres nuances de vert, qui deviennent de plus en plus tendres et transparentes à mesure qu'elles se rapprochent des tranchées rives du fleuve Botaghiou, qui, s'élargissant en face du palais, y forme une sorte de grand canal.

Ses bords sont plantés de haquandons, de pins en paraisol au tronc rougeâtre, de peupliers à feuilles salicées, d'arbronniers, d'absterbes vernissés, sur lesquels vient parfois étinceler un rayon de soleil, qui se glisse furtivement sous ces dômes de verdure lorsque la brise de mer agite leurs rameaux.

Tout près de la rive je vois encore des lataniers en éventail, dont le tronc disparaît sous de grosses touffes de salicornes à campanules orange, et d'ypomées, dont les fleurs roses en corolles sont à l'intérieur du pourpre le plus vif.

Ce sont encore d'immenses allées à la voûte impénétrable au jour, tapissées de gazon, qui aboutissent à unbelvédère de verdure assez rapproché du palais.

Ces allées sont si touffues, si loquaces, si obscures, qu'on ne peut en apercevoir la fin à travers la vapeur bleue dont leur perspective ladicie est voilée.

Enfin, au premier plan de ce tableau, et de plain-pied avec ma fenêtre, est une terrasse de marbre blanc à lourds balustrades, aussi ornée de vases et de statues, d'où l'on descend par un large escalier circulaire jusqu'aux bords du canal.

Altérité par le palais, une moitié du cet escalier est dans l'ombre ;

l'autre est inondée de soleil. — Sur une des premières marches, un main noir, que j'ai fait lâchement habiller d'un pourpoint écarlate à la vénitienne, est couché près de deux grands lévriers de la plus haute taille et de la plus belle forme.

Par un caprice de la lumière, le main, chamoisé de soleil, se trouve dans la zone d'éblouissante clarté, qui semble couvrir chaque marche d'une poussière d'or, tandis que les lévriers sont dans l'ombre, qui se découpe localement sur les degrés, et jette ses tons gris, bleutés et transparents sur le pelage blanc des chiens accroupis.

Un peu plus loin, au plus sol, un pont, perché sur la rampe de l'escalier, fait miroiter son plumage éblouissant. On dirait une pluie de rubis, de topazes et d'émeraudes qui ruisselle sur un fond d'outre-mer tacheté de noir velouté.

Des cygnes nagent doucement dans les eaux du canal, et semblent trainer après eux mille rubans argentés ; de grands flamands roses se promènent gravement sur ses rives verdoyantes en lustrant leur plumage ; tandis que, plus loin, deux ara au corps cramohi glacé de vermeil, se disputent les fruits des lataniers, entre ouvrent leurs ailes bleu-turquin, et laissent voir le dessous de leurs longues penes nuancées de pourpre-mordant.

Enfin, se balançant sur une touffe d'amaryllis, un beau pagegal d'un jaune souffre, dont le col reflète les nuances primitives de l'opale, décide à sa longue queue blanche pendant que des hirondelles et des martins-pêcheurs effleurent l'eau du canal d'une aile agile.

Je veux de relire ces pages, qui traduisent pour ainsi dire moi à moi le merveilleux spectacle que j'ai sous les yeux. C'est tout, et ce n'est rien ; c'est à la réalité ce que peut être la nomenclature aride du naturaliste sur magnificences de la création.

CHAPITRE XL.

Jours de soleil. — La Rhénie.

J'entends des éclats de rire doux et argentins, et je vois paraître au-dessus des dernières marches de l'escalier, dont la projection les cache jusqu'aux épaules, les figures folâtres de quelques-unes des esclaves que j'ai achetées.

Elles se baignent dans le fleuve.

Les unes, élevant leurs beaux bras au-dessus de leur tête, tordent leur loque et brune chevelure, et en font pleuvrier une rosée de perles liquides qui roulent sur leurs seins et sur leur dos nus, fermes et polis.

D'autres, se tenant enlancées, semblent s'avancer d'un pied timide sur le sable du lit, car elles baissent la tête et paraissent éraflées. Rien de plus délicieux que leur profil pur et fin, qui, tout entier dans la demi-teinte, ressemble à de l'albâtre, et se détache sur le fond lumineux de l'horizon, comme la blancheur mate d'un canot sur sa coque transparente.

Leurs cheveux, arrondis en bandeaux, sont tressés très-haut derrière leur tête, et laissent voir une petite oreille, un col élégant et rond, où semblent commencer les lignes serpentine les plus saines et les plus heureusement gracieuses.

Nou loin de ce groupe charmant, foulant le gazon fin et ras qui s'étend du côté du bois jusqu'aux rives du canal, vêtues du charmant costume de l'île de Khios, Nuéni et Anathasia dansent la Rhénie aux sons de la lyre altissime de Daphné.

L'hémicycle de verdure dont j'ai parlé les défend des rayons du soleil de plus en plus obliques ; de grands massifs de rosiers, de girofles de féson, de lilas de Perse et de tubéreuses entourent cette salle de feuillage.

Des corbeilles de fleurs sont à chaque instant baignées par des myriades de papillons aux plus vives couleurs : c'est l'alyse aux ailes d'un vert brillant à reflets glacés d'améthyste, le marayaz d'un bleu cuivré, ou le donné d'un brun de velours rayé de nacre.

Joyeux filles, comme elles dansent au son de la lyre de Daphné ! une de mes trois esclaves d'agrément, ainsi que disait le reugard.

Daphné a été enlevée à Lesbos par les Turcs. Les nobles proportions de cette Lesbienne, son visage d'une beauté sévère, rappellent le type grandiose de la Vénus de Milo.

Elle est assise sur un banc de mousse ; son teint est blanc rose ; ses yeux, ses sourcils, ses cheveux sont noirs comme l'ébène ; un étroit bandeau, composé de petites pièces d'or, se courbe sur son front hardi et va s'attacher dans la matie épaisse qui recouvre ses cheveux derrière sa tête.

Daphné, un peu courbée sur elle-même, vêtue d'une tunique jaspée et d'une jupe blanche, arrondit avec grâce ses beaux bras nus, qu'elle lève, et joue de la lyre altissime, qu'elle appuie sur ses genoux. Une de ses jambes, plus étendue que l'autre, laisse voir une cheville charmante échauffée d'un bas de soie rose vif, tissé dans l'île, et la cambrure d'une petite mule de maroquin noir brodé d'argent.

Selon l'habitude des Grecs modernes, Daphné chantait en s'accompa-

brant, tandis que les deux jeunes filles, qui dansaient au son de sa lyre, répliquaient sous refrain à leur tour.

Voici la traduction de ces paroles : elles n'ont rien de bien remarquable, et cependant je tressaille à l'accent de langueur passionnée avec lequel j'entends Rhyllée les chanter : c'est, je crois, un jeune fiancé qui parle à sa fiancée.

« Je suis béat par ton amour, hélas ! Ah ! jeune fille ! jeune fille ! ton amour me consume, tu m'as frappé au cœur. Laisse-moi posséder tes charmes, et que les Barmes descendent la dot. O jeune fille ! je t'ai aimé de toute mon âme, et tu m'as abandonné comme un âtre fantôme ! »

Nacini et Anthasia semblaient mettre en action les paroles de cette chanson par leur pantomime expressive.

La danse de Nacini la belle, qui remplait le rôle de l'amoureux, est virile et résolue, tandis que les poses d'Anthasia, la blonde fiancée, sont timides, suppléantes et chastes, comme celles d'une jeune fille qui fuit ou qui redoute les caresses du son amant.

Noémi est grande et virile.

Ses cheveux sont (bâtin clair à reflets dorés : ses sourcils et ses cils sont très-épais et noirs comme du jais ; elle a les yeux d'un gris d'iris.

Il en de plus voluptueux que l'expression de ces yeux d'homme en grand, presque toujours agité, si cela peut se dire, sous une femme féminine ; son front haut est peut-être un peu arqué ; ses lèvres toujours osées et sensuelles sont peut-être un peu ardent un peu dur, tant sa pomme vive et sanguine tranche sur l'émail de ses dents ; son sourire, qui relève les coins de sa bouche fortement ombrée d'un doux brun, a, par là, quelque chose de trop passionné, de trop langoureux ; puis, par une singulière coïncidence, ses narines très-fines et très-dilatables semblent s'ouvrir davantage à chacun des mouvements qui soulèvent son sein sous l'étroit yelk ou corsage de soie noire qui le cache à demi ; deux épaules et longues tresses de cheveux entrecroisés de ruban cerise s'échappent d'un fez de satin de même couleur qui couvre le sommet de sa tête, et tombent plus bas que sa taille souple, ronde, que l'ampleur des manches de Noémi fait paraître plus fine encore sous sa jupe orange. Enfin, rien de plus agile, de plus servile que ses petits pieds chaussés de mules de maroquin rouge brodé d'or.

Anthasia, au contraire, est de petite taille ; ses charnues épaules blondes, tendues, que je lui fais ouvrir et descendre le long de ses jambes fraîches et roses comme celles d'un enfant, encadrent à ravir son front de neige ; son teint est d'un état éblouissant, et ses deux yeux bleus sous leurs longues paupières semblent réfléchir tout l'azur du ciel d'Ionie.

Lorsque l'ardente Noémi, chantait le rôle du fiancé au désespoir amoureux, s'approche d'elle d'un air suppliant et passionné, la petite Anthasia, vermeille comme une cerise, devient tout à coup nerveuse et prend une candide et adorable expression de pudeur alarmée ; c'est presque avec effroi que, reculant à pas lents, elle joint ses mains charnues, qu'on dirait du plus pur ivoire.

Anthasia est toute vêtue de blanc... J'avais quelquefois rêvé une sylphide effleurant à peine le gazon du bout de ses pieds délicats. Telle est Anthasia, dont les minimes proportions sont de la plus exquise élégance.

J'aurais la naïveté d'avoir réuni tous mes vœux des richesses si variées. Ma fantaisie avait pué à cet arrangement si complet, qui résolvait pour ainsi dire les frères de la création.

J'étais jeune, tout cela m'appartenait ; ma vie était partagée entre les délices acruelles et les ravissements de l'intelligence.

Quel autre bonheur pouvais-je rêver, que de vivre toujours dans ce pays enchanteur, dans l'oubli du passé, et dans l'espoir d'un avenir qui, pour moi, serait toujours tel ; car, durant ma vie entière, l'or devait m'assurer la possession de biens souvenirs que j'avais sous les yeux !

Je me trouve si profondément et heureusement que je ne sens comme un besoin ineffable de rendre grâce à la puissance qui me prodigue tant de bienfaits.

CHAPITRE XLII.

Croyance.

Ile de Rhios, octobre 18...

Je reprends ce journal, interrompu depuis trois mois. Je l'ai bûné à la description du palais Carina et de ses habitants, description si exacte qu'elle ressemblait assez à l'inventaire d'un architecte ou d'un marchand d'esclaves.

Je consulte mon thermomètre moral. Je me sens très-bien, l'esprit libre et léger.

Je crois rêver quand, relisant quelques pages d'un journal d'autrefois que j'ai apporté de France, je vois que j'ai été triste, rêveur et mélancolique.

Septembre vient de finir ; les pluies qui précèdent toujours ici l'équinoxe commencent à refroidir l'atmosphère. Le vent d'ouest siffle dans

les longues galeries du palais. J'ai quitté le rez-de-chaussée pour un logement plus élevé et plus chaud.

Je suis abasourdi...

Tout à l'heure, les aras, les pions et les papagais, déployant toute la sagacité de leur instinct, ont sans doute pressenti le changement prochain de la température, car ces pénétrants oiseaux se sont mis à pousser en chœur les cris affreux... Cette preuve de leur intelligence m'a d'abord prodigieusement agacé les nerfs.

L'oiseau qui avait cette nature oselle si singière dans ses dous ? Humage délaissant, voix discordante.

Ce n'est pas tout ; épouvantés par ce vacarme, les hérisiers s'y sont joints et ont hurlé avec fureur. Alors les nuls sont venus, à grand renfort de coups de fouet et de glapissements, augmenter ce tapage infernal en voulant le faire cesser...

Je me suis réfugié ici... mais les dandies cris des perroquets me poursuivent encore. Sans doute tous ces charmants accessoires des tableaux qui m'entourent sont merveilleux de couleur et d'éclat... quand ils sont à leur place ; mais je n'aime décidément pas les tableaux burlants et glapissants.

Bes belles passions aux humains ; la transition ne sera pas difficile, car mes belles esclaves n'ont pas l'intelligence beaucoup plus développée que les aras et les papagais, et si parfois elles sont aussi insupportables qu'eux, leurs cris n'ont pas même l'avantage de m'annoncer la pluie ou le beau temps.

A propos de cris, je suis fâché de la querelle de Noémi et de Daphné ; mais l'excès de violence de ces brunes créatures tient à leur éducation quelque peu sauvage ; pourtant, malgré ma tolérance, il me semble que donner à sa compagne un coup de roulateau dans le bras est un emportement blâmable ; ainsi j'ai sérieusement grondé Noémi.

Je soupçonne fort Anthasia la blonde, avec son air enfantin et candide, d'être l'objet de cette jalousie, et d'avoir sournoisement excité ces deux braves filles l'une contre l'autre, comme deux coqs de poulailler. Il est vrai que c'est la vieille Cyprote qui m'a fait ce méchant rapport, et qu'elle réclame tout ce qui est jeune et beau.

Noémi devient d'ailleurs de plus en plus insatiable. L'autre jour elle a largement soufflet Chloé, ma jardinière, qui a les dents si blanches et les yeux si noirs... Elle l'a souffleté parce qu'elle avait apporté les fruits trop tard, et que mon dessert en avait été retardé.

Après tout, Noémi a du bon... mais elle est diablement ombrageuse et égoïste.

Une chose m'étonne, c'est que ces filles soient complètement insensibles aux beautés de la nature.

A l'aide de mon grec de collège, je suis parvenu à comprendre et à parler passablement le grec moderne. Vingt fois j'ai essayé de faire vibrer ces filles quelques cordes poétiques ; tout est resté muet.

Rien d'ailleurs de plus inculte, de plus barbare que leur esprit.

A l'exception de quelques chants populaires, elles sont d'une ignorance effrayante, ne sachant ni lire, ni écrire ; leurs rivalités, leurs jalousies, leurs médisances, quelques rêves exagérés des cruautés des Turcs font le texte habituel de leur entretien.

Au demeurant, ce sont les sauteuses filles du monde.

Je me souviens d'une scène qui peint à merveille les nuances du caractère de mes trois Grecques d'agrément, comme disait le romain.

Un jour je montais pour la première fois un cheval de Syrie qui m'avait amené. Il se défendit, fit une pointe, et se calra si droit qu'il se renversa sur moi.

Noémi prit une bonbonne, courut au cheval, le sauta à la bride et le frappa.

Daphné se précipita sur moi pour me secourir.

Anthasia resta immobile, fondit en larmes et s'évanouit.

Il y a quelque temps je voulais éveiller dans l'âme de ces jeunes filles le souvenir de la patrie absente ; souvenir si doux et si précieux aux nations peu sauvages !

Ce ne fut pas sans hésitation que je tentai cette épreuve ; j'avais comme un remords d'évoquer de paisibles regrets, de raviver des poésies douces.

Pauvres filles ! elles vivaient en esclavage, et bien souvent leur pensée errante et mélancolique avait dû aller se reposer tristement sous les beaux ombrages on s'était abîmé leur jeunesse ! Pauvres hirondelles prisonnières, elles n'attendaient, hélas ! sans doute, que le moment de regagner leur nid à dire d'ailes...

C'était donc un jeu cruel, je le sentais, que de leur donner un fol espoir ; néanmoins j'assemblai ma maison féminine, et j'annonçai aux douze esclaves que j'allais quitter l'Ile et les renvoyer dans leurs familles, que j'allais à Samos, que à Lesbos, que à Seyros...

Je déclare avec un certain orgueil qu'elles éclatèrent des plurs, des cris et des sanglots qui m'ont paru des départs aux funérailles d'Achille en dans la prophétie funèbre de quelque illustre chef allégorique.

Daphné s'envole en silence et me dit la statue de la Douleur antique.

Noémi manifesta son désespoir en battant avec rage ses deux mains vaines qui ricanaient méchamment dans un ruisseau ; tandis que la blonde Anthasia, tombant à mes genoux, me prit timidement la main qu'elle bissa en levant vers moi ses beaux yeux bleus baignés de larmes, et me dit d'une voix suave, dans le doux parler d'Ionie : — O seigneur ! sei-

gouer! après vous que deviendront, s'il vous plaît, vos pauvres filles grecques!...

— Et vos vœux pères!... et vos tendres mères!... et vos braves frères!... et vos beaux fiancés!... — m'écriai-je, — nous n'y songez donc plus, oublieuses que vous êtes!

Comptant sur l'effet de ces paroles magiques, je me dressai dans ma pelisse d'un air magistral.

Mais les cris, mais les sanglots redoublèrent, et toutes s'écrièrent avec une résolution qui me paraît très-mécanique: — Nous ne voulons pas quitter le toit du bon Franc! nous sommes bien à Khios; nous resterons à Khios avec le bon Franc!

Tout bon Franc que j'étais, je ne pouvais m'empêcher d'avoir une pauvre idée des sentiments naturels de ces dames lesbiennes, sennoneuses ou scyrites; mais intérieurement je me sentais, je l'avoue, assez flatté de la préférence qu'elles m'accordaient sur le sol natal, et sur ses accessoirs.

Je voulus tenter un nouvel essai, je leur annonçai que je donnerais à chacune d'elles deux mille piastres, les habits qu'elles portaient, et qu'elles pourraient s'en aller où bon leur semblerait, car je voulais quitter l'île.

Aux imprécations que souleva mon innocente proposition, je craignis un instant d'avoir à subir le sort d'Orphée.

Abandonnant son sein, à la grande satisfaction de ce dernier qui se frottait tristement les épaules, Noémi foudroya sur moi comme une tigresse, me saisit par mon yelek, car j'étais vêtu fort commodément à l'albanaise, et me dit les yeux étincelants de colère:

— Si tu veux t'en aller ou nous chasser d'ici, nous mettrons le feu à ton palais, nous t'enlèverons tous nos bras, et nous nous y brûlerons toutes avec toi!...

La majorité des révoltées sembla singulièrement goûter ce projet, car toutes s'écrièrent avec une fureur croissante:

— Oul, oul, enlève le bon Franc dans nos bras, et brûlons-nous toutes avec lui dans son palais!...

Je remarquai, comme un trait digne de l'observation de la Bruyère, que la douce Anathasia était un des plus forcenés partisans de l'incendie.

Quoique la fin dont me menaçaient ces dames sentit fort son Sardana-pale, et adt essai bon air, je jugeai à propos de m'en abstenir; désormais bien convaincu de l'affection que j'inspirais ici, bien certain, comme on dit, d'être adoré dans mon intérieur, j'annonçai que j'abandonnais mes projets de départ.

Ma modestie m'empêcha de dire avec quelle effusion, avec quels transports frémissants cette nouvelle fut accueillie par ces bonnes filles.

Toutes les douze se prirent par la main et formèrent une ronde.

Noémi improvisa ce manière de théorie antique ces paroles plus que naïves, que ses compagnes répétèrent en chœur sur l'air national de la chanson des hirondelles:

A Khios nous restons,
Dançons, mes sœurs, dançons;
A Khios nous restons,
Nous restons avec le bon Franc.

Il ne nous lui jamais, et il nous garde.
Dançons, mes sœurs, dançons,
Nous aurons toujours de beaux fers,
De beaux yelekhs brodés,
De belles ceintures de soie;

Nous aurons de tendres chevronnés rôtis,
Des perdrix grasses et des caillots,
Du miel de l'Hyéttide, du bon vin de Scyre.
Dançons, mes sœurs, dançons,
Le bon Franc nous garde.

Dançons, mes sœurs, dançons;
Nous ne labourerons plus la terre,
Nous n'irons plus enliser les chemins.
Dançons, mes sœurs, dançons.

Nous nous baignerons sous les sycomores,
Nous ne ferons rien que de cailloter
Des fruits et des fleurs pour lui.
Dançons, mes sœurs, dançons,
Le bon Franc nous garde.

Si j'avais été aveuglé par un ridicule amour-propre, je me serais sans doute piqué de voir que le chevreau rôti, les perdrix grasses, le vin de Scyros, les beaux habits et la parure, entraient pour beaucoup dans la somme d'affection que ces naïves jeunes filles ressentaient pour moi. Mais, Dieu merci, je suis plus sage, à cette heure que je considère les choses sous un point de vue essentiellement raisonnable. Autrefois je doutais de mes qualités, et j'avais probablement raison; mais aujourd'hui,

d'hui, comment pourrais-je ne pas croire absolument aux charmes dont je suis doué et qui m'attirèrent irrésistiblement mes esclaves?

Ces charmes ne sont-ils pas évidents? Ce sont les chevreux rôtis, les perdrix grasses, les ceintures de soie, les yelekhs brodés.

Où, avenir enchanteur!... Tant qu'il y aura des poivreux, des brodeurs et des tisseurs de soie dans l'île de Khios, moi voilà sûr et certain de plaire!

Moi qui jusqu'ici n'ai jamais eu à aucun sentiment, sans lui chercher une arrière-pensée, je suis bien obligé de croire aveuglément à l'affection que j'inspire.

En effet, quel intérêt ont-elles, ces véritiques créatures, à me dire qu'elles aiment beaucoup à être élégamment vêtues, à être délicatement nourries et à ne pas être battues? M'est-il donc si difficile de croire qu'elles trouvent agréable de ne rien faire autre chose que de me cailloter des fleurs ou des fruits, ou de se baigner à l'ombre des platanes, dans des bassins de marbre?

Pour que je doute d'elles... m'ont-elles dit qu'elles préféreraient abandonner la vie paresseuse et sensuelle qu'elles menent ici pour aller s'occuper des soins grossiers du ménage? M'ont-elles dit que ce serait avec irritation qu'elles retourneraient labourer la terre ou cailloter les routes; fonction viles, dont les femmes épiprotes et albanaises entre autres s'occupent, il faut l'avouer, avec le plus honorable succès? Non, elles m'ont naïvement offert de se brûler avec moi, dans mon palais, à la seule proposition que je leur ai faite de quitter la soie pour la bure, le far niente pour le travail, la folle joie des devoirs de famille. Elles ont énergiquement déclaré qu'elles voulaient rester avec le bon Franc, et je les crois...

D'après les raisons qu'elles ont pour y rester, qui ne les cruiraient pas? Cette fois, l'évidence est si évidente, est si naïf, que je n'ai pas à souffrir du tourment du soupçon.

Mais qu'entends-je!... Le canon... qu'est-ce que cela?...

CHAPITRE XLIII.

Reconstituons.

Il n'y a rien de bien étrange dans l'incident dont je vais parler; néanmoins ma curiosité et mon intérêt sont vivement excités. (Voici de plus simple, pourtant? Une frégate russe vient d'arriver de Constantinople: craignant un coup de vent pour cette nuit, elle relâche dans le port de Khios au lieu d'aller mouiller à Smyrne ou aux îles d'Udallé.)

Cette frégate a tiré le canon pour demander un pilote; c'est ce qui m'explique les siffres de ce matin.

Quelle est cette femme qui, assis après le mouillage de la frégate, malgré la violence du vent, est descendue à terre pour s'y promener?

La vue de cette simple capote de moule bleue, de ce grand châle de cachemire noir, bien long et bien collé aux épaules, de ce petit pied si bien chaussé, de cette petite main si bien gantée, opère une révolution rétrograde dans mes idées sur la beauté...

Du type antique grec je reviens au type parisien.

Je donnerais maintenant toutes les Noémi, toutes les Anathasia, toutes les Daphné du monde et avec elles tous leurs fers, tous leurs yelekhs, toutes leurs ceintures brodées, cinquante mandis! pour pouvoir offrir mon bras à cette jolie étrangère: car elle est jolie, à ce que j'ai pu voir par le treillis de mon kiosque; de plus elle est grande, elle est mince, elle a surtout de beaux yeux bleus, ce qui est charmant pour une brune à peau blanche.

L'homme qui lui donne le bras est d'un âge mûr; sa figure est fine et spirituelle. Quels sont donc ces étrangers?...

Khios, octobre 18...

Singulière rencontre! les événements deviennent en vérité si bizarres que ce journal vaut bien la peine d'être continué.

Bien j'avais envoyé ma vieille Cypriote chercher un renégat calabrais, qui remplit les fonctions de capitaine de port et fait les affaires du marguiskis Justiniani, pour savoir de lui quels étaient les passagers de cette frégate. Le bâtiment est aux ordres du duc de Fersen, ex-ambassadeur de Russie auprès de la Sublime-Porte; il se rend à Toulon avec la princesse sa femme et plusieurs passagers de distinction. C'est M. et madame de Fersen que j'ai vu hier se promener sur la côte.

Ce matin, vers une heure, j'étais fort mollement étendu sur mon divan, près d'un gros brasero de bois d'aloës, fumant mon narghilez dont Noémi tenait le fourneau... pendant qu'Anathasia jetait quelques parfums dans une cassette d'argent. Tout à coup les rumeurs de la porte de l'appartement crièrent sur leurs tringles, et je vis entrer Daphné conduisant triomphalement un groupe d'étrangers parmi lesquels était madame de Fersen.

J'aurais craqué Daphné, car j'étais furieux d'être surpris dans mon costume oriental. J'avais la barbe et les cheveux longs, le cou nu. Je

portait la longue jupe blanche des Albanais, une veste cramoisie brodée de soie orange, des gêtres de maroquin rouge brodé d'argent, et un châle de cachemire orange pour ceinture.

Cela pouvait être fort pittoresque à voir, mais cela ne parut si terriblement ridicule et ressembler si fort à une mascarade que je rougis de honte... comme une jeune fille qui, au surprenant à jouer à la poupée (la comparaison n'est peut-être pas très en harmonie avec le sujet, mais je n'en trouve pas d'autre).

Pourtant, espérant être pris pour un véritable Albanais, je me résignai, comptant sur la grâce de mon maintien pour compléter l'illusion.

Le prince, accompagné de son interprète grec, s'avança, et, par l'organe de ce dernier, me demanda pardon de son insouciance, en priant d'excuser la curiosité de sa femme, car elle avait trouvé le palais si beau, les jardins si enchanteurs, qu'elle avait cru pouvoir demander à les visiter pendant que la frégate attendait en rade un vent favorable pour remettre à la voile. Je répondis par un salut fort sérieux, à la mode des Albanais musulmans, en portant la main gauche à mon cœur et la droite à mon front; puis je m'inclinai respectueusement du côté de la princesse, sans quitter mon divan...

J'allais dire quelques mots de politesse à l'interprète, lorsque l'attention des voix criardes s'éleva sur la monstruosité de mes mains, et en même temps je vis art-er dans l'appartement... (lui?... du Fluvier !!) Je restai stupéfait. C'était bien lui, toujours ridé, toujours chamarré de chaînes et de gilets noirs, bruyant, bavard, inquiétant par sa mobilité continuelle. Le petit homme était plus rouge et plus gros que jamais. Il apportait sans doute à l'ambassade de France à Constantinople, car il portait sur son habit bleu des boutons au chiffre du roi.

Cet infernal fatieux amenait un de mes nains par l'oreille; il s'écia en le montrant à madame de Fersen :

— Voilà, l'espère, princesse, un monstre joliment moyen âge !...

Puis, sur un signe du prince qui lui fit comprendre que le maître de la maison était là, du Fluvier se retourna de mon côté. Je frémis... j'étais reconnu.

Il est impossible de peindre le prodigieux étonnement de du Fluvier : ses yeux s'arrondirent, ses pupilles s'écarquillèrent, il ouvrit à demi les bras, avança une jambe et s'écria :
— Comment ! vous ici, mon cher Arthur ! vous, déguisé en Albanais-mouchi !... Voilà une drôle de rencontre pour moi, par exemple, qui ne vous ai pas vu depuis la première représentation du *Comte Ory* à l'Opéra, où vous étiez avec la marquise de Fénétil...

Le prince, sa femme, l'interprète, quelques officiers russes qui accompagnèrent l'ex-ambassadeur et qui entendaient parfaitement le français, ne furent pas moins étonnés.

Madame de Fersen, tout en me regardant avec une très-grande curiosité, ne put retenir un sourire qui me sembla singulièrement malin et moqueur.

Je me mordis les lèvres en maudissant de nouveau le costume albanais, l'opéa, et surtout cet insupportable du Fluvier, que je donnais au diable, et qui redoublait de protestations cordiales pendant que tous les yeux étaient fixés sur moi.

Il me fallut m'opiniâtrer que je fusse moi-même, et faire passer le petit homme pour un fou, ou avouer cette ridicule mascarade... Je pris bravement ce dernier parti. Je me levai. J'allai respectueusement saluer madame de Fersen, et, lui demandant mille fois pardon de l'avoir un instant trompée, je lui avouai franchement que, surpris par sa visite en flagrant délit d'orientalisme et de bœren, j'avais préféré rester à ses yeux un Albanais sauvage que de passer pour un Français ridicule.

Elle accueillit cette excuse avec une grâce toute charmante, qui fut pourtant nuancée d'un peu de méfiance lorsqu'elle exprima son étonnement de retrouver un homme du monde ainsi travesti.

Il est inutile de dire que madame de Fersen parla français comme un Russe, c'est-à-dire sans la moindre accent.

CHAPITRE XLIV.

Comparaison.

Khios, octobre 18...

J'ai repris le costume européen, dont je m'étais si paracusement déshabillé, et je suis allé à bord de la frégate *Alexina* rendre visite à madame de Fersen et à son mari.

Madame de Fersen est moins jeune que je ne l'avais cru d'abord, elle doit avoir de trente-trois ans. Ses cheveux sont très-roux, ses yeux très-bleus, sa peau très-blanche, sa main et son pied sont charmants, sa physionomie est vive et expressive : elle m'a semblé avoir beaucoup d'intelligence dans l'esprit, de la malice, mais, je crois, point de méchanceté.

C'est que m'a paru surtout prédominer en elle, c'est la prétention de connaître à merveille la politique de l'Europe.

Il m'a été impossible de juger si cette prétention était fondée, car je

suis d'une ignorance complète sur ces questions : et je l'ai très-aimablement avoué à madame de Fersen, qui en a beaucoup ri sans pourtant vouloir absolument y croire.

M. de Fersen est un homme d'esprit fin, agréable et cultivé. Sans doute comme distraction à ses hautes fonctions diplomatiques, il s'est particulièrement adonné à l'étude de la petite littérature française; peut-être qu'il paraît d'ailleurs avec le doyen des diplomates de l'Europe, M. le prince de Metternich.

Je suis resté confondu de la mémoire de M. de Fersen, en l'entendant me citer, avec la facilité d'un catalogue, les titres des vaunderlilles les plus inconnus, et m'en réciter des passages et des couplets entiers; car il avait aussi été possédé de la manie de jouer la comédie.

Je suis malheureusement aussi ignorant en vaunderlilles qu'en politique; je n'ai donc pas pu apprécier le savoir de M. de Fersen dans cette spécialité.

Le prince n'exprimait qu'un vœu, celui d'arriver à Paris, pour pouvoir admirer les grands acteurs des petits théâtres, à la fois ses héros et ses rivaux.

M. et madame de Fersen avaient les formes les plus parfaites, et semblaient en tout soit pour le grand état qu'ils tenaient dans le monde.

À cet extrême degré naturel ils joignaient cette affabilité charmante, cette gaieté cordiale et spirituelle qui en rencontre souvent chez les personnes distinguées de la haute aristocratie russe. — Car ce serait peut-être là seulement qu'on retrouverait maintenant les traditions de l'élégante vivacité de l'esprit français au dix-huitième siècle.

Je suis allé aujourd'hui à bord de la frégate, j'y ai passé une soirée charmante.

Nous étions peu de monde, madame de Fersen, son mari, le capitaine de l'*Alexina*, jeune officier fort remarquable, du Fluvier et moi.

Le Fluvier s'était fait attacher à l'ambassade française à Constantinople. Mais bientôt, ennuyé de ces fonctions, il avait demandé à revenir en France, et profitait de l'occasion de la frégate russe qui allait à Toulon.

Il y avait si longtemps que je m'étais trouvé dans le monde, que cette soirée est pour moi tout l'attrait, tout le plaisir de la nouveauté. J'ai beaucoup étudié madame de Fersen... elle a tracé cinq ou six portraits, entre autres celui de l'ambassadeur anglais à Constantinople, avec une verve, une malice, une sûreté de trait incroyables.

Je n'ai jamais connu l'honorable sir... mais sa physionomie reste désormais ineffaçable dans ma mémoire. Je croyais que rien n'était plus insupportable qu'une femme qui parlait politique; je suis en partie revenu de mes préventions en écoutant madame de Fersen. Sa politique n'est pas magacée, abstraite; quelquefois elle explique les événements les plus graves par le jeu des passions humaines, par le ressort des intérêts privés, et, remuant des effets aux causes, elle arrive ainsi des influences grands aux inférieurs petits, et il n'y a de ce contraste des effets très-puissants et très-insignifiants.

Les théories sont trop de mon goût pour que je ne les juge pas sans doute avec une extrême partialité; pourtant, je ne crois pas me tromper en considérant madame de Fersen comme une femme d'une intelligence très-élevée.

Le prince ayant été chargé de nombreuses missions dans les divers États de l'Europe, et sa femme s'étant ainsi trouvée en relations avec les gens les plus distingués de chaque nation, rien n'était plus curieux que son entretien, où elle passait en revue ces figures si variées avec une finesse charmante. Sa toilette était délicate, et, ce qui me ravit, d'une élégance toute française; car madame de Fersen devait faire venir ses modes de Paris.

Ainsi, fat-elle un plaisir inoui que je vis les longues tresses noires et lisses de ses beaux cheveux, à deux caches par les barbes d'un chapeau haut de couleur, orné d'une branche de géranium rouge. Elle portait une robe blanche de mousseline des Indes, de la plus adroite fraicheur, et ses petits pieds étaient chaussés de souliers de satin noir à ceintures.

Tout cela était presque nouveau pour moi, et me fit trouver affreux, horribles, les yelicks de couleurs tranchantes et les fer brodés des filles grecques, dont le cliquant me rappelait alors terriblement les danseuses de corde.

Je ne sais si je dois me réjouir ou m'effrayer de ce que j'éprouve... C'est d'abord un soudain dégoût pour la vie que je meinc ici depuis plus d'une année...

Quand je compare mes grossiers plaisirs à mes rêveries solitaires à la conversation que je viens d'avoir avec cette femme belle, jeune, spirituelle, à cet échange de pensées fines et gracieuses, à ce besoin de débarrasser mon esprit de tout ce qui pourrait choquer la délicatesse...

Quand je compare enfin ma vie de satrape indolent qui ordonne et à qui l'on obéit, à cette charmante nécessité de plaire, à cette coquetterie, à cette recherche de langage et de manières que vous impose toujours une femme comme madame de Fersen, lors même qu'on ne songe pas à s'occuper d'elle...

Quand je compare enfin le présent au passé... je m'étonne d'avoir pu si longtemps vivre ainsi que j'ai vécu.

L'ai pourtant vécu bien heureux à Khios pendant six-huit mois ! Si l'avenir s'offre sous un aspect que je crois plus séduisant... il ne faut pas flétrir des jours que je regretterai peut-être...

Enfin, je me trouve dans une perplexité étrange... Que faire? Si je dois rester ici avec des regrets, si la vie que je mène désormais à l'hôtel doit m'être pesante, autant me résoudre à l'instant à quitter l'île... M. de Fersen m'a fort obligeamment proposé de me prendre avec lui pour retourner en France...

Je ne sais que faire... Je verrai... D'ailleurs, du Pluvier vient demain déjeuner avec moi; je compte l'interroger sur madame de Fersen.

CHAPITRE XLV.

Le départ.

A bord de la frégate l'Atreus, octobre 18...

C'en est fait, j'ai abandonné l'île.
Hier matin, du Pluvier est venu déjeuner avec moi. Il avait l'air singulièrement préoccupé.

— Ah ça, mon cher, n'a-t-il dit, vous vivez ici absolument en paradis... en sybarite, en véritable odalisque... C'est charmant, ma parole d'honneur, je n'en reviens pas, ni la princesse non plus.

— Comment cela?
— Parbleu! elle et le prince font des suppositions à perte de vue, sur les raisons qu'on peut avoir engagés à mener la vie que vous menez ici. La princesse surtout paraît fort intriguée; mais comme je n'en sais rien, je n'ai pu leur rien apprendre à ce sujet.

— Mon cher du Pluvier, dites-moi, avez-vous beaucoup vu M. et madame de Fersen pendant votre séjour à Constantinople?

— Je les ai vus très-souvent, presque tous les jours; car l'ambassade russe était une des maisons les plus agréables de tout le quartier franc. On y jouait la comédie deux fois par semaine, et mes fonctions m'empêchant de manquer la moindre répétition.

— Vous fonctions?
— J'étais sous-souffleur... notre premier secrétaire était naturellement premier souffleur.

— La biéarabie le voulait sans doute aussi... Mais, à Constantinople, que disait-on de madame de Fersen?

— Oh! oh! c'est une fière femme, allez; une Jeanne d'Arc. Elle menait l'ambassade à la baguette; elle faisait tout. Un dit même qu'elle correspondait directement avec le czar, et, pendant ce temps-là, cet excellent prince jouait les rôles de Puffier! C'est qu'il y avait parlé, dans les rôles de Puffier! Je lui ai vu jouer les *frères jumeaux*; c'était à crever de rire!

— Et madame de Fersen jouait-elle aussi la comédie?

— Du tout, du tout; elle avait bien autre chose à faire, ma foi! Après cela, vous me croirez si vous voulez, mais on n'a jamais dit un mot... jamais on n'a traité sur son compte.

— La politique l'absorbait entièrement sans doute?

— Elle ne pensait qu'à cela: ce qui ne l'empêchait pas d'être gaie, comme vous l'avez vue. Mais, quant au czar... c'était un protocole sous signature.

— Vous êtes toujours infiniment spirituel, dis-je à du Pluvier, qui souriait de sa plaisanterie. — Mais qui vous fait croire à l'insensibilité de madame de Fersen? — Parbleu! les plaintes des gens qu'elle a responsables; d'abord notre premier secrétaire, le souffleur en titre... Villeblanche!... Vous savez bien, Villeblanche? Eh bien, il a perdu son temps comme les autres. Et pourtant, si quelque chose devait résister, assurément c'était Villeblanche.

— Qu'est-ce que c'est que Villeblanche?
— Eh bien, c'est Villeblanche... le beau Villeblanche... Parbleu! vous connaissez bien Villeblanche, peut-être!

— Mais non, vous dis-je.
— Comment, vous ne connaissez pas le beau Villeblanche, un des espoirs de notre diplomatie, un garçon rempli de moyens, à qui les relations étrangères doivent l'invention des cachets blancs circulaire, dits à la Villeblanche? Ah ça, comment se fait-il que vous ne le connaissiez pas?

— Que voulez-vous! Il y a des ignorances comme cela.
— Mais c'est surtout au congrès de Vérone que la fortune diplomatique de Villeblanche s'est développée: car c'est là qu'il a rendu au gouvernement ce fameux service que lui seul peut-être pouvait lui rendre.

— Mais je croyais que le grand homme que la France avait le bonheur d'avoir pour la représenter à ce congrès pouvait seul revendiquer l'honneur des négociations.
— Qui ça? l'atmosphère?
— Non, Chateaubriand.
— Je ne veux certainement pas rabaisser la gloire de Chateaubriand, mais, si j'ai pensé, Villeblanche a été, et Chateaubriand, avec tout son génie, n'aurait jamais pu faire ce qu'a fait Villeblanche; et, après tout, c'est aux actes et non aux paroles qu'on doit juger les gens.

— Mais encore?

— En vérité, je ne comprends pas que vous ne sachiez pas cela. C'est

européen! Eh bien! sachez donc que, lors du congrès, Villeblanche, chargé des dépêches les plus importantes, est allé d'abord de Vérone à Paris, et de Paris à Madrid, où il est resté une heure; puis de Madrid il est revenu à Paris, afin de repartir tout de suite pour Saint-Petersbourg. Vous croyez que c'est tout? Puffier... le Saint-Petersbourg il revient à Vérone, d'où il repart à l'instant, comme l'éclair, pour Madrid en repassant par Paris... C'est net en encore: de Madrid il revient pour la seconde fois à Vérone en passant par Paris, et enfin il retourne à Paris en passant par Vienne et par Berlin; et ça, toujours comme on éclair. Voilà, mon cher, ce que c'est que le beau Villeblanche.

— Mais ça doit être un véritable livre de poëtes que les états de service de ce diplomate-là? lui dis-je.

— Et penser, continua du Pluvier avec admiration, et penser que Villeblanche ne s'est jamais arrêté dans chaque capitale que le temps nécessaire pour prendre et remettre ses dépêches! et que pourtant, en descendant de voiture, il était toujours aussi échantonné, aussi fraîchement habillé que s'il eût sorti d'une boîte. C'est ce qu'aucun de ses collègues n'a pu comprendre encore, ajouta du Pluvier d'un air mystérieux. Car enfin rester près de deux mois en voiture sans déshabiller, repartir, c'est pour tout le monde horriblement échauffant, harassant, tandis que ce pauvre Villeblanche a trouvé, malgré cela, le moyen d'être toujours frais et pomponné. C'est stupéfiant!!! Du reste, ça lui a fait horriblement d'ennemis: c'est à dire de jaloux, car on parle maintenant de le nommer ministre auprès d'une cour d'Allemagne.

— Je sais de votre avis; notre Chateaubriand, avec tout son génie, n'aurait jamais fait impunément tout ce chemin-là; mais heureusement pour notre diplomatie que les Villeblanche y sont nombreux. Ah ça, dites-moi, comment madame de Fersen s'est-elle tenue insensible à tant de mépris? Elle a cru sans doute que par habitude le bon diplomate ne lui fit voir trop de chagrin.

(Je déclare que je ne me permets cette plaisanterie stupide que par un sentiment d'hostilité peut-être exagéré, que par égard pour l'intelligence de mon hôte.)

Je fus bien récomposé de ce sacrifice aux dieux du foyer, car du Pluvier me témoignait sa reconnaissance par des états de rire qui finirent aboyer les échos et glapir les perroquets. Quand il fut un peu calmé il reprit:

— Oui, mon cher Arthur, madame de Fersen a révisité à Villeblanche et à toute la fleur des pois de la diplomatie étrangère de Constantinople. C'est assez vous dire, hélas! que sa vertu est hors de toute atteinte, ajouta du Pluvier avec un profond soupir.

— Pourquoi soupirez-vous ainsi?

— C'est que la vertu de madame de Fersen me rappelle toutes les nobles vertus contre lesquelles j'ai échoué depuis que je suis dans le monde, car c'est effrayant comme les femmes sont vertueuses! dit du Pluvier avec un air de profond désespoir. Et pourtant, repartit-il, à entendre certains médisants, il n'y aurait qu'à vouloir pour pouvoir.

— En admettant, dis-je à du Pluvier pour le consoler un peu, en admettant que ces gens-là se soient pas des médisants, mais des indiscrets, ne vaudrait-il pas mieux savoir comme vous, lorsque vous vous occupez d'une femme, lui inspirer l'amour le plus exalté pour ses devoirs, la rendre fière de son mari tel désagréable qu'il soit, que de lui donner le coupable désir de troubler le repos de sa famille? Car enfin, mon cher, votre rôle est cent fois plus beau, plus flatteur que celui d'un séducteur, le bien étant beaucoup plus difficile à faire que le mal.

— Vous avez raison, c'est ce que je me dis souvent, reprit du Pluvier, c'est bien plus moral, mais je vous jure que c'est mortel à la longue. Je suis entré dans la diplomatie parce que je croyais que cette position faciliterait mes succès dans le monde. Eh bien! pas du tout.

— J'ai senti cela comme vous. Voyant avec effroi que les principes devenaient de plus en plus rigoureux, et voyant d'ailleurs respectés par les sociétés, j'ai cherché une autre plus primitive, et je me suis établi ici, où on ne me parle guère plus de certains principes et des lois sociales qu'à l'Italie.

— C'est à quel je pensais, me dit du Pluvier d'un air méditatif. Depuis que je vous ai vu si bien établi, il m'est venu une idée: je ne suis dit: Voyons quel mon avenir. Si je retourne à Paris, je ne m'y trouverai certainement pas plus que je ne m'y suis déjà amusé. Je suis libre comme l'air. Ce cher comte est tout aussi connu au Robinson dans sa ville. Un compagnon est toujours agréable, nécessaire même, car enfin on peut tomber malade; eh bien! comme j'ai une belle vue, eh bien! si l'on est Robinson, soyons un Robinson. Restons avec lui six mois, un an, dix ans, enfin tant qu'il voudra demeurer dans son île; et vivons là, pardieu, comme une paire de sultans! Voilà, mon cher, le fruit de mes réflexions de la nuit. Eh! eh! que dites-vous de cela? Vous voyez, la nuit porte conseil... Je ne déclare tout Vendredi.

J'étais épouvanté, car je n'avais jamais réfléchi à une pareille occurrence. Je li néanmoins bonne connaissance, et, pour ne pas livrer le désir de cet infatigable labeur à la contradiction, j'en ai d'abord fait l'essai ravi de mon projet, mais peu à peu je li maître mille difficultés.

Mais du Pluvier dévota mes objections avec la plus désespérée aisance de lui-même.

Si je lui représentais que le palais était immense, mais seulement l'a-

biabie dans la partie que j'occupais, il lui était indifférent de camper, il se contenterait d'un à peu près. Si je lui parlais des descentes que pouvait faire les Turcs, il ne craignait rien avec moi, car il savait que j'étais brave comme un lion. Si l'exagération des dépenses de cette maison qu'il me demandait à partager, il venait justement d'hériter d'un oncle de Saintonge qui lui laissait une fortune considérable. Si, accablé, mis aux abois, je lui représentais que mon goût, que ma passion pour la solitude, étaient devenus une sorte de monomanie qui me faisait rester des jours, des mois entiers, sans vouloir rencontrer personne, il devait disparaître comme un sylphe (quel sylphe ?) et attendre que ma chagrine disposition d'esprit fût passée. Si enfin, pour dernier argument, je lui disais presque brutalement qu'il ne serait impossible, par des considérations particulières, de lui donner sile au palais Carnot, il devait facilement trouver quelque villa dans les environs, étant bien décidé, me disait-il, à vivre à la campagne, et surtout à ne pas me quitter.

Ceci prenait un caractère de gravité très-alarmant.

Du Fluvier, entité, ophtérite, comme tous les esprits étroits, pouvait s'obstiner dans son projet, et alors l'île me devenait insupportable. Cette idée, jointe à la singulière résolution que la vue de madame de Fersen avait opérée dans mon esprit, me fit songer sérieusement à abandonner Khios. Peut-être, sans la singulière fantaisie de du Fluvier, aurais-je hésité à prendre cette détermination; peut-être aurais-je combattu ces velléités de rentrer dans la vie du monde. Mais, placée entre cette alternative de partir pour la France avec madame de Fersen, que je trouvais charmante, ou de rester à Khios avec mes esclaves, qui me étaient devenues odieuses, et de partager avec du Fluvier cette solitude si dévorée de son premier prestige, je n'hésitai pas à quitter l'île.

J'ai toujours très-rapidement pris les décisions les plus graves. Comme du Fluvier ressentait ses incertitudes, je lui dis que jusqu'à présent je n'avais pas voulu lui confier la véritable raison de mon refus; mais que, puisqu'il m'y forçait, j'étais obligé de lui avouer que j'étais résolu de retourner en France.

— Quitter ce palais admirable!... ces femmes adorables qui alimentent votre proie, qui vous versent à boire, qui vous donnent des pas comme à l'Opéra!!! de vraies heures! mais c'est impossible!

— Nullenrensement, mon cher du Fluvier, il est de ces avers qui coûtent à faire, même à ses amis; mais un dérangément passager survenu dans ma fortune m'oblige à réformer tout ceci et à retourner en France pour y vivre un peu moins en sultan.

— Vraiment, vraiment, mon cher conte, me dit du Fluvier d'un air réellement attendri, vous ne sauriez croire combien je suis touché de ce que vous me dites là. Mais qu'allez-vous donc faire de tout cet établissement?

— Je vais donner la liberté aux femmes, aux oiseaux, aux chiens et aux nains, payer une indemnité au marquis Justiniani, et vendre les meubles à l'encan.

— Vous êtes bien décidé à cela? me dit du Fluvier.

— Très-décidé.

— Positivement décidé?

— Oui, oui, cent fois oui.

— Alors, mon cher Arthur, vous ne me reprocherez pas de profiter de vos dépothèques?

— Comment cela? que voulez-vous dire?

— Voici mon projet. La vie que vous menez dans ce paradis terrestre n'a tourné la tête. Voulez-vous me vendre tout ceci, palais, femmes, chiens, nains et perroquets?

Je crus que du Fluvier plaisantait, et je le regardai d'un air intrépidité.

— Est-ce marché fait? Vous y perdrez moins avec moi qu'avec tout autre, reprit-il d'un air résolu. Mais quel est le prix des esclaves et des meubles?

— Il est inutile que vous payiez les esclaves, car je ne vous les laisse qu'à la condition que vous me promettrez de les rendre à la liberté lorsque vous quitterez l'île.

— Mais comment partirez-vous?

— Je crois facilement obtenir, à la recommandation de M. de Fersen, l'autorisation de passer à votre place sur la frégate.

— Mais la frégate part ce matin.

— Que m'importe?... si vous êtes véritablement décidé, je partirai ce matin.

— Mais je suis en ce point bien décidé. Touchez là, mon cher Arthur, je vous demande seulement le temps de retourner à bord pour prendre mes bagages.

— C'est convenu.

Et du Fluvier me quitta.

La résolution si subite que prit le petit homme d'habiter l'île à ma place ne me donna que médiocrement. Du Fluvier était une de ces entités essentiellement imitatives qui, n'ayant aucune idée en propre, s'emparent étourdiment des idées d'autrui et s'en affublent, sans regarder si elles vont ou non à leur esprit. Semblable à ces gens qui mettent un costume, sans s'inquiéter qu'il soit fait ou non à leur taille, du Fluvier avait sans doute été frappé de l'excentricité de mon existence, et il croyait être fort original en la continuant.

Sans doute encore les passagers de la frégate avaient dû, en causant de cette étrange, louer, blâmer ou exagérer la singulière disposition

de caractère qui conduisait un homme du monde à vivre ainsi de la sorte; mais, comme ils avaient probablement, malgré les louanges ou le blâme, considéré cette résolution comme peu vulgaire, du Fluvier crut se mettre dans la même disposition de non-vulgarité en prenant ma place. Peut-être enfin avait-il été séduit par les rivalités de cette vie sensuelle.

Je me disposai donc à quitter l'île.

Un moment, j'eus, j'éprouvai une vague tristesse; j'abandonnais le certain pour l'incertain. Sans doute cette vie matérielle que je dédaignais avait ses désenchantements; mais est-il rien de complet au monde? La vie la plus élitaire, la plus quinquessimée, n'est-elle pas aussi soumise à des déceptions? Mais pourquoi hésiter quand je voyais du Fluvier s'obstiner à demeurer avec moi?

Avant de partir je voulais assurer le sort des esclaves; je les fis venir, et, sans leur parler de mon projet, ni de la cession que je faisais de leurs personnes, je leur remis à chacune cinq cents francs, somme considérable pour elles, et qu'elles reçurent pourtant avec assez d'insouciance.

Puis, ayant nommé le renégat de Khios qui faisait les affaires du marquis Justiniani, je lui appris que je mettais du Fluvier à mon lieu et place comme locataire du palais et comme maître des esclaves, lui recommandant expressément de n'avertir celles-ci de ce changement que lorsque la frégate serait sous voile.

Du Fluvier revint enroué. Il me pria de lui laisser mes costumes albanais, voulant, disait-il, entrer de suite en jouissance, et n'ayant pas le temps de se faire costume. J'y consens, et je l'aidai même à se travestir; il était impayable ainsi. Il me demanda ensuite de le présenter aux esclaves comme leur maître futur. Je m'en gardai bien, ayant la faiblesse de croire à une sorte d'émancipation parmi ces dames, et elles ne voyaient plus dans leur maître que le maître de la frégate, qui leur dit, au bord du vaisseau, comme cela m'arrivait souvent depuis quelque temps, et qu'elles eurent à leur compagnie à mon aise en mon absence.

Néanmoins du Fluvier d'un air souriant, l'après-midi, avec lui-même, et Anathasia prit une expression boudoise. Assez inquiet sur ses dispositions futures des femmes de du Fluvier, je lui serrai la main, et, véritablement d'un, je quittai le palais.

La chaloupe de la frégate m'attendait, je fus bientôt à bord.

M. de Fersen se montra d'une très-gracieuse obligeance pour moi, et mon passage sur le bâtiment russe me fut accordé par le capitaine avec le plus aimable empressement. Deux heures après mon départ de l'île je nous mimes à la voile.

La résolution de du Fluvier fut assez longtemps le texte de nos plaisanteries. Après quelques bordées, nous arrivâmes en vue du palais Cyrina, qui s'élevait à cet-étoile. Une partie du parc descendait sur le rivage.

À l'aide d'une longue-vue, je regardai avec tristesse cet admirable pays, que je quittais à tout jamais, lorsqu'un singulier spectacle attira mon attention.

Sans doute avertis de mon abandon par le renégat et par le départ de la frégate, je vis les esclaves descendre précipitamment et en descendant le long de la prairie, et s'assembler sur le bord de la mer en étendant les bras vers le vaisseau d'un air désespéré. L'un, voyant qu'il s'éloignait toujours, Némi, dans un accès de fureur extrême, arracha son fez, le jeta aux pieds, et bientôt son épaisse chevelure brune flotta au vent. Elle était belle comme une Euménide. L'après-midi, envenant peut-être quelque espoir, agitait son déshonneur de soie en manière de signal, tandis qu'Anathasia la blonde était agenouillée sur la grève.

Difficulté je vis du Fluvier, beaucoup plus qu'à l'aise dans mon costume albanais, accourir aussi précipitamment sur le rivage, suivi de la vieille Cypriste et des deux nains qui faisaient mille grimaces.

Sans doute le nouveau sultan venait engager les odalisques à rentrer au sérail. Mais, malheureusement, les odalisques étaient d'un caractère assez rétif, et le sultan d'un esprit assez peu persuasif; car, après quelques paroles échangées par l'intermédiaire de la vieille Cypriste, toutes les femmes fondèrent comme des furies sur du Fluvier, qui disparut complètement au milieu de leurs bras levés et menaçants.

Je ne pus voir la fin de cette scène divertissante, car la saillie d'un prometteur que nous dussions tout complètement masquer cette partie de la scène. Une demi-heure après le capitaine russe me dit :

— Je voudrais bien savoir ce que c'est que cette épaisse fumée qu'on voit s'élever au-dessus des terres de Khios, dans la direction du palais que vous habitez.

L'idée de Némi de brûler le palais si je l'abandonnais me revint aussitôt à l'esprit. Ce projet venait-il d'être mis à exécution par ces folles? Qu'était devenu du Fluvier? avait-il été brûlé par ses esclaves à culacé ou non dans leurs bras? c'est ce que j'ignorais absolument, et nous primes bientôt de vue les côtes de l'île de Khios dans une profonde inquiétude sur le sort du pauvre du Fluvier.

MADAME LA PRINCESSE DE FERSEN,

CHAPITRE XLVI.

L'APRÈS-MIDI.

Telles étaient les impressions que m'avait laissées mon séjour d'une année dans l'île de Khios; tels étaient les motifs de mon brusque départ pour la France à bord de la frégate russe *l'Almaz*.

Ce fragment de mon journal d'autrefois inséré à sa place, je le prends mon répit. Je me trouve dans une disposition d'esprit parfaitement convenable pour faire cette narration et en suivre tous les incidents, qu'ils soient tristes, fâcheux ou dramatiques.

Les dernières et violentes émotions que j'ai ressenties depuis mon voyage d'Utrinet jusqu'à ce moment où j'écris ces lignes ont tellement usé mon cœur, je ne trouve si insouciant de l'avenir et du passé, que je puis raconter ce nouvel épisode de ma vie avec le désintéressement le plus profond, et comme s'il ne s'agissait pas de moi.

La lecture que je viens de faire de ces pages datées de l'île de Khios, écrites en Orient il y a trois ans, a encore augmenté mon indifférence pour ce qui me touche. Lorsque le calme et la raison me reviennent, je me trouve si immobile, si loquet, si fou, si fait pour le bonheur dont le destin m'a toujours comblé (puisque qu'il savait sans doute que je n'en profiterais jamais), que je me juge avec une extrême et peut-être avec une injuste sévérité. Du point de vue où je me suis placé, m'estimant peu, était prévenu contre moi, dépourvu de tout orgueil, de tout amour-propre de moi à moi, j'exagère encore mes défauts, et mon caractère n'est pas vainement m'empêche souvent d'évaluer à leur prix quelques actions vraiment généreuses dont je pourrais m'enorgueillir. Aussi, je crois que si ces pages étaient jamais connues (ce qui ne peut arriver, car j'y mettrai bon ordre), elles donneraient une bien triste opinion de mon caractère.

Et pourtant beaucoup auraient-ils agi ainsi que j'ai agi?

C'est enfin, si autrui j'ai supposé à Hélène les conséquences arrière-pensées, n'ai-je pas, dans mon désespoir, tout tenté, tout fait, pour réparer ma faute? Ne lui avais-je pas, si elle eût accepté ma main, abandonné ma fortune? Et plus tard, lorsque j'ai vu que Frank était pauvre, ne suis-je pas venu à son secours aussi dévouement que je l'ai pu?

Si j'ai été bien injustement cruel envers Marguerite, au moins je l'avais longtemps et courageusement défendue contre les calomnies du monde, et cela avant d'être connu d'elle. Et ce duel?... ce duel acharné qu'elle a toujours ignoré?

Si, égaré par un accès d'ineurable folie, j'ai outrageusement insulté Falmouth, ne lui avais-je pas sauvé la vie en risquant la mienne?

Sans doute le bien que j'ai fait n'empêche pas le mal qu'on peut me reprocher: mais n'est-il pas affreux de songer que ce qu'il y a eu de noble et de bon dans ma conduite disparaîtra toujours sous le flot d'amertume et de haine que ma défiance a soulevé!

Mais, après tout, que m'importe maintenant le passé! C'est pour revoir le tableau de ma vie se dérouler à mes yeux que j'écris ces lignes; c'est pour raccourcir les longues heures de la solitude où je vis à cette heure à Gervat, dans la triste et vieux château paternel, si longtemps abandonné par moi.

Ce fut donc dans l'ignorance complète du sort de du Pluvier que nous abandonnâmes l'île de Khios. Quoique nous exagérâmes dans l'épigramme, la traversée, souvent retardée par des vents contraires, fut assez belle.

L'aspect des marins russes me parut tout autre que celui des marins anglais. Quoique ceux-ci soient soumis aux duretés de la discipline militaire la plus despotique; quoique par habitude et par nature ils se montrent pleins de défiance et de respect pour les officiers appartenant à la haute aristocratie, officiers dont ils abhorrent surtout, ainsi que les noirs se montrent fiers d'avoir pour maître un blanc qu'ils naissent, tout révèle en eux cet indomptable orgueil national, cette indépendance fiévreuse, qui rendent le matelot anglais un des meilleurs matelots du monde, parce qu'il est toujours poussé ou soutenu par le sentiment outré de sa propre valeur, par sa foi profonde dans la supériorité de son pays sur les autres nations maritimes. Or, quelque insoumis qu'ils soient, le finassisme ou la foi espèrent toujours des privilèges.

Les matelots russes témoignaient au contraire une obéissance passive presque religieuse, une résignation aveugle et un dévouement machinal à la volonté de leurs chefs, auxquels ils semblaient presque reconnaître une nature supérieure à la leur. Aussi on sentait qu'un mot, qu'un signe de ces officiers pouvait ébranler la résignation et le dévouement insoumis des marins russes jusqu'à l'insolence de l'abandonnement personnel.

Singulière différence entre le génie de ces deux peuples et celui des Français!... des Français, quelquefois rigoureusement soumis, mais jamais respectueux; obéissant gaîment à des supérieurs dont ils se moquent, ou se faisant admirablement tuer pour des causes qu'ils insultent.

Je fus amené à faire ces différents rapprochements en observant les habitudes calmes, presque élastiques, qui régnent à bord de la frégate russe, et qui, après quelques jours de navigation, eurent une réaction très-singulière sur nous autres passagers.

En en effet de plus singulier que l'aspect de ce bâtiment: c'était la silhouette au milieu de la solitude des mers.

À part les commandements des officiers, on n'entendait jamais un mot. Muet et silencieux, l'équipage ne répondait aux ordres de ses chefs que par le bruit de la manœuvre qu'il exécutait avec une précision mécanique. Au soleil couchant, l'ambassadeur lisait la prière; tous les marins s'agenouillaient pieusement, puis ils descendaient dans la batterie. Mais toujours et partout un silence inexorable. S'ils étaient battus de cordes pour une faute, jamais un cri; s'ils se reposaient de leurs fatigues, jamais un bruit.

Le capitaine de la frégate et son lieutenant, avec lesquels madame et M. de Fersen vivaient ainsi que moi, étaient des hommes parfaitement bien élevés, étaient de fort bons marins, mais leur esprit n'avait rien de saillant. M. de Fersen lisait presque continuellement une collection d'ouvrages dramatiques français.

Nous restions donc, madame de Fersen et moi, très-occupés au milieu de cette petite courtoisie; ni les choses, ni les hommes, ni les événements ne devenaient pour nous des préoccupations individuelles. Au milieu de ce calme profond, de cet isolement, de ce silence, les mondes fantastiques de la pensée devaient donc forcément s'empresser sur la trace unique d'une vie si simple; en un mot, et si cela peut se dire, jamais telle ne fut plus également préparée pour recevoir les inspirations du peintre, quoique variées, quelques barbares qu'elles fussent. À midi, nous nous rassemblâmes pour dîner, puis vint une promenade sur le pont; ensuite M. de Fersen retournait à la lecture de ses chers *veridables*, et les officiers à leurs observations nautiques.

Madame de Fersen se tenait habituellement dans la galerie de la frégate; je passais donc ainsi chaque jour avec elle sans être presque jamais interrompu, depuis deux heures jusqu'au moment où elle allait faire, pour dîner, une toilette toujours fraîche et charmante. Après dîner, quand le temps le permettait, on servait le café sur le pont. On y faisait encore une nouvelle promenade; puis, sur les sept heures, nous nous réunissions de nouveau dans la galerie. Madame de Fersen, excellent musicien, se mettait souvent au piano à la grande joie du prince, qui lui suppléait de lui accompagner quelques airs de *vaudeville* qu'il fredonnait volontiers à merveille.

D'autres fois, un des officiers de la frégate, qui avait une fort jolie voix, nous chantaient des chansons nationales très-naïves et très-agréables. La musique et la conversation à laquelle M. de Fersen prenait alors part, et qu'il aimait par une gaieté de très-bon goût, nous conduisaient jusqu'à onze heures; on servait le thé, et chacun se retirait quand bon lui semblait.

On le voit, à part l'étendue des promenades, nous menions la vie de bourgeois la plus saine et la plus concentrée.

Le troisième jour depuis notre départ de Khios, survint un singulier incident qui paraît en apparence, mais qui n'est... mais qui devait avoir une bien étrange influence sur ma destinée.

Madame de Fersen avait une petite fille de six ans nommée Irène, pour laquelle elle témoignait un amour qui semblait aller jusqu'à l'idolâtrie. Il était impossible de rêver quelque chose de plus accompli, de plus idéal que cette enfant.

Elle était d'une beauté sérieuse et grave; bien des mères, je le crois, eussent préféré pour leur fille une figure plus enfantine et plus riante; car, je l'avoue, je ne pouvais moi-même quelquefois échapper à un resserrement de tristesse, en contemplant cet adorable visage, qui exprimait une mélancolie indéfinissable et incompréhensible pour un âge encore si tendre.

Le front d'Irène était vaste, saillant; son front hautement pâle, car ses yeux fermés et ses lèvres entrées en une douce florissante. Ses cheveux étaient foncés, très-abondants, très-fins et très-soyeux, bouchaient naturellement autour de son col; ses yeux fort grands, d'un noir humide et velouté, avaient un regard d'une douceur profonde, surtout lorsque, par cette faculté naturelle aux enfants, Irène nous contemplait longtemps et fixement, sans baisser les franges de ses longues paupières brunes.

Son nez était mince et charmant, sa bouche petite, vermeille, et je dirais que sa lèvre inférieure un peu saillante était digne... si le déclin ne semblait pas incompatible avec cet âge. Enfin sa taille, ses mains et ses pieds étaient d'une perfection rare.

Irène, par une touchante superstition de sa mère, avait été vouée au blanc après une longue maladie; la simplicité presque religieuse de sa

(1) Ici quelques lignes étaient retranchées dans le *Journal* d'un Inconnu. Le récit de ce duel ne se trouvant pas dans l'épisode de madame du Pluvier, et Arthur y ayant encore une autre allusion lors du combat des pirates contre le yacht, il est probable que cette omission résulte d'un oubli involontaire ou calculé.

(Note de l'Aut. E. S.)

vélement donnait un nouveau caractère à sa poly-logonie. Je l'ai dit, c'était le tralalalement après notre départ de Kléon.

frère, qui jusqu'alors avait paru m'observer avec une sorte de dédain inquiet, et qui s'était peu à peu appaisée, vint résolument me tenir avec une solennité enfantine :

→ Regardez-moi, que le vole si le vous aimeraï bien.

Puis, après avoir attaché sur moi un de ces longs regards fixes et pénétrants dont j'ai parlé, et devant lequel, je l'avoue, je fus obligé de baisser la vue, l'homme ajouta :

— Oui, je vous aimerai bien. — Puis, après un nouveau silence, il reprit en se retournant vers madame de Ferresen : — Oui, ma mère, j'aimerai beaucoup, je l'aimerai comme j'ai aimé Ivan'...

La petite figure jrit en disant ces mots une si ravissante expression de gravité religieuse que je ne pus m'empêcher de sourire. Mais quel fut mon étonnement lorsque je vis madame de Versem jeter tout à tour des regards presque stupéfaits sur Irene et sur moi, comme si elle eût attaché une grande importance à ce que sa fille venait de me dire!

— Quoique je n'aie maintenant rien à offrir à l'honorable Ivan, voilà un avis, madame, qui sera, je le crains bien, oublié dans dix ans d'ici, dit-elle à la princesse.

— Oubliez... monsieur!... Irène n'oublie rien... Voyez ses larmes au souvenir d'Ivan...

En effet, deux grosses perles roulaient sur les joues de l'enfant, qui continuait d'attacher sur moi son regard à la fois triste, doux et interrogatif.

— Mais quel était donc cet Ivan, madame ?

Les traits de ce bon d'homme de Fersen s'assombrirent, et elle ne répondit rien au simple : — Vous étiez un de nos parents, monsieur, qui est mort très-jeune, et elle bésita un moment... avant d'être muet sous une telle et si effroyable, il y a de cela deux ans... Irene l'avait pris et si extrême affreux... que j'en étais devenue presque jalouse. Je ne saurais vous dire si elle était si belle, si elle était si jeune, si elle était si douce, si elle était si dévouée à sa cause... elle avait alors quatre ans, elle ressemblait un rhagouin si profond qu'elle tomba très-gravement malade et faillit mourir, l'est à cette époque que j'ai vu vous au blanc, en suppliant bien de me la rendre... Mais ce qui m'enlève extrêmement, monsieur, c'est que depuis deux ans vous êtes la seule personne à qui Irene ait dit qu'elle l'ai-

Irene, qui avait attentivement écouté sa mère, me prit la main, et me dit d'un air presque inspiré en levant au ciel ses grands yeux encore humides de larmes : — Oui, je l'aimerais comme Ivan, parce qu'il ira bientôt à la guerre, comme lui.

— heure... mon enfant... que dites-vous !!! Ah ! mon-sieur, pardon... s'écria madame de Ferseu... presque avec effroi, en se regardant d'un air incertain.

— Quand je devrai l'acheter par la fin du pource Ivan, lui dis-je en souriant, laissez-moi du moins, madame, jouir d'une si charmante affaire.

Je ne suis ni fable, ni superstitieux, mais je ne pourrais dire la singulière impression que me causa cet enfantillage : j'expliquerais tout à l'heure pourquoi. Il n'y a pas de moyen terme : ou de parents indécents, ou du dernier ridicule, ou ils agissent puissamment sur certains enfants.

Heureusement, en venant prier sa femme de lui faire d'ici soixante ans il ne faut pas remettre, etc., M. de Versen mit un terme à cette scène étrange. Je remarquai que madame de Versen ne parla pas à son mari du singulier aveu qu'Irène m'avait fait. Ce jour-là, après dîner, la conversation fut d'une monotonie, et se continua jusqu'à ce qu'elle

CHAPTER XLVIII

Madame la princesse de Femen.

Le lendemain, madame de Fersen ne put pas se déjeuner : elle était souffrante, ne dit le prière, et elle avait passé une nuit assez agitée. — Puis, presque sans transition, et à main grand écartement, il me fit les confidences les plus étendues sur le caractère, sur l'esprit, sur les hautes idées, et sur le rôle moral de sa femme, *pour l'usage de nos amis*, dit-il.

indes et sur la vanité de sa science, peut-être aussi de me prévenir de la vanité de mes tentatives, dans le cas où j'aurais songé à m'occuper de madame de Fersen, car je ne puis m'expliquer autrement son inappréhensible fantaisie d'enlèvement avec moi dans de pareils détails. Tel est à peu près le résumé de ce que m'écrivait M. de Fersen sur sa femme :

André-Moïse Catherine Netskiki, fille de comte Netskiki, gouverneur d'une des provinces asiatiques de l'empire russe, avait dix-sept ans lorsqu'elle fut mariée à M. de Fersen. Elle jouissait à beaucoup d'égards d'une éducation très-cultivée et d'un jugement d'une maturité précoce. Lors de son mariage, le prince était adolescent à Vienne.

Il avait d'abord craint l'incertitude de sa femme, change si jeune de toutes les responsabilités qui pesent sur l'adolescent d'une grande puissance auprès d'une cour aussi secrète, aussi grave et aussi difficile. Mais, dès qu'il eut vu la cour d'Autriche, aussi malade de Fersen, qu'il

veilleusement donc, satisfait aux moindres exigences de sa position, grâce au tact exquis, aux manières délicates, à la mesure parfaite qu'elle sut apporter dans des relations si difficiles.

— « Toute jeune, jétée de grâce et d'esprit, me dit le priure, vous juges si madame de Fersen fut aussitôt enivrée, couronnée par la lie fleur de tous les étrangers qui arrivaient à la cour de Vienne.

« Quelqu'un me le doit pas plus d'être de la vertu que d'être un homme qui m'utilisera de sa race, ajouta M. de Fersen en souriant. Je crois, je sais que la femme de César n'a jamais été soupçonnée, et pourtant César avait cinquante ans... Et pourtant je m'étais marié moins peut-être par amour, quoique Catherine fût charmante, que parce qu'il y avait certaines ambassades que l'un ou l'autre nous avait effectuées, et j'ai pu, je pense, dans ma position je voudrais avoir pres de moi un être tendre et discret, sans l'esprit d'un homme qui pourrait avoir l'effet de certaines choses, mais, en principe, je n'ai rien de plus à dire, ajouta le prince en riant, comme quelques poitrines de l'homme essayaient de se sur-le-jour esclaves. L'expérience m'a prouvé que l'excès de pureté était souvent bien plus difficile à tromper que l'excès de duplicité, car les esclaves devenant presque toujours les pignes qu'à leur tour. Ainsi lorsque je suis Catherine admette certains projets, certaines idées assez hâtivement déguisées, pour que son naturel sensible, délicat et goinfant d'un soldat sans honte, je ne crains pas plus tard, en émettant cette idée, d'être la susceptible de mes chers collègues dans la conscience est

« C'est à peine, lorsque le prince, madame de Fersen prit goût à la politique, eût, pour continuer mes expériences, je lui confiai, sous divers noms, des lettres et des papiers, et je le priai de vouloir bien les lui rendre. Mais il ne put croire que sa politique fût sèche et égoïste, et que son amour de l'équilibre de l'humanité était le seul mobile de la sienne. A l'entendre parler des nations européennes, un rôle dit qu'elle parlait de ses sœurs chéries, et même des rivaux de son pays... J'ai fait sans doute pour les révéler si sérieusement de ce que vous prendriez avec vous pour les révéler d'une jeune femme romanesque, et pourtant vous ne sauriez croire l'excellent parti que je tire de sa disposition d'esprit si étonnamment enthousiaste de la paix et du bonheur de chacun... La sagesse consiste toujours, à l'aise, à se servir dans un terme moyen également éloigné de toute extrémité, et, lorsque je dois prendre une détermination si importante, la politique généreuse et conciliatrice de madame de Fersen me suggère une foule, outre politique traditionnelle de fureur et d'égoïsme, une foule d'autres. Il m'est donc très-facile de choisir un point d'équilibre, et de le garder... »

« Enfin j'ai dû à cette tendance de l'esprit de marisme de Fersen un autre avantage... celui de pouvoir affirmer que « la femme de César n'a jamais été soumise... » car, voyez vous, lorsque la patrie essentiellement masculine et dévouée du cœur de la femme trouve un brillant emploi de ses facultés, la femme ne cherche pas à les occuper ailleurs, surtout là que son orgueil féminin est flaté de l'influence qu'elle acquiert en les satisfaisant.

qu'en ferez-vous sans cela ?
— Mais j'ai l'air de lui en avoir ! j'en aurais dû vous parler d'abord ; mais, aussi, que la dit une de vos femmes célèbres, madame de Sévigné, je crois, au sujet d'un livre écrit dans son post-terroir. Eh bien, sans vous parler de mon attachement pour un homme, et de son attachement pour moi, sans vous parler de la sévérité toute punitive de ses principes, savez-vous ce qui Ta surtout préservée des légèretés de la jeunesse ? C'est l'amour abstrait, l'amour passionné qu'elle a pour sa patrie ! L'exaltation... — sans doute, nous avons mérité cette tendresse, mais quel-quefois l'on croit pourtant, lorsque je songe que si un malheur m'eût prise, comme celui qui a déjà failli m'en frapper, sans enlever cette

M. de Versen était dans la maturité de l'âge; sa réputation de diplomate consummé était presque européenne; tout, en lui, annonçait l'homme supérieur, appelé par ses éminentes qualités à exercer les hautes fonctions qu'il avait toujours remplies; aussi ne pouvais-je, assez m'éloigner des familiarités qu'il me faisait, à moi, si jeune, et qui lui étais si complètement étrangères.

Cependant je ne puis pas supposer qu'un homme depuis longtemps habitué à traiter les affaires les plus épineuses et les plus graves, pût agir avec légèreté lorsqu'il était question de ce qui le touchait personnellement, je pensais que tout ce que m'avait dit M. de Ferseu devait être profondément vrai. Mais que ce n'était pas sans dessein qu'il avait ainsi oublié la réserve que lui commandaient ses positions et ses âges res-

Aussi, je le répète, je ne pouvais voir à ces confidences au moins bizarres, d'autre but que celui de me prouver l'impossibilité de réagir

Et pourtant, d'un autre côté, j'avais été désagréablement fra; pé en entendant le prince me parler de sa femme comme d'un instrument nécessaire à sa diplomatie. Il m'avait semblé voir percer la sécheresse du cœur la plus grande dans sa manière de me parler d'elle; d'ailleurs, d'un ses rapports habituels avec madame de Fersen, non seulement il ne se montrait pas jaloux (il était trop du monde pour tomber dans ce

Mais je me demandais dans quel but il m'avait fait les confidences dont j'ai parlé...

Je restai ainsi dans une extrême perplexité.

CHAPITRE XLVIII.

La tradition.

Je n'aurais pas vu madame de Fersen depuis le jour où Irène m'avait fait la singulière prédiction dont sa mère avait paru si étonnée. L'affection singulière que me témoignait cette enfant m'étouffait beaucoup.

Des qu'elle était seule, elle s'approchait de moi. Si je lisais dans la galerie, craignant sans doute de n'être importun, elle s'asseyait sur un coussin, appuyait son menton dans ses deux petites mains, et je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer son regard profond et toujours sérieux.

Quelquefois j'essayais de l'amuser des jeux familiers aux enfants; mais elle ne s'y prêtait qu'avec répuñance, et me disait gravement de sa voix enfantine : *J'aime mieux rester là, près de vous, à vous regarder comme je regardais Ivan.*



Le pilote. — page 73.

J'ai été beaucoup plus superstitieux que je ne le suis; mais en pensant au singulier sentiment d'attraction que j'inspirais à cette enfant, je me rappelais, non sans un certain serrement de cœur (j'avoue cette misère), une étrange tradition saisie que mon père m'avait souvent lue, parce qu'il avait, disait-il, été témoin de deux faits qui en confirmaient le texte.

« Selon cette tradition : « Les gens prédestinés à une mort fatale et précoce avaient le pouvoir de charmer les enfants et les fous »

Or, en effet, Ivan avait charmé Irène, et il était mort d'une mort fatale.

Je charmais aussi Irène, et elle m'avait prédit une mort violente, en toute ignorance de la tradition.

Ces singuliers rapprochements étaient au moins bien étranges; quelquefois ils me préoccupaient même.

Malheureusement, que le temps a passé sur ces événements, cette prédiction d'Irène me revient quelquefois à l'esprit.



Le fils entra sous une main vigoureuse me soulever par les cheveux.

— page 78.

Quant à cette tradition, elle avait été traduite par mon père, et se trouvait écrite avec quelques autres notes sur un cahier contenant le récit d'un de ses voyages en Angleterre et aux Indes. J'avis couru de l'emporter; ce manuscrit, ainsi que d'autres papiers qui déshappèrent au naufrage du yacht.

Le lendemain du jour où elle avait été soufflée, la princesse vint dans la galerie sur les deux heures; j'y étais seul avec sa fille.

La figure de madame de Fersen était pâle et triste.

Elle me salua gracieusement; son sourire me sembla plus affectueux qu'à l'ordinaire.

— Je craignais bien, monsieur, que ma fille ne vous soit importune, me dit-elle en s'asseyant, et ce prenait Irène sur ses genoux.

— C'est moi plutôt, madame, qui l'importunerais, car elle m'a plusieurs fois témoigné, par la gravité de ses ombrages et de son langage, qu'elle me trouvait beaucoup trop de son âge... et pas assez du mien... — L'autre enfant l'ait madame de Fersen en embrassant sa fille. Vous ne lui en voulez donc pas de son étrange, de sa folle prédiction?

— Non, madame, car je vais à mon tour lui en faire une, et alors nous serons quittes. . . Mademoiselle Irène, lui dis-je très-sérieusement, en prenant sa petite main dans les miennes, je ne vous dirai pas que vous irez là-bas, mais je vous promets que dans dix ou douze ans, dans dix ou douze ans, vous irez là-bas, là-bas, ou bel ange, beau comme vous, bon comme vous, charmant comme vous, et qui vous conduira dans un palais magnifique, tout d'or et tout de marbre, ou vous vivrez bien longtemps, bien longtemps, ou ne peut pas plus heureuse avec ce bel ange, car il vous aimera comme vous aimez votre mère; et puis un

ment une femme de toutes les séductions coupables, qui me lui causaient jadis les ravissements légitimes qu'une légitime et sainte union lui aurait fait si délicieusement éprouver?...
A mesure que je parlais, madame de Fersen me regardait avec un étonnement croissant : enfin elle me dit :

— Comment, monsieur, vous auriez véritablement pu le mariage vos idées d'une délicatesse peut-être et gracieuse ?...

— Sans doute, madame, en du moins je les eussais, dans ma présomption, à celui qui un jour doit être assez heureux pour se charger du bonheur de votre fille... Ainsi ne trouvez-vous pas qu'un mari tel que je le lui prédis... bon, jeune, bien élu, spirituel et charmant, qui pourrait ainsi... lui offrir de grandes ébauches de félicité durable ; car, j'en suis sûr, mademoiselle Irène sera d'un caractère de toutes les précieuses qualités d'âme qui peuvent inspirer et apprécier un tel amour.

— Ah ! sans doute, ce serait un beau rêve... Je vous le répète, seulement ce qui m'a donné beaucoup, c'est que vous faisiez de pareils rêves, me dis-elle d'un air assez moqueur.

— Mais pourquoi, madame ?

— Comment ? vous, monsieur, qui êtes venu chercher en Orient l'idéal de la vie matérielle !...

— Cela est vrai, madame, lui dis-je en plus haute voix la regardant fixement : mais aussi, n'ai-je pas à l'instant quitté cette vie, lorsque j'ai dû au hasard de connaître, c'est-à-dire de pouvoir adorer une idéalité toute contraire, celle de l'esprit, de la grâce et du cœur ?...

Madame de Fersen me jeta un coup d'œil sévère.
Je ne sais ce qu'elle allait me répondre, lorsque son mari entra pour me demander si je savais l'air d'*Au revoir, cher Polydore* !

Le jour où il lui avait fait un aveu, madame de Fersen me parut vouloir éviter avec soin de se trouver seule avec moi, quoique devant moi compaignon de voyage ses manières n'eussent pas changé.

Mais, grâce à la singulière affection que j'inspirais à Irène, la princesse put difficilement accomplir son projet.

Bien que je paraisais sur le pont ou dans la galerie, l'enfant me regardait par la main et m'amenait près de madame de Fersen, en me disant :

— Veuze, j'aime à vous voir près de ma mère...

D'abord je ne pus m'empêcher de sourire du dépit de madame de Fersen, qui se trouvait ainsi quelquefois obligée à des tête-à-tête qu'elle voulait éviter.

Un valet qui cette contrariété, que je lui causais indolument, me fit prendre en aversion par elle, j'essayai de me retenir aux instances d'Irène. Voyant qu'elle s'opiniât, deux ou trois fois je la renvoyai assez durement.

La pauvre enfant ne dit pas un mot, deux grosses larmes rouillèrent le haut de ses joues, et elle alla silencieusement s'asseoir loin de moi et loin de sa mère.

Elle-vint s'approcher d'elle pour la consoler, mais Irène répondit d'unement ses caresses.

Le soir elle ne voulut pas manger, et sa gouvernante, qui passa la nuit à la veiller, assura qu'elle avait à peine dormi, et qu'à d'assez longs intervalles elle avait silencieusement pleuré.

M. de Fersen, qui ignorait la cause de l'indisposition passagère de sa fille, n'y fit pas une grande attention, et l'attribua à l'excès de sensibilité nerveuse de l'enfant.

Mais madame de Fersen me jeta un regard irrité.

Je la compris.

Moi aussi, en la voyant se déchaîner, avait dû lui faire éviter les occasions de se trouver désormais seule avec moi.

Irène ressentait un assez grand chagrin de cette sorte de rupture ; nécessairement la princesse me regardait comme la cause première de la tristesse de sa fille, qu'elle aimait avec une folle passion.

Madame de Fersen avait pour raison de me haïr. Je résolus de mettre un terme à la douleur d'Irène.

Je profitai d'un moment où j'étais seul avec madame de Fersen pour lui dire :

— Pardonnez-moi, madame, un aveu bien insensé. Je le regrette d'un tant plus, qu'il n'a pas été étranger au chagrin et aux souffrances de votre pauvre enfant... Je vous donne donc, ma parole, madame, de ne jamais plus vous dire un seul mot qui puisse apporter de nouveau le moindre trouble dans les joies de votre amour maternel, et m'exposer ainsi à perdre vos bonnes grâces, qui me sont si précieuses...

Madame de Fersen me tendit la main avec un mouvement de reconnaissance charmante, et me dit :

— Je vous crois, et je vous remercie du fond de l'âme, car ainsi vous ne me séparerez plus de ma fille !

CHAPITRE XLIX.

Les adieux.

Bientôt je regrettais d'avoir promis à madame de Fersen de ne jamais lui dire un mot de galanterie ; car, depuis qu'elle se trouvait tout à fait

en confiance avec moi, elle me sentait de plus en plus charmante, et chaque jour je m'en éprenais davantage.

Fidèles à nos rendez-vous de la galerie, presque toujours seuls avec Irène, nos rapports firent bientôt d'une familiarité tout amicale.

J'expliquais fort la bienveillance à l'égard de l'ignorance en politique, pour la familiarité tout à fait de nos entretiens. Ainsi maître de la conversation, je m'occupais toujours sur mille questions relatives aux sentiments toutes au aux passions.

Quelquefois, comme si elle eût redouté la tendance de ces entretiens, madame de Fersen voulait absolument porter politique. Mais alors j'arguais de mon ignorance, et la pruderie me reprochait spirituellement d'appréhender ces amoureux qui prétendent toujours ne pas aimer la classe, afin de pouvoir rester avec les femmes pendant que les maris vont à la messe.

Lorsque les baigneurs de la navigation eurent établi quelques rapports d'intimité entre moi et les officiers russes de la frégate, notre conversation était souvent tombée sur madame de Fersen, je fus frappé d'un profond respect avec lequel ils parlaient toujours d'elle.

La malice, disaient-ils, l'avait constamment épargnée, soit en Russie, soit à Constantinople, soit dans les diverses cours où elle avait résidé.

Une réputation d'irréprochable pureté est, je crois, une séduction irrésistible, surtout lorsqu'elle se rencontre chez une femme jeune, belle, spirituelle, et placée dans une position très-délicate ; car il faut qu'elle possède une puissante autorité morale pour dissuader l'envie ou pour éteindre ses traits, et inspirer, comme l'inspira madame de Fersen, un sentiment général de bienveillance et de respect.

C'était en comparant l'amour que j'avais ressenti pour madame de Fersen à mon amour pour madame de Fersen que j'appréhendis le mariage général et entraînant de cette situation.

Sans doute Marguerite avait été indigne et calomniée ; j'en avais eu des preuves flagrantes ; mais, si absurdes que soient les bruits qui couraient la femme que vous aimez, ils vous causent toujours un ressentiment pénible.

En admettant même que vous parveniez à vous enlever de leur fureur, vous reprochez alors à la femme qui en est victime de n'avoir pas l'esprit de sa vertu.

La vie d'Irène avait été bien pure, et pourtant le monde l'avait attaquée. Mes soins pour elle avaient été causés de ses bruits odieux, et pourtant dans mes actes d'injustice je l'accusais de n'avoir pas su se mettre au-dessus des soupçons.

A part la grâce, l'esprit et la beauté de madame de Fersen, ce qui contribuait surtout à me la faire adorer, c'était, je le répète, sa rectitude de haute et saine vertu.

Lorsqu'elle s'opiniât à combattre la résistance d'une femme sérieusement attachée à ses devoirs, la plupart des hommes ne sont sans doute animés que par l'amour de la lutte, que par l'espoir d'un orgueilleux triomphe.

Ce n'était pas ces sentiments qui me faisaient persister dans mon amour pour madame de Fersen, c'était une sorte de confiance sans bornes dans la pureté de son cœur, dans la noblesse de son caractère : c'était la certitude de pouvoir l'aimer avec toutes les chastes voluptés de l'âme, sans crainte d'être dupe d'une sévérité feinte ou d'une coquette prudence.

Je m'étais d'ailleurs si grossièrement matérialisé pendant mon séjour à Khios que j'avais un désir insupportable de me livrer à toutes les délicatesses exquises d'un sentiment pur et élevé.

Contrarié par les vents d'automne, notre traversée, y compris une longue quarantaine obligée au lazaret de Toulon, dura environ six semaines.

Je ne croyais pas avoir fait de progrès dans l'affection de madame de Fersen ; car ses manières avec moi étaient devenues de plus en plus franches et amicales. Elle m'avait naïvement avoué que mon esprit lui plaisait beaucoup, et qu'elle espérait, pendant son séjour à Paris, continuer aussi souvent que possible nos causeries de la galerie.

Evidemment madame de Fersen me regardait comme absolument sans conséquence. Quelque pénible que fût cette découverte pour moi, un regard, j'aimais tant Catherine que je ne pensai qu'au bonheur de la voir le plus souvent possible, en attendant mes espérances à la sincérité de mon affection pour elle.

Notre quarantaine terminée, nous débarquâmes à Toulon, où nous restâmes quelques jours pour visiter le port.

M. de Fersen me proposa de ne pas nous quitter encore, et de voyager ensemble jusqu'à Paris.

J'acceptai.

Je fis venir mon voiture, que j'avais renvoyée à Marseille lors de notre départ de Forquennes, et nous nous mîmes en route pour Paris vers le commencement de novembre.

M. de Fersen voyageait avec sa femme dans une diligence, sa fille avec sa gouvernante dans une autre. Comme mon voyage de voyage était de même sorte et qu'il n'y avait rien de commode que deux personnes, tous les jours, lorsque nous nous remettaient en route après déjeuner, M. de Fersen me priait d'aller leur compagnie à sa femme pendant qu'il faisait sa sieste habituelle dans son voiture.

Irène, qui avait témoigné un chagrin profond à la seule idée de se

séparer de moi, s'y trouvait toujours en tiers avec nous, et nos chuchotements de la galerie continuèrent de la sorte jusqu'à Paris.

La veille de notre arrivée je voulais, malgré la promesse que j'avais faite à madame de Fersen, lever un nouvel aveu.

J'avais jusqu'alors scrupuleusement tenu ma parole, parce que je craignais, en y manquant, de perdre les avantages du tête-à-tête pendant la route.

Tout mon espoir avait été de devenir, au moins pour Catherine, une des habitudes de sa pensée, et d'intéresser au de captiver assez son esprit pour que peu à peu ma présence ou mon absence lui devinssent sensibles.

Ce but, je le croyais atteint; j'allais profondément madame de Fersen, j'avais au excès désir de lui plaire, et, sans le mot d'amour que je ne prononçais jamais, je mettais dans mes soins pour elle tout l'empressement et toute la tendresse de l'aimant le plus passionné.

Sans rechercher beaucoup ma conversation, je m'attachais à ne parler à Catherine que de sujets nouveaux pour elle.

Elle ne connaissait ni Paris, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Espagne, que je connaissais à merveille. Je tâchais donc de l'instruire par mes récits, par les tableaux que je lui faisais des mœurs, des habitudes de ces nations.

J'y parvenais presque toujours et je m'apercevais de ce succès, à l'attention réfléchie, aux questions ingénieuses que faisait suite mes paroles; alors, malgré moi, je travaillais mon bonheur et ma joie d'avoir réussi à l'instruire.

Madame de Fersen avait beaucoup trop de tact pour ne pas s'apercevoir de la vive impression qu'elle continuait de faire sur moi; aussi paraissait-elle ne savoir gré de ma révérence.

Toutes les fois survenant que je trouvais moyen, sans trop égarer l'âme, d'éclaircir les rapports humains que la singulière affection de cette enfant pour moi faisait naître à cet moment, madame de Fersen me remerciait par un coup d'œil enchanté.

Ainsi, un des grands plaisirs d'Irene était de me prendre la main et de la mettre dans les mains de sa mère, puis de nous le garder silencieusement.

Cette Mère faveur m'eût été bien douce, si je l'avais dû à un tendre mouvement de madame de Fersen; mais, en venant pas la surprendre ainsi, chaque fois qu'Irene avait cette faiblesse, je portais aussitôt ses petits doigts à mes lèvres, sans lui donner le temps de mettre ma main dans celle de sa mère.

La veille du jour de notre arrivée à Paris, j'étais donc décidé à risquer un nouvel aveu, lorsqu'un incident bizarre, qui semblait devoir m'empêcher à cette démarche, me donna des pensées contraires.

Je n'avais pas encore pu pénétrer si madame de Fersen était ou non jalouse de l'attachement de sa fille pour moi; si quelquefois elle m'en avait parlé d'une manière fort polissante et fort gaie, d'autres fois au contraire c'avait été avec tristesse et presque avec amertume.

Ce jour-là, Irene, en tiers avec nous dans la voiture de sa mère, lui avait demandé si j'aurais une belle chambre à Paris.

Je m'étais hâté de répondre à l'enfant que j'habiterais d'une maison à moi, et non pas dans la sienne.

A ces mots, selon son usage, Irene s'était mise à pleurer silencieusement.

Madame de Fersen, voyant ses larmes, s'écria avec une impatience égarée: — Mon Dieu! qu'a donc cette enfant? pourquoi vous aime-t-elle ainsi? C'est odieux!

— Elle m'aime peut-être par la même raison qui lui faisait aimer Ivan, lui dis-je.

Cependant madame de Fersen ne semblait pas me comprendre, je lui expliquai alors le sens que j'attachais à ces paroles, en lui parlant de la tradition sacrée.

Madame de Fersen eut que je railais.

J'ai dit que cette tradition était écrite dans un livre rempli de notes de la main de mon père, relatives à un de ses voyages en Angleterre.

Heureusement ce manuscrit se trouvait dans ma voiture, car récemment j'avais cherché quelques renseignements dans ces notes, afin d'expliquer à madame de Fersen la perpétuité de certains usages d'Irene.

A un relatif, j'allai chercher le manuscrit et je le montrai à madame de Fersen.

Si date était si précise, l'écriture était si ancienne que Catherine ne pouvait douter de son authenticité.

Je m'efforçais donc le regard volté de larmes que madame de Fersen attacha longtemps sur moi en lisant retournant le livre à ses genoux.

Si du doute elle éprouvait l'impression étrange que je ressentis, lorsque je rapprochai l'affection d'Irene pour Ivan, et la mort de celui-ci, de la lettre de cette étrange tradition:

« Les gens qui doivent peindre d'une mort fait le savent charmer les enfants et les fous! »

Irene avait pour moi le même attachement qu'elle avait eu pour Ivan, mon sort ne pouvait-il pas être celui d'Ivan?

Pour comble, notre départ allait nous faire cette découverte insupportable à madame de Fersen, il faut savoir que très-voilà que je lui avais avoué naïvement que j'étais extrêmement amoureux d'elle, et qu'est-ce que de plus j'avais même écrit en elle quelques germes de la même fai-

blesse, en lui racontant beaucoup d'anecdotes singulières qui l'avaient tant impressionnée.

Je l'avoue, il me sembla lire dans le regard de madame de Fersen, dans son étonnement, dans son trouble, plus que de la pitié, plus que l'expression d'un regret très-haut.

Il me d'espérer, un nouvel aveu me vint aux lèvres, mais heureusement je le retins, car j'aurais causé une telle irritation.

Si les sentiments de madame de Fersen étaient véritablement tendres, n'aurait-elle pas été stupide à moi d'en avorter sa vigilance, qui eût éteint sous l'impulsion volontaire d'avoir ce vague et pénible instinct d'amour qui s'éveillait dans son cœur?

Ni, au contraire, l'intérêt que madame de Fersen me témoignait n'était simplement amical, ma présomptueuse croyance n'eût souffert de ridicule à ses yeux.

Le tour que prit bientôt la conversation aurait naturellement en proposition que je venais faire à madame de Fersen, autant dans l'intérêt de sa réputation que dans l'intérêt de ma tendresse.

Nous causâmes d'Irene.

— L'autre enfant, dis-je à sa mère, comment, maintenant, pourrions-nous se débarrasser de ma voir?

— Mais elle m'enverra, je l'espère pour elle et pour moi, cette douce habitude, me répondit Catherine; car il est bien connu qu'une fois à Paris, nos entretiens de la galerie, comme nous les apprécions, continueront toujours. La position de M. de Fersen et la mienne étant des plus indépendantes à la cour de France, je ne serai soumise qu'à ces devoirs que je voudrais bien m'imposer, et je vous assure que mille distractions, moi plaisir ne me feront manquer à ces amicales et bonnes causeries de chaque jour, si toutefois, ajouta madame de Fersen en souriant, si toutefois vous n'avez rien de plus à lui offrir de la part de son amour... Mais je compte beaucoup sur une qualité d'étranger, et sur votre glorieuse lettre tout égarée, pour vous bécoter à l'ère une cicérone, et à me faire les honneurs de Paris, car je ne vous rien voir, rien admirer que guidée par vous.

Il me fallut, je l'avoue, un grand courage, un grand amour, une grande terreur des dérisoires calomnies du monde, pour venir renverser l'aveu charmant que madame de Fersen venait pour moi de dire.

Après quelques minutes de silence: — Madame, lui dis-je avec une tristesse, avec une émotion profonde, vous ne mettez pas en doute... mon respectueux attachement pour vous?

— Quelle question! mais j'y crois fermement au contraire. Oui... j'y crois... je serais malheureux de ne pas y croire.

— Eh bien! madame, permettez à un ami vrai... dévoué... de vous dire... ce que il dirait à une sœur; et puis, quand vous m'avez entendu, vous le savez, je suis entraîné à votre première impression, car elle sera pour moi favorable, mais la réflexion vous prouvera bientôt que ce que je vais vous dire m'aura été dicté par l'affection la plus sérieuse et la plus sûre.

Mais j'ajoute... je vous prie... parlez... vous m'effrayez.

— Paris, jusqu'ici, madame, vous n'avez connu la calomnie: elle ne devait pas, elle ne pouvait pas vous atteindre. C'est cette confiance souveraine dans l'élevation de votre caractère, dans le respect qu'il a toujours inspiré, qui vous a empêchée de craindre la médisance. Pourtant, croyez-moi, madame... si j'accrochais cet adorable aveu d'intimité que vous me proposez... l'irréparable pureté de vos principes ne serait vous garantir des attaques les plus perfides.

Jamais je ne sacrifierais ma santé à la crainte, ma conscience me suffit, me dit madame de Fersen avec l'insouciance encourageante d'une femme sûre d'elle-même.

— Et que savez-vous, madame? m'écriai-je avec vous luté, pour être si certaine de valoir? Jamais... jusqu'ici la rayonnante pureté de votre vie a suffi pour vous défendre. En qui auriez-vous pu d'un nerf priver à la calomnie? Mais songez donc que je suis venu de lui à avec vous de Toulon à Paris avec vous! Je suis absolument sans conséquence, je le sais; si vous ne connaissiez maintenant assez pour ne pas croire que j'exagère mon importance par une misérable et sottise fatid. Mais qu'est-ce que cela fait au monde pourvu qu'il m'aime?... Ne s'il-d pas d'ailleurs que sa médisance sera d'une portée d'autant plus odieuse, que l'objet du coupable amour n'est si suppose sans motifs dignes de cet amour? Nos sociétés seront les mêmes, madame, chaque jour on ne verra rien de vous, on ne verra dans les promesses avec vous, dans le monde avec vous; et vous croyez, et vous voulez que la jalouse, que l'envie, que la haine ne saisissent pas votre précieuse personne de se venger de votre esprit, de votre beauté, de votre grande position! et, par-dessus tout, de votre délicate vertu, la plus précieuse prière de votre noble conscience!... Vous n'y songez pas, madame; le type de nos juges-bourgeois a dit: l'honneur n'est que lignes de l'éclaireur du plus honnête homme du monde, et je ne charge de le faire perdre!... Le monde, cet autre juge-bourgeois, peut dire avec la même assurance: l'honneur n'est que jours de la vie de la plus honnête femme du monde, et je ne charge de la déshonorer.

Depuis longtemps madame de Fersen me regardait avec un étonnement qu'elle ne pouvait dissimuler; elle parut d'abord presque choquée de mes mots et de mes observations.

Je m'y attendais... Pourtant ses traits prirent une expression plus bienveillante; et elle me dit avec une nuance de froideur:

— Je ne vous confesse assurément pas votre connaissance du monde... et surtout de la société parisienne, que je sais des plus brillantes et des plus dangereuses... mais je crois que vous vous exagérerez les périls qu'on y peut courir, et surtout l'indifférence que la médisance aurait sur moi.

— Et pourquoi donc, madame, la médisance n'aurait-elle pas d'influence sur vous? Que vous sachiez, pour que plus tard vous hésitez une minute à me sacrifier aux impérieuses exigences de votre réputation? Mettrez-vous seulement en balance le soin de votre honneur, votre responsabilité de l'avenir de votre fille, avec le plaisir de nos conversations de chaque jour? Non, sans doute, et vous aurez raison; car si vous persistiez dans votre projet, car si j'avais la lâcheté de vous y encourager, lorsque la médisance vous aurait atteinte, vous auriez le droit de me dire avec mépris: Vous prétendiez être mon ami? Vous mentiez, monsieur... Vous avez abusé de mon irréflexion pour m'entraîner dans une liaison dont les apparences peuvent m'être fautiveuses... Allons... je ne vous verrai plus! Et encore une fois, vous auriez raison, madame. Après tout, savez-vous ce qu'il ne faut de courage pour vous dire ce que je vous dis? Pour refuser ce que vous m'offrez?... Songez donc à ce que vous êtes!... à tout ce que vous êtes!... et dites si la vanité, si l'orgueil d'un noia homme comme moi ne seraient pas entravés de ces bruits auxquels je veux vous soustraire... car enfin, que risquez-vous, moi, à me mettre de moitié avec vous pour vous compromettre? Que risquez-vous? L'avenir du monde à interpréter, à décrire avec sa médiocrité ordinaire nos relations, tout innocentes qu'elles sont? Mais vous ne humiliez-elles de votre présence, dites-vous? Il importe! Savez-vous comment le monde traduirait cet exil forcé? Il dirait que c'est une rapine... Si l'on lui révélait tout, vous... il dirait que c'est une trahison pour un autre amour... Si l'on vous était hostile, il dirait que c'est moi qui vous quitte pour une autre maîtresse.

— Ah! monsieur, monsieur!... s'écria madame de Fersen en joignant les mains presque avec effroi... Quel tableau!... Pouvez-il n'être pas vrai!...

— Il ne l'est que trop, madame; si le monde était, comme on le suppose, sage et pénétrant, il serait moins dangereux, car il serait vrai... mais il n'est que bavard, méchant et grossièrement crédule, et ce qui le rend si nuisible!... Lui, pénétrant!... Mais il est trop pressé de calomnier pour se donner le temps d'être pénétrant. Est-ce qu'il a le loisir d'étudier les sentiments qu'il suppose! Il aime bien mieux s'en tenir aux dehors et deviner les apparences qu'en lui montre sans distance, entre quelles sont souvent innocentes... cela suffit à l'infamie sociale de son envie. Ah! croyez-moi, madame, je n'aurais pas la triste expérience que j'ai des hommes et des choses que l'instinct de mon attachement pour vous m'éclairerait... car vous ne sauriez jamais combien tout ce qui vous touche m'est précieux, combien je serais désespéré de voir obscurcir cette radiance anéantie qui vous embellit encore... Je vous le répète, l'honneur de ma mère, de ma sœur, ne me serait pas plus cher que le vôtre; aussi songez à ce qu'il y aurait d'affreux pour moi si j'étais la cause d'une calomnie qui porterait atteinte... à ce trésor dont mon amour est si jaloux... Et puis, je vous avouerai encore une faiblesse... Eh bien! moi, il me serait odieux de penser que le monde parle avec son insolence et brutale orgueil de ce qui fait mon bonheur, de ce qui fait mon orgueil... Ohi, tout mon rêve serait que cette intimité charnue, qui restera un des plus adorables souvenirs de ma vie, fût ignorée de ce monde, car sa parole effrontée en souillerait la pureté... et ce rêve... je le réalisais.

— Ainsi donc, me dit madame de Fersen d'un air presque solennel, il faut renoncer à nous voir à Paris?

— Non, madame... non... mais vous me verrez le soir de vos jours de réception comme tous les hommes que vous recevrez; plus tard, peut-être me permettrez-vous quelques rares visites du matin.

Madame de Fersen resta longtemps silencieuse et méditative, sa tête baissée sur son sein; tout à coup elle se releva; son visage était légèrement coloré, son accent profondément ému, et elle me dit :

— Vous êtes un noble cœur. Votre amitié est austère, mais elle est grande, forte et généreuse... je comprends les devoirs qu'elle m'impose... j'en suis digne... de ce moment, et elle me tendit la main, vous êtes des âmes dignes d'être unies et inaliénables amies.

Je baisai respectueusement sa main.

Presque au même instant nous atteignîmes un des derniers relais. Je descendis de la voiture de madame de Fersen, et j'allai trouver son mari, qui dormait dans la mienne.

— Non cher prince, lui dis-je, il faut que vous me rendiez un service!...

— Parlez, mon cher comte.

— Pour un motif que j'ai bien de tenir secret, je désirais qu'il fût ignoré de tout le monde que je viens de Kinos, et naturellement que j'ai voyagé depuis Toulon jusqu'à Paris avec vous... Je suis un personnage trop peu important pour que mon nom ait été remarqué sur notre route, de vais m'arrêter au prochain relais, faire un long détour pour gagner Fontainebleau, où je séjournerai quelques jours, et j'irerai ainsi à Paris après vous... tout ce que j'ose seulement réclamer de votre amitié, c'est de me promettre d'accueillir favorablement la prière d'un de mes amis qui vous demandera de me présenter à vous... car je serais sûr

regrets de voir s'interrompre des relations si précieuses pour moi... M. de Fersen, avec son tact parfait, ne me fit pas la moindre objection, et me promit tout ce que je voulais.

À cet instant, j'annonçai à madame de Fersen que j'étais malheureusement obligé de la quitter; j'étais chargé de la prière, présent à tous les vœux, de lui expliquer pourquoi j'étais privé du plaisir de continuer la route avec elle.

Elle me tendit sa main, que je baisai.

Puis j'embrassai tendrement Irène, en jetant sur la mère un triste regard d'adieu.

Les chevaux étaient attelés aux voitures du prince; elles partirent et je restai seul.

J'avais le cœur brisé.

Peu à peu, la conscience d'avoir noblement agi avec madame de Fersen apporta quelque douceur à mes pensées.

Puis je songeai qu'ainsi je saurais, sans exposer en rien sa réputation, si madame de Fersen éprouvait pour moi une véritable amitié, peut-être même un sentiment plus tendre... ou bien si j'avais dû à l'isolement, ou par fierté et à l'absence de tout terme de comparaison, l'indélicatesse qu'elle avait ressentie pour moi...

Si elle m'aimait... cette contrainte, cette obligation de ne pas me voir lui peserait, lui coûterait peut-être beaucoup, et ce chagrin, ce regret devaient se trahir d'une façon ou d'une autre...

Si, au contraire, je n'avais été pour elle qu'un causeur assés spirituel, qui l'avait aidée à passer les longues heures de la traversée, je devais être, sans aucun doute, sacrifié à la première cause plus aimable que la mienne, ou au moindre propos du monde.

C'était une sorte d'expulsion à laquelle je ne me serais jamais exposé, et qu'aurait évitée sagement.

Sans doute, je devais avoir beaucoup à souffrir en reconnaissant que le sentiment de madame de Fersen pour moi était assez faible pour céder à si peu; mais, en agissant autrement j'aurais eu le même chagrin, et, de plus, la honte.

Je restai huit jours à Fontainebleau, et je partis pour Paris.

CHAPITRE L.

Un ministre amoureux.

Ce ne fut pas sans un certain serrement de cœur que je rentrai dans Paris, dont j'étais absent depuis dix-huit mois. J'avais un vague espoir, ou plutôt une vague inquiétude de rencontrer Irène ou Marguerite.

Je me croyais complètement guéri de ma fatale monomanie de défiance; mon amour profond pour madame de Fersen avait, à mes yeux, opéré ce prodige. Aussi m'étais-je bien promis, dans le cas où j'aurais rencontré ma cousine ou madame de Fendick, de leur demander franchement pardon de mes torts, et de lâcher d'effleur, par les soins de l'amitié la plus affectueuse, les détestables furies de l'amant d'autrefois.

Je retrouvai M. de Cernay, qui, de l'Opéra, avait transporté ses amertumes pécuniaires à la Comédie-Française, à la suite de mademoiselle... tres-joyeuse soubrette.

M. de Fommerive était plus gros, plus médisant, plus fâcheux que jamais. Cernay m'accueillit avec une incroyable effusion de cordialité, me demanda des nouvelles de mon voyage avec Calisto, car rien n'avait encore transpiré.

Comme je me tins fort sur la réserve à ce sujet, autant par caractère que par malice, Cernay et Fommerive finirent par faire les suppositions les plus inouïes sur le prétendu mystère de mes aventures.

Ainsi que j'en étais convenu avec le prince, je priai un homme de ma connaissance, fort lié avec M. l'ambassadeur de Russie, de me présenter à madame de Fersen.

Le prince avait loué un fort bel hôtel meublé dans le faubourg Saint-Germain.

Bientôt son salon fut un des rendez-vous habituels du corps diplomatique et de l'élite de la société parisienne, sans distinction d'opinion politique.

L'apparition de madame de Fersen dans le monde fut une sorte d'événement. Sa beauté, son nom, son esprit, sa réputation de femme politique, mêlée aux plus grands intérêts de notre temps, le respect qu'elle savait inspirer, tout concourut à la placer très-haut dans l'opinion publique.

Bientôt, à la juste appréciation des rares qualités qui la distinguaient, succéda l'engouement le plus prononcé.

Les femmes qui partagent la sévérité de ses principes furent très-heureuses et très-fières de se recruter un pareil auxiliaire; celles qui auraient au contraire pu en éprouver sa froideur, et y voir une certaine netteté de la portée, furent aussi charmées que surprises de sa bienveillance extrême. Certaines d'ailleurs de ne pas trouver en elle une rivale, elles se montrèrent fort enthousiastes de la belle étrangère.

Je ne saurais dire avec quel bonheur je jouissais des succès de madame de Fersen.

J'allai pour la première fois chez elle un soir, cinq ou six jours après mon arrivée à Paris.

Quoiqu'il fût assez tard, il y avait peu de monde encore. Elle m'accueillit avec beaucoup de grâce; mais je remarquai en elle je ne sais quoi de contraint, d'inquiet, de chagrin.

Il me semblait qu'elle eût désiré me parler en particulier.

Je tâchais de deviner quelle pouvait être sa pensée, lorsque, dans le courant de la conversation, M. de Serigny, alors ministre des affaires étrangères, parla d'états, à propos d'un admirable portrait que Lawrence venait d'exposer au Salon.

Madame de Fersen me jeta aussitôt un coup d'œil rapide, et se plaignit de ce que sa fille, se trouvant sans doute fort dépaylée, était triste et souffrait depuis son arrivée à Paris; aucune distraction n'avait pu l'arracher à sa mélancolie: ni les jeux ni la promenade dans les grands jardins de l'hôtel.

— Mais, madame, dit-je à madame de Fersen, espérant être compris, ne devriez-vous pas envoyer plutôt mademoiselle votre fille aux Tuileries? Elle y trouverait beaucoup de compagnes de son âge; et, sans aucun doute, leur gaieté la distrairait.

Un touchant regard de madame de Fersen me prouva que j'étais entendu; car elle reprit avec vivacité: — Non! non! avec raison, monsieur; je suis désolée de n'avoir pas songé à cela plus tôt. Aussi, dès demain j'emmènerai ma fille aux Tuileries, je suis sûre qu'elle s'y plaira infiniment, et d'ailleurs je la considère comme guérie.

A ce singulier échange de pensées, je fus heureux de voir que le cœur de madame de Fersen devint le mien.

De nouvelles visites interrompirent la conversation; le cercle s'agrandit, je me levai, et j'allai causer avec quelques femmes de ma connaissance.

— Ah! mon Dieu, dit madame de V^{me}, M. de Pommerive lui! Cet homme-là va donc partout?

En effet, je vis arriver Pommerive, l'air un peu moins effronté que d'habitude, et suivant pas à pas le chargé d'affaires d'une petite cour d'hôtel, qui le conduisit sans doute auprès de madame de Fersen.

— C'est une présentation, me dit madame de V^{me}.

— Si l'on dit juste, repêché, ce serait une exposition.

Mais, ainsi comment madame de Fersen peut-elle bénévolement recevoir un homme si méchant et si perfide? reprit madame de V^{me}.

— Pour prouver sans doute l'impuissance des cabarets de cet homme, lui dis-je.

Pommerive salua profondément madame de Fersen, se remit à la suite du chargé d'affaires, et tout deux allèrent à la recherche de M. de Fersen.

Quelques minutes après, je me trouvai face à face avec Pommerive.

— Tiens! vous êtes ici? s'écria-t-il.

Cette exclamation était si rudement impertinente, que je lui répondis:

— Si j'étais moins poli, monsieur de Pommerive, c'est moi qui m'élèverais de vous reconvenir ici.

— Mais, je ne m'en étions pas du tout, me dit Pommerive avec une impudente sécurité qu'il devait à son âge et à une réputation de libertin cynique, dont j'ai ouï dire qu'il faisait parade. Je ne m'attendais pas à vous voir, voilà tout. Mais écoutez donc. Puis, me prenant par le bras, il me dit en m'amenant dans une embrasure de croisée: Est-ce que vous connaissez beaucoup le prince de Fersen?

Malgré l'éloignement que m'inspirait Pommerive, j'étais assez curieux de savoir si le monde était instruit de mon voyage avec la princesse. Or, Pommerive, qui ne laissait pas tomber le moindre bruit, qu'il fût faux ou véritable, pouvait parfaitement m'éclairer à ce sujet.

— Je le connais pas plus M. de Fersen que vous ne le connaissez, lui dis-je.

— Mais alors vous le connaissez beaucoup? reprit-il avec fatuité.

— Comment cela?

— Certainement... J'ai dîné hier avec lui, après avoir dîné, il est vrai, chez le baron de V^{me}, chargé d'affaires de V^{me}, qui vient de m'emmener ici tout à l'heure dans sa voiture. Et quelle voiture! une infante caïque à voilures... qui a l'air d'une moulonerie... C'est, du reste, une voiture qui semble faite tout exprès pour aller à glisser ses excréments dehors, tant elle est dure; car ce pieuvre-là, j'en suis sûr, amasse des dîts à ses six monstres de filles avec ses fruits de table; et il a raison, car, sans dit, qui diable en voudrait, de ses filles? Mais je reviens au prince.

— C'est bien malheureux pour lui, monsieur de Pommerive.

— Oh! du tout! je le ménage, ce cher prince, car il m'apprécie, et je veux le rendre joyeux avec lui pour notre travail.

— Et qui l'avait, monsieur de Pommerive? Peut-on, sans indiscrétion, pénétrer ce secret diplomatique?

— Oh! c'est tout simple: il a demandé à ce pieuvre de baron; et ce pieuvre m'a offert une parenthèse pour placer une nouvelle méchanceté. Or, à propos, ce pieuvre de baron, reprit-il, croiriez-vous que lorsqu'il donne ses affreux dîners, une espèce de maître Jacques fait une seule fois le tour de la table avec une malicieuse hostilité de vin de Champagne non frappé, qu'il serre précieusement en ses bras comme une nourrice serre son nourrisson, en vous disant très-vite et en passant

plus vite encore: « Monsieur ne veut point de vin de Champagne... » sans point d'interrogation, le misérable! mais au contraire avec un accent d'affirmation.

— Voyez un peu à quoi sert pourtant la posture, monsieur de Pommerive! Mais revenez donc au prince.

— Eh bien, M. de Fersen ayant demandé au baron de lui enseigner quelque un d'un point sûr et déclaré qu'il lui fallait une sorte de cours théâtral et le renseigner sur les acteurs, le baron a eu le bon sens de m'indiquer.

— Ah! j'y comprends, lui dis-je; vous allez servir de cécroïne dramatique à M. de Fersen.

— C'est tout honnêtement cela; mais, entre nous, j'ai trouvé, moi, en guise d'écrit singulierment ridiculement, d'écrit un homme comme le prince. A en juger d'après ce qu'il a dit, ça doit être un bien pire sire que ce Fersen. Aussi, je ne m'étonne pas si on dit que sa femme se charge de toutes les affaires diplomatiques. Elle a d'ailleurs bien la figure d'une maîtresse femme... l'air sec et dur... et par là-dessus, dit-on, une vertu à trente-six karats. Qu'est-ce que cela me fait à moi, sa vertu? Je ne lui dis pas, quoiqu'il n'y ait qu'une voix là-dessus... C'est surprenant!

— Il y a quelque chose de bien plus surprenant que cela, monsieur de Pommerive!

— Quoi donc, mon cher comte?

— C'est qu'un galant homme n'a pas le courage d'aller répéter mot pour mot à M. de Fersen toutes les impertinences que vous venez de vous permettre de débiter sur son compte, ah! de vous faire chasser de sa maison!

— Parbleu! c'est bien certain que personne n'ira lui répéter ce que je dis sur lui, j'y compte bien, et encore on irait que cela me serait égal, et je n'en dirais pas.

— Vous vous vantez, monsieur de Pommerive!

— Je me vante! Ça m'empêche pas qu'une fois on avait été rapporter à Verpuis... vous savez bien, Verpuis, qui était si dur il y a... que j'avais dit de lui qu'il n'avait que le courage de la bite. Verpuis vint à moi avec son air matamore, et me dit devant vingt personnes: Avez-vous tenu ce propos-là, monsieur, ou non? — Non, monsieur, lui répondis-je d'un air assez très-matamore: J'ai dit au contraire que vous n'aviez que la bête du camp.

— Vous ne lui avez pas dit cela, monsieur de Pommerive.

— La preuve que je le lui ai dit, c'est qu'il m'a assésé un coup de pied; je lui ai répondu qu'il fallait être un peu duré pour insulter quelqu'un qui ne se battait jamais, et il a gagné ça pour lui.

Cette ignoble forteresse de Verpuis, car Pommerive n'en était pas tout à fait descendu à ce degré de platitude, me révoltait. Je bursai lo dus à cet homme, mais je n'en étais pas quitte.

— Vous allez revoir, me dit-il, une de vos anciennes éducations, la jolie petite madame de V^{me}, dont M. de Serigny, le ministre des affaires étrangères, est amoureux comme un fou. On dit véritablement qu'il est à faire enfermer depuis qu'il s'est allié de cette petite et bête. Il me sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait: ainsi le relation diplomatique serait-il à mourir de rire s'il ne faisait pas plus. Mais le voilà, il faut que j'aille le prier de me oublier ma recommandation pour mon neveu, pourvu toutefois que son ridicule amour ne lui ait pas fait perdre la mémoire comme il lui a fait perdre l'esprit.

Et l'impudent personnage alla se confondre en salutations auprès de M. de Serigny.

A ce moment on annonça madame de V^{me}. Je n'avais pas vu depuis mon retour à Paris. Je la trouvai, si cela peut se dire, rayonnante, tout entière et toute phononisme avait de fraîcheur, de fraîcheur et d'éclat.

Madame de V^{me} se mettait d'une manière à elle, mais sans rien de voyant ni de bizarre, et toujours avec le goût le plus parfait.

Le ministre, qui était déshonoré de Pommerive, suivait d'un œil inquiet et jaloux les nombreux saluts que madame de V^{me} rendait de tous côtés avec sa pévilante coquetterie. Enfin, il me parut un peu rassuré lorsqu'il vit madame de V^{me} assise entre lady Bury et une autre femme.

M. de Serigny, alors ministre des affaires étrangères, était un homme de cinquante ans environ, d'un extérieur insignifiant et quelque peu négligé. Il affectait des dehors de bien-querie, de laissez-aller irréfléchi, qui, exécutés ou non, l'avaient toujours, disoit-on, simplement servi dans les affaires. C'était un homme d'esprit fin et délié, mais dans le monde il usait rarement de cet esprit; sa grande supériorité se résu-mait par le silence, ainsi que toute l'expression de sa physiognomie se concentrait dans son sourire. Or, ce silence et ce sourire se commentant, se complétant, s'interprétant l'un par l'autre, avaient tout à tour l'air d'être si admirablement fatras, ironiques, malins ou distraits, que ce langage unet avait réellement une très-grande signification.

Jaloux à l'excès, sa passion pour madame de V^{me} était en effet d'une violence extrême, du moins au dire du monde, dont Pommerive n'était que l'écho fidèle.

Lorsqu'un homme de l'âge, du caractère et de la position de M. de Serigny s'prend brutalement d'une femme aussi légère, aussi coquette que l'était madame de V^{me}, sa vie amoureuse ne doit être qu'une longue torture.

Voulant voir M. de Serigny dans son emploi de marié, je passai derrière la cambuse, me glissai sous le lit, et j'allai le saluer.

Je remuais la vivacité de ses manières et je m'attendais à l'explosion d'une reconnaissance amicale. J'avais autrefois refusé les conditions qui auraient pu me faire renouer auprès d'elle, mais je l'avais vu dans les meilleurs termes, en tenant très-scrupuleux ce qui s'était passé entre nous, et, madame de V^{ve}, qui, par malheur, s'était souvent exposée à être (je m'insinue), devint me savoir gré de m'en réserver.

En cet, à peine en-elle eut-elle ma voix, que, se retournant brusquement, elle me tendit la main en s'écriant avec sa volubilité habituelle : — Quelle bonne surprise ! et que je suis heureuse de vous revoir !... Mais vous, êtes donc bandé des yeux, qu'on ne saurait rien de votre retour ? et moi qui ai justement tout de remerciements à vous faire !... Mais, tenez, donnez-moi votre bras, nous allons nous établir dans quelque coin solitaire du salon voisin : car vous ne savez pas tout ce que j'ai à vous dire.

Et la voilà qui se lève, qui perce la foule, qui fait le tour de la cambuse, qui vient prendre mon bras, et nous quittons le grand salon pour une autre pièce où il n'y avait presque personne.

Hebent et causant à la porte de cette pièce, étaient madame de Fersen et M. de Serigny.

Madame de V^{ve} avait en tout des façons si complaisantes, qu'avec elle rien n'était impossible. Aussi trouva-t-elle moyen, pendant le court trajet d'une pièce, à l'autre, de se faire remarquer par son affliction à ne porter à l'oreille un s'interrompant de temps à autre pour rire aux éclats.

Alors, au moment où nous passions devant madame de Fersen, celle-ci, dominée des façons bruyantes de madame de V^{ve}, me jeta un regard qui me parut inquiet et presque interrogatif.

Le ministre me toisa sous-moi-même, rougit un peu, modula son plus affable sourire, et dit à madame de V^{ve} d'un air inquiet sans être embarrassé de la princesse : — Vous allez former là-dessus une colonie d'artistes, qui sera bientôt plus considérable que la métropole.

Surtout si vous ne vous mêlez pas de sa administration, répondit madame de V^{ve} en riant comme une fille ; puis elle ajouta tout bas : — Venez que j'ai rien de tel que l'amour pour vous rendre simple. M. de Serigny est un homme d'esprit, et vous l'êtes tout autant ! Est-il réellement flatteur d'inspirer un sentiment qui doit s'exprimer si modestement, sous le prétexte qu'il est sincère ?

Disant ces mots, elle s'assit près d'une table couverte d'albans, je pris place près d'elle et nous causâmes.

Pendant le cours de cet entretien, deux ou trois fois je rencontrai les regards de madame de Fersen qui, chaque fois qu'elle s'aperçut de mon attention, détourna précipitamment la vue.

M. de Serigny observait continuellement madame de V^{ve}, et semblait être au supplice.

Une femme passa, madame de Fersen lui prit le bras, et elle retourna dans le salon.

Le maître allait sans doute nous rejoindre, lorsqu'il fut arrêté par le baron de V^{ve}, qui, selon l'habitude, faisait des dots à ses filles avec ses frais de représentation.

Je ne suis ni les affaires dont il entretenait. M. de Serigny était fort importun, mais je doute que le mini. leur ait accordé une grande attention, occupé qu'il était à épier madame de V^{ve}.

— Ah ça ! avait-elle dit à celle-ci, c'est donc vrai ? vous tenez donc dans ces maîns charmantes le sort de l'Europe ? Le règne des femmes souveraines et des minières esclaves va donc revenir ? Quel bonheur ! cela sent son retour d'une heure, et à fort bon air... Tenez, par exemple, dans ce moment-ci, vous me paraîsez furieusement embouillier les distillations du grand-léché de V^{ve}, car le regard d'affaires de cette pauvre cour me paraît à bout de raisonnements, et votre ministre le regarde comme s'il lui parlait turc.

— Je taisions une bonne fois pour toutes ce triste sujet de conversation, me dit vivement madame de V^{ve}, et j'y reviens plus. Eh bien ! oui, M. de Serigny s'occupe de moi avec acharnement, je ne refuse pas ses soins, et je suis même très-coquette pour lui, parce que je ne trouve rien de plus amusant que de démailler un homme aussi haut placé, et puis, comme on ne suppose autant d'indulgence sur lui qu'on lui suppose de confiance en moi, vous n'avez pas idée des piques que me tend le corps diplomatique pour me faire parler... Or, pour ne dériver, je fais uniquement les deux confidences les plus saugrenues... Mais vous voyez qu'il faut du compte tout cela peut à peine passer pour des distractions de pensionnaires. Voilà ma confession : absolvez-moi donc, au moins par pitié, car M. de Serigny est un ennuyeux péché. Mais entendez, à votre tour, voyons, dites-moi vos voyages, vos aventures, vos amours ; et je verrai si je puis vous absoudre.

— Pour parler votre langage, je vous avais d'abord que mon plus grand péché est de vous aimer toujours.

— Tenez, me dit madame de V^{ve} en changeant d'accent, de manière, de physiognomie, et prenant un ton sérieux que je ne lui connaissais pas encore : — Vous vous êtes noblement conduit envers madame de Fersen ; elle valait mille fois mieux que moi, je la haïsais, je l'enviais pour rien, car elle méritait tout votre amour ; je vous ai demandé une bêtise qui n'aurait pu vous être refusée, mais vous, rien de plus simple... Mais cette lumineuse proposition que je n'ai pas reçue de vous

faire, vous l'avez tenue secrète : vous ne vous êtes pas servi de cette arme pour frapper une femme que tout le monde n'attaque, parce, qu'en le méritait peut-être... Aussi, vrai, vrai comme je suis une folle, je n'oublierai de ma vie combien vous avez été bon et généreux pour moi dans toute circonstance ! — Et madame de V^{ve} me regardait d'un air attendri, et je vis une larme rouler un moment dans ses grands yeux, ordinairement si secs et si brillants.

Je fus d'abord tenté de prendre cette larme égarée pour un savant effet de regard ; mais l'esprit de cette femme était si mobile, si changeant, que je crus à la sincérité de cette émotion passagère ; j'en fus touché ; mais cher rôle la sensibilité ne pouvant être qu'un accident, je repris : — J'ai fait pour vous ce que tout galant homme aurait fait ; mais vous, faites donc pour moi quelque chose de mérité... voyons, aimez-moi franchement à votre manière : en coquette, en désordre, en indolence si vous voulez, je vous imiterai, et comme on n'est jamais plus aimable que lorsqu'on a des torts à se faire pardonner, nous serons sûrs d'être toujours charmants ; rien ne sera plus délicieux : nous nous contenterons fidèlement toutes nos trahisons : nous nous tromperons enfin le plus librement du monde !...

— Monsieur Arthur, me dit madame de V^{ve}, toujours d'un air sérieux, attendri, et avec un aveu qui me semblait presque ému, je n'ai vu de quelque chose qui paraissait, à tout autre qu'à vous, très-inconvenant et très-incompréhensible ; mais regardez-vous ceci, et essayez-le, je vous humore trop... je vous aime trop... pour vous faire passer pour le successeur de M. de Serigny...

Malgré moi, je fus frappé de l'expression avec laquelle madame de V^{ve} me dit ces mots.

Mais son accès de sensibilité dura peu, car bientôt elle se mit à répondre avec sa malice et sa gaîté habituelles aux galanteries du ministre, qui, à étant à grand peine débarrassé du baron de V^{ve}, venait de se rapprocher de nous.

Me souvenant fort peu d'être en tiers avec M. de Serigny, je me levai. Mais moi de V^{ve} me dit : — N'oubliez pas que je n'ai été tout à fait les jadis matin... afin de ne jamais venir me voir ces jours-là, qui sont le patrimoine des ennemis ; mais si les autres jours vos secrets vous laissent en moment, n'oubliez pas trop une ancienne amie : vous ne trouverez pas souvent le matin, et quelquefois même le soir avant ma toilette en prison... Puis, accompagnant ces mots d'un plus gracieux sourire, elle se leva, prit le bras de M. de Serigny, et lui dit : — Je voudrais une tasse de thé, car j'ai froid...

— Je suis à vos ordres, madame, dit le ministre, qui avait très-bien remarqué place son sourire distrait et indifférent, j'attendais que madame de V^{ve} m'invitât à venir la voir.

Retour dans le grand salon, je cherchai des yeux madame de Fersen : je rencontrai son regard qui me sembla sévère.

Je revins chez moi.

Lorsque je ne fus plus sous le charme de la délicieuse figure de madame de V^{ve}, et que je comparai cette légèreté banale à la grâce sérieuse et digne de madame de Fersen, quand je comparais le respect profond, la réserve presque obséquieuse avec laquelle les hommes l'abordaient, aux façons cavaliers dont ils usaient envers madame de V^{ve}, je trouvais de plus en plus combien est poissante la séduction de la vertu, et je sentais mon amour pour Catherine s'en accroître encore.

J'étais ravi de l'espoir de rencontrer le lendemain même aux Tuileries, et d'avoir été si bien compris par madame de Fersen ; puis encore elle me semblait, était-elle une illusion de l'amour ? que madame de Fersen avait paru presque triste de ma longue conversation avec madame de V^{ve}.

CHAPITRE LI.

Les Tuileries.

J'attendais avec une extrême impatience l'heure d'aller aux Tuileries, pour y rencontrer Irène.

J'attachais mille pensées d'amour et de dévouement généreux à la présence de cette enfant qui allait arriver toute parfumée des baisers de sa mère, et baignée sans doute pour moi de mille vœux secrets.

Mais son heure, quoiqu'il fût un hiver bruyant d'automne, je vis venir Irène avec une gouvernante, femme excellente qui avait aussi été madame de Fersen.

Discrettement, à Toulon, à Lyon, que exemple, où nous nous étions arrêtés, quelques jours, une des femmes de la princesse, suivie d'un valet de pied, avait été chargée de mener promener Irène.

Je vis avec plaisir que madame de Fersen, en roulant cette fois la fille à sa gouvernante, dont elle connaissait l'attachement et la sûreté, avait compris la nécessité de tenir ces rendez-vous secrets.

Les larmes me vinrent aux yeux en voyant combien Irène était changée... Sa délicieuse figure était pâle et souffrante, non plus de son habitude de jeune fille, délicate et rose, mais d'un pâleur malade ; ses grands yeux étaient baissés, et ses jambes, ordinairement si fermes et si rondes, se croisaient légèrement aux pointures.

Irène ne m'aperçut pas d'abord; elle marchait à côté de sa gouvernante, sa jolie tête tristement baissée, ses bras pendans, et elle reboulait du bout de ses petits pieds les feuilles mortes qui encombraient les allées.

— Bonjour, Irène, lui dit-je.

A peine eut-elle entendu le son de ma voix qu'elle poussa un cri perçant, se jeta dans mes bras, ferma les yeux et s'évanouit.

Un banc était tout près, je ty portai, aidé de madame Paul, sa gouvernante.

— Je craignais cette secousse, mon-brin, me dit celle-ci brusquement l'air ému de ses yeux. Pauvre enfant! elle est si nerveuse!

— Tenez... tenez, lui dis-je, le curieux repartit sur ses joues; ses mains sont moins froides; elle revient à elle.

En effet, cette crise passée, Irène se souleva, et dès qu'elle fut sur son séant, elle se pencha à mon coté en pleurant silencieusement de grosses larmes que je sentais couler brûlantes sur ma joue.

— Irène, Irène, mon enfant, ne pleurez pas ainsi... je vous verrai chaque jour.

Et je serrais ses mains en cherchant son regard.

Alors elle se redressa, et, par un mouvement de tête plein de grâce et de vivacité qui lui était familier, elle rejeta en arrière ses grosses boucles de cheveux qui caclinaient à demi ses yeux tout humides de pleurs. Puis, attachant sur moi un de ses longs regards pénétrants et attendus, elle me dit :

— Je vous crois... vous viendrez me voir ici, n'est-ce pas, puisque vous ne pouvez pas venir dans notre maison.

— Oui, mademoiselle Irène, dit la gouvernante, monsieur viendra vous voir chaque jour, mais si vous lui permettez d'être sage... de ne pas pleurer, et de faire ce que le médecin ordonnera...

— D'accord, mon enfant, mais celle... vous ne me verriez plus, ajouta-t-elle gravement.

— Vous ne verriez plus jamais mon-brin, répondit madame Paul d'un air sévère.

Mais, Paul, s'écria Irène en frappant du pied avec une adorable malice, vous savez bien que maintenant je ne pourrais plus seule, et que je ne serais plus malade, puisque je le verrai tous les jours.

La bonne gouvernante me regarda d'un air attendri. L'enfant avait-elle raison, et je lui dis :

— Mais expliquez-moi donc, mon enfant, pourquoi vous avez tant de plaisir à ne voir...

— Je ne sais pas, répondit-elle en levant ses épaules et en secouant sa tête brune avec une charmante expression d'ignorance naïve. Quand vous me regardez, je ne puis m'empêcher d'aller à vous... Vos yeux m'attirent... et puis quand vous ne me regardez plus, alors je me sens mal. Elle mettait sa main sur son cœur. Et puis la nuit je vous vois en rêve, avec moi et les sages, la-haut... Et elle leva son petit doigt et ses grands yeux vers le ciel avec solennité... Puis elle ajouta avec un soupir :

— Et puis vous êtes bien comme Irène...

Je ne pus m'empêcher de tressaillir.

Madame Paul, sans doute instruite de cette mystérieuse aventure, s'écria :

— Mademoiselle, songez donc à ce que madame votre mère vous a dit.

Mais, absorbée dans ses pensées, et sans paraître avoir entendu l'observation de sa gouvernante, Irène continua :

— Seulement, quand je rêvais d'Ivan et des anges... je ne voyais jamais ma mère... la-haut : mais à présent que je rêve de vous... ma mère est toujours avec nous... moi je lui dis cela, à ma mère! ajouta gravement Irène.

Madame Paul me regarda de nouveau, boudant en larmes, et s'écria :

— Ah! monsieur, laissez ma frêle enfant ne vivre pas...

Elle est une beauté, d'un sérieux, qui, comme ses idées et son caractère, ne sont pas de son âge... ne sont pas de ce monde. C'est à vous qu'excepté à madame la princesse, à vous et à moi, jamais elle ne parle à personne de ce qu'elle vient de vous dire là?... Madame la princesse lui a bien recommandé de ne pas dire qu'elle vous verrait ici, et je suis bien sûre qu'elle ne le dira jamais... Ah! monsieur, je prie tous les jours le ciel qu'il vous conserve et qu'il en fasse un enfant.

— Et il l'a conservé, croyez-le! les enfants silencieux et pensifs sont toujours révéreurs et ne peu exaltés! Il n'y a rien d'ordinaire à cela... Rassurez-vous... Allons, adieu, Irène, et vous, madame Paul, assurez madame la princesse de Fersen de mes respects, et dites-lui combien je suis reconnaissant de la promesse qu'elle m'a faite de me venir voir ainsi chaque jour ma petite amie.

— A demain donc, Irène, et je l'embrasserai tendrement.

— A demain, me dit l'enfant toute soumise d'un bonheur grave et méditatif.

Dès sa gouvernante enveloppa dans sa pelisse, et Irène s'en alla, non sans se retourner plusieurs fois en me disant encore adieu de sa main.

Superfétueux comme je le suis, prédisposé aux sentimens tendres et exaltés par mon amour pour Catherine, cette conversation avait soulevé en moi les étonnantes plus contraires, étonnantes à la fois sombres et rayonnantes, cruelles et radieuses.

Edouard, heureux, car les précieuses éloges de cette enfant, qu'elle venait de me dire, devaient, si Catherine m'aimait, me rappeler chaque

jour à son cœur... et c'était la voix de son enfant... de son enfant adoré, qui lui disait sans cesse mon nom.

Et puis encore, ce rapprochement fatal, étrange, entre la mort d'Ivan et le sort qui pouvait m'attendre, ne devait-il pas vivement agir sur l'imagination de madame de Fersen, et exciter son intérêt pour moi? Enfin, si elle me voyait, peu, ne savait-elle pas que cette réserve de moi partait d'un sacrifice cruel que je m'imposais pour elle?

Mais aussi d'autres fois, j'avais cette faiblesse, la persistance d'Irène dans ses prévisions me frappait malgré moi.

J'éprouvais une sorte de vertige, de chute terrible, aussitôt qu'elle me faisait regarder malgré moi au fond de l'abîme que vous citez.

A moins que le temps ne fût trop froid ou trop pluvieux, chaque jour la gouvernante d'Irène me l'amenait.

Peu à peu sa santé redevenait florissante.

Un ou deux jours après notre première entrevue, Irène m'apporta un gros bouquet de roses, en me disant que c'était de la part de sa mère, mais qu'elles m'étaient par malheurusement aussi belles que les roses de Moscou.

Le souvenir de Catherine me charma, car je lui avais en effet porté avec enthousiasme de ces admirables roses.

Depuis, chaque jour Irène me donnait toujours des roses, mais, chaque jour aussi, elle me disait tout bas d'un air mystérieux, sans jamais se tromper ou rien, ce que sa mère devait faire le soir... soit qu'elle dût aller à la cour, dans le monde ou au spectacle.

Grâce à cette saine prévoyance de madame de Fersen, je ne craignais rien souvent. J'allais régulièrement à ses réceptions, je la voyais donc presque tous les soirs : mais comme dans le monde je me bornais à la saluer très-respectueusement et à l'échanger avec elle quelques mots cérémonieux, nos rencontres restaient insipides.

Une ou deux fois j'allai à ses matinées : mais, par un singulier hasard, ou plutôt à cause de l'empressement dunt elle était l'objet, je ne l'avais jamais trouvée seule.

J'avais pu la prier de m'accorder une entrevue qu'elle ne m'en avait pas refusée : mais, fidèle à mon plan de conduite, je ne voulais pas la lui demander encore.

Et d'ailleurs, un sourire, un regard que nous échangeions mystérieusement dans la foule, ne me payaient-ils pas mille fois de ma réserve et de ma discrétion!

Moi surtout, qui donnerais les préférences les plus marquées, les plus évidentes pour la plus légère faveur ignorée de tous!

Malgré les relations quiditiques que je conservais avec madame de Fersen par l'intermédiaire d'Irène, malgré nos échanges de fleurs leur, chaque jour j'apportais à Irène un beau bouquet de roses que sa mère portait le soir, personne ne soupçonnait cette intimité harmonique.

Tout plus de préférence, je voyais tous les jours Irène aux Tuileries, au Luxembourg, à Boucicaut, ou sur les boulevards. Je ne me servais plus de nos chevaux pour aller à ces rendez-vous, de crainte d'attirer l'attention.

Je m'enveloppais dans un manteau : enfin je me plaisais à mettre autant de mystère dans ces entrevues que s'il se fût agi de madame de Fersen elle-même.

C'était une folie... mais j'attendais l'heure de voir cette enfant innocente et caudale avec une impatience amoureuse, inquiète, ardente; je comptais les minutes, les secondes, je craignais, j'espérais tout à la fois, j'éprouvais enfin toutes les irritations et délicieuses angoisses de l'attente la plus passionnée.

C'est qu'ainsi j'avais tant de hâte de commencer chaque nuit d'Irène, pour y chercher, pour y deviner la secrète pensée de sa mère?... Et, quand je croyais pouvoir interpréter cette pensée d'une manière plus tendre que d'habitude, je retournais chez moi le paradis dans le cœur.

Trois inséparables d'un amour éternel et par... les sages, les athées ou les esprits forts en amour vous railleurent sans doute! Non-moins, avant mon séjour à Khiva, je n'eusse pas compris tout le charme.

J'étais donc plus amoureux que jamais.

Madame de Fersen prenait chaque jour, par le rare assemblage de ses qualités, une grande autorité dans le monde; la capitale elle-même l'admirait, la laissaient outre mesure, afin de se donner sans doute une couleur d'impartialité qui devait rendre ses autres accusations plus dangereuses.

Ses entretiens avec Irène duraient depuis trois semaines environ.

Un soir, à une des réceptions de madame de Fersen, le prince m'en dit en confidence :

— L'air subtil et léger de Paris est mortel aux idées sérieuses; les facilités du monde l'emportent sur la raison. Croyez-vous que la femme de César devient fort indifférente aux intérêts de l'empire? En un mot, croiriez-vous que madame de Fersen devrait d'une insouciance inimaginable en politique? concevriez-vous quelque chose à cela?

Rapprochant ce symptôme des intrigues d'impudence de l'impudence que Catherine avait témoignées pendant le long entretien que j'avais eu chez elle avec madame de V... je résolus de pousser plus loin cette observation.

Le lendemain, à un bal de l'ambassade d'Angleterre, où se trouvait madame de Fersen, je rencontrai madame de V...

Toute la soirée je m'occupai d'elle avec assiduité; j'observai la physionomie de madame de Fersen : elle fut impossible.

Le lendemain je craignais, ou plutôt j'espérais qu'elle ne viendrait pas à son heure accoutumée, ou qu'elle viendrait peut-être sans bouquet; j'aurais vu dans ce changement une preuve de dépit au de jalousie de la part de madame de Fersen. Mais l'rose et le bouquet de roses parurent comme à l'ordinaire.

Piqué de cette indifférence, voulant m'assurer si elle était réelle et aussi complètement égayer l'opinion du monde, je persistai à rendre les soins les plus évidents à madame de V^{me}.

Cette-ci, en hâte de trouver le moyen de faire danner le balustrade et de le tenir toujours en éveil et en émoi, m'encourageait de toutes ses forces.

Elle appelait ce manège de coquetterie cruelle, « jeter du bois dans le feu... »



Le matin soir. — page 80.

Or, au risque de passer pour une bête (aurait dit Du Plavier), j'affirmai si bien la jalousie dévorante du ministre, qu'après huit ou dix jours de cette espèce de cour, moi et madame de V^{me} nous nous trouvâmes horriblement compromis; et V^{me} fut généralement connue et prouvé que le royaume ou plutôt que l'esclavage du ministre était fini.

Je m'aperçus de la gravité de ces bruits ridicules à l'air affectueux, courtois et familier du ministre, qui était beaucoup trop du monde pour paraître froid ou massé avec le rival qu'on lui supposait.

Cette découverte m'éclaira sur l'étendue de ma comédie, qui jouait non-seulement à l'agrandir beaucoup madame de Fersen si elle m'aimait, mais qui devait encore me faire un tort irréparable dans son esprit. Par instinct, je sentis que j'avais poussé l'erreur trop loin...

Ce qui aggravait ces craintes fut une circonstance singulière.

Un soir, à un concert chez lord P^{me}, j'étais resté longtemps à causer avec madame de V^{me}. Nous étions dans un petit salon où quelques personnes s'étaient d'abord réunies; peu à peu elles se retirèrent pour aller prendre le thé, et nous nous trouvâmes seuls madame de V^{me} et moi.

La cause de ma préoccupation était naturelle; madame de V^{me} venait de m'apprendre qu'une lettre de Boune lui annonçait l'arrivée de madame de Fersé dans cette ville...

Pendant cet entretien je jetai par hasard les yeux sur une glace qui reflétait la porte du salon; quel fut mon étonnement d'apercevoir madame de Fersen qui attachait sur moi un regard douloureux!

Je me levai, elle disparut.

J'attendis le lendemain avec angoisse.

Il vint, comme à l'ordinaire, avec son bouquet de roses, et me dit que sa sœur allait le soir aux Variétés.

Je lui fis répéter deux fois ce renseignement, car le choix de ce théâtre me semblait singulier; mais, pensant au goût du prince pour les vanités, je ne l'expliquai.

J'enregistrai prendre une stalle, et j'allai le soir à ce théâtre.

CHAPITRE LII.

L'ours et la Pacha.

On donnait ce soir-là aux Variétés, entre autres pièces, *l'Ours et la Pacha*, triomphe de M. de Fersen, qui avait remporté, à Constantinople, le rôle de Selischaham avec le plus grand succès, et qui brisait du théâtre de voir Brunet jouer le même personnage.

Madame de Fersen arriva sur les huit heures avec son mari et madame la duchesse de ***. Elles se placèrent dans une avant-scène de bagnoires aux grilles à deux livées.

Catherine m'aperçut et me fit un salut très-généreux.

Je la trouvai pâle et changée.

Un jour je ne suis plus quelle pièce, et dans l'entr'acte j'allai voir madame de Fersen.

Elle était souffrante. Je la regardai avec intérêt, lorsque le prince me dit : « Soyez mieux jugé; vous voyez rarement madame de Fersen, et vous pouvez mieux que personne vous apercevoir de ce changement : ne trouvez-vous pas qu'elle a beaucoup maigri ? »

Je répondis que non, que madame de Fersen me paraissait jouir d'une santé parfaite. Le prince me dit que j'étais un infâme courtisan, etc.

La toile se leva, je sortis de la loge.

Je revins à ma stalle.

On commença *l'Ours et la Pacha*.

Cette comédie ne dura pas madame de Fersen, mais M. de Fersen applaudit avec fureur, et j'avoue que je partageai l'habituel général.

Un des rieurs les plus bruyants était un homme placé absolument des vint uni, et dont j'ai vu voyager les cheveux épais, gris et crispés.

Je n'avais jamais entendu d'éclats de rire si joyeux et si francs; ils éclatèrent quelquefois jusqu'à la coulisse. Dans ces cas extrêmes, l'homme se transportait à deux mains à la barre qui sépare les stalles de l'orchestre des musiciens, et, fort de ce point d'appui, il s'en donnait à cœur joie.

Il n'y eut plus contagieux que le rire; or, déjà mis fort en gaieté par les lazzi de la pièce, la fâche hilarité de cet homme me gagna malgré moi, et bientôt je ne fus plus pour ainsi dire que son echo, car je repris à chacun de ses éclats immodérés par une explosion de ris non moins débridés...

En un mot, je ne m'aperçus pas que madame de Fersen avait quitté la salle avant la fin de la pièce.

La toile baissa, je me levai.

L'homme qui risait si fort en fit autant, se termina de mon côté en mettant son chapeau, et dit ces mots avec un reste de profonde jubilation : Farceur d'Ours! va!!!

Stupéfait, je m'appuyai sur le dossier de ma stalle.

Je reconnus le pirate de Porphyro, le pilote de Nalco.

Je restai étourdi à ma place, qui se trouvait la dernière au fond de l'orchestre.

La scène étant en face de la mienne, personne n'avait à passer devant nous, et les spectateurs s'étonnaient lentement.

C'était bien lui!

C'était bien son regard, c'était bien sa figure osseuse et couverte de sourcils noirs et épais, ses dents aiguës, séparées et pointues, et le sourire de son singulier sourire en me regardant avec audace.

La rampe du théâtre se baissa, l'obscurité envahissait la salle.

— C'est vous?... m'écriai-je enfin en sortant de ma stupeur, et comme si ma poitrine eût soulevé un poids énorme.

— Eh! sans doute, c'est moi! vous ne reconnaissez donc pas Farceur d'Ours et Nalco! voilà le mot d'ordre.

— Misérable!... m'écriai-je.

— Comment! misérable? répliquai-je avec une incroyable effronterie. Nous nous sommes pourtant connus tous les deux, j'espère, dans l'abandon; je vous ai donné un coup de poignard à l'épaule, vous m'avez répondu par un fouet sur la tête, moi qui

ami! D'un autre côté, si vos chiens d'Anglais ont échinié l'équipage de mon mystère, j'ai eu l'avantage de crever le ventre au yacht de votre lord sur les brisants de la Ward; nous sommes donc quittes. Maintenant, nous nous rencontrons tous les deux à rire comme des bœufs à l'Ours et le Parha, et, au lieu de trouver la rencontre originale, vous vous fâchez! Savez-vous que c'est joliment bourgeois, ça, mon bon ami!

Je l'avoue, tant d'andsee me paralysait. — Mais si je vous faisais ar-
rêter? lui criai-je en me levant et en lui mettant la main au collet.

Toujours impossible, le pirate me repoussa sans essayer de se débar-
rasser de moi.



Daphné, Noémi et Amalthée. — page 80.

— Et vous feriez là un joli métier, je m'en vante! Sans compter que
vous seriez encore facile de faire comprendre et de prouver à un in-
telligible de commissaire de police de Paris, comme quoi j'ai abordé votre
yacht par le travers du rap Sparte, et comme quoi je l'ai fait naufrager
sur les roches de la Ward... au sud quart sud-ouest de la côte sud de
l'île de Malic... Il ruerait que vous poulez tuer, et il vous prendrait
pour un bon, mon bon ami... Or, pour lui, je déclare que vous ne l'êtes
pas. Vous êtes même un gaillard qui avez le poignet rude et qui n'avez
pas froid aux yeux. Aussi, si ma vie n'appartenait pas pour le quart
d'heure à ma fiancée, à mon intéressante fiancée, ajoutai-je d'un air
poguenard et en appuyant sur le mot, je vous proposerais de reprendre
la conversation où nous l'avons laissée lors de l'abordage du yacht; mais,
fol d'homme, ma petite femme m'attend... et j'aime mieux cette con-
versation-là.

— Allons, allons, messieurs, on va fermer les portes, dit le contrôleur
de l'orchestre.

— C'est vrai, nous bavardons là comme des pifs. Jeune homme,
adieu, au revoir! me dit le pirate.

Et en deux bonds il disparut.

J'étais tellement confondu qu'il fallut un nouvel avertissement du con-
trôleur pour me faire sortir de la salle.

Lorsque, rentré chez moi, je songrai à l'étonnement stupide que m'a-
vait causé l'étrange rencontre du pirate de l'empereur, je me accusai
d'abord de faiblesse, je me reprochai de n'avoir pas fait arrêter ce bri-
gand; mais, ainsi que celui-ci me l'avait judicieusement fait observer,
il m'eût été assez embarrassant de prouver immédiatement ce que j'a-
vais; aussi, réfléchissant aux difficultés de l'entreprise, je trouvais ma
conduite plus rationnelle que je ne l'avais cru d'abord.

Néanmoins je voyais instamment M. de Serigny de la présence de ce mi-
sérable à Paris et de son double crime, qui intéressait spécialement l'An-
gleterre: M. de Serigny pouvant seul, comme ministre des affaires
étrangères, appuyer et favoriser les démarches que tenterait néces-
sairement lord Stuart, alors ambassadeur de cette nation, pour rassembler
les preuves du délit et obtenir l'extradition du coupable.

Le lendemain j'écrivis donc un mot au ministre pour lui demander
quelques moments d'entretien.

CHAPITRE LIII.

L'empereur.

Je me disais-ais à sortir pour me rendre au Luxembourg, où j'espé-
rais rencontrer lord Stuart, lorsque je reçus une lettre de madame de Versen
qui me priait de passer chez elle vers deux heures.



La grétiotica. — page 87.

Depuis son arrivée à Paris, je ne l'avais pas vue seule.

A quoi devrais-je attribuer le désir qu'elle m'exprimait? au besoin de
me voir? au secret dépit des bruits qui couraient sur ma liaison préten-
due avec madame de V...? Ou bien que Catherine croyait peut-être fon-
dées, depuis qu'un couvent de lord P... elle m'avait surpris en tête à tête
avec madame de V...

Je ne sais, mais j'attendis notre entrevue avec un bonheur inquiet et un trouble involontaire.

J'allais revoir Catherine, la revoir seule ! A cette pensée mon cœur battit d'espérance et d'ivresse, enfin, un mot d'elle allait récompenser ma résignation, les courages avertis que je m'étais imposés, les soucis assés auxquels son enfant devait presque la santé.

J'allais poiser dans cet entretien de nouvelles forces pour mieux me débarrasser encore ; et puis, j'avais tant à lui dire ! J'étais si ingénu de mon amour ! si heureux de me sentir le cœur usé ; j'une pour apprécier les jolies pures qui me ravivaient ! de me sentir assez content dans la force, dans la sincérité de mon attachement, pour espérer de ne faire àimer un jour !

A l'heure dite je me rendis chez madame de Fersen.

Elle me reçut dans un petit salon où elle se tenait habituellement, et que je ne connaissais pas encore.

— Qu'il y a d'longs temps que je ne vous ai vue ! m'écriai-je avec effusion en lui tendant la main.

Madame de Fersen me donna froidement la sienne, et me répondit : — Mais j'ai eu, je crois, le plaisir de vous voir hier aux Variétés, n'est-ce pas ?

— Vous appelez cela nous voir ! lui dis-je avec un triste étonnement. Ah !... j'avais bien raison de craindre que les entretiens de la galerie ne fussent bientôt oubliés par vous !

— Je n'oublierai jamais, monsieur, un si agréable coquet, reprit madame de Fersen avec la même froideur. Je vous suis très-obligée de la peine que vous avez prise ce matin... de venir me voir... je désirais vous rencontrer mille fois, monsieur, de la comtesse avec laquelle vous vous êtes, prête aux fatigues de une fille... elle se trouve tout à fait bien maintenant, et je crains... et il ne me convient pas d'abuser plus longtemps de votre excessive obligeance à son égard, monsieur.

L'accent de madame de Fersen était glacial, presque dédaigneux, l'air qu'elle disait paraissait si vrai, si naturel, si peu dicté par le dépit, que je fus atterré. Je souffrais cruellement ; je ne pouvais trouver un mot à répondre.

Mon silence fut assez expressif pour que madame de Fersen se crût obligée d'ajouter très-sèchement :

— Je vous parais sans doute bien ingrate, monsieur ?

Par deux fois je cherchais à interroger son regard, ordinairement si bienveillant, pour voir si il tenait d'accord avec la dureté de ses paroles, mais je ne pus le rencontrer.

— Madame, lui dis-je avec une émotion profonde, je ne sais ce qui a pu me mériter un pareil accueil...

— Et quel accueil pourriez-vous d'une prétendre de moi, monsieur ? me dit froidement madame de Fersen.

Mon douleurux étonnement était à son comble ; un moment pourtant je voulus que faire encore illusion, attribuer à la jeunesse cette réception si différente de celle que j'espérais ; mais, je le révoque, la physionomie de madame de Fersen me travaillait en rien une émotion contrainte ou contrainte.

Je pris résolument mon parti. Je ne pouvais répondre à la question de madame de Fersen sans lui rapporter tout ce qu'il y avait eu de bien et de mal dans ma conduite envers elle, ne voulant pas descendre à propos aux reproches, je me tus à ce sujet, et je lui dis en baissant de ne pas trahir mon émotion :

— Le but de l'entretien que vous désirez avoir avec moi étant sans doute rempli, madame, oserai-je vous demander si vous n'avez pas quelque ordre à me donner ?

— Aucun, monsieur, mais je vous réitère encore l'expression de toute ma reconnaissance, me répondit madame de Fersen en se levant.

Cette dureté me révolta. J'allais peut-être répondre avec aigreur, lorsqu'une remarque que je n'avais pas encore faite me laissa me faire l'assurance.

Pendant cet entretien madame de Fersen n'avait pas une fois levé les yeux de dessus la tapisserie à laquelle elle travaillait.

Voulant m'assurer encore de la justice de ma remarque, je demandai quelques instants sans parler.

Catherine resta les yeux baissés, ne fléchit de m'interroger du regard pour savoir la cause de ma présence muette.

— Adieu, madame, lui dis-je.

— Adieu, monsieur.

Je la quittai donc sans qu'elle m'eût accordé un seul regard de regret ou de pitié.

Naïvement seulement me parut légèrement trembler sur sa tapisserie quand elle me dit adieu.

Je sortis, la mort dans le cœur.

J'avais une trop grande et une trop naturelle idée de moi-même et de mon mérite pour conserver quelque espérance de réussir auprès de Catherine.

Sous revenir à mes habitudes de supériorité envers les autres ; car j'avais une foi inaltérable dans la sincérité de madame de Fersen ; je doutais du sentiment que je croyais lui avoir inspiré ; elle n'avait aucune tendre affection pour moi, me dis-je, et son amitié même a pâli devant les brillantes distractions du monde.

Et puis, je n'étais jamais près d'elle ; or, l'absence a des effets et des résultats extrêmes.

Quelques-fois fortifiée, elle alimentait la sympathie accrétée d'une femme, en faisant sa pensée de se convertir dans le souvenir de celui qu'elle a remarqué, et de qui elle s'exagère encore le charme par ce botaïn mirage. Et puis une femme trouve une sorte de jouissance fièvre, triste et insupportable dans l'absence de ses regrets solitaires ; elle mesure les instants éternels, car ils occupent inutilement près d'elle une place qu'elle voudrait voir si précieusement remplie ; et elle hait les ennuis, parce qu'ils ont la lâcheté d'être là tandis que le précaire n'y est pas.

Mais, souvent aussi, l'absence c'est l'oubli. Car certains cœurs sont comme les miniers ; ils ne réfléchissent que les objets présents.

Je me crus donc entièrement oublié de madame de Fersen. Comme cet étonnement avait été causé dans mes prévisions, s'il me eût en un doute profond, au moins m'eût-on-t-il pas.

Dans le paroxysme de mon désespoir, je formais mille projets. Je voulais serener ce régime, me livrer à toutes les dissipations de la vie, chercher d'innombrables distractions dans une autre liaison ; mais il faut bien du temps, bien de la volonté, pour qu'un cœur profondément épris puisse changer d'amour.

Lorsqu'ils se savent aimés, et qu'ils possèdent la femme qu'ils aiment, jamais les hommes s'occupent de la moindre scrupule à faire une infidélité ; mais lorsqu'ils désirent passionnément, et qu'ils ont conscience d'espérer un jour, l'infidélité leur est presque impossible. Ils n'ont le courage d'être fidèles que tant qu'ils n'ont pas le droit de l'être.

CHAPITRE LIV.

Une mission.

Le lendemain de mon entrevue avec madame de Fersen, j'étais très-tristement allé-orlé, lorsque on m'annonça M. de Serigny.

Je fus aussitôt étonné de sa visite, et lui m'expliqua fort gracieusement, d'ailleurs, en me disant que, passant devant ma porte en allant à la Chambre, il était entré à tout hasard, afin de m'épargner la peine de me rendre au ministère, au sujet de l'écrit que je lui avais demandé.

Empressément me fut pour pas d'abord naturel ; mais, réfléchissant aussitôt, je me disais que contrairement sur moi et sur madame de Fersen, je pouvais que le ministre avait sans doute voulu faire quelque chose de très-bon goût en se montrant si prévenant.

En peu de mots je lui racontai l'histoire du pirate, et notre singulière rencontre aux Variétés.

M. de Serigny me dit qu'il allait immédiatement en conférer avec l'ambassadeur d'Angleterre, et qu'il avait-ait aux mesures à employer pour tacher de saisir un pareil scélérat.

Notre conversation étant devenue tombée sur les voyages, M. de Serigny s'informa avec intérêt de ceux que j'avais faits, sur l'Inde, l'Afrique, l'Amérique, très-sérieusement, très-sérieusement, me dit qu'il avait beaucoup connu un père sans l'épouser, que c'était un homme de haute stature, de grande résolution, de haut caractère, qui connaissait à merveille le monde et les hommes, et que l'Empereur l'avait employé à surveiller en dehors du service militaire, en lui confiant de hautes missions, si le caractère entier, absolu de mon père avait pu se plier à toutes les volontés du Napoléon.

Je cherchais à deviner la tendresse des discours flatteurs de M. de Serigny, lorsqu'il me dit avec une bonhomie charmante :

— Voulez-vous permettre à un ancien ami de votre famille de vous faire une question ? Si elle vous semble indiscret, ne l'attribuez qu'à l'intérêt que je vous porte au nom de M. votre père.

— Je vous en prie, monsieur, je ne puis être que sensible à la bienveillance que vous me témoignez.

— Eh bien, comment se fait-il qu'avec votre éducation, votre amour, votre fortune, votre position qu'avec l'expérience que vous m'avez donnée de nombreux voyages, qu'avec toutes vos richesses, vous n'avez jamais songé à vous occuper un peu sérieusement ? à entrer, par exemple, dans les affaires ?

— Mais, répondis-je au ministre, d'abord je suis loin de mériter les avantages que vous me supposez, et puis je n'ai pas la moindre ambition, et ma vie passe-t-elle que plus fort.

— Mais votre pays ?

— Comment, mon pays ?

— Ne lui devez-vous pas au moins quelques années de votre existence ?

— Et que voulez-vous qu'il fasse d'un pareil cadeau ?

— Allons, allons, il est impossible que vous vous abussiez à ce point sur vous-même, tel modeste que vous soyez. Vous savez bien qu'un n'a pas le succès que vous avez dans le monde, sans une valeur très-remarquable. Vous êtes certainement un des hommes de la société ; qu'il soit le moins, et d'autant plus le plus ; or, voyez-vous, à moins d'avoir un des grands noms historiques de France, à moins d'être un grand

poète, un grand artiste ou un grand homme d'Etat, ce qu'il y a de plus rare à acquiescer dans le monde, croyez en ma vieille expérience, c'est ce que je ne sais quel fait qui se retourne quand un vous annonce dans un salou... Eh bien, vous jouissez de ce privilège-là : vous êtes le prince, et pourtant vous avez de l'influence, de l'action sur le monde, puisqu'il se préoccupe beaucoup de ce que vous faites ou de ce que vous ne faites pas.

Les batteries agérées me paraissent si transparentes que je vis évidemment que M. de Serigny voulait, qu'on excuse cette vulgarité, me prouver par les sentiments pour m'engager à reconnaître, par politesse, à madame de V... Que je fusse dans une triste disposition d'esprit, cette comédie m'amusait, et je tâchai de la faire durer le plus longtemps possible en paraissant me laisser prendre aux louanges de M. de Serigny.

— Mais, lui dis-je avec un sourire modeste, en admettant, monsieur, ce qui n'est, je le crois, qu'une illusion de votre bienveillance, en admettant, dis-je, que j'aie quelques succès dans le monde, et que même, relativement à mon âge, j'y sois un peu rompé, je ne vois pas trop quelle utilité mon pays peut tirer de mes avantages.

— Personne mieux que moi ne peut vous en instruire, me répondit le subalterne avec un empressement assez malhonnête, car il me prouve à cet égard cette question de ma part. — On fait de grands mots, de grandes phrases à propos de ce qu'on appelle la diplomatie, et, le grand art de la diplomatie, savez-vous ce que c'est ? me demanda-t-il en accompagnant ses paroles d'un sourire rempli de bonhomie.

Je fis le signe de tête humblement négatif.

— Eh bien ! c'est tout simplement l'art de plaire. Comme il s'agit toujours de demander un service, celui qui sait plaire sait presque toujours obtenir ; tandis que, s'il est obligé de refuser, il sait éviter assez de grâce dans ses refus pour qu'ils ne soient pas blessants. Voilà tout le secret !

Jeus beaucoup de peine à réprimer une forte envie de rire : car il me vint à l'esprit que le ministre, jaloux de ses assiduités auprès de madame de V..., allait finir par me proposer de m'attacher à quelque ambassade pour se débarrasser de moi.

C'était sans doute le dénoûment de cette scène, mais je la trouvais si désagréable que je ne voulais pas la briser.

— Je crois, lui dis-je, que les habiles négociateurs d'un des siècles les plus féconds en grands traités et en grands travaux diplomatiques, je crois, dis-je, que les d'Avaux, que les Courtils, que les d'Estades, que les Livignys, que les de Lamoignon possédaient d'autres talents que celui de plaire.

— S'ils n'avaient pas l'art de plaire, me dit avec quelque embarras M. de Serigny, qui me parut ignorer des traditions historiques de sa spécialité, comme un véritable ministre constitutionnel qu'il était, s'ils n'avaient pas l'art de plaire, ils employaient une autre séduction.

— Vous avez raison, lui dis-je, ils avaient de l'or à discrétion.

— Vous voyez donc bien ? s'écria le ministre, c'est toujours la même chose ; seulement, dans les sociétés modernes, l'art de plaire a dû remplacer la séduction opérée par l'argent.

— C'est d'abord plus économique, lui dis-je.

— Et plus sûr, ajouta-t-il, car enfin tous les trônes ne sont pas représentatifs ; il y a, bien entendu, en Europe des rois qui sont rois tout seuls, et qui marchent sans lisières ; eh bien ! ces rois-là sont hommes, après tout, et comme hommes ils sont sujets aux sympathies et aux antipathies. Or, souvent l'ambassadeur qu'on envoie, fût-il un homme du plus grand talent, du plus grand caractère, n'obtient rien de ce qu'il leur demande, car sa cour ; et pourquoi cela ? tout honnêtement parce qu'il déplait ; tandis qu'au contraire, un homme d'un talent médiocre obtiendra souvent, par le seul ascendant de ses manières, parce qu'il saura plaire, enfin, l'obtention de ce qu'il veut.

— C'est très-juste, et votre système est d'une application d'autant plus facile que les gens de puissance sont encore plus nombreux que les hommes de génie.

— Mais sans doute !. Ainsi, vous, par exemple, je suis convaincu, mais intérieurement convaincu que, si vous vouliez, je suppose, entrer dans la carrière diplomatique, vous pourriez rendre à la France les plus grands services ; car le monde ne se gouverne pas avec l'art de plaire, mais avec le monde le prouve, mais vous avez eu de ces qualités très-rares et très-cinquant.

— J'avais deviné juste : la proposition que je soumettais allait sans doute suivre l'éloge de mon mérite. Venant moi à l'effet de bon gré à cette fautive du ministre, je répondis en feignant un étonnement digne de modestie :

— Y pouvez-vous ? Moi, monsieur, moi, entrer dans une carrière si épineuse ! mais je n'ai jamais eu la folle ambition de prétendre à un tel avenir.

— Ecoutez-moi, me dit M. de Serigny d'un air grave et paternel.

Et il me fit la confidence suivante, qui me parut un affreux mensonge :

à vous son fils, toute ma gratitude, puisque j'ai été assez malheureux pour ne pouvoir pas le lui témoigner à lui-même.

— J'ignorais complètement cette circonstance, dont mon père ne m'a jamais instruit, monsieur.

— Je le crois bien, et moi-même je ne puis vous donner aucun détail à ce sujet ! s'écria M. de Serigny, car cet important service intéresse aussi un tiers, et l'honneur y impose le silence. Enfin, reprit-il, je vous le répète, je crois trouver en ce moment l'occasion de reconnaître les bontés de M. votre père, et de donner un digne service du plus à mon pays, si toutefois vous êtes disposé à vouloir utiliser les rares avantages dont vous êtes doué.

— Mais je vous le dis, monsieur, malgré le désir que je pourrais avoir d'entrer dans votre honorable carrière, sous d'aussi heureux auspices que les vôtres, jamais je ne croirai mon mérite à la hauteur de cette ambition.

— Mais, encore une fois, vous ne vous connaissez pas, ou vous ne voulez pas vous connaître, reprit le ministre avec impatience, et heureusement votre opinion ne fait rien à l'affaire. Quant à moi, il m'est évidemment prouvé que, si vous le voulez, vous pouvez remplir avec distinction une mission importante ; car vous sentez bien que vous êtes par-dessus tout ces jeunes braves qui n'ont que leur cœur et leur fortune, dont vous s'estimer très-heureux quand on les nomme attachés d'ambassade. Non, non, ce n'est pas à vous qu'on fait de pareilles propositions ! Il faut que vous entriez par la belle porte ; il faut surtout que vous soyez à même de vous montrer dans toute votre valeur. Malheureusement, chez nous, ajouta-t-il en hésitant, chez nous, les exigences, les traditions de la hiérarchie sont si impérieuses que les missions en Europe sont très-restreintes, et dans ce moment-ci elles sont toutes remplies.

Je regardai M. de Serigny. Il fallait tout mon empire sur moi-même pour ne pas élever de rire. A la dernière que prenait sa proposition, il ne s'agissait plus pour moi d'un exil, mais d'une véritable déportation.

— Mais vous sentez bien, lui dis-je en conservant tout mon sang-froid, que, dans le cas où cela aurait quelque suite, je n'ai pas la prétention ridicule d'ambassadeur de prince sans une mission en Europe.

— Et puis comprenez bien une chose, ajouta le ministre avec une satisfaction croissante, c'est que les missions ne sont que ce qu'on les fait ; il y en a de fort insignifiantes en Europe, il y en a au contraire de la dernière importance... en Asie, par exemple. Car, il ne faut pas se le dissimuler, ajouta gravement M. de Serigny, ce n'est pas en Europe que doit se dénouer à l'avenir le sort de l'Europe, c'est en Orient ! La politique future d'Europe est en Orient ! L'Europe a les yeux fixés sur l'Orient ! Orient est le champ de bataille diplomatique où doivent se former les grands négociateurs de notre temps ! Ainsi, par exemple, me dit M. de Serigny en me regardant fixement, dans ce moment-ci je voudrais trouver un homme bien sûr, d'un esprit libre, flexible, agréable, d'un caractère ferme et résolu, able de lui confier une mission des plus délicates ; car il s'agit de s'assurer l'affection et l'appui d'une grande puissance orientale, sans éveiller les soupçons, les susceptibilités jalouses de l'Angleterre et de la Russie, nos deux éternelles rivales en Orient.

— Cette mission me paraît en effet devoir être fort belle, lui dis-je de faire le plus désintéressé du monde.

— C'est-à-dire tout ! Eh bien ! cette mission, je me fais presque furtif de vous la faire obtenir, tant j'ai confiance dans votre discrétion, tant j'ai à cœur de m'acquiescer envers M. votre père.

— A moi une pareille mission ! m'écriai-je en feignant la stupeur.

M. de Serigny, prenant un air mystérieux et profond, me dit : — Monsieur de V..., je jure à un galant homme ; or, que vous acceptiez ou non la proposition que je viens de vous faire, ne donnez-vous votre parole que tout cet excellent secret entre nous ?

— Je vous la donne, monsieur.

— Eh bien ! continua-t-il non moins mystérieusement, il s'agit, sous le prétexte frivole de porter de riches présents au shah de Perse, de la part de S. M. le roi de France, il s'agit, dis-je, de s'insinuer assez adroitement, assez habilement, assez poliment dans l'esprit de ce prince asiatique pour le disposer à accueillir un jour avec faveur les ouvertures considérables dont on fera bientôt intervenir l'opportunité la teneur à l'envoyé chargé de cette importante négociation ; mais ces intérêts sont, je vous l'assure, de la dernière importance. Les présents sont prêts, les instructions rédigées, le bâtiment attendu, et il faudrait partir dans les plus brefs délais.

Une intimité intérieure était au comble en entendant le ministre me proposer sérieusement de venir aller essayer mon art de plaire sur le shah de Perse, à propos d'une mission de la plus ridicule insignifiance, quoique M. de Serigny eût tâché de lui donner un magnifique relief.

Le ministre attendait ma réponse avec une anxiété visible.

Je pensai que mon refus de faire jouer à un homme de son âge et de sa constitution un rôle si nuisible prolongerait davantage cette comédie.

Pourant cette proposition, tout inacceptable qu'elle était, avait éveillé en moi certaines pensées endormies. Malheureux dans mon ambition

timents charitables ; je devins très-tolérant pour la suffisance gourmeuse, impitoyable, grâce à laquelle la plupart de nos agents diplomatiques en imposent toujours au public sur la valeur et sur la nécessité de leur emploi.

Sans ce prestige ils ne seraient pas.

Or, je l'avoue, si je n'ai jamais eu la fantaisie de me faire le empereur du diable d'un jongleur, jamais, lorsque j'ai cru dévier ses totes, je n'ai eu la sottise de le dire tout haut, pour priver ce pauvre diable de son auditoire, parce que je n'ai jamais pu supposer comment se pourvoierait à l'aveugle un jongleur délaissé. Aussi les parents pauvres qui destinent leurs enfants à la carrière diplomatique devraient-ils, ce me semble, être assez sages, assez prévoyants pour leur faire assez apprendre quelque bon et solide métier, qui leur serait un jour d'une utile ressource, si des malheurs imprévus les privaient de leur premier état.

Ceci n'est pas un paradoxe brutal : la spécialité essentielle de nos diplomates consistant à dignement représenter la France, c'est-à-dire à avoir sans frais de l'État un assez grand état de maison, à mener une vie somptueuse, mondaine et divertissante, à recevoir en sa cercle des dépêches insignifiantes, il devient difficile de trouver l'emploi de ces belles qualités, lorsqu'on n'exerce plus la profession qui les exigeait.

Ma nouvelle position auprès de M. de Serigny, bientôt ébranlée, me donna une singulière autorité dans le monde. On savait que ce n'était pas une place que j'avais cherchée en me livrant aux travaux assez assés du jour de mon emploi, et l'on connaît que mon apprentissage devait nécessairement aboutir aux plus hautes destinées.

Quelques circonstances dues au hasard virent augmenter ces exagérations.

C'était à un bal chez madame la duchesse de Berry.

M. de Serigny, souffrant de la goutte, n'avait pu y assister. Lord Stuart, alors ambassadeur d'Angleterre, qui avait vivement sollicité notre gouvernement de faire les plus sages recherches pour découvrir le pirate de Porquerolles, vint me dire qu'on était sur les traces de ce misérable, qu'un esprit l'attendait, et me demanda quelques nouveaux renseignements sur cette affaire. Il me prit par le bras, et nous causâmes dans l'enlèvement d'une fenêtre pendant une demi-heure.

Il me fit part de sa surprise en me disant que j'étais fort avant dans ce qu'on appelle si béatement les secrets d'État.

Ce fut fin pas tout : vers les deux heures j'allais sortir du bal, lorsque je me trouvai sur le passage du roi au moment où il se retirait.

J'avais eu l'honneur de lui être présenté ; il s'arrêta devant moi et me dit avec son habituelle et gracieuse familiarité :

— Je lis tous les jours votre rapport... j'ai été très-content ; il m'intéresse beaucoup ; c'est très-substantiel, et, grâce à vous, j'ai ainsi la moisson sans m'être donné la peine de la récolter.

— Le roi me comble, dis-je à Sa Majesté, et son approbation est une faveur qui m'impose de nouveaux devoirs dont je tâcherai de me montrer digne.

Après ce de quitter le bal, le roi s'assit sur un canapé placé près de lui, et me dit : — Mais racontez-moi cette belle histoire dont j'ai eu encore de m'entretenir lord Stuart : c'est très-extraordinaire ; ça a l'air d'un roman.

Lorsque le roi s'était assis en me parlant, les personnes qui l'accompagnaient s'étaient tenues discrètement à l'écart.

Je racontai donc au roi l'histoire du pirate de Porquerolles : il m'écouta avec intérêt, me fit plusieurs questions, me remercia très-gracieusement et se retira.

Le roi partit, je lui eus de tous les regards ; on n'y remarquait rien. Sa Majesté s'en allait, elle me rencontra, et voilà qu'elle demeure près d'un quart d'heure en conversation particulière avec moi...

Incédemment je devais être un homme de la dernière importance.

Sentant que rien n'est plus ridicule que de paraître vouloir jouer de son évidence après une scène pareille, j'allais quitter le bal, lorsque je ris venir à moi madame de Ferres, que je n'avais pas rencontrée depuis quelques temps ; elle me parut si ébahie, si maigre, que sa vue me fit en moi mal effrayé.

Je la saluai sans l'attendre, et je me retirai, quoique son regard fit supposer qu'elle se fût évidemment rapprochée de moi dans l'intention de me parler.

Le lendemain je reçus une lettre d'elle.

Elle me parlait dans les termes les plus affectueux de venir la voir, s'excusant de son ingratitude, et faisant quelques gracieuses allusions au passé.

Mon premier mouvement fut de me rendre chez Catherine.

Mais je réfléchis bientôt que cette entrevue ne changerait rien sans doute à la destinée de mon amour. D'ailleurs je me souvins de la dureté avec laquelle madame de Ferres m'avait traité, et je mis une sotte dignité à ne pas me rendre à sa première avance.

Je lui écrivis une lettre très-froide et très-polie, dans laquelle je m'excusais de ne pas aller chez elle pour des motifs qu'elle devait comprendre.

Elle ne me répondit pas.

Pensant qu'elle n'avait pas grande envie de me revoir puisqu'elle n'avait pas, je m'appliquai de sa résolution.

J'appris bientôt que le prince avait reçu de sa cour l'ordre de retour-

ner en Basse ; et, je l'avoue, je fus étonné de voir que sa femme ne l'avait pas suivi.

Quant à madame de V..., je l'avais conjuré, au nom de l'amitié qu'elle prétendait avoir pour moi, de ne pas tourmenter si cruellement M. de Serigny, lui déclarant que je ne voulais plus me prêter à son manège de coquette ; qu'elle se compromettrait d'ailleurs horriblement, et que tôt ou tard elle se verrait fort mal reçue dans le monde.

Elle me répondit que je parlais comme un quaker, mais que, pour la rassurer du fait, elle voulait se mettre à vivre sans l'ombre de coquetterie.

Un mois après cette belle détermination, elle vint me dire avec reconnaissance que cette non-vie lui semblait empoisonner à périr, mais que cela faisait un effet prodigieux, et que des parls éternels avaient été ouverts pour savoir si elle persisterait ou non dans sa conversion. Quant au ministre, disait-elle, comme il avait passé de la stupidité d'irritation jalouse à la stupidité d'adoration aveugle, elle n'avait eu gagné ni perdu à ne plus le tourmenter.

Naturellement les bruits qui avaient couru sur madame de V... et sur moi cessèrent bientôt, et on m'accusa de l'avoir sacrifiée à l'ambition.

Quelques fois je me pouvais empêcher de sourire en voyant l'absolue qu'on dit à ces choses, car je connaissais, pour ainsi dire par désaveu, mon travail chez M. de Serigny.

Cependant, que je me rassurais quelquefois, surtout quand on enviait sous les dehors de l'admiration la plus hypocritique. — Vous êtes un habile homme, me disait-il, le vous faut, et vous aurez tous les grades de succès. Vous voici maintenant homme d'État, vous voici dans l'intimité des ministres et des ambassadeurs. Le roi vous distingue fort ; on compte avec vous ; aussi, mon cher, maintenant vous n'avez plus qu'à vouloir... car vous êtes d'une adresse ! passez-moi le terme... d'une rouerie !!!

— Comment cela ?

— Allons, faites donc l'innocent ! A ce bal des Tuileries où vous avez eu tant à tour deux conférences si remarquables et si remarquées, l'une avec lord Stuart, et l'autre avec le roi, qui s'est arrêté à causer si longtemps avec vous au lieu de s'en aller, comme il en avait d'abord manifesté le désir, qu'avez-vous fait, en homme habile que vous êtes ? au lieu d'agir comme tant d'autres qui se contentent maintenant restés à se pavaner après de portables distinctions, vite vous vous êtes éligé. C'était là la rouerie, on l'a dit le génie. Aussi vous avez été par votre absence un effet prodigieux.

— Le secret de cette disparition est bien simple, mon cher Cernay : j'avais une horrible migraine, et je voulais rentrer chez moi.

— Allons donc ! me dit Cernay avec une naïveté charmante, vous ne ferez pas croire qu'on a la migraine quand on vient de causer une heure avec le roi.

Il y avait que j'avais rendu pour la dernière fois madame de Ferres au bal des Tuileries, lorsqu'un de mes gens d'affaires entra chez moi d'un air consterné.

Il s'agissait de prévenir le désastre d'une banqueroute qui pouvait se faire perdre environ cinquante mille écus, que je croyais placés dans une des meilleures maisons du Havre.

La faillite n'était pas déclarée encore, mais elle menaçait, on la soupçonnait.

Mon homme d'affaires me proposait donc de partir sur-le-champ avec lui, et d'aller retirer mes fonds de cette maison.

La somme était si considérable, que je n'hésitai pas un moment à me rendre au Havre. Une procuration, si étendue qu'elle eût été, n'aurait pas pourvu à toutes les éventualités de cette affaire ; et, dans de telles circonstances, la présence d'un intéressé est souvent d'une très-grande autorité.

J'écrivis un mot à M. de Serigny, en lui disant que de graves motifs m'appelaient au Havre, et je lui fis ordonner chez moi de m'envoyer mes lettres dans cette ville.

Deux heures après j'étais en route.

Nous allions attendre le dernier relais qui précède le Havre, lorsque j'entendis le bruit du galop précipité de deux chevaux, le cliquettement retentissant d'une sonne, et une voix qui me disait par une inconnue s'écrier : — Arrête ! arrête !

Nous posâmes me regardèrent indécis. Je leur fis signe d'arrêter, et tout à coup je vis arriver à la portière de ma voiture le courrier de madame de Ferres : son cheval, blanc d'écume, était déchiré de coups d'éperons.

Cet homme était si hâletant de la rapidité de sa course, qu'il ne put me dire que ces mots en me remuant une lettre :

— Monsieur le comte... c'est de la part de madame la princesse... J'ai gagné quatre heures sur M. le comte, c'est tout ce que j'ai pu faire. Cette lettre ne couviert que ces mots :

« Ma fille se meurt, se meurt... je m'espère qu'en vous. »

— Vous allez oublier le relais, retourner à la poste, crisiez aux postillons. Et toi, dis-je au courrier, cours-tu courir jusqu'à Paris et ne faire préparer mes chevaux ?

— Oui, mon-sieur le comte.

— Alors à cheval.

Et le brave garçon retourna ventre à terre dans la direction de Paris. — Mais, monsieur, s'écria mon homme d'affaires en pillonnant, vous ne pouvez pas retourner à Paris ; nous voici arrivés au Havre.

de le regarder avec étonnement.
— Et pourquoi cela ?
— Mais cette faillite, monsieur, s'écria-t-il, songez bien qu'une heure de retard peut tout perdre, qu'il s'agit de sauver ou non cinquante mille francs !...

J'avais tout à fait oublié l'objet de mon voyage.
— Vous avez raison, lui dit-je. Vous êtes au plus à une demi-lieue du lavre, obligez-moi d'y aller à pied, et arrangez cela pour le mieux. Et je le suivir la portière.

— Mais, monsieur, encore une fois, c'est impossible, reprit l'homme d'affaires stupéfait : sans vous je ne puis rien... je n'ai pas même de procuration. Une heure une fois, sans vous ma présence sera absolument inutile. Venez au moins au lavre ; nous irons chez un notaire, vous me donneriez une procuration, et alors...

Je bouillais d'impatience. — Monsieur, lui dis-je rapidement, vous irez au lavre sans moi, ou vous retourneriez à Paris avec moi. La portière est ouverte : descendez ou restez.

— Mais, monsieur...
— Fermez la portière et à Paris ! criai-je.

L'homme d'affaires descendit au trot en me disant d'un air désespéré : — Comme vous voudrez, monsieur, mais je n'ai rien à me reprocher : vous pouvez regarder ces cinquante mille francs comme perdus et perdus. Envoyez-moi au moins une procuration enregistrée, etc., etc. Je m'enfermais par le reste de sa phrase.

Les chevaux brâlerent le pavé.
De ma vie je n'ai voyagé avec une telle rapidité.

À Versailles, je donnai ordre d'arrêter à Paris un peu avant la porte de l'hôtel de madame de Fersen.

Quand j'y arrivai, je vis une épaisse couche de litère dans la rue. L'entrée à la possibilité d'un séjour chez madame de Fersen, et vint me le tenir secret, j'ordonnai à mon domestique de reconduire la voiture chez moi, de dire à mes gens que j'étais resté au lavre, et que, voulant revenir par le bateau à vapeur, j'avais renvoyé ma diligence.

J'entrai dans l'hôtel.

CHAPITRE LXI.

Irene.

Les moindres détails de cette scène terrible sont encore présents à ma pensée.

Maintenant lorsque j'entrai dans l'antichambre de l'appartement de madame de Fersen.

Il était sombre, je n'y trouvais aucun de ses gens : cela me parut étrange. Guidé par une lueur douteuse, je traversai plusieurs salons dont un seul était faiblement éclairé : mon cœur se serrait d'épouvante.

J'arrivai près d'une porte entrouverte. Alors seulement quelques sanglots étouffés parvinrent à mon oreille.

Je poussai la porte sans bruit.

Quel tableau, mon Dieu !

Le biveau d'Irene, placé à côté du lit de sa mère, occupait le fond de cette chambre qui faisait face à la porte.

À droite du lit, Catherine à genoux tenait dans ses mains une des mains de son enfant.

Je ne pouvais voir la figure de cette mère infortunée... Seulement de temps à autre un mouvement brusque et convulsif faisait tressailler ses épaules.

À gauche était Frank, le grand peintre, le mari d'Illéine.

Assis sur une chaise basse, il dessinait la figure mourante d'Irene.

Suprême et affreux souvenir, que voulut sans doute conserver madame de Fersen.

Frank, au moyen d'un abat-jour, avait disposé la lampe de façon qu'elle pût éclairer en plein la physionomie d'Irene.

Le reste de l'appartement était plongé dans une profonde obscurité.

Un grand vieillard, vêtu d'une robe fourrée, s'appuyait au pied du lit de l'enfant. Ses cheveux étaient blancs : son front chauve se levait et son profil courbé du vieil homme, un reflet de la vive lumière dessinait son profil fortement accentué.

C'était le docteur Balph, le médecin de madame de Fersen.

Il semblait épier d'un œil inquiet chaque imperceptible mouvement de la figure d'Irene.

Assise dans un coin obscur de la chambre, la gouvernante, appuyant sa tête sur la muraille, paraissait à peine étouffer ses sanglots.

Au moment où j'arrivai ils desvirent si douloureux, que, désespérant de les comprimer, elle sortit en tenant son mouchoir sur sa bouche....

Moi aussi... je pleurai amèrement à l'aspect de cette angélique figure d'enfant, si résignée, si douce, et qui, malgré les approches de la mort, conservait un caractère de sérénité sublime...

Vivement éclairée, sa figure pâle et brune se détachait lumineuse sur la blancheur des rideaux... ses beaux cheveux noirs tombaient en désordre et couvraient son front. Ses grands yeux à demi fermés, et ceux

d'une ancrée bleue, lui assaient voir sous leurs paupières approchées une prunelle presque éteinte. De sa petite bouche entrouverte, de ses lèvres pâles si vermeilles, et alors si décolorées, s'échappaient un souffle précipité, et souvent un sursourire faible et plaintif. Ce pauvre visage, autrefois si riant, si franchement enfantin, était déjà livide.

De temps à autre, la malheureuse enfant agrippait ses petites mains à ses lèvres, ou retournait péniblement sa tête sur son oreiller, en pressant un profond soupir ! Puis elle redevenait d'une effrayante immobilité.

La figure de Frank, que je n'avais pas vu depuis deux ans, avait une expression de tristesse navrante, ses larmes, toutes les fois qu'il arrivait, lui venant au front, se joignant à ses larmes, toutes les fois qu'il arrivait son regard sur la figure mourante d'Irene.

Le calme, le silence désespéré de cette scène que l'embarras et l'empêchement, me fit tellement impression, qu'un instant je restai immobile à la porte.

Madame de Fersen tourna la tête vers la pendule, puis secoua la tête avec un geste de désespoir.

Je la compris. Sans doute elle commençait à douter de moi ! Je m'assis la porte.

Catherine me vint, fut d'un bond près de moi, et m'entraînant auprès du biveau elle s'écria avec un accent déchirant : — Sauvez-la ! avez pitié de moi, sauvez-la !

La voix de madame de Fersen était brève, sacradée ; et quoique son beau visage fût altéré et marqué par les larmes et par la fatigue, mon cœur fut ému par ces apparences de faiblesse et d'angoisse humaine qui sont tout toujours une mère tant que son enfant à la vie d'Irene.

— Un moment, dit le docteur Balph d'une voix basse et grave. Ceci est notre dernier espoir... ne l'avez-vous pas ?

La malheureuse femme cria sa tête dans ses mains.

— Je vous l'ai dit (madame, le docteur montra une fiole remplie d'un liquide brun), cette potion doit ranimer les esprits de cette enfant, doit ranimer la dernière parcelle d'intelligence qui existe peut-être en elle. Alors la vue de la personne qui exerce sur elle un si singulier empire opérera peut-être un prodige... car, hélas ! madame, il faut un prodige pour ranimer votre fille à la vie.

— Je le sais... je le sais, dit Catherine en détournant ses larmes. Je suis préparée à tout... à tout... à tout. Mais le breuvage ! quel sera son effet ?

— Je puis répondre de son effet immédiat, mais non des suites que cet effet peut amener.

— Que faire donc ? mon Dieu ! que faire ? s'écria Catherine dans une affreuse angoisse.

— N'hésitez pas, madame, n'hésitez pas, puisqu'on la croit perdue. Acceptez au moins la seule chance qui vous reste !

— C'est mon bon avis, madame, n'hésitez pas, dit Frank, qui paraissait notre fin.

Faites, monsieur !!! murmura madame de Fersen avec un accent de résignation désespérée ; et elle tomba agenouillée près du biveau de sa fille.

Elle se mit à prier.

Elle, Frank et moi, nous attachâmes des regards douloureux et presque inquiets sur le docteur.

Deux calme au milieu de cette terrible scène, il s'avança silencieusement et à pas lents près du biveau d'Irene.

A voir sa haute taille, sa figure austère, ses longs cheveux blancs, son vêtement bizarre, on eût dit un homme d'une poignée d'écaille, prêt à accomplir par un philtre quelque charme mystérieux.

Il versa quelques gouttes de la liqueur que j'entendis la fiole dans son cuiller d'or.

Madame de Fersen la prit et l'approcha des lèvres de sa fille.

Mais sa main trembla tellement, qu'elle renversa le breuvage.

— J'ai peur ! dit-elle d'un air égaré.

Et elle rendit la cuiller au médecin.

Celui-ci la remplit de nouveau, et d'une main ferme la présenta aux lèvres d'Irene.

L'enfant lui sans répugnance.

Il serait impossible d'exprimer avec quelle angoisse mortelle, avec quel effroi nous attendrions l'effet de ce breuvage.

Le médecin lui-même, avidement penché sur le lit, couvrait la figure d'Irene d'un œil ardent.

Bientôt la liqueur opéra.

Peu à peu Irene agit ses bras et ses mains, ses joues se colorèrent d'une faible rougeur. Elle retomba plusieurs fois vivement sa tête sur son oreiller... poussa quelques petits cris plaintifs... ferma ses yeux, puis les rouvrit.

La lumière était en face d'elle. Cette vive clarté lui fut douloureuse, car elle porta ses mains à ses yeux.

— Elle voit... elle voit ! dit le médecin avec une vivacité qui nous sembla de bon augure.

— Elle est sauvée ! s'écria Catherine joignant ses mains comme si elle eût remercié le ciel.

— Pas de fol espoir ! madame, reprit sévèrement et presque durement le docteur Balph. Je vous l'ai dit, cette apparence de vie est fugitive. C'est le phénomène qui suit souvent un coma, un sommeil profond et l'insupportable bruit qui attend encore cette enfant à la vie. Puis il apaisa

en se retournant vers moi : Tout à l'heure, monsieur, ce sera à vous d'essayer de renouer cette trame si fragile. Mais, je le déclare, « cette enfant va, ce qui hélas ! je n'ose espérer, c'est à vous qu'elle le devra, monsieur... » si sérieuse comme d'opérer pas de pareils miracles.

— Il n'y a que Dieu qui les puisse opérer, dit Frank d'une voix impuissante.

On entendait influences mystérieuses et sans doute magiques qu'on est obligé d'admettre sans les comprendre, ajouta le médecin. L'excitation causée par le bruyant air libre se prononçait de plus en plus ; deux ou trois fois elle souleva profondément, étendit les bras, puis enfin elle murmura d'une voix faible :

— Ma mère... Arthur !

— Maintenant, « cria vivement le médecin, qu'une des mains de l'enfant soit dans les vôtres, monsieur, et que l'autre soit dans celles de sa mère... approchez-vous d'elle le plus possible... et appelez-la... d'un... d'un... d'un... » que le son ait le temps d'arriver à son oreille affaiblie.

Je pris une des mains de l'enfant, sa mère prit l'autre.

Cette main était humide et glacée.

Je m'approchai d'Irene. Ses grands yeux encore agrandis par la malade erraient çà et là autour d'elle, comme s'ils eussent cherché quelque chose.

— Irene... Irene... me voici, lui dis-je à voix basse.

— Irene... mon enfant... la mère est aussi là, dit Catherine avec un accent de passion et d'affreuse anxiété impossible à rendre.

L'enfant ne parut pas d'abord nous avoir entendus.

— Irene... c'est votre mère... c'est Arthur et votre mère... n'entendez-vous pas sa voix ?

— La mère... mon Dieu !... mais la mère est là ! répéta Catherine.

Cette fois le regard de l'enfant n'erra plus, et elle fit un brusque mouvement de tête, comme si un accent lointain l'eût tout à coup frappée.

— Comment est sa main ? nous demanda le docteur à voix basse.

— Toujours froide, lui dis-je.

— Toujours froide, répoudit sa mère.

— Tant pis... vous n'êtes pas encore en rapport... continuez.

— Irene... mon enfant... mon ange... n'entendez-vous ? c'est moi... Arthur, lui dis-je.

Immédiatement les yeux et rencontra mon regard.

J'avais souvent entendu parler de la fascination magique, cette fois j'en éprouvai l'action et la réaction.

J'attachais un regard avide et désolé sur le pâle regard d'Irene. Peu à peu, comme s'il se fût vivifié sous les miens, son oeil devint moins terne, il « éclaira », il brilla, il rayonna d'intelligence.

Ses yeux physiologiques, qui semblaient renvoyer à la vie, je pus suivre les progrès de sa raison, de sa pensée, qui se révélaient.

Elle me tendit les bras, et un sourire d'ange effleura ses lèvres.

Trop faible pour tourner la tête, elle chercha sa mère du regard.

Catherine se pencha sur le lit, tenant toujours comme moi une des mains d'Irene.

Après nous avoir un instant contemplés, l'enfant approcha doucement la main de sa mère de la mienne, son regard devint humide, puis ses lèvres coulèrent en abondance.

Lorsque je touchai la main de Catherine, je reçus au cœur une commotion rapide et fulgurante... Un moment je n'entendis plus, je ne vis plus... ma main serrait celle de Catherine, celle d'Irene, et ces points de contact ne m'étaient plus sensibles.

Il ne me semblait qu'un torrent d'électricité nous entourait, nous confondait tous trois.

— Ce fut une impression inextinguible, profonde, presque douloureuse. Lorsque je revins à moi, j'entendis le docteur s'écrier : — Elle a pleuré, elle est sauvée !

— Vous me l'avez rendue ! dit Catherine en tombant à genoux devant moi.

CHAPITRE LVII.

Le bocage.

Cette crise salutaire sauva Irene.

Pendant un mois que dura la convalescence, je ne la quittai pas un seul jour, pas une seule nuit.

Aux premiers jours du printemps, le docteur Ralph engagea madame de Fersen à aller habiter la campagne avec sa fille, et comme position inadéquate de préférence les environs de Fontainebleau.

Madame de Fersen ayant été vaine une fois dans sa maison appelée le Bocage, située près du village de Moret, s'en arrangea, y fit faire les réparations nécessaires, et il fut décidé que nous irions l'habiter avec elle et Irene au commencement de mai.

Si ma préférence enthousiaste chez madame de Fersen eût été connue, elle eût été évidemment interprétée. Aussi le lendemain de la crise qui avait été si favorable à Irene, je dis à sa mère qu'il fallait interdire l'en-

trée de son appartement à tout le monde, excepté au médecin, à la gouvernante et à une autre des femmes d'madame de Fersen dont elle était très-sûre. J'avais habité pendant la maladie d'Irene un entresol inoccupé, et dont les fenêtres s'ouvraient sur un terrain desert ; aussi tout le monde avait-il ignoré nous retour à Paris et nous séjour chez Catherine.

Madame de Fersen m'emmenait à Fontainebleau que les nouvelles gens qui l'avaient entourée lors de la maladie de sa fille, sa gouvernante et deux femmes. Le reste d'une maison demeurait à Paris.

Elle me demanda de me préoccuper de deux jours au Bocage.

Elle partit.

Le lendemain je reçus les indications les plus précises pour me rendre à la petite porte du parc du Bocage.

A l'heure dite, j'étais à cette porte ; je frappai, elle s'ouvrit.

Le soleil était sur le point de se coucher, mais il jetait encore quelques clairs rayons à travers la verte dentelle d'un berceau de glycines à grappes violettes sous lequel je trouvais Catherine, qui m'attendait avec l'air, qu'elle tenait par la main.

— C'était-ce, c'était-ce, c'était-ce au effet du hasard, je ne sais ; mais, comme je le vis pour la première fois à bord de la frégate russe, Catherine portait une robe de mousseline blanche et un bouquet de blande avec une branche de geranium rouge.

Quelques heures l'eussent beaucoup maigrie, elle était toujours belle, et plus charmante encore que belle. C'était toujours son élégante et noble tête, sa physionomie à la fois imposante, gracieuse et réfléchie, ses grands yeux d'un bleu si pur et si doux frappés de bords vifs noirs, ses cheveux d'ébène, dont les mèches épaisses cascadaient sur front blanc, fier et mélancolique, et descendaient sur ses joues, que la douleur avait pâlées.

Irene était, comme sa mère, vêtue de blanc ; ses longs cheveux bruns, tressés de ruban, tombaient sur ses épaules, et son adorable figure, quoique toujours sérieuse et pensive, semblait à peine se ressourdre de ses souffrances passées.

Le premier mouvement de Catherine fut de prendre sa fille dans ses bras et de la mettre dans les miens, et en disant avec la plus vive émotion : — Maintenant, c'est-ce pas aussi votre Irene ?

Et son regard brilla de reconnaissance et de joie à travers ses larmes.

Il est des sensations qu'il faut renouer à décrire, car elles sont immenses comme l'infini.

Ce premier élan de bonheur passé, madame de Fersen me dit : — Maintenant il faut que je vous mette chez vous.

Je lui donnai le bras, Irene prit ma main, et je me laissai guider par Catherine.

Nous restâmes longtemps silencieux...

Après avoir suivi une longue allée très-obscur, car le soleil déclinaient rapidement, nous arrivâmes à une éclaircie sur la lisière du bois.

— Voici votre chambrée, me dit madame de Fersen.

La chambre était une sorte de chalet suisse à demi caché dans un massif de saules roses, de tilleuls et de lilas, et baigné au bord d'un très-bel étang, sur des grès bleus de rochers de grès particuliers aux environs de Fontainebleau. Cette forteresse, ayant été destinée sans doute à servir de point de vue, on avait tiré tout le parti possible des moindres accidents de sa position charmante.

Un épaïs tapis de pervenches, de lierre, de mousse et de fraisières sauvages couvrait presque entièrement les rochers blanchâtres, et de chaque de leurs interstices sortait une touffe d'iris, de rhododendrons ou de bruyères.

Au delà de l'étang, une belle pelouse de gazon entourée de bois montait en pente douce jusqu'à la façade de la maison que devait habiter madame de Fersen, et qu'on apercevait au loin.

La rue s'arrêtait de tous côtés sur un horizon de verdure formé par un bois épais qui entourait les hautes murailles du parc et les cachait entièrement.

Sans doute on eût pu désirer mieux pour la variété des aspects ; mais comme notre vie au Bocage devait être entourée du mystère le plus profond, cette immense et impénétrable barrière de feuillage devait être précieuse.

Au bout de quelques minutes, nous étions au pied de l'escalier du chalet. Madame de Fersen tira une petite clef de sa ceinture, et ouvrit la porte du rez-de-chaussée.

D'un coup d'œil je vis qu'elle avait présidé à l'arrangement de deux petits salons qui le composaient. Tout y était de la plus extrême, mais de la plus élégante simplicité. Là je trouvais des fleurs partout, un piano, un chevalet pour peindre, les livres qu'elle m'avait entendus citer comme mes préférences.

Enfin, me montrant un cadre d'ébène à portes richement incrustées de nacre, madame de Fersen me pria de l'ouvrir ; j'y trouvai d'un côté l'admirable esquisse que Frank avait faite d'Irene mourante, et de l'autre un rétrospectif portrait d'Irene, peint aussi par Frank.

Je pris la main de Catherine, que je portai à mes lèvres avec un sentiment de reconnaissance ineffable.

Elle-même pressa sa main contre mes lèvres, par un mouvement plein de tendresse.

Puis elle se mit à embrasser sa fille avec passion.

Je refermai le cadre, non sans être encore vivement touché de cette marque de souvenir de Catherine, à qui j'avais dit mes idées sur les portraits exposés indifféremment à tous les yeux.

Lorsque nous quittâmes le chalet, le soleil jetait ses reflets de pourpre et d'or dans les eaux paisibles de l'étang. Les saules secouaient leur neige rose et éblouissante. On n'entendait aucun bruit... de tous côtés l'horizon était borné par de grandes masses de verdure... nous nous trouvions au milieu de la solitude la plus profonde, la plus paisible, la plus mystérieuse...



M. de Strigny. — page 95.

Sans doute émue à la vue de ce tableau d'une mélancolie si douce, Catherine s'accouda sur le balcon du chalet, et resta quelques minutes rêvée.

Elle s'assit à ses pieds et se mit à cueillir des roses et des chèvrefeuilles pour faire un bouquet.

Je m'appuyai sur la porte, et malgré moi j'éprouvai une angoisse douloureuse en contemplant madame de Fersen...

J'allais passer de longs jours auprès de cette femme si passionnément aimée... et la délicatesse devait m'empêcher de lui dire un mot de cet amour si ardent, si profond, que tous les événements passés avaient encore augmenté...

Et je ne savais pas si j'étais aimé... ou plutôt je désespérais d'être aimé; il me semblait que la destinée qui nous avait réunis, madame de Fersen et moi, auprès du lit de mort de sa fille, pendant un mois de terribles angoisses, avait été trop fatale pour se terminer par un sentiment si tendre...

J'étais absorbé dans ces tristes pensées, lorsque madame de Fersen fit un mouvement brusque comme si elle se fût éveillée d'un songe, et me dit : « Pardon : mais il y a si longtemps que je n'ai respiré un air vif et enbaumé comme celui-ci, que je jouis de cette admirable nature en égoïste. »

Elle partagea son bouquet en deux, en donna un à sa mère, me donna l'autre, et nous nous levâmes en marche vers la maison.

Nous y arrivâmes après une longue promenade, car le parc était fort grand.

CHAPITRE LVIII.

Jours de soleil.

Au Boeage, 10 mai 18... (1).

Il est onze heures du soir : je viens de quitter madame de Fersen. Me voici donc dans le chalet que je dois d'ormais habiter près d'elle !

J'éprouve une sensation étrange.

Les événements se sont succédé si rapidement depuis un mois, mon cœur a été bouleversé par des émotions si diverses, que je sens le besoin de me rendre compte de mes souvenirs, de mes vœux et de mes espérances.

C'est pour cela que je reprends ce journal, interrompu depuis mon départ de Kiros.

Les idées se pressent si confuses dans mon esprit que j'espère les éclaircir en les écrivant ; j'agis à peu près comme les gens qui, ne pouvant faire un calcul de tête, sont obligés de le faire sur le papier.



Intér. — page 102.

Quelle sera pour moi la fin de cet amour ? Le duc de Ralph le formulait signifié à madame de Fersen que ma présence serait longtemps n-

(1) Arthur, selon son habitude, intercale ici des fragments de son journal, interrompu depuis Kiros, et sans doute repris lors de son arrivée au Boeage. Les chapitres précédents sont destinés à remplir la lacune qui sépare les deux époques, et pendant laquelle Arthur semble avoir négligé de tenir son journal.

disponible à la parfaite guérison d'Irène, et que, pendant deux ou trois mois encore, il fallait surtout songer à calmer l'imagination de cette enfant, et à ne pas lui donner la moindre secousse ou le moindre chagrin : ces émotions étant d'autant plus dangereuses pour elle qu'elle les concentrait profondément.

L'attraction que l'inspiration Irène, attraction que le docteur Ralph attribue à des affinités magnétiques et mystérieuses, dont il cite mille exemples, soit chez les hommes, soit chez les animaux, mais qu'il avoue ne pouvoir expliquer : cette attraction, dis-je, me met dans une position singulière.

L'absence de ma présence ou de mon absence sur cette enfant est un fait acquis, irrécusable. Depuis près d'une année Irène a eu trois ou quatre crises légères, graves, ou presque mortelles, qui n'ont pas eu d'autres causes que son chagrin de ne plus me voir, et surtout de ne plus me voir surprise de sa mère...

Ma présence est donc pour ainsi dire le lien qui attache Irène à la vie.

Sans mon amour, sans ma passion pour Catherine, sans l'intérêt profond que m'inspire son enfant, cette impérieuse obligation de ne jamais quitter Irène me serait pénible et embarrassante.

Mais j'aime sa mère ! Mais si je le compare aux autres sentiments que j'ai éprouvés, celui qu'elle m'inspire est le plus profond de tous, et il faut que, la voyant chaque jour, que, rapprochée d'elle par les circonstances les plus minuscules, les plus mystérieuses, les plus faibles pour porter l'amour le plus esclave jusqu'à l'exaspération, il faut que je me taise, que Catherine soit pour moi une sœur, une amie !

Ce serait donc au nom de mon dévouement passé, presque au nom de l'influence fatale que j'exerce involontairement sur Irène, que je viendrais parler à Catherine des espérances de mon amour !

Ce rôle serait lâche, sans reproche.

Et si la malheureuse mère allait croire, mon Dieu ! que j'exige son amour pour prix de ma présence auprès de sa fille !...

Ah ! cette pensée est horrible !
Ainsi mon parti est bien pris, irrévocablement pris.
Jamais un mot d'amour ne sortira de ma bouche.

Al Boccage, 11 mai 18.

Mes bonnes actions me portent malheur... Encore une raison de plus pour garder le silence le plus complet.

Ce matin on a apporté les journaux dans la salon.

Madame de Fersen en ouvrit un et s'est mise à le lire.

Tout à coup je l'ai vue interrompre sa lecture, tressaillir, rougir beaucoup ; puis, avec l'expression d'une surprise muette, elle a abaissé lentement ses mains sur ses genoux en secouant sa tête, comme si elle eût dit : Est-ce bien possible !

Jetant ensuite sur moi un regard voilé de larmes, elle s'est brusquement levée, et est sortie.

Ne sachant à quoi attribuer cette vive émotion, je ramassai le journal, et bientôt les lignes suivantes m'expliquèrent l'étonnement de madame de Fersen.

« On sait que la maison *** et compagnie, du Havre, a filé, il y a un mois, une faillite qui s'élève, dit-on, à plusieurs millions. Le chef de cette maison s'est embarqué secrètement pour les États-Unis. Quelques créanciers, prévenus des bruits alarmants qui couraient sur la solvabilité de cette maison, avaient retiré à temps une partie de leurs fonds.

« M. Dumont, agent d'affaires de M. le comte Arthur de **, compromis dans cette faillite pour la somme de cent cinquante mille fr., n'a pas été aussi heureux ; imputant à cette époque de papiers nécessaires, quoiqu'il fût venu au Havre pour parer à ce désastre, il a déposé sa plainte au parquet de M. le procureur du roi, la requête devant être évidemment regardée comme frauduleuse ; mais, en présence de l'actif, qui se monte à peine à quatre-vingt mille livres, les nombreux créanciers de la maison *** doivent considérer leurs fonds comme perdus. »

Madame de Fersen avait en mon départ précipité pour le Havre, puisque son courrier m'avait atteint avant mon arrivée dans cette ville. J'en eus donc reçu immédiatement l'époque de ce retour coïncidant avec la date de la faillite. Il est donc évident pour Catherine que mon empressement à me rendre auprès d'Irène m'avait seul causé cette perte.

Aussi, maintenant, plus que personne, je dois craindre de paraître demander le prix de mon sœur.

Un parcourant machinalement le journal, au-dessous de la nouvelle que je viens de citer, je lus la note suivante, qui m'intéressait.

La feuille que je lisais était une feuille semi-officielle : on pouvait la regarder comme bien renseignée.

« On parle de quelques mutations prochaines dans notre corps diplomatique. On cite, parmi les personnes qui pourraient être appelées à un emploi très-éminent dans les affaires étrangères, M. le comte Arthur de **, qui, très-jeune encore, a tenu droit à cette faveur par ses voyages, par ses études et par des travaux érudits auxquels il s'est toujours livré comme chef du cabinet de son Excellence M. le ministre des affaires étrangères. Ces renseignements, que nous pouvons donner pour certains, prouvent assez que lorsque la distinction de la naissance et les avantages de la fortune accompagnent une capacité éminente et reconnue, on doit tout attendre de l'appui et des encouragements des ministres du roi. »

Cette suite émanait du cabinet de M. de Seigny, qui croyait, pendant son absence, n'être fort agréable en demandant sans doute à lui quel que livreur pour lui.

Assez indifférent, je l'avoue, à cette nouvelle, j'allai retrouver Catherine.

— Je la rencontrai dans une allée du parc.
— Je suis tout, me dit-elle en me tendant la main...
Encore cela, encore cela, mon Dieu ! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel... Et moi, qu'ai-je donc fait pour lui !

Ces mots m'allerent au cœur et me causèrent une émotion si douce, si profonde, que mes espérances se réveillèrent malgré moi. Mais bientôt, réprimant ces pensées, et voulant élanger le sujet de la conversation, je lui dis :

- Vous ne me faites donc pas compliment de mes succès futurs ?
- Elle me regarda d'un air étouffé.
- Quels succès ?
- Vous n'avez donc pas lu le journal d'aujourd'hui ?
- Si... mais de quels succès parlez-vous ?
- Ou dit, dans ce journal, que je serai appelé très-prochainement à ne employer important dans les affaires étrangères.
- Catherine reprit, sans paraître m'avoir entendu :
- Voulez-vous me faire une promesse ?
- Quelle est-elle ?
- Je vais vous envoyer Irène au chalet... mais je ne désire pas vous voir aujourd'hui... Vous ne m'en voudrez pas ? me dit-elle en me tendant tristement la main.
- Non sans doute, lui dis-je, très-ému de cette résolution subite.

Au Boisé, 15 mai 18...

Depuis combien de temps ce journal est-il interrompu, je ne sais, je ne m'en souviens plus.

Et d'ailleurs maintenant savez-vous quelque chose ? ai-je des souvenirs ? Tout ce qui m'arrive n'est-il pas un songe, un songe si éblouissant que je me demande où est la limite du réel ? où finit le rêve ? où commence le réveil ?

Songe, souvenir, réveil ! ce sont là des mots vains et décolorés que j'employais avant ce jour.

Je voudrais maintenant des mots nouveaux pour peindre ce que je n'avais pas encore rencontré.

Non-seulement me servir des termes d'autrefois pour dire mes émotions d'aujourd'hui me semble impossible, mais encore j'ai vu un blasphème, une profanation...

Ne serais-je pas le jouet d'une illusion ? Est-ce bien moi, qui écrivais cet au Boisé, dans le chalet ?

Celui, oui, c'est moi, je regarde cette pendule, elle marque cinq heures, je vois l'éclat réfléchi des rayons du soleil, j'entends les arômes frémir sous la brise, je sens le parfum des fleurs, et moi j'aperçois sa demeure à elle.

Ce n'est donc pas un songe ?

Voisiez, rassemblez mes souvenirs, remontons pas à pas jusqu'à la source de ce torrent de félicité qui m'envahit...

(Cet jour sonne-tout-à-coup aujourd'hui ?) Je ne sais plus. Ah ! c'est dimanche, elle est allée à la messe ce matin, et elle y a pleuré, beaucoup pleuré...

Les larmes soient ces précieuses larmes !

Mais quand donc avons-nous reçu ces journaux ?... Les voici... c'était avant-hier...

Avant-hier !... chose étrange !... Des années se seraient passées depuis ce jour qu'il ne me paraîtrait pas plus lointain !...

Entrez le passé d'hier, qui nous était presque indifférent, et le présent d'aujourd'hui qui est tout pour nous, et il aurait dû se dresser de distance !...

Où, c'était avant-hier que Catherine m'a prié de la laisser seule.

Je lui ai obéi ; mais il me semble que cela m'a beaucoup attristé.

Irène est venue jouer sur les marches du chalet... La cloche du dîner a sonné...

Au lieu de paraître à table comme à l'ordinaire, Catherine m'a fait prier de dîner seul, car elle était souffrante !

Le soir, le temps était lourd, Catherine est descendue dans le salon... Je l'ai trouvée trépidante...

— J'étais chez moi, m'a-t-elle dit, je suis inquiète, agitée, nerveuse, ce temps est si orageux !

Puis elle m'a demandé mon bras pour se promener dans le parc... Contre son habitude, elle a dit à madame Paul, gouvernante d'Irène, de nous suivre avec sa fille.

Nous avons pris l'allée tournante du bois, et nous sommes arrivés près la petite et simple roquette de glycines, où elle m'avait attendu avec Irène le premier jour de mon arrivée au Boisé...

Je ne sais si c'est l'émotion, ou la fatigue, ou la souffrance, mais Catherine se trouva fatiguée, et voulut s'asseoir sur un banc de gazon.

Le soleil était couché, le ciel couvert de nuages empoisonnés par les derniers rayons du soleil, et à chaque instant sillonnés par d'éblouissants éclairs de chaleur qui l'entraînaient d'un air calme et rassuré.

Catherine ne disait rien et semblait profondément absorbée.

Le bruit du vent commençait à obscurcir le bois, lorsque Irène, que sa gouvernante tenait sur ses genoux, s'endormit.

— Madame, mademoiselle Irène s'endort, dit madame Paul : M. le docteur a bien recommandé de ne pas la laisser exposée à la fraîcheur du soir.

— Rentrons, me dit Catherine. Et elle se leva.

Elle était si faible qu'elle s'appuyait sur mon bras de tout son poids.

Nous marchâmes ainsi quelques pas, mais très-lentement ; madame Paul nous précédait avec Irène.

Tout à coup, je sentis Catherine presque défaillir ; elle me dit à voix basse : — Je ne puis faire un pas de plus... je suis brisée.

— Tâchez, lui dis-je, d'attendre seulement le chalet, il est tout proche ; vous vous reposerez sur le banc qui est à la porte.

— Mais Irène ! s'écria-t-elle avec inquiétude.

Une simplicité de la route nous cacha la gouvernante qui nous avait déjà de beaucoup devancées.

Je soutins Catherine, et quelques secondes après elle fut assise devant la porte du chalet.

Les maigres orangers s'élevaient dissimulés ; à nos pieds nous voyions l'étang dans lequel les étoiles commençaient à se réfléchir. Le parfum des fleurs, que les temps chauds et chauds rendent plus pénétrant, saturait l'air. Il n'y avait pas un souffle de brise, pas un bruit.

La nuit était si douce, si belle, si transparente, qu'à son indécise clarté je distinguais parfaitement les traits de Catherine. Toute ma vie semblait concentrée dans mon cœur, qui battait avec force.

Comme Catherine, je me sentais aussi élevée, élevée par l'atmosphère tiède et embrasée qui nous entourait.

Madame de Fersen était assise et accablée sur des coussins ; son front se reposait dans une de ses mains.

Le calme était si profond, que j'entendais le bruit précipité de la respiration de Catherine. Je tombai dans une rêverie profonde, à la fois douce et triste.

Jamais peut-être je ne devrais rencontrer une occasion plus favorable de dire à Catherine tout ce que je ressentais ; mais la délicatesse, mais la crainte de paraître parler au nom d'un service rendu me rendaient muet.

Tout à coup elle s'écria :

— Je vous en supplie, ne me laissez pas à mes pensées, que j'entende votre voix... Dites-moi ce que vous voulez, mais parlez-moi, au nom de ce ciel qui nous voit.

— Que vous dis-je ? repris-je avec résignation.

— Qu'importe ! s'écria-t-elle en joignant les mains d'un air suppléant ; qu'importe !... mais parlez-moi, mais arrachez-moi vos pensées qui m'obsèdent. Ayez pitié... ou plutôt ayez sans pitié... Accusé-moi, accusez-moi, dites-moi que je suis une femme assez ingrate, assez égoïste, assez lâche pour n'avoir pas le courage de la reconnaissance ; acrié-t-elle en s'animant malgré elle, et comme si elle eût laissé échapper un secret trop longtemps contenu. Ne m'enagez pas vos reproches, car vous ne savez pas combien votre résignation me fait mal ; vous ne savez pas combien je désirerais vous trouver moins généreux. Car enfin... que dire d'une femme qui, reconnaissant son ami sûr, discret, se laisse pendant six mois entourer par lui des soins les plus délicats, les plus assidus et les plus respectueux, qui le voit se dévouer aux moindres caprices d'un pauvre enfant souffrant, et puis qui, un jour, pour toute reconnaissance, et par le plus vain, le plus bête des motifs, congédie brutalement cet ami... Et ce n'est pas tout, cette femme, dans une circonstance épouvantable, a de nouveau besoin de lui... lui seul peut sauver la vie de sa fille... elle l'appelle aussitôt, car elle sait qu'elle peut tout attendre de l'abnégation de ce cœur héroïque ; lui, sacrifiant tout, accourt à l'instant pour arracher l'enfant à la mort...

— Je vous en prie, ne parlons pas de ces tristes souvenirs, ne songez qu'à me boucher pré-ent, lui dis-je.

Mais Catherine ne parut pas m'avoir entendu, et continua avec un degré croissant d'exaltation qui m'effraya :

— Et cela sans que cet ami si bon, si noble, ait jamais osé dire un mot qui pût faire la moindre allusion à son admirable conduite ! Génie ténébreux de cette femme et de son enfant, quand tous deux souffrent, il se contente d'être là, toujours là, doux, triste, résigné... et puis, quand il a fini de les sauver, car sauver l'enfant c'est sauver la mère, il s'en va, fier, silencieux et réservé, heureux sans doute du bien qu'il a fait, mais semblant craindre l'ingratitude ou dédaigner la reconnaissance qu'il inspire.

La voix de Catherine devenait de plus en plus brève et plus saccadée ; j'étais ouïr de ses paroles, mais elles me paraissaient presque attirées à Catherine par une exaltation fiévreuse ; elles contrastaient tout avec sa réserve habituelle, que je craignais que cette raison, jusqu'alors si ferme et si serene, ne subit enfin la réaction tardive des effroyables accusations qu'elle avait souffertes, l'avait ébranlée.

Catherine, Catherine ! m'écriai-je, vous aimez trop votre enfant pour que j'aie jamais pu douter de votre gratitude ! mais plus chère, ou plus précieuse récompense.

Quoiqu'elle eût entendu sa réponse, puisqu'elle y fit allusion, Catherine reprit avec un accent de plus en plus pressé :

— Oh ! moi, oui, dites-moi bien que le sentiment d'honneur, inséparable, qui me charme et qui m'entraîne à cette honte, c'est de la reconnaissance : dites-moi bien que rien n'est plus saint, que rien n'est plus religieux, plus légitime que ce que je ressens. Une femme a bien le droit de dévouer sa vie à celui qui lui a rendu son enfant ! surtout quand celui-là, aussi généreux que dévoué, n'a jamais osé dire un mot de ses justes espérances... moi... n'est-ce pas que c'est à elle... à elle... à de venir... lui demander... avec bonheur, avec orgueil... Comment jamais récompenser tant d'amour ?

— En le partageant ! se décria-t-elle.

— En avantant... qu'on l'a toujours partagé... dit Catherine d'une voix faible.

Et elle laissa tomber ses mains dans les nœuds avec accablement.

Au Boeuf, 16 mai 18.

..... Malheur !... malheur !...

Depuis hier, je ne l'ai pas vue. Le docteur Ralph est arrivé ici cette nuit, il la trouve dans le plus grand danger ; il l'attribue cette fièvre dévorante, cet affreux délire, à la réaction de toutes les angoisses que la malheureuse femme a continuellement pendant la maladie de sa fille...

Mais il ne sait pas tout...

Ah ! que ses remords doivent être terribles ! combien elle doit souffrir, et je ne sais pas lui, et je ne puis pas être là !
Oh ! oui, je l'ai vue... je l'ai vue de toutes les forces de mon âme, car ce souvenir cuisant, qui me rendait hier presque fou de bonheur, maintenant, il me rend fou !

La vue d'Irene me fait mal... Aujourd'hui, cette enfant est venue à moi, je l'ai reconnue... Elle est fatiguée à sa mère, comme elle sera peut-être fatiguée à moi même.

Le docteur Ralph sort d'ici, il n'y a pas de mieux.

J'ai remarqué en lui un changement singulier.

Ce matin, comme toujours, en arrivant, il m'a donné la main avec cordialité ; ordinairement sa figure austère exprimait un sentiment de bienveillance en m'abordant... Ce soir, je lui ai tendu la main, il ne l'a pas prise. Son regard m'a semblé sévère, interrogatif... Après m'avoir insinué brièvement de l'état de la santé de Catherine, il est sorti d'un air glacial.

Dans l'égarement de la fièvre, Catherine aurait-elle parlé ?...

Oh ! cette pensée est horrible ! heureusement, il n'y a pas d'elle que la gouvernante d'Irene et que le docteur Ralph.

Mais qu'importe !... qu'on orle... cette gouvernante est une de ces femmes, ce médecin est un étranger ! et elle si fière, parce qu'elle avait toujours eu le droit d'être fière... la voilà peut-être désormais forcée de rougir devant ces gens-là !

Si elle a parlé... elle ne le sait pas, elle ne le saura sans doute jamais ; mais ils le savent, eux... ils ont peut-être son secret et le mien...

Si d'un mot on pouvait résoudre deux personnes... je le dirais, je crois...

Au Boeuf, 17 mai 18...

Que faire, que devenir, si la maladie continue de marcher avec cette rapidité ? Le docteur Ralph ne veut plus se charger seul de cette responsabilité. Il réunit alors plusieurs médecins consultants et...

Je ne puis continuer à écrire, les sanglots me suffoquent.

Il m'est arrivé ce matin une chose étrange.

Lorsque le docteur m'a annoncé que la maladie de Catherine empirait... je suis revenu ici, dans le chaos ; j'ai voulu écrire ce que je ressentais, car je ne puis ni ne veux cacher à personne mes joies ou ma douleur ; mais lorsque mon cœur débordait de félicité ou de malheur, j'écrivais un grand soulagement à faire au papier ces éruditions mornes.

En apprenant le nouveau danger que courait Catherine, j'ai tant souffert, que j'ai voulu écrire mes angoisses... c'est-à-dire les éprouver...

Cela m'a été impossible... je n'ai pu que tracer d'une main tremblante les mots qui commencent cette page, et qui ont été bien vite interrompus par mes larmes...

Aujourd'hui je suis sorti dans le parc...

Là, pour la première fois j'ai amèrement regretté, ô bien amèrement regretté de n'avoir ni la foi ni l'espérance religieuse...

J'aurais pu prier pour Catherine !
Mais doute il n'y a rien de plus exaltant que de reconnaître l'épouvantable vanité des vœux qu'on adresse au ciel pour un être adoré.

que vous trembliez de perdre ; mais au moins vous avez une minute d'espoir... mais au moins c'est un devoir que vous remplissez... mais, au moins, votre douleur a un langage, vous ne la laissez pas se déchaîner !

Mais ne pouvez-vous dire à aucune puissance humaine ou surhumaine : sauvez-la !... c'est affreux.

Je sentis là douloureusement cette impuissance, qu'éprouve le tonnerre à gronder sans savoir à qui l'adresse son tonnerre ardent et pressé. Mais pendant ce moment, dans ce moment d'hallucination, que ses vœux seraient entendus, je m'écriais : Sauvez-la !... sauvez-la !... Mais, malgré moi, j'eus une lueur d'espérance, j'eus pour ainsi dire la conscience d'avoir accompli un devoir.

Plus tard, je rougis de ce que j'appellai ma faiblesse, ma poétiété. Puisque mon esprit ne pouvait comprendre, et ce sévèrement ne pouvait croire les affirmations qui constituent les différents religions humaines, quel dieu lui-même j'ai-je ?

Quel pouvoir avait pu m'arracher cette prière... le dernier cri, la dernière formule du désespoir.

La crise que le docteur redoutait n'a pas eu lieu... Catherine n'est pas mieux, mais elle n'est pas plus mal... Pourtant la délire continue.

Le froid du docteur Ralph à mon égard est toujours extrême. Depuis que sa mère est malade, Irene donne de fréquentes preuves de sensibilité et de tendresse enfantine, mais sévère et résolue comme son caractère.

Ce matin elle m'a dit : — Ma mère souffre beaucoup, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, ma pauvre Irene !

— Quand un enfant souffre, sa mère vient souffrir à sa place pour qu'il ne souffre plus, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle gravement.

— Non ! en singulier raisonnement, je la regardai attentivement sans lui répondre, et elle reprit :

— Je veux souffrir à la place de ma mère... menez-moi au médecin.

Cet enfantillage, qui m'aurait fait sourire dans d'autres circonstances, me navra... et j'embrassai Irene pour cacher mes larmes.

Au Boeuf, 17 mai 18.

Il y a de l'espoir... le délire cesse... un adoucissement profond lui survient. Le docteur Ralph réduisait l'ardeur, l'activité de son sang enflammé.

Maintenant il redoute l'atonie, la faiblesse.

La connaissance lui est revenue... son premier mot a été le nom de sa fille.

La gouvernante m'a dit que le docteur n'avait pas encore permis qu'on la lui amenât.

Vingt fois j'ai été sur le point de demander à madame Paul si Catherine était informée de ceci... mais je ne l'ai pas osé.

Au Boeuf, 18 mai 18...

Aujourd'hui, pour la première fois, le docteur Ralph a permis à la gouvernante de conduire Irene auprès de madame de Ferzen.

J'attendais avec une impatience douloureuse et inquiète le moment où je verrais Irene, espérant avoir par elle quelques renseignements sur sa mère... et peut-être... un mot, un souvenir de Catherine.

Une fois revenue à elle, je ne sais quel parti madame de Ferzen prendra envers moi.

Son état, pendant le paroxysme de remords désespérés qui suivent une première lante, les femmes harassent l'homme auquel elles ont cédé... de toute la violence de leurs regrets, de toute l'énergie de leur douleur, elles l'accablent de reproches ; c'est sur lui seul que doit peser toute la responsabilité du crime ; elles n'ont pas été ses complices, mais ses victimes.

Si leur ame est restée pure, malgré un moment d'égarement involontaire, elles prennent la résolution sincère de ne plus voir celui qui les a séduites et de... n'avoir au moins à pleurer qu'une trahison, qu'une surprise.

Cette résolution, elles y sont d'abord fidèles.

Elles cherchent, non à excuser, mais à racheter leur faute à leurs propres yeux par la rigoureuse accomplissement de leurs devoirs ; mais le souvenir de cette faute est là... toujours là...

Puis le cœur est noyé, puis la conscience est sévère, puis les remords sont impitoyables... alors elles souffrent atrocement, les malheureuses... car elles sont seules, car elles sont forcées de dévorer leurs larmes solitaires, et de sourire au monde...

Alors, quelquefois, égarées de cette solitude, de cette concentration anéantie de leurs poèmes, elles se résignent à demander des consolations.

de la force à celui qui les a perdus. Au tant de leurs remords, elles le supplient d'oublier un moment d'erreur... de n'être plus pour elles qu'un ami sincère, que le confident des chagrins qu'il a causés. Mais, presque toujours, les femmes n'ont pas encore pleuré toutes leurs larmes...

L'homme, grossier comme son espèce, ne comprend pas cette lutte subtile de l'amour et du devoir dont elles souffrent. Ces martyres de tous les instants, ces terribles menaces que soulève chez elles le souvenir de l'honneur, de la famille, de la religion outragés; ces épouvantables tortures, l'homme les traite de caprice ridicules, de scrupule de pensionnaire, ou de sottise influence de confessionnal.

Si la haine se prolonge, si la pauvre femme épuisée ne sa vie à sauver les apparences d'une douleur qui la déhonore, et résiste vaillamment à commettre une autre faute, l'homme s'irrite, se révolte contre ces pruderies qui le blessent dans son amour-propre, dans le vif de sa passion avide et brutale; une dernière fois il injurie à tant de vertu, à tant de malice et à tant de courage, en disant à cette femme désolée que ce royaume de principes est un peu tardif; et, ivre d'une ignoble vengeance, il court aussitôt afficher une autre liaison avec le cynisme de sa nature.

Et il a été aimé, et il est aimé! et une femme, et belle et vertueuse, a risqué pour lui son bonheur, son avenir, celui de ses enfants! tandis que lui seul lâchement recule devant le moindre de ses sacrifices...

Pourquoi donc si misérable, et pourtant si adoré?... Parce que les femmes aiment bien plus les hommes pour les qualités qu'elles sont obligées de leur rêver, et dont leur exigente délicatesse les pare, que pour leur défaut de principes et leur lâcheté.

Si au contraire, par une bien rare exception, un homme comprend toute ce qu'il a désiré et d'adorable dans les remords, s'il tâche de calmer les douleurs qu'il a causées, sa douceur, sa résignation ont pour une femme de plus grands dangers encore.

Catherine... éprouvera-t-elle ces remords incessants?

Où bien, comme ces femmes qui, par une soit instabilité de dévouement, ou par la pudeur du chagrin, cachent leurs peines et ne laissent voir que leur félicité, Catherine voudra-t-elle ne laisser ignorer ses angoisses...

La connaissant comme je la connais, je crains pouvoir presque deviner quels seront ses sentiments pour moi d'après ce que Irène me rapportera de sa conversation.

Aussi j'attends l'arrivée de cette enfant avec une impatience ardente.

Jouis du ciel!!! Je la vois accourir avec un bouquet de roses à la main.

Non erreur ne me trompe pas : c'est Catherine qui me l'envoie.

Elle me pardonne mon bonheur.

CHAPITRE LIX

Une femme politique.

Là s'arrêtaient les fragments de journal que j'ai autrefois écrits au Bocage.

Pendant les quatre mois qui suivirent l'aveu de Catherine, et que nous passions dans cette profonde solitude, jma vie fut si complètement remplie par les ennuis de notre tendresse toujours renouée, que je n'eus ni le temps ni le besoin de retracer tant de délicieuses émotions.

Mais Catherine m'avait que d'un peu notre départ de Khios elle avait ressenti pour moi au vif intérêt.

Quand je lui demandai pourquoi elle m'avait un jour si durement traité en me priant de ne plus voir sa fille, elle me dit que son désespoir de se sentir de plus en plus dominée par l'alleu qu'elle éprouvait pour moi, joint à la jalousie et à son chagrin de ne savoir égarer d'une femme aussi légère que madame V***, l'avait seul décidée à mettre un terme à la mystérieuse intimité dont Irène était le lien, quoique cette détermination lui eût horriblement coûté.

Apprenant ensuite la fin de ma prétendue liaison avec madame de V***, et voyant que l'absence, au lieu de diminuer l'influence que j'avais sur elle, l'augmentait encore, Catherine avait plusieurs fois tenté de renouer nos relations d'autrefois. Irène commença d'ailleurs à s'adonner gravement de ne plus me voir... Mais l'amour est si inexplicable dans ses contrastes et dans ses délicatesses, me dit Catherine, que cette raison même, jointe à votre apparence de dédaign et de froideur, me fit toujours hésiter de venir franchement à vous, craignant que ma détermination vous parût seulement dictée par ma sollicitude pour la santé de ma fille.

Pourtant, l'état de cette pauvre enfant empirait tellement qu'il eût été de mon devoir de lui enlever de valoir ma santé et de tout vous dire : mais vous avez été si glorieux, votre départ si brusque, que cela me fut impossible. Le lendemain je vous écrivis... mais vous ne me ré-

pondîtes pas. Il fallut, hélas ! que la vie d'Irène fût désespérée pour que j'osasse du nouveau vous écrire au Havre... Bien soit avec quelle admirable générosité vous m'avez répondu.

La première nuit de ces remords passés, l'amour de Catherine pour moi fut calme, digne et presque serein.

On sentait qu'après avoir fait tout pour résister à une passion invincible, cette femme était disposée à subir, avec une courageuse résignation, les conséquences de sa faiblesse.

Les quatre mois que nous passâmes au Bocage furent pour moi, furent pour elle l'idéal du bonheur.

Mais à quel bon parler de bonheur ?... tout ceci maintenant est une ceinture amère et froide!

Qu'importe, hélas ! continuons la triste tâche que je me suis imposée.

Lorsque je pus arracher quelques minutes à mon amour, j'écrivis à M. de Serigny pour le remercier de ses intentions bienveillantes, dont j'avais été instruit par la note d'un journal officiel, et aussi pour le prévenir que je resterais encore absent pendant quelques mois; que je ne pourrais lui dire le lieu de ma retraite, mais que je le priais, dans le cas où l'on s'informait de moi auprès de lui, de répondre de telle sorte qu'on me crût en pays étranger.

Au mois de septembre, Catherine, apprenant que son mari devait arriver à la fin de l'année, m'annonça qu'elle désirait revenir à Paris.

Ce désir de Catherine m'étonna et m'affligea. Nous avions beaucoup agité la question de savoir si je continuerais ou non les fonctions dont je m'étais chargé auprès de M. de Serigny.

Catherine avait constamment persisté à m'y engager.

En vain j'ai représenté que ces heures d'insignifiant travail seraient dérobées à notre amour, et que je ne trouverais plus aucun attrait dans cette occupation, où je n'avais cherché qu'une distraction à mes chagrins. En vain j'ai dit que toute la correspondance dont j'étais chargé ne roulait que sur les sujets les plus mesquins du monde, et ne m'offrait aucun intérêt.

A cela elle me répondait que, vers une époque plus ou moins rapprochée, de grandes questions seraient nécessairement agitées dans les hautes régions politiques, et que je regretterais alors d'avoir quitté cet emploi. Elle se montrait enfin si fière, si heureuse des distinctions que mon mérite, disait-elle, m'avait déjà attirées de la part du roi; elle s'avouait si orgueilleuse de mes succès, que je faisais par lui promettre tout ce qu'elle voulait à se voir.

Il fut donc résolu entre nous que je reprendrais ma position auprès de M. de Serigny.

Afin de ne pas arriver à Paris en même temps que madame de Fersen, et de faire croire que j'étais resté quelque temps en voyage, je devais partir du Bocage pour Londres, et revenir ensuite à Paris rejoindre Catherine.

Après quinze jours passés en Angleterre, j'étais de retour à Paris auprès de madame de Fersen.

M. de Serigny m'avait servi à souhait; dans le monde, on eût généralement pu me croire important m'avait retenu pendant six mois à l'étranger.

Le ministre me parut fort aise de me voir partager de nouveau sa table de travail; car le roi, me disait-il, avait bien voulu souvent s'informer de l'époque de mon retour, témoignage son regret de ce que le résumé des dépenses ne fût plus fait par moi.

Aux yeux du monde, je ne vis pas d'abord madame de Fersen beaucoup plus assidûment qu'avant notre départ pour le Bocage; mais peu à peu mes visites devinrent un peu plus fréquentes, sans être pour cela plus remarquées.

Mon caractère d'homme ambiteux, complètement absorbé par les affaires d'Etat, était alors trop généralement accrédité, la réputation de madame de Fersen trop solidement assise dans l'opinion publique, pour que le monde, l'élite à ses habitudes routinières, ne continuât pas de nous accepter ainsi, et il eût fallu bien des apparences contraires à ces idées pour lui faire changer de manière de voir à notre égard.

Le mystère impénétrable qui entourait notre bonheur le doublait encore.

Si souvent je regrettais nos radieuses journées du Bocage, ces journées d'un bonheur si calme, si facile; souvent aussi, lorsque j'échangeais avec Catherine un tendre regard inaperçu de tous, mais bien compris par nous, je ressentais cette joie orgueilleuse qu'on éprouve toujours lorsqu'on possède un secret à la fois formidable et charmant, d'où dépendent l'honneur, l'existence, l'avenir d'une femme adorée.

Quelques temps avant son départ, M. de Fersen m'avait confié que sa femme devenait indifférente aux intérêts politiques dont elle s'était beaucoup occupée jusqu'alors.

De retour à Paris, je vis avec étonnement Catherine reprendre peu à peu ses anciennes relations.

Son salon, que je fréquentais assidûment, était, comme autrefois, le rendez-vous habituel du corps diplomatique. Étaient les sujets d'entretien qu'on y traitait journellement devinrent si sérieux, qu'à l'exception des ministres et de quelques orateurs influents des deux chambres, la société française élégante et futile disparut presque entièrement des réunions de madame de Fersen.

Quelques séries, ces conversations n'avaient pas une véritable im-

portance : ou elles s'élevaient si haut qu'elles allaient jusqu'aux théories les plus abstraites et les moins praticables ; ou elles descendaient à des intérêts si mesquins et si poissifs qu'elles étaient érotiques et misérables. C'était encore des discussions aussi stériles qu'infinies sur ce thème usé : La Restauration devait-elle résister ou céder à l'influence démocratique ? etc.

Catherine m'étonnait toujours par la flexibilité de son esprit et par les tendances gaudieuses de ses convictions. Un de ses triomphes surtout était la démonstration des avantages que devait trouver la France à préférer l'alliance russe à l'alliance anglaise. Lorsque je la complimentais à ce sujet, elle me disait en riant que j'étais la France, et que tout le secret de son éloquence était là.

J'aurais pu lui répondre aussi que ma diplomatie, c'était elle ; car, pour lui plaire, je surmontais ma profonde antipathie pour le commerce européen des diplomates, que se donnaient rendez-vous chez elle, et je conservais mes habitudes de travail auprès de M. de Serigny. Peut-être aussi demeurai-je dans cet emploi par un sentiment d'orgueil que je ne m'avouais pas ; et que faisaient naître sans doute les distinctions dont le roi comblait de m'honorer, et la sorte d'importance dont je jouissais dans le monde ; et puis, enfin, grâce à mes fonctions, ma présence assidue chez madame de Fersen pouvait être attribuée à des relations parlementaires.

Ce qui me charmait dans Catherine était beaucoup moins l'influence que je lui savais acquise sur son entourage, que la grâce charmante avec laquelle elle abdiquait près de moi cette influence si respectueuse... Cette femme, d'un esprit solide, élevé, et même un peu magistral, qu'on écoutait avec une rare déférence, dont on commentait les moindres paroles avec recueillissement, me montrait dans notre intimité ce qu'elle avait été à Rocque, bonne, simple, gaie, d'une tendresse pleine d'effusion, et je dirais presque d'une soumission resplendissante de grâce, de prévenance, toujours à mes pieds mettant ses triomphes, et riant avec moi de leur vanité.

Alors je la suppliais au nom de notre amour d'abandonner cette vie si inutilement occupée.

Sur ce sujet seulement je trouvais toujours Catherine intraitable. Elle m'objectait que M. de Fersen était revenu à Paris, qu'elle avait formé une faute, une grande faute, et qu'elle devait au moins l'expier à force de dévouement aux intentions de son mari. Or, avant son départ, il lui avait expressément enjoint de conserver, d'étendre même les relations qu'elle s'était créées. Aussi obéissais-elle à ces volontés plutôt par suite des reproches que lui faisait sa conscience que par goût.

Autant que moi, elle regrettait ces heures si tristement employées ; autant que moi, elle regrettait nos anciens passe-temps de la galerie à bord de la frégate, et surtout nos quatre mois passés au Rocque ; ce temps de paradis du cœur, comme elle disait, ces jours sans prix qui ne rayonnaient qu'une fois dans la vie et qu'on ne retrouverait jamais... pas plus qu'on ne retrouve sa jeunesse passée.

Il n'y a rien de plus exclusif, de plus follement absolu que la passion. Tout en reconnaissant la vérité des observations de Catherine, je ne pouvais m'empêcher d'être malheureux de ces obligations que lui imposait le remords d'une faute que je lui avais faite commettre.

Pourtant Catherine se montrait si tendre, si attentive, elle trouvait avec une incroyable adresse de cœur tant de moyens de me parler indirectement de nous au milieu des entretiens les plus sérieux en apparence, que je prenais un plaisir en patience.

En effet, il n'y a rien de si charmant que ce jargon de convention, au moyen duquel les amants savent se parler d'ent-mêmes, de leurs espérances et de leurs souvenirs, au milieu du cercle le plus solennel. Rien ne m'amusait tant que de voir les hommes les plus graves prendre innocemment part à nos sottises à double sens.

Mais aussi ces personnages me faisaient souvent cruellement payer ces joies mystérieuses... D'abord ils me dérobaient presque toutes les soirées de Catherine, qui les passait généralement chez elle ; et souvent dans la matinée, une lettre de leur part, demandant un rendez-vous à madame de Fersen, venait changer tous nos projets.

Catherine souffrait autant que moi de ces obstacles. Mais qu'y faire ? Sous quel prétexte refuser l'entrevue qu'on sollicitait d'elle ?... Moi qui avais poussé jusqu'à la plus scrupuleuse délicatesse la crainte de compromettre en rien sa réputation, pourrais-je l'engager dans une démarche si dangereuse ?

Non, non, sans doute ; mais je souffrais cruellement de ces mille obstacles toujours renaissants, qui irritaient sans cesse la jalouse impatience de mon amour.

Notre bonheur avait été si complet au Rocque ! Saison enchantée, pays charmant, solitude profonde, mystère et extrême liberté ; tout avait été si admirablement réuni par le hasard, que la comparaison de ce passé au présent était un chagrin de tous les instants.

Mais ces regrets ne m'empêchaient pas de jouir des moments délicieux qui nous restaient. J'avais une foi profonde dans l'amour de madame de Fersen ; mes accès de défiance de moi et des autres n'avaient pu résister à l'influence de son noble caractère et à la conviction que j'avais eue fois de m'être conduit par Catherine comme peu d'hommes se seraient conduits à ma place, et ainsi de mériter toute sa tendresse.

J'étais enfin si sûr de moi, que j'avais bravé certaines pensées d'analyse que autrement j'aurais redoutées ; en un mot, j'avais impudemment

cherché quelle pouvait être l'arrière-pensée de l'amour de madame de Fersen, et j'avoue que, la voyant très-grande dame, très-sévère, fort riche et fort considérée, je ne pus, malgré toute ma sagacité inventive, malgré toutes les ressources de mon esprit soupçonneux, je ne pus, dis-je, trouver quel intérêt Catherine pouvait avoir à feindre de m'aimer.

CHAPITRE LX.

Propos du monde.

C'était au commencement du mois de novembre, un vendredi, mon jour néfaste.

Depuis quelque temps madame de Fersen, instruite du prochain retour de son mari, et voulant détourner tout soupçon, avait cru devoir être toujours chez elle et ne refuser sa porte à personne. Pourtant elle n'avait promis de me donner quelques heures.

Nos entrees devenaient si rares, si difficiles, grâce à l'entourage qui l'entourait, que j'attachais, comme elle, un grand prix à cette journée de bonheur. Catherine l'avait longtemps préparée à l'avance, en remettant ou en terminant mille riens qui sont autant de lieux invisibles dans lesquels une femme du monde, quoique libre en apparence, est journellement enlaidie. Enfin la veille, à l'heure du thé, Catherine m'avait encore résisté sa promesse, devant son cercle habituel, en me disant, selon nos conventions, qu'elle espérait qu'il ferait beau le lendemain pour sa promenade.

Je me souvins que l'encyclopédisme baron de... qui se trouvait là, ayant ouvert à propos de cet espoir de beau temps, nos savants perches météorologiques et astronomiques, une vive discussion s'éleva sur les influences planétaires et sur les causes atmosphériques.

Plusieurs fois Catherine et moi nous nous empêchions de sourire en songeant à la cause charmante et mystérieuse qui servirait de point de départ aux doctes éblouissements de tant de savants personnages. Il nous fallut un très-grand sang-froid pour ne pas écrier de rare aux exorbitantes raisons que donnait le monde du pape pour prouver qu'il devait nécessairement faire le lendemain un temps magnifique. J'étais si fort de son avis, que je me laisai à l'aventure dans son parti, et nous eûmes l'avantage sur un dissolu chargé d'affaires des Etats-Unis, qui s'échappaient, l'ironie républicaine qu'il était, à prédire un temps exécrable.

Je quittai donc Catherine, ivre d'un espoir aussi impatient qu'un premier temps de notre tendresse.

Il me semblait l'aimer encore plus en jour-là qu'un autre jour ; j'avais fait mille rêves sur cette entrevue ; mon cœur débordait d'amour et d'espoir.

Ce soir-là, elle m'avait paru encore plus belle, encore plus spirituelle, encore plus écoutée, encore plus admirée que d'habitude ; et, si l'on le dit à notre compte, c'est presque toujours l'éloge ou le blâme des indifférents ou des envieux qui font les alternatives d'ardour ou de refroidissement que suit l'amour.

Le lendemain j'allais sortir, lorsque je reçus un mot d'elle... Notre entrevue était impossible : elle avait eu une discussion de la dernière importance, et qu'on croyait aujourd'hui, devait avoir lieu, le jour même à la chambre des députés, et elle était obligée de s'y rendre avec M. P. de B..., ambassadeur de Bavière.

Mes regrets, une dépit, ma colère, mon chagrin furent extrêmes. L'heure de la séance n'était pas arrivée, je me rendis chez madame de Fersen.

Le valet de chambre, au lieu de m'annoncer, me dit que madame la princesse avait défendu sa porte, et qu'elle était en conférence avec le ministre de Prusse.

Toute la lignée du marquis de Brandebourg était dans le salon qu'il y serait entré : j'ordonnai donc au valet de chambre de m'annoncer.

Catherine, pour comble de désespoir, n'avait jamais été plus charmante ; mon dépit, mon humeur s'étaient augmentés encore.

Elle me sembla en peu surprise de ma visite, et le vénérable comte de W... n'en fut pas moins contrarié ; en qui, je l'avoue, me faisait fort.

Il quitta la princesse, en lui disant qu'il reprendrait plus tard leur entretien.

— Combien je suis malheureuse de ce contre-temps ! me dit tristement Catherine... Mais voilà bientôt une heure... la séance commence à dret, et notre ambassadeur...

— Eh ! madame, m'écriai-je en l'interrompant et en frappant du pied avec violence, laissez là les chuchottes et les ambassadeurs ; il faut opter entre les intérêts de mon amour ou les intérêts des peuples auxquels vous vous dévouez... Le rapprochement est fort ridicule, je le sais ; mais c'est votre incroyablement manière d'être qui le provoque.

Madame de Fersen me regarda avec un étonnement profond et douloureux ; car je ne l'avais pas habituée à ces formes acérées.

Je continuai :

— Je suis si silencieux ravi de trouver cette occasion de vous dire une

bonne fois pour toutes que vos colloques, que vos vœux continus avec tous ces ennemis et suffisants personnages me déplaisent et m'importaient au delà de toute expression... Jamais je ne vous trouve seule, vous êtes toujours entourée de ces gens-là, qui trouvent fort ennuyeux de faire de votre salon une succursale de leur chancellerie... J'aimerais mille fois mieux que vous fussiez entourée de jeunes gens les plus élégants et les plus spirituels, dissoluez-vous, montrez-vous, vivez aussi à peu près que madame de V... Au moins, je pourrais être jaloux de quelqu'un : je pourrais lutter de soins et de tendresse avec un rival... Mais ici, entre qui voulez-vous que je lutte ? A qui en prendre ? aux nations... Or, je vous déclare que je ne connais rien de plus pitoyable, de plus humiliant, que d'être redouté à être jaloux de l'Europe, ou à disputer le cœur de la femme que l'on aime aux vicaux de la chambre... ainsi que le fils d'une autre aujourd'hui.

— Vous donc... parlez-vous à ri rien ? me dit madame de Fersen avec une incertitude à la fois timide, crautive et un peu trébuchante, qui m'eût paru charmante, si Catherine n'eût pas été désespérément belle ; et si certaines contractions de vos lèvres n'eussent pas aussi fait que mechaus. D'ailleurs, la question de madame de Fersen ne passera, car elle me fit apercevoir que ma colère était véritablement fort près d'être couleuse.

— Les cours d'arabes, les esprits grecs eux-mêmes les impressions et m'interrogent pas... Si vous en êtes redouté à me demander ce que j'éprouve, je vous plains... Quant à moi, je suis plus pénétrant... et je ne comprends que trop... que vous ne m'aimez pas...

— Je ne vous aime pas : dit madame de Fersen en joignant les mains avec une stupeur douloureuse ; puis elle répéta de nouveau : Je ne vous aime pas... vous me dites cela... à moi ?

— Si vous m'aimez, vous me sacrifieriez tout cet entourage que je hais, parce qu'il me gêne, parce qu'il est inutile, parce qu'il vous oblige à fonder votre esprit. Si vous m'aimez, enfin, vous sacrifieriez la satisfaction de votre amour-propre à mon bonheur.

— Mon amour-propre... C'est par amour-propre que je conserve... que je cultive ces relations ! Mais bien ! faut-il vous répéter, Arthur, ce que je ne dis jamais sans honte et sans douleur... J'ai été bien coupable, au moins laissez-moi tout faire pour ne pas aggraver ma faute.

— Non, voici aux remords, lui dit-je durement, la rupture n'est sans doute pas loin... mais vous pourriez être prévenue...

— Ah ! que dites-vous là ?... c'est affreux : l'ai-je donc mérité ? ! s'écria Catherine les yeux baignés de larmes.

— Son Excellence monseigneur l'ambassadeur de Russie, annonce le valet de chambre.

Madame de Fersen n'eut que le temps de disparaître derrière la porte d'un salon et d'être dans sa chambre à coucher.

— J'attends comme vous madame de Fersen, dit-je à M. P. de B... elle est sans doute encore à sa toilette... Vous allez à la chambre, je crois ?

— Oui... rien ne sera plus brillant et plus intéressant que cette soirée, où dit Benjamin Constant, Foy et Casimir Périer doivent prendre la parole, et M. de Villele leur répondre.

Catherine entra calme et posée, comme s'il ne se fût rien passé entre nous.

Mon empire sur elle-même me revint.

Après quelques paroles insignifiantes, M. P. de B... lui fit observer qu'il était tard, et qu'il fallait partir pour trouver encore quelques places dans la tribune diplomatique. Il offrit son bras à madame de Fersen, qui me proposa de les accompagner, appuyant cette demande d'un regard suppliant auquel je fus insensible.

Je sortis de chez madame de Fersen irrité, mécontent d'elle et de moi-même.

Je me fis descendre aux Tuileries pour me promener.

Par hasard je rencontrai Pommerive.

Je ne l'avais pas vu depuis mon départ de Paris. J'étais si triste, si mécontent, que je ne fus pas fâché de trouver une distraction à mes pensées.

— L'ou venez-vous donc, monsieur de Pommerive ? lui dis-je.

— Ne m'en parlez pas... j'ai été passer trois mois en franchise-comté, à Saint-Priv, chez les d'Arancey... c'est révoltant !

— C'est-à-dire pointez-vous sur les pires pour faire fuir de ces exécrables durs que vous aimez tout et dont vous vous amusez à me raconter, un monsieur de Pommerive.

— La seule manière de prouver qu'on est reconnaissant d'un bon dîner, c'est de le manger avec plaisir, dit le saxon ; aussi je ne me plains pas de la table de d'Arancey : j'y ai fait une œuvre de bien-être. La porte d'Arancey a perdu bien assez vite d'être des fournisseurs et portait : il a été déçu d'un chapeau, averti bien de l'importance de ses fournisseurs et autres, pour que son superintendant de fils puisse acheter ce bijou-là...

A propos, vous savez qu'il s'appelle d'Arancey comme moi Jérôme ! Il s'appelle tout bonnement quelqun chose comme Polinard ; or, ce nom roturier a effrayé ce monsieur, et, au moyen d'une légère modification, en substituant tout simplement d'Arancey à d'Arancey, il a ainsi changé le beau nom de Polinard en d'Arancey... Il aime mieux ça... Vous me direz que ce fils de bourgeois n'avait aucun motif pour tenir à son nom, vu qu'il n'en avait pas du tout, n'ayant pas été reconnu par le Polinard père, mort victime d'une cytophobie qui desola son département...

lement... mais ce n'est pas mon raison pour prendre le nom des d'Arancey, et, qui plus est, leurs armes, que son impudent et vulgaire petite femme appelle, ma foi, ses armes ! et qu'elle fait mettre, je crois, jusque sur les tableaux de ses filles de cuisine. Vaut-il que j'en sois jaloux agréable pour le blason des d'Arancey, dont l'un est malheureusement effrayé ; car, sans cela, ce serait à faire fuir et à rompre les Polinard mal et fenné, à qui il aurait dû faire le père Polinard, premier du nom !

Je n'en pas cette fois le courage de blâmer Pommerive : ces gens-là étaient en effet de si grossiers parents, leur effronterie était si bornée, leur insolence de l'usage si ridicule, que je les lui abandonnai de bon cœur... Mais qui vous a donc révolté chez vos excellents amis, monsieur de Pommerive ?

— Tout... parce que tout est bien, et que la présence de ces êtres-là soit tout gâter ! Au milieu de ce méage de petites gens, je croyais toujours être avec le régisseur et le fou de charge de quelque grand seigneur absent, qui l'avaient cherché en l'absence de leur maître... Mais ce n'est pas tout... est-ce que ce Polinard d'Arancey n'était pas imaginé d'avoir un équipage de chasse... est-ce qu'il n'avait pas dû prendre pour premier pageur le fameux la frêle, qui sortait de la vente de monseigneur le duc de Foulon ? Mais vous savez bien que j'ai fait tout de suite à la frêle de donner à courir à son M. Polinard, que j'ai fait dériver, en le recommandant au marquis, D. B... chez lequel il serait au moins honorablement placé et apprécié.

— Je vais, monsieur de Pommerive, que vous êtes peu changé. Vous êtes toujours le plus baveux des hommes...

— Mais vous, que faites-vous ? Toujours homme d'Etat ? diplomate ? Ah ! à propos de diplomate, est-ce que vous allez encore chez cet imbécile de prince russe, cette mauvaise doublure de Pothier et de Brinet ? Moi, je ne remets plus les pieds chez lui, c'est-à-dire chez sa femme, car, lui, il m'a si fort brutalement débarrassé de sa personne...

— Et pour quelle raison madame la princesse de Fersen est-elle donc privée de l'honneur de vous voir, monsieur de Pommerive ?

— Pourquoi ?... parce que je me suis généralement comme tout le monde ; et, à l'exception des diplomates et de quelques étrangers, personne de la société ne met plus les pieds chez la princesse...

— Et pourquoi cela ? demandai-je machinalement à M. de Pommerive.

— Parbleu ! ce n'est pas un secret ; tout le monde le sait : c'est que cette belle Moscovite est tout bonnement une zézéuse dans le grand style...

CHAPITRE LXI.

Dernière soirée

Encore un effort, et cette œuvre ténue sera accomplie...

En vain j'interroge ma mémoire, je ne me rappelle plus ce que je dis à Pommerive, je me crois même pas lui avoir répondu.

Je me souviens seulement que je ne me sentis ni indigné ni irrité, comme j'eusse dû si cet homme m'avait paru produire une calomnie à mon insu ; au contraire... je restai assis devant cette épouvantable accusation ! elle éblouit tout à coup le passé d'une lueur sinistre... elle éblouit brusquement mes doutes implacables, dont je sentis aussitôt les moindres signes.

La douleur me donna le vertige...

Je rentrai machinalement chez moi, retrouvant ma route par instinct. Peu à peu je mis de l'ordre dans mes idées.

J'avais déjà tout souffert pour des causes pareilles, que je voulais lutter de toutes mes forces contre ce nouveau doute.

J'espérais dégarer la vérité de Fersen, en soumettant le passé à l'horrible interprétation qu'on donnait à la vie de madame de Fersen.

Arrivé de cette accusation infame, froid et calme comme un homme qui va jouer sa vie et son honneur sur une chance, je me mis à cette œuvre de déstabilisation analytique...

Cette fois aussi j'écrivis mes pensées pour les éclaircir ; je retrouvai cette note.

Il le contraste cruellement avec les pages radieuses... avec ces jours de soleil, autres traces au Bœgbe.

Paris, 15 décembre.

Examinons les faits.

Un jeune madame de Fersen d'être zézéuse...

Quelle exécution sa conduite peut-elle donner à ce soupçon infime ?

Je renvoie Catherine à Khios. Après quelques jours d'intimité, je la hazarde un aveu qu'elle repousse sévèrement ; alors je l'enlève de pré-

vacances et de respects, je lui donne les conseils les plus délicats et les plus guérisseurs ; si je ne prouve pas le vrai amour, tout dans mes soins tend à l'empêcher de se révéler.

Elle y reste insensible, et m'offre une amitié.

Je retourne Catherine à Paris. Malgré mon dévouement aveugle aux douloureux caprices d'Irene, malgré les preuves sans nombre de la passion la plus noble, la plus profonde, un jour, sous un prétexte frivole sans hésitation, sans regret, sans motif, Catherine rompt brutalement avec moi.

Plus tard elle me dit, il est vrai, que la jalousie seule a dicté sa conduite.

Elle dit cela ; mais moi je me souviens de la sécheresse de son accent, de la dureté de son regard... moi qui me livrait tout de mal.

Elle disparaît sans doute. Elle sait donc feindre : elle est donc fautive... je ne le croyais pas.

La mystérieuse affection dont Irene était le lien est donc brisée... Catherine ne m'aime pas ; elle se montre même amie ingrate. Je ne la vois plus.

Désespéré, je cherche une distraction dans le travail. J'accepte auprès du ministre un emploi en apparence important : l'opinion publique m'attribue une part exagérée dans les affaires d'Etat. De ce moment, madame de Fersen, jusqu'alors si inflexible pour moi, perd peu à peu de sa froideur lorsqu'elle me rencontre dans le monde ; ses regards, le son de sa voix, dénotent le vague inquiétant de sa conversation : enfin, à un bal du château, elle vient résolument à moi dans le but de renouer nos relations rompues. Je reste froid à ses avances, et le lendemain elle m'écrit...

Ceci, elle me l'a avoué... Ce revirement soudain de son affection, elle l'attribue à sa vue de ma rupture avec madame de V... et à l'état alarmant où se trouvait de nouveau sa fille...

Je veux la croire... car il serait bien odieux de penser que l'espoir de s'assurer une créature à elle, au sein du cabinet français, eût si brusquement chagriné son dévoué pour moi en tendresse...

Je pars pour le Havre... Irene se meurt : sa mère m'appelle... j'accours, je la salue...

Pendant un mois que je passe près de sa fille, Catherine me dit-elle sa mort de vive gratitude, un mot de tendresse ?

Non...

Moi alors au Bocage ; elle me témoigne le même attachement, calme et froid...

Mais un jour, une feuille officielle annonce que je vais être appelé à un poste éminent, où aboutissent les secrets d'Etat...

Le soir de ce jour... cette femme, jusqu'alors si sèbre, si réservée, si chaste, se jette brusquement dans mes bras...

Il est vrai qu'elle s'est dite entraînée par son admiration reconnaissante pour un sacrifice qu'elle ignorait.

S'il faut la croire... qu'est-ce donc que son cœur ?

J'avais sauté la vie de sa fille... et Catherine était restée insensible... Je subis une perte d'argent, et Catherine oublie tout pour moi...

Enfin, j'aime mieux croire Catherine plus touchée des sacrifices matériels et presque indifférente au dévouement de l'âme... que de penser qu'elle s'est étonnément donnée au futur contentement du ministre des affaires étrangères...

Ces quatre mois passés au Bocage sont radieux... oh ! bien radieux pour moi... dont le bonheur est pur et sans heurt mélange.

Seulement, malheureusement, des circonstances que je ne m'avais pas frappé me frappent...

Al Bocage, Catherine me fait mille questions sur mes travaux auprès de M. de Serigny, interroge minutieusement les impressions ou les souvenirs qu'ils peuvent m'avoir laissés. Et, lorsque, lui avouant franchement toute leur nullité, je préfère lui parler d'amour, elle se dépite, elle me boude : elle me reproche ma discrétion ou ma légèreté...

Si je veux quitter la carrière stérile que j'ai embrassée par désenchantment, Catherine emploie toutes les ressources de son esprit, toute son influence, tout son ascendant sur moi... pour me détourner de ce projet de retraite.

Il est vrai que ces questions, que ces instances me furent toujours faites par elle au nom de l'intérêt profond qu'elle prenait à mon sort...

Je le crois... car il serait outrageux de reconnaître, dans la crainte de me voir abandonner ma carrière, la crainte de perdre le fruit de sa fièvre si longuement préméditée...

Depuis son retour à Paris, quelle a été sa vie ?... A-t-elle sacrifié à mes instances les relations habituelles ? Non, elle les a encore entretenues ; son salon est devenu le centre de toutes les intrigues diplomatiques.

Nos longues journées de tendresse sont remplies par des occupations qui ne sont pas celles d'une femme absolument dominée par l'amour...

Si je lui reproche avec douleur ce triste chagrin, elle me répond qu'elle doit obéir à la volonté expresse de son mari... volonté qui lui est devenue d'autant plus sacrée que sa fièvre a été plus condamnable...

Je la crois, cette fois, sans réticence aucune... je la crois très-désireuse de complaire au prince...

Mais... moi aussi j'ai quelques droits sur elle...

J'ai sauvé la vie de sa fille...

Qu'a-t-elle fait pour moi ?

Elle s'est donnée... Oui, elle s'est donnée...

(Un air satirique de son bonheur, de ses devoirs, à été à la fois enivrant et terrible... ou il n'a été qu'un instant, qu'un odieux calvaire !...)

Si cette preuve d'amour a été pour elle ce qu'elle est toujours pour une femme vertueuse et passionnée, le plus redoutable des sacrifices... pourquoi m'a-t-elle si opiniâtement refusé la reconnaissance de quelques intérêts qui devaient lui sembler nuls en comparaison de la faute irréparable qu'elle avait commise ?

Ces intérêts lui sont donc plus chers que son amour ? son amour leur est donc subordonné ?

Il n'est donc que leur moyen, que leur prétexte ?
Alors, non, j'ai été le jouet d'une intrigante, mais elle était belle, et je ne suis dupe qu'à moitié.

.....

Tel fut le thème monstrueux que je développai avec une infernale puissance de paradoxes...

J'étais si insensé que je crus fermement à avoir lutté contre ces doutes silencieux ; et j'arrivai à la conviction de ces erreurs avec l'espace de satisfaction amère de l'homme qui découvre l'indigne piège où il est tombé. Je frappais en furieux et je gémisais en victime...

Le souvenir d'Irène, de Marguerite, de Falmouth... rien ne put me rappeler à la raison...

En l'affirmation de tant d'ignominies à la haine, au mépris qu'elles devaient inspirer, il n'y avait qu'un pas... ma monnaie feroce le franchit bientôt.

A ce point de vue, tout ce qu'il y avait eu de noble et de généreux dans ma conduite me parut du plus boueux ridicule...

J'étais sous le poids de ces impressions lorsqu'un m'apporta cette lettre de Catherine :

« C'est une pauvre suppliante bien triste, bien malheureuse, qui vient à vous demander d'être indulgent et bon pour elle : elle veut se faire pardonner tout ce qu'elle a souffert aujourd'hui. Elle espère être seule à ce soir... elle vous attendra... venez... elle est d'ailleurs bien décidée à ne plus vous donner l'écarter pour jamais. »

Dans ma disposition d'esprit, cette lettre à la fois tendre et suppliante, cette innocente allusion à mes reproches, me sembla si humiliante, si insolente, si froidement injurieuse, que je fus sur le point d'écrire à madame de Fersen que je ne la reverrais jamais.

Mais je changeai d'avis.

Je lui écrivis que je me rendrais chez elle le soir.

J'attendis cette heure avec une affreuse anxiété.

J'avais mon projet.

A dix heures j'allai chez madame de Fersen, je croyais la trouver seule.

Mille pensées confuses se heurtaient dans ma tête. La colère, la haine, l'amour, ou remords anticipé du mal que j'allais faire, un vague instinct de l'insistance de mes soupçons, tout me mettait dans un état de fièvre et d'exaspération dont je ne pouvais prévoir les suites.

Coutre moi espoir, Catherine avait plusieurs personnes chez elle.

Cette nouvelle preuve de ce que j'appelais sa duplicité me résulta : un moment je fus sur le point de retourner chez moi et de renouer avec mes desseins ; mais une force irrésistible me poussa et j'entraî.

La vue du monde et l'empire que j'ai toujours en sur moi chagrinèrent aussitôt la colère violente que me transportait en une seconde polie, froide et acérée.

Cette scène m'est encore présente. Catherine, assise près de la cheminée, couvait avec un homme de ses amis.

Sans doute mon premier regard fut bien terrible, car madame de Fersen, interdite, pâlit tout à coup.

La conversation continua ; j'y pris part avec le plus grand calme, j'y montrai même quelque supériorité. Je fus fort gai, assez brillant.

Pour les indifférents, il ne se passa là rien d'étrange ; c'était une paisible soirée d'intime causerie, comme mille autres soirées ; mais, entre Catherine et moi, il se passa une scène muette, mystérieuse et fatale. Notre habitude de nous comprendre à demi-mots, de chercher et de deviner la valeur d'une inflexion de voix, d'un geste, d'un sourire, me servit cette fois à lui faire saisir la révélation de mes odieuses pensées.

A mon tour de la saluer, Catherine était restée stupéfaite.

Pourtant elle tâcha de se remettre et, pour me prouver sans doute qu'elle avait reçu du monde contre son gré, elle remercia fort gracieusement M. de... d'avoir forcé sa porte pour venir lui apporter le résultat du scrutin de la séance, qui s'était prolongé fort tard... Sans cela, ajouta Catherine, j'aurais été privée du plaisir de voir plusieurs de nos amis, qui ont heureusement profité de la brèche que vous avez faite pour envahir ma solitude.

Un regard supplique qu'elle me jeta accompagna ces paroles.

Tout en continuant de causer avec M. de... un vin, j'y répondis par un sourire si méprisant, que Catherine fut sur le point de se trahir.

Que dis-je ? Toutes les tentatives qu'elle fit indirectement pour cal-

mer ou pour pénétrer le sujet d'un ressentiment qu'elle supposait être profond, furent ainsi cruellement repoussés.

Elle connaissait trop bien toutes les nuances de sa physionomie, son cœur avait trop l'instinct du mien, elle était d'une nature trop sensitive pour ne pas deviner qu'il s'agissait cette fois non plus d'une boulerie d'amants, mais de quelque grand danger qui menaçait son amour.

Elle présentait ce danger, elle en cherchait la cause avec désespoir, et elle était obligée de sourire et de suivre une conversation indifférente.

Cette torture dura une heure.



Le châtiment. — PAGE 109.

Pourtant sa force et son empire sur elle-même l'abandonnerent peu à peu; deux ou trois fois ses distractions étranges avaient été remarquées; enfin ses traits s'altérèrent si visiblement, que M. de *** lui demanda si elle était souffrante.

A cette question elle se troubla, elle répondit qu'elle se trouvait bien, et soupira pour demander le thé.

Il était alors onze heures.

Elle saigna le prétexte du dérangement momentané que cause ce service pour s'approcher de moi et pour me dire :

— Voulez-vous voir un tableau qu'on me propose d'acheter ? il est là dans le petit salon.

— Quelque pauvre ennuieusement que je sois, lui dis-je, je vous offre, madame, sinon des conseils, du moins mon impression sincère.

Je la suivis dans cette pièce.

Au risque d'être vue, elle me prit la main et me dit d'une voix pressante et tremblante : — Arthur, ayez pitié de moi ! ce que je souffre est au-dessus de mes forces et de mon courage !

A ce moment, M. de *** entra aussi pour voir le tableau.

Madame de Fersen avait si complètement perdu la tête, qu'il fallut que je retirasse brusquement ma main d'entre les siennes.

Je crois que M. de *** s'aperçut de ce mouvement, car il parut interdire.

— Ce tableau est fort bien, dis-je à Catherine; l'expression est ravissante. Jamais l'art ne s'est plus rapproché de la nature.

Madame de Fersen était si fielle qu'elle s'appuyait sur un fauteuil. M. de *** admirait complaisamment le tableau. On vint prévenir la duchesse que le thé était servi.

Ces deux rentrèrent dans le salon ; elle se soutenait à peine.

Selon son usage, elle s'occupait à faire le thé, debout, près de la table ; elle m'en offrait une tasse, en me regardant d'un air presque égaré, lorsque des éclatements de fouet et des gélots se firent entendre dans la cour.

Frappée d'un affreux pressentiment, Catherine laissa échapper la tasse de sa main, au moment où j'allais la prendre, en s'écriant d'une voix altérée : — Qu'est-ce que cela ?

— Mille pardons de ma maladresse, madame, et du bruit de ces infatigables. Comme je pars ce soir, je m'étais permis de demander ici ma voiture de voyage, ne voulant pas perdre une minute de temps précieux qu'on peut passer surpris de vous.

Catherine ne put résister à cette dernière secousse ; elle s'oublia complètement, et s'écria d'une voix étouffée, et appuyant ses mains tremblantes sur mon bras : — Cela est impossible... vous ne partez pas... vous ne partirez pas !... je ne veux pas que vous partiez !

Au mouvement du stupéfaction générale, et à l'expression confuse, embarrassée des spectateurs de cette scène, je vis que la réputation de madame de Fersen, jusque-là si respectée, était à jamais perdue.

Je fus inflexible.



La dernière soirée. — PAGE 112.

Déposant doucement mon bras de ses mains, je lui dis :

— Je suis si heureux et si fier, madame, du regret que semble vous causer mon départ, que déjà je songerais à mon retour, s'il ne m'eût pas malheureusement imposé de le prévoir... Puis j'ajoutai en la saluant : Voici, madame, les renseignements que vous m'avez demandés. C'était un double de l'odieux commentaire que j'avais écrit sur son amour.

Catherine ne m'entendit plus, elle retomba évanouie dans son fauteuil, tenant machinalement la lettre en ses mains.

Je sortis.

Le lendemain soir j'étais ici... à Cerval.

Il y a trois mois que j'ai appris qu'Irène était morte... morte de chagrin, sans doute, de ne plus me voir.

Madame de Fersen est retournée en Russie avec son mari.

J'ai aussi appris, pour mettre le comble à mes remords et à mon désespoir, que le prince de Fersen avait été sur le point d'obtenir l'amnistie de Russie en France, mais qu'il y avait tout à coup renoncé.

Ainsi s'expliquait la persistance de Catherine dans ses relations diplomatiques.



Ne lui-à pas suivi la route royale de la forêt pour aller à Blimar ?
— page 111.

Elle voulait aider son mari à obtenir un poste éminent, afin de rester en France et de ne pas me quitter.
Depuis le lendemain de cette effroyable soirée j'habite Cerval, ce vieux et triste château paternel.

Lorsque j'ai appris la mort d'Irène... j'ai failli devenir fou.
Je me bats comme son meurtrier.
La vie que je mène ici est solitaire et désolée.
Depuis six mois je n'ai vu personne... personne.
Chaque jour je vais méditer longtemps devant le portrait de mon

déce...
Je m'étais imposé d'écrire ce journal.
Ma tâche est remplie...
J'ai bien fait souffrir quelques innocentes créatures... mais aussi j'ai bien souffert ! mais je souffre bien, mon Dieu !
Quel est mon avenir ?

Devant moi la vie est sombre et noire, les remords du passé me poursuivent...
Quelle sera ma destinée !...
Péris-je par le suicide... péris-je par la mort violente qu'Irène

m'a prédite ?...
Quelles pensées !...
Et aujourd'hui même j'ai vingt-huit ans !...

Cerval, juillet 18...

MARIE BELMONT.

CHAPITRE LXII.

Marie Belmont.

Cerval, 20 janvier 18...

Qui m'eût dit, il y a six mois, que je reprendrais ce journal... ou plutôt que je sortirais de l'apathie de cœur et d'esprit dans laquelle j'étais plongé depuis ma rupture avec madame de Fersen, depuis la mort d'Irène ?

Cela est cependant...

Et pourtant mon désespoir a été affreux !



L'ami intime de M. Belmont. — page 118.

Mais aujourd'hui, quoique je souffre encore en évoquant ces pensées, une lointaine espérance... des émotions nouvelles affaiblissent ces ressentiments.

Je souris avec tristesse en lisant dans mon journal que je viens de parcourir ces mots si souvent répétés :

« ... Jamais chagrin ne fut plus vif... »

« ... Jamais bonheur ne fut plus grand... »

« ... Jamais je n'oublierai... »

Et pourtant de nouvelles joies ont fait évanouir ces chagrins... de nouveaux chagrins ont fait pâlir ces joies.

Et pourtant chaque jour l'oubli, cette vague sombre et froide, monte, monte... et engloûtait dans le noir abîme du passé les souvenirs détrempés par le temps.

Ma mère !... mon père !... Hélène !... Marguerite !... Catherine !... vous à qui j'ai dû tant de peines et tant de joies !... L'espace où la tombe nous sépare : à peine ai-je maintenant une pensée pour vous !

Et sans doute il en sera de même, hélas ! des sentiments, des impressions qui à cette heure occupent mon esprit.

Et pourtant, à cette heure, je ne puis ni empêcher de croire à leur longue durée.

Ah ! mon père... mon père !... vous me disiez une bien terrible, une bien inépuisable vérité, en m'affirmant que « l'oubli était la seule réalité de la vie » !

Je vais donc ouvrir ce journal que je croyais à tout jamais fermé.

Je croyais aussi mon cœur à tout jamais fermé aux impressions tendres et heureuses.

Puisque j'éprouve encore... écrivons encore.

Il y a environ trois mois qu'un matin je suis sorti par une triste journée d'automne ; il tombait un brouillard épais et froid. Je pris par la ceinture de la forêt, et je m'en allai rêver, suivi d'un vieux poney noir, le vénérable Blak, qu'autrefois ma cousine Hélène avait souvent monté.

En me promenant la tête machinalement baissée, je revis fraîchement la vue d'un grand songier.

Voulant chercher quelque distraction dans les exercices violents, j'avais fait venir de Londres une trentaine de *fox-hounds* (1), et j'avais monté un assez bon équipage, à la grande joie du vieux et fort, un ancien piqueur de mon père, que j'avais conservé comme garde général.

En suivant par curiosité la voie du sanglier dont je n'avais pas encore eu connaissance dans la forêt, je quittai la ceinture du bois, je m'enfonçai dans les encaissements, et, après environ trois lieues de marche, j'arrivai à une petite vallée, appelée la ferme des Prés, située sur la lisière de prairies immenses où je perdais les traces du sanglier.

Cette ferme venait d'être récemment affermée à une veuve appelée madame Kéroët. Mon père, qui avait dit beaucoup de bien de l'activité de cette femme, qui arrivait des environs de Nantes, la mort de son mari lui ayant fait quitter l'exploitation qu'elle dirigeait avec lui en Bretagne.

Je voulais profiter de l'occasion, qui me conduisit près de la métairie, pour voir ma nouvelle fermière.

La ferme des Prés était dans une situation très-pittoresque. Son bâtiment principal, entouré d'une vaste cour, s'adressait aux confins de la forêt. Cette habitation, jadis consacrée aux rendez-vous de chasse, était bâtie en manière de petit château, flanquée de deux tourelles. Une porte cintrée, surmontée d'un écusson de pierre sculptée, conduisait au rez-de-chaussée.

Le temps avait donné une couleur grise à ces vieilles murailles bâties avec une antique solidité. Les toiles de la toiture étaient couvertes de mousse, et des moines de pigeons fourmillaient sur le cône pointu d'une des tourelles (bâchée en colombier).

Contre l'habitude peu soignée de nos fermiers, la cour de cette métairie était d'une extrême propreté ; les charrois, les herbes, les râteaux, peints fraîchement d'une belle couleur vert-olive, étaient symétriquement rangés sous un vaste hangar, ainsi que les harnais des chevaux de trait, ou les jougs des bœufs de labour.

Un treillage épais, comme la cour dans toute sa longueur, la séparait en deux parties, dont l'une était abondamment arrosée de toutes espèces, tandis que l'autre, bien sablée d'un sable jaune comme de l'ocre, conduisait à la porte cintrée du petit manoir, de chaque côté de laquelle s'élevait un modestes massif de roses trencées et de soléils.

Je m'assis sur un plâtre d'intérieur de cette ferme, lorsque j'entendis, avec une incroyable surprise, les harmonieuses prémisses d'une voix douce et perlée.

Ces sons paraissaient sortir d'une petite fenêtre haute et étroite, située vers le milieu d'une des tourelles et extérieurement garnie d'un épais rideau de volubilis et de capucines.

Un préluce succéda d'un silence, et bientôt la voix chanta la romance du *Sauve de l'Océan* de Rossini.

Cette voix, d'une remarquable étendue, révélait une excellente méthode. Son expression était pleine de charme et de mélancolie.

Ma surprise fut extrême : le chant avait cessé, et pourtant j'écoutais encore, lorsque je vis paraître sur le seuil de la petite porte cintrée une femme de cinquante ans environ, vêtue d'une robe noire et d'un bavet blanc comme la neige.

Lorsque cette femme m'aperçut, elle me regarda d'un air à la fois inquiet et interrogatif.

Elle était d'une taille moyenne, robuste, brune et bête ; sa physionomie avait une expression de franchise et de douceur remarquable.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? me demanda-t-elle avec une demi-révérence qu'elle crut devoir à mon pauvre vieux poney et à mon costume de gentleman-farmer (2), comme disent les Anglais.

— Il commence à pleuvoir, madame ; voulez-vous me permettre de

rester ici un moment à l'abri, et me dire si je suis bien loin du village de Blémur ?

Cette interrogation n'était qu'un prétexte pour gagner du temps et tâcher d'apercevoir la Desdemona.

— Le village de Blémur, sainte Vierge ! mais vous n'y arriverez pas avant la nuit noire, monsieur, qu'il eût vous ayez la lueur d'un petit cheval, dit la fermière en regardant Blak d'un air de connaissance.

— Ne faut-il pas suivre la route royale de la forêt pour aller à Blémur ?

Tout droit, monsieur ; d'un bout elle va à Blémur, de l'autre au château de Cerval, et elle a trois bonnes lieues de longueur, à ce qu'on dit du moins, car je ne suis pas très-avancée dans le pays.

— Vous ne pourriez donc, madame, de rester sous ce hangar jusqu'à ce que l'averse soit passée ?

— Mieux que cela, monsieur : entrez chez nous, vous y serez mieux.

— J'accepte, madame, quoiqu'il vaille à l'extérieur bien arrangé, on puisse se croire dans un salon.

Ce compliment sembla fort du goût de madame Kéroët, qui me dit en se rengorgeant :

— Ah dame, monsieur, c'est que dans notre Bretagne voilà comme sont toujours tenues les aubaines.

Tout en causant avec la fermière, je n'avais pas perdu de vue la petite fenêtre de la tourelle : plusieurs fois même je crus voir une main blanche égarer discrètement quelques brins du rideau de verdure qui voilait la croisée.

Madame Kéroët me précéda dans la ferme. J'attachai Blak, et je suivis la bonne dame dans l'intérieur de la maison.

À gauche de la porte était une vaste cuisine ornée de tuns ses accessoires de cuivre et d'étain, que deux robustes paysannes étaient occupées à fourbir, et qui brillait comme de l'or et comme de l'argent.

À droite on entra dans une grande chambre à deux lits à colonnes torses, garnis de riches draperies de serge verte festonnée de rouge : ces deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Entre deux croisées à petits carreaux était accrochée à mur une antique pendule dont le boîtier était orné de fleurs roses et bleues pendaient deux jolis médaillons à des cordes de grandeur inégale. Enfin un rouet, un grand fauteuil de tapisserie réservé sans doute à la fermière, une chaise pour la Desdemona, deux escabeaux pour les paysannes, un dressoir chargé de farines, et une table ronde de linge de noyer, bien ciré, complétaient l'ameublement de cette pièce, qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de chambre à coucher.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Entre deux croisées à petits carreaux était accrochée à mur une antique pendule dont le boîtier était orné de fleurs roses et bleues pendaient deux jolis médaillons à des cordes de grandeur inégale. Enfin un rouet, un grand fauteuil de tapisserie réservé sans doute à la fermière, une chaise pour la Desdemona, deux escabeaux pour les paysannes, un dressoir chargé de farines, et une table ronde de linge de noyer, bien ciré, complétaient l'ameublement de cette pièce, qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de chambre à coucher.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite place dans la vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son monton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

(1) Chiens du renard.
(2) Gentleman-farmer.

(1) Voir Arthur (le Cottage).

— Et pourquoi cela ? il n'est donc bien solitaire ?

— Hum, hum ! fit la fermière en secouant la tête, j'arrive dans le pays, et je ne puis pas savoir si les vieilles histoires qu'on débite sur lui sont vraies ; et puis d'ailleurs, monsieur, le comte est notre maître, et un bon maître, dit-on : aussi je ne dois pas parler de ce qui ne me regarde pas. Mais, Marie, tu me mènes encore tout ton fin, s'écria-t-elle en s'adressant à la jeune femme. Tu ne sauras jamais te servir d'un rouet : donne-moi ton questionnaire.

— Et toi, madame, demandai-je à Marie, avez-vous des renseignements particuliers que ceux de madame votre tante sur ce redoutable baladin de Cerval ?

— Non, mon-oncle ! j'ai seulement entendu dire que M. le comte vivait très-retiré ; et, comme j'aime aussi beaucoup la solitude, je comprends parfaitement ce goût-là chez les autres.

— Vous avez tout de même de charmer votre retraite, madame, que je curieux sans peine qu'elle vous paraisse agréable : d'abord vous êtes excellent musicienne, je puis le dire, car j'ai été assez heureux pour vous entendre.

— Et elle dessinait, et elle peignait aussi, ajouta madame Kermadec avec fierté.

— Alors, madame, disiez à Marie, j'ose vous prier, au nom d'une occupation qui nous est chère et commune, de m'apporter auprès de madame votre tante pour qu'elle m'accorde la permission de prendre quelques vues de cette ferme dont je trouve la position charmante.

— Vous n'avez pas besoin de la protection de Marie pour cela, dit madame Kermadec : vous pouvez faire tous les dessins que vous voudrez, ça ne peut nuire à personne.

Je remerciai la fermière ; et, ne voulant pas trop prolonger cette première visite, je remontaï à cheval et je partis.

Par balzarerie je voulus conserver l'innocence, d'ailleurs très-facile à garder pendant quelques temps : car la ferme des Fris était fort éloignée de Cerval, et les habitants ou les laboureurs de cette métairie n'y venaient que fort rarement.

Le logis-maison de ma première entrevue avec Marie, je me nommés d'un complet attirail de peintre, car depuis mon retour à Cerval j'avais aussi cherché quelques distractions dans la arts, et, monté sur le bon vieux Blok, je me rendis à la ferme des Fris.

Grâce à mes fréquentes visites, la confiance s'établit peu à peu entre Marie, sa tante et moi.

Comme je ne voyais jamais M. Belmont, que je supposais en voyage, je n'abusais de toute question à son sujet. Je dessinai la ferme sous tous ses aspects, et j'en avertis deux ou trois fois à madame Kermadec qui m'encourageait. Souvent Marie peignait avec moi : son talent était fort remarquable.

Contre l'habitude des jeunes filles, Marie avait pris très au sérieux l'éclectique éducation qu'on donne ordinairement dans les établissements tels que celui de Saint-Jules. Avide de savoir, elle n'avait négligé aucun des enseignements, aucun des arts utiles ou agréables qu'on professe dans cette institution : aussi, cette heureuse nature aussi cultivée s'était admirablement développée.

A une instruction solide, étendue, variée, elle joignait une vocation très-heureuse pour les arts. Marie semblait ignorer ce qu'il y avait de charmant dans le rare assemblage de ces deux si divers ; elle n'en ressentait pas d'orgueil, mais une naïve satisfaction de pensionnaire, et elle parlait quelquefois de ses succès passés en histoire, en peinture ou en musique, comme d'autres femmes de leurs triomphes de coquette.

Marie avait été-bien, et l'heureuse et mobile imagination d'un enfant. Quelque fois en confiance avec moi, je la trouvais simple, bonne et paisible, de cette gaieté naïve et douce qui naît de l'innocence de l'âme et de la bonté d'une vie calme, intelligente et noblement occupée. Plus j'étalais ces caractères ingrats, plus je m'y attachais. Je m'égarais plus pour Marie un amour violent et agité ; mais lorsque j'étais près d'elle, je ressentais un bien-être si profond, si suave, que je regrettais peu les émotions tumultueuses de la passion.

Chose étrange, quoique Marie fût de la plus angélique beauté, quoique sa taille fût charmante, j'étais beaucoup plus occupé de son esprit, de sa candeur, des hautes aspirations de sa jeune âme, que de la perfection de ses traits. Jamais je ne lui avais fait le moindre compliment sur sa figure, tandis que je ne lui cachais pas l'intérêt intime que m'inspiraient ses talents et son naturel exquis.

Quand elle fût mariée, il n'en guisa en elle un charme mystérieux et virginal qui m'imposait tellement, que j'étais souvent d'elle d'une timidité singulière.

Madame Kermadec, tante de Marie, était une femme d'un rare bon sens, d'un esprit droit et d'un cœur pur. Sa pitié à la fois douce et ferme lui inspirait les œuvres les plus charitables. Jamais un pauvre ne sortait de la ferme sans un léger secours et sans quelques paroles encourageantes, plus précieuses encore peut-être que l'assistance. Près à peu je débusquais dans cette femme excellente des trésors de noblesse et de vertu pratique. Sa conversation m'intéressait toujours, parce qu'elle m'instruisait de mille faits rieurs relatifs à l'agriculture. Quelquefois son esprit juste s'élevait très-haut par le seul ascendant d'une foi profonde ; et, je l'avoue, je me demandais rarement le secret d'une religion qui jetait parfois de si vives clartés sur une intelligence naïve et simple.

Je venais assidûment à la ferme depuis deux mois lorsque un jour ma-

dame Kermadec me dit : Vous devez vous étonner, n'est-ce pas, de voir Marie presque veuve ? Comme vous êtes notre ami, je vais vous raconter cette triste histoire. Figurez-vous, monsieur, que mon mari et moi nous tenions à l'ail une ferme à Thouars, près de Nantes. Cette ferme appartenait à M. Duvalon, très-riche armateur de la ville, qui avait commencé sa fortune en faisant la course comme corsaire pendant la guerre avec les Anglais. Quoiqu'il fût bonhomme, M. Duvalon était bon ; il aimait beaucoup mon mari. Un jour, Kermadec lui parla de notre niece qui allait bientôt sortir de Saint-Jules. Avec sa belle éducation, cette jeune enfant ne pouvait épouser un paysan, et nous n'échappâmes pas aux riches pour la marier à un monsieur. Voyant notre empressement, M. Duvalon dit à Kermadec : — Si votre idée est raisonnable, moi je me charge de l'épouser. — Avec qui ? demanda mon mari. — Avec un vieux comte de la ville, un capitaine en long cours, qui veut se retirer du commerce et vivre desumais en bourgeois. Il vient d'arriver ici. Il est riche. Ce n'est pas un mensonge, mais il est pauvre comme l'air, franc comme l'osier, et il lera, j'en suis sûr, le bonheur de votre niece. Kermadec revint me dire cela, c'était un vrai bonheur pour moi, et surtout pour Marie, la pauvre nuptiale. C'était au mois d'octobre de l'année passée. Marie, ayant dix-huit ans, ne pouvait plus rester à Saint-Jules. Nous la fûmes donc venir à la ferme, et nous convenûmes d'un jour pour que M. Duvalon nous amenât M. Belmont, son ami, qui venait voir notre niece avant de bien conclure, bien entendu. Ce jour-là, c'était un dimanche. Notre ferme était bien propre, Kermadec, Marie et moi bien attelés, lorsque M. Duvalon arriva en caribole avec son ami. — Que voulez-vous, monsieur ? Sans doute, son ami n'était pas, comme on dit, un joli garçon, mais il avait le cœur d'un bonhomme, la figure d'un brave homme, et il semblait encore très-vert pour son âge, qui pouvait être de quarante-cinq à cinquante ans. Le monsieur fut très-aimable pour nous. Le temps à venir je regardais Marie : elle n'avait pas l'air de s'attacher beaucoup de M. Belmont, mais je savais qu'elle était raisonnable ; et puis, monsieur, avec son éducation, je pensais qu'il lui fallait, avant tout, une certaine aisance, et que nous devions sacrifier bien des choses à cela. C'était un malheur, sans doute, mais il n'y avait pas à balancer. Les messieurs partis, nous disons franchement à Marie tout ce qui en est. Dame ! monsieur, il y a bien eu des larmes de versées, et par elle et par moi, et par nous même Kermadec : car notre cher enfant était bien jeune, et M. Belmont bien vieux pour elle... mais au moins le sort de Marie était assuré, et nous pouvions mourir tranquilles. Elle comprit cela, se résigna, et le lendemain, quand M. Duvalon revint, notre parole fut donnée. Pendant une quinzaine, M. Belmont vint nous voir tous les jours. Quoiqu'on dise les maris rudes et bourrus, il était très-doux, très-bon, très-congratulant, et Marie finit par le voir sans répugnance et par être touchée des grâces de tendresse qu'il lui donnait. Et puis nous ne devions pas nous quitter, il devait acheter un petit bien de campagne près Thouars, et ainsi nous venions tous les jours Marie. Enfin, elle s'habitua si bien à M. Belmont, qu'elle consentit à faire son portrait. Hic ! tu en haut, dans son cabinet de la tour, où elle ne veut permettre à personne d'entrer. Il est d'une ressemblance extraordinaire. A la fin de décembre, M. Belmont nous dit qu'il allait aller à Paris pour acheter la corbeille, le mariage devant avoir lieu à Nantes dans le courant de janvier. Après une quinzaine de jours, M. Belmont revint de Paris avec des choses superbes pour Marie.

« Depuis le triste événement qui nous a séparés, je me suis rappelé qu'à son retour de Paris M. Belmont ne paraît souvent soucieux ; mais il se montre toujours bon et aimable pour nous ; seulement, au lieu d'attendre le commencement de février, époque fixée d'abord pour le mariage, il insista pour que son mariage avec Marie fût avancé. Nous consentîmes à ce qu'il demandait, et le mariage eut lieu le 17 janvier... un vendredi. Un contrat le contrat le matin. M. Belmont reconnaissait six mille livres de redevance à ma niece. Pour des gens comme nous, c'était bien beau, n'est-ce pas, monsieur ? Après le contrat, nous allâmes à la mairie, Marie à l'église, et nous revenons dîner à la maison de campagne de M. Duvalon, voisin de M. Belmont. Nous nous mettons à table : au moment du dessert, vint M. Belmont qui commence à chanter des couplets qu'il avait justement composés sur son mariage, le pauvre cher homme, lorsque tout à coup arrive de Nantes un domestique de M. Duvalon. Il remet une lettre à son maître. M. Duvalon pâlit, se lève de table, et s'écrie : — Belmont, écoute !... Je me rappelle que ce cher M. Belmont m'avait dit à ce moment-là un couplet qui commençait par : *L'homme se souvient son flambeau*. M. Belmont se lève, mais à peine a-t-il lu la lettre que lui montre M. Duvalon, qu'il fait une figure... ah ! monsieur, une figure si terrible... que je suis sûr de comprendre comment un homme qui avait l'air si bon et si aimable, pouvait avoir pareils airs physionomiques si féroces. Puis se retournant, il s'approche de Marie, l'embrasse, et lui dit : — Ne t'inquiète pas de moi, ma petite femme, j'en aurai bientôt de mes nouvelles ; puis il disparaît avec M. Duvalon, qui nous dit ce qu'en avait : — Belmont est compromis dans une affaire politique comme... carbonarisme... lui, c'est bien... le carbonarisme, ajouta madame Kermadec en riant sur ses souvenirs. Il faut qu'il s'échappe, ça va en dépit. Si on vient pour l'arrêter, tâchez de retenir le commissaire le plus longtemps possible.

« Il y avait à peine un quart d'heure qu'ils étaient partis tous deux, qu'un officier de gendarmerie arrive ici en voiture avec un commissaire de police, comme j'avais prévu M. Duvalon. On demande où est M. Bel-

mont, capitaine au long cours. Vous pensez bien que nous ne disons mot. On cherche, on cherche, on ne trouve rien, et ça dure au moins deux heures. Le commissaire allait s'en aller, lorsque quelqu'un de la noce ayant parlé par hasard du troisième fils de *Belie Alexandrine*, qui avait dû partir de Nantes dans la journée, le brigadier de gendarmes s'écria :

— Et la marée est pour trois heures ! Il en est cinq ! Avant que nous soyons de retour à Nantes, il en sera sept. Si notre homme a profité de ce bâtiment, à sept heures du soir il sera hors de la rivière et à l'abri de nos recherches ! Et là-dessus, ils remontaient en voiture avec le commissaire, et retournèrent à Nantes brida abattue ; mais ils arrivèrent trop tard. Ce cher Belmont avait heureusement pu s'embarquer sur la *Belie Alexandrine*, qui partait pour la Havane. C'est M. Duvalon qui est venu le lendemain nous donner ces détails. Hélas ! monsieur, un malheur n'arrive jamais seul. Deux mois après cet événement, mon pauvre Kéroët est mort d'une fluxion de poitrine ; M. Duvalon a vendu sa ferme de Thouars, et je ne serais trouvée sans ressources si le régisseur du château de Cerval, qui connaissait Kéroët, et qui savait que j'étais en état de bien tenir une maison, m'avait proposé cette petite ferme, où je me plaisais assez, quoique je regrette, hélas ! tous les jours mon pauvre Kéroët, et que je sois bien tranquille du sort de M. Belmont, qui ne nous a écrit qu'une fois par un vaisseau nantais que la *Belie Alexandrine* a rencontré en pleine mer. Dans cette lettre M. Belmont nous dit de nous tranquilliser, et qu'un jour ou l'autre il reviendra nous surprendre. Quant à Marie, je ne peux pas dire, la chère enfant, qu'elle regrette beaucoup M. Belmont ; elle ne le connaissait pas assez pour ça ; mais, moi, monsieur, je le regrette pour elle ; car, que demain je meure, que fera-t-elle ? Ajoutez à cela qu'elle est si scrupuleuse, qu'il est impossible de la décider à toucher un sou des six mille francs que M. Belmont lui a reconnus et que M. Duvalon nous envoie tous les trois mois. Nous reportons l'argent chez un notaire de Nantes, où il restera jusqu'à l'arrivée de M. Belmont, qui reviendra maintenant bientôt quand... »

Tel fut à peu près le récit de madame Kéroët. En effet, à l'époque du départ de M. Belmont on avait découvert plusieurs conspirations libérales, et à ce moment les sociétés secrètes s'organisaient d'une manière formidable ; il était donc probable que M. Belmont avait été gravement compromis dans quelque complot contre l'État.

Depuis cette confidence de sa tante, Marie me parut plus charmante encore...

Je continuai d'aller chaque jour à la ferme ; quelquefois même, lorsque la neige tombait, ou que le froid était trop vif, la bonne madame Kéroët m'invitait instamment à passer la nuit à la maison, et se fâchait très-dédaigneusement lorsque je persistais à me mettre en route par la nuit et par les mauvais chemins de la forêt pour regarder Belmont, où j'étais censé demeurer.

Si je me décidais à rester, Marie ne cachait pas sa joie naïve : c'était alors presque éternel à la ferme. Madame Kéroët s'occupait des préparatifs et des détails du dîner, et Marie, qui partageait la chambre de sa tante, veillait avec une grâce attentive et charmante à ce que rien ne manquât dans la petite pièce qui m'était destinée dans une des tourelles.

Cette hospitalité si bonne, si prévenante, me touchait profondément ; et puis ce qui me prouvait la pureté des sentiments de ces deux femmes et leur poëtesque confiance en moi, c'est que jamais il ne leur était venu à l'esprit que la fréquence de mes visites leur valût les soupçons. Marie venait leur plaisanter ; j'aimais, j'égalais leur sollicitude ; et si je les reconnaissais avec effusion de toutes leurs bontés pour moi, madame Kéroët me disait naïvement : — N'est-ce pas à nous, pauvres fermières, d'être reconnaissantes de ce que vous venez, vous, monsieur, un artiste (je passais pour un peintre), nous aider à passer nos longues soirées d'hiver, en faisant pour cela presque tous les jours trois lieues pour venir et trois lieues pour vous en aller... et encore par des temps affreux ? Tenez, monsieur Arthur, ajoutez cette excellente femme, je ne sais pas comme cela s'est fait, mais maintenant vous êtes comme de notre famille, et si j'allais renoncer à vous voir, nous en serions bien malheureuses et bien tristes, n'est-ce pas, Marie ?

— Oh ! certainement, ma tante, disait Marie avec une adorable candeur.

J'avais su que Marie manquait de livres : elle parlait à merveille italien et anglais ; je fis acheter à Paris une bibliothèque complète, en donnant ordre de l'envoyer d'abord à Nantes, et de Nantes de l'adresser à la ferme.

Ainsi que je l'espérais, l'envoi de ces livres fut attribué à un souvenir de M. Belmont, ou de son ami M. Duvalon. Par ce moyen, je parvins à entourer Marie et sa tante d'un certain bien-être intérieur qui leur manquait, et peu à peu, quelques meubles précieux, des tapis, arrivèrent à la ferme, et lurent reçus avec joie, toujours comme une attention du propriétaire ou de son ami.

Dans sa reconnaissance, Marie écrivit une charmante lettre de remerciements à M. Duvalon, qui répondit ne pas comprendre un mot à la gratitude de madame Belmont.

Craignant les déclarations, j'engagai madame Kéroët à ne plus parler de ces bienfaits, lui faisant entendre que sans doute M. Belmont avait des raisons sérieuses pour en dissimuler la source.

L'universaire de la naissance de Marie approchait. Ce jour-là elle devait seulement me permettre l'entrée de la petite chambre mysté-

rieuse dont elle avait fait son cabinet de travail, ce qu'elle m'avait refusé jusqu'alors.

Sachant que cette pièce était absolument semblable à celle que j'habitais dans la tourelle opposée, quand je restais à la ferme, je pris les mesures nécessaires, et je fis venir de Paris, toujours par Nantes, ce qu'il fallait pour la meubler avec beaucoup d'élégance. Un des plus grands regrets de Marie était de n'avoir ni piano ni harpe. Je demandai aussitôt deux de ces instruments, qui devaient également arriver à la ferme pour l'anniversaire de la naissance de Marie.

Tous ces détails me causaient un plaisir infini. Chaque jour, bien enveloppé, je portais en Cerval sur mon poney, bravant la pluie et la neige ; j'arrivais à la ferme, où je travaillais chez moi un bon feu pétillant. Je m'habillais avec quelque recherche, malgré les éternelles moqueries de la digue fermière, qui me reprochait d'être trop coquet, puis je descendais dans la grande chambre.

Si le temps d'hiver était pas trop mauvais, Marie prenait mon bras, et nous allions courageusement affronter la bise et le froid, gravir nos âpres montagnes, y cueillir des plantes pour l'herbier de Marie, ou parcourir la forêt en nous amusant à surprendre sa sœur de ces solitudes la biche et son foin.

Pendant ces longues promenades, Marie, toujours vive, riante et gaillarde, toujours pensionnaire, me traitait comme un frère. Dans sa chaste ignorance, elle me mettait souvent à de rudes épreuves : tantôt s'était sa collette à rattachier, tantôt ses longs cheveux à repasser sous son chapelain, ou quelque facet de son brodequin à repasser dans son œillet.

Aussi, dans ces excursions lointaines, en contemplant avec adoration la délicieuse figure de Marie, qui, sous sa chevelure couverte d'un givre brillant, ressemblait à une rose épanouie sous la neige, que de fois un vœu me vint aux lèvres ! Mais Marie, croisant ses deux bras sur le sien, s'appuyait sur moi avec tant de confiance, elle me regardait avec tant de candeur et tout de sérénité, que chaque jour je remisais tout avec à l'endemain.

Je craignais qu'un nuit hasardée ou prématurée ne vint détruire ce bonheur calme et pur.

J'attendais patiemment... Je ne m'abandonnais pas sur le sentiment que j'inspirais à Marie : sans prétention sobre, sans fatuité ridicule, je ne pouvais me refuser à l'évidence. Depuis plus de deux mois je la voyais presque chaque jour : mes soins pour elle, si jeune, si naïve, si peu habituée aux séductions du monde, l'avaient sensiblement touchée : mais j'avais aussi reconnu en elle des principes si arrêtés, des sentiments religieux si prononcés, un instinct de devoir si profond, que je devais m'attendre à une lutte longue et douloureuse peut-être, et pourtant mille riens très-significatifs me donnaient la mesure d'une affection que Marie ignorait peut-être encore elle-même.

Le soir lorsque j'avais dû à la ferme, madame Kéroët, assise au coin du feu dans son grand fauteuil de tapisserie, lisait sa quenouille, tandis que Marie et moi, réunis à la même table, nous mettions en ordre les récoltes de nos herborisations d'hiver.

Lorsqu'il fallait fixer sur le papier les légers filaments des plantes, souvent nos mains s'effleuraient : souvent lorsque, tous les deux courbés sur la table, nous semblions très-attentifs à nos importants travaux, mes cheveux touchaient les cheveux de Marie, ou bien son souffle jeune et frais venait caresser ma joue.

Alors Marie rougissait, son sein s'agitait rapidement, son regard devenait éblouissant, et quelquefois sa main s'élevait sur le papier...

Puis, semblant sortir d'un rêve, elle me disait d'un ton de reproche affecté : — Mais vous donc comme cette plante est mal placée...

— C'est votre faute, répondais-je en riant : vous ne voulez ni m'aider, ni tenir le papier.

— Un tint : c'est vous qui n'avez pas la moindre patience, et qui craignez toujours de vous mettre de la gomme sous les doigts en collant les boutures.

— Ah ! les vâins disputeurs ! disait madame Kéroët, ils ne valent pas mieux l'un que l'autre !

D'autres fois, nous lisions tout à tour et à haute voix les romans de Walter Scott, auxquels madame Kéroët prenait un vif intérêt. La voix de Marie était suave et douce : un de mes plus grands bonheurs était de l'entendre lire.

Mais j'éprouvais un bonheur plus grand encore peut-être à la contempler. Aussi, lorsque je prenais le roman à mon tour, si je trouvais quelque allusion à mon amour, je lissais d'abord la phrase des yeux, puis je la disais tout haut de mémoire, en attachant sur Marie un regard passionné.

Quelquefois Marie baissait les yeux et prenait une physionomie sévère, d'autres fois elle rougissait, et, du bout de son joli doigt, elle me faisait impérieusement signe de regarder mon livre.

J'imaginais autre chose ; j'ajoutai, en les improvisant, des passages en latin que je lissais, afin d'y pénétrer plus clairement encore à Marie tout ce qu'elle m'inspirait, lorsque la situation que peignait le roman pouvait s'y voir.

Ainsi, un soir, dans cette scène si chaste et si passionnée, où l'avant déclaré son amour à la belle Saxonne, je substituait à tout ce que disait le Croisé un long monologue dans lequel je fis les rapprochements les

plus directs entre Marie et moi, en lui rappelant avec tendresse mille souvenirs de nos promenades et de nos entretiens.

Marie, cœur, troublée, me regarda d'un air mécontent.

Je m'arrêtai...

— Je ne voulais pas vous interrompre, monsieur Arthur, me dit madame Keroûët, car je trouve que vous n'avez jamais mieux lu qu'aujourd'hui.

— Puis, posant sa quenotte, elle dit soûvement :

— Ah ! j'avoue qu'il lui faut qu'une femme fût de rocher pour ne pas avoir pitié d'un amoureux qui parle ainsi. Je ne m'y connais pas, mais il me semble qu'on ne pouvait pas lire autre chose que ce qu'Isabelle dit là... tant c'est vrai et naturel...

— Oh ! c'est très-bien, en effet, dit Marie ; mais monsieur Arthur doit être fatigué : je vais lire à mon tour.

Et prenant, presque malgré moi, le livre que j'avais sur les genoux, elle chercha le passage improvisé, et ne l'y trouva pas.

— Les pages que vous venez de nous lire sont si belles que je voudrais les relire, me dit méchamment Marie.

— Tu as raison, Marie, dit sa tante : moi aussi, je les entendrais avec plaisir encore une fois.

— Ah ! mon Dieu, déjà dix heures ! m'écriai-je pour sortir d'embaras. Il faut que je parte...

— C'est vrai... déjà ! dit madame Keroûët en regardant sa pendule.

Ordinairement, au moment de mon départ, Marie allait à la fenêtre pour voir quel temps il faisait : cette fois elle resta immobile.

Sa tante lui dit : — Mais vois donc s'il neige, mon enfant.

Marie se leva et revint dire : — Il neige beaucoup.

— Il neige beaucoup... comme tu dis cela avec indifférence ! Prends donc que monsieur Arthur a trois heures à faire en pleine nuit, en pleine forêt.

Je cherchai le regard de Marie. Elle détournait la vue ; je lui dis tristement : — Bonsoir, madame.

Bonsoir, monsieur Arthur, me répondit-elle sans jeter les yeux sur moi.

J'entendis le bruissement d'impudence de mon vieux Blak, que m'amenait un garçon de ferme.

J'allais sortir de la chambre, lorsque Marie, profitant d'un moment où sa tante ne pouvait la voir, s'approcha de moi et, me prenant la main, me dit avec une émotion profonde :

— Je vous en veux beaucoup... vous ne savez pas tout le mal que vous me faites !

Ces mots n'étaient pas un aveu, et pourtant, malgré la nuit, malgré la neige, je sentais à l'égal à l'égal le cœur de la nuit.

De cette soirée date mon premier espoir.

Il y a huit jours de cela.

Demain est le jour anniversaire de la naissance de Marie, jour solennel où nous devons inaugurer le mystérieux cabinet de la tourlelle.

CHAPITRE LXIII

Le portrait.

Gervil, 10 décembre 18...

Je puis à peine croire ce que j'ai vu aujourd'hui.

Bizarre destinée que la mienne !

Ce matin, ainsi que nous en étions convenus, je me suis rendu à la ferme.

C'était l'anniversaire de la naissance de Marie : elle devait me permettre l'entrée du cabinet mystérieux qu'elle occupe dans une des tourlelles. C'est là qu'elle a fait placer la harpe et le piano récemment arrivés de Nantes.

— Venez voir ma retraite, me dit Marie après déjeuner.

Nous montons dans la tourlelle avec madame Keroûët.

Nous entrons : que voyez-vous ?

En face de moi, dans un large cadre doré, le portrait du pirate de Portorolles ! du pirate de Mullu !

— Comment avez-vous ce portrait ?... Savez-vous quel est cet homme, m'écriai-je en m'adressant aux deux femmes qui me regardaient avec le plus grand étonnement.

— C'est moi qui ai peint ce portrait, et cet homme est M. Belmont, me dit soûvement Marie.

— M. Belmont ! !

— Sans doute, c'est mon mari. Mais qu'avez-vous donc, monsieur Arthur ? Pourquoi cette surprise, cette stupeur ?

— Avez-vous rencontré M. Belmont quelque part ? me demandait madame Keroûët.

Je croyais rêver ou être la digne d'une ressemblance extraordinaire.

En effet, dis-je à madame Keroûët, j'ai déjà rencontré M. Belmont en voyage... ou plutôt quelque un qui lui ressemblait beaucoup... Car

certaines circonstances ne me permettent pas de croire que la personne dont je veux parler soit effectivement le M. Belmont dont voici le portrait.

— Il y a un moyen bien simple pour savoir si votre Belmont est le nôtre, c'est-à-dire celui du portrait. Comment a-t-il les dents, votre M. Belmont ? me dit la tante de Marie.

Plus de doute, c'était lui ! pensai-je. — Il a les dents comme personne ne les a, lui, dis-je, très-agrès et très-réguliers.

— C'est cela même, dit madame Keroûët en riant. Aussi, en plaisantant, nous l'appelions Fogre.

C'était bien lui ! ! !

Tout s'expliquait clairement.

En bal dit château, l'ambassadeur d'Angleterre m'avait averti qu'un était sur les traces du pirate et qu'on espérait l'atteindre ; ce bal avait lieu vers le milieu de janvier, époque à laquelle Belmont était revenu à Nantes pour presser son union avec Marie.

Notre rencontre aux Variétés et la crainte d'être découvert avaient sans doute causé l'inquiétude que madame de Keroûët avait remarquée en lui depuis cette époque.

Aussi, sans l'avis qui le prévint de l'arrivée du commissaire et de l'officier de gendarmerie, ce misérable aurait été arrêté le jour même de son mariage. Enfin, je comprenais parfaitement que M. Duval, le témoin du pirate, eût montré aux yeux de Marie et de sa tante comme une victime politique, afin de leur cacher la véritable cause des poursuites qu'on exerçait contre lui.

Ce Duval savait-il le métier infâme de Belmont ? ou avait-il aussi été abusé par lui ?

Toutes ces pensées se bécotaient confuses dans ma tête, et me préoccupaient tellement, que je quittai la ferme beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, prétextant une migraine, et laissant Marie et sa tante inquiètes et chagrines de mon brusque départ.

Ce jour, qui devait être une sorte de petite fête pour nous, finit ainsi bien tristement.

Que dois-je faire ?

J'aimais Marie de toutes les forces de mon âme. Ce n'est plus un crime de l'oublier à Belmont, à cet brigand, à cet assassin ; c'est une noble, c'est une généreuse action.

Marie a été indignement trompée. Sa famille a cru l'unir à un brave et bonhomme marin, et non pas à un homme infâme. Ce mariage est nul devant la raison et devant l'honneur, il doit être nul aussi devant les hommes ! Aujourd'hui même j'apprendrai tout à ces malheureuses femmes...

Mais me croiront-elles ? Quelles preuves leur donnerai-je de ce que j'avance ?

Et puis il y a dans cette démonstration de ma part quelque chose de bas qui me répugne.

Après tout, Marie est légitimement la femme de Belmont, j'aime Marie... cet amour m'est presque cet homme à mon niveau.

Maintenant c'est une lutte ouverte entre lui et moi. J'ai déjà l'avantage puisqu'il est absent ; il n'est pas loyal d'augmenter encore mes chances par une délation.

Enfin, si Marie m'aime assez pour valoir ses scrupules, pour oublier ses devoirs envers un homme qu'elle croit innocent et bon, ne serai-je pas plus orgueilleux de mon bonheur que si elle croyait que me sacrifier qu'un homme indigne d'elle, qu'un homme que la justice peut chaque jour réclamer comme sa proie ?

Brièvement, je ne dirai rien.

Mais si cet homme revient ? Mon Dieu, quelle affreuse idée !

Marie est sa femme, après tout, et c'est le hasard seul qui l'a préservée de la souffrance de cet homme infâme.

Nes-«scrupules sont fous, sont stupides. Je ne sais pourquoi j'hésite à tout dire à Marie.

Mais à quoi bon ? Cette confidence préviendra-t-elle, empêchera-t-elle le retour de cet homme ?

D'un moment à l'autre, il peut arriver

Que laide, que faire ?

Gervil, 12 décembre 18...

Mon incognito est découvert, Marie sait qui je suis.

Lier, je suis allé à la ferme.

J'étais toujours dans l'irrésolution sur ce que je devais dire relativement au pirate.

Nous causions avec Marie et sa tante, lorsque mon réplique est entré. Je suis devenu très-rouge, très-embarrassé : le bourgeois ne s'en est pas aperçu : il m'a fait un respectueux et profond salut.

— Tenez, vous connaissez M. Arthur ? lui a demandé madame Keroûët.

— Si j'ai l'honneur de connaître monsieur le comte ? a répété le répliqueur avec étonnement.

— Monsieur le comte ! s'écrièrent à la fois madame Kerouët et Marie en se levant d'un air interdit.

Craignant que cet homme interprêtât mal le motif qui m'avait engagé à cacher mon nom, je lui dis : — Vous êtes très-maladroite, mon cher monsieur l'abbé. Je désire avoir par moi-même quelques renseignements sur cette médisance, dont je pense augmenter le bail, et vous venez tout gâcher. Veuillez, je vous prie, aller m'attendre à Cerval ; j'ai à discuter avec vous et ce soir. — Le régisseur sortit.

— Vous m'avez trompé, monsieur le comte ! me dit madame Kerouët avec beaucoup de dignité. C'est mal à vous.

Marie ne dit pas un mot et disparut sans me regarder.

— Pourquoi cela est-il mal ? dis-je à cette excellente femme. Si je m'étais nommé, je ne sais quels scrupules vous auriez pu émettre de me témoigner cette franche et cordiale affection que vous m'avez toujours montrée ; j'aurais été pour vous le maître de cette ferme et non pas votre ami.

— L'amitié n'est sûre, n'est possible, qu'entre pareils, monsieur le comte, dit madame Kerouët d'un air froid.

— Mais en quoi nos positions sont-elles déparées à cette heure ? Si mon amitié vous a plu jusqu'ici, pourquoi changer nos relations ?

— Je ne puis oublier quatre ou cinq mois d'intimité charmante ?

— Je ne se les oublierai pas, monsieur le comte ; mais elles furent placées de sentiments plus convenables à la modeste position de Marie et moi.

Une fille de ferme vint chercher madame Kerouët pour la prier de se rendre auprès de Marie.

Elle me salua respectueusement et sortit.

Je quittai la métairie dans un violent accès de colère contre moi-même.

Puis je réfléchis qu'après tout cet incognito ne pouvait toujours durer, et que cette découverte, en choquant d'abord Marie, ne pouvait en rien altérer son amour pour moi.

Cerval, 15 décembre 18...

J'ai revu Marie.

Pendant quelques jours je l'ai trouvée triste et affligée de ma dissimulation ; qu'elle ne s'explique pas.

Elle m'a demandé pourquoi j'avais ainsi caché mon nom. Je lui ai répondu que sachant que des bruits, au si-faux qu'ils étaient, étaient parvenus jusqu'à elle et me peignaient sous les couleurs les moins favorables, j'avais préféré garder l'incognito.

Elle m'a été difficilement ; mais enfin je suis parvenu à chasser de son esprit ces impressions malheureuses.

Quelque madame Kerouët me bonde encore quelquefois, nos relations, d'abord un peu refroidies, ont repris tout leur charme.

Cerval, 20 décembre 18...

Marie m'aime... elle m'aime ! je n'en puis plus douter. Que cette date vive à jamais dans mon cœur !

Cerval, 20 décembre 18...

Quel événement !... non, non, mille fois non : elle ne quittera pas ce pays. Maintenant j'ai le droit de veiller sur son avenir, jamais je ne l'abandonnerai !

Ce matin un valet de ferme est arrivé au château.

Il m'apportait un billet de Marie.

Elle me priait de venir à l'instant même.

Une heure après j'étais à la métairie.

Je trouvai Marie en larmes, ainsi que sa tante.

— Qu'avez-vous ? m'écriai-je.

— Dans cette lettre, dit madame Kerouët, M. Durallou nous écrit qu'il arrive aujourd'hui pour chercher Marie, par ordre de M. Belmont.

— Et vous la laisserez partir ? m'écriai-je. Et vous consentirez à partir, Marie ?

Marie, pale comme une morte, passa les mains sur ses yeux, et s'écria : — Quel réveil ! mon Dieu, quel réveil ! je suis perdue !

Je fis un signe expressif à Marie. Sa tante, toute préoccupée de ses regrets, ne l'avait pas entendue.

— Ah ! mon Dieu, disait madame Kerouët, quitter mon enfant ! je n'en ai jamais la force.

— Vous ne la quitterez pas, vous ne pouvez pas la quitter ! bonne mère ! et surtout pour la remettre entre les mains d'un homme comme ce Durallou.

— Belas ! monsieur, quelle objection pouvons-nous faire ? M. Belmont n'est-il pas l'ami intime de M. Belmont ? n'a-t-il pas ses ordres ?

— C'est justement parce qu'il est l'ami intime de M. Belmont qu'il faut vous méfier de cet homme.

Marie et madame Kerouët me regardèrent avec étonnement, de continuer : Ecoutez-moi, vous, madame Kerouët, vous, Marie. Laissez-moi recevoir M. Durallou ; je me charge de lui parler et de lui faire entendre raison, quand doit-il arriver ?

— Si l'arrive, comme il l'annonce, par la diligence de Bourges, il sera ici aujourd'hui à trois heures, me dit madame Kerouët.

— Ne promettez rien : envoyez-le au lit, s'écria-t-elle et espérons...

Et répondant à un signe muet de Marie, je sortis.

Tantôt, à cinq heures, j'ai entendu le bruit d'une carriole dans la cour du château. Je n'ai pu reprendre un mouvement de colère ; j'ai senti mes tempes battre violemment.

Un à l'auteur de M. Belmont.

J'ai vu entrer un homme robuste, de haute taille, paraissant avoir cinquante ans environ ; son habit était coloré, son air dur, son maintien vigile, mais assuré ; sa mise celle d'un Français en voyage, c'est-à-dire confortable.

Je lui fis signe de s'asseoir : il s'est assis.

— Monsieur, lui dis-je, je vous demande pardon de vous avoir dérangé ; mais je suis chargé par madame Kerouët, qui tient à haut une de mes nièces, et qui a quelque confiance en moi...

— L'abbé ! sa nièce aussi a confiance en vous, et beaucoup, s'écria cet homme en m'interrompant grossièrement.

— C'est vrai, monsieur, dis-je en me contenant ; car j'ai l'honneur d'être des amis de madame Belmont.

— Et moi des amis de M. Belmont ! monsieur, et comme tel je suis chargé par lui de surveiller sa femme à Nantes, ou elle restera sous la surveillance de notre épouse, jusqu'à son retour de mon ami Belmont, qui ne peut tarder beaucoup.

— Vous êtes l'ami intime de M. Belmont ? dis-je à M. Durallou en le regardant fixement. Savez-vous bien quel est cet homme ?

— Cet homme... cet homme en vaut un autre, mordieu ! s'écria Durallou en se levant avec vivacité.

Je restai assis.

— Cet homme est un brigand, monsieur ! cet homme est un assassin, monsieur ! et j'ai cent fois d'un regard impérieux et résolu chacune de ces incalculables.

— Si vous n'êtes pas chez vous !... me dit Durallou en fermant ses poings.

Je ne suis pas un enfant, monsieur, et vos menaces sont ridicules. Parlez-moi, et finissez : la preuve que votre ami est un assassin, c'est qu'il a été blessé par lui à bord d'un yacht qu'il a saisi dans la Méditerranée : est-ce clair ? La preuve que votre ami est un brigand, c'est que j'étais à bord du même yacht, lorsqu'il l'a fait lâchement naufrager sur les côtes de l'île de Malte : est-ce clair ? Enfin, les preuves que ces accusations sont fondées, c'est que l'ambassadeur d'Angleterre en France a été le ministre des affaires étrangères, instruit par moi de la présence de ce misérable à Paris, ont provoqué les mesures qui ont amené son arrestation, si vous ne l'avez dérobé à la justice le jour de son mariage : est-ce clair, monsieur ?

Durallou me regarda d'un air stupéfait : il se mordait les lèvres avec rage. Je continuai :

— Madame Belmont n'a sa tante ne savent un mot de tout ceci, monsieur ; mais je vous déclare que si vous insistez désormais pour lever maime Belmont et sa tante, je leur apprendrai tout, et au moment même je leur donnerai le conseil à toutes deux de mettre cette discussion entre les mains de la justice.

— Mille tonnerres ! s'écria Durallou en frappant du pied, tout ça n'est pas vrai ! J'emmènerai cette péronnelle sous votre nez, mort-dieu ! on vous verra bien j'en.

— Si vous n'êtes pas l'ami intime de Belmont, vous payerez cher votre démenti et votre menace... Sortez d'ici, monsieur.

— Otez donc, osez donc me faire sortir ! dit l'ancien corsaire en faisant un pas vers moi d'un air menaçant.

Mais, comparant sans doute son âge au mien et sa force à la mienne, il se contenta, et me dit avec une fureur concentrée : — Vous voulez donc vous opposer à ce que j'emmène votre nièce ? je consens ça... mais moi, j'ai dit que je l'emmènerais et je l'emmènerai, mort-dieu !... Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe ? est-ce que je ne sais pas les deux que vous lui avez faits ? est-ce que ça ne m'explique pas les lettres de remerciements de ces deux sœurs, auxquelles je ne comprends rien, et que je recevais à propos de toutes sortes de choses de l'une ? Mais ça va finir, entendez-vous ? Belmont arrive, et, en attendant, j'emmène aujourd'hui la douzaine, de gré ou de force.

Ne voulant pas répandre à cet homme, je souhai.

— Pierre, dis-je à un domestique, vous allez faire seller deux chevaux, un pour moi et un pour Georges qui me suivra ; vous direz aussi

à Lefort de monter tout de suite à cheval avec son fils, et d'aller m'attendre à la ferme des Prés.

Le domestique sortit.

— Maintenant, monsieur, dit-je à Duvallois, réfléchissez bien à ce que vous allez faire. Si vous ne quittez à l'instant le pays, j'apprends tout à madame Belmont et à sa tante, et, par mon avis, elles se mettent sous la protection de la justice. De ce pas je vais à la ferme des Prés : je vous y attendrai, mon-sieur, et je verrai si vous avez l'audace d'y venir. Puis, comme de nouveau, je dis à un domestique : Reconnaissez monsieur.

Sans attendre la réponse de Duvallois, je sortis, et je montai aussitôt à cheval pour me rendre à la ferme.

Lefort et son fils m'y avaient déjà précédé.

Cerval, 31 décembre 18...

Monsieur Duvallois n'a pas osé venir à la ferme.

En lui apprenant qu'il reportait pour Nantes, il a écrit à Marie une lettre remplie des injures les plus grossières; il la menaçait du retour de Belmont.

Marie est plongée dans un morne désespoir. Aujourd'hui je n'ai pu la voir.

Il ne me reste plus qu'un parti à prendre; il faut décider Marie à me suivre.

Quelle sera désormais sa vie?

Si Belmont revient, lors même que je ne dénoncerai pas son retour, il sera tôt ou tard arrêté.

S'il parvient à se disculper, il est le maître de Marie; elle est sa femme; elle est obligée de le suivre.

S'il est reconnu coupable, s'il est condamné, quel horrible sort que celui de Marie! et puis moi, je risquerai toujours de la perdre! Sa vie est à moi, comme ma vie est à elle.

Si elle ne me suit pas... que faire?

Les crimes passés, de cet homme ne peuvent entraîner la rupture de son mariage... ou s'ils l'entraînent, que de temps, que de tristes déboires, que de dégoûts!

Il le faut, il le faut, Marie me suivra.

Qui pourra-t-elle regretter, la pauvre orpheline?

Sa tante... pauvre et excellente femme!

Mais elle nous suivra peut-être. Non, non... Si elle soupçonnait jamais la vérité! si elle savait qu'un autre lien que celui de l'amitié m'unissait pour toujours à Marie! si elle savait... elle suivrait...

Non, non, il n'y faut pas songer. Mais Marie consentira-t-elle à l'abandonner?

Pourrait-il le faire.

Si Marie ne suivait, quel avenir! Retiré dans quelque solitude, je passerais ma vie près d'elle.

Qu'une jeune, j'ai dit tant de fois! j'ai déjà tant souffert! j'ai déjà tant éprouvé les hommes et les choses, que ce serait avec douleur que je me repenserais pour toujours dans un amour solitaire et tranquille.

Et puis en elle il y a tant de ressources pour vivre dans l'isolement de tout et de tous! cœur, âme, esprit, talents, caractère angélique, douceur adorable, imagination de jeune fille qu'un rien distrairait, occupé au suicide...

Il faut qu'elle me suive... elle me suivra.

CHAPITRE LXIV.

Le départ.

Cerval, 30 mars 18...

Je rouvre ce journal interrompu depuis près de trois mois. Je veux écrire une date, ma dernière page ici, à Cerval, dans ce pauvre vieux chalet paternel que je quitte peut-être pour jamais.

Rapprochement bizarre! Ici mon amour pour Hélène a commencé ma vie moderne.

Mais ma vie moderne se terminera par mon amour pour Marie.

Déjà, mais elle et moi nous devons vivre dans la plus entière solitude. Oh! sans doute, s'il se réalise, cet avenir sera bien rocambolesque!

Mais par combien de chagrins cruels il aura été atteint!

Depuis trois mois, que de larmes Marie a versées en secret; mais peu à peu mon influence a vaincu sa résistance.

Elle consent enfin à me suivre...

Elle puis elle n'ose, elle ne peut rester ici... elle est mère.

Et puis mon fidèle Georges, que j'avais envoyé secrètement à Nantes

dépier Duvallois, m'écrit ce matin qu'un homme que je ne puis méconnaître, que Belmont est arrivé à la nuit chez l'ancien corsaire.

Je n'ai pas eu le temps de retourner à Marie... elle est déçue.

Comment oserai-elle paraître aux yeux de son époux? Comment, plus tard, supporterai-elle les regards de sa tante?

Bien sûr dans la nuit nous partons en secret.

Pour ne rien oublier, mettons en note les principales dispositions.

Envoyer des relais de chevaux à moi pour aller jusqu'à... par la traverse, afin de ne pas laisser prendre nos traces : c'est vingt-cinq lieues de gagnées.

Prendre la poste... en trente heures nous sommes sur la frontière.

Une fois là, le premier bruit de cet enlèvement répandu... nous attendons les événements. Peut-être reviendront-ils en France... peut-être Belmont sera-t-il arrêté.

Deux-Repas, septembre 18... (1).

« Vous m'avez demandé, Marie, de vous raconter ma vie tout entière.

« Pour toujours nous avons rompu avec le monde. Retirés ici, dans ce paisible et charmant séjour, avec notre enfant, depuis deux ans nous y vivons au sein d'un bonheur ineffable.

« Vous êtes mon ange, mon sauveur, mon Dieu... mon amour... moi seul bien, parce que vous renfermez en vous tous les trésors de l'âme, du cœur et de l'esprit.

« Au sein de notre profonde solitude, chaque jour amène une joie nouvelle qui vous rend plus chère à mon cœur.

« Ainsi les perles des mers doivent, dit-on, leur éclat impérissable et de plus en plus splendide aux précieuses nuances que chaque vague leur apporte.

« Vous me dites souvent, Marie, que mon caractère est noble, généreux, mais surtout bon à l'excès.

« Quand vous saurez ma vie, Marie, ma belle et douce Marie, vous verrez qu'il n'est rien de plus dur et de plus méchant.

« Cette bonté dont vous me louez, c'est due à vous que je la dois!

« Sans votre sainte influence, mon bel ange gardien, tous mes mauvais instincts ont disparu, tous mes sentiments élevés se sont exaltés... en un mot, je vous ai aimée, je vous aime comme vous méritez d'être aimée.

« Vous aimiez ainsi, et être aimé de vous ainsi que vous m'aimiez, Marie... c'est le seul le premier d'être les hommes... c'est avoir le droit de dédaigner toutes les gloires, toutes les ambitions, toutes les fortunes.

« C'est avoir dépassé la limite du bonheur possible.

« Ce bonheur surhumain m'effrayait, si nous ne l'avions pas acheté par vos terreurs, par vos remords, pauvre femme!

« Ces remords ont été, sont encore parfois votre seul chagrin; l'heure est venue de vous en délivrer.

« Vous saurez quel est celui que vous avez épousé, et que, depuis deux ans, vous croyez condamné à une prison perpétuelle pour crime politique.

« Plus tard, vous saurez aussi pourquoi jusqu'ici je vous ai caché ce secret.

« Ces lignes, que j'écris sur ce journal qui retrace presque tous les événements de ma vie, qui qu'à moment ou nous avons quitté Cerval, seront les dernières que j'y tracerai.

« A qui bon désormais ces froides confidences?

« C'est dans votre cœur angélique, Marie, que j'épancherai désormais toutes mes impressions... ou plutôt l'unique et adorable impression de bonheur éternel que je vous dois.

« Vous lirez donc ce journal, Marie; vous verrez que si j'ai été bien coupable, j'ai bien souffert.

« Vous verrez racontées les premières émotions de notre amour.

« Depuis notre départ de Cerval, j'ai interrompu ce journal, qu'aura-t-il pu être? Ce que je vous ai dit pour l'avenir, Marie, doit aussi s'appliquer aux années passées près de vous.

« Vous n'y trouverez ni la date de la naissance de notre Arthur... ni la date de ce jour affreux où je faillis vous perdre... ici... la plus terrible douleur que j'ai eue encore.

« Tant que durera l'exaltation, le paroxysme de cette joie inconnue, de ce chagrin inconnu, je ne pensai pas, je ne réfléchis pas, je n'agis pas, je n'existais pas.

(1) On voit par cette date que le journal est interrompu depuis trois ans, et que ces dernières lignes ne sont qu'une note écrite par le comte en confiant son manuscrit à Marie, l'indistant alors avec lui le Cottage situé dans le Midi.

« Lorsqu'on se voit souffrir, lorsqu'on se voit être heureux, le malheur où le bonheur se sont arrivés à leur dernier terme.

« Jusqu'alors j'avais atrocement souffert : j'avais eu des joies bien vives... mais je n'avais pas été tellement absorbé, que la réflexion ne me restât.

« J'ai parlé de bonheur innocent, Marie... et pourtant la date du jour charmant où je ne doutai plus de votre amour est sur ce journal; tandis que la date du jour de la naissance de notre Arthur ne s'y trouve pas.

« Votre âme si délicate comprendra, appréciera, n'est-ce pas? cette différence si profonde.

« Quant à notre enfant, Marie, à notre bel et adorable enfant, nous

songerons à son avenir, et...

Ces mots sont les derniers du journal d'uo inconnu.

Par les rapprochements de la date et des renseignements le curé du village de *** dans le premiers chapitres, on voit que le passage dû être écrit le jour où la veille du triple anniversaire sur le comte, sur Marie et sur leur enfant, par Belmont, l'Porquerolles, qui, étroit parvenu à s'évader de sa prison et à la retraite du comte, voulait tirer de celui-ci une terrible avant de quitter à tout jamais la France.

FIN D'ARTHUR.



Le corré du village de ***.